Lettres

Des Nouvelles Missions

Du Canada.

Tome 1.

1843 - 1849.

A.M.D.G.

RARE
E
78
C2J4
V.2

88352

1ère Lettre

Le P. Félix Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus au Canada, à un Père de la même Compagnie en France.

Montreal, 1 juin 1843.

Mon Reverend Père,

P. C.

observations preliminaires sur l'établissement de ces missions.

Le Canada fut autrefois une des plus brillantes missions de la Compagnie de Jésus, et un des plus beaux théatres de son zèle. Le souvenir des glorieux travaux et des heroiques combats de ses enfants, est encore vivant au milieu de ces contrées. Le respect pour une mémoire si vénérée des Canadiens, porta sans doute le gouvernement Anglois, après la conquête qu'il fit de ce pays en 1760, à traiter les Jésuites avec égard. Quand le coup terrible, qui ôtoit à la Compagnie ses titres et sa vie, atteignit à cette extrémité du monde les humbles apôtres de ces missions dont les rangs s'eclaircissoient chaque jour sans se voir renouvelés, on eut encore égard à la douleur des enfants frappés dans ce qu'ils avoient de plus cher. Il y eut comme un hommage solennel de sympathie et de respect pour leur douleur. Le gouvernement ne voulut rien changer à leur existence ni à leurs habitudes. On les laissa jouir des biens considérables qu'ils tenoient de la libéralité des Rois de France ou de quelques particuliers vertueux et dont ils avoient fait un usage aussi glorieux qu'utile. Ils conservèrent et leur titre et leur vêtement de Religieux. La loi même ne refusa pas de reconnaitre jusqu'à la fin les actes publics qu'ils faisoient en cette qualité.

Ce fut en 1800, époque où mourut à Québec le Père Casot précédé lui-même au tombeau par le P. Bernard Well, le dernier des anciens Jésuites établis à Montreal, que le gouvernement s'empara de tous ces biens comme biens de la Couronne, mais en leur laissant une administration à part et un titre qui témoignera toujours de leur origine.

Pendant plus d'un siècle et demi que les Jésuites sont restés dans cette contrée, on peut dire qu'il n'y a pas eu de peuples connus qu'ils n'aient évangélisés, de terre qu'ils n'aient parcourue, d'œuvre importante à laquelle ils n'aient pris

part.

part. On leur doit les premières connoissances historiques et géographiques, et les premiers travaux de civilisation. Toutes les principales églises furent fondées par eux et ils furent pendant longtemps les seuls ministres de l'Evangile. Au moment de la suppression de la Compagnie on ne comptoit plus que dix-huit Pères, en ne comprenant pas dans ce nombre ceux des missions de la Louisiane à leur origine absolument annexées et toujours étroitement unies à celles du Canada. La Compagnie de Jésus n'avait pas pu aussi abondamment qu'en d'autres contrées recueillir sur ces terres nouvelles où la civilisation commençoit à peine à naître, la gloire que donnent les recherches de la science, les succès de l'enseignement et de l'éloquence sacrée. Mais elle trouva les combats dont ses enfants ont toujours été justement avides, et qui lui sont aussi bien plus glorieux; un apostolat tout hérissé de fatigues et de dangers sans cesse renaissants et sur terre et sur mer; la lutte continuelle contre les difficultés de langues nouvelles, contre tous les besoins de la vie et les souffrances presque sans adoucissement d'un climat très-rigoureux; enfin le dernier et le plus héroique des sacrifices, celui du martyre.

Origine des nouvelles missions.

Ce regard sur le passé nous console et nous encourage. Mais comment la divine Providence ramena-t-elle sur ces rivages les enfants de la Compagnie? Depuis 1800 on n'avait vu ici qu'un seul Jésuite et encore seulement en passant. En 1839 Mgr. Lartigue chargé depuis quelques années de ce nouveau diocèse de Montréal, dont il a été le premier Evêque, pensa à procurer à son clergé le bienfait d'une retraite pastorale dont l'usage n'étoit pas encore établi dans ce pays. Il avait entendu raconter et il avoit vu par lui-même dans un voyage, qu'il avait fait en Europe tout le bien que produisent ces pieux exercices. MM. de St. Sulpice appuyoient de tout leur pouvoir une mesure d'un si haut intérêt pour la religion, et leur Supérieur proposa d'appeler pour cette sainte œuvre le R. P. Charelle Recteur du Collége de Ste. Marie dans le Kentucky dont il avoit été autrefois l'élève en France. Cette retraite eut l'heureux effet qu'on en attendoit et même le dépassa. Indépendamment des fruits spirituels toujours si abondants, l'esprit général du clergé se modifia sous plus d'un rapport. L'opposition qui règnoit contre tout prêtre étranger, et en particulier contre tout prêtre français, commença à disparaître. Le Clergé ouvrit les yeux sur sa faiblesse, sur son petit nombre si peu en proportion avec les besoins des populations qu'il avoit à conduire. Il alloit aussi mieux comprendre les exigences de l'époque et la nécessité de s'occuper de l'avenir.

Un des fruits les plus heureux de cette retraite fut l'établissement du Séminaire Diocésain. Jusque là il n'y avoit presqu'aucune éducation cléricale. Le jeune

lévite

lévite s'instruisoit le plus souvent sous la direction et dans la demeure de quelque curé. Un petit nombre étoit réuni à l'évêché sous la direction de quelques prêtres zélés. Le besoin d'ensemble et d'isolement dans la formation des jeunes ecclésiastiques étoit vivement senti par l'évêque, par son Coadjuteur et par tout le clergé. Le moment étoit favorable. Les MM. de St Sulpice si exercés dans ce genre de ministère le désiroient depuis longtemps. Le Séminaire naissant leur fut confié et ils consacrèrent à cette fin une partie des bâtiments de leur Collège.

Ces fruits de bénédiction dont un membre de la Compagnie venoit d'être en partie l'instrument, réveillèrent plus que les histoires et les monuments le souvenir des Jésuites. Jusque là on les connoissoit sans doute, on racontoit avec éloge leurs travaux passés, mais comme s'ils avoient cessé d'être depuis deux siècles.

Depuis quelques années surtout les Evêques de Québec et de Montréal, dans les entreprises que le zèle apostolique leur inspira pour secourir les tribus sauvages placées sous leur juridiction, gémissoient d'en voir les résultats si bornés et les fruits si peu durables. Ils songèrent à donner plus de constance et d'uniformité à cette œuvre, et ils jetèrent les yeux sur les enfants de ceux qui si souvent dans l'intérêt de ces mêmes peuples et dans ces mêmes contrées avoient versé si abondamment leur sueur et leur sang.

Enfin Mgr. Bourget, ancien Coadjuteur de Montréal, devenu titulaire par la mort de Mgr. Lartigue, gémissoit de voir que l'éducation séculière n'étoit pas assez en rapport avec les besoins actuels de la Société. Il vouloit procurer à la portion riche et distinguée non seulement de son diocèse mais encore des contrées voisines, toutes les ressources d'une éducation solidement religieuse, et cependant au niveau des progrès de la science. La réputation de la Compagnie et ses succès en ce genre lui firent penser à l'appeler pour cette œuvre.

Ce fut le 2 juillet 1841 dans un voyage que Sa Grandeur fit à Rome, en partie dans ce but, qu'elle adressa en ces termes un appel public à la Société de Jésus.

Appel aux Jésuites.

» Le soussigné ne doute pas que le projet de confier aux RR. PP. Jésuites le soin des Missions sauvages du Canada, ne soit une raison suffisante pour les engager à revenir dans ces contrées pour arroser de nouveau de leurs sueurs et fertiliser par leurs travaux cette terre consacrée par le sang de leurs Pères. Tout les rappelle dans cette contrée qui n'a jamais cessé de vénérer leur mémoire, et qui est encore couverte des monuments précieux qui attestent

leur

leur courage intrépide. Ils y trouveront des Evêques et un clergé qui se feront gloire de concourir à leurs saintes entreprises, et un peuple plein de foi qui, dans ce moment, uni à ses Pasteurs, ne cesse de lever au ciel des mains suppliantes pour prier le maître de la vigne d'envoyer un assez grand nombre d'ouvriers pour récolter l'abondante moisson qui se présente: Ils y trouveront une jeunesse ardente qui saura par son application à l'étude, dédommager ses maîtres des sacrifices qu'il leur aura fallu faire pour venir répandre le bienfait de l'éducation dans cette partie du nouveau monde; ils y trouveront des peuplades d'Indiens fidèles dont les yeux seront réjouis en revoyant leurs anciens maîtres: ils y trouveront des peuplades infidèles qui les supplient d'aller à leur secours: *Transiens in Macedoniam adjuva nos* (act. 16. 9). Il est à croire que l'ancienne harmonie qui a toujours régné en Canada entre le clergé séculier et les Jésuites, n'en sera que plus resserrée: en se revoyant après tant de malheurs et de secousses et après 80 ans de séparation, qu'ils seront tendres les saluts de ces frères toujours si unis! *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Enfin le soussigné espère que les enfants de St. Ignace, les frères de St. François Xavier, de St. Régis, &c. entendront sa voix qui est celle de son Eglise fondée par eux, et qu'ils se diront les uns aux autres comme autrefois St. Paul et St. Barnabe: *Revertentes visitemus fratres per universas civitates, in quibus prædicavimus verbum Domini, quomodo se habeant* (act. 15. 36)"

Rome, 2 Juillet 1841.

= † Ignace Ev. de Montréal.

Le Très Révérend Père Général au nom de la Compagnie reçut avec empressement cette invitation, persuadé de l'intérêt qu'elle alloit faire naître. Cependant il n'avoit été fait aucune offre particulière en faveur des missions sauvages. La Grandeur n'avoit parlé que d'un Collège qu'elle avoit projet de confier à la Compagnie. Le R. P. Charelle alors à Rome fut désigné pour venir fonder cette nouvelle colonie avec les compagnons que la Province de Paris, à qui elle étoit confiée, pourroit lui adjoindre. Cette Mission appartenoit en effet à la France et par ses titres anciens et par son langage. Car les anciens habitants de cette contrée conservent toujours la langue française qui étoit celle de leurs pères.

Les membres de la Société appelés pour fonder cette mission furent bientôt désignés. On choisit six Prêtres et trois ff. Coadjuteurs, savoir: de la

Province

Province de Paris, le R. P. Chazelle, supérieur de la mission, le P. Félix Martin, le P. Paul Luiset, le P. Dominique du Ranquet, le P. Joseph Danipaux et le F. Joseph Dennesseaux; de la Province de Turin, le P. Remi Tellier et le F. Pierre Tupin; de la Province de Lyon, le F. Emmanuel Bremans.

La Providence toujours adorable dans ses desseins avoit déjà pourvu à une partie des préparatifs nécessaires pour cette émigration lointaine. Depuis plus d'un an la mission de Madagascar sur les côtes d'Afrique sembloit assurée à la Compagnie. Son Personnel étoit nommé, et de pieuses âmes s'étoient occupées avec ardeur à pourvoir à tous ses besoins. Le vaisseau étoit choisi, le jour du départ fixé, quand Dieu permit que ce projet échouât. Mais les efforts de tant de cœurs généreux ne furent pas perdus. Ils furent alors destinés pour la Mission du Canada.

Le 24 avril 1842, nous étions tous réunis sur le même vaisseau Américain et nous levions l'ancre du port du Havre pour nous diriger vers ce nouveau monde. Nous n'eûmes pas comme nos Pères autrefois la consolation de faire de ce temps de voyage un temps de mission, et de ce vaisseau un sanctuaire public, où chaque jour on chantoit à haute voix les louanges du Seigneur, et où on lui offroit en commun l'hommage de la prière. Le local étoit assez vaste et surtout les âmes à sauver assez nombreuses. Près de 400 personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, voyageoient ensemble dans le même vaisseau. Mais le protestantisme dominoit sur presque tous. Nous étions forcés de nous renfermer dans le très-petit oratoire que nous avions dressé dans une de nos cabines, et là chaque jour au milieu des solitudes de l'océan, nous appelions sur cet autel flottant le Dieu qui calme les tempêtes, rend les flots et les vents dociles à sa voix, et surtout qui prépare le cœur de ses enfants à accomplir son œuvre. La Religion fit cependant sentir sa douce influence dans les conversations particulières et même dans quelques actes publics. Elle fit couler sur plusieurs nouveaux nés l'eau sainte de la régénération et les inscrivit dans le livre de vie. D'autres quittoient en même temps ce monde. On donna à la sépulture d'un jeune adulte toute la solennité que permettoit la circonstance. Un Prêtre récitoit les prières de l'Eglise près de ce cadavre qu'on alloit jetter au milieu des flots, tandis que les nombreux passagers accourus à un spectacle si nouveau pour plusieurs, se tenoient la tête découverte malgré la rigueur d'un temps froid et orageux, et dans l'attitude d'un profond respect religieux.

Nous ouvrîmes le mois de Mai sur notre vaisseau. Pouvions-nous oublier pendant ce mois béni de toute âme fervente, celle qui devoit être précisément

pour

pour nous *l'étoile de la mer*, et que nos cœurs désiroient tant intéresser à notre petite mission naissante ? Nous n'avions pas la parure des champs, ni les riches draperies, ni les guirlandes de fleurs dont la piété se plaît pendant ce beau mois à embellir ses autels; mais nous avions placé au milieu de nous son image et chaque soir nous nous serrions à ses pieds, unis de cœur et de sentiments à tant de chrétiens qui lui offraient solennellement le tribut quotidien de leurs hommages.

Nous jetions l'ancre le 26 mai, fête de N. D. Auxiliatrice, dans la vaste rade de Newyork, le plus beau port des Etats-Unis et peut-être du monde. Nous avions devant nous cette forêt de mats qui sur 5 et 6 lignes serrées bordent ses longs rivages. Les pavillons divers qui flottoient au gré des vents nous annonçoient que tous les peuples étoient jaloux de toucher à ces terres lointaines. La vaine curiosité, l'amour de la science et bien plus souvent la soif avide de l'or pousse sur ce sol immense des populations entières. Mais la Religion y envoie aussi ses ministres et la Compagnie de Jésus ses enfants, pour secourir tant de cœurs qui souffrent et ramener dans la voie tant d'âmes qui s'égarent.

Nous avions à traverser tout l'Etat de Newyork avant d'arriver en Canada. Nous remontâmes la belle rivière d'Hudson entre les deux riches tableaux d'une nature gigantesque et de la prodigieuse activité de ces populations naissantes, qu'une soif brulante des richesses et du bien être de la vie semble tourmenter d'une fièvre continuelle. L'homme ici ne paraît songer qu'à jouir, et l'édifice qu'il élève avec toutes les apparences du luxe et toutes les recherches de la délicatesse pourra à peine servir encore un jour à ses enfants. En 16 heures nous parcourûmes dans sa longueur ce lac auquel Champlain a donné son nom et qui fut si souvent autrefois le lieu des courses et des voyages périlleux de nos Pères dans le léger canot d'écorce des sauvages.

Le 1er. juin nous touchions enfin au rivage désiré et nous pouvions saluer notre seconde Patrie. Quelques heures après nous descendions à l'Evêché de Montréal où Mgr. avait laissé ses ordres avant de partir pour sa visite pastorale. C'est là que ses Grands Vicaires et les Chanoines, nous reçurent avec toute l'effusion de la plus tendre charité. Nous étions dans une famille de frères qui sembloient heureux de nous voir venir partager les travaux de leur apostolat.

A la nouvelle de notre arrivée que le R. P. Supérieur étoit allé lui-même

lui

lui annoncer; le pieux Prélat qui gouverne ce diocèse se hâta de nous appeler près de lui. Il étoit pressé de bénir et de serrer sur son coeur ceux qu'il avoit appelés de si loin pour entrer dans la vigne qui lui étoit confié.

Avant de raconter le détail des oeuvres auxquelles nous avons pris part, faisons connoître le pays où nous sommes et les dispositions à notre égard de ceux qui l'habitent. *notions sur le pays.*

Le Canada nommé autrefois Nouvelle-France, n'est aujourd'hui qu'une portion très-petite des immenses possessions britanniques américaines. Il a appartenu à la France depuis la découverte par Verazani, navigateur Florentin faite au nom de François 1er. vers 1525 et confirmée par Jacques Cartier, navigateur de St. Malo vers 1534, jusqu'au traité de paix de Paris en 1763, par lequel fut reconnue la conquête qu'en avoit faite l'Angleterre en 1760.

Ses limites géographiques sont au Nord la Grande Bretagne, ce qui comprend toutes les possessions britanniques américaines au Nord du Canada, d'une mer à l'autre: à l'Est le golfe St. Laurent: au Sud-est le Nouveau Brunwisch: au Sud et à l'Ouest les territoires de l'Union Américaine dont les lignes sur plus d'un point sont toujours un sujet de contestation.

Les populations indigènes ont successivement disparu, soit par leur destruction, soit par leur émigration lointaine, en présence de l'occupation du pays par les colons Français.

Dès le temps que Montréal fut fondé, les Français distinguèrent le Canada d'en haut et le Canada d'en bas: cette distinction étoit prise de l'élévation du sol plus haute dans les régions d'où découlait le St. Laurent: Montréal alors appartenoit au Canada d'en haut: ces deux territoires étant séparés par le lac St. Pierre situé dans le St. Laurent entre le 75e et le 76e degré de longitude occidentale: c'est ce que nous apprennent les relations des anciens missionnaires et le P. Charlevoix dans son histoire de la Nouvelle France. Quand ce pays cessa d'être français la démarcation que formait d'elle-même l'émigration anglaise, rapidement croissante dans la partie où les Français s'étaient peu établis, fit confirmer la division du pays en haut et bas Canada; et le gouvernement Anglais le reconnut dès 1791, mais avec des limites différentes de celles qu'elle avait sous le gouvernement Français. Le bas Canada formé précisément des terres qu'occupent aujourd'hui les deux Evêchés de Québec et de Montréal, est séparé du haut Canada par le lac St. François Régis formé par le St. Laurent après la sortie du lac Ontario et par la rivière des Outawais

C'est

C'est pourquoi dans le haut Canada on ne connoit guères que la langue Anglaise, tandis que la langue Française est toujours restée en possession de cette première partie du bassin du St. Laurent où les Français avoient établi leur première demeure. Cependant les dénominations de Canada de l'Ouest et de Canada de l'Est paroissent prévaloir depuis quelque temps dans les actes officiels du gouvernement britannique.

Population. Le Bas Canada compte à peu près 600 mille âmes parmi lesquelles il y a près d'un sixième de protestans. Ce sont les villes et quelques parties reculées des campagnes commencent à se remplir d'Anglais.

Clergé. Pendant longtemps tout ce pays, y compris même les autres possessions anglo-américaines, ne formoit qu'un seul diocèse le plus grand certainement du monde. C'étoit celui de Québec. Toutes les fractions qu'on en a faites depuis, pour former d'autres Evêchés, ne lui ont pas enlevé cette gloire, si c'en est une. Il s'étend encore d'un océan à l'autre. Il ne fut fondé qu'en 1674. Dans les commencements de cette Eglise et jusqu'en 1658, le Supérieur des Jésuites y exerçoit les pouvoirs de Grand Vicaire de l'Arch. de Rouen. Le premier Evêque n'eut d'abord que le titre de Vicaire Apostolique. Plus tard, et seulement depuis peu d'années des Evêchés indépendants ont été formés: Celui de Kinston sur le lac Ontario par Léo XII en 1826: celui de Charlotte-town dans l'île du Prince Edouard en 1829; celui de Montréal en 1836; plus récemment encore celui de Toronto (autrefois Yorck), sur le lac Ontario, et enfin ceux de Terre neuve, de Frédéric-town et d'Halifax.

L'Evêque de Québec est le seul qui outre son Coadjuteur ait un Evêque auxiliaire. Ce dernier Prélat réside à la rivière rouge qui se décharge sur la rive ouest de la baie d'Hudson. C'est son grand vicaire pour tout ce district qu'on appelle du Nord-ouest.

Montréal. C'est dans l'Evêché de Montréal que nous avons été appelés pour travailler. Sa population est de 300 mille âmes. Il ne possède qu'une seule ville, mais il a un grand nombre de beaux villages qui ailleurs mériteroient un titre plus honorable.

Montréal, ville épiscopale sur la côte méridionale de l'Ile qui lui a donné son nom, mais que nos Pères nommoient autrefois Ville-Marie est assise aux pieds d'une montagne dont la chevelure toujours verte la protège contre les vents du Nord. Elle peut rivaliser avec nos grandes villes d'Europe pour son luxe et la beauté de ses édifices. Le St. Laurent qui borde ses rivages a une lieue de large devant elle, et lui laisse un port vaste et commode où un très-grand nombre de Navires d'Europe ou des autres possessions britanniques

vien

vient faire le commerce. Mais il n'est ouvert que pendant sept mois environ. L'hiver, il est devenu une plaine immense et solide sur laquelle voyagent avec sureté et dans tous les sens, de longs convois de traineaux et des troupeaux nombreux. L'Ile a six lieues de long sur trois ou quatre de large. La population de la Ville est de 46,000 âmes. Six paroisses occupent le reste de l'Ile.

Il y a deux siècles le R.P. Vimont, Supérieur de la Compagnie dans ces contrées encore sauvages venoit bénir les fondements de cette ville que jetoit un gentilhomme Normand, M. de Chomedey Seigneur de Maisonneuve. Il offrit là pour la première fois le Saint Sacrifice dans un humble Chapelle d'écorces, en présence de quarante français, les hardis fondateurs de cette nouvelle cité. Ils savoient qu'au milieu des rudes et pénibles travaux de défrichement sur une terre neuve, ils étoient sur un des théâtres des courses continuelles et des sanglantes cruautés du peuple le plus féroce et le plus terrible de ce pays. L'Iroquois alors le fléau de ces contrées, couvrait de ses guerres le grand fleuve et ses vastes rives, pour surprendre dans leurs longs voyages les Hurons et les Algonquins que le besoin du commerce et souvent aussi l'amour de la foi conduisoient dans les stations françaises, établies aux trois rivières et à Québec. On voulut par cette fondation nouvelle leur offrir un refuge et les exempter de descendre à d'autres comptoirs. Nos Pères furent les premiers pasteurs de cette ville pendant quinze ans. On a conservé le registre de leurs actes comme curés depuis l'origine: quelle consolation pour nous d'y trouver des noms illustrés par l'apostolat le plus laborieux, par les chaînes de la captivité et par la gloire du martyre!

Cette ville grandissant chaque jour, nos Pères ne purent pas en conserver le soin. Elle fut confiée aux MM. de St. Sulpice qui plus tard devinrent les Seigneurs temporels de l'Ile entière.

Les Jésuites, qui n'abandonnèrent jamais entièrement cette ville, s'y établissaient de nouveau d'une manière constante en 1692 par la fondation d'une Résidence et ils ne cessèrent pas d'y travailler au salut des âmes jusqu'en 1791, époque de la mort du P. Bernard Well qui y resta le dernier. La longueur interminable de ses sermons sera longtemps traditionnelle dans ce pays; mais on y conservera aussi le souvenir de la bonté de son coeur et de sa sage direction. L'Eglise de la résidence respectée jusqu'à sa mort, fut bientôt convertie en un temple protestant. Mais Dieu vengea cette profanation en la laissant consumer par les flammes.

C'étoit donc après 51 ans que les Jésuites venoient fonder une nouvelle maison dans cette Ville.

Le

Clergé. Le Clergé voit à sa tête un vertueux et zélé prélat qui ne semble connoître de sa dignité que les sacrifices et les travaux. Le zèle de la maison de Dieu le dévore, et il inspire ce feu sacré au clergé qu'il conduit. Cent trente prêtres environ travaillent sous lui dans ce vaste diocèse. L'union et le zèle forment le plus beau trait de leur caractère. Ils se visitent fréquemment pour entretenir les rapports de la charité. Ils aiment surtout à se rendre le mutuel secours que réclament à certaines époques les retraites, les neuvaines, les prières de 40 heures, qui attirent toujours de grands concours. On trouveroit certainement dans ce clergé du goût pour l'étude et de l'aptitude pour les sciences, s'il n'étoit pas absorbé par les besoins si multipliés de paroisses trop peuplées et trop étendues. Sa vie est régulière, sa conduite édifiante, et il se montre digne de la confiance qu'il inspire. Sans prétention comme sans susceptibilité, il ne redoute pas l'influence étrangère. Aussi dès notre entrée dans la participation de ses travaux, nos sympathies se sont rencontrées et nos cœurs se sont unis.

Peuple. La population de ce diocèse est divisée entre quelques tribus sauvages et les Canadiens parmi lesquels nous ne considérons que ceux qui sont d'origine française.

Le Canadien d'origine française se distingue par son attachement à la religion et la vivacité de la foi que souvent les scandales et les perfidies de l'hérésie, les voyages lointains, la privation des secours spirituels, le désordre des passions dont de longues années de prospérité fortifioient encore l'habitude, n'ont pas pu détruire. Il faut avoir connu les commencements de cette colonie, pour comprendre comment ces heureuses dispositions ont pu se perpétuer jusqu'à notre époque. Les vues toutes religieuses de ses premiers fondateurs leur firent prendre des précautions que l'industrie et les intérêts commerciaux seuls n'auroient jamais imaginées. On choisissoit avec soin les personnes qui se proposoient en France pour cette émigration. Aucune fille de mauvaise vie, aucun aventurier n'avoit le droit de s'y arrêter. Nous voyons dans les premières années l'expulsion de plusieurs mauvais sujets qui avoient trompé cette vigilance. Lorsqu'un des premiers Seigneurs du pays voulut livrer à la culture un vaste domaine qu'il tenoit de la libéralité du Roi, il ne craignit pas d'exprimer solennellement cette mesure dans un acte qui se conserve encore: "toute personne scandaleuse n'a que faire de se présenter ici pour y habiter, si elle ne veut pas changer de vie, ou elle doit s'attendre à en être bientôt chassée." Les Gouverneurs n'avoient pas eux-mêmes d'autre manière d'agir. Ils étoient les premiers à donner l'exemple; et officiers et soldats de terre et de mer avoient les mêmes sentiments. Aussi la Religion étoit tout à leurs yeux, et elle entroit tellement dans leurs habitudes, qu'ils ne pouvoient

vivre

vivre sans elle, et que les sacrifices qu'elle inspiroit leur paroissoient toujours glorieux. On en a vu, même parmi les hommes attachés à la dernière classe, montrer dans les positions difficiles les sentiments de la plus haute vertu, se dévouer volontairement et par esprit de zèle aux travaux pénibles de l'apostolat parmi les sauvages et montrer au milieu même des supplices les plus horribles tout l'héroïsme de la foi.

Les heureux effets d'une semence si sainte se font encore sentir. La propreté, la décoration et quelquefois la richesse des églises témoignent de leur zèle, surtout quand on sait que toutes ces dépenses ne sont dues qu'à leurs aumônes. C'est en effet par des cotisations également réparties et par des dons volontaires que se sont élevés et embellis tous les monuments religieux du pays. Autrefois la libéralité des Rois de France et le zèle de quelques grands Seigneurs venoient à son secours. Le Roi avoit fondé plusieurs missions sauvages, le Seigneur de Gamache, dont le fils venoit d'entrer dans la Compagnie en France, avoit élevé le magnifique Collège de Québec; la Duchesse d'Aiguillon nièce du Cardinal de Richelieu, avoit doté l'Hotel-Dieu de Quebec &c. Mais aujourd'hui le gouvernement reste entièrement en dehors des œuvres de la Religion catholique. Il laisse ses prêtres vivre de leurs dîmes et de leur casuel; les paroisses se former et s'embellir par les seuls sacrifices de leurs habitants, et les nombreux établissements qui intéressent la religion et l'humanité souffrante prendre naissance par le pur élan et par les seuls sacrifices de la charité.

Le vrai Canadien a conservé, indépendamment de la langue, le caractère français; et si dans ses manières et ses habitudes il a emprunté quelque chose à ses nouveaux maîtres, il est impossible en l'étudiant de se méprendre sur son origine. Il a le caractère ouvert et porté à la gaieté. Les chants joyeux et populaires connus encore aujourd'hui dans l'Ouest de la France se répètent ici parmi la jeunesse. Indolent et insoucieux quand il s'agit de l'amélioration de son avenir et surtout des progrès de l'industrie ou du mouvement commercial, le Canadien français est ardent, hardi et même téméraire quand il s'agit des entreprises difficiles, des marches forcées, des voyages lointains. C'est là un genre d'occupation propre à ce pays et auquel les jeunes gens se portent avec ardeur. Les uns louent leurs services pendant la rude saison à ces grands commerçants de bois qui transportent jusqu'en Europe ces magnifiques pièces de construction qu'ils trouvent dans nos forêts vierges. Mais maintenant il faut les aller chercher quelquefois très-loin et jusqu'à deux et trois cents lieues de Montréal. On se feroit difficilement une idée de tout ce que cette vie demi sauvage a de rigueur. Tout ce travail se fait pendant l'hiver si rigoureux dans ce pays et au milieu des privations de tout genre qu'il faut s'attendre

tendre à rencontrer dans des lieux déserts. Aussitôt que les glaces des rivières s'ébranlent et qu'elles permettent de se préparer à la navigation, il faut former d'immenses radeaux au milieu de ces eaux encore à moitié gelées, et s'y confier pour descendre nos lacs, nos rivières et notre grand fleuve. Les accidents ne sont pas rares lorsque la tempête les surprend au milieu des lacs, ou lorsqu'ils doivent passer les rapides si fréquents de nos cours d'eau. Près de six mille hommes se livrent chaque année à ces périlleux travaux.

Un autre genre d'occupation plait encore d une manière toute particulière à leur caractère. Ceux qui s'y livrent portent le titre de voyageurs du Canada si connus dans les histoires de ce pays. Le voyageur par état sert de guide, d'interprète, de marin et dans l'occasion de soldat à ces négotiants qui font le commerce des pelleteries au milieu des nations sauvages, ou à ces explorateurs curieux des contrées inhabitées. Ce sont eux qui conduisent avec la pagaye ces canots d'écorce seul moyen de navigation possible dans ces longs voyages. Souvent on est arrêté par les chutes et les rapides et il faut transporter à bras au dessus de l'obstacle tous les bagages et le bateau qui les contenoit. Ces courses lointaines qui durent quelquefois plusieurs années, sont accompagnées de mille dangers. Mais cette vie d'aventure et de fatigue plait à l'habitant Canadien. Il aime ces travaux, tout pénibles et tout périlleux qu'ils sont, et il souffre avec courage et intrépidité. Malheureusement les désordres qu'engendre ce genre de vie sont un écueil pour la vertu et jettent dans leur cœur des habitudes dont ils viennent ensuite porter le scandale au milieu de leur famille. C'est là, on n'en peut douter, une des causes les plus puissantes de tant de blasphêmes, d'ivrogneries et de désordres. Au milieu d'une vie quelquefois si coupable, dans l'absence des secours de la religion, des exemples de la vertu et des conseils des parents, la foi du Canadien reste cependant intacte et il n'hésitera pas à son retour à en reprendre les salutaires pratiques. On a vû dernièrement un homme, qui depuis trente ans n'avoit pas rencontré de Prêtre, quitter son habitation éloignée pour pouvoir, disoit-il, se confesser encore une fois avant de mourir.

Sauvages. La population sauvage qui appartient à ce diocèse est très peu considérable. Ainsi probablement ce sera hors de ce diocèse que les nouveaux Jésuites du Canada pourront fonder des missions chez les sauvages proprement dits. Les restes qui survivent, mais bien modifiés des anciens indigènes, Iroquois, Algonquins, Nipissinghs etc. peuvent être regardés comme civilisés, même ceux qui sont toujours errants dans les bois et qui ne vivent que de pêche et de chasse. Le plus grand nombre se trouve réunis dans trois grands villages (bourgs) au milieu de la population

Canadienne.

Canadienne.

Le premier est celui du Sault S. Louis auquel nos Pères donnèrent une forme de véritable bourgade en 1671 et dont ils ne cessèrent qu'en 1783 d'avoir un soin digne de leur zèle. Il n'est qu'après différentes transplantations qu'il a été fixé au lieu qu'il occupe maintenant. Il n'est situé qu'à quatre lieues de Montréal et confine à notre paroisse de la Prairie. Tout y rappelle le souvenir de nos Pères. C'est l'Eglise qu'ils ont batie. Leur maison sert encore de logement au missionnaire; les PP. Lafitteau et Charlevoix l'ont habitée; on y conserve leur portrait et quelques restes de leur bibliothèque. Les habitudes religieuses introduites par nos Pères se sont toujours continuées. La prière du matin et du soir chaque jour dans l'Eglise, les prières de la messe à haute voix, le chant des cantiques, tout s'y fait comme autrefois, même lorsque le missionnaire s'absente. Le nom de ce peuple étoit jadis la terreur de ces contrées. Ses armes victorieuses anéantirent la nation Iuroise si puissante pendant longtemps. Ils furent les ennemis acharnés de la foi dans les premières années de la prédication de l'Evangile et ce sont eux qui verèrent si souvent le sang de nos Pères. Le sang de leurs victimes a obtenu la vengeance la plus douce pour un cœur chrétien. Ils se sont presque tous convertis. Tous ceux du moins qui habitent ce diocèse sont chrétiens. Au reste on ne trouve rien dans leur caractère de cette cruauté qui leur sembloit si naturelle, et il ne leur reste de leur barbarie que leur langage, une partie de leur costume et surtout le dégoût du travail que la plus grande misère ne sauroit vaincre. Orgueilleux à l'excès, ils ne regardent le Canadien que comme un esclave servilement attaché à son travail, ou au service d'un maître. Depuis quelque temps l'impossibilité de se livrer à la chasse comme autrefois les a forcés à cultiver avec un peu plus d'énergie ce sol que leurs ancêtres remuoient sur l'invitation des missionnaires.

Le second village placé en remontant sur la même rive de St. Laurent porte le nom de S. Regis. Il n'est qu'un démembrement de celui dont nous venons de parler. Nos Pères le divisèrent au milieu du siècle dernier pour éloigner les sauvages de la ville et leur ôter une source fatale de désordre; car tout fiers qu'ils sont de leur nom, de leur puissance passée et de leurs habitudes, ils sont tout à fait enfants quand il s'agit de leur conduite, et leur missionnaire est obligé de les traiter comme tels.

Le troisième village formé d'Iroquois et d'Algonquins est situé dans une des Seigneuries des MM. de S. Sulpice. Ils l'ont placé sur les bords du *lac des deux montagnes* que forme la rivière de l'Outawa, à 8 lieues environ de la Ville de Montréal. Le village porte le nom du lac qui est aussi celui de la Seigneurie, et c'est là où le

Père

P. Du Ranquet et le f. Jennesseaux ont reçu près de huit mois une hospitalité si généreuse et si fraternelle, afin de se livrer à l'étude de la langue Algonquine la plus indispensable dans les missions sauvages, et que le missionnaire Sulpicien possède parfaitement.

Outre ces sauvages entièrement civilisés, on trouve quelques tribus errantes dans les bois et uniquement occupés à la chasse et à la pêche. Ils habitent les forêts du Nord-ouest de ce diocèse, tout à fait à l'extrémité, car les flots de la civilisation qui s'étendent toujours refoulent devant eux ces pauvres indigènes qui ne trouvent plus, qu'en s'éloignant de plus en plus, les pays de chasse qui sont leur seule ressource. Plus tard nous pourrons les faire connaître mieux, car c'est au milieu d'eux qu'un de nos Pères fait dans ce moment sa première excursion.

Etablissemens religieux. Le petit nombre de Prêtres est certainement une des causes de la grande ignorance que l'on trouve au milieu des campagnes, et de l'état de souffrance des parties éloignées, et surtout de celles qui parlent la langue anglaise dont les secours sont encore plus restreints.

Il y avoit ici deux Sociétés religieuses pour seconder le clergé. 1°. Les Sulpiciens qui depuis près de deux siècles se livrent dans cette Ville aux exercices du zèle. Ils n'ont gardé que deux paroisses, celle des sauvages du lac des deux montagnes et celle de la Ville de Montréal. Ils sont trente prêtres environ. Le plus grand nombre habitent la Cure qui est leur maison Seigneuriale et les autres sont dans l'établissement, où on a réuni le Collége et le grand Séminaire. Ils n'ont pas d'autres établissements dans ce pays, et c'est par erreur que le nouvel historien de l'Eglise les suppose directeurs du Séminaire de Québec, dont les Prêtres des Missions-étrangères ont toujours été les seuls possesseurs. C'est à soutenir les œuvres, à faire d'abondantes aumônes, auxquelles nous avons eu nous mêmes part, à entretenir presque toutes les écoles élémentaires catholiques de la Ville et surtout celle des frères des écoles chrétiennes qui comptent aujourd'hui treize cents enfants que ces Messieurs emploient noblement leurs richesses. 2°. Les Oblats de Marie, ou Missionnaires de Provence. Ils nous ont précédé seulement d'une année. Leur établissement paraît prospérer. Mgr les appela pour prendre le soin des missions franco-Canadiennes. Nous avons avec eux le rapport d'une franche cordialité.

Communautés. Le diocèse de Montréal n'a de maisons religieuses que celles de la Ville, à l'exception de l'établissement nouveau des Dames du Sacré Cœur à douze lieues d'ici. Les religieuses de la Ville forment quatre communautés d'ordres différents. 1°. L'hôpital tenu par les excellentes religieuses de St Joseph de la flèche, dont une colonie

vint—

vint donner à Ville-Marie naissante le beau spectacle de sa charité.

2°. Les Sœurs de la Congrégation, institut né dans cette Ville et en même temps qu'elle. Il avoit pour but de secourir les missionnaires par l'éducation de la jeunesse. Elles ont toujours marché dans cette noble carrière. Dans la maison Mère elles ont un fort beau pensionnat de jeunes personnes au nombre de cent. Outre cet établissement, elles ont dans les différens quartiers de la Ville, et surtout dans la campagne, plusieurs écoles d'un ordre inférieur, mais très florissantes. Les Sœurs viennent de ces missions faire chaque année leur retraite à Montréal.

3°. Les Sœurs grises. Elles prirent naissance dans cette ville il y a près d'un siècle. Les enfants trouvés, les orphelins, les incurables leur sont confiés.

4°. Les Sœurs de la charité, maison qui vient à peine de naître sous la direction de notre Saint Evêque. N'ayant pu obtenir les Sœurs de la charité de France, il va essayer d'en former. Quelques novices réunies depuis plusieurs mois, sont assidument formées pour être le noyau de cette communauté naissante. Un bel édifice élevé pour cette œuvre par la charité publique, que Mgr l'Evêque est allé lui même solliciter de porte en porte, s'achève en ce moment. Un des chanoines a le soin immédiat de cette communauté. C'est la seule maison qui n'ait pas de biens fonds pour se soutenir. Les autres communautés de la ville sont toutes dirigées par les Sulpiciens.

Dispositions à notre égard.

Tous ces établissements sont en pleine prospérité et animés d'une grande ferveur. (1). Les sentimens de ces bonnes religieuses pour la Compagnie ne sont pas équivoques et elles s'intéressent beaucoup à ses succès. Le dernier Jésuite mort à Montréal profitoit des biens qu'on lui avoit laissés, pour les secourir dans l'occasion. Les hospitalières se rappellent encore avec consolation l'intérêt qu'il leur portoit. Il aimoit chaque semaine à leur envoyer, le vendredi, le plat de poisson pour la communauté.

Nous ne fûmes pas longtemps sans reconnaître les dispositions favorables du pays envers nous. Nous trouvions, de la part du clergé surtout, des témoignages d'affection, d'estime et d'intérêt. Notre situation contribuoit aussi à l'exciter, car ils savoient que nous étions sans ressources et même sans avenir prochain, puisque Mgr n'avoit aucun moyen d'y pourvoir. Quelques établissements qui s'occupent d'éducation n'ont pas dissimulé quelqu'appréhension en nous voyant—

(1) L'état prospère des trois premiers établissemens est dû surtout aux indemnités que le Gouvernement français de la Restauration leur a payées pour leurs anciennes possessions en France. C'est au zèle de M. Tavernet qu'elles en sont redevables.

nous arrêter sur le même terrain.

Les laïques plus influens et plus riches n'ont montré jusqu'ici qu'un médiocre intérêt à notre œuvre. Leur indifférence a été sensible. Pour le peuple, accoutumé à voir son Curé vivre de sa dîme et les établissements religieux se suffire à eux mêmes, il s'occupe peu d'en voir former de nouveaux. Il y a cependant une honorable exception à faire en faveur des habitants de la Prairie dont le zèle et le dévouement pour nous, mérite une mention toute spéciale nous en parlerons séparément.

Notre présence dans ces lieux suscita de la part de la presse impie et protestante un redoublement de haine contre le clergé. Ennemis acharnés de l'Eglise, les protestants ne pouvoient voir sans dépit, les fruits merveilleux des missions et des retraites. Quand ils nous virent ils déchargèrent toute leur bile sur nous. Un journal anglais ne craignit pas de nous montrer au doigt comme les ennemis de tout bien, et d'exciter contre nous le mépris et la haine. Il est revenu bien des fois à la charge et il a reproduit successivement une partie *des monita secreta* qu'avoient déjà exploités il y a quelques années un journal de Baltimore. Pour donner une idée de son langage nous lui empruntons les lignes suivantes: *Une chose qui doit remplir l'esprit, des catholiques aussi bien que de tous les protestans, d'alarme, de chagrin et d'indignation, c'est qu'il y a des Jésuites en Canada. Les Jésuites, ces hommes dont les annales sont écrites en caractères de sang; dont l'histoire ne présente depuis leur institution que des scènes de violence, d'avarice et de dissolution; dont la passion dominante est la soif du pouvoir; dont la doctrine et l'enseignement ne reconnoissent aucune loi divine ni humaine lorsqu'elle s'oppose à leur but; et bien oui, cette Société est rétablie à Montréal, pour être, comme elle a toujours été, la malédiction la plus diabolique, qui a couvert la terre de carnage, qui l'a plongée dans la superstition, qui en a corrompu les mœurs et retardé les progrès.* Ce langage frénétique fut désapprouvé même de ses amis. Un autre journal protestant eut le courage d'écrire en notre faveur. Déjà bien des fois les *Mélanges religieux*, gazette ecclésiastique, présentèrent de leur propre mouvement des articles apologétiques. Un Jeune Irlandais qui ne nous étoit pas connu, prit avec ardeur la défense de la vérité. Il écrivit six lettres adressées au journal coupable et celui-ci les publia. C'est une apologie abrégée appuyée sur des faits et sur les témoignages non équivoques de protestants et des impies. Après cette publication il s'est mis en rapport avec nous et nous a donné occasion de lui témoigner notre reconnoissance.

Projet de Mgr l'Evêque.

Le projet de Mgr l'Evêque étoit, comme nous l'avons dit, de nous confier un des Colléges du pays, et il nous offrit au nom du Curé fondateur le Collége

de

de Chambly à six lieues de Montréal. Cette proposition examinée sur les lieux ne parut pas pouvoir être acceptée.

L'éducation élémentaire gagne ici beaucoup dans les lieux importants, mais la population des campagnes commence à peine à en comprendre le besoin. On trouve tous les jours des difficultés dans l'organisation des écoles, dont un grand nombre de personnes bien intentionnées et le Clergé surtout s'occupent activement. Les frères de la doctrine chrétienne, entretenus à grands frais par les Sulpiciens, seuls ont fait sous ce rapport une vraie révolution dans la ville. Ils ont gagné au plus haut degré l'estime et la confiance publique, même auprès des protestants qui sont émerveillés des résultats qu'ils obtiennent.

L'éducation secondaire paraît à notre époque offrir beaucoup plus de ressources que dans les temps passés. Mais elle n'est peut-être pas encore tout ce qu'elle pourrait être. Pendant tout le temps que cette colonie fut française, le Collége des Jésuites de Québec étoit le seul du pays. A sa suppression, les Directeurs du Séminaire de Québec se chargèrent de l'éducation et avec un grand succès. Cette maison est aujourd'hui dans l'état le plus florissant. Il s'est formé depuis d'autres Colléges dans ce diocèse.

Montréal placé à une soixantaine de lieues de la Ville, alors capitale, sentoit le besoin d'offrir aux jeunes gens de ce district, la facilité de faire leurs études. Les MM. de St. Sulpice en prirent le soin, et après quelques années construisirent le Collége actuel, dont ils ont encore la direction, et qui a été pour le nombre des élèves et la réputation des études, dans un état plus prospère qu'aujourd'hui. — Le goût de l'éducation parut prendre il y a quelques années un nouvel essor, mais le moyen qu'on prit pour le développer a plutôt nui que servi à ses progrès. Des prêtres zélés commencèrent chez eux à donner quelques leçons de latin et voyant leurs essais couronnés de succès, ils ne craignirent pas de faire de très-grands sacrifices pour fonder de vrais Colléges à côté de leur presbytère. Pour ne parler que du diocèse de Montréal, c'est ainsi que l'on a vu s'élever outre le Collége des Sulpiciens, quatre autres colléges qui embrassoient également le cadre complet de l'éducation. Mais ils ne peuvent pas trouver, malgré la modicité des pensions, un nombre d'élèves suffisant pour les mettre dans un état complet de prospérité. Presque tous ne se soutiennent qu'avec peine et à l'aide de grands sacrifices. La difficulté de trouver et d'entretenir assez de professeurs s'est fait bientôt sentir, et c'est un des grands obstacles au succès de ces établissements et à l'avancement des études: heureusement toutes ces maisons sont toujours

restées

restées entre les mains du clergé.

Cure de la Prairie.

Le refus du Collège de Chambly affligea beaucoup Mgr l'Evêque qui croyoit pouvoir se reposer de toute sollicitude à notre égard en nous offrant cet asyle. Il fallut donc en chercher un autre, et trouver aussi quelque moyen d'existence. La paroisse de la Prairie, très beau village vis-à-vis Montréal voyoit son Curé élevé à l'épiscopat. Il venoit depuis peu de jours d'être sacré évêque de Toronto et il étoit sur le point d'aller prendre possession de son siège. Mgr de Montréal nous offrit alors, provisoirement du moins, l'administration de cette paroisse où nous trouvons bien des souvenirs de nos Pères. Ils en furent les premiers pasteurs et cette Seigneurie étoit une de leurs plus belles possessions dans ce pays. Nous laisserons à la lettre qui traitera ce sujet en particulier à parler de l'enthousiasme avec lequel les habitants accueillirent cette proposition de l'offre qu'ils nous firent de nous bâtir un Collège: enfin de la manière généreuse dont ils nous reçurent. Nous fûmes donc installés provisoirement à la cure de la Prairie. Le R. P. Supérieur porte le titre de Curé, et deux de nos Pères le secondent dans ses fonctions, pendant que les autres s'occupent dans les retraites et les missions.

Propositions de l'Evêque de Boston.

C'est à peu près à cette époque que Mgr Fenwick, Evêque de Boston et qui autrefois a été membre de la Compagnie, écrivit au R. P. Supérieur. Il lui faisoit les plus belles propositions pour fonder un établissement dans son diocèse. Il offroit abondamment de quoi élever un Collège et former une mission de sauvages. — Mais on ne parle là que la langue anglaise, et d'ailleurs nous ne pouvions pas, en arrivant, abandonner le Canada.

Noviciat.

Le R. P. Supérieur parla à Mgr de Montréal de son désir d'avoir un noviciat, et le prélat accueillit avec empressement cette pensée. Il sourit surtout à l'idée de le placer dans la ville même de Montréal. Il offrit aussitôt d'en préparer les voies en admettant deux Pères à l'Evêché pour exercer le saint ministère dans la Cathédrale. Dans le dessein de Mgr c'étoit un moyen de disposer les esprits à l'établissement d'un grand collège qu'il auroit voulu voir entre nos mains dans la ville épiscopale.

Deux Pères à l'Evêché.

Le 15 Janvier 1843, le P. Paul Luiset et moi nous allâmes donc demeurer à l'Evêché, en attendant que la maison que Mgr destinoit pour le Noviciat fût préparée. Il voulut donner à notre prise d'habitation une certaine solemnité. Il l'annonça lui-même dans sa Cathédrale le jour du St. Nom de JESUS. La grand Messe fut précédée du Veni Creator. Un des Pères chanta la Messe et l'autre prêcha. C'étoit vraiment entrer dans une communauté qui

d'entrer

d'entrer dans cette pieuse demeure. Le Prélat l'habite avec un grand vicaire, quatres chanoines, ses Secrétaires et un économe. C'est une réunion d'environ douze personnes qui vivent en commun. Les exercices de piété se font comme dans un séminaire. Rien de plus édifiant que de voir le bon Evêque le premier par sa regularité et présidant à tous les exercices. Il inspire à tous sa charité, sa modestie, son zèle et surtout son détachement et son esprit de sacrifice, qui sont au dessus de tout éloge. Les prêtres qui viennent en ville (et ici ces voyages sont très-fréquents) n'ont pas d'autre pied-à-terre; et dans l'occasion la maison peut bien recevoir vingt personnes. Le jour anniversaire du sacre de Mgr. nous avons vu plus de 60 prêtres venir s'asseoir à sa table comme les enfants d'une même famille qui aiment à se presser, à certaines époques surtout, au tour de leur Père vénéré.

Cette habitation épiscopale et la Cathédrale (1) qui l'avoisine furent bâties, il y a peu d'années, à la suite de l'érection de ce siège. Depuis longtemps, d'ailleurs les bons chrétiens qui sont ici si assidus aux offices, gémissoient de ne voir dans une si grande ville qu'une seule église paroissiale, et dont l'exiguité à cette époque surtout étoit tout à fait en disproportion avec les besoins de la population. Tout fut l'ouvre de la charité et de la foi dans la construction de l'Evêché et de la Cathédrale; l'un et l'autre, ainsi que les ouvres dont ils sont le toit hospitalier, ne se soutiennent que par ce moyen, puisque l'Evêché est sans aucun revenu et que le Gouvernement ne lui donne aucun subside. La Cathédrale est assez grande pour contenir près de trois mille personnes, et elle est disposée de manière à favoriser beaucoup toute la magnificence des cérémonies. Elles se font ici avec plus de pompe certainement que dans bien des Cathédrales de France. On voit toujours dans le chœur cinquante ou soixante personnes habillées, sans parler des nombreux officiers à l'autel. Le goût des cérémonies est aussi répandu dans les campagnes, et le chœur est toujours garni d'un personnel nombreux. La Cathédrale est devenue maintenant une espèce de paroisse où tous les offices se font régulièrement et avec un très grand concours. C'est depuis son érection que les Sulpiciens ont rebâti l'église paroissiale, très vaste édifice, qui grâce à ses deux rangs de galeries, peut contenir dix-mille personnes. La dépense de reconstruction a été de près de deux millions de francs.

Notre ministère trouva abondamment à s'exercer à la Cathédrale, mais sans exciter de grandes sympathies en notre faveur. Le résultat qu'on atten-

(1) Bailly et les autres géographes confondent toujours la paroisse et la cathédrale de Montréal.

doit de notre présence et de notre travail, pour un établissement plus considérable et surtout pour un Collège, n'a pas encore répondu aux espérances.

Oeuvres pend.t l'année 1843.

Si nous n'avons pas encore dans cette contrée une demeure fixe et un établissement solide, nous avons cependant trouvé un vaste champ pour exercer notre zèle dans les oeuvres du saint ministère. — Retraites — Missions — Neuvaines — 40 heures — Visite épiscopale, voilà les principaux travaux auxquels nous nous sommes livrés.

Retraites Ecclésiastiq.

Il est juste de mettre au premier rang les retraites ecclésiastiques données au Clergé de Montréal, de Québec et de Toronto, partout avec les fruits les plus consolants.

Montréal.

La retraite pastorale du diocèse de Montréal, dont le prédicateur est à la nomination du Supérieur de St. Sulpice, nous fut confiée par ces Messieurs. Les exercices donnés par le P. Telliez firent tomber bien des préjugés à notre égard et furent une occasion consolante de plusieurs beaux triomphes de la grâce. C'est dans les batimens du Collège que les Sulpiciens reçurent, et à leurs frais, tous les prêtres qui voulurent suivre les exercices. Soixante dix s'y trouvèrent réunis à leur Evêque qui, comme le dernier d'entre eux, suivoit avec ferveur tous les exercices.

Québec.

Le Clergé du diocèse de Québec, avoit suivi l'impulsion donnée par le diocèse de Montréal pour l'introduction salutaire, du moins tous les deux ans, de ces pieux exercices. Lorsque le R. P. Charelle vint en 1839 donner la première retraite pastorale à Montréal, le clergé de Québec lui exprima le désir de le posséder pour le même objet l'année suivante; mais on parut ensuite l'avoir oublié. La présence de Mgr de Janson dans ce pays en 1841 et les fruits admirables de grâce qu'il produisoit en tous lieux réveillèrent ces désirs que la majorité du clergé appuyoit de tous ses voeux; le Prélat fût prié de la donner. Cette année on s'adressa à nous et tout le clergé applaudit à cette demande, à laquelle répondit le Père qui leur étoit déjà connu. Le Séminaire tenu par les MM. des Missions étrangères fut ouvert gratis aux retraitants. Ils y vinrent en grand nombre. Une idée dominoit ici surtout tous les esprits; c'étoit le souvenir de la Compagnie de Jésus qui revenoit pour la première fois au Canada après plus de 40 ans, et qui commençoit son oeuvre en confiant à l'un de ses enfants un de ses ministères les plus importants et dans des lieux si pleins de sa mémoire. Sur ce même rocher se rendirent autrefois tant de missionnaires pour se reposer des navigations orageuses. Ce n'étoit pour un grand nombre qu'une halte d'un moment avant de se confier au canot d'écorce qui les transportoit à 2 et 300 lieues au milieu

lieu des nations sauvages, terme fortuné de leurs désirs.

Huit jours entiers furent consacrés à ces pieux exercices; et Dieu fit voir combien il aime à bénir l'œuvre entreprise pour son amour et pour sa gloire. On vit des effets admirables de la puissance de la grâce dans plus d'un cœur. Tous manifestèrent hautement leur joie et leur bonheur. L'éloge de la Compagnie venoit comme naturellement se mêler à ces témoignages de la reconnaissance et de la paix des cœurs. Il fut touchant le spectacle qu'offrirent et cette réunion de plus de cent prêtres agenouillés aux pieds de leur Evêque pour renouveler en présence du peuple les promesses cléricales, et la présence en chaire d'un enfant de la Compagnie, dont depuis si longtemps la voix n'avoit pas retenti dans ces lieux, commençant son ministère par évangéliser les pasteurs eux-mêmes.

Le soir de ce même jour, avant la séparation de ce clergé renouvelé par la retraite, le Père fut entraîné au milieu d'eux. L'Evêque et son Coadjuteur l'attendoient pour lui adresser leurs remercîments au nom de tous. Ils lui offrirent en même temps un tableau plein d'intérêt pour nous: il est dû à un artiste du pays et les Prêtres venoient d'en faire les frais. On voit sur le premier plan la copie d'un buste en argent du P. de Brébœuf, de grandeur naturelle, conservé avec une relique considérable dans une des communautés de Québec. Tous les souvenirs qui se rattachent à l'histoire et aux productions du pays sont près de lui, et dans le lointain on voit le martyre de cet homme héroïque et de ses généreux compagnons. Le cadre même est pour nous un objet précieux; c'étoit le bel ornement d'un des tableaux qui possédoit l'Eglise de notre Collége à Québec.

A cette retraite devoit succéder celle du Clergé d'un diocèse établi l'année dernière dans le haut Canada. C'est celui de Toronto (autrefois York, nom commun à plusieurs lieux de l'Amérique Septentrionale) au Nord-Ouest du lac Ontario. Le père qui venoit d'évangéliser Québec devoit encore donner cette retraite peu de jours après. La rapidité extraordinaire de la navigation à vapeur lui fit franchir en quelques jours la vaste distance qui sépare ces deux villes. Toronto.

La population catholique de ce nouveau diocèse n'est pas encore considérable. La ville épiscopale ne compte que 1500 catholiques, mais elle est destinée à prendre en peu de temps de grands accroissements. C'est sur son territoire surtout que viennent chaque année se jeter ces milliers d'émigrants surabondance des populations britanniques. Les plus nombreux

sont

sont les membres malheureux de la pauvre Irlande. La grande souffrance morale de ces populations nouvelles répandues sur une immense étendue, c'est le besoin de prêtres. Sur dix neuf, les seuls que possède encore ce diocèse, et qui sont presque tous Irlandais, quinze assistèrent aux exercices. La maison qui servoit de demeure à l'Evêque n'étoit pas capable de les loger tous. Ils venoient passer la journée chez lui et ils se retiroient pour la nuit dans quelques maisons de la ville. Au milieu des exercices qui durèrent cinq jours, l'un d'eux, les yeux baignés de larmes vint avec la simplicité d'un enfant et la générosité d'un pénitent, se jetter aux pieds de son Evêque solliciter publiquement son pardon, et réparer héroïquement les torts qu'il avait eu à se reprocher. Cet exemple courageux, fit la plus profonde impression, et agit avec énergie sur tous les cœurs. Ce changement merveilleux auquel on ne s'attendoit pas, contribua beaucoup au succès de la retraite. Ce clergé peu nombreux, mais dont la mission est si étendue et par conséquent si importante se trouva bientôt entièrement renouvelé.

Mgr l'Evêque profita avantageusement de cette réunion et de ces heureuses dispositions pour consacrer les trois jours qui suivirent à tenir son premier synode. Il vouloit jetter là comme les fondements de son diocèse et assurer son avenir. Les esprits étoient trop bien préparés pour qu'il ne regnât pas dans cette assemblée l'union la plus parfaite. Sans la moindre difficulté, le Prélat qui avoit eu soin de mettre d'avance en ordre toutes les matières du Synode, proposa et fit adopter de sages règlements et établit dans ce diocèse naissant, une discipline que des diocèses beaucoup plus anciens n'ont pas encore.

Le public protestant de la ville s'occupa beaucoup de cette retraite et du spectacle nouveau pour eux de la cloture solemnelle du Synode. Tout fait bien augurer du triomphe de la foi dans cette contrée. Elle acquiert chaque jour plus d'empire sur l'erreur. Le nouvel Evêque a consacré son diocèse d'une manière spéciale au Sacré Coeur de JESUS. C'est pendant cette retraite que se forma le projet d'une maison de la Compagnie à Sandwich village situé près de la Ville du Détroit, mais dans le diocèse de Toronto. On doit en faire le centre de toutes les missions sauvages.

Retraite dans les Colléges.

Nous avons été appelés dans deux des maisons d'éducation du diocèse de Montréal pour donner la retraite annuelle aux élèves. Ce sont les deux moins considérables: le Collège de Chambly qui fût confié au P. Telliez et le petit Séminaire de Ste Thérèse remis au zèle du P. Luiset. Les exercices eurent dans l'une et l'autre communauté les résultats les plus consolants. Les

pieux

pieux directeurs profitèrent de toutes les occasions pour manifester l'estime et l'affection qu'ils portent à la Compagnie.

Une maison de religieuses Ursulines établie aux trois-rivières dans le diocèse de Québec sollicita aussi le bienfait de la retraite. Cette communauté très-ancienne dans ce lieu est composée de 30 religieuses. Elle tient un pensionnat et un petit hôpital. Cette ville fut longtemps importante par son commerce avec les sauvages. Nos Pères y avoient une résidence dans les commencements ——— Cette maison animée des meilleurs sentiments répondit généreusement à l'appel de la grâce. Ces bonnes religieuses réveillèrent dans leur coeur l'esprit de dévouement pour les oeuvres de zèle dont elles étoient chargées. Elles s'élevèrent au-dessus des malheureuses habitudes de la vie routinière si fatale à l'esprit religieux; enfin plus éclairées sur les points importants de leurs devoirs et animées d'une nouvelle ardeur, elles bénirent Dieu des fruits de paix, d'union et d'amour pour lui qui venoient de germer dans leurs coeurs. Ursulines des trois-rivières.

Mgr de Montréal qui cherchoit tous les moyens de nous faire connoître dans la ville avant que nous y eussions encore établi notre domicile, nous confia une retraite publique qu'il vouloit donner dans la cathédrale aux hommes de la Société de tempérance. Il appela deux de nos Pères pour cette oeuvre à laquelle il attachoit un grand intérêt et le P. Vanipeux fut désigné avec moi pour répondre aux désirs bienveillants du Prélat. Ces associations, malheureusement peu connues en France, ont ici, depuis quelques années surtout, produit les plus heureux résultats. L'ivrognerie étoit depuis longtemps une des plaies les plus hideuses du pays. On s'en plaignoit dès les premiers temps de la colonisation. Des distilleries multipliées de liqueurs spiritueuses, et des importations très considérables des boissons les plus violentes, ne favorisoient que trop ce penchant——. Les habitudes des *Voyageurs* (c'est le nom qu'on donne à ceux qui vont au loin faire la traite des pelleteries), de longues privations, les rigueurs de l'hiver contribuoient beaucoup à l'entretenir. Ce mal étoit devenu bien plus désastreux encore depuis le triste état commercial de cette contrée. Les campagnes sont depuis 10 ans presque entièrement privées de la récolte de froment. Un petit ver vient chaque année manger le grain encore sur la tige, et détruire en quelques jours les plus belles espérances. Cette disette de froment ne cause pas la famine, car il en vient facilement des états voisins, et on a toujours la ressource des autres grains, mais elle cause une disette d'argent dont il est difficile de se faire une idée. C'étoit pour l'habitant des campagnes l'unique moyen Retraite à la cathédrale

de

de s'en procurer. Les autres blés ne s'exportent pas et se donnent à des prix qui compensent à peine le travail. Aussi l'irrogneric aggravant une pareille disette est devenue la ruine d'un très grand nombre de familles. On les voit souvent vendre à vil prix l'héritage paternel et chercher en louant leur vie un moyen de subsistance. La Providence est venue au secours de tant d'infortunés par les Sociétés de Tempérance que le Clergé seconde de tout son zèle. Le bruit des succès que ces Sociétés obtenoient en Irlande avoit passé les mers. Parmi les nombreux émigrants qui chaque année viennent ici demander un asyle, on rencontroit bien des membres de ces Sociétés. Leur exemple en fit comprendre les avantages et leur constance donna le droit de bien augurer du succès.

Déjà les Irlandais de la Ville de Montréal avoient depuis quelques années réussi à se réunir en Société de Tempérance et les associés sont aujourd'hui au nombre de plus de 3 mille membres. Mgr l'Evêque les approuva solemnellement, et voulut étendre sur tout son troupeau le bienfait de cette association. —— Il en fit dans sa Cathédrale l'érection solemnelle pour les Canadiens françois. Mais il n'admit ici que ceux qui vouloient s'engager à ce qu'on appelle *la Tempérance totale*. A l'Eglise de la Paroisse on forma la seconde Société dite de *Tempérance partielle*. Dans la première on promet (sans s'engager sous serment ni par vœu) de ne prendre jamais aucune boisson enivrante excepté en cas de maladie et comme remède. Dans la seconde on s'engage à n'en faire usage qu'aux repas et en très-petite quantité. Ces Sociétés se répandirent bientôt, et la première surtout a produit les fruits les plus consolants. Souvent les hommes les plus influents et les plus riches des paroisses se mettent à leur tête. On voit tous les jours, grâce à ce remède efficace, des familles entières retrouver l'aisance et le bien être qu'elles avoient perdus. La religion a reconquis en même temps son empire sur bien des cœurs et le vice a perdu un de ses plus puissants aiguillons.

La Société de tempérance établie à la Cathédrale comptoit environ 10[illegible] membres. La retraite devoit retremper leur ferveur et appeler de nouveaux associés. Il y avoit chaque jour deux exercices placés de manière à ne pas nuire au travail des ouvriers. Ils se réunissoient à 5[h] ½ du matin et à 6[h] du soir. Les femmes n'étoient admises qu'à l'instruction du matin, et encore seulement dans les tribunes. Dès les premiers jours l'Eglise fût remplie à chaque exercice. A 5[h] du matin il y avoit déjà 2000 hommes à attendre. Les rangs étoient doublés le soir, et on voyoit au milieu

d'eu

d'eux des hommes de toutes les classes de la Société. Le concours continua pendant les huit jours, et les tribunaux de la pénitence ne cessèrent d'être assiégés. Le jour de Noël on recueillit ces fruits de bénédiction. Deux mille hommes vinrent faire ensemble la sainte communion à la Messe de l'aurore: 400 nouveaux tempérants se firent enrôler, deux protestants abjurèrent l'erreur. Un pauvre enfant, abandonné la ville dans la ville, ayant été recommandé, avant un des exercices, à la charité de quelqu'âme généreuse, trouva aussitôt un père de famille déjà chargé de sept enfants, qui s'offrit pour l'adopter. Il y eut des conversions nombreuses et des restitutions remarquables.

Missions.

Le ministère des missions, si fructueux ailleurs au milieu des populations catholiques, étoit resté ici longtemps comme entièrement inconnu, du moins tel qu'il se pratique en Europe. Mgr de Nancy parut donc comme un ange de bénédiction. L'autorité de son caractère, la puissance de sa parole, ses éminentes vertus, tout secondoit son zèle pour agir sur les peuples si attachés à leur foi. Il n'y avait guère que lui qui put introduire une pareille nouveauté dans des contrées, jusque là un peu esclaves de leur ancienne routine. Le peuple qui aime toujours l'extraordinaire, répondit avec enthousiasme à l'appel qui lui fut fait. Le sentiment religieux qui domine dans son cœur, l'amour des cérémonies et de tout l'appareil extérieur du culte, le zèle pour les offices de l'Eglise, le goût du chant des cantiques sacrés, enfin une avidité insatiable d'entendre la parole de Dieu, tout favorisoit ces pieux exercices. Le souvenir de ce zélé Prélat, vrai, disent nos habitants, des vieux pays, et dont le passage trop rapide fut une vraie marche triomphale, restera dans leur mémoire et dans celle de leurs enfants, comme celui d'un visiteur céleste chargé d'accomplir une sainte mission. Nous jouissons de ces fruits heureux. Il suffit d'annoncer une mission ou une retraite pour mettre aussitôt toute une population en mouvement, faire suspendre les travaux, attirer les paroisses voisines, et, si la nouvelle peut circuler facilement, voir accourir des chrétiens très éloignés afin d'y prendre part. Là le peuple ne connoit pas les préjugés que le respect humain ou la différence des classes de la Société introduit quelquefois ailleurs. Il n'a jamais sous les yeux les scandales de l'impiété incrédule. Aussi son cœur est il plus souvent malade que son esprit. Il aime le plaisir et se livre à tous ses excès. La multitude des chevaux, l'usage universel de voitures légères, même chez le plus petit habitant des campagnes, facilitent beaucoup trop les communications, les promenades lointaines et les veillées. On a supprimé heureusement une source féconde de désordres en abolissant les fêtes de paroisses. La fête religieuse cessant, les abus

abus qui venoient à son occasion ne pouvaient pas dans un pays si catholique, se perpétuer. L'activité du clergé pour empêcher ou modifier les fréquentations si longues et si dangereuses des jeunes gens de différents sexes qui souvent commençoient à treize ou quatorze ans et perdoient la jeunesse, a eu depuis quelque temps surtout, grâce à l'élan qu'ont donné les missions, les plus consolants résultats. Le peuple reconnaissant que la doctrine de son curé est aussi celle des Prêtres qui viennent de loin et auxquels ils témoignent toujours la plus haute confiance, s'est soumis généreusement.

Si vous ajouter le blasphême, avec ses formes les plus hideuses et son génie infernal, s'attaquant à tout ce qu'il y a de plus sacré au ciel et sur la terre, et le luxe le plus effrené, surtout chez les femmes, vous aurez une idée des maux que la religion travaille à guérir. Le luxe ne s'est pas arrêté ici dans les villes, comme en Angleterre, il s'est étendu jusqu'au fond des campagnes et dans les plus pauvres chaumières. Il n'y a pas de petit hameau qui ne connoisse et qui ne voie se déployer les jours de fête, toutes les variations des modes de la ville. Souvent le pauvre aimera mieux renoncer à paraître aux exercices de la religion, ou s'y montrer avec des vêtements empruntés, que d'y venir avec des vêtements désavoués par la mode.

Dans ces derniers temps un nouvel assaut devoit encore être porté à ce peuple religieux: c'est à son esprit et à sa foi que le démon a essayé de tendre des embûches. Jusqu'ici il ne voyait que de loin, à cause de l'antipathie naturelle et de la différence de langage, les nombreuses fractions dont l'hérésie porte partout le triste spectacle. Aujourd'hui des protestants, venus, il paraît, d'abord de Suisse, et parlant la langue des catholiques de ce pays comme s'ils avaient la même origine, se sont glissés au milieu de la population française et la travaillent par tous les moyens de séduction. Grâce à leur argent et à leur activité prodigieuse, ils ont débauché quelques familles pauvres et ignorantes. Le succès des missions stimuloit encore leur fanatisme, et ils ont cherché à les entraver. Ils répandent des bibles, des brochures, visitent les campagnes, élèvent des écoles gratuites, dogmatisent publiquement dans les villages et jusqu'aux portes des églises. Pour donner plus d'éclat à leur guerre et plus d'importance à leurs personnes, ils viennent solliciter des disputes publiques et provoquer quelquefois en présence du peuple le missionnaire à entrer en lice avec eux. Une seule dispute de ce genre a eu lieu et a été soutenue par un missionnaire étranger à notre Compagnie, mais

sans

sans autre résultat, malgré la défense glorieuse de la vérité, que de donner du scandale aux bons chrétiens et de l'effronterie à l'erreur. Aussi l'autorité ecclésiastique a-t-elle désaprouvé ces débats.

Au milieu de tous ces efforts de l'enfer, la religion, grâce au ciel, reste toujours mère et maîtresse des cœurs, et à l'occasion surtout des grands moments de grâces, de nombreux prodigues rentrent en eux-mêmes, souvent ils pleurent à chaudes larmes leurs péchés, et avant d'entendre leur sentence de pardon, ils s'imposent de rudes peines expiatoires. Ils se relèvent avec courage et la miséricorde triomphe.

Au moment où nous arrivions ici, la grâce du Jubilé venoit d'être publiée dans le diocèse et tout le peuple travaillait à le gagner. Mgr profita de ce renfort pour soulager quelques paroisses où le défaut d'ouvriers menaçait de rendre l'œuvre incomplète. Parlons de quelques missions aux lesquelles je puis vous donner plus de détails.

Jubilé de St Pie. Les PP. Luiset et Vanipaux furent envoyés dans cette paroisse pour continuer les exercices qu'un curé voisin avoit commencés et qui avec le plus grand plaisir leur remit les armes entre les mains. L'ébranlement étoit déjà donné et une partie du bien étoit fait. Les Pères n'y restèrent que huit jours, mais ils recueillirent des fruits très abondants. St Pie.

La docilité et la simplicité de ce bon peuple étoient admirables. Un mot du missionnaire étoit regardé comme un oracle. Souvent on leur donna des marques d'une confiance extraordinaire, et jusqu'à leur amener des malades et des infirmes pour solliciter leur guérison. Le protestantisme avoit là plus qu'ailleurs répandu son poison, et de pauvres aveugles en avoient été les victimes. L'argent les avoit séduits et un grand scandale dont ils venoient d'être témoins appuyoit encore leur apostasie. Un malheureux prêtre frappé d'interdit et décrié déjà pour sa conduite, avoit passé dans les rangs de l'erreur. Sa présence et ses discours les soutenoit. Quelques uns de ces apostats grossiers et ignorants, n'eurent pas honte de venir demander une conférence. Un des Pères eut une conversation avec eux. Ils argumentèrent longtemps et bien haut sur mille sujets en même temps. Ils ne paroissoient pas près de reconnoître leurs erreurs: mais le mouvement général qui, comme les flots de la mer, se communique de proche en proche dans toute la paroisse, arrivoit malgré leurs efforts jusqu'à eux. Des incertitudes et des perplexités étranges les harceloient. Leurs parents, leurs amis, par leurs prières ferventes, par leurs conseils et leurs exhortations pressantes, ne faisoient que les augmenter. Quelques uns furent enfin assez sages, pour ne pas résister davantage. Dix chefs de famille avec leurs enfants rentrèrent dans le sein de l'Eglise, et

l'un

l'un d'eux qui avait montré le plus d'ardeur contre la vérité, publia hautement et partout le changement de ses dispositions. Il parcourut même les maisons des protestants pour rétracter tout ce qu'il avait fait, et pour les engager à suivre son exemple. Un de ces nouveaux convertis fit bien voir que, malgré son égarement, la foi et l'amour de ses pratiques catholiques restoient toujours dans son coeur. Il n'avait jamais pu goûter un seul instant de repos. Sa consolation étoit alors de recourir encore à la Ste Vierge et, selon son ancienne coutume, il ne laissa jamais passer un jour sans réciter dévotement son chapelet.

Rigaud. La paroisse de Rigaud, où alla travailler le P. Vanpaux, fut remarquable par le véritable enthousiasme de ses habitants, et par l'entraînement universel qu'elle subit. La population, de près de 4.000 communiants, voulut toute entière participer à ce bienfait. Cinq protestants abjurèrent l'hérésie, 2.400 personnes vinrent s'enrôler sous l'étendard de la Ste Vierge et se revêtirent du Scapulaire. C'est dans cette paroisse que la Société de tempérance est la plus florissante. Elle compte 3.000 membres et le Jubilé fut une occasion pour un grand nombre de se mettre dans leurs rangs.

S. Benoit. Le bruit du succès obtenu à Rigaud avait devancé à St. Benoit le même Père qui y allait, quelques jours après, recommencer les mêmes travaux. Aussi le triomphe de la grâce fut-il également complet et les mêmes beaux exemples se renouvelèrent: toute la population voulut, au départ du Père, lui donner un touchant témoignage de sa reconnaissance. Les hommes à cheval et les femmes en voiture, au nombre de plusieurs centaines, vinrent le conduire jusqu'à la limite de la paroisse, et alors quelques uns des nombreux cavaliers se détachèrent pour l'accompagner jusqu'au village voisin. C'étoit précisément la mission des Sulpiciens du Lac des deux montagnes. Le bruit de l'événement se répandit bientôt parmi les sauvages. Déjà ils avaient entendu parler de ces mouvements religieux, de ces fêtes solennelles, de ces processions brillantes, de ces prédications animées, de ces conversions nombreuses, de tout ce qui se passe dans un temps de mission et du bonheur qui en est le fruit. A la nouvelle de l'arrivée du missionnaire, ils accoururent tous, et leur Capitaine à leur tête, le félicita de tant de succès et le remercia de sa visite. Grâce au missionnaire Sulpicien qui interpréta ses paroles, le Père put leur adresser quelques mots d'édification.

S. Eustache. Le village ou bourg de St. Eustache, où je fus envoyé est une des victimes de la révolution de 1838. Les revoltés venus des environs voulurent y résister aux forces que le Gouverneur Colborne conduisoit contre eux. Le Gouverneur, dont le nom

Col-

est voué ici à une exécration éternelle, livra le village aux flammes. Plus de 100 maisons et une très-belle église furent détruites. Huit années n'ont pas encore pu réparer entièrement ces désastres. Mais ce pauvre peuple ne pouvoit pas vivre sans église. En s'imposant les plus grands sacrifices, il est parvenu à se mettre du moins à l'abri, au milieu des ruines de celle que la guerre a détruite. C'est dans cette pauvre église que ce peuple, avide d'entendre parler de Dieu et de se réconcilier avec lui, est venu pendant les jours du Jubilé avec un courage et une constance au dessous de tout éloge. Une partie de la paroisse, très pauvre et très éloignée de l'église, souffrait beaucoup de la privation des exercices religieux et surtout des tentatives audacieuses de l'hérésie. Les ministres voisins avaient profité de la position de ces pauvres habitants. Ils avaient jeté chez eux leurs bibles, leurs pamphlets; ils attiroient les enfants à leur école, et déjà deux familles étoient a demi gagnées. Ils poussoient même leur ruse infernale jusqu'à simuler des sentiments catholiques pour ne pas heurter de front leurs vieilles croyances. Ils disoient du bien du curé, vantoient son zèle: *écoutez-le, leur disoient-ils, profitez bien de ses instructions. Lisez ensuite dans la Bible ce qu'il a expliqué. Allez à la Messe, nous ne vous en dissuadons. Allez même à confesse, comme vos frères vous disent: c'est une bonne chose. Nous n'y allons pas parce que ce n'est pas une obligation, mais vous pouvez y aller &c.*

Le Curé proposa d'aller combattre l'ennemi sur le théatre même de ses scandales. Malgré le mauvais temps, plus de 300 personnes, accourues de tous les côtés, se trouvèrent au pied de la croix, assignée pour lieu du rendez-vous. Un bois voisin nous prêta sous son épais feuillage un abri contre la pluie. Nous fîmes retentir au loin le chant des cantiques sacrés pour le triomphe de la foi, dans les lieux mêmes où elle avoit été insultée. Je commençai par le catéchisme aux enfants et aux pauvres, afin de pouvoir leur laisser comme récompense et souvenir quelques petits objets de dévotion, et ils les reçurent avec les plus beaux sentiments de foi et de reconnaissance. Après le sermon, après des avis salutaires sur les menées de l'erreur et après le chant des cantiques, je me mis avec le Curé au pied d'un arbre pour entendre les confessions des infirmes et des pauvres. Les deux familles chancelantes dans la foi se laissèrent désarmer et par la suite gagnèrent leur Jubilé.

Cette cérémonie dont on n'ignorait pas le motif, inspira à plusieurs fervents chrétiens de généreux sentiments de zèle. Ils alloient chercher de tous côtés les indifférents et les pécheurs, et les amenoient aux pieds des confesseurs. On en vit un conduit un jour à l'église comme un prisonnier entre deux gendarmes. Il leur

avoit

avoit donné une première fois une vaine promesse; ils ne le laissèrent cette fois que lorsqu'ils l'eurent vu commencer sa confession. Les riches prêtoient volontiers leurs vêtements aux pauvres pour qu'ils pussent se présenter avec décence à l'Eglise. Ils les recevoient dans leur maison, leur fournissoient les alimens et les conduisoient dans leur voiture. Les sacrements, le Jubilé, les sermons étoient le sujet de toutes les conversations. L'Eglise étoit le seul lieu de promenade, d'affaire, de réunion. Après le *Te Deum* de cloture, le Seigneur du lieu, littérateur distingué et homme éminemment vertueux, vint au nom de la paroisse m'exprimer son bonheur et sa reconnoissance. Il s'avança jusqu'à la balustrade, entouré de tous les principaux habitants, pour débiter sa harangue, écrite sur une bande de papier garnie de soie, qui n'avoit pas moins de cinq pieds de long. Elle étoit couverte de signatures.

Bytown. En quittant St Eustache je me rendis à Bytown dans le diocèse de Kinston, à 60 lieues environ de Montréal, en remontant l'Otawa. Cette ville compte à peine douze ans d'existence. Les arbres abbatus pour la tracer, laissent voir encore leurs souches au milieu de ses rues. Elle a cependant déjà 6 mille habitants. Sa position à l'entrée d'un canal d'une très-grande importance pour le commerce avec le grand lac, et son voisinage des chantiers de la couronne établis plus haut au milieu des fôrets sauvages, sont la cause principale de ces accroissements prodigieux. La moitié de sa population est catholique et composée à peu près moitié de Canadiens et moitié d'Irlandais. Le grand Vicaire du diocèse, qui fait là les fonctions de Curé, avait demandé un Père pour l'aider pendant le Jubilé; ce fût à moi de répondre à l'appel. Le temps étoit trop court pour des exercices qui devoient se faire dans les deux langues, et dans le même lieu. Ajouter le très grand éloignement de ceux qui habitoient les campagnes, la contrariété d'un temps de pluie et de neige presque continue, et surtout l'exiguité de la chapelle en bois qui peut à peine contenir 700 personnes, et vous comprendrez les obstacles à vaincre. Aussi plusieurs, surtout parmi les moins fortunés, ne purent participer à la grâce qu'ils désiroient. Mais combien d'autres plus favorisés en profitèrent abondamment. Parmi les heureux fruits obtenus, nous signalons des inimitiés scandaleuses éteintes, des mariages réhabilités, des restitutions faites, des protestants ébranlés et d'autres qui eurent le bonheur de rentrer dans le sein de l'Eglise. Un des résultats de ce Jubilé a été de donner à la religion catholique un éclat qu'elle n'avait jamais eu dans cette ville. Le protestantisme, trainant toujours avec lui ses nombreuses divisions, y dominoit depuis longtemps et avec un fanatisme qui faisoit toujours appréhender quelque

que fâcheuse collision. Le succès obtenu donna la hardiesse de terminer les exercices par une de ces cérémonies inconnues au milieu de ces populations en grande partie protestantes, et qui quelquefois même provoquent leur impiété. Celle-ci eut les résultats les plus consolants. On éleva une croix de 35 pieds de haut au milieu de la ville près de la belle église que l'on a commencée. On promit eut la générosité de donner l'arbre qu'on alla choisir dans sa forêt. L'ingénieur du gouvernement prêta les machines nécessaires. Tout le peuple, des oriflammes à la main, au chant des cantiques et des cris de *Vive la Croix*, vint processionellement, malgré la neige et le froid piquant, de l'église jusqu'au pied du monument. Les protestants étoient accourus en foule à la nouveauté de ce spectacle. Il y eut sermon dans les deux langues au milieu de l'auditoire le plus attentif. Ce fut un vrai triomphe pour la religion, dont les protestants se plurent à exalter hautement les cérémonies majestueuses et les généreux sentiments.

Sorel est une des paroisses les plus considérables de ce diocèse à 15 lieues plus bas que Montréal sur le fleuve. C'est près de là qu'un de nos anciens Pères, le Père de Noue, perdit autrefois la vie, en voyageant dans les neiges dont les tourbillons lui firent perdre son chemin. On le trouva gelé deux jours après. Il étoit à genoux, la tête découverte, les bras croisés sur la poitrine et les yeux ouverts regardant le ciel. Sorel.

Cette paroisse compte, outre cinq mille Canadiens, trois cents Irlandais, sans compter cent soldats catholiques, qui font partie de la garnison entretenue dans le fort qui fut primitivement élevé contre les Iroquois et portoit le nom de Richelieu. C'est cette partie de la population qu'on vouloit évangéliser. Les deux prêtres chargés de cette immense paroisse, dont les limites vont jusqu'à cinq lieues, n'avoient ni le temps, ni une connoissance suffisante de la langue, pour donner à cette portion du troupeau, les soins qu'elle réclamait. Un Prêtre français, venu avec nous d'Europe, et qui se trouvoit alors dans cette paroisse pour remplacer le Curé pendant une longue absence que demandoit sa santé, appela un de nos Pères pour leur donner tous les avantages d'une petite mission; et le R. P. Charelle garda ce travail pour lui-même. Malgré certaine opposition qu'il rencontra, les Irlandais, affamés de la parole de Dieu et pressés du besoin de soulager leur cœur, renversèrent sans s'en douter tous les obstacles. La grâce obtint un triomphe complet. Tout ce que l'hiver a de plus rigoureux dans ces contrées, ne put empêcher un seul de ces bons chrétiens de venir pendant

quinze

quinze jours assistèrent le matin et le soir aux instructions. Bon nombre même des Canadiens qui entendent l'Anglais voulurent y prendre part. Beaucoup de ces Irlandais n'avaient pas encore eu le bonheur de faire leur première communion, ou vivaient depuis longtemps éloignés de la pratique de leurs devoirs. Heureusement que l'ignorance des vérités essentielles est rare chez ce peuple. Ils savent presque tous lire, et, quand ils veulent s'instruire, le zèle et la facilité ne leur manquent pas. C'était déjà beaucoup. Oh! alors, que la grâce a d'action sur les cœurs! Cette vivacité d'imagination et de sentiment qui caractérise l'Irlandais, est aussi dans de pareilles circonstances, un utile et puissant moyen d'action. L'esprit de Dieu opéra véritablement des prodiges. Qu'il suffise de dire que 30 personnes depuis 22 jusqu'à 54 ans se préparèrent avec la ferveur des jeunes enfants pour faire leur première communion. Tous les autres vinrent s'asseoir avec eux à la table sainte, après avoir donné des preuves éclatantes de regret et de résolution. Une première confession faite, aussitôt cessaient non seulement les fautes d'habitude, mais même toute imperfection, et il n'y en eut pas un qui ne donnât ces preuves de dévotion et de sincérité. Quelques uns esclaves, depuis de longues années, d'une intempérance invétérée, vinrent généreusement renoncer à leur honteuse habitude et s'enrôler dans l'association qui la combat. Ils souffrent, deviennent malades, passent les nuits sans sommeil, mais ils prient et persévèrent. Les soldats qui avaient aussi bien répondu à l'appel qui leur avait été fait, donnèrent surtout ce bel exemple. Huit jours après l'ouverture de ces exercices, le Commandant dit au Père: *Je ne reconnais plus mes soldats. Leur conduite est si changée que je n'ai plus rien à faire.* Les protestants eux-mêmes suivirent ce mouvement, et dans un discours que le missionnaire alla faire au milieu même de la caserne, il enrôla 60 hommes dans la Société de tempérance *totale*. L'officier qui est encore protestant lui disait un autre jour: *Vous faites un bien immense. Ceci devrait donner une bonne leçon à notre ministre qui ne se donne pas tant de peines. Vous pouvez tout sur ces hommes qui vont vous entendre.* — Voilà six mois écoulés depuis cette mission, et il parle encore de ses fruits toujours subsistants.

Le froid et le mauvais temps qui étaient extrêmes, empêchèrent plusieurs protestants de venir entendre les instructions comme ils en avaient manifesté le désir. Cependant il en vint assez pour que cette mission ne fût pas perdue pour eux. Il y eut trois conversions résolues, et une qui se termina parfaitement en quelques jours. Nous en donnerons le récit.

Il y aura

Il y auroit des choses touchantes à dire sur les démonstrations de foi et de ferveur de ces bons chrétiens, sur la manière de se confesser de ces hommes si vivement touchés, sur leurs larmes abondantes, sur tant de choses qui révèlent la simplicité d'un enfant et la sublimité d'une âme généreuse. Un homme qui tenoit pension et donnoit à boire, faisoit chaque soir mettre à genoux tous ceux qui venoient chez lui et récitoit les psaumes de la pénitence. *Mon Père*, disoient les soldats, *soyez sans inquiétude, je vais apprendre mes prières et mon catéchisme*, et quelques uns, trois jours après, savoient tout ce qui était nécessaire. On en a vu se réunir dans un cabaret pour apprendre ce qu'ils ignoraient, et pour faire leur pénitence. Combien de fois furent répétées ces paroles : *c'est trop peu de chose que cette pénitence là pour un pécheur comme moi. Donnez en une forte, que je voudrois expier tant de péchés!*

Neuvaines.

Un pieux usage qui, dans bien des localités, doit son origine à nos Pères, a fait établir presque dans toutes les paroisses, certains exercices annuels propres à réveiller la piété et à disposer à la fréquentation des Sacrements. Ce sont surtout les neuvaines en l'honneur de quelque saint et les prières de 40 heures. Les neuvaines sont quelque fois en l'honneur du Patron, mais celles de St. François Xavier sont les plus répandues. Elles se font avec solennité et toujours avec un grand concours. L'office divin se célèbre chaque jour, matin et soir. On peut regarder ces jours de piété quand on y joint la prédication quotidienne, comme de vraies retraites. C'est souvent pour un grand nombre le moment du retour et du renouvellement. Nous en avons prêché plus de six cette année.

La principale qui nous ait été confiée, a été celle de la Paroisse de Montréal. Nos Pères, tant qu'ils restèrent dans cette ville, en étoient toujours chargés, et les exercices se faisoient même dans leur Eglise. Depuis la mort du dernier Jésuite, cette neuvaine se faisoit à la paroisse, et alors les MM. de St. Sulpice en avoient le soin. Peu avant cette neuvaine, ils avoient eu occasion de manifester à Mgr l'Evêque, qu'ils seroient heureux de nous associer à leurs travaux. Ils profitèrent de cette circonstance pour inviter le R. P. Supérieur à prêcher ces exercices. L'état de sa santé lui fit s'associer un autre de nos Pères pour la prédication et un troisième pour les confessions : la première part m'échut et la seconde au P. Luiset. Les autres avoient été invités, mais ils ne purent s'y rendre. Seize prêtres Sulpiciens attachés au service de cette paroisse, sous leur Supérieur qui en est de droit Curé, furent constamment occupés au confessionnal. Mais pour une population de 25 mille Canadiens et de 10 mille Irlandais, que pouvoient faire vingt prêtres en huit jours?

jours ? Pour un peuple si religieux cette disproportion de secours spirituels se fait surtout sentir dans les moments de concours. Cependant on ne s'occupa que de la population française. Trois exercices chaque jour réunissaient, le soir surtout, une foule serrée et attentive dans le vaste édifice de la paroisse. Cette immense enceinte avec son double rang de galeries, présentoit une grande difficulté au prédicateur, car il falloit de grands efforts, et une attention toute particulière pour parvenir à se faire entendre. La classe élevée de la Société se montra très-peu. Les bénédictions de Dieu, comme il arrive le plus souvent, furent pour le pauvre et pour l'ignorant. Mais elles furent abondantes, et une communion générale très nombreuse, sans compter celles qui se faisoient chaque jour, vint couronner cette œuvre. Ces Messieurs au milieu desquels nous avons passé ces huit jours, n'ont cessé de nous donner les témoignages de la plus tendre charité et de la plus grande confiance.

Visite épiscopale.

Au moment de notre arrivée dans ce pays, Mgr de Montréal étoit au milieu de sa visite pastorale. Un des deux prêtres qui l'accompagnoient étant forcé de retourner à sa paroisse, Mgr demanda un de nos Pères pour le remplacer. Je fus désigné. Il s'agissoit d'assister au trône et de célébrer tout le reste du temps à la prédication et à la confession. Mais l'affluence et surtout l'empressement à accourir aux tribunaux de la pénitence augmentoient encore pendant les deux ou trois jours que duroit cette visite. Voici à peu près l'ordre qu'on y suivoit. Mgr faisoit en sorte d'arriver dans chaque paroisse au commencement de l'après dîner. Sa marche ressembloit à un vrai triomphe, et c'en étoit un véritable pour la religion. Un très-nombreux cortège accompagnoit sa Grandeur d'une paroisse à l'autre. Les hommes à cheval, souvent au nombre de plus de 100, précédoient la voiture du Prélat. Elle étoit suivie de toutes les femmes montées dans de petites voitures légères qui ressembleroient en France à de jolis cabriolets découverts. Cinquante ou soixante voitures toutes à la file, prolongeoient ainsi bien loin dans la campagne la queue du cortège. Toute la population réunie sur la place de l'église attendoit avec impatience ; et à la vue du premier Pasteur, il n'y avoit dans tous les cœurs qu'un même sentiment de foi et de vénération. Pendant que Mgr l'Evêque se préparoit à faire son entrée pontificale, le peuple étoit appelé à l'église et je leur adressois la première instruction qui devoit être suivie de celle du Prélat. Chaque jour Mgr faisoit le sermon du matin ; il me réservait celui de l'après dîner. Je parcourus ainsi avec Sa Grandeur neuf paroisses, dans une des plus belles parties du diocèse. Il fut témoin de l'état florissant de la religion et de la foi, et de son empire sur tous les cœurs. Bien des

foi

fois j'eus occasion de recueillir de la part du clergé et du peuple les témoignages les plus flatteurs pour la Compagnie.

Terminons en groupant ensemble quelques traits détachés propres à édifier. Faits édifiants.

Dans un des lieux où un de nos Pères donnoit la Mission, se trouvoit un vieux militaire qu'on soupçonnoit de s'être fait protestant. On en donne avis au Père et il va le visiter. Non, certes, lui dit cet homme, *je ne suis pas apostat, mais malheureusement ma conduite justifie cette accusation. Je n'osois plus paroître dans le lieu saint et au milieu de mes frères. Le cri de ma conscience étoit trop fort. J'ai eu cependant assez de courage pour entendre deux de vos sermons. Depuis lors, Dieu sait ce que je souffre! et vous venez à moi! je n'en doute pas, c'est lui qui vous envoie. C'en est fait, je suis vaincu. J'irai vous trouver demain matin. Mille et mille actions de grâces au ciel et à vous!* Le lendemain il arrive, et une fois dans la chambre du Missionnaire, il se jette à genoux et baisant la terre, il verse un torrent de larmes. Il fallut laisser un libre cours à cette brulante effusion de sanglots, de paroles entrecoupées et de pleurs abondantes. Il ne s'occupa plus ensuite que de se disposer à la réception des Sacrements. Conversion.

Un autre fit bientôt voir par sa conduite quelles étoient ses dispositions. Il avoit des restitutions à faire, et il ne fût nécessaire ni de l'instruire ni de l'encourager. *Mon Père*, dit-il au Missionnaire, *vous vous rappelez ces 40 piastres d'hier. J'en ai parlé le soir à ma femme, et elle m'a dit: prends mon collier: nous serons plus tranquilles l'un et l'autre. Il faut restituer de suite. Je l'ai porté chez un marchand et je lui ai demandé s'il vouloit m'en donner 40 piastres. Il n'a pas balancé parce que le collier vaut plus, mais pour moi dans ce moment les 40 piastres étoient un bien plus riche trésor.*

Cinq jours avant la fête de Noël où devoit avoir lieu la Communion générale d'une mission, un jeune homme avec le costume de marin, accompagné d'un homme plus âgé vint trouver le missionnaire. Il paroissoit ému. Après un peu d'hésitation il lui dit: *Je suis protestant de l'Eglise anglicane, ou pour mieux dire, je ne suis rien. Avant hier par curiosité, je suis allé vous entendre. Votre sermon vous parlâtes du Sacrement de pénitence. Vos réflexions ont réveillé des idées que j'avois eues autrefois. Je suis convaincu que la confession est d'institution divine, et comme elle ne se trouve que dans l'Eglise catholique, vous comprenez la conséquence que je suis porté à tirer. Mais plusieurs choses m'arrêtent et j'ai besoin de mieux con-* Abjuration.

noître

noître certains articles de la religion catholique.

Quelques questions et de courtes réponses, remplirent une conversation d'une petite demi-heure. Le jeune homme montroit une grande intélligence et sa manière de s'exprimer n'étoit point d'un homme de sa profession: Il étoit Capitaine d'un tres-petit navire sur le St. Laurent: Le Missionnaire lui remit entre les mains le Catéchisme du P. Scheffmaker traduit en Anglois, et lui recommanda de le lire, de réfléchir et de prier. Au lieu de revenir le lendemain comme on en étoit convenu, il ne vint que deux jours après. Il avoit lu le livre deux fois, il n'avoit aucun doute et étoit prêt à se confesser. Rien de plus facile que de voir qu'il étoit parfaitement instruit et qu'il avoit muri sérieusement sa résolution. Son cœur avoit besoin de s'ouvrir et de se décharger d'un pesant fardeau. Il le disoit hautement. L'émotion le dominoit. *Mon Dieu!* s'écria-t-il, le visage tout inondé de larmes, *c'est un homme comme moi que vous avez choisi de préférence à tant d'autres pour connoître et embrasser la vérité!* Il avoua que celui qui l'avoit amené étoit le premier qui lui eut parlé de venir entendre le Missionnaire, et qu'il l'avoit repoussé deux fois avec des jurements et des blasphèmes. Une troisième fois la curiosité avoit vaincu son extrême répugnance. Il alla même au milieu de la foule se préparer à la confession et attendre comme les autres. Un nouvel entretien assez court suffit ensuite pour le préparer à la cérémonie de l'abjuration. C'est alors que le Missionnaire connut qu'il savoit le latin, qu'il avoit beaucoup lu, qu'il étoit au courant des disputes d'Oxford, mais qu'il avoit fini par ne rien croire. Forcé par le mauvais état des affaires de son frère, négociant anglois dans ce pays, il s'en étoit éloigné et avoit embrassé un genre de vie favorable à ses déréglements, mais dans lequel il vouloit désormais se sanctifier. Le lendemain de Noël en présence d'une partie de la Congrégation Irlandaise, il fut baptisé sous condition, fit l'abjuration et eut le bonheur de recevoir pour la première fois le pain des anges. En lisant sa profession de foi, lorsqu'il arriva à ces paroles, *en Jésus-Christ son Fils unique*, il fut obligé de s'arrêter: sa voix étoit couverte par ses sanglots. Il put se dominer assez pour reprendre bientôt d'une voix claire et distincte, mais toujours pleine d'une émotion qui attendrissoit toute l'assemblée.

Abjuration. Une jeune femme, née dans les Etats-Unis, est devenue catholique aussitôt qu'elle a pu connoître l'Eglise de J.C. Méthodiste sans trop savoir pourquoi, et la variété infinie de sectes dont elle se voyoit environnée, rendant toujours douteux pour elle le chemin où elle étoit. *Je ne savois dans lequel entrer*, disait-elle, *pour*

être

être dans le véritable, car il n'y a qu'un seul Dieu. Elle avoit une partie des préjugés des protestants, mais jamais elle n'étoit tombée dans le ridicule et le fanatisme de sa secte. La solidité de son esprit et la droiture de son cœur, l'ont conduite en peu de temps au sein de l'Eglise, et sa fidélité à la grace l'a rendue un modèle de foi, de piété et de zèle. Elle vint des Etats-unis à la Prairie, à l'époque où nous fûmes chargés du soin de cette paroisse. Son mari parti d'ici depuis huit ans, l'avoit épousée dans son voyage et amenée chez son Père. Ignorant lui-même quoique bon catholique, il ne pouvait pas lui expliquer sa religion, et comme elle ne comprenoit que l'Anglois, aucun Canadien ne pouvoit lui être utile. Mais au milieu d'une population et d'une famille catholique, les doutes et les perplexités vinrent bien des fois agiter son âme. Le R. P. Charelle conversa avec elle et lui prêta des livres. Bientôt ses préjugés disparurent devant la lumière de la réflexion. Elle aimoit surtout à découvrir la vérité dans l'interprétation catholique de l'Ecriture sainte. C'est ainsi, par exemple, qu'elle se convainquit de la divinité et de la nécessité de la confession. Puis son cœur luttoit généreusement et avec une sorte de facilité qui tenoit du bonheur, contre des répugnances, des craintes et toutes les autres tentations si naturelles dans ces crises de l'âme. Une méprise fort singulière, mais providentielle, hâta le moment où elle se proposoit de s'approcher du tribunal de la pénitence, et lui fournit l'occasion d'aller à Dieu promptement et généreusement. Depuis ce premier pas, elle a fait comme naturellement, et sans s'en douter, de grands et rapides progrès dans la science et les vertus des vrais enfants de l'Eglise.

Enfin son abjuration se fit le dernier jour du Jubilé, en même temps que celle d'une dame anglaise distinguée par son esprit et par l'ascendant qu'elle a dans la paroisse. L'une déjà âgée, membre d'une famille toute catholique, avoit enfin cédé à la conviction et à la puissance de la grâce qui depuis longtemps l'appeloit; et l'autre, jeune mariée, avoit à peine vu briller quelques rayons célestes, qu'elle avoit crus. Toutes les deux furent, dans cette solennelle et touchante cérémonie, un grand spectacle d'édification et une source de joie abondante pour tous les cœurs.

La jeune Américaine devenue Catholique a donné déjà de beaux exemples de vertu, et on peut dire que l'Esprit Saint opèroit en elle des merveilles qui cependant ne paroissoient à cette âme d'élite que des choses insignifiantes, et qu'elle étoit tentée de croire ridicules. — *Voici trois jours que je suis catholique*, racontoit-elle avec simplicité, *et quelle joie, quel bonheur en moi sans interruption, et*

même

même pendant mon sommeil! Cependant une certaine impression de tristesse empêche mes transports. Je voudrais mourir pour être avec J. C., mais je sais que cela n'est pas bien, parce que la volonté de Dieu est par dessus tout. A cette pensée je me trouve trop heureuse pour n'aimer pas la vie autant que la mort. Elle disoit encore: Une chose singulière m'arriva le lendemain de mon abjuration: En m'éveillant je me dis à moi-même: à la gloire du Père et du Fils et du Saint-Esprit. — Je vais m'habiller au nom du Père &. Enfin, après quelques moments d'occupation, je m'aperçus que sans cesse et pour les choses les plus indifférentes, je prononçois le nom des trois augustes personnes: je voulus cesser; cela me fut comme impossible. Lorsque je n'étois pas en prières et quand je priois, la Sainte Trinité devenoit presque toujours le terme vers lequel se dirigeoient mes pensées et surtout un indicible mouvement de mon cœur.

Enfin un autre jour elle raconta ce qui suit: un espèce d'enfantillage, ou, si vous le voulez, une vision m'a bien occupé hier. Je vous raconterai cela comme on fait d'un songe: Je n'y attache pas d'autre importance que la facilité de m'entretenir avec N. S. et de m'élever à quelque chose de plus solide. Du reste il ne sera pas difficile d'en penser ce que vous voudrez. Elle dit donc comment se trouvant bien éveillée, et après avoir pris plusieurs précautions, elle avoit cru voir N. S. jeune adolescent et elle avoit joui longtemps de sa présence. Depuis ce moment au milieu de toutes les occupations et distractions possibles, elle pouvait se représenter le Sauveur d'une manière presque sensible, soit au Ciel, soit dans la Sainte Eucharistie. Je sais, dit elle, que je ne dois attacher d'importance à de telles choses, mais je ne puis m'empêcher d'en remercier Dieu, puisque par là il me détache de plus en plus du monde et me porte à l'imitation des vertus de N. S. J. C.

Cette bonne chrétienne est pauvre et d'une santé faible. Les épreuves ne lui ont pas manqué. Dans la maison de son beau père, elle a eu à souffrir, mais un regard vers la croix calmoit toutes ses inquiétudes et toutes ses douleurs. Elle perdit sur ces entrefaites une de ses belles sœurs. Après l'avoir soignée avec une charité parfaite, elle prit l'enfant restée sans nourrice et pendant plus d'un mois elle eut à exercer toutes les vertus; tout ce qu'elle fit peut bien être regardé comme la perfection du dévouement. Cependant ses œuvres n'ont jamais paru à ses yeux qu'un simple devoir dont elle croyoit encore s'acquitter assez mal.

Obligée de retourner dans sa ville natale, où il n'y a pas un seul catholique, elle se console du sacrifice qu'elle va faire, par la pensée que Dieu se servira d'elle pour la conversion de plusieurs. Le zèle qui semble maintenant

surtout

surtout dominer en elle toutes les autres vertus, portera sans doute des fruits. Avec des avantages extérieurs, des talents et surtout avec les dons de la grâce dont elle est remplie, elle peut exercer une grande influence sur ses parents et sur ses compatriotes, et comme les saintes femmes des temps apostoliques, jeter au milieu de l'erreur les fondements d'une Eglise.

Conversion d'une fille publique.

Dieu dont les miséricordes sont infinies, voulut les étendre sur une personne égarée depuis longtemps. Elle approchait de sa trentième année et depuis son bas âge, elle vivoit dans tous les excès de la vie la plus déréglée. Sa mère dont elle avoit été séparée très-jeune, avoit veillé avec soin sur sa première enfance, et y avoit jeté des germes de foi que tant d'années de désordre n'avoient pu entièrement étouffer. Conduite un jour par la seule curiosité à une allocution très familière que l'on faisoit pendant une retraite, elle se sentit frappée comme d'un trait de lumière et de foudre, sans savoir comment et pourquoi, et avant de sortir de l'Eglise, elle alla se jeter aux pieds d'un prêtre pour faire l'humble aveu de ses crimes. *Je ne sais comment ce changement s'est fait*, disoit-elle. *J'avais entendu bien des sermons dans une retraite où j'allais quelquefois il y a deux ans; ils n'avoient fait aucune impression sur moi. Aujourd'hui c'est le premier sermon; je n'y ai rien remarqué de particulier, et cependant il y a toute une révolution dans mon cœur.* Elle rencontra bientôt de rudes épreuves pour sa vertu. Son courage et sa fermeté en triomphèrent admirablement. Ceux qui auroient dû l'encourager et la soutenir, persécutèrent et tournèrent en ridicule ses premiers efforts. Privée de ses parents et sans amie fidèle, elle mettoit toute sa force dans la fréquentation des sacrements et l'exercice de la prière. Pendant sa vie criminelle un reste de pudeur lui rendoit odieux l'argent, fruit de son libertinage. Elle n'avoit jamais osé s'en servir. Revenue à Dieu, elle voulut racheter un peu à ce prix ses honteux excès, et elle employa toute cette somme considérable à des œuvres de charité.

Mort édifiante.

Une petite fille de 12 ans se préparoit à sa première communion. Elle parut si bornée et si ignorante que le Père qui examinoit les enfants ne crut pas pouvoir l'admettre. Deux ou trois jours après on vint chercher ce Père pour administrer cette pauvre enfant. Ce ne fut pas sans émotion qu'il apprit qu'elle avoit fait chaque jour pendant toute la semaine quatre lieues à pied et par un temps affreux, pour venir au catéchisme et se préparer aux examens. Le Père l'administra, car l'excès de la fatigue lui avoit causé une maladie mortelle. Il n'avoit pu lui adres-

ser

seu que quelques mots d'édification, son accablement étoit grand et ses douleurs extrêmes. Elle ne cessa de manifester les plus beaux sentiments de courage et de résignation. Elle baisoit sans cesse une petite image de la Ste Vierge qu'on lui avoit donnée. Elle ne songeoit qu'à sa première communion qu'on devoit lui faire faire le lendemain. Dieu se contenta de ces bons désirs. Elle étoit mûre pour le ciel, et le jour suivant elle mourut en faisant les actes de la piété la plus parfaite. Ainsi Dieu encourage le ministère du Prêtre pour instruire et sanctifier les ignorants. Ceux qui semblent les moins accessibles à la lumière peuvent, quand il veut, y participer en abondance, et montrer dans des âmes en apparence très grossières, des sentiments capables de faire rougir les plus exercés à la vertu.

Foi et Charité.

Un pauvre mendiant couvert de haillons et agé de 77 ans, vint trouver un de nos Pères et lui dit: *Je viens vous apporter 48 sols pour deux Messes. Je suis bien pauvre, mais je veux absolument en donner la rétribution, car je les ai promises. La première est pour les pauvres âmes du purgatoire; la seconde est pour un pauvre vieillard que j'ai rencontré il y a quelque tems; Il étoit très-affligé, et pour le consoler, je lui ai promis de faire dire pour lui une messe.* Il tira alors une bourse de dessous ses vêtements déchirés et remit tous les sols qu'elle contenoit pour s'acquitter de sa promesse.

L'occasion du jubilé à fait accourir quelquefois de très loin aux lieux où on le donnoit des personnes qui chez elles ne trouvaient pas cet avantage. Il en est venu surtout des Etats-unis. Dans une de nos missions nous en vîmes venir ainsi de 25 et 30 lieues, et à pied pour satisfaire leur dévotion. Une jeune femme à peine âgée de 16 ans, avoit son petit enfant sur les bras. Un jeune garçon de 14 ans étoit aussi venu dans le même but, d'une distance de plus de 14 lieues. Une bonne volonté si bien caractérisée, ne manque pas d'être bénie de Dieu et console le Missionnaire de toutes ses fatigues.

Je pourrais encore, mon Révérend Père, vous raconter plusieurs traits édifiants; mais comme ils ne diffèrent de ceux qui se présentent dans les travaux de nos Pères en France, que par la distance des lieux, je terminerai là cette lettre déjà bien longue, en demandant vos souvenirs au St Autel pour toute notre mission et en particulier pour celui qui sera toujours &c.

Felix Martin, S.J.

2me Lettre

Le P. Telliez, missionnaire de la Compagnie de Jésus au Canada à son Supérieur en France.

La prairie le 30 Janvier 1844.

Mon Révérend Père,

P. C.

C'est à moi qu'est dévolue l'honorable commission de donner à Votre Révérence les détails qu'elle désire sur Laprairie. Je m'en acquitte avec plaisir et avec confiance, puis qu'il s'agit tout à la fois et de la première mission Iroquoise stable qu'aient autrefois organisée nos Pères dans la Nouvelle France et du premier poste que la divine Providence nous ait ménagé dans le Canada.

Différentes dénominations de Laprairie.

Laprairie est une des paroisses les plus belles et les plus populeuses du Diocèse de Montréal. Elle doit son nom aux riches paturages produits de tous temps par le sol qu'elle occupe: et une prairie dite de la Magdeleine située à l'extrémité-ouest de son territoire, l'a fait appeler Laprairie de la Magdeleine, pour la distinguer des autres localités auxquelles la même cause a fait donner le même nom. Elle eut à différentes époques différentes dénominations ecclésiastiques. Lors de sa fondation et peu avant l'année 1670, elle fut nommée par nos Pères la mission de St. François Xavier des près — *Missio Sti. Francisci Xaverii a pratis*; et plus tard elle fut érigée en paroisse sous le même vocable. L'an 1705 la première église batie par nos Pères, fut remplacée par une autre plus spacieuse, qui elle-même vient de céder la place à celle qui existe maintenant, et dont Mr. Quiblier Supérieur de Saint Sulpice et Vicaire Général, a béni la première pierre au mois d'octobre de l'année 1840. Ce fut Mr. de la Colombière aussi Supérieur de St. Sulpice et Vicaire Général de Québec, qui vint poser et bénir la première pierre de la seconde église de Laprairie: et en cette occasion l'Evêque à la demande des habitans, disent les actes, substitua à St. François Xavier, la Nativité de

Notre

Dame comme titulaire de la paroisse laissant toutefois au premier titulaire les honneurs de second patron de Laprairie. La paroisse fut dès lors appelée *prataviensis parœcia Nativitatis Beatæ Mariæ Virginis*.

Situation de la Prairie.

Depuis les rapides (1) du sault St. Louis jusqu'à l'île Ste. Hélène notre fleuve St. Laurent en s'avançant majestueux à creusé sur sa rive droite une anse profonde dont le petit croquis que je joins à ma lettre représente parfaitement l'étendue et la position. Du village de la Prairie situé sur les rives délicieuses de ce petit golfe, vous voyez se déroulez comme un immense amphithéatre: à votre droite la côte de St. Lambert toute bordée d'habitations: à votre gauche celle de Ste. Cathérine et vers le midi les vastes concessions (2) qui forment ses dépendances. Vis-à-vis le village, vous contemplez le large fleuve qui paraît un bras de mer, les rapides du sault dont vous voyez les gros bouillons et dont vous entendez le sublime murmure. Les *Steamers* et les *cazeux* (3) ces demeures flottantes du Canadien commerçant, les sautent avec audace et sortent victorieux des gouffres qui auroient englouti nos aïeux: L'île St. Paul, domaine des Sœurs de la Congrégation (4) est pittoresque et verdoyante: elle est vis-à-vis l'île Ste. Hélène où stationne une partie de la garnison anglaise. C'est entre ces deux belles îles que plonge le regard de l'habitant de Laprairie, pour se reposer sur Montréal. Il y voit s'élancer dans les nues les nouvelles tours gothiques et gigantesques de St. Sulpice; il voit briller la flèche de Bon-Secours (5); il parcourt avec admiration la vaste surface de cette grande Capitale de l'Amérique Britannique du Nord (6) abritée par la montagne. Parmi les monuments du Catholicisme, l'erreur à mille faces élève aussi ses temples; et l'œil inquiet de l'observateur aperçoit la grande Cité de Montréal comme une arène brûlante où luttent avec un acharnement opiniâtre deux nationalités jalouses, et derrière elles le Catholicisme et l'hérésie. La nationalité Canadienne chancelante, ne tardera pas, suivant toutes les apparences, à fléchir, à expirer; mais le Catholicisme fera avec l'Angleterre une fusion qui sauvera tout: telle est du moins l'espérance dont nous aimons à nous bercer. Si le citoyen de Laprairie détourne les yeux du Saint Laurent et promène ses regards tout à l'entour, il voit s'échelonner dans le

(1) Le rapide est un endroit où le fleuve coule sur des rochers ou à travers des rochers qui sont presque à fleur d'eau. Le *Sault* est une chûte d'eau.
(2) La concession est un rang de terres données ou concédées à des tenanciers par les Seigneurs.
(3) C'est ainsi qu'on nomme ici les bateaux à vapeur et les radeaux.
(4) La Congrégation de N. D. fut fondée à Montréal en 1640 par la Sœur Bourgeois.
(5) Premier Sanctuaire du Catholicisme à Montréal.
(6) La population actuelle de Montréal, est de 45.000 habitans environ.

lointain et couronnés d'immenses plaines les montagnes de l'état du Vermont, celle de Boucherville et celle de St. Hilaire où Mgr de Nancy a arboré avec des dimensions colossales le signe auguste de notre rédemption. (1).

L'été et l'hiver offrent à Laprairie des moyens de communication avec la ville, également faciles et agréables. En été les Wagons amènent de St Jean de Dorchester à Laprairie trois fois chaque jour les nombreux voyageurs des Etats-Unis et de l'Europe. Ils les déposent sur une levée jetée dans le St Laurent, où un *Steamboat* (2) à service régulier les reçoit et en une demi-heure leur fait franchir les huit milles qui nous séparent de la ville. En hiver, le fleuve se sillonne de mille grandes routes balisées (3) et aussi battues que nos grandes routes d'Europe. L'on y rencontre des files de traîneaux au grand trot, quelquefois 40 ou 50 voitures de foin ou de bois, se suivant sur cette immensité de glace, se glissant, serpentant avec une incroyable témérité entre les marés (4) qui jaillissent çà et là et menacent le voyageur trop hardi ou égaré. Ce serait pourtant une erreur de se représenter le St. Laurent ainsi gelé comme formant partout une surface plane et unie. Avant que la glace se consolide elle se brise à plusieurs reprises, et travaille étrangement si la température baisse, s'il tombe de la pluie ou de la neige, le fleuve charrie des glaçons, les eaux grossissent; et en grossissant, elles soulèvent, elles fracassent avec furie, elles lancent à droite et à gauche des montagnes de glaces, pour s'ouvrir un chenal, qui lui-même disparait bientôt sous une nouvelle couche de glaces. Les montagnes hérissées de blocs congelés et bleuâtres présentent un magnifique désordre et sont de toute beauté. Elles me reportent au pays d'Aoste, où j'ai souvent parcouru dans les gorges des Alpes les immenses débris rocheux des avalanches: et ici comme là il faut que le pic et la hache ouvrent péniblement la route au voyageur. Les époques les plus pénibles et le plus dangereuses pour la traversée sont celle où la glace prend et celle où elle fond. Car alors il faut se hasarder sur des bâteaux, sur de frêles embarcations qui soutiennent avec peine le choc des glaçons

(1) Le 6 octobre 1841, Mgr de Forbin Janson bénit sur cette montagne, la plus exhaussée du Diocèse de Montréal, une croix de 100 pieds de haut sur 6 de largeur et 4 d'épaisseur. Les bras de la croix, placés à 15 pieds du sommet ont 30 pieds d'envergure. Le tout est recouvert en fer étamé, et affermi par 12 grosses chaînes, les plus fortes que d'habiles ouvriers aient pu cramponner dans le roc vif. Un vide intérieur et garni d'échelles permet de monter jusqu'au sommet de la croix. Le mont St Hilaire s'élève de 1.100 pieds au dessus du niveau du fleuve.

(2) Bateau à vapeur.

(3) Les balises pour ce cas particulier sont des jalons, des branchages de sapins plantés de distance en distance sur deux rangs pour guider les voyageurs.

(4) La mare est un espace plus ou moins étendu plus ou moins large de la rivière, que la rapidité du courant empêche de prendre. Si le courant s'ouvre un passage long et étroit, c'est un chenal et non une mare.

ou qui ne peuvent s'ouvrir un passage sur une surface demi-gélée qu'à force de travaux et de périls. Les accidens sont rares surtout à la première de ces deux époques, c'est à dire en décembre et en janvier; la glace se fait alors, et lorsqu'elle manque sous le pied du cheval, elle n'engloutit pas la voiture; mais au printemps, lorsqu'elle se défait, elle est traîtresse et se détache en plus larges pièces; et il est peu d'années où quelques paroisses n'aient pas des victimes à pleurer.

Cependant depuis que nous sommes à Laprairie aucun de nos paroissiens n'a péri en *calant* (1). Mais il est une autre calamité dont nous avons été les tristes spectateurs. Plus le fleuve approche de son embouchure, plus il prend vîte et plus il tarde à dégéler: en conséquence il prend à Montréal plutôt qu'à Laprairie et il y dégèle plus tard. Dès que l'eau qui coule de chez nous vers la ville rencontre la glace et n'est pas assez forte pour la briser, elle reflue et déborde sur les points les plus bas de notre rivage. Cette inondation périodique arrive deux fois chaque année et afflige la partie la plus pauvre du village. De là surcroit de misère qui traîne à sa suite les maladies de tout genre et présente à l'agrandissement du village un obstacle insurmontable. Car cette place n'offre au gouvernement Anglais aucun intérêt majeur qui puisse le déterminer au diguement du fleuve. Depuis que St. Jean de Dorchester, situé à 6 lieues d'ici sur les frontières des Etats-Unis, est un port pour le lac Champlain et le lieu des relais et des entrepôts, Laprairie n'a plus aucune importance ni commerciale ni politique. Il paraît donc évident que cette paroisse sera toujours condamnée à n'occuper qu'un rang très secondaire, et qu'elle doit renoncer aux espérances flatteuses qu'à pu lui faire concevoir la considération dont elle a joui aux premiers temps de la colonie.

Fondation de Laprairie.

Dès l'an 1645, dit le P. Vimont dans une de ses lettres, les PP. Poncet et Duperon résidants à Montréal parlent d'une course qu'ils firent de l'autre côté du fleuve. Ils trouvèrent des emplacemens très favorables à des habitations françaises, à cause des prairies, de la chasse et de la pêche. Les arbres sont beaux, la terre bonne; mais il y a l'ennemi à craindre et la difficulté du transport des vivres dans les basses eaux. L'ennemi dont il est ici parlé, ce sont les Iroquois, ces sauvages farouches et cruels, auxquels la chrétienté du Canada et la Compagnie de Jésus doivent presque tous leurs martyrs. Ces peuples puissants occupaient les vastes pays situés depuis les bords-ouest du Lac Champlain jusqu'aux bords-sud du Lac Ontario, et étaient

(1) Caler c'est s'enfoncer dans le trou que fait la glace en manquant sous les pieds.

divisés en cinq grands corps de nations, les Algniers, les Onneyouths, les Goyogouins, les Onnontaguis et les Tsonnonthouans. Ils détruisirent presqu'entièrement la grande nation Hyronne et plusieurs tribus Algonquines. C'étaient les Huns du continent septentrional de l'Amérique: ils ne cessaient de faire des incursions sur les établissemens de la colonie française et massacraient avec la dernière inhumanité tout ce qui leur tombait sous la main. Montréal en particulier était souvent le but de leurs sanglantes aggressions; et quoique les Gouverneurs français se fissent aussi respecter dans l'île à l'aide du fort qu'ils y avaient élevé, ils sentaient cependant la nécessité de fortifier çà et là des postes avancés sur la rive opposée du St. Laurent, soit pour servir de retraite et d'asyle aux détachemens qu'ils envoyoient en expédition, soit pour tenir au large les hordes iroquoises, soit enfin pour couvrir les colons. L'emplacement de Laprairie de la Magdeleine parut un des plus importans, et bientôt il eut un fort flanqué de quatre bastions, une petite artillerie et une garnison.

Seigneurie de Laprairie.

Mais la politique saine et chrétienne de ces beaux siècles comprenait qu'il y a au moins autant de fonds à faire sur le crucifix du Missionnaire que sur le mousquet du soldat. De là le zèle des hommes d'Etat et des Gouvernemens sages pour reconnaître les services des hommes apostoliques, et pour leur fournir les moyens efficaces d'agrandir et de consolider le bien. Ce fut dans cet esprit que Mr. de Lauzon donna la Seigneurie de Laprairie de la Magdeleine au zèle de nos missionnaires. Cet homme de bien qui trois ans après fut Gouverneur général de la Nouvelle France, était alors un des membres les plus distingués de la Compagnie, à laquelle le Roi avait donné toute la colonie. Le 1er. avril 1647 il passa un acte en bonne forme, par lequel il concède aux religieux de la Compagnie de Jésus *la Seigneurie de Laprairie de la Magdeleine, consistant en deux lieues de terre le long du fleuve St. Laurent, du côté du sud à commencer depuis l'île Sainte Hélène jusqu'à un quart de lieue au delà d'une prairie dite de la Magdeleine, vis-à-vis des îles qui sont proches du Sault de l'île de Montréal, espace qui contient environ deux lieues le long de la dite rivière St. Laurent, sur quatre lieues de profondeur dans les terres, tirant vers le sud; y compris les îles Fouquet et Bouquet avec l'îlot des joncs.* Cette donation est motivée sur la considération des importans services que rend la Compagnie tant aux français qu'aux sauvages, et sur le zèle avec lequel elle affronte les travaux et les périls de tout genre. Quelques années après il survint dans les affaires générales de la colonie un inci-

dent

deur qui pouvait entraîner les plus graves conséquences pour les concessionnaires de la Compagnie de la Nouvelle France. Car cette Société s'apercevant que le Gouvernement français avait le projet de reprendre la propriété du Canada, jugea à propos de le prévenir; et le 24 février 1663 elle l'abandonna spontanément et s'en désista en faveur de la couronne. (1). Soit qu'il y eût dans la donation de Mr. de Lauson quelque défaut de forme, soit que le Gouvernement eût le pouvoir de révoquer et d'annuler ces sortes de concessions, ou par un autre motif quelconque, le P. Dablon Supérieur de la mission, crut devoir prendre ses mesures pour assurer au Collège de Québec la possession tranquille de la Seigneurie de Laprairie de la Magdeleine. Il demanda en conséquence au gouvernement de Louis XIV et obtint en 1676 la confirmation de la première donation. L'acte de cette confirmation est appuyé sur les mêmes motifs que la donation elle même et forme le plus bel éloge du zèle et des succès qu'on entendoit récompenser par ces religieuses libéralités.

La Compagnie jouit jusqu'au commencement de ce siècle de cette riche propriété ainsi que des autres qu'elle avait obtenues ou de la munificence royale ou de la générosité de plusieurs particuliers. Mais lorsque le P. Cazeau dernier Jésuite du pays, mourut à Québec le 16 mars 1800, le Gouvernement Anglais entra en possession de tous les biens des Jésuites, comme lui étant dévolus par droit de déshérence.

Iroquois à Laprairie.

Pendant que les hommes et les gouvernemens s'occupaient du bien être temporel des établissemens de nos missionnaires, eux, en hommes vraiment apostoliques, prêtaient avec un zèle infatigable leur concours à l'autorité ecclésiastique pour le bien spirituel de la colonie et pour la conversion des sauvages. Non contens de diriger des peuplades de la nation Huronne, de la nation Algonquine et plusieurs autres presqu'entièrement chrétiennes, ils portoient leur sainte ambition sur la puissante et formidable nation des Iroquois: et toujours plusieurs d'entr'eux s'enfonçaient à travers les dangers les plus certains dans ces terres arrosées par les sueurs de leurs devanciers et désormais fécondées par le sang de tant de Néophytes mêlé au sang des missionnaires. Ces

(1) Louis XIII avait donné par un acte du 29 avril de l'année 1628 la propriété de la Colonie à une compagnie de cent associés moyennant certaines conditions et en réservant pour la couronne le droit d'hommage etc. etc. Mais cette compagnie ne remplit pas les conditions qu'elle avait acceptées.

hommes de Dieu opéraient tous les ans des conversions nombreuses; mais le commerce avec les Hollandais ennemis implacables de la foi et calomniateurs effrontés des missionnaires, le contact journalier des infortunés Néophytes avec leurs propres parens et leurs compatriotes restés payens, rebelles à la grâce et ennemis du nom chrétien, les superstitions et les jongleries; l'affreux débordement des mœurs, les chasses et les courses interminables de ces peuplades vagabondes, tout cela formait un obstacle presqu' invincible à la persévérance et à l'établissement d'une chrétienté réglée. Nos Pères crurent donc qu'il était indispensable d'arracher les Iroquois convertis du sein de leurs familles et de leurs tribus, et de leur ménager une retraite sûre et des habitations stables. Plusieurs s'étaient déjà fixés à la mission Huronne de Lorette ou à quelqu'autre mission formée; mais Laprairie de la Magdeleine fut le principal asyle que les missionnaires offrirent à ces nouveaux chrétiens; et bientôt il y eut pour eux une mission sauvage exclusivement Iroquoise. Les premiers qui vinrent s'y établir y trouvant le bonheur et la sécurité, d'autres se déterminèrent insensiblement à aller les rejoindre. *Mr. de Courcelles, dit notre historien Charlevoix (1), reçut à bras ouverts tous ceux qui se présentèrent, et eut grand soin qu'ils ne manquassent de rien. Ils étaient d'abord en assez petit nombre; mais peu de temps après le P. Boniface lui ayant amené plusieurs familles du canton d'Aquiers, il jugea à propos de les séparer des Hurons et de les placer vis-à-vis de Montréal du côté du Sud, dans un endroit qu'on appelle Laprairie de la Magdeleine.* Cette mission devint bientôt une des plus ferventes de la colonie et donna des exemples de vertu les plus sublimes. Qui ne connait pas la vierge Iroquoise Catherine Tegahkouita? elle est le fleuron de notre couronne, mais elle a trouvé en ces lieux des modèles et des imitateurs. L'esprit de prière et de mortification, la simplicité des mœurs primitives, l'obéissance et la docilité, la foi, le zèle, les ardents désirs du martyre, tels étaient les fruits délicieux que produisait ce champ à peine défriché, et qui faisaient trouver aux hommes apostoliques tant de consolations au milieu des travaux et des morts qu'ils affrontaient tous les jours.

Transmigrations des Iroquois de Laprairie.

Vous me demanderez peut-être, mon Révérend Père, si nous avons encore aujourd'hui des sauvages à Laprairie. La population de cette paroisse est depuis longtemps toute Franco-Canadienne, mêlée avec plusieurs familles

(1) Histoire de la Nouvelle France, liv. X. année 1671.

d'origine Britannique, ou Américaine, c'est-à-dire venus des Etats-Unis; mais elle n'a plus un seul sauvage. Des raisons graves forcèrent les missionnaires à déplacer plusieurs fois leur colonie Iroquoise. Cette bourgade, dit Charlevoix dans son journal (1), fut d'abord placée à Laprairie de la Magdeleine, environ une lieue plus bas que le Sault St. Louis du côté du Sud. Les terres ne s'y étant pas trouvées propres pour la culture du maïs, on la transporta vis-à-vis le Sault-même, d'où elle a pris son nom qu'elle porte encore, quoiqu'elle ait été transférée de là il y a plusieurs années une autre lieue plus haut. Ce qui a fait, dit ailleurs le même écrivain, ce qui a fait la sûreté de Montréal et de tous ses environs pendant les dernières guerres, ce sont deux villages d'Iroquois chrétiens, et le fort de Chambly. Le premier des deux villages est celui du Sault St. Louis, situé dans le continent du côté du Sud, trois lieues plus haut que la Ville de Montréal. Il est fort peuplé et a toujours été regardé comme une de nos plus fortes barrières contre les Iroquois idolâtres et contre les Anglais de la Nouvelle York. Il a déjà été changé de place deux fois dans l'espace de deux lieues: La seconde station, où je l'ai vu en 1708, était vis-à-vis un rapide, qu'on nomme le Sault St. Louis, et il en a conservé le nom, quoiqu'il en soit aujourd'hui assez éloigné. Il paraît qu'on l'a enfin fixé; car l'Eglise qu'on ne fait que d'achever, et la maison des Missionnaires sont, chacune dans leur genre, deux des plus beaux édifices du pays. Le second village porte le nom de la montagne etc.

Je crois donc, mon Révérend Père, qu'en rapprochant tout ce qui est épars çà et là sur les époques de ces transmigrations et sur ces établissemens successifs de nos Iroquois, voici ce à quoi l'on peut s'en tenir: Nous trouvons dans la lettre du P. Vimont citée plus haut qu'en 1643 nos pères avaient remarqué sur le rivage-sud du St. Laurent une position propre à un établissement. Cette position avec les terres attenantes leur a été donné à titre de Seigneurie par Mr. de Lauson en 1647, et un établissement dont les ruines se voient encore à la côte St. Lambert a été fondé. En 1668 le P. Lemercier, supérieur et le P. Dablon procureur de la mission commencent à concéder des terres; et le village, le fort de Laprairie, où nous sommes aujourd'hui, se forme au milieu des nouvelles concessions, une lieue plus haut que l'établissement

(1) Lettre XIe 1er mai 1721.

(1) Ibid. Lettre VIIIe 20 mars 1721.

de St. Lambert. C'est là que viennent se fixer quelques chrétiens Agniers sous la conduite ou d'après le conseil du P. Frémin et des autres missionnaires pendant que d'autres vont rejoindre quelques uns des leurs établis précédemment à Lorette, Mission Huronne, située plus bas que Québec. En 1671 la colonie amenée par le P. Boniface grossit le premier noyau et forme ici sous la protection du fort le premier village d'Iroquois chrétiens. En 1677 ce village de sauvages chrétiens fait sa première transmigration sous la conduite du P. Pieron. Il va s'établir une lieue plus haut sur les bords de la rivière du Portage et vis-à-vis le rapide. Dès lors il s'appelle *Le Sault S. Louis*. C'est là que vient la jeune Catherine Tegahkouita. Née en 1656 à Gandahouaguè, bourgade du Canton d'Agniers, d'un Iroquois idolâtre et d'une Algonquine chrétienne elle arrive à la mission du Sault St. Louis au mois d'octobre de l'année suivante le jour du mercredi saint. En 1708 le P. Charlevoix trouve la mission une lieue plus haut que la rivière du Portage, vis-à-vis le Sault. Enfin en 1721 il la voit s'établissant où elle est aujourd'hui sous le nom français du Sault Saint Louis, et sous le nom sauvage de *Caughnawaga*. Ce sont nos Pères qui ont toujours eu la direction de cette colonie chrétienne jusqu'après l'extinction de la Compagnie.

Gouvernem.t spirituel de Laprairie.

Je dois encore dire un mot du gouvernement spirituel de Laprairie de la Magdeleine. Ce fut la Compagnie qui s'en chargea dans le principe. Lorsque les missionnaires conduisirent les Iroquois au Sault St. Louis, ils emportèrent leurs actes qui depuis périrent tous dans un incendie; et nous ne trouvons dans les Archives de Laprairie que ceux des franco-Canadiens. Les plus anciens remontent à l'année 1670 et se succèdent ensuite sans interruption jusqu'à nous. Ces actes sont signés par nos Pères comme missionnaires ou comme curés. Nous y voyons les PP. Pierre Rafaix, Jacques Frémin, Antoine Dalmas, Cholenck, Claude Chanchetière, Vincent Bigot, Jean Morain (1) En 1687, Mr. Jean Frémont, Sulpicien, prend le titre de Curé; mais en 1690 c'est le P. L. Geoffroy, Jésuite, qui signe comme Curé de Laprairie. Depuis cette époque les curés de Laprairie sont tantôt des MM. de St. Sulpice, tantôt des chanoines de Québec, et enfin de sim-

(1) En 1688 les PP. Claude Chanchetière et Jean Morain étoient à la Résidence iroquoise de St. François Xavier du Sault (*in residentia S. Francisci Xaverii ad Saltum*) le P. Julien Garnier y était leur collaborateur et le P. Jacques Bruyas leur Supérieur; ils avaient donc vu le voisinage, de la facilité pour exercer leur ministère à Laprairie. Le P. Chanchetière étoit encore occupé aux missions du Canada en 1705. Ces faits sont attestés par les anciens catalogues.

ples prêtres séculiers. Il est cependant à observer que l'on rencontre presque toujours quelques signatures de nos pères à toutes les époques; c'est ainsi, par exemple, que je trouve le P. Jean Lamberville en 1690, le P. Lafitau en 1715, les PP. Lagrené (1) de Lauson, d'Avangour (2) en 1717, le P. de St. Pé en 1739. Le P. M. Ant. Gordan d'après un ancien catalogue était en 1761 depuis 15 ans au Canada, et d'après un autre dès 1752 il cultivait la chrétienté iroquoise du Sault St. Louis; nous avons encore plusieurs personnes baptisées par ce missionnaire; et je trouve sa signature à la date de 1775 sur la minute des actes ecclésiastiques de cette paroisse. Cela s'explique facilement; parce que comme Seigneurs de Laprairie nous y avons toujours eu une maison, où nos Procureurs trouvaient un pied-à-terre; il existe encore dans le jardin du presbytère quelques ruines de cet ancien manoir. D'ailleurs il est à présumer que nos Pères de Montréal et ceux du Sault St. Louis vivaient toujours en bons voisins avec leurs successeurs dans la cure de Laprairie et avec leurs vassaux; et que tout en communiquant avec eux pour le temporel, ils aimaient aussi à communiquer avec eux pour le spirituel.

Le R.P. Charrell est nommé curé de Laprairie.

A la fin de 1839, Mr. Michel Power était Curé de Laprairie; et à son retour d'Europe où il accompagna en 1841 Mgr Ignace Bourget, Evêque de Montréal, il fut lui-même promu à l'Episcopat et sacré dans sa propre église au mois de mai de l'année 1842 premier Evêque de Toronto (3). L'Evêché de Toronto est un démembrement de celui de Kingston (4) dans le Canada Ouest (5) et a pour limites les lacs Ontario et Erié, le Détroit, le lac et la rivière St. Clair et le lac Huron.

L'Evêque de Toronto avant d'aller commencer la grande œuvre de création qu'il pourrait avec tant d'intelligence et de succès, accomplit à Laprairie un dernier acte digne de son excellent cœur. Nous avions cru ne pouvoir pas accepter le Collège de Chambly (6) que nous destinait l'Evêque de Montréal. Mgr Power sentit—

(1) Le P. Pierre Lagrené était dès 1700 à la mission iroquoise du Sault St. Louis; en 1703 à la mission Huronne de Lorette; en 1705 il était retourné à la première résidence.

(2) Le P. Louis d'Avangour, encore scholastique, après avoir quelque tems enseigné à Québec retourna en France en 1700 pour rentrer prêtre au Canada.

(3) Toronto situé sur le rivage-Nord de l'Ontario était appelé par les anciens Géographes *York*.

(4) Kingston est l'ancien fort *Cataracouy* sur le rivage-Nord de l'Ontario.

(5) La division du Canada en haut et bas Canada vient d'être supprimée. On nomme maintenant Canada-Ouest et Canada-Est les deux grandes sections de la province unique, dite le Canada.

(6) Chambly fort et bourg, situé sur la rivière de Richelieu ou de Sorel, par laquelle le lac Champlain se décharge dans le St. Laurent, est à 7 lieues et au Sud de Montréal, à 4 lieues de Laprairie.

tout ce

tout ce qu'il y avait de pénible pour nous et pour l'Evêque dans cet état de choses. Il conseilla à Mgr. de Montréal de nous placer provisoirement à Laprairie jusqu'à ce qu'il vît jour à nous donner une existence convenable; et avec l'assentiment du Prélat il se chargea de nous disposer les voies; ce qu'il fit admirablement bien. Un homme habile et plein de zèle il sut réveiller à Laprairie les précieux souvenirs de nos anciens Pères, et la population en masse nous appela de tous ses vœux. Nous n'étions pas encore à Laprairie, que ces bons Canadiens pensaient déjà à nous y bâtir un magnifique collége. Il fut donc résolu que le Samedi 2 Juillet 1842 nous irions à Laprairie pour commencer le lendemain à y exercer les fonctions curiales. Arrivés à Montréal le 31 mai nous avions été logés à la maison de Mgr dans un appartement séparé, ancien dortoir des Séminaristes, et pendant le mois de Juin ce fut le pied-à-terre où nous nous retirions dans l'intervalle de nos petites courses apostoliques. Le F. Jennesseaux tenait une école française de garçons à la place du maître qui avait brusquement quitté le poste, et cette bonne œuvre dans laquelle il réussit parfaitement, le retint à la ville jusqu'à la fin de Juillet. Au moment du départ pour Laprairie tous nos Pères étaient en mission, et je me trouvais seul auprès du R. P. Supérieur.

Le jour de *la Visitation*, 2 Juillet, parait enfin et avec le signal du départ il nous apporte les brouillards et la pluie. Nous nous acheminons pourtant le R. P. Chazelle, le F. Brenons, le F. Lupin et moi. Pour surcroît de contretems le Steamboat à varié depuis quelques jours ne fesait point le service; et nous fûmes obligés de nous jeter sur des barques très chargées au milieu des soldats. Pendant que ces barques remontaient à vide les rapides qui sont au dessous de Montréal, tous les passagers longeaient le fleuve, portant chacun leur bagage. A une demie-lieue de la ville nous trouvâmes à notre grande surprise quelques tentes de Hurons. C'étaient des sauvages venus des environs de Québec pour leur petit commerce et qui entendaient assez bien le français. Nous courons à eux, nous leur parlons, nous les interrogeons et nous contemplons avec bonheur les descendans de ces grandes tribus si chères à nos prédécesseurs. Cette rencontre singulière était-elle un avis venu d'en haut pour nous faire souvenir que notre vocation c'était non point la paroisse mais la mission; et que le poste où nous allions ne devait être à nos yeux que comme la tente du pélerin? J'aime à me le persuader, mon Révérend Père. Quoiqu'il en soit nous voilà sur le St. Laurent accroupis et serrés pêle-mêle dans nos barques sous la protection de

nos

nos parapluies, et parlant de notre première mission à Dieu à la Ste Vierge et aux bons Anges pendant qu'autour de nous on parle Anglais. Cependant Laprairie qui pense à nous faire une réception convenable envoie huit ou dix voitures à notre rencontre jusqu'à Longueil situé trois lieues plus bas sur le même rivage. Le chef de la députation traverse le fleuve sur le Horseboat (1) et se présente à l'Evêché une demi-heure après notre départ. En conséquence nous arrivons inattendus au presbytère de Laprairie, et le cortège revient dans la boue et avec la pluie sans nous avoir rencontrés. Après la première salutation, le prêtre chargé de garder la paroisse me remet les registres, me nomme les malades, nous salue et s'éclipse aussitôt pour aller prendre son gîte chez un curé voisin. Le même jour je suis appelé au tribunal de la pénitence et je confesse: je baptise un enfant Canadien et le lendemain le R. P. Charelle en baptise un autre d'origine Irlandaise: le lundi il fait un enterrement et moi un mariage et trois baptêmes, et ainsi de suite jusqu'à ce jour. Notre première apparition solemnelle, notre prise de possession eut lieu le 3 juillet. Le R. P. Supérieur monta en chaire comme curé, au prône de la messe que je chantai; et le soir je prêchai à l'autel de l'Archiconfrérie du très-Saint et Immaculé Coeur de Marie. Les premiers jours se passèrent en visites réciproques et très cordiales dominées par l'enthousiasme de la circonstance. Dans ce ministère ordinaire que nous avons subi, le R. P. Supérieur s'occupe plus particulièrement de la population Irlandaise, et surtout des soldats catholiques, auxquels il prêche le Dimanche à la messe de huit heures. Je m'occupe du reste de la paroisse conjointement avec nos autres Pères, qui désormais se retirent toujours chez nous dans les intervalles de leurs excursions.

Eglise, presbytère village et population de Laprairie.

A notre arrivée nous avons trouvé les ouvriers terminant la façade et les échafaudages encore dressés dans l'intérieur de l'Eglise. La façade est le plus beau morceau d'architecture de ce genre qu'on rencontre dans les campagnes du Canada: elle est à quelques inexactitudes près, calquée sur St Gervais de Paris, et construite en pierres de taille grisâtres et bien travaillées. L'eglise est un grand vaisseau élégant et dégagé, long de 161 pieds sur 62 ½ de largeur. Le Chœur est vaste et commode, élevé de quatre marches et entouré d'une double avenue qui conduit à la sacristie placée derrière le maître-autel. La nef a trois allées et six rangs de bancs très commodes. Les petites allées et les bancs rangés le

(1) Grand bac à roues. 10 ou 12 chevaux tirant et tournant dans une chambre obscure mettent en mouvement la machine.

long des murs sont surmontés d'une grande galerie qui regne autour de la nef et sur laquelle sont disposés en amphithéatre trois rangs de bancs, en sorte que, indépendamment des allées et des bas côtés, l'église peut contenir entre cent personnes assises à leur aise. Le tableau du maître-autel est une Nativité; ceux des autels latéraux Notre Dame du Rosaire et St. François Xavier. Les orgues, les décorations intérieurs et le clocher ne sont encore que dans le plan et s'exécuteront graduellement. Le presbytère est médiocre pour un Curé et son vicaire; il ne peut être que petit et incommode pour une communauté chargée des détails et des embarras d'une paroisse. Mais il a un beau et bon jardin et des dépendances passables. Ces deux établissemens religieux sont entourés du village de Laprairie, si toutefois on doit appeler village une agglomération d'habitations percée de larges rues pavées, ornées de trottoirs en bois, garnies de maisons élégantes et de riches magasins, où résident une garnison, une cour de justice, plusieurs notaires, une population de 2.000 âmes et qui est un lieu très fréquenté pour le commerce et les affaires. Laprairie est un gros *bourg*, et si elle juge à propos de remplir certaines formalités, elle aura le titre de *Ville* quand elle voudra. Le reste de la paroisse est échelonné le long des concessions et forme une population aussi nombreuse que le village. De fait, il y a un an, le recensement général de la paroisse, et je trouvai 4036 catholiques, dont 2632 communians. (1) Il y a encore à Laprairie 17 familles mixtes, partie catholiques, partie protestantes, et 45 entièrement protestantes, qui ont selon leurs différentes dénominations des ministres différens, un Anglican, un Presbytérien et un Méthodiste avec leurs chapelles respectives. Parmi tous nos frères dissidens ceux qui paraissent le moins éloignés du royaume de Dieu sont les Anglicans. Plusieurs d'entre eux viennent presque toujours à nos offices et ne manquent jamais nos solemnités. Ce sera, il faut l'espérer, le grand mouvement de l'Angleterre qui les ramènera tous au bercail.

Projet du Collège à Laprairie.

A peine les bons habitans de Laprairie nous virent-ils au milieu d'eux qu'ils s'occupèrent avec la plus grande activité des moyens de nous y fixer pour toujours. Après bien des pourparlers et des délibérations, ils organisèrent une députation composée de plus de quarante des principaux citoyens, habitans du bourg ou cultivateurs de ses environs. Au jour fixé le 3 septembre 1842, la

(1) En 1823, Mr. Bourchet, qui était alors Curé de Laprairie, fit aussi un recensement: il trouva 2760 catholiques.

députation se rendit en corps chez Mgr l'Evêque et lui présenta une supplique: la paroisse demandait avec instances à être autorisée par sa Grandeur à bâtir à ses frais et ouvrir un Collége-pensionnat qu'ils confiaient aux Révérends PP. de la Compagnie de Jésus. L'idée d'une démarche si noble est dûe, je crois, à Mgr Power: et la demande a été présentée sous la direction de l'homme qu'il avait toujours le plus honoré de sa confiance, M. Jean Baptiste Varin, notaire public et agent de la Seigneurie, jeune-homme distingué par ses vues, ses lumières, sa haute probité et son influence.

Vous savez, mon Révérend Père, que le zèle admirable et la générosité héroïque de ce bon peuple ne put avoir d'autre récompense qu'une stérile admiration et les sentimens bien sincères de notre reconnaissance. Puisse le Seigneur lui payer autrement et au centuple son bon vouloir!

Etat moral de Laprairie.

Il est tems, mon Révérend Père de vous parler des œuvres de notre ministère à Laprairie. Toute paroisse populeuse et centrale, où se trouve un peuple léger et fou du plaisir, un peuple commerçant et chicaneur, un peuple ignorant et routinier, un peuple voyageur et buveur; une telle paroisse a besoin d'être renouvelée de temps en temps. Or avant l'établissement des chemins de fer et des bâteaux à vapeur, les charretiers et les batteliers formaient la moitié du village, et les auberges pullulaient sur tous les points de la paroisse. Une grande partie des jeunes-gens se louaient aux agens des différentes compagnies qui exploitaient les pelleteries et voyageoient plusieurs années au milieu des sauvages et des hérétiques. Or il est de notoriété publique dans le pays que la vie ordinaire de ces sortes de voyageurs, est une vie d'affreux blasphêmes, d'ivrognerie continuelle, d'immoralité complétes. Et c'étoit-là l'importation la plus certaine dont ces nombreux voyageurs dotaient leur patrie. Plusieurs en arrivant des vastes contrées de l'Ouest et du Nord offraient de vendre pour dix ou douze piastres le secret de quelqu'épouvantable et inouï blasphême, qui leur avait couté à eux-mêmes quelques peaux ou quelque voie de rum. Une autre partie des habitans allait (et malheureusement va encore tous les jours) chercher fortune dans les Etats-Unis. Ce dernier pays est un terrible foyer de crimes et d'apostasies, d'où nos faibles et ignorans Canadiens (car ce sont-là ceux qui y vont) rapportent bien moins de richesses et de trésors que de préjugés et d'erreurs. Un pareil ensemble de circonstances avait fait de Laprairie une paroisse mal famée dans les environs

Voi

Vols, fraudes, usures, procès, blasphèmes, ivrogneries, fêtes, orgies batteries, déréglemens et scandales de tous les genres, tels étaient les excès qui forçaient les curés du voisinage à dire à leurs prônes: *Mes frères, garder-vous bien d'aller tel jour à Laprairie ..... Mes frères, tenez vos enfants loin des scandales qui désolent certaines paroisses &c &c.* Le prédecesseur immédiat de Mgr Power du reste bon et saint prêtre, mourut en 1839 âgé de 78 ans, après avoir gouverné presque toujours seul cette grande paroisse pendant 46 ans. Les voyages, les travaux de construction et autres embarras, laissèrent à peine à Mr. Power le temps de connaître tout son peuple et de lui montrer une voie nouvelle. Toutefois secondé par les mauvaises années, qui diminuaient rapidement la richesse du pays, son zèle avait obtenu d'heureux résultats; mais il espéroit que nous avancerions son oeuvre; et le peuple lui-même l'attendait et le désirait.

Le Jubilé extraordinaire pour l'Espagne se faisait alors dans le diocèse de Montréal; et nous ne pouvions point désirer d'occasion plus propice pour l'amélioration du peuple nouvellement confié à nos soins. Chargé de préparer les voies, je fis pendant quatre dimanches consécutifs des instructions analogues aux besoins de ce peuple, aux espérances des nouveaux pasteurs; et je parcourus toutes les concessions pour visiter les malades, les vieillards et surtout les nombreux retardataires disseminés sur tous les points. Nous concentrâmes ensuite toutes nos forces et le Jubilé s'ouvrit le 16 Octobre 1842. Le P. Martin en eut la direction générale; le R. P. Supérieur se chargea des Irlandais; et tous les autres se partagèrent les prédications et les confessions. Malgré les pluies et le mauvais état des chemins, le concours fut aussi nombreux que soutenu: et nous fumes les heureux témoins de cette avidité de cette extrême bonne volonté, dont nous voyons parfois aussi les récits dans les lettres annuelles de nos provinces d'Europe. La paroisse changea complétement de physionomie et ne se reconnaissait plus elle-même. Le P. Martin vous en aura parlé. Les usuriers prirent leurs arrangemens; les blasphémateurs se turent, les jeux et les pratiques immorales furent reglées; la société de tempérance s'établit; et les aubergistes tinrent dans leurs maisons un ordre inconnu jusqu'alors. Aujourd'hui, plus d'un an depuis les exercices le prestige de l'enthousiasme s'est dissipé sans doute, mais il y a persévérance dans une portion assez considérable des convertis, et le nombre de ceux qui ne se sont pas rendus à leur devoir est assez petit.

Le Jubilé à Laprairie.

Parmi

Parmi ces derniers figure un infortuné dont la mort tragique mit le sceau aux instructions salutaires du Jubilé. Cet homme, âgé de 39 ans, et père de famille, sans être ivrogne, s'était pourtant quelquefois oublié. Pressé par son confesseur de prendre la feuille de tempérance, il se rend avec un de ses amis jusqu'à la porte de la Sacristie pour la recevoir. Là il s'arrête, il recule, il renonce à son Jubilé et se détermine à différer sa confession jusqu'à deux mois, dans l'intention de voir alors si un autre confesseur serait aussi exigeant sur l'article de la tempérance. Cependant le malheureux plus que jamais se préoccupe péniblement de certains contrats désavantageux qu'il avait passés quelques mois auparavant: il s'en afflige, se trouble, se laisse dominer par une mélancolie profonde et finit par s'abandonner au Whiskey, liqueur forte et enivrante faite, par le moyen de la distillation, avec l'orge et l'avoine moulues. Bientôt il refuse toute consolation et repousse toute nourriture: il laisse entrevoir d'affreux projets de désespoir: enfin le 16 décembre une forte potion d'arsénic le met au tombeau après six heures de cruelles angoisses. Le Jubilé avait fini le 6 novembre: ce lâche temporiseur s'empoisonne le 16 décembre, et après la clôture du Jubilé j'avais pressé les endurcis, en leur répétant: *Adhuc quadraginta dies*..... Pendant la sépulture de ce désespéré, un ivrogne, que toutes les émotions du Jubilé avaient laissé insensible, tombait en tremblant aux pieds du confesseur.

Neuvaine de S.t Fr. Xavier.

Trois mois après le Jubilé nous eûmes occasion de renouveler notre peuple dans ses bonnes résolutions. La neuvaine qui se fait en l'honneur de S.t François Xavier au mois de mars est établie dans cette paroisse, ainsi que dans beaucoup d'autres du Canada. Au lieu d'un froid exercice de routine nous transformâmes la neuvaine en une espèce de retraite, qui servit en même temps pour l'accomplissement du devoir pascal. Ce fut encore pour Laprairie une époque de zèle et de piété, et pour nous d'abondante moisson.

L'événement qui nous consola le plus dans cette neuvaine des grâces comme on la nomme en Italie, ce fut l'abjuration d'une famille entière. Un aventurier Suisse, nommé Russy, venu depuis quelques années dans le Canada et soudoyé par les Sociétés bibliques de New-York, prêche le calvinisme dans les campagnes et administre aux plus fervens de ses adeptes le baptême par immersion. Cet homme a ramassé autour de lui des libertins et des gens

sans

sans aveu, entr'autres un jeune prêtre, apostat infâme, et un médecin patriote (1). Bibles, testaments, brochures, feuilles volantes, fanatisme hypocrite, calomnies et par-dessus tout, distribution d'argent et d'effets aux sectateurs indigens, tels sont les principaux moyens, à l'aide desquels ces méprisables sectaires ont fait et font encore tous les jours des dupes dans la classe pauvre, ignorante et chargée de vices. Un des foyers de cette secte ignoble et remuante est une concession reculée de la paroisse de l'Acadie voisine de Laprairie. Là un bon vieillard plus que sexagénaire, trop simple et peut-être trop condescendant pour sa femme, avait donné dans le panneau, et s'était rangé avec sa nombreuse famille sous les drapeaux du dogmatiseur impie et libertin. Le frère de ce vieillard égaré, homme de bien et citoyen de Laprairie gémissait depuis longtemps sur le malheur de cette infortunée famille. Il p[illegible] si [illegible] ses mesures qu'il p[illegible] à l'attirer à Laprairie, ainsi que sa femme et la plupart de ses enfants. Il les remit entre les mains d'un jeune laïque zélé et insinuant, qui les éclaira, pressa, pria pour eux et avec eux et les gagna. Je les confessai et le jour fixé je reçus avec les cérémonies prescrites par le rituel, l'abjuration solennelle du père et de la mère, de quatre filles et de deux garçons, et j'administrai le baptême à une petite fille de six ans et à une autre de quatre ans qui étaient encore infidèles. Il était touchant de voir un vieillard blanchi par les années au milieu de sa nombreuse famille faire cette démarche si solennelle et devenir le spectacle d'un peuple immense. Le ciel sans doute était dans la jubilation pour le retour de tant de pécheurs; mais les fidèles ne pouvaient retenir leurs larmes, ni maîtriser le trouble de leurs émotions. Depuis ce jour de douce et honorable mémoire le bon vieillard se trouva dans la détresse et fut assailli par les plus affreuses tentations. Il ne pouvait retourner sur sa terre qu'en se rapprochant du foyer de l'erreur et de la séduction; et toujours il dit les larmes aux yeux qu'il aimoit mieux mendier son pain jusqu'à la mort que de revoir jamais les faux prophètes. Logé très à l'étroit au village de Laprairie par une demoiselle charitable, il voyait périr ses animaux faute d'abri et de nourriture. Quelques personnes charitables s'intéressent à sa position et lui procurent, moyennant un bail modéré, un petit terrain pour six mois, au bout desquels elles promettent de lui ménager un établissement. Les six mois expirés, de nouveaux locataires viennent déloger notre vieillard, sa famille et ses

(1) On nomme ainsi les libéraux Canadiens qui ont pris part aux derniers troubles en se déclarant contre le gouvernement Anglais.

animaux, et les personnes qui avaient paru lui porter intérêt ne s'étaient pas occupées de son arrivée. Un matin de septembre il vint me dire: Mon père, mes meubles sont chargés sur la voiture, mes animaux dans la cour et moi avec toute ma famille sur le grand chemin: mais, mon père, Dieu aura soin de nous: plutôt mendier jusqu'à la fin que de retourner auprès des pères du mensonge. Il put enfin pour soustraire sa famille à la séduction, acheter à crédit dans cette paroisse une terre qu'il paiera en vendant celle où il avait apostasié: et aujourd'hui il cultive péniblement et pauvrement sa nouvelle propriété. Heureux vieillard qui eut le temps et la grâce de se reconnaître, et qui pourra demander avec confiance au juste juge le centuple promis et la vie éternelle! *Omnis qui reliquerit domum... aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit. Matth. 19. 29.* Des espérances ne paraissent d'autant mieux fondées, qu'il a été soumis à de plus rudes épreuves. Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis l'abjuration solennelle, que l'aînée de ses filles, ennuyée de sa nouvelle position, entraînée par des amitiés de famille, séduite par des correspondances secrètes, s'échappe à l'improviste, et court se jeter encore entre les bras des sectaires. Elle est accueillie avec des transports de joie, et conduite en triomphe à l'assemblée des adeptes. Elle reçoit de toutes parts des caresses, des offres, des promesses: elle est placée. Mais l'apostate, comme autrefois le prodigue de l'Evangile, avait un bon père, un père qui pensait toujours à elle, qui la pleurait le jour et la nuit. Les enthousiasmes du premier accueil s'évanouissent: on passe à l'indifférence, à la froideur; on se brouille. Bientôt la jeune fille est réduite à aller frapper à la porte d'une ferme protestante pour solliciter avec du travail un asile et une existence. Le maître, américain et austère, écoute froidement l'histoire de ses vicissitudes religieuses et lui dit crûment: Vous ne croyez pas à la religion plus que ce chien que voici; il vaut mieux que vous, cet animal; et je l'estime plus que vous. Mais puisque vous êtes affamée, il y aura ici quelque coin pour vous; et si vous savez gagner votre vie je vous paierai. Au bout de 15 jours l'impitoyable américain la chassa sans lui donner un sou. Elle alla pleurer quelques jours chez un fervent catholique du pays, et le 11 Juillet elle était prosternée aux pieds de son père, aux miens. Le 10 décembre elle rétractait son apostasie, et était assise au festin du père de famille. Elle me demanda et obtint la permission d'aller à l'Acadie visiter les familles, chez lesquelles elle avait autrefois lacéré les catholiques et exalté avec fanatisme l'erreur. Des scandales sont réparés et sa conduite très édifiante.

Cette

Cette neuvaine fut encore une époque de grâce pour une famille affligée. Un marchand âgé de 41 ans s'était depuis 12 ans abandonné sans réserve à l'ivrognerie et il était à peu près brûlé par les liqueurs fortes. Son épouse priait et faisait prier pour sa conversion. Après avoir fait pour elle-même une neuvaine à St. François Xavier, elle commençait la neuvaine publique pour l'être dégradé, auquel d'indissolubles engagemens l'attachaient. Le premier jour de la neuvaine l'ivrogne épuisé est obligé de s'aliter; bientôt il se confesse, reçoit le Sacrement de l'extrême-onction, montre de grands sentimens de repentir; et le dernier jour de la neuvaine il meurt avec des signes rassurans de conversion et de salut. Grande leçon pour les personnes affligées qui prient, et qui, quoiqu'elles ne soient exaucées que tard, doivent se croire infiniment heureuses d'arracher une âme à l'impénitence finale.

Le mois de Marie se fit sans bruit, mais avec d'heureux résultats. L'appareil de la décoration, l'instruction suivie du salut, les saintes indulgences, tout attirait ce bon peuple, et les communions furent nombreuses. Un fait peu ordinaire arrivé au commencement du mois préoccupa fortement la population et fit crier au miracle. Une jeune femme, d'une rare piété, et depuis longtemps atteinte d'hydropisie, avait déjà subi deux fois la ponction. Menacée à l'ouverture du mois de Marie d'une troisième opération prochaine et inévitable, elle prie et se recommande aux prières des autres, et son enflure de diminuer graduellement et de s'effacer, à un tel point qu'au bout de trois jours la malade guérit sans aucune opération, se lève triomphante et leste, et va à l'église faire sa communion d'action de grâces. Le médecin lui-même, quoique protestant, est étourdi d'une délivrance si soudaine et en apparence si complète; et lorsqu'il dit plus tard que le cas était rare, mais que pourtant il l'avait rencontré quelquefois, le peuple se récria contre la mauvaise foi de l'hérétique. Quoiqu'il en soit, la malade échappa pour cette fois à la suffocation et à la ponction, et c'est toujours un bienfait de Dieu. Mois de Marie.

Une des cérémonies les plus intéressantes que nous eûmes à Laprairie, fut la restauration de la croix sur le tombeau de la bonne Catherine Tegahkouita: ce fut une heureuse idée de quelques habitans du voisinage. Il y avait eu de tout temps une croix érigée sur le tombeau de la Vierge Iroquoise; mais celle qui s'y trouvait tombait de vétusté. Trois habitans équarrirent, peignirent et décorèrent une croix neuve en bois, de 25 pieds de haut. Le vénéra- Plantation de Croix au tombeau de la Vierge Iroquoise.

ble

le missionnaire du *Sault St. Louis* donna quelques ossemens de la Vierge, qui furent enchâssés très proprement dans une niche pratiquée au trone de la Croix: et le 7e Dimanche après la Pentecôte, 23 juillet 1843, nous nous rendîmes sur les bords de la rivière du Portage. A côté et à droite de la croix magnifiquement ornée de guirlandes et couchée sur un plan incliné, s'élevait une estrade ombragée, au dessus de laquelle flottaient quatre drapeaux avec des inscriptions iroquoises et françaises. La nation iroquoise avait été solennellement invitée au triomphe de son héroïne. Elle arriva à la suite de son missionnaire, de son interprète et de ses chefs: elle se plaça à la droite de l'enceinte réservée et pointa son canon à l'embouchure de la rivière du Portage dans la direction du fleuve et de la ville de Montréal. Une sauvagesse du nom de Tégahkouita apporta sur son chaw un assez bon tableau de sa patronne et en décora le front de l'estrade. La multitude franco-Canadienne et Anglaise accourue de la ville et des paroisses environnantes prit place à la gauche et en face de la croix et de l'enceinte réservée et braqua son canon à ses côtés. Le fleuve St. Laurent coulait au pied de la croix, et le murmure des rapides voisins se mêlait au sifflement d'un vent impétueux, avant coureur de l'orage, et aux accens confus de la multitude religieuse. L'heure de la cérémonie a sonné. La bannière de la paroisse et les drapeaux iroquois flottoient dans les airs. A la première décharge du canon le *Vexilla regis* est entonné et la procession sort de la maison où s'était réuni le clergé, se déploie, pénètre les flots du peuple, et va se ranger dans l'enceinte réservée. Aux chants de l'Eglise succèdent quelques couplets de cantique très bien exécutés par un choeur de jeunes filles. Le canon commande le silence et l'attention; et le P. Martin du haut de l'estrade prononce un discours français. Aussitôt après les iroquois commencent leur musique; et la rivière du Portage répète avec étonnement après un siècle et demi de silence le cri perçant de la sauvagesse Iroquoise. A ces accords succède le sermon de Mr. Marcoux en langue Iroquoise; et toute la multitude ébahie d'écouter la bouche béante, les modulations monotones, gutturales ou nasillardes du prêtre qui, assure-t-on, sait l'Iroquois mieux que jamais il n'a été su. (1) Aussi le canon applaudit-il à l'éloquent orateur. Vient ensuite l'allocution Anglaise, dont voulut bien se charger Mr. le Vicaire général

(1) Mr. Marcoux a su mettre à profit tout ce qui a été écrit et noté jusqu'à lui sur la langue Iroquoise. Le premier il vient de composer un dictionnaire complet Iroquois-francais et Français Iroquois. Il passe pour savoir la langue mieux qu'aucun sauvage ou autre qui existe ou ait existé.

Rudon, en remplacement d'un Sulpicien malade qui avait été invité. Alors enfin la croix reçut la bénédiction de M. le Vicaire général et s'éleva avec pompe et majesté sur les bords du St. Laurent au milieu des chants de l'Eglise, des décharges du canon et des acclamations de la multitude, Mr Mc. Donel ancien officier anglais, quoique dissident, voulut bien se prêter aux évolutions de cette fête, unique dans son genre; et si le temps eut été aussi serein que les pensées et les physionomies, nous n'aurions eu rien à désirer. Mais un orage effroyable termina la fête, et imprima dans tous les esprits le souvenir de cette mémorable journée.

Visite de Mgr. Power à Laprairie.

Laprairie eut encore au mois d'août une fête dont la mémoire reste profondément gravée au fond de tous les cœurs. Elle recevait la visite de son ancien Curé, Mgr l'Evêque de Toronto. Impossible de décrire l'enthousiasme de l'accueil fait au Prélat. Une députation le reçoit au quai et le complimente. La foule échelonnée sur sa route se groupe après lui: la place et l'église sont encombrées d'une multitude avide et heureuse. Après une courte adoration au très Saint Sacrement, Mgr Power se transporta sur la galerie du presbytère, et là il adresse la parole à son ancien peuple avec toute la dignité et toute l'effusion de cœur que demande la circonstance. Le lendemain le Prélat chante la messe pontificale et dans un sermon plein d'à-propos, il arrache les larmes à tout son immense auditoire. Il y a pain bénit magnifique à sept étages, quête extraordinaire faite par trois dames du village et une communion très nombreuse. Les principaux citoyens organisent un somptueux banquet et nous demandent le presbytère pour l'y donner. Les Messieurs se chargent des vins et des grosses dépenses du dîner et laissent aux Dames le soin des desserts. Plusieurs protestants honorables sont appelés indistinctement à cette fête de famille, et le premier d'entre eux, officier anglais distingué, porta à notre établissement dans le pays un toast très amical et très flatteur pour nous. Il serait difficile de dire qui demeura plus satisfait de cette charmante fête tout à la fois religieuse et de famille, ou Mgr Power qui voyait dans ce bon peuple un attachement si vrai, une reconnaissance si vive et si sincère; ou la paroisse de Laprairie qui goutait dans une pareille visite l'accomplissement du plus ardent de ses vœux, le témoignage d'une considération sentie et le sujet d'une juste gloire; ou nous, qui admirions cette réciprocité de nobles sentiments, et voyions ce que peut la reconnaissance sur ces âmes bien nées. A vrai dire, la satisfaction fut universelle et à son comble. Ce n'est qu'à la

religion

religion qu'il appartient de donner tant d'âmes, de jeter tant de vrai bonheur au milieu de ces sympathies et de ces fêtes. Une excellente Dame du village formulait ainsi les beaux sentimens qu'elle nourrit au fond de son coeur pour Mgr Power et pour nous. *Mgr. Power nous aime beaucoup! il nous l'a prouvé parce qu'il nous a donné en partant.*

Dévotions extatiques à Laprairie.

Que dire maintenant, mon Révérend Père, des dévotions et des oeuvres qui font à Laprairie? Je suis porté à croire qu'en égard au peu d'instruction religieuse de la masse du peuple, il y a peut être trop de dévotions: car ces bonnes gens apprécient mal ce qu'ils entendent, confondent, défigurent bien des choses par leurs pratiques ridicules ou superstitieuses, très fâcheuses dans un pays où le Protestantisme se trouve partout ou se tient aux aguets pour découvrir quelque côté faible dans les catholiques et frapper sur le catholicisme. Nous avons trouvé à Laprairie la confrérie de Notre Dame auxiliatrice et celle du St. Rosaire, l'association de la propagation de la foi et l'Archiconfrérie du très-Saint et immaculé coeur de Marie. Il y a maintenant de plus la confrérie du Sacré Coeur de Jésus, celle du St. Scapulaire, la société de tempérance et Ste Philomène. Le peuple est ou peu instruit, ou tout à fait ignorant; plein de foi et souvent de crédulité. Il croit devoir prendre toute espèce de dévotions pour l'âme comme toute espèce de médecine pour le corps; tâtez de tous les confesseurs comme de tous les docteurs ou médecins; et ne manquez ni aucune indulgence ni aucune communion: s'il y a quelque part de feu sans lumière, c'est ici assurément: mais après tout c'est un moindre mal que la lumière sans chaleur.

Ecole catholiq. Anglaise à Laprairie.

Le R. P. Supérieur a réussi à fonder ici deux oeuvres d'une haute importance. Dieu veuille qu'elles puissent se soutenir. La première est une école catholique Anglaise. Désormais le Canadien, même le payson ou l'habitant, comme on le nomme ici, ne peut plus se passer de l'Anglais. Le débit de ses denrées, ses emplettes, ses voyages, le mettent tous les jours en contact avec les Anglais, les Ecossais, les Irlandais, ses voisins des Etats-Unis, les Américains. De là l'élan universel et nécessaire vers les écoles Anglaises. Or le maître d'école à Laprairie était un Irlandais ivrogne, apostat et protestant; et il comptait dans son école autant et plus de nos enfants catholiques que de ses coréligionnaires. Le R. P. fut obligé de parcourir les maisons pour faire sentir aux parens à quel danger était exposée la foi de leurs enfans, pour les déterminer à les confier à un maître catholique. Cette école s'ouvrit enfin à Pâques

l'année

l'année dernière et est confiée à un excellent maître, formé à l'école des frères. Elle a dépassé toutes les espérances; mais elle ne présente qu'un avenir très incertain; et c'est le seul côté faible que je lui connaisse. Elle instruit gratis presque un tiers des écoliers, et la plupart des autres ne sont pas exacts dans leurs paiements; l'opposition protestante agit avec une opiniâtreté infatigable, nos Canadiens faibles et inconstants se laissent facilement influencer et tournent l'esprit. Un maître isolé et d'une santé chancelante n'offre ni garantie de stabilité ni espoir de succession. Heureuse Laprairie si elle peut attirer chez elle l'Institution admirable des frères de la doctrine chrétienne, qui embrasse une instruction et une éducation complète dans sa sphère, le français et l'anglais, le présent et l'avenir! Nos pères avaient autrefois pourvu à l'éducation des filles en ménageant ici une maison de sœurs. Mais leur maison étant tombée dans le descrédit, elles ont brusquement abandonné le poste il y a quelques années, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut les déterminer à le reprendre.

Dames de la Charité et Providence.

La seconde œuvre du R. P. Supérieur à Laprairie fut l'établissement des Dames de la charité: et c'est là une des grandes œuvres diocésaines. Il y eut chez les Dames de l'élan. La société fut organisée, les districts assignés, une maison de Providence ouverte, les familles les plus nécessiteuses soulagées. Le premier magasin de charité que firent ces Dames surpassa leur attente. Elles quêtèrent jusqu'aux casernes parmi les officiers anglais. L'œuvre s'est maintenue, elle est en voie de progrès. On ne peut néanmoins se dissimuler l'action de quelques causes, qui, en grandissant, compromettront son existence: ce sera le manque d'union dans les membres et de direction dans les chefs: c'est la nécessité toujours présente dans laquelle se trouvent la plûpart des familles, de continuer leurs aumônes à domicile, comme si les Dames de la Charité et leur maison de Providence n'existaient pas. Il y a des susceptibilités et des petitesses qui minent les grandes œuvres de la charité et du zèle; et des institutions sublimes, habilement plantées, auxquelles les orages auraient fait jeter de profondes racines, dépérissent quelquefois tout-à-coup et se dessèchent faute de profondeur, de soins et d'aliment.

Spécialités religieuses du pays.

Je veux vous dire un mot, mon Révérend Père, des spécialités du pays: non point certes que je prétende épuiser ce chapitre, car il demanderait un volume. Teinte encore visible des mœurs primitives que les anciens colons importèrent de plusieurs provinces de France, modifications et nuances innombrables de l'invasion anglaise, voisinage et commerce des États-Unis ou de l'Amérique

mirique, mélange des religions et tolérance réciproque, conditions du climat, telo sont les principaux ingrédiens de cet amalgame unique, d'où est sorti le Canada du 19e. siècle. Je laisse à d'autres ce grand thême. Pour moi je me borne à quelques spécialités saillantes, qui frappent l'œil d'un prêtre venu de France, pendant qu'il se promène dans une sacristie, ou qu'il regarde par les fenêtres d'un presbytère.

1°. L'administration de la fabrique est entre les mains des Marguilliers présidés par le Curé. Le Marguillier en charge, gère seul les affaires: il peut dépenser jusqu'à 500* sans l'avis du conseil, mais pour le reste il doit agir d'après la majorité des voix. Il y a toujours au banc d'œuvre trois Marguilliers appelés les Marguilliers du banc ou les Marguilliers nouveaux; savoir le Marguillier en charge et les deux qui doivent lui succeder immédiatement.

2°. Dans le voisinage de l'Eglise on trouve partout une petite chapelle, où les familles éloignées viennent déposer leurs morts, à moins qu'elles ne préfèrent la maison d'un parent ou d'un ami; et c'est là que le clergé va faire la levée du corps. On trouve aussi dans la plûpart des cimetières une petite chapelle en pierres et solidement fermée, dite le *charnier*, où l'on entrepose après les cérémonies ordinaires de la sépulture la dépouille mortelle de ceux qui décèdent en hiver, c'est à dire, entre la Toussaint et Pâques; et quand le printemps permet de creuser les fosses, on enterre dans le cimetière ce peuple de defunts. L'hiver passé ce dépôt funéraire renfermait plus de cinquante cercueils.

3°. Le pain bénit est dans les paroisses du Canada un objet d'ambition et de luxe inoui partout ailleurs. Il n'est point de grandes cérémonies, où un pain bénit ne vous donne le degré de la fête. C'est un magnifique échafaudage de 5 à 7 pains bénits superposés en distance, argentés ou dorés, avec des figures en pâtisseries, des couronnes de cierges et des drapeaux emblématiques. Outre les pains bénits ordinaires de paroisse les bonnes familles ont chacune leur pain bénit de dévotion pour les solennités telles que Noël, Pâques, St. Pierre, l'Assomption &c: et une des prévenances qu'on a pour nous, c'est de nous offrir un chef d'œuvre de pain bénit à la fête du St. Nom de Jesus.

4°. Les Canadiens ont une grande dévotion à faire dire des messes; ils en font chanter beaucoup. Pour toute espèce de besoins et de désirs on fait

neuvaine sur neuvaine, on court successivement à tous les sanctuaires et on invoque tous les Saints et Bienheureux du Paradis. Presque point de neuvaine pendant laquelle on ne fasse célébrer une ou plusieurs messes; et les personnes pieuses y communient. Quelqu'affreux que soit le temps, quelqu'impraticables que soient les chemins, s'il y a dans les environs une pompe religieuse, comme une clôture de mission, une érection du chemin de la croix, une confirmation etc, le concours est immense, partout et toujours.

5. Nous trouvons à Laprairie peu de messes de fondation; mais les deux premières sont pour nous d'un intérêt particulier. Voici ce qu'on lit sur le tableau des messes de fondation: *Deux pour les RR. PP. Jésuites: la 1re dans l'octave de St. Ignace pour le compte de la fabrique; la 2e pour le compte du Curé dans l'octave de St. François Xavier. Les Sœurs doivent communier à l'une et à l'autre... Les messes ci-dessus sont des messes basses et doivent être annoncées au prône.*

6. C'est une coutume en Canada comme dans tous les pays de foi de demander la bénédiction à son père et à sa mère au premier jour de l'an. J'ai vu des vieillards de l'un et de l'autre sexe venir se jeter à nos pieds et demander à leurs pasteurs cette bénédiction que depuis longues années ils ne pouvaient plus demander aux personnes vénérées que la mort leur avait ravies.

7. Une des corvées les plus solennelles du Curé Canadien, mais qui est en même temps pour lui une occasion de zèle et le moyen le plus sûr de connaître ses ouailles, est ce qu'on nomme *la quête de l'enfant Jésus*. Après Noël et plus ordinairement au commencement de Janvier de chaque année, le Curé accompagné des trois marguilliers de l'œuvre parcourt toutes les maisons de la paroisse, et reçoit les offrandes que fait la piété des fidèles à la fabrique. Le Marguillier en charge conduit le Curé dans sa voiture et reçoit les aumônes en argent et en nature: les deux autres Marguilliers le suivent avec leurs traîneaux, et charrient le bled, les pois, l'orge, l'avoine, le sarrasin, le maïs, le lard, les chandelles qu'offrent les fidèles. Le tout est ensuite vendu à l'encan au profit du coffre de la fabrique. Ce fut à ma première quête que je fis le dénombrement complet de la paroisse, dont j'ai parlé plus haut. Or pour se former une idée de cette course annuelle, il faut penser que le froid monte quelquefois de 25 à 30 degrés et qu'il est souvent au dessous de 20; que l'on voyage toujours en voiture découverte; que les fourrures, les casques, les cravates ne garantissent qu'imparfaitement le nez et nullement les yeux. L'année

dernière

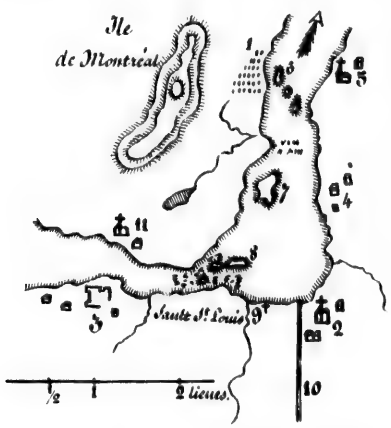
dernière le contact de mes lunettes que j'avais imprudemment gardées, ouvrit en un instant une plaie à leur point d'appui; et cette année un de mes Marguilliers eut la joue gelée et la peau emportée. Pour parcourir notre vaste paroisse il faut cinq ou six jours; car les habitans bâtissent leurs maisons chacun à l'extrémité de sa terre; en sorte que la population est échelonnée dans tout le contour de la paroisse jusqu'aux extrémités des concessions. Ce système de répartition et d'habitations serait assez favorable sous certains rapports à la moralité des peuples; mais il entraîne des inconvéniens très graves et inévitables. Il faut être très pauvre pour aller à pied: la voiture d'hiver (sans roues) ou celle d'été est le véhicule nécessaire de tout Canadien. S'agit-il de la messe du dimanche? une famille placée à une lieue, à deux lieues et plus de l'église, attelle sa voiture et envoie 4 ou 5 personnes à la messe: le reste récite religieusement le chapelet à la maison; et le dimanche suivant c'est à ceux qui ont gardé d'aller aux offices. Chaque payanne Canadienne même les mendiantes étant en chapeau, en manteau et en soierie et s'appelant Madame; s'il n'y a au logis qu'un ou deux manteaux etc., il faut que les femmes qui ne sont pas habillées restent à la maison. Les catéchismes sont, pour les enfans pauvres et éloignés, d'une difficulté extrême: et l'année dernière une de nos petites filles succomba à la fatigue et mourut avant l'époque de la première communion. De là il suit que l'instruction de l'enfance et du peuple n'est ni ne peut être que très imparfaite. Le soin des malades a aussi ses embarras. Les familles viennent chaque fois chercher le Curé; et ce n'est pas chose commode de lire les leçons de son bréviaire dans ces longues courses. Car les voitures d'été toujours très légères et conduites par les chevaux lestes du pays volent à travers les cahots et vous donnent des soubresauts continuels. L'hiver est trop rigoureux; les deux saisons intermédiaires vous traînent dans l'eau et la boue. S'agit-il de porter le Saint Viatique! Cette imposante cérémonie ne se fait jamais à pied hors du village. Un homme à cheval ou en voiture ouvre la marche en sonnant la clochette. Le prêtre monte en voiture portant le Saint Sacrement dans une bourse suspendue à son cou et recouverte avec les extrémités du voile: il est nu-tête, ou bien il porte un camail ou son casque (bonnet à poil sourré) suivant la saison. Souvent il est suivi d'un cortège de voitures ou de cavaliers. Et pendant que le Protestant silencieux passe à côté de son Dieu avec l'air affecté d'un homme distrait, ou qu'il lance sur le Ministre du très-Haut un regard d'impiété, ou un sourire de pitié, et que la tête couverte il le croise

comme

comme s'il était un idolâtre chargé de fétiches, le fidèle Canadien cède le chemin, s'agenouille à côté de sa voiture dans la neige ou dans la boue et adore en silence son divin maître. Oh Dieu! que la rencontre de ces Protestans aveugles et souvent haineux fait mal au cœur, et comme elle resserre péniblement l'âme du Prêtre! Le bel héritage, le singulier bonheur, la douce consolation qu'ont laissé à leurs infortunés adeptes les patriarches de l'hérésie! Mais à côté de ce hideux spectacle nous aimons à contempler, surtout dans les maladies et aux approches de la mort, la foi vive, la tendre dévotion, la ferveur, la résignation et la paix du fidèle Canadien! C'est là qu'il est tout-à-fait admirable et qu'on touche au doigt que c'est un peuple d'élus. Car quoiqu'il en soit de la vie, dans le Canada on fait de belles morts... Mais en voilà assez sur mes spécialités de sacristie et de presbytère.

J'ai l'honneur d'être &.

= Rem. Jos. Tellier, S. J. =



1. Ville de Montréal.
2. Village de Laprairie.
3. Cohnawaga ou Village Iroquois du Sault S. Louis.
4. Côte S. Lambert.
5. Village de Longueil.
6. Ile Ste. Hélène.
7. Ile St. Paul.
8. Ile aux Hérons.
9. Croix de Catherine Tegakouita près la rivière du portage.
10. Chemin de fer.
11. Village de la Chine.

3me Lettre

Le P. Pierre Point missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut Canada
à son Supérieur en France.

Sandwich 10 mai 1844.

Mon Révérend Père,
P. C.

Vous savez que déjà huit mois se sont écoulés depuis notre arrivée à Sandwich petite ville située au midi du lac Ste Claire (ou S. Clair) et dont nous desservons la paroisse.

Voyage des PP. Point et Choné et du frère Lacoste.

Le 3 juin de l'année dernière, veille de la Pentecôte vers l'heure du midi nous partions du Hâvre et disions adieu à la terre de France; le 12 juillet, aussi vers le milieu du jour nous descendions à terre à New-York et nous nous élancions dans ce nouveau monde devenu notre seconde Patrie. Nous avions prié le St Esprit d'enfler nos voiles: nous fumes exaucés; et sous tous les rapports notre voyage fut des plus heureux. Je me souviens encore de la confiance universelle de nos compagnons de voyage, acquise chez plusieurs par la cessation des hostiles préjugés qu'ils déposèrent dans nos conversations: je me souviens du Saint Sacrifice offert presque tous les jours sur notre petit navire devenu à la lettre une arche de salut flottante sur les eaux. A New-York nous visitions l'abbé Power, Vicaire général qui nous accueillait avec bienveillance en absence de Mgr Hughes évêque de ce diocèse: j'avais aussi la joie de voir M. Hargout homme influent, ami dévoué de notre Compagnie à laquelle il désirerait voir fonder un Collége dans sa patrie. C'est lui qui le premier a obtenu la franchise des droits de douane pour tous les objets appartenant au culte ou à une maison d'éducation: qu'il y a de joie pour l'âme religieuse quand à travers le monde elle rencontre un homme ami de tout bien!

Le bon frère Adrien Lacoste nous quittait le 15 juillet, se dirigeant vers le Kentucky auquel vous l'aviez destiné. Le temps était venu aussi pour nous de partir. Mgr l'évêque de Toronto attendait avec impatience la réalisation de vos promesses. Notre route fut assez longue jusqu'à cette ville, parce que nous nous

y rendîmes, par le grand canal qui joint l'Hudson au lac Erié. Enfin nous vîmes les bords du lac Ontario si souvent arrosés des sueurs et du sang de nos anciens Pères, et le 24 juillet nous embrassions le R.P. Chazelle dernièrement arrivé à Toronto pour nous recevoir ou dans cette ville ou à Sandwich. Cette entrevue, le rapprochement du terme, l'aimable et encourageant accueil du Prélat, par la joie qu'ils nous causèrent commençaient à nous délasser des fatigues du voyage.

Mais le 26 juillet, surlendemain de notre arrivée nous partions pour Sandwich avec le R.P. Supérieur, le dimanche, 30, le P. Chouë célébrait solennellement la Messe au Détroit dans l'église Ste Anne cathédrale du diocèse; le R.P. Chazelle y prechait le matin y officiait à vêpres en présence et sur l'invitation de Monseigneur l'Evêque du Détroit. Ce digne Prélat était arrivé ce jour-là même comme envoyé par la Providence pour recueillir avec bonté la Compagnie de Jésus traversant le Canada pour aller, après une si longue absence, reprendre possession des missions sauvages.

Dès ce soir-là même, veille de St Ignace, nous traversâmes le Détroit; et rentrés dans le diocèse de Toronto nous étions à notre poste avant la nuit. C'est par conséquent sous les auspices de notre saint fondateur que nous avons repris cette ancienne mission de la Compagnie, appelée autrefois les Hurons de l'Assomption. Un petit incident arrivé sur le lac Erié avait retardé notre course le vendredi 27; et la Providence l'a fait servir à nous procurer la consolation d'offrir à Sandwich le St Sacrifice pour la première fois le 31 juillet. Ce même jour s'ouvrait à la Rairie le Noviciat.

Le frère Lupin, le Père du Ranquet et le frère Jennesseaux, nous sont successivement arrivés du Bas-Canada. La paroisse de Sandwich dont nous sommes chargés et qui sera comme le centre de nos missions chez les sauvages, renferme environ 1400 communiants. Dans cette petite ville et ses environs les Catholiques sont presque tous Canadiens. Mais ailleurs dans tout le diocèse de Toronto la langue anglaise est la seule qu'on parle; en sorte que, même pour les missions sauvages, posséder cette langue est un avantage précieux, pour ne rien dire de plus expressif encore. Ministère paroissial à Sandwich.

Mgr nous avait aussi confié par *interim* la paroisse ou mission d'Amherstburg; mais environ quatre mois après notre arrivée nous en fûmes déchargés. Nous étions au 12 janvier, avant-veille de la fête du St Nom de Jésus, lorsque nous vîmes entrer chez nous un prêtre étranger: c'était Mr Bouë missionnaire français qui nous arrivait de Montréal pour administrer cette paroisse. Il était tout meurtri d'une chute qu'il avait éprouvée en venant de London dans une mauvaise diligences; notre joie fut réciproque et la consolation qu'il ressentit ne contribua pas peu à lui faire oublier ses souffrances: c'est un saint

un saint prêtre plein de zèle pour la gloire de Dieu et d'affection pour nous: il nous redit une aimable parole de Mgr de Toronto: «Je ne serai content, avait dit le Prélat, que lorsque je verrai les Jésuites échelonnés sur toutes les lignes de mon diocèse.»

Malgré l'allégement dont je viens de parler, le désœuvrement n'est pas à craindre pour nous. Les missions chez les sauvages sont ouvertes, et voilà que je reste seul chargé du ministère paroissial qui aurait suffi pour nous occuper tous les trois. J'ai en ce moment une première communion nombreuse à préparer; au moment de notre arrivée nous avions donné une retraite à la paroisse, il faut en conserver les fruits. Le troupeau il est vrai répond bien à la sollicitude des Pasteurs, et je suis heureux de voir une grande partie de mon tems absorbé par les confessions: Comment me refuserai-je à la bonne volonté de ces braves gens qui viennent pour se confesser de 30, 40 et 80 mille de distance?

J'ai fait dans le courant de janvier la visite de la paroisse et j'y ai employé neuf jours entiers: il fallut aller partout jusqu'au milieu des forêts et des marais; partout je fus accueilli comme l'envoyé du ciel; tous ces bons Canadiens, sur l'avis de ma visite, avaient réuni leurs enfans qu'ils me présentaient avec un sentiment et une expression de joie auxquels il m'était impossible de ne pas correspondre

Après avoir adressé aux familles quelques paroles d'encouragement à la vertu, je prenais des notes et des renseignements utiles: le nombre des enfans me paraissait généralement très remarquable: signe de l'innocente simplicité de mœurs qui règne encore dans ce bout du monde! je bénissais les maisons, puis je partais laissant, ce me semble, et Parents et enfants plus rapprochés de Dieu. Ils recevaient de moi comme souvenir de leurs pieuses promesses et résolutions une médaille ou une petite croix et une image pour orner leur pauvre oratoire domestique: l'humble gravure est dévotement placée à coté du chapelet de la famille: le chapelet est l'unique livre qu'on trouve chez les Canadiens de notre paroisse: très peu savent lire. Tous les dimanches de l'année, ceux qui ne peuvent venir à la messe récitent le chapelet matin et soir, ce que l'on fait encore tous les jours de missions, de carême et de neuvaine.

Vers la mi-Mars nous faisions solennellement la neuvaine de St François-Xavier: vous savez que cette neuvaine est particulièrement en honneur au Canada: on y tient autant qu'aux exercices du carême. Nous disions la messe à 9 heures et il y avait toujours bon nombre de communiants; à 2 heures et demie nous faisions une instruction sur les vertus du saint: suivaient ensuite le chant de ses litanies et la bénédiction du très saint Sacrement. Les fidèles qui ne pouvaient pas assister à nos offices ne manquaient point de faire la neuvaine dans leur maison. Nous ne doutons point

point que cette fidélité et cette confiance animées d'une foi vive n'attirent beaucoup de graces sur notre troupeau.

Vous n'apprendrez peut être pas sans intérêt pour vos affections de famille religieuse que cette neuvaine publique fut suivie d'une neuvaine de dévotion privée, faites de concert avec nos Pères de Montréal, à l'honneur de notre martyr le Père de Brébeuf; pour lui recommander notre mission: nous ne manquâmes pas de prier aussi pour toute la Compagnie et surtout pour notre province de France toujours en butte, à ce qu'il paraît, aux attaques des ennemis de l'Eglise.

Pendant que notre sainte religion est violemment attaquée en Europe, elle fleurit de plus en plus dans notre Nouveau-Monde. Les retraites et les missions produisent partout les fruits les plus consolans. Tout récemment encore, après une retraite qui se donnait au Détroit, quatorze cents Canadiens-français ont prêté le serment accoutumé sous la bannière de la Tempérance: et ce n'est pas une œuvre purement morale ou philantropique; ils se sont placés sous le patronage du Cœur immaculé de Marie.

La foi vive qui règne généralement ici parmi les Catholiques permet à l'autorité spirituelle de frapper parfois sur les désordres des coups d'autant plus salutaires qu'ils sont plus vigoureux: en voulez-vous un exemple? je l'emprunte à la même retraite des Pères Rigoriens. Pendant le cours des exercices quelques hommes causaient et fumaient à la porte de l'église: un prêtre les pressa d'entrer il n'en firent rien: le prédicateur les signala du haut de la chaire afin d'empêcher leur exemple d'être contagieux. Ils se crurent désignés et insultés; ils adressèrent une petition à l'Evêque, le requérant de rappeler son prêtre à l'ordre. l'Evêque promit de faire justice et ils triomphaient; mais quelque tems après au moment où ils écoutaient autour de la chaire ce qu'ils croyaient être la condamnation du prédicateur, ils furent stupéfaits d'entendre fulminer une sentence d'excommunication sous laquelle cinq des plus mutins se sentirent comme écrasés: on n'entendit plus depuis de tapage à la porte de l'église. Déjà trois des coupables ont demandé et obtenu grace moyennant une rétractation. Craint-on en France des excommunications au 19e siècle? Dieu ce nom seul fait trembler nos Canadiens philosophes et tout vrai Croyant comprendra et approuvera leur terreur.

Nos Canadiens de Sandwich font preuve du même fond de bonne volonté que ceux du Détroit. Grace à leur zèle, une église que nous avons trouvée commencée en arrivant dans cette paroisse, sera je l'espère, bientôt terminée. Pour arriver à réaliser les fonds nécessaires à cette œuvre, nous avons proposé un moyen qui a été adopté par tout le monde avec empressement: chaque famille s'impose chaque semaine de 5, 10 ou 15 sols selon sa

condition

condition. Supposé trois cents familles cette souscription produira 1500 piastres, c'est-a-dire 7500 francs. Un collecteur choisi pour chaque section de 20 familles est chargé de recevoir les offrandes qui se payent soit en argent soit en nature soit en journées de travail. Quoique l'argent soit extraordinairement rare cette année chez nos Canadiens frustrés dans leur récolte, chacun s'est montré jaloux d'entrer dans cette association que nous avons mise sous la protection de St. François-Xavier; et dès la mi-Mars nous avions plus de la moitié des souscriptions nécessaires. Du reste nous ne nous engageons pas trop dans ces affaires et nous nous conservons libres de tout embarras temporel. Nous avons encore plus insinué les moyens que pris une part active à leur organisation: avec les hommes de bonne volonté les plus belles œuvres naissent et grandissent comme d'elles mêmes.

Quoiqu'il y ait une véritable joie à travailler une terre si fertile, au sein de laquelle paraît germer une bien riche moisson, je n'en désire pas moins le renfort que vous nous avez promis, et d'être libre enfin pour aller partager les travaux de nos Pères au milieu des tribus sauvages. O mon R. Père, quand donc mes lettres seront elles datées des déserts ou des montagnes de l'Ouest? je compte que ce sera bientôt.

Préparatifs aux Missions chez les Sauvages.

Dès le commencement de Mars le tems devient beau, la glace disparaît de la rivière qui ne tarde pas à être ouverte à la navigation: nous avons dès lors à certains jours un soleil de Mai: le retour de la belle saison nous fait souvent penser au départ des missionnaires: on s'applique avec ardeur à l'étude de la langue sauvage: le P. du Ranquet qui s'y adonne depuis quelque tems exclusivement a fait de grands progrès: il arrête tous les sauvages passant ici, qu'il peut rencontrer, et tous sortent de sa conversation charmés au moins de la bonne mine du missionnaire. Le P. Chonè, quoiqu'il trouve bien court le tems qui lui reste après son ministère domestique, a néanmoins fait assez de progrès pour espérer, après quelque tems d'habitation parmi les sauvages pouvoir se passer d'interprète; ce qui est infiniment désirable; car une parole de la Robe noire vaut souvent mieux que cent paroles d'un interprète.

Mission chez les sauvages de l'Ile Walpole.

Le principal poste des sauvages qui habitent dans le diocèse de Toronto où nous sommes fixés, est l'île Manitouline appelée dans les cartes du P. de Charlevoix *Manitoualin*. Une grande partie des sauvages qui l'habitent sont chrétiens et sont bien dignes de ce nom. Là réside Mr. Proulx missionnaire diocésain qui nous attend à bras ouverts. Il y a de plus en différens lieux sur les bords des lacs Erié et Huron quelques habitations de sauvages vagabonds, qui professent une si grande indifférence pour la religion, qu'il semble presqu'impossible de les réunir.

Mais il est à une douzaine de lieues d'ici sur le lac S. Claire une Ile appelée

appelle Walpole ou l'île du sud, digne d'attirer le zèle des missionnaires de la Compagnie. Là se trouvent un grand nombre de sauvages, auxquels le gouvernement se propose d'adjoindre tous ceux qui sont épars dans le pays. On nous a dit dès notre arrivée, que depuis longtems les ministres anglicans et méthodistes faisaient de vains efforts pour s'y établir, et que les sauvages n'en voulaient pas. Dernièrement on disait qu'ils ont encore le désir de se convertir à la prière des français; que cependant ennuyés d'attendre ils viennent de consentir à recevoir un ministre et une école qui leur étaient offerte; que déjà le gouvernement avait autorisé la construction du temple, du presbytère et de l'école; mais que les choses n'étaient pas tellement arrêtées, que l'on ne put les faire changer. Sur cet avis, nous nous hâtames d'envoyer le P. du Ranquet sur les lieux. Il partit avec le F. Jennesseaux le 17 avril. J'attendais sa première lettre avec impatience, afin de vous faire part de ses premiers essais auprès des sauvages, essais bien importans et qui devaient nous donner une idée de la facilité ou de la difficulté de convertir ces infortunés. Cette première lettre arriva enfin. Le P. du Ranquet, au 22 avril, était encore sur le bord de la rivière S. Claire, attendant le moment d'entrer dans l'île, prenant des renseignemens sur cette mission, et recevant l'hospitalité du Capitaine Keating, qui a inspection et beaucoup d'influence sur toute la contrée. Sa femme est une sauvagesse convertie, très bonne chrétienne, et sa mère a beaucoup de zèle pour la conversion des sauvages. Le Capitaine est anglican, il avait obtenu à la place d'un ministre méthodiste destiné a demeurer dans l'île, un ministre anglican, qui déjà en avait pris possession. Cependant il paraissait devoir être favorable à la mission catholique. On avait dit au P. du Ranquet, que les plus grands obstacles au succès étaient les mauvaises dispositions des sauvages, gatés par leurs rapports avec les blancs, ivrognes, jongleurs, sorciers &c. Comptant sur le secours du ciel, il pénétra dans l'île, d'où il m'écrivit une 2e lettre. Elle m'arriva le soir du 30 avril; le P. Choné était parti avec notre jeune interprète le matin même de ce jour pour aller le rejoindre. Dans cette lettre le P. du Ranquet annonçait qu'il était encore campé à la belle étoile et qu'il n'avait pu rien faire jusque là. Il préparait les voies, en visitant les cabanes dans lesquelles il trouvait bien de la froideur. Il faut observer que le gouvernement anglais interdit l'entrée de l'île à tous les blancs, et qu'il faut pour y résider une autorisation spéciale, que du reste le Capitaine s'était chargé d'obtenir pour nous. Le 3 mai je reçus à la fois 2 lettres, l'une du 26 avril, l'autre du 30, dans lesquelles le P. du Ranquet me faisait part du peu de succès de ses premières tentatives. Il était décidé a élever une petite chapelle en toile; elle s'était faite comme par enchantement sous la main du F. Jennesseaux en moins de 10 heures.

Le lendemain

Le lendemain, dimanche un bon nombre de sauvages devaient s'y rendre; on espérait beaucoup, mais dès le matin on vint dire au Père que pendant la nuit, avait circulé par tout la défense d'assister à la prière du prêtre, et l'ordre d'aller a celle du ministre. Un seul sauvage eut le courage de se rendre à la chapelle catholique; au surplus les autres ne furent pas plus zélés a aller entendre le *Preacher*. Ces sauvages manifestent la plus opiniâtre résistance à tout prosélytisme. Ils ont déclaré qu'ils se contenteraient de l'école protestante pour leurs enfans qu'ils les laisseraient libres d'embrasser la prière du ministre; que pour eux ils persisteraient dans les usages de leurs pères. — Quoiqu'il en soit le Père Du Ranquet persevérait à espérer contre toute espérance, ne comptant plus rien sur les hommes. C'est le mois de Marie, et cette œuvre est l'œuvre de son cœur. Ne nous étonnons nullement des efforts de l'enfer pour conserver ce retranchement de l'infidélité; si le démon perdait ce poste, il perdrait son influence sur toutes ces contrées du haut Canada. Si cette mission réussit, il faudra nécessairement là un prêtre pour en conserver les fruits; autrement le ministre trouvant la sa vie toute gagnée, ne manquerait pas de les détruire, ou du moins de les empoisonner. Vous le voyez, ces missions coûteront bien des peines pour réussir, vû la mauvaise disposition de ces hommes dégradés, bien des ouvriers à cause de la multitude des ministres qui pénètrent partout, les mains pleines d'argent; mais si elles réussissent, elles seront comme une digue à l'invasion ou au progrès de l'erreur. J'espère du reste, qu'en concurrence avec les anglicans et les méthodistes nous avancerons plus qu'eux; par les prières de la Compagnie, la force et la douceur d'un zèle inconnu aux hérétiques pénétreront nos âmes. D'ailleurs si le sang des martyrs et les sueurs des apôtres sont une semence de chrétiens, que n'avons nous pas à espérer pour ces pauvres contrées! De plus la confiance des Canadiens nous est assurée, et ceux-ci ont beaucoup d'influence sur les sauvages. Depuis dix jours j'ai été appelé quatre fois par des paroisses étrangères à 5 et 7 lieues d'ici. Les familles éloignées nous envoient souvent des enfans à baptiser et à instruire, des pécheurs à convertir et même les dépouilles mortelles de leurs parents à inhumer et à bénir, au risque d'être refusé et de faire d'inutiles voyages.

Je finis en vous priant de bénir votre petite colonie des forêts américaines.

Je suis mon R. Père etc.

L. Point, s.j.

P. S. Je viens encore de recevoir une lettre de nos M. de l'Ile du Sud (ou Walpoole). Toujours difficultés croissantes. L'agent Keating paraît aujourd'hui favoriser ouvertement le ministre

ministre: Il va faire exécuter les plans du gouvernement, qui donne pour cela 3 mille piastres (18,000 fr). Nos Pères sont réduits à espérer ou à désirer de ne pas être renvoyés de l'île. J'écris à Mgr; j'espère qu'il obtiendra quelque chose de plus favorable. La petite caravane n'est encore que campée: une église en planches et couverte de toile; une tente pour les deux Pères et une cabane de joncs pour les deux compagnons, voilà la demeure de N.S. et de ses missionnaires. Pour les vivres, ils ont partagé d'abord avec un pauvre Canadien de l'île, qui depuis a bien voulu leur procurer des aliments. Le P. du Ranquet croit que cette mission ne s'établira que très lentement; il propose, ainsi que le P. Choné, de laisser l'œuvre commencée à un troisième Père, qui la continuerait, en apprenant la langue sauvage, tandis que deux autres iraient tenter ailleurs une autre œuvre. Cela suppose que nous aurions alors le renfort que nous attendons avec tant de désirs. Pour nous emparer à la fois des principales avenues (ce qui est bien important) il faudrait être ce me semble, au moins six Pères: deux ici, deux à l'île Walpoole, d'où on donnerait des soins jusqu'au lac Huron; et deux à Manitouline.

4e Lettre

Le R. Père Chazelle supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Canada à son Supérieur en France.

Sandwich, 15 juillet 1844

Mon Révérend Père

P.C.

Je profite du premier moment de relache depuis mon retour d'une mission dans le voisinage du lac Huron, pour vous donner des nouvelles sur vos enfans et sur leurs travaux.

Le P. Point vous a déjà transmis quelques détails sur son troupeau et sur les espérances que nous avons conçues, il vous a dit aussi nos premières tentatives sur l'île de Walpole voisine de Sandwich et toute peuplée de payens. Mgr de Toronto ne savait pas qu'il y eut si près de nous un si beau champ à cultiver. Il fut agréablement surpris de l'apprendre quand vers le commencement de septembre, il vint nous visiter; cette paroisse eut l'honneur de le posséder trois jours entiers. Nouvellement arrivés nous n'avions pu donner à cette terre toute la préparation désirable pour la mettre en état de recevoir avec plénitude les biens spirituels attachés à la visite du premier Pasteur. Cent de nos paroissiens reçurent pourtant avec piété le sacrement de Confirmation. Depuis, une mission à laquelle cependant j'aime mieux

donner

donner le nom plus modeste de retraite a commencé un renouvellement plus universel de ce bon peuple

Mission aux sauvages de Port-Sarnia

J'accompagnai Mgr à son départ. Non loin du lac Huron nous trouvâmes 4 à 500 sauvages Chipawas presque tous méthodistes mais dégoutés la plupart, de cette secte plus étrangement égarée ici que partout ailleurs: les voyant en général disposés à retourner à la religion de leurs pères, vous concevez qu'il me tardait de leur rapporter notre sainte foi qu'ils semblaient presque redemander. J'en formai dès lors le dessein et depuis mon retour dans le Haut Canada cette année, j'ai commencé à le mettre à exécution; je viens de terminer cette première excursion apostolique

Port-Sarnia, c'est le bourg qu'habitent ces sauvages, est situé à vingt deux milles vers le nord de l'île Walpoole: c'est là que le trente juin j'ai baptisé Douze adultes presque tous méthodistes et huit enfans: ces dix-huit néophites avec deux autres que j'avais précédemment baptisés, complétèrent le nombre de vingt sauvages catholiques non loin de l'île Walpoole. Environ vingt deux autres sauvages se sont trouvés à Sarnia ou dans le voisinage: renouvelés par les saints exercices que nous leur avons donnés ils sont maintenant pleins de joie et de confiance. Le P. du Ranquet quittera son île Walpoole au moins une fois par mois pour aller dire la Messe et exercer le saint ministère dans cette chrétienté renaissante.

Lorsque j'arrivai à Sarnia j'avais principalement en vue les sauvages; mais procédant avec des égards dont ils sont très flattés, je ne me plaçai point sur leurs terres et j'annonçai que je venais pour les catholiques Canadiens et Irlandais qui sont dispersés sur les bords de la rivière St Clair. Bon nombre de ces sauvages, beaucoup plus que je ne pensais se rendirent auprès de moi: Dieu a béni mon ministère: le mouvement est donné, et il est permis d'espérer que sa grace toute puissante continuera l'œuvre qu'elle a commencée d'une manière bien sensible. Le Ministre méthodiste s'aperçut un peu tard du fléau prétendu qui ravageait son troupeau: son zèle dégénéra presque en fureur; mais ses emportemens ont probablement plus servi notre cause que la sienne. J'avais pour interprète un jeune canadien qui parle l'Algonquin à ravir: il a passé l'hiver dernier avec nos Pères à Sandwich. Le P. du Ranquet me joignait le 28 juin et le même jour arrivait aussi l'abbé Proulx. Cette circonstance a été un trait providentiel. Le nom du missionnaire de la grande Manitouline est connu de presque tous les sauvages du Haut-Canada, et ceux-ci en particulier en avaient souvent entendu parler. La messe fut célébrée le 29 et le 30 dans un verger sur la rive gauche de la rivière St Clair et presque au bord du lac Huron. Comme Mr Proulx avait amené huit sauvages de l'île Manitouline, presque tous les chants furent exécutés en leur langue. Le concours des Protestants et des Catholiques était nombreux. Le spectacle de nos saintes

cérémonies

cérémonies aurait suffi seul pour produire une impression favorable.

Le 10e jour de ce mois je descendis le St Clair avec le P. du Ranquet et Mr Proulx : nous prîmes en passant le P. Chouë qui était dans l'île Walpole ; en sorte que nous nous trouvâmes tous un instant réunis à Sandwich, vous pouvez penser avec quelle joie. Bientôt le P. Chouë partit pour l'île Manitoulins avec Mr Proulx qui avait eu pour principal objet de son voyage de venir le chercher. Le P. Point reste maintenant seul chargé de Sandwich : cette paroisse est un fardeau qui accable ce bon Père ; outre la construction de l'Eglise et les œuvres ordinaires il est actuellement occupé de la première communion de plus de cent cinquante enfans. Le P. du Ranquet et le F. Jennesseaux ont repris leur poste à Walpole où je les ai plusieurs fois visités. Le Père travaille prodigieusement, et, quoiqu'il paraisse infatigable, j'ai cru devoir lui recommander plus de modération. Tout le monde admire son zèle et la facilité avec laquelle il se condamne à tous les genres de travaux et de privations. Il est parfaitement secondé par le Frère son compagnon, dont le zèle plein d'activité est également digne d'éloge. Quoique leur situation soit maintenant plus supportable qu'au commencement, ils n'ont encore pour logement qu'une petite cabane en joncs et une très petite tente en toile. Leur nourriture se réduit a un pauvre et strict nécessaire ; ils se jugent pourtant les plus heureux des hommes ; les privations et les fatigues ne sont rien pour eux. Quant aux épreuves qui leur viennent des obstacles suscités à leur ministère, elles finissent aussi par devenir de grandes consolations.

Après la mission de Port-Sarnia, dispersion des missionnaires en différens points.

Du reste, quoique ce soit presque uniquement à l'intérieur qu'ils trouvent un dédommagement à leurs souffrances, un peu de jour cependant commence à luire même au dehors : l'Agent, si zélé pour le ministre hérétique, a été accusé par lui auprès du gouvernement ; il en est résulté que le ministre a quitté l'île et que très probablement il n'y rentrera plus ; que l'Agent est exposé à perdre sa place et que tout ceci est très favorable à notre entreprise. La permission de bâtir a été enfin accordée ; déjà malgré la pénurie de fonds, on fait les préparatifs pour construire une chapelle en bois à laquelle sera jointe une école. Quoique l'opposition du gros des sauvages persévère, on croit remarquer des indices de changement dans un petit nombre. Les résultats consolans à Port-Sarnia que je viens de vous exposer, auront, je l'espère, une heureuse influence sur les sauvages de l'île du Sud.

Espérances pour la Mission de Walpole.

Dans le voyage que j'ai fait cette année pour me rendre de Montréal au lac St Clair, j'ai été jusqu'a Pentaguishene qui est au centre de l'ancien pays des Hurons, et j'y ai trouvé l'endroit où fut notre maison de Ste Marie. J'ai aussi visité l'île de St Joseph qui reçut les débris des chrétientés Hurronnes massacrées ou dispersées par les Iroquois ; et là comme à Ste Marie j'ai contemplé tristement quelques ruines. Je sais en quels lieux furent les bourgades de St Louis et de St Ignace illustrés par le dévouement apostolique et par le martyre des Pères de

Brébeuf

de Brébeuf et Gabriel Lallemant; mais je n'ai pu découvrir aucun vestige, aucun signe qui me fit reconnaître l'endroit précis où ces villages étaient situés. Tout ce pays n'est maintenant qu'une épaisse et vaste forêt... Inutile de vous dire, mon Révérend Père, que de pareils pélerinages remuent jusqu'au fond du cœur tout ce que la Religion, la Compagnie et la France peuvent jamais exciter de beaux sentimens dans l'ame d'un Jésuite; tous les nobles sentimens se trouvent réunis en ces lieux et l'on y reçoit une force nouvelle pour se sacrifier à la même cause que les serviteurs de Dieu, nos ancêtres.

Agréez, mon Révérend Père, etc.

P. Chazelle, S.J.

5e Lettre

Le P. Chouné Missionnaire de la Compagnie de Jésus au Canada
à son Supérieur en France.

Lac Huron-Ste Croix de la grande Manitouline, 16 juillet 1844.

Mon Révérend Père

P. C.

Je suis maintenant à l'île Manitouline, au nord du lac Huron, avec le missionnaire qui évangélise les sauvages depuis 7 ans. J'y suis arrivé le 8 juillet. Nous faisons une neuvaine à St Ignace, patron de la partie de l'île où est établie la mission protestante, et il y a instruction tous les jours. Quoique je ne sache pas encore assez la langue pour converser, je fais cependant l'instruction tour à tour avec mon collègue. Les deux premières fois j'avais fait traduire mes paroles par un métis qui parle le français canadien; mais hier j'ai parlé moi même en lisant l'instruction que j'avais eu soin d'écrire, et j'ai été compris par mon auditoire. Les sauvages m'ont donné le nom de Kaunuchkawittagosit (celui qui a de la force dans la parole). Déjà ils m'avaient entendu parler par interprète, le dimanche à l'église, et dans un conseil général assemblé pour la construction de notre maison; car le presbytère ayant été brulé au printems dernier, nous habitons pour le moment une cabane empruntée aux sauvages.

L'île Manitouline a près de 30 lieues dans sa plus grande étendue; sa plus grande largeur est de 15 lieues environ. Les sauvages, la plupart infidèles, sont répandus le long des côtes; mais je ne saurais encore vous en dire le nombre. Le village catholique où nous faisons habituellement notre résidence renferme 500 habitans; si nous y ajou-

tons

tons quelques autres familles catholiques répandues dans les différentes parties de l'île, nous pourrons compter 7 a 800 fidèles. Il y a aussi un village protestant où réside un agent anglais venu dans cette île, il y a 9 ans, dans le dessein de faire un établissement en faveur de ceux qui embrasseraient le protestantisme. Dans ce village protestant appelé Manitouaning, et que nous nommerons désormais St Ignace, il y a aujourd'hui des ateliers de forgerons, cordonniers, charpentiers, menuisiers etc. et ce sont des anglais ou des écossais qui en ont la direction. Les filles peuvent aussi y apprendre à coudre. De là mille dangers de perversion dans la foi et dans les mœurs. Les chefs d'ateliers sont libertins; et les protestans, surtout la femme de l'agent, sans parler du ministre, sont hérétiques jusqu au fond des entrailles. Ceux des sauvages qui veulent s'établir dans ce village, y sont favorisés; on leur bâtit une maison pour eux et pour leur famille, on les admet dans les ateliers et ils y apprennent quelque métier. Malgré tous ces avantages, nos sauvages catholiques se sont tenus éloignés de cet établissement, et ils ont préféré à tous ces intérêts temporels le précieux trésor de la foi: s'il y a eu des exceptions, elles ont été extrêmement rares. Néanmoins si cet état de choses dure encore longtems, il est bien à craindre qu'il n'entraîne après lui un grand nombre de défections dans notre petit troupeau. Je n'ai qu'un espoir: on dit que le gouvernement va retirer, dans trois ans, les agents immédiats des sauvages, et que ceux-ci n'auront à traiter qu'avec le secrétaire du gouverneur. J'espère aussi que St Ignace viendra au secours de ses enfans et qu'il mettra en fuite les loups qui ravagent le troupeau mis sous sa protection. Toutefois les sauvages catholiques, en général, étant peu instruits, c'est une raison de plus pour craindre qu'ils ne se laissent attirer par les avantages qu'on leur promet. Permettez-moi, mon R. Père, d'indiquer quelques remèdes propres, ce me semble, à neutraliser le mal.

Si nous avions ici deux ou trois frères, par exemple, un menuisier, un charpentier et un forgeron, nous pourrions pourvoir aux plus pressans besoins des sauvages; ils sont quelquefois obligés d'aller à 40 lieues pour avoir des instrumens de première nécessité. De plus, par ces métiers, nous pourrions attirer beaucoup de sauvages infidèles des environs et des terres plus éloignées à venir s'établir ici. Avec les sauvages errans on ne peut rien faire de solide, ils croupissent dans une ignorance absolue ou retournent à leurs premières superstitions.

Il nous faudrait en second lieu des ressources pécuniaires que nous n'avons pas. Nous sommes occupés maintenant à bâtir une maison, et pour qu'elle soit achevée avant l'hiver qui commence ici de bonne heure, Mr Proulx, missionnaire de l'île, sera obligé d'emprunter l'argent nécessaire pour cette petite construction. Et ici la main

d'œuvre

d'oeuvre est très chère; il faut faire venir les ouvriers de 40 à 60 lieues. Ajoutez que nous n'avons pas d'Église décente, et qu'il nous faudra nécessairement en bâtir une l'année prochaine.

Je désirerais bien aussi venir au secours de nos sauvages dans l'extrême indigence à laquelle ils se voient condamnés. A l'approche des récoltes, un grand nombre d'entre eux jeûne forcément. Ils passent quelquefois plusieurs jours sans manger; ils n'ont alors pour se sustenter qu'un peu de sucre d'érable recueilli à la fin de l'hiver. Ils font de l'eau sucrée, et voilà toute leur subsistance. Quoique l'on fasse il y aura toujours de ces pauvres affamés; cependant si je puis m'insinuer assez dans leur esprit, j'ai dessein de leur apprendre à faire cette année un magasin de réserve. Chacun paierait une espèce de dîme qui servirait à assister ces besoins communs, aussi bien qu'à ceux qui viennent de loin le samedi pour entendre la messe du dimanche. J'en ai vu dernièrement, qui étaient partis de chez eux le samedi matin, arriver à 10 heures du soir; je demande à l'un d'eux: as-tu mangé? - Non, pas depuis le matin - et je n'avais presque rien à leur donner. Après avoir mangé un petit reste ils se couchent sur la planche, et les voilà jusqu'au lendemain à 2 heures après-midi. Cela perce le cœur. Ce sont quelquefois des jeunes gens qui n'osent pas aller demander chez d'autres.

Si nous parvenons à déterminer quelques familles à augmenter le nombre des enfans de Dieu, il faut nécessairement les attirer dans le centre de la mission pour les y établir et les y instruire. Mais il faudra aussi pourvoir aux alimens indispensables, et comme toute la terre est encore presque entièrement chargée de forêts, il faudra, avant de la livrer à la culture, abattre les arbres, et cela demande du temps. Que faire, en attendant, pour leur donner de quoi se nourrir? Je voudrais leur procurer des filets pour la pêche, du sel et des tonneaux pour conserver le poisson; puis je les engagerais à vendre une partie de leur pêche que l'on enverrait au Détroit, à 100 lieues, afin d'acheter de la farine, du sel et un peu de lard.

Les sauvages faisaient autrefois la chasse; mais aujourd'hui elle est, pour ainsi dire, impossible dans l'île Manitoutine: Le gibier est devenu extrêmement rare et les courses qu'il faudrait faire sont presque incompatibles avec la culture des terres. D'ailleurs ils sont déjà obligés de s'absenter souvent du lieu choisi pour leur habitation: le sucre au printems, les écorces à lever au tems où nous sommes, pour y mettre le sucre l'année suivante, enfin la pêche durant l'automne, autant de courses qui leur font quitter leurs demeures.

Il y a encore bien d'autres besoins; il faudrait les habituer à élever les ani-

maux

animaux. Déjà on a commencé, et apparaissent de loin en loin des moutons, des vaches, des poules, etc, mais il y a encore bien à faire avant qu'ils aient ce qui serait de première nécessité.

Vous me demanderez peut-être, mon Révérend Père, comment nous vivons dans une île privée encore presque de toute ressource? Jusqu'ici point de difficulté. Un peu de lard que nous envoyons acheter à Penitanecochin, à 60 lieues, ou au Détroit, à 100 lieues d'ici, un peu de farine, du maïs, des pommes de terre, du poisson; voilà notre vie.

J'ai l'honneur d'être etc.

Chonè, s.j.

6e Lettre

Le F. Joseph Jennesseaux de la Compagnie de Jésus
à un Frère Coadjuteur de la même Compagnie.

de l'île Walpole, 9 août 1844.

Mon bien cher Frère.

La Paix de N.S.J.C.

Depuis deux ans et demi que j'ai quitté St Acheul, j'ai regretté souvent de ne pouvoir vous écrire une lettre pour resserrer de plus en plus les liens de la charité fraternelle qui nous unissent en J.C. Je sais le plaisir que vous aurez de recevoir des nouvelles des missions sauvages, je profite donc d'un court loisir que le R.P. Chazelle me procure pour vous faire connaître la mission de l'île Walpole. Cette île est située au Nord-Est du lac St Clair, vers l'embouchure de la rivière du même nom.

L'année dernière le R.P. Chazelle ayant accompagné Mgr de Toronto dans sa visite pastorale; ils apprirent qu'un grand nombre de sauvages encore payens habitaient dans cette île, et ils résolurent de les secourir. En conséquence, au printems on nous avertit de nous disposer à partir, le P. du Ranquet et votre serviteur.

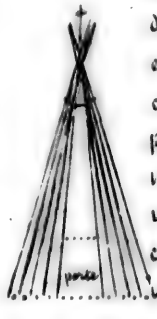
Le 15 ou 20 avril, nous nous embarquâmes sur un bateau à vapeur, à bord duquel nous arrivâmes à moitié chemin de notre mission. Nous couchâmes chez un bon vieux missionnaire qui est là pour les Canadiens et les Irlandais; le lendemain nous prîmes une barque pour traverser un grand marais de 5 à 6 lieues, on pourrait l'appeler

l'appeler le marais aux serpents, nous en rencontrions à chaque pas: quand nous arrivâmes dans un bois, il n'y avait plus de chemin ouvert devant nous, plusieurs petites rivières nous arrêtaient dans notre marche; il fallait s'embarquer en canot et nous n'en avions pas; heureusement nous trouvâmes quelques Irlandais catholiques qui nous reçurent avec le respect qui leur est comme naturel pour les prêtres. Nous couchâmes chez eux, et le matin ils laissèrent là leurs travaux, pour nous conduire à notre mission, éloignée encore d'une Journée.

A peine arrivés dans l'île, nous allâmes rendre visite à l'Agent du gouvernement, il nous reçut poliment. Nous restâmes trois jours chez lui à cause du mauvais tems. Il ne put nous accorder la permission de bâtir que nous demandions, mais il écrivit à un Agent supérieur. En attendant, nous campâmes dans l'île: le Père disait la sainte messe sous notre tente; le prêtre et le servant remplissaient toute l'Eglise; une famille canadienne, près de laquelle nous étions campés, assistait dehors à la 5te Messe.

Nous demeurâmes ainsi 5 à 6 jours pendant lesquels nous préparions les matériaux pour notre construction projetée; mais comment bâtir, quand on ne peut pas bâtir! Nous, nous avons planté des piquets et avec de la toile et des nattes de roseaux, nous avons fait une pauvre chapelle: nous demeurâmes là quelques jours. Mais voilà qu'une belle nuit, un ouragan terrible renverse notre cathédrale; nous nous réveillâmes au bruit de notre tente qui flottait sur le point d'être emportée. Le P. Choné et un petit canadien qui l'accompagnait étaient arrivés cette nuit là même; nous nous mîmes à l'ouvrage tous les quatre pour relever notre chapelle, mais nous cherchâmes un endroit plus abrité.

A ce 2d campement nous fîmes notre chapelle un peu plus grande. Peu de sauvages y venaient à la messe; mais le Dimanche nous y voyons toute espèce de gens, Sauvages, Canadiens, Irlandais, Anglais etc; catholiques, méthodistes, anglicans, payens etc. Voilà l'auditoire qu'avait le P. du Ranquet. Aussi, plus tard, tous les dimanches à la messe il prêcha en sauvage, fit une lecture en anglais et un résumé en français. Revenons à notre bâtisse. Notre cathédrale faite, ce qui fut l'affaire d'un jour, nous dressâmes encore une cabane de roseaux pour nous loger, la tente étant trop petite pour quatre. Le R.P. Charelle appelait la nôtre le dôme de St Pierre parceque'y ayant couché et ne pouvant dormir il voyait la voûte parsemée d'étoiles. Cette voute, c'est l'ouverture qui est ménagée au haut de la cabane pour laisser échapper la fumée. Vous pouvez voir à côté grossièrement dessinée la forme de ces cabanes (+) Une douzaine de perches de 10 ou 12 pieds de long, voilà la charpente; sur ces soliveaux on étend des nattes de roseaux tressées par les sauvages, voilà les murs; la porte c'est une toile ou une couverture étendue. Les sauvages passent



les hivers

les hivers les plus rudes dans ces cabanes: au centre est placé le feu et on se couche à l'entour; souvent il arrive des accidens, la maison brule; heureusement on est vite dehors. J'ai fait la cuisine là dedans pendant quinze jours, mais la chaleur et la fumée m'ont contraint de chercher un local plus large. Ma cuisine est toujours restée comme celle des sauvages à peu près; seulement elle est plus spacieuse. Plusieurs chevaux sauvages peuvent y tenir, et je ne suis pas gêné par la vapeur de la chaudière. Devinez un peu cela; c'est que je suis dehors. Dans notre 2e cabane, comme je disais plus haut, nous étions à l'abri du vent, mais en échange nous étions comme dans un repaire de serpents de toute espèce; ils entraient souvent dans notre logis. Un jour, pris de la natte où j'étais couché, nous en avons tué un, long de trois pieds; j'ai de la peine à me faire à leur visite; j'ignore s'ils sont mal intentionnés; mais je les reçois toujours en ennemis: Dans le nombre il y a des serpents à sonnettes dont la morsure est mortelle; mais admirez les soins de la paternelle providence qui a mis le remède à côté du mal; partout où il y a de ces serpents, on trouve trois herbes (j'en connais deux) qui ont la propriété de guérir de leur morsure; toute la préparation consiste à mâcher les feuilles et à les appliquer sur le mal.

Nous demeurâmes là quelque tems, attendant la permission de bâtir: le P. Du Ranquet passait tout son tems à parcourir l'île, allant de cabane en cabane pour apprivoiser ces sauvages: ils sont ivrognes et paresseux à l'excès; ils font à peine ce qui est nécessaire pour vivre; ils vont à la chasse ou à la pêche quand la faim les tourmente trop: les femmes sont plus laborieuses que les hommes; elles font presque tout le travail. Ils sont aussi peu obligeants entre eux et surtout envers les blancs. Si on veut de leur part un service, il faut commencer par leur montrer la récompense. Je crois pouvoir attribuer en partie cet égoisme au mélange de nations qui conservent toutes un caractère propre et une certaine froideur pour les hommes d'une autre race. Tous les sauvages qui sont dans cette île sont comme un ramassis de toutes les tribus, et chacun d'eux avec le caractère distinctif de son origine. Ils parlent tous algonquin avec des différences qui rendent bien pénible l'étude et l'intelligence de cette langue. Les principaux sont les <u>Courte-oreilles</u>, les <u>Longs-cheveux</u> &c. Leurs usages sont pour le fond les mêmes. Pendant l'été ils n'ont en général pour tout vêtement que ce qu'ils appellent brayettes: tous les portent: c'est une ceinture à laquelle sont attachées deux bandes d'étoffe pendantes l'une derrière, l'autre devant; à quoi ils ajoutent une chemise d'indienne si sale qu'on n'en peut discerner la couleur, et de plus, souvent pourrie et à moitié déchirée. Pour beaucoup, laver son linge, le raccommoder, le changer sont choses inconnues: Les plus propres portent de plus une sorte de pantalon qui couvrent les jambes; s'ils n'ont pas les pieds nus, ce qui

leur

leur est ordinaire; ils les ont couverts de chaussons faits de peaux d'Original: ils préparent eux mêmes la peau, en découpent les pièces avec des nerfs d'animaux: c'est souvent aux pieds qu'ils mettent le plus de luxe. Leur coiffure est un grand mouchoir qu'ils nouent à la tête, découvert par le haut et entouré de plumes quand ils peuvent en avoir; leurs grands cheveux noirs sont partagés en plusieurs tresses faites avec soin et auxquelles ils attachent toute sorte de petits objets, plumes, sonnettes, &c; ils font de même aux pendants d'oreilles qui ne sont souvent qu'un fil de fer, ou une corde mince; plusieurs aussi ont un anneau pendu au nez.

Les femmes sont plus décemment vêtues; elles se roulent depuis la ceinture jusqu'aux genoux une pièce d'étoffe qui fait une fois et demie le tour du corps. elles portent de grandes guêtres appelées mitas et assez semblables à celles qu'on portait autrefois dans certaines campagnes de France. C'est là qu'est le luxe de la sauvagesse; les rubans et les perles y sont prodigués ainsi qu'à leurs souliers qui du reste sont comme ceux des hommes. Elles portent en outre une blouse d'indienne qui descend jusqu'au dessus des genoux; puis une sorte de pèlerine garnie de petites sonnettes de métal argenté, des colliers le plus qu'elles peuvent. A leurs longs cheveux noirs soigneusement tressés elles attachent un ample ruban qui flotte sur leurs épaules: Voilà une sauvagesse dans son grand costume. Elle le complète en s'enveloppant d'une couverture lit, ou si elle est riche d'une pièce de drap bleu ou rouge.

La cuisine sauvage est bien simple, tous les ustensiles se réduisent à une chaudière et à une cuillère de bois. Deux piquets plantés en terre, une perche en travers, voilà le fourneau et la cheminée; la crémaillère un petit bois crochu. La préparation des alimens répond au reste; remplir d'eau la chaudière, y jeter 5 ou 6 poissons, voilà tout; point de sel ni autre assaisonnement: faut-il rôtir un poisson ou tout autre chose, le sauvage l'embroche dans un bâton qu'il plante dans la terre devant le feu: à mesure que la pièce rôtit, il arrache le petit piquet qu'il plante de nouveau en le tournant.

Le sauvage n'a point d'heure pour ses repas, la femme fait cuire ce qu'elle a, et chacun va manger quand bon lui semble. Cuillère, fourchette et autres instrumens en usage chez vous, sont des choses qui ne leurs paraissent pas nécessaires. Souvent je leur offre à manger: et ils ne refusent jamais; quand je leur donne une fourchette, ils ne savent qu'en faire; elle les embarrasse. Pour les heures du jour ils se règlent sur le soleil; quand je demande à l'un d'eux à quelle heure viendras-tu me voir? aussitôt il regarde en l'air et me dit en me montrant du doigt un point du Ciel: quand le soleil

le soleil sera là, je serai ici.

Ces peuples sont très attachés à leurs coutumes anciennes, il y a parmi eux beaucoup de médecins qui se vantent de connaître les simples; mais la plûpart sont des sorciers ou jongleurs; ils ont beaucoup d'influence sur le peuple. Lorsque les racines ne produisent pas l'effet désiré, ils disent au malade que c'est un mauvais esprit (matei manitou) qui les possède, et ils recourent pour l'en chasser à mille superstitions: le sorcier invité se rend à la nuit tombante chez le malade qui a dû préparer de l'eau-de-vie et du tabac sur une natte; tous les assistans boivent et fument, et le chef sorcier marmotte quelques mots en dansant autour du malade, et en battant un tambour dont le son est fort désagréable, il fait ces simagrées toute la nuit pour chasser dit-il le mauvais esprit qui possède le malade, le résultat est souvent la mort de ce dernier, et cependant ces jongleurs ont de l'autorité sur tout le peuple!

Tous ont aussi la superstition de donner aux morts à boire, à manger et à fumer. Ils vont prendre leurs repas sur le tombeau de leurs défunts et y laissent toujours quelques alimens.

Ces sorciers donnent aussi de grandes fêtes qui durent 3 ou 4 jours et autant de nuits, plus ou moins, selon qu'ils ont pu ramasser de quoi boire et manger. Là ils font ce semble des sacrifices. Du reste il est difficile de connaître tous leurs mystères diaboliques; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un sauvage catholique nous a dit qu'ils sacrifient des chiens. Ces sorciers, vous le comprenez, opposent à notre sainte religion bien des obstacles à vaincre.

Mais ce n'est pas là toute la difficulté; il y avait dans l'île un Ministre anglican avec une famille nombreuse: la mère, deux frères et une sœur. Le ministre n'était pas très affable non plus que ses parents; les sauvages ne l'aimaient pas, surtout depuis que le P. du Ranquet est allé dans leurs cabanes s'asseoir sur leur natte, leur donnant du tabac et fumant le calumet avec eux.

Le ministre mécontent porta ses plaintes à l'agent qui cependant le favorisait beaucoup, mais il trouvait qu'il n'en faisait pas encore assez, il se brouilla même avec l'agent et l'accusa de beaucoup de choses graves, de sorte qu'ils sont en procès; on dit que le ministre reçut l'ordre de sortir de l'île. Quoiqu'il en soit, il est parti en disant qu'il reviendrait quand l'Église serait bâtie, si les sauvages le demandaient, recommandant bien de ne pas aller entendre le prédicateur français.

Comme nous espérions bâtir prochainement nous cherchâmes une place plus convenable et plus saine que celle où nous étions; nous allâmes nous camper sur la pointe de l'île, lieu très élevé comparé au reste qui est comme un grand

marais

marais, nous sommes de 15 à 20 pieds au dessus du niveau de l'eau. Enfin la permission de bâtir arriva; mais l'agent nous dit que l'endroit que nous avions choisi était désigné pour y exécuter le plan d'un temple Anglican; nous fûmes un peu déconcertés à cette nouvelle; mais nous continuâmes nos préparatifs, résignés, si la force venait à nous arracher la place pour nos ennemis, à nous dire à nous mêmes ce qu'Abraham disait à Lothe si vous prenez la droite je prendrai la gauche.

Sur ces entrefaites, arrive le R.P. Chazelle qui, ayant appris notre situation, examina tout et nous dirigea pour plusieurs choses importantes. Il nous dit que nous avions choisi le bon endroit, qu'il ne fallait pas le quitter, des désirs s'accomplissent et le bon Dieu nous a favorisés encore de ce côté là... On vient de choisir un autre endroit pour bâtir l'Eglise Protestante. Ainsi nous voilà seuls à la tête de l'île.

A la même époque, le R.P. Supérieur apprend que plusieurs sauvages de Port-Sarnia paraissent mécontents de leur Ministre méthodiste et qu'ils aimeraient mieux la prière française; c'est ainsi qu'ils appellent la religion catholique. Aussitôt il se rendit sur les lieux et annonça une mission pour les Canadiens et les Irlandais dispersés sur les deux rives de la grande rivière St. Clair.

Il faut en passant vous donner une idée des tenans et des aboutissans de cette rivière. Elle reçoit dans son sein les eaux des lacs Supérieur, Michigan et Huron, puis se décharge dans les lacs Erié, Ontario. Là se trouve la fameuse chûte de Niagara. Le P. du Ranquet et moi nous ne pouvions nous lasser d'admirer et de regarder ce beau spectacle. nous restâmes un jour et demi près de cette merveille. C'est une chûte d'eau affreuse, d'une hauteur et largeur extraordinaire; le bruit se fait entendre de fort loin; figurez-vous les deux plus grands fleuves que vous connaissez en France figurez vous, dis-je, que toutes les eaux de ces deux fleuves tombent du haut de la cathédrale d'Amiens et vous aurez une idée du Niagara. Mais revenons à Port-Sarnia. Le village est tout entier anglais, mais dans le voisinage, sur le bord du fleuve, 400 milles carrés c'est à dire 1 lieue 1/4 de terre appartiennent aux sauvages.

La mission commence, les Canadiens et les Irlandais catholiques s'y rendent de tous côtés, la nouveauté attire quelques sauvages. Le R.P. Chazelle profite de toutes les occasions, à l'aide d'un jeune canadien qui parle parfaitement le sauvage, et lui sert d'interprète il prêche trois fois par jour, en français, en anglais et en sauvage; le bon Dieu bénit ses travaux et plusieurs se décident à embrasser notre Sainte Foi. C'est surtout par les conversations qu'il faisait du bien avec les sauvages. Il faut vous dire que presque tous les sauvages de Port-Sarnia sont Méthodistes. Vous avez entendu parler de cette secte de

Protestans

Protestans, mais vous ne savez pas combien sont fanatiques ceux du Canada. En voici un très petit echantillon: Ils ont tous les ans des assemblées dans les bois, huit ou dix préparent les assistans par des discours propres à éveiller, sinon les passions, au moins un fanatisme aveugle; le jour et la nuit se passent à boire, à manger, en discours propres à la circonstance. Dans ces entretiens un homme, souvent une femme se croit inspiré, et tout-à-coup l'illuminé crie à l'assemblée écoutez-moi, le St Esprit est en moi, il va vous vous parler. Après quelques paroles plus ou moins déraisonnable, il crie: je vois Jésus! le voilà, je le tiens! Il court en disant: Jésus pourquoi t'en vas-tu?

Une fois un d'eux, emporté par la ferveur, monta sur un arbre en criant Jésus! je le vois! Mais Jésus s'enfuit sur une branche, le fanatique se coucha sur la branche en disant; je le tiens! Un autre aussi d'en bas prétendait l'attrapper en même temps! Les hommes, les femmes se jettent à terre avec des convulsions! Ce n'est pas seulement comique; c'est horrible! Voilà les apôtres qui nous font la guerre. Malgré leur opposition le R.P. Chazelle fit du bien pendant la mission arrive le P. du Ranquet qu'il avait mandé de l'Ile Walpole et Mr Proulx missionnaire de la grande Ile Manitouline. Alors des instructions plus solennelles furent faites, les sauvages bien disposés furent préparés avec soin; il y eut 20 baptêmes; parmi les néophites étaient douze adultes presque tous méthodistes.

Vous comprenez que le Ministre qui, depuis longtems paissait ou empoisonnait paisiblement son troupeau, fut consterné à la vue de ce ravage prétendu; il ne mettait presque jamais le pied dans les cabanes; mais au bruit de ces nouvelles il les visita toutes, au grand étonnement des sauvages; les avertissant que des papistes, des serpents infernaux, etc. venaient pour les tromper et les égarer. Mais hélas! le pauvre pasteur était peu vigilant; ce qu'il appelait mal, était fait; le trouble salutaire était dans le troupeau; prions pour qu'il augmente.

Le 1er juillet, les trois missionnaires descendirent de Walpole à la grande Ile Manitouline avec leur jeune interprète; le P. Chiné les suivit pour partir avec Mr Proulx et les sauvages qui l'avaient accompagnés. Je restai seul dans l'Ile du sud. Car le P. du Ranquet accompagna le R.P. Supérieur pour visiter quelques sauvages dispersés vers le lac Erié.

Pendant son absence un nouvel orage se formait; un courrier fut envoyé par les chefs à notre campement; il me demanda où était la robe-noire et me dit que les Anciens le demandaient. Je lui répondis: il est absent; il reviendra peut-être demain. Sur ce il partit au galop. Le lendemain le Grand-Chef vint seul, et après quelques paroles

indifférentes

indifférentes il me demanda si je pouvais bien le comprendre et sans attendre de réponse il me dit: tiens, Nikanis, (mon frère, c'est ainsi que les sauvages payens nous appellent) je viens t'avertir que les sauvages sont fachés que tu coupes des arbres pour bâtir; ils ne veulent pas que vous restiez dans l'Ile. Le R. du Ranquet à son retour instruit de tout cela consulta l'agent qui lui dit vous avez la permission de bâtir; par conséquent d'abattre des arbres comme bon vous semblera.

Mais il ne s'agissait pas de braver les sauvages et de leur faire voir leur peu d'autorité; on voulait gagner leur cœur. Le R.P. Charelle averti de leur disposition se rendit de Sandwich dans l'Ile; son intention était de convoquer les chefs et les anciens. Le bruit s'en répandit, et comme ils apprirent qu'il avait choisi pour interprète un sauvage qui parle très bien l'anglais et qui à une grande réputation comme interprète, cela leur fit plaisir.

Je dirai en passant qu'il était interprète du ministre anglican et qu'il s'est brouillé avec lui à l'occasion des altercations de ce ministre avec l'agent.

Cet interprète avait été obligé de faire un voyage et depuis il avait été malade, de sorte que les sauvages n'ont pu s'assembler que le 31 juillet, jour de St Ignace; vous voyez, mon cher frère, comme la Providence arrange les choses selon ses desseins.

Les deux Pères qui ce jour là étaient partis pour visiter les principales cabanes apprirent que les chefs et les anciens se réunissaient à notre campement; ils revinrent et trouvèrent environ trente Notables. A l'invitation du Père ils s'assirent sur les bancs du porche de notre chapelle provisoire. Vous aurez sans doute appris à meilleure source les détails intéressants de cette assemblée.

Ils ne dirent rien d'offensant et ne firent point de menaces comme ils avaient fait dans une autre assemblée. Alors ils avaient dit, que si nous voulions continuer à bâtir les jeunes gens viendraient et brûleraient notre Eglise.

Dans cette assemblée, dans cette discussion il y eut beaucoup d'ordre; pas un mot d'interruption ni un signe de mécontentement pendant deux heures et demi que dura la séance.

Il paraît qu'ils nous laisseront faire notre construction, et nous continuons nos travaux. Vous penserez comme moi, mon cher frère, que c'est notre Père St Ignace qui nous a obtenu ce calme au moins pour quelque tems. Je pensais souvent à St Acheul ce jour là. Le baptême a été conféré à plusieurs sauvages. Le dimanche suivant arrivèrent de nouveaux baptisés venus de huit lieues pour se faire instruire de la prière, et entretenir leurs bonnes dispositions. Nous espérons que d'autres feront de même. Ces voyages

sont

sont faciles aux sauvages; ils n'ont ni maison, ni bestiaux à garder; ils s'embarquent. Le canot emporte avec l'homme, la femme et les enfans, leur chien, leur chat, la tente la chaudière; et voilà toute la richesse du sauvage: leurs provisions la Providence les garde: c'est le poisson qui nage dans la rivière, le gibier qui court dans les bois et qui vole dans l'air.

Il y a des sauvages en plusieurs endroits: à trois, quatre et dix lieues d'ici, quelques uns commencent à venir voir le Père, qui leur rend visite aussi; il est infatigable; les sauvages l'aiment et commencent à trouver qu'il parle bien. Il est impossible qu'il continue longtems à faire ce qu'il fait quoique sa santé se soutienne. Mais nous espérons que de la pépinière de St Acheul il nous viendra des plants choisis qui porteront des fruits en abondance sur la terre que nous habitons.

Vous savez, mon cher frère, que nous sommes tous dispersés: à Montréal sont le P. Martin et le F. Luiset, Maître des novices, qui ne sont encore qu'au nombre de trois. Les Pères Tellier et Hanipaux sont à trois lieues de Montréal, au village de la Prairie: et le R. P. Chazelle y fait sa résidence habituelle. C'est la Seigneurie de nos Anciens; le frère Brenant est avec eux. Le P. Point est à Sandwich avec le frère Lupin que nous devons à la Savoie. Sandwich est un village canadien à 300 lieues de Montréal. Le P. du Ranquet et moi nous sommes à 15 lieues de Sandwich. Ainsi vous voyez que nous sommes éloignés les uns des autres.

Maintenant vous désirez probablement que j'écrive quelque chose de particulier de votre serviteur; mais que puis-je vous dire, si ce n'est que je suis tout-à-fait indigne des graces que le bon Dieu me fait? Jamais je ne me suis mieux porté. Voici mes occupations, outre la charge de cuisinier dont je vous ai parlé, je suis sacristain; mais mon Eglise ne me donne pas grand travail: le plancher, c'est le gazon; les murs sont une toile; le toit, des roseaux. C'est cependant là que notre bon Sauveur daigne descendre tous les jours pour nous consoler: Quel excès d'amour! Qui n'aimera un si bon Maître?

Je suis Maître d'école: une dixaine de sauvages, garçons et filles, viennent apprendre à lire et à écrire; ils ont un grand désir d'apprendre et sont intelligents, mais ils ne sont pas assidus à venir; un rien les dérange.

Je suis dentiste, ou plutôt arracheur de dents. Le jour du grand-conseil j'ai opéré devant toute l'assemblée: c'est-à-dire que j'ai délivré de sa dent malade un chef qui m'avait donné sa pratique. Cela m'a fait tout une réputation. Le grand-chef vint aussi me trouver après l'assemblée; il me dit qu'il n'avait pu dormir une

nuit

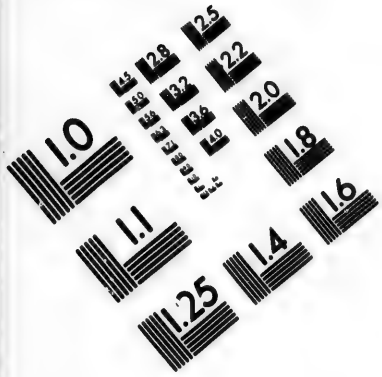
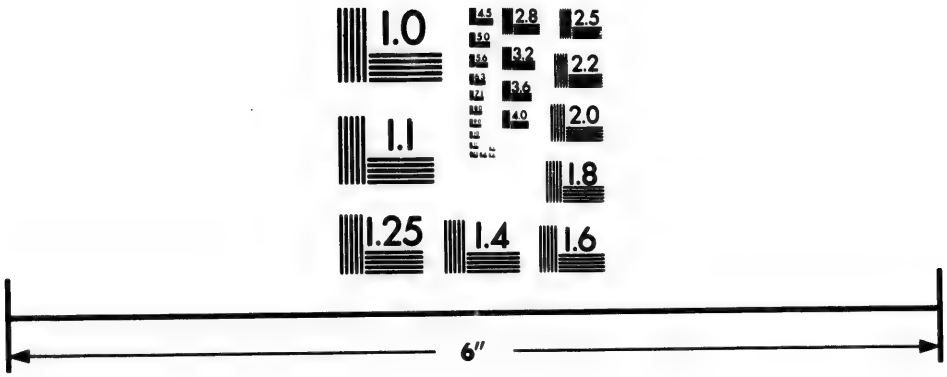
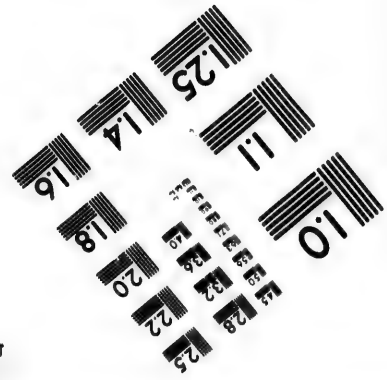


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

nuit à cause du mal de dents et m'offrait sa confiance en cas de nouvelles atteintes de la douleur.

Enfin je suis bucheron, charpentier, menuisier, architecte &c. Nous bâtissons une Eglise en bois de 50 pieds de long et 20 de large; le clocher aura 45 pieds d'élévation. Nous voulons autant que possible suivre les Règles de l'ordre gothique; deux maisons une de chaque côté formeront avec l'Eglise une croix; ces maisons auront 18 pieds de large sur 14 en longueur et, 15 pieds d'élévation. L'une servira de sacristie, d'école; l'autre sera notre logement. Trois canadiens m'aident à bâtir; mais il faut les payer bien cher; si vous veniez, mon cher frère, accompagné de quelques novices, nous ferions des merveilles.

Encore un petit mot, mon cher frère, afin que vous sachiez que nous sommes partout les enfans gatés de la Providence. Notre nourriture est toujours la même: du lard, des pommes de terre; quelquefois du pain; mais le plus souvent nous nous contentons de pâtes que je fais cuire dans le poële ou sous la cendre. De plus le dimanche quelques canadiennes en venant à la messe nous apportent souvent des alimens moins grossiers; elles croient faire une bonne œuvre à N.S. en entretenant la vie d'un Père qui s'use pour les âmes. Notre boisson, c'est de l'eau; mais elle est si bonne, qu'on la boit quasi avec un plaisir trop naturel.

J'oubliais de vous parler de la manière de voyager dans ce pays, les grands voyages se font sur des bateaux à vapeurs d'une grandeur et d'une richesse extraordinaire. Figurez vous le bâtiment de St Ignace à St Acheul sur un grand fleuve, et allant aussi vîte qu'un cheval au galop; vous aurez une idée de ces palais flottants. Le plus grand où j'ai voyagé avait 300 pieds de long, 60 pieds de large; mais nous avons les deux vîmes: les sauvages conservent toujours leur manière de voyager; une grande écorce longue de 10 à 12 pieds relevée aux bords avec d'autres écorces attachées assez grossièrement, voilà leur canot; d'autres creusent de gros arbres et c'est là dedans qu'ils traversent les plus grandes rivières. Je craignais toujours dans cette espèce de canot qui roule comme une boule sur l'eau; j'entrepris de faire une chaloupe à ma façon; et c'est maintenant dans cette chaloupe que je voyage avec plus de sécurité et avec moins de fatigues; car le vent nous pousse souvent plus vîte que la rame du plus habile canoteur. Ainsi vous le voyez, me voilà marin.

Je commence à craindre de vous ennuyer, mon cher frère; cependant il faut que je vous dise que nous avons déjà presque tous les Cantiques du P. Sellier en langue sauvage; les sauvages aiment beaucoup le chant et sont capables de bien chanter; ils ont de l'oreille, et la voix juste, même les femmes; ils ne savent pas lire; mais nous

chantons

chantons à la Messe des cantiques que les uns et les autres apprendront par cœur; ce sera facile; presque tous les airs sont les mêmes. Je vous envoie le Regina Cœli en sauvage pour que vous vous réjouissiez avec la Ste Vierge notre bonne Mère.

Maria Wakwing Ka onkina Kwewien minawas, Alleluia.

Chaie apitch-pahitisso Jesas Kigwissis, Alleluia.

Miekotsgobanen he machi nessint, Alleluia.

Ka minawasihiang aking Kisnipoiang, Alleluia.

Enfin, mon cher frère, je finis en me recommandant aux prières de tous, en vous embrassant dans les SS. Cœurs de Jésus, Marie, Joseph, en l'union desquels je suis.

Joseph Jennesseaux
S.J.

7e Lettre

Le R. P. Chazelle supérieur des missions de la Compagnie de Jésus au Canada, à son supérieur en France.

Sandwich, 10 août 1844.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je viens de passer dix jours dans l'île Walpole. J'y ai célébré la St Ignace avec appareil. Mais la cérémonie solemnelle de ce jour n'a ressemblé en rien à toutes celles que vous connaissez. Ce n'est pas moi qui ai choisi le 31 juillet pour l'événement qui a eu lieu; au contraire je voulais le hâter. Mais plusieurs circonstances ce sont réunies et l'ont fait coïncider avec le jour où la Compagnie honorant son saint fondateur reçoit des graces si abondantes.

Le 31 juillet dans l'île du Sud, ou Walpole, a eu lieu, entre les indiens de cette île et le supérieur des missions, une discussion grave, solennelle, religieuse. La Nation était représentée, par ses Chefs et ses Anciens; et le Père était considéré comme le Chef et

l'Ancien

l'Ancien des Robes-Noires.

Voici ce qui donna lieu à cet événement. Ennemis qu'ils sont du christianisme, les habitans de l'Ile du Sud, n'ont jamais vu qu'avec peine parmi eux, même en passant, un Ministre, un prédicateur quelconque, et ils avaient fini par décourager tous ceux qu'y avait envoyés l'hérésie. Ils espéraient que le P. du Ranquet ferait bientôt ce qu'avaient fait les Méthodistes et les Anglicans. Mais quand ils virent qu'au contraire il allait bâtir une église, leur indignation éclata. Un chef vint, au nom de tous les autres, faire ses plaintes et demander que nul édifice ne fut construit dans l'Ile, sans leur permission. Le Père du Ranquet était absent: on continua les travaux. Mais presque aussitôt après son retour, il y eut dans l'endroit où nous sommes et où l'on voyait des arbres coupés et déjà équarris une réunion assez nombreuse des chefs et des anciens de l'Ile. Beaucoup de questions, des injures et même des menaces assaillirent le P. du Ranquet pendant près de 2 heures. Il tint ferme et répondit qu'il avait la permission du Gouverneur du Canada; que cela lui suffisait et qu'il ne pouvait pas discontinuer les travaux qu'il avait commencés. Je pourrai peut être dans une autre occasion vous parler de cette assemblée qui présenta plusieurs particularités pleines d'intérêt. Aujourd'hui je vous parlerai de celle du 31 juillet qui fut une conséquence de la première; mais je n'ai ni le loisir, ni la connaissance nécessaire de la langue pour vous rapporter au long les harangues qui me furent adressées.

Ces sauvages ont de la facilité à parler; ils disent quelquefois des choses assez remarquables et ils les disent bien. Dans cette assemblée il y eut par intervalle, des espèces de discours; mais la discussion prit à peu près toutes les formes. Point de cris cependant, point de désordres. Les chefs et les anciens parlent beaucoup de la sagesse et ils savent qu'elle doit présider à leurs assemblées.

Le P. du Ranquet si rudement traité, vint aussitôt à Sandwich me rendre compte de ce qui s'était passé. Nous arrêtâmes une ligne de conduite à tenir. De retour dans l'Ile, il se contenta de dire qu'il avait été [illegible]lter l'Ancien, que l'Ancien allait venir et que Mongotas serait son interprète. Cette nouvelle fit plaisir: on voulait voir et entendre cette Robe-noire et le choix de l'interprète était singulièrement approuvé. Georges Henri Mongotas est un sauvage, bel homme, agréable, parlant anglais, éloquent dans sa langue; exercé d'ailleurs à interpréter les discours publics. C'est lui qui a été l'interprète du Ministre Anglican et qui, à l'occasion des démêlés de celui-ci avec l'agent, s'est prononcé si fortement contre lui. Je dirai en passant, qu'il va s'embarquer bientôt à New-Yorck, avec 12 ou 15 autres sauvages dont 3 ou 4 sont de l'Ile Walpole et presque

tous

tous les autres de Port-Sarnia. Il doit être leur interprète et visiter avec eux, l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse. Ils iront aussi en France. Deux ou trois ont fait de ce voyage une spéculation basée sur la curiosité européenne. Ce sera le second envoi de ces nouveaux objets de commerce. Il paraît que le premier a bien réussi.

Le samedi 27, j'étais auprès du P. du Ranquet. Le lundi et le mardi suivants, nous attendions en vain et mon interprète et les Chefs de la Nation. Le mercredi, nous crûmes qu'il valait mieux faire une tournée dans l'île, et nous partîmes en canot. A une lieue de notre camp, et près de l'endroit où le P. du Ranquet avait dressé sa tente pour la première fois, nous rencontrâmes l'orateur le plus célèbre de l'Île, avec six autres personnages distingués. Ils nous dirent où ils allaient. Nous les suivîmes de près, remontant la partie de la rivière qu'on appelle le Chenal écarté qui, à l'Est, forme et baigne l'île du Sud; et nous revînmes ainsi au lieu d'où nous étions partis.

Là arrivèrent bientôt les Chefs, les Anciens et quelques sauvages simples spectateurs. Je crois qu'il y avait près de 40 personnes. Mon interprète arriva. Le costume de ces sauvages était soigné, sans être brillant. Nos insulaires, qui se regardent comme la Nation modèle, méprisent les sauvages à moitié civilisés et tiennent religieusement à leurs anciens usages. Ainsi ils se garderont bien de porter le chapeau, des pantalons et autres parties du vêtement européen. Tous ceux, qui étaient présents avaient la tête ceinte d'un châle et ornée de plumes. Quelques uns se faisaient remarquer, par leurs pendants d'oreille, d'autre par des boucles d'argent suspendues aux narines. Malgré leur prétention de fidélité aux traditions de la vie et de la famille des aïeux, je trouvai parmi eux moins de purs sauvages que je n'avais pensé. Ils offrent souvent à l'observateur des traits et des nuances, qui annoncent le sang européen. Ce qu'on peut encore distinguer, mais plus difficilement, c'est la différence des races. L'histoire des Indiens de l'île Walpole est assez connue. Quatre ou cinq nations, parlant à peu près la même langue, l'Algonquin, ont répandu leurs débris, dans cette partie du Canada, et ailleurs; mais de ces tristes débris ce qu'il y a de mieux, n'est pas venu dans cette île du Lac St. Clair.

J'avais devant moi, ce qu'on pourrait appeler le Sénat de cette Nation multiple. Pour le faire suffisamment connaître, je dois ajouter, que les grands Jongleurs, ou Sorciers y tiennent un rang distingué et que les Chefs en exercent le coupable métier. Presque tous ces nobles indiens étaient couchés, ou assis, à leur manière, sur le gazon, ou sur des pièces de bois. Je les invitai à s'asseoir dans un lieu plus convenable. Après quelqu'hésitation, ils acceptèrent l'offre et par là se trouvèrent, sous le porche de notre

chapelle

chapelle provisoire, comme s'ils y étaient venus, pour assister à la célébration des SS. Mystères. Car ces bancs servent le dimanche, aux Canadiens et aux Irlandais catholiques qui viennent entendre la Messe. L'intérieur du petit sanctuaire est réservé aux sauvages: Du dehors il est parfaitement visible. Ainsi ce fut en présence du St Autel et du Crucifix, que s'ouvrit et se termina cette singulière séance, où j'eus à défendre, contre l'infidélité sauvage notre mission et le christianisme. Assis au premier banc était un vieux sorcier. Je remarquai qu'il ne leva presque jamais les yeux.

Resté dehors à l'angle et au dehors de la chapelle, j'attendais. Un sauvage se lève et dit: Mon frère, je vais parler, au nom de tous les Chefs et de tous les Anciens de la Nation. Après moi, le Grand-Chef parlera. Tu ne nous interrompras point. Tu parleras à ton tour, et nous te laisserons parler, sans t'interrompre. C'était l'Orateur. Aussitôt d'une voix forte et un peu sévère, il demanda d'où je venais; qui m'envoyait et ce que je voulais. Sans attendre ma réponse, sachant bien que je venais établir la Prière, il dit que la Nation n'en voulait point et il donna ses raisons. Sur la fin de son discours, il fit seulement allusion à la chapelle, se contentant d'exprimer avec force l'inutilité de toute tentative pour établir la Prière dans l'île.

Je répondis d'une manière claire et précise, cherchant à formuler mes pensées, selon leurs usages et le génie de leur langue. Je fis quelques compliments, en peu de mots, j'annonçai l'Evangile et je m'appliquai à trouver un accès dans ces coeurs sauvages.

J'avais fini. Aussitôt un jeune homme de 24 à 26 ans se leva: c'était le Grand-Chef. Chez lui, je remarquai un mélange de timidité, de force et de dignité. Son discours fut plus long que celui de l'orateur. Il répéta plusieurs choses qui avaient été dites; ajouta des développements; fit des objections contre la Prière, en général, et après des plaintes énergiques, mais bien exprimées, contre la conduite de mon frère qui, sans sa permission, avait abattu des arbres et voulait élever une magnifique cabane, une Maison de la Prière, il —— demanda de nous, renonciation au dessein de nous établir dans l'île, et cessation perpétuelle des travaux commencés.

En répondant à ce discours, je présentai mes félicitations au Grand-Chef, comme je l'avais déjà fait à l'orateur, de ce qu'il avait sur plusieurs points importants, des idées et des sentimens qui sont d'un chrétien; je chercherai ce qui, pour lui, me parut le côté faible des objections; je parlai de N.S.J.C; et par rapport à notre séjour dans l'île, j'insistai sur deux choses: que nous ne leur demandions rien, si ce n'est de vivre avec eux, et que soit qu'ils prissent la prière ou qu'ils ne la prissent point, tous seraient nos frères chéris, nos amis. La conclusion fut: que nous avions le privilège et le droit de bâtir; que

la Maison

la Maison de la Prière allait s'élever et qu'un jour, je l'espérais, le Grand-Chef et ses enfans la verraient sans aucun sentiment pénible, dominer le point le plus élevé et le plus beau de l'Ile.

L'orateur, après un moment de silence et quelques paroles échangées avec ses voisins, se leva et fit un second discours. Nous fûmes bien surpris de l'entendre parler, même avec un peu de diffusion, de son ignorance, de ses doutes et des perplexités de son âme. Il me donna des éloges et sembla me demander la Sagesse. Cependant il ne fit aucun aveu explicite, aucune concession, au sujet de la Prière. Il se contenta de répéter que le Grand-Esprit lui avait donné la manière dont ils l'invoquaient et qu'ils ne devaient point y renoncer. Puis, il finit, en demandant, avec une certaine timidité, que la construction de la Maison de la Prière, fut suspendue pour quelque tems.

J'allais répondre, lorsqu'on m'annonça que la séance était levée. Elle avait duré plus de deux heures et demie. J'aurais eu plusieurs choses à dire qui me semblaient très importantes; j'ajoutai quelques unes de ces pensées mais ce fut comme en conversation. Ensuite l'assemblée se dispersa peu à peu. Il n'est pas aisé de deviner ce qui se passe dans le cœur d'un sauvage. Mais assez facilement nous découvrîmes des signes d'un mécontentement timide et singulièrement affaibli, par des dispositions meilleures en notre faveur. Dieu avait opéré ce changement.

Voici maintenant quelques détails et quelques réflexions, sur ce débat solennel du 31 juillet, dans l'Ile Walpole.

L'orateur est le chef des guerriers: d'une belle taille, fort et bien fait, il est surtout remarquable par la régularité de ses traits, par un air noble et fier et par les caractères distinctifs d'un homme qui aime beaucoup à parler devant des assemblées. Il vient de refuser d'aller en Europe; je ne veux pas a-t-il répondu, me faire promener et montrer en public, comme une bête curieuse. Le Grand-Chef, d'une taille svelte et un peu au dessus de la taille ordinaire, agréable dans toute sa personne, plutôt modeste que fier, parut et parla toujours, comme il convient à son rang. Je remarquai dans ces deux orateurs sauvages, des gestes assez naturels, une bonne voix, de la gravité et de la chaleur, rien d'exagéré, jamais la moindre hésitation, ni aucun signe d'embarras et d'effort. La parole semblait couler facilement et comme venant de l'intelligence et du cœur.

J'ai donc trouvé ces sauvages éloquents? - Oui, certainement, beaucoup plus que je ne m'y attendais. Car indépendamment de ce que je viens de dire, lorsque je considère quelle cause ils avaient à défendre, je suis surpris de ce qu'ils ont parlé si longtems et si bien, sachant que nous avions le droit de bâtir et qu'ils seraient punis, s'ils avaient

recours

recours à la violence, ils se sont appliqués à nous persuader que jamais ils ne se feraient chrétiens. Mais en refusant d'embrasser le christianisme, ils ne devaient pas le mépriser; ils ne devaient rien dire qui put blesser ceux qui le professent. «La Prière est pour les autres hommes: elle n'est pas pour les Indiens.» Voilà la position qu'ils ont choisie. Il me semble que ce n'est pas si mal raisonner pour le but qu'ils se proposaient. Ils avaient dit au P. du Ranquet: «Les blancs cherchent la sagesse dans les livres; le sauvage la trouve dans son cœur; le Grand-Esprit l'y a mise.» En effet on ne pensera point qu'ils aient totalement manqué de sagesse naturelle dans cette circonstance.

Quant à la proposition, qu'ils avaient à prouver, on conçoit qu'elle a dû gêner un peu leur logique et leur éloquence. Mais en cela même, ils ont montré de l'intelligence et du talent. Car ils ne se sont pas écartés du sujet; ils ont cherché et trouvé des arguments à leur façon; ils n'ont rien dit de ridicule et ils ont dit quelquefois des choses fort sensées. Je ne puis juger de l'élocution, mais le P. du Ranquet dit que cette langue a des beautés et une certaine richesse, et que, s'il pouvait avoir écrits les discours prononcés, il laisserait volontiers de côté tous ses livres et ses cahiers.

Une chose digne de remarque, c'est que non seulement, nous n'entendîmes jamais rien qui annonçât l'insulte ou la colère, mais qu'au contraire des précautions furent constamment prises, pour taire ou pour dire avec ménagement des choses qui pouvaient paraître offensantes. Ceci a frappé le P. du Ranquet encore plus que moi; il sait ce que ces sauvages avaient dans le cœur, et il se rappelle comment ils lui parlèrent dans la première assemblée.

Je ne dois pas oublier une autre chose encore bien digne de remarque: c'est la manière de terminer la discussion. Celui qui parla le dernier, ne voulut point de réponse: il sentit bien que sous tous les rapports il n'avait rien à gagner.

Avant de venir, ces Chefs et ces Anciens, avaient délibéré en commun, comme ils font toujours, dans de telles circonstances, et ils avaient préparé leurs moyens d'attaque et de défense. Mais il est plus que probable, qu'ils furent obligés de se jeter hors de la ligne qu'ils s'étaient tracée. Que Dieu dans sa miséricorde, daigne agir de plus en plus sur ces âmes infidèles! Il a déjà quelque entrée dans leur cœur.

Dieu, que les Hurons et d'autres nations sauvages appellent le *Maître de la Vie*, est pour tous les peuples qui parlent l'Algonquin et ses dialectes, le *Grand-Esprit*. Le discours, qui ouvrit la séance commença par un hommage solennel rendu à la présence du Grand-Esprit et à l'empire qu'il doit exercer sur les pensées et sur les délibérations des hommes. L'orateur reconnaissait sa puissance, son action universelle, le culte

intérieur

intérieur et extérieur qui lui est dû. à ces grandes vérités se rapporte presque tout ce que
dirent ces sauvages sur le Grand-Esprit. Je pouvais bien par conséquent les féliciter, et
leur dire que pour plusieurs choses importantes, ils avaient la sagesse.

Eh bien! le Grand-Esprit que ces pauvres sauvages n'ont pas le bonheur de
connaître par N.S.J.C. mais qu'ils avaient cependant invoqué, je l'invoquai, et avec
quelque confiance, pensant à notre 1er Fondateur. A lui seul, à notre Dieu seul, il faut
rapporter le changement heureux qui s'opéra, au fond des cœurs, à l'occasion de ma pré-
sence ou de ma voix. La parole qui, dans de semblables circonstances, a quelque pou-
voir sur les cœurs, n'est pas de l'homme. Je sais qu'alors je ne dis pas tout ce que je vou-
lais dire, et depuis, j'ai souvent pensé à ce que j'aurais pu et dû dire. Est-ce uniquement
parce que Dieu l'a voulu, ou bien, est-ce ma faute? Je crains. Mais si je suis coupable,
la grâce éclate davantage dans le bien qui s'est fait et je m'en réjouis.

Lorsqu'on annonça que la séance était levée, je priai le P. du Blanquet de
dire quelque chose. Il se contenta de cela: "Tu vois que je n'ai pas méprisé tes réclama-
tions, quoique je les aisse mal fondées. J'ai été aussitôt trouver l'Ancien et le prier de venir. Il est venu, il a parlé; tu viens de l'entendre. Tu vois qu'il pense comme moi." Ces
sauvages ont un grand respect pour les Chefs et les Anciens. Mes cheveux blanchissent
rapidement; c'est très-à-propos; car ils ont été pour beaucoup, dans ce qui m'a donné de
l'autorité devant ce Sénat Indien.

Nous comprîmes bien lorsque les membres de ce Grand-Conseil se séparèrent,
qu'ils avaient été contens de ce qu'on n'avait pas méprisé leurs remontrances et de ce
qu'on les avait traités, avec beaucoup d'égards. Depuis, nous avons appris qu'ils avaient
été dominés, par un espèce d'ascendant irrésistible et nous voyons assez clairement qu'ils
ne sont plus les mêmes. Ce qui ne veut pas dire, qu'ils sont près de se convertir, (ils
en sont encore bien loin) mais que nous les croyons moins éloignés de ce qui conduit
à la conversion.

La miséricorde de Dieu commence à se manifester et déjà quelques per-
sonnes nous donnent des espérances. Une femme avait promis de se faire baptiser, elle
est suffisamment instruite. Dimanche nous l'avons vainement attendue. Elle est cou-
sine du Grand-Chef et fille d'un jongleur. On conçoit l'obstacle; mais nous espérons
bien qu'elle finira par le vaincre.

Si cette femme et ses enfans qui ont atteint l'âge de raison, étaient venus,
nous aurions compté à Walpole ce jour-là le nombre de neuf baptêmes. Car j'ai eu la
consolation de baptiser un jeune homme, deux femmes, un garçon de douze ans et une

petite

petite fille de six ans. Ce jeune homme, âgé de dix sept ans est de l'île même, lui et un enfant baptisé il y a quelques tems par le P. du Ranquet. Voilà les prémices de la mission de l'île Walpole.

Les deux femmes dont je viens de parler, avec les deux enfans, arrivèrent de Port-Sarnia, le lendemain du 31 juillet. Méthodistes elles ont été baptisées sous condition, ainsi que les enfans. Nous avons trouvé chez elles des dispositions admirables.

Depuis, deux familles de nos Néophites de Port-Sarnia sont venues mettre leur tente, près de la nôtre, et pendant quatre jours, n'ont rien négligé pour s'instruire et pour apprendre les prières. Ainsi notre pauvre chapelle de l'île du Sud devient un point central et vous concevez que le P. du Ranquet ne manque pas d'occupations. Mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus pénible pour lui. La visite de l'île est une source de fatigues toujours renaissantes. Il a sur les bras, l'entreprises des constructions commencées.

Et il faut qu'il aille, au moins une fois par mois, à Port-Sarnia et ailleurs. Il y a environ trois semaines qu'il s'enfonça dans les bois, pour aller à pied, dans un endroit, où nous avons quelques uns de nos Néophites et quatre ou cinq anciens catholiques. Une personne qui connait cette forêt et ce que dans l'été on y souffre des insectes, lui disait: je ne voudrais pas, pour 25 louis, faire ce voyage. Les âmes valent bien davantage! Aussi le Père ne balança pas. En revenant, il s'égara dans le bois, marcha longtems au hazard, pendant la nuit et finit par s'arrêter près d'une grange, où il trouva une mauvaise voiture, qui lui servit de toit et de lit. Sa santé est très bonne; mais, sans une grâce extraordinaire, il ne peut continuer longtems un tel genre de vie. Le Dimanche, il dit la 3e messe fort tard et y prépare les assistans par une lecture en Anglais; avant de venir à Walpole il avait coutume de faire cet exercice à Sandwich, suppléant autant que possible dans cette paroisse, au défaut d'un Père capable de prêcher en Anglais. Après la lecture il prêche en Français et en Sauvage; de plus il enseigne les prières; fait le catéchisme; apprend à lire aux enfans; chante beaucoup; car les Sauvages aiment le chant... C'est trop; mais le besoin est là; il est difficile de faire autrement. Que sera ce, quand les conversions seront plus nombreuses? Le F. Jennesseaux ne sait pas assez la langue pour instruire, mais il est admirable pour le reste. Je finirai en disant que les Sauvages aiment beaucoup le Père et le Frère, et qu'ils sont aussi très estimés et aimés des gens du pays, Canadiens, Anglais, Américains.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect &c.

Chazelle, S.J.

8e Lettre

Le P. Félix Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus au Canada, à un Père de la même Compagnie.

Montréal le 12 août, 1844.

Mon Révérend Père, P. C.

Notre petite Mission du Canada oriental est toujours dans un état d'enfance, c'est peut être trop dire; elle a pris à peine une forme qui annonce la vie. Il semble qu'elle n'ait fait que toucher au sol sans y prendre racine. La Providence toujours adorable dans ses desseins ne nous laisse pas encore entrevoir comment et à quelle époque nous sortirons du provisoire ou nous sommes.

Notre mission se compose toujours de deux petites communautés: l'une dans le presbytère de la Prairie, l'autre à Montréal. Trois Pères et un frère composent la première depuis le départ du P. du Ranquet et fr. Lupin pour la mission de Sandwich. Celle de Montréal se compose de deux Pères et de deux novices scholastiques, auxquels un troisième va se joindre dans peu de jours.

Les travaux du ministère dans la paroisse de la Prairie ont toujours continué avec le même succès et la même abondance de consolations. L'affection et la confiance que nous montre ce bon peuple, nous aident puissamment dans tout ce que nous entreprenons pour son bien.

La neuvaine de Saint François Xavier a été faite avec un grand concours de fidèles; de nombreuses communions en ont été le fruit.

Le mois de Marie célébré toujours ici solennellement, avait cette année un attrait tout nouveau. Une riche et immense décoration avait changé entièrement la face du sanctuaire. La Ste Vierge dont la statue était suspendue au milieu des airs avec des étoiles pour couronne et des lys pour parure, semblait appeler tous les fidèles à ses pieds pour leur montrer le chemin du ciel. Le sanctuaire était devenu un jardin émaillé de mille fleurs qui retraçaient ses vertus. De nombreux étendards, des emblèmes de tout genre, des inscriptions variées rappelaient chacun une bonne pensée, inspiraient un sentiment d'amour ou de confiance. A l'entrée du sanctuaire un autel représentant l'autel des parfums apprenait aux pieux fidèles que leurs hommages ne

devaient

devaient pas être une simple démonstration extérieure, mais que leur cœur plus pur, leur prière plus fervente, leur conduite plus sainte devait être le plus agréable parfum pour le cœur de leur Mère.

L'école anglaise pour les garçons, que nous avons établie, voilà déjà près de deux ans, continue à obtenir les plus grands succès. Elle peut aujourd'hui rivaliser avec les écoles les mieux tenues et les plus anciennes. On s'occupe à en faire autant pour une école française et surtout à leur donner de la stabilité. C'est pour cela que nos principaux citoyens se mettant en mouvement pour avoir dans leur village un établissement des Frères des Écoles chrétiennes. Ils ont déjà un local à leur disposition. Des offres généreuses ont été faites pour la construction. Nous pouvons espérer que dans peu de tems une maison convenable sera élevée pour réunir l'école anglaise et française des garçons.

Les petites filles trouvaient plus facilement de bonnes institutrices; mais voici qu'un secours nouveau et d'une bien plus sûre garantie vient pourvoir à tous leurs besoins. Les Religieuses, dites de la Congrégation, avaient dans cette paroisse une fort jolie maison sur un emplacement donné par nos Pères lorsqu'ils étaient Seigneurs de ce lieu. Leur école prospéra même longtemps; mais depuis quelques années les mauvaises récoltes du pays et un peu de mécontentement leur avaient fait abandonner ce poste. Nous avons manifesté nos désirs, et ces bonnes religieuses se sont décidées à ouvrir leur école à la rentrée des classes. Ce sera une grande ressource pour les jeunes filles et surtout pour les enfans pauvres, qui trouveront là une instruction gratuite.

Parmi les résultats consolans de nos efforts et de nos prédications nous devons compter la réparation de certains scandales, malheureusement assez communs dans ces contrées. Quand une jeune personne et un jeune homme trouvent dans la volonté de leurs parents une opposition invincible à leur union, ils profitent de la proximité des Etats unis où la sainteté du mariage n'occupe même pas le rang du dernier des contrats. Là sans témoins, sans garantie de liberté, dans ce grave contrat, souvent même sans promesse de fidélité de la part du séducteur, ou du moins en la limitant à un certain tems, on est sûr de trouver des magistrats officieux, ou des ministres avares, qui ne refusent jamais de donner leur sanction à toutes les unions qui se présentent.

Nous avions deux concubinages de ce genre à déplorer, au grand scandale de toute la paroisse. On est parvenu à les faire cesser. Nous avons aussi béni les mariages de plusieurs soldats de notre garnison contractés sacrilègement devant le Ministre.

Enfin citons, en témoignage de la charité et du zèle de nos paroissiens, les aumônes qu'ils ont offertes pour les bonnes œuvres: 750^{fr} pour la propagation de la Foi.

2160^{fr}

2160ᶠ fruits de deux magasins de charité ouverts, et d'une loterie tirée pour les pauvres, 336ᶠ pour d'infortunés Canadiens exilés dans l'Océanie à la suite des troubles de 1837.

Le Noviciat avait commencé l'année dernière lorsque Mgr de Mont-réal voulut que deux Pères vinssent résider dans la maison épiscopale. Ce n'était qu'une création nominale et bien probablement elle serait restée telle toujours, si nous n'avions pas eu une existence plus indépendante et plus convenable à notre Institut. Le R. P. Supérieur se décida à ne pas rester plus longtems en expectative et à commencer immédiatement le Noviciat à la Prairie dans une maison qu'on louerait près du Presbytère. Ce projet est aussitôt mis à exécution, et avec nos propres ressources, le jour de St Ignace, nous prenions possession de cette nouvelle maison. N. S. en prenait possession avec nous, et le saint sacrifice était offert dans une pauvre chambre à laquelle on avait donné difficilement la forme d'une chapelle.

La providence ne voulait que nous éprouver un moment et mesurer notre confiance. Pendant que nous nous occupions à nous établir, le moins mal que possible, dans cette nouvelle demeure, Mr Rodier, avocat de Montréal, avec lequel nous n'avions encore eu aucune relation, alla offrir à Mgr l'Evêque une jolie maison qu'il achevait de bâtir à une des extrémités de la ville. Il la donnait aux Jésuites pour cinq ans sans aucune charge. Depuis longtems il s'occupait de cette affaire avec sa vertueuse épouse, et ils adressaient fréquemment des prières au ciel pour en obtenir le succès.

La proposition nous en fut faite aussitôt, et ne tarda pas à être accueillie. Le 9 septembre nous y entrions avec quelque solennité. Mgr vint avec joie célébrer la première messe dans le nouveau logis, en présence de quelques amis qui s'étaient joints à la famille du donateur. Il voulut bien nous adresser en public quelques paroles d'encouragement très flatteuses pour la Compagnie, en commentant ces paroles : *crescite et multiplicamini*.

Cette maison que la charité venait de nous ouvrir ne nous donnait cependant aucune ressource pour les besoins de la vie. Entrés ici quelque tems avant l'hyver, nous n'avions pas où respirer et nous promener un peu au large. Depuis cet été même, Mr Rodier nous a donné l'usage d'un champ voisin et nous en avons fait un assez vaste jardin. La divine Providence a intéressé en notre faveur des cœurs généreux. Des secours de toute nature sont venus fréquemment nous rappeler, et avec tout le charme des industrieuses inventions de la charité, qu'on ne perd rien en quittant tout pour Dieu. Etant il est vrai que la pauvreté embrassée pour Jésus-Christ a des richesses inépuisables qui font oublier tous les sacrifices.

Le supérieur

Le supérieur de St Sulpice a eu recours à nous pour prêcher la neuvaine de St François Xavier. Elle a été comme chaque année l'occasion d'une véritable retraite. L'avidité du peuple pour entendre la parole de Dieu le portait en foule dans la vaste enceinte. Le concours a été assez grand pour qu'un jour à l'exercice de l'après-dîner, quelqu'un ait eu la patience de compter 8400 personnes. Les confessions ont été très nombreuses; mais, malgré le grand nombre de prêtres de la communauté, on était loin d'être en force pour satisfaire aux besoins de tant de cœurs malades. Ces Mrs à cette occasion semblent avoir multiplié envers nous les témoignages de confiance et de bienveillance.

Parmi les particularités de cette neuvaine je choisis un trait de vanité qui vous montrera l'excès et l'influence funeste du luxe jusque dans les dernières classes de la société. Une jeune fille de 12 à 14 ans avait été placée dans une bonne maison pendant la neuvaine, afin d'aider à faire plus promptement le travail domestique et de donner aux personnes de la maison le loisir d'assister aux exercices. On lui proposa dès les premiers jours d'aller entendre la conférence. Elle s'excusait toujours, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. On était loin de soupçonner le motif qui la retenait. Enfin un des derniers jours ayant reçu quelques schellings en récompense de ses services, elle consentit volontiers à l'invitation. Mais avant d'aller à l'église, elle court à une boutique et achète une jolie paire de gants blancs. C'était la pièce essentielle qui manquait à sa toilette. Or la conférence roulait ce jour là précisément sur les vertus et sur les vices des pauvres. Quand elle entendit parler du luxe du mauvais pauvre et de ses frivoles dépenses, la pauvre enfant ne savait où se mettre ni quel moyen prendre pour cacher ses mains. Elle se figurait que c'était d'elle qu'on parlait, et que tout le monde la regardait.

Paroisse de Rigaud.

Une paroisse où le Jubilé avait déjà été prêché par le P. Hanipaux avec un succès admirable, sollicita encore sa présence cette année pour ranimer la ferveur et consolider le bien opéré. Cette paroisse se distingue dans tout le pays par son zèle pour la société de tempérance, puisque sur 4300 communiants, on en compte 3000 membres. Le bon curé voulait par une petite retraite les préparer à célébrer pieusement la fête de St Jean Baptiste, patron de l'association. Pour augmenter encore l'influence et le crédit du missionnaire, il lui fit une réception magnifique. Il avait donné rendez-vous sur les bords de l'Otawa à 1 lieue 1/2 de l'église, à tous ceux des habitants qui pourraient venir à cheval ou en voiture. C'était là que le capitaine du bateau à vapeur avait reçu commission de débarquer le Père. Trois grands pavillons hissés sur les plus grands arbres du rivage

du rivage, fixaient déjà depuis quelque tems l'attention des nombreux voyageurs de diverses nations et de toute croyance, qui étaient sur le même bâtiment. Ils furent bien surpris encore quand ils virent le pilote se diriger sur cette plage, couverte d'une grande multitude de monde dans tout le luxe et l'appareil d'un grand jour de fête. Bientôt une décharge annonça le débarquement du Père, et toute la foule se précipitant à genoux lui demanda sa bénédiction, ensuite le cortège se forma, et on se mit en marche au milieu d'une belle avenue d'arbres verds.

Ces allées sont faciles à improviser dans ce pays: On coupe dans les bois, toujours trop touffus, de jeunes sapins de 12 à 15 pieds de haut, et on se contente de les planter en terre avec symétrie; ils conservent pendant plusieurs jours toute la fraîcheur de leur verdure.

Les cavaliers nombreux formaient une double haie de chaque côté. Une longue file de plus de 60 jolies petites voitures suivaient en bel ordre celle du missionnaire. Le reste du peuple attendait sur la place du village. Il fallut aussi le bénir en arrivant. Alors le canon commença à se faire entendre et pendant près d'une heure il continua à faire des décharges à des intervalles réglées.

Cette neuvaine fut un vrai renouvellement du Jubilé: même ardeur à entendre la parole de Dieu, même empressement à s'approcher des sacrements. Elle fut terminée par la plantation solennelle d'une grande croix. On l'éleva au milieu d'un immense concours sur la plus haute montagne des environs à 3/4 de lieue de l'église. De là, ce signe sacré, comme un ange protecteur, domine la vaste rivière et une partie de la contrée.

Une congrégation de filles, qui en compte déjà 300 pleines de ferveur, fut érigée peu de tems après, sous la sauve garde de la Mère de Dieu. Heureux présage de la conservation de tant de fruits consolans.

Paroisse de St Benoit.

Ce même Père fut encore appelé dans une paroisse, qu'il avait évangélisée à l'époque du Jubilé, pour l'érection et l'organisation des confréries. Les pieux habitans de St Benoit montrèrent le plus grand zèle pour répondre aux invitations de la grace. 1000 personnes s'enrôlèrent dans la société de tempérance, et deux congrégations de la Ste Vierge, l'une pour les filles, l'autre pour les garçons, furent formées avec le plus grand succès.

Nous avons donné aussi une mission dans les Townships. On appelle ainsi les terres de ce pays qui, faute d'habitans ou d'acheteurs, étaient restées, depuis l'éloignement des sauvages, la propriété de la Couronne. C'est assez dire que pendant

longtems

longtems elles ne furent connues que des chasseurs et des marchands de bois qui obtenaient du Gouvernement le droit d'y porter la hache de destruction; elle ne tombait que sur les bois de choix, et ces contrées restaient toujours couvertes d'épaisses et immenses forêts. L'émigration européenne, et surtout l'excédant des populations des vieilles paroisses ont commencé à s'y jetter pour les peupler et les cultiver. Les géometres arpenteurs ont d'abord marqué des divisions geometriques et régulières, à des distances reculées, sur ces terres sauvages, et maintenant le premier venu peut s'emparer d'une de ces divisions. Moyennant un prix très modique, dont il lui est permis de reculer beaucoup le paiement, il devient propriétaire. Mais que de travaux et de peines avant que d'être payé de ses sueurs. Tout est à faire et là il faut détruire pour édifier. Le Père de famille va le premier couper les arbres pour bâtir sa maison, son petit domicile, et semer quelques pommes de terre qui seront, pendant un certain tems, la seule ressource de la famille. Rien de pauvre comme leur demeure, rien de misérable comme leur vie, souvent pendant plusieurs années. Des troncs d'arbres qu'on ne prend pas le tems d'équarir et qu'on pose à la hâte les uns sur les autres, en les enchaînant aux extrémités, forment leur cabane. Avec de la terre ils remplissent les intervalles fréquens que laissent ces pièces mal jointes. Ils couvrent leur toit avec de mêchantes écorces qui les abriteraient bien mal dans nos hivers rigoureux, si une neige abondante ne venait former sur eux une couche épaisse et compacte, et fermer toute issue à l'air extérieur. Le nouvel habitant fait chaque année un nouvel abattis pour agrandir son champ, y sème aussitôt, sans se mettre en peine des souches qu'il laisse à sa surface, et que le tems seul détruira. Le bois coupé est réduit en cendre pour faire de la potasse, seul moyen de se procurer un peu d'argent dès le commencement. Il ne peut ainsi s'enrichir qu'en proportion des ravages qu'il fait autour de lui. Voilà comment l'homme, même le plus pauvre, peut, avec de l'ordre et de l'activité, parvenir à posséder, après quelques années, une belle terre en plein rapport. Mais celui qui y vient avec quelques ressources ne tarde pas si longtems à y jouir d'un vrai bien être.

Ces contrées qui s'étendent au Sud et au Nord de notre grand fleuve, au delà des 8 ou 10 lieues de terre cultivées depuis longtems, renferment maintenant des populations nombreuses. L'Eglise catholique y voyait ses enfans au milieu des partisans de l'erreur et en danger de périr. Elle s'est hâtée d'y envoyer des secours. Dans les endroits plus populeux et plus avancés, il y a déjà des chapelles, et des missionnaires y vont, à des époques réglées, y exercer les fonctions du saint ministère. L'année dernière le D. Hanipaux a été joint à trois autres missionnaires canadiens qui allaient dans les

Townships

townships du sud, faire participer ces chrétiens éloignés aux graces du Jubilé. Dans une étendue de 60 lieues, ils ne trouvèrent que trois chapelles. Ailleurs ils formaient de petits oratoires chez des maisons, sous de simples appentis. Mais qu'importe au Dieu de la crèche la pauvreté de sa demeure, pourvu qu'il y trouve des coeurs prêts à répondre à la soif qu'il a de les sauver?

Ce bon peuple, quoique disséminé souvent dans un rayon très étendu, ne se faisait pas attendre au lieu du rendez-vous. La nouvelle de ce secours spirituel lui avait été annoncée un mois auparavant. Les missionnaires firent 7 stations de 5, 6 et 7 jours, selon le besoin. Que de témoignages de foi, d'attachement pour la religion, de zèle à s'instruire ils eurent à recueillir! Que de coeurs guéris, que d'ames renouvellées, que de chrétiens fortifiés! Bénir des mariages, administrer le baptême, préparer et admettre des chrétiens de tout âge à la première communion, était l'occupation de tous les jours.

On trouvait quelquefois dans des coeurs simples et droits toutes les traces d'une prédilection spéciale de la part de Dieu. Malgré la privation prolongée de secours spirituels et le continuel mélange avec les Protestans, que de chrétiens qui se conservent avec la pureté de leur foi et l'innocence de leur coeur!

Ces courses apostoliques ne se passent pas sans qu'on ait à recevoir ou à préparer quelque nouvelle abjuration. Il y a sous les drapeaux de l'erreur des âmes droites qui n'ont souvent besoin que de connaître l'enseignement catholique pour l'embrasser. Elles sont singulièrement frappées de ce spectacle hideux de division qu'offrent quelquefois sous leurs yeux et dans les plus petites localités, les diverses branches du protestantisme. Elles sont témoins que le moindre prétexte suffit parfois à ces pauvres égarés pour abandonner leurs coreligionnaires et dresser autel contre autel.

Les missionnaires eurent même le bonheur de voir rentrer dans le bercail un de ces malheureux catholiques qui depuis longtems ne vivait qu'avec les protestans et avait abjuré sa foi. Depuis 20 ans il restait dans coupable erreur, sans pouvoir étouffer les remords salutaires de sa conscience. Il assista à une instruction du missionnaire. Dieu parla fortement à son coeur, et il fut assez heureux pour ne pas fermer l'oreille à la voix de la grâce. Le lendemain il revint encore. La vérité avait triomphé. Il se jette aux pieds du missionnaire et ne parle plus que de réparer ses scandales. Il part aussitôt pour aller chercher à 10 lieues de là sa femme et ses quatre enfans qui, selon le criminel usage de ces sectes fanatiques, n'avaient pas encore reçu le baptême. Chef de famille, il était juste qu'il réparât les tristes effets de ses exemples. A son retour il ne trouva plus les missionnaires au même lieu. Ils étaient déjà

parti

partis pour la station voisine, dans l'heure il continue sa route et vient les trouver. Il fait son abjuration, ses enfans sont régénérés par le saint baptême, sa femme se réconcilie avec Dieu, rien ne manque à son bonheur. Comblé des graces du ciel, il retourne à sa demeure, en bénissant le Dieu des miséricordes, et bien résolu de racheter par une conduite exemplaire le scandale de son apostasie.

Après une neuvaine prêchée dans une paroisse, je fus conduit moi même par le curé dans une portion des Townships, située à 30 lieues de Montréal. Il n'y a que 7 ans que les canadiens français ont commencé à s'y établir, et déjà on y compte près de 900 familles. Ils sont encore trop pauvres pour avoir une chapelle. Nous y arrivions dans les premiers jours de Novembre et la neige avait rendu les chemins presqu'impraticables. Le bruit de notre arrivée se répandit bientôt à 5 et 6 lieues à la ronde. Nous nous hâtames d'improviser une petite chapelle. Une pieuse famille consentit à nous céder sa bien modeste demeure, formée d'une seule pièce sans division. Tout le ménage fut bientôt enlevé. Il ne fallut pas deux heures pour dresser et décorer notre autel. Un linge blanc suspendu contre le mur et couvert de quelques petites images formait le rétable. Un jeune sapin jeté en travers devant l'autel distinguait le sanctuaire de la nef et nous servait de confessionnal. Que pouvait-on désirer de plus ? Nous n'avions pas encore fini nos préparatifs, et déjà les plus voisins accouraient pour se confesser les premiers. Il fallait du courage, et de ce courage que donne la foi, car le tems était affreux. La neige ne cessa pas de tomber pendant les trois jours. Heureusement qu'un feu ardent entretenu jour et nuit dans notre chapelle la rendait habitable et corrigeait un peu le triste état de la cabane entr'ouverte presque de tous côtés.

Nous pûmes préparer 90 enfans pour la première communion, parmi eux il y avait des jeunes gens de 15, 18 et 20 ans. Une fille de 20 ans arrivait depuis peu de jours des Etats-unis. Elle n'avait encore jamais vu de prêtres ni reçu d'autre sacrement que le baptême, et cependant quelle foi vive ! quel désir de s'instruire ! quelle soif des sacremens ! Nous bénimes 2 mariages, et administrames 6 fois le baptême. Le plus grand nombre de ces chrétiens si longtems négligés approcha de la sainte table. Comme ils ne reçoivent que rarement l'instruction religieuse, ils sont très exposés aux dangers qu'entraine l'ignorance. Ils avaient plus besoin de catéchisme que de sermons, aussi, outre les deux sermons de chaque jour, nous faisions matin et soir le catéchisme. Pour les attirer tous et leur faire répéter à chacun les principaux articles de foi, j'avais annoncé un examen solennel pour distribuer des récompenses à tous les enfans, en permettant aux grandes personnes d'y prendre part. Celles-ci montrèrent autant et plus d'empressement

que les

que les enfans pour l'apprendre et pour répondre. Il fallut interroger tout le monde, jeunes et vieux. Des chapelets, des images, de petites médailles excitaient une très vive émulation; et ils se les disputaient avec une charmante simplicité.

La Providence semblait nous avoir conduit en ce lieu en particulier pour la consolation d'une ame fidèle. Une pauvre mourante parut n'attendre que notre arrivée pour pouvoir se présenter devant Dieu. Quelques heures plus tard, elle aurait été privée de ce secours puissant et de cette dernière bénédiction que le bon chrétien demande à l'Eglise de la terre avant de la quitter.

C'est en nous rendant à cette mission qu'on me montra la maison d'un fanatique américain, disciple aveugle du célèbre Miller le grand prophète de la fin du monde. Il a bien fait rire et à ses dépens. Dans cette persuasion où il était de la proximité du dernier jour, il ne voulait plus se mêler d'affaires, ni travailler à ses champs. Il ne rêvait qu'à la grande catastrophe dont il connaissait l'heure précise. Des voisins moins convaincus et plus adroits que lui surent en profiter. Puisque la fin du monde arrive dans 8 jours, disait l'un, vos troupeaux seront inutiles; donnez-moi deux moutons pour avoir le tems de ne penser qu'à m'y préparer. — Voulez-vous me donner une partie de vos provisions, disait un autre? Il accordait tout. On vint jusqu'à lui soustraire ainsi son blé, ses vaches, ses chevaux, ses bœufs, ses voitures. Enfin la veille du grand jour arrive. Il va dire adieu à tous ses amis, et s'arrête dans une famille dont il connaissait la ferveur et la conformité d'opinion avec la sienne. Toute la soirée se passa en prières, tantôt à voix haute, tantôt en silence, mais toujours avec tant d'agitation et d'efforts que l'excès de la fatigue le plongea malgré lui dans un sommeil profond. Rien de plaisant comme son réveil. Il fut un instant à reconnaître s'il était encore de ce monde, ou s'il habitait un monde nouveau. Bientôt convaincu qu'il était toujours habitant de cette planète, il fut forcé de reconnaître qu'il avait à y rester peut être longtems encore. En attendant une lumière plus claire sur un événement si incertain, il voulut revenir sur ses prodigues largesses. Mais il avait affaire à des coréligionnaires américains chez qui le mot même de conscience n'est pas connu. Il réclama en vain. Il a recours aux tribunaux; ce fut sans succès. On lui prouva qu'il y avait eu donation libre et volontaire. Il fallut tout perdre. Et chose étrange! il n'est pas encore guéri de sa folie; la déception de l'année dernière pourra bien, dit-on, se renouveler encore.

Mgr de Montréal devait cette année visiter 19 paroisses de son diocèse. Il demanda un de nos Pères pour l'accompagner avec un autre curé. Je fus désigné. Cette visite qui a duré 6 semaines a été une mission véritable, et presque sans interruption. Il y avait

deux

deux sermons chaque jour, et le reste du tems était consacré à la confession. Le clergé des Eglises voisines de la paroisse visitée venait partager avec nous ce pénible ministère pour satisfaire à l'avidité des fidèles qui voulaient tous participer aux indulgences attachées à ces visites.

Nous avions à parcourir ainsi une partie des plus anciennes et des plus riches paroisses du diocèse, et en même tems une partie des Townships du Nord semblables à ceux du Sud dont j'ai parlé. C'étaient dans chaque paroisse des jours de fête, mais de fête vraiment religieuse. Un cortège brillant de cavaliers et de voitures accompagnait toujours le Prélat d'une paroisse à l'autre. La route souvent, pendant des intervalles de plus d'une lieue, était ornée par ces allées d'arbres verts si faciles à improviser dans ce pays. Nous avons trouvé même des routes qu'on avait pris la peine de herser pour les rendre plus unies. A l'entrée des villages, des arcs de triomphe en verdure, de grands étendards flottans, des guirlandes et des couronnes se croisant au dessus de nos têtes, et souvent des décharges de fusil et même de canon, manifestaient hautement la joie et le respect de ce peuple religieux. Mais voici une toute autre perspective!

Dans les Townships, nous trouvâmes toute la misère, toute la pauvreté des établissemens naissans; c'est ce qui donnait encore un nouveau relief à la vivacité de leur foi et à leur empressement. De pauvres chapelles où on n'aurait même pas trouvé les choses les plus nécessaires pour le service divin, de mauvais greniers qui laissaient voir à nud leur très faible charpente, c'est là que nous trouvions quelquefois des chrétiens très nombreux aussi profondément recueillis, aussi avides d'entendre parler de Dieu et de s'approcher des sacrements que dans nos plus vieilles paroisses. Leur foi et leur ferveur suppléaient à tout.

Nous eûmes à parcourir quelquefois des chemins affreux. Dans quelques endroits ils étaient à peine ouverts, et il fallait des hommes derrière nos petites charettes pour les soutenir dans le danger.

Les protestans, la plupart d'origine anglaise, étaient souvent attirés à nos cérémonies par la nouveauté. Quelques uns ne balançaient pas à faire comme les catholiques, et on en a vu demander même la bénédiction de Mgr. l'Evêque. Quelques uns, surtout dans ces contrées reculées, fraternisent très bien avec les catholiques. Quand un ministre leur manque, ils viennent ordinairement à l'office catholique.

Mais, depuis quelques années, des Ministres parlant français et venus, dit-on, de Suisse pour semer l'erreur parmi les Canadiens français, montrent un fanatisme vraiment alarmant. Ils se sont établis dans les plus belles paroisses, grace à

l'argent

l'argent des propagandes protestantes. Ils ont déjà fait quelques conquêtes, peu honorables il est vrai, mais bien capables d'augmenter leur audace. Deux de ces ministres, accourus dans une paroisse où la Visite avait lieu, vinrent assister au discours d'entrée. En sortant ils haranguèrent le peuple à la porte de l'Église, pour le prémunir contre la doctrine qu'il venait d'entendre. On les laissa faire une fois, deux fois. Mais après la troisième instruction qui roulait précisément sur le danger de prêter l'oreille, même par un motif de curiosité, à la voix toujours si insidieuse de l'erreur, le peuple trouvant encore nos *faux Prophètes* (c'est ainsi qu'il les appelle) à la porte de l'Église, et prêchant leurs mensonges et leurs impiétés, il ne put se contenir. Poussé par un zèle indiscret, il se jeta sur eux en les frappant des pieds et des mains. Si dans leur fuite précipitée ils n'avaient pas été recueillis par un magistrat et mis sous sa protection, on aurait pu craindre peut être quelques résultats plus graves. Cette leçon, toute imprudente qu'elle était, tempérera, on l'espère, leur fièvre de fanatisme.

Nous avons su ensuite qu'ils voulaient absolument nous amener à une dispute publique. Ces controverses sont toujours ici l'objet de leurs insidieuses propositions. Un des principaux ministres vint me trouver l'année dernière pour en obtenir une. Ils savent que les simples ont tout à redouter d'être témoins de ces scandaleux conflits, et que l'erreur a rarement à y perdre.

Dans le cours de cette visite pastorale, nous nous sommes approchés d'un lieu bien vénérable pour un enfant de la Compagnie, et qui fut le théatre du généreux sacrifice d'un de nos anciens Pères. En 1656 le 2 février, le P. De Nouë, à l'âge de plus de 60 ans et après 30 ans d'apostolat, faisait un voyage de 12 lieues, à pied, aux environs de notre fleuve glacé, afin de porter les secours spirituels à quelques soldats français stationnés à l'entrée de la Rivière des Iroquois. Il s'égara et fut trouvé gelé le même jour. Sa posture annonçait bien qu'il avait voulu mourir en apôtre. Il était à genoux, les mains croisées sur la poitrine et les yeux fixés vers le ciel.

Deux indications, conservées dans le récit contemporain fait par le P. Jérôme Lallemant, auraient suffi pour retrouver le lieu précis du sacrifice. Mais la tradition n'en a pas conservé le souvenir, du moins je n'ai pu encore le découvrir. Ces rives étaient alors absolument désertes, et le furent plus de 20 ans encore après. Mgr. avait bien voulu me permettre d'explorer une partie de cette côte avec un Monsieur de Montréal, notre grand ami, et qui porte le plus grand intérêt à tout ce qui se rattache à la mémoire de nos Pères. Il voulait lui même se charger d'y élever un petit monument religieux qui put rappeler aux

générations

générations présentes et futures, ce zèle héroïque et cette espèce de martyre.

Je suis etc.

Félix Martin s.j.

9e Lettre

Le P. Choné Missionnaire de la Compagnie de Jésus au Canada,
à son Supérieur en France.

Ste Croix de la grande Manitouline, le 8 7bre 1844.

Mon Révérend Père,

P. C.

Me voici encore dans la même position où j'étais au commencement du mois dernier. Je suis toujours logé dans notre cabane de sauvages avec la perspective assurée d'y passer l'hiver. Les fondemens de notre petite maison sont creusés, un four à chaux est fait; mais il faut du bois pour calciner la pierre, et il n'est pas encore coupé en quantité suffisante. Un charpentier fourni par l'agent anglais travaille un peu, mais rien n'avance; je vois aussi qu'il faut peu compter sur les bras des sauvages; outre qu'ils ne sont pas toujours de bonne volonté, ils vont être bientôt occupés à la récolte, puis à la pêche, jusqu'aux glaces. Ils nous ont cependant dressé une espèce de hangard en écorce, qui nous sert de chapelle. Quand Mr Proulx est avec moi, c'est là que nous faisons des instructions deux fois le jour, le matin à la Messe, et le soir, au tems de la prière.

La neuvaine de St Ignace que nous avons faite au mois de juillet, a produit des fruits consolans. Immédiatement après cette neuvaine, arriva l'époque des présens; c'est le tems où le gouvernement anglais distribue aux sauvages quelques objets de ménage, comme couvertures, draps, indiennes etc. Ces pauvres infortunés s'étaient réunis ici de toutes les parties du Canada anglais; quelques uns étaient venus de bien loin au dessus du lac Supérieur. C'était pour nous un spectacle vraiment déchirant de voir le dénûment et la misère de ces sauvages, presque tous infidèles; et en traçant ces lignes je sens encore mon cœur se gonfler et les larmes me couler des yeux involontairement. Mr Proulx qui connait assez bien leur

langue

langue, leur adressa la parole au milieu du camp. Aussitôt après son discours, un grand nombre ont demandé le baptême et ont donné leur nom pour se faire instruire. Mais hélas ! ils sont si éloignés, et personne pour les instruire où ils sont. Si du moins ils pouvaient rester assez de tems ici pour l'être suffisamment. Nous avons eu néanmoins la consolation d'en baptiser une trentaine, moitié enfans, moitié adultes; ceux-ci avaient été instruits par de zélés catholiques sauvages qui habitent les autres parties de l'île. Un de ces pauvres barbares vint un jour me trouver dans ma tente: il me dit qu'un prêcheur anglais était allé chez eux avec un petit livre, mais que ni lui ni les siens n'avaient pu rien apprendre. En te voyant ajouta-t-il, c'est la première fois que je vois un prêtre, mais j'en ai déjà entendu parler. Je me mis à lui expliquer sur le crucifix, Dieu, N.S. Jésus-Christ et les principaux articles de la foi. Mais, dit-il tout surpris, je comprends bien cela, je croyais que je ne pourrais rien apprendre. Il était content. Je l'engageai à s'établir près de nous, et il paraissait assez disposé à le faire.

Nos courses apostoliques ne peuvent être encore que très rares. Les ressources pour le voyage nous manquent, et notre présence parmi les néophites est devenue nécessaire, afin de les soustraire à l'influence protestante. Dernièrement nous faisions une neuvaine de messes à l'honneur de Ste Philomène pour un sauvage de l'île qui avait été gagné avec sa femme par le ministre anglais. Quand nous lui avons parlé de son crime, je sais bien, dit-il, que tu as la vérité, je t'ai écouté avec attention, mais j'ai promis, et je ne puis pas retirer ma parole. Il y a peu de tems, le chef d'un petit village de l'île était dans les mêmes dispositions que le précédent, il était obstiné comme lui, car un sauvage qui a donné sa parole, la retire bien rarement. Aujourd'hui ce chef est solidement converti, il est devenu un apôtre. Nous sommes redevables de cette conversion aux prières de l'Archiconfrérie établie à Montréal, où nous l'avions fait recommander. Nous espérons qu'en priant Marie pour celui qui vit encore dans l'égarement, nous aurons bientôt la consolation de le compter de nouveau au nombre des fidèles.

J'ai commencé samedi dernier à confesser sans interprète, mais je prêche toujours avec mon cahier en main. Pendant l'absence de Mr Proulx, je fais deux instructions le Dimanche. A la messe je donne l'explication d'un article du symbole, et à Vêpres je lis l'évangile, y ajoutant quelques réflexions. Les Vêpres consistent ici dans le chant des commandements de Dieu et de quelques prières imitées des psaumes avec un hymne et le *Magnificat* en langue sauvage. A la messe ils chantent en sauvage tout

ce qui

ce qui en Europe est chanté en latin. Tous les jours la prière du soir se fait en commun; ce serait le cas de faire un bon catéchisme; mais le pouvoir n'est pas encore avec le vouloir. Il me faut presque une semaine entière pour préparer mes instructions du dimanche, eu égard aux occupations accidentelles qui surviennent.

J'ai été appelé il y a 15 jours, pour visiter un malade éloigné de 8 ou 9 lieues. Je suis parti à 5 heures du soir, après avoir déterminé non sans peine, mon guide à venir avec moi. Je le chargeai de ma chapelle, et nous voilà en route à travers les bois. Il faut un sauvage pour y découvrir des traces de pieds humains. Après avoir marché deux heures et demie, il commençait à faire nuit dans le bois. Alors mon guide ayant découvert deux écorces sur des perches en forme de toit; il faut nous arrêter ici, dit-il, le bois est trop épais, le chemin trop mauvais; nous ne pourrions pas marcher. Aussitôt il amoncèle des pièces de bois et fait un grand feu; puis nous voilà chacun sur une écorce sous le toit préparé par celui qui abrite les oiseaux du ciel. Au milieu de la nuit, nous avons renouvelé notre feu, le froid avait réveillé mon sauvage. Nous partîmes à la pointe du jour et je pus dire la sainte messe dans la maison du malade à qui j'administrai les derniers sacrements. De là j'allai voir la petite chrétienté d'Atritawaiganing, où je célébrai la 3e messe le lendemain matin. J'ai trouvé ce pauvre peuple dans une bien grande ignorance; je lui ai promis d'aller le revoir en automne, si je le pouvais, pour l'instruire. Pendant les deux jours que j'ai passés dans cette chrétienté, on m'a servi des pommes de terre en abondance; c'est la seule nourriture du pays.

Hier matin j'ai béni un mariage, et le soir j'ai assisté au repas des noces, pour me conformer à l'usage introduit dans cette île. C'est aussi la coutume de convier tout le Village à la cabane des mariés: s'y rend qui veut; c'est bien la parabole de l'Evangile suivie à la lettre, *et impletæ sunt nuptiæ discumbentium*. On est assis par terre de tous côtés, mais les femmes toujours séparées des hommes; au milieu est une table pour le père de famille, président de la fête, et pour quelques notables du village. Chacun est servi une heure ou deux avant le commencement du repas. En me mettant à table je trouvai mon assiette chargée d'un poulet entier, d'une cuisse et d'une aile d'un autre poulet, d'un morceau de porc frais et de pommes de terre pilées. Vous pensez bien que chacun n'en avait pas autant. Il y avait encore des assiettes pour une douzaine de convives; les autres étaient servis sur la planche, chacun à sa place, pour la viande; puis vinrent les immenses jattes de maïs. Je commençai par me débarrasser de mon poulet et d'une cuisse que je remis au

plat

plat commun. Le dépôt n'y resta pas longtems, un sauvage l'empoigna de ses deux mains, et dépeça les deux cuisses qu'il donna de ses cinq doigts à ses voisins; le reste fut dépecé et disparut de la même manière. On me passa ensuite une jatte de confitures que je refusai je n'avais pas d'appétit, ayant mangé peu d'heures auparavant. - Si tu n'en veux pas, dit un sauvage, nous le mangerons bien nous autres. - Je passai le reste de ma portion à mes voisins qui s'en régalèrent.

Dans cette nombreuse réunion de famille, il n'y eut aucune parole déplacée, aucun discours qui eut trait aux maris; chacun était occupé à faire son frugal repas. Un bon vieux chef, mon voisin de table, avait mangé déjà de la viande et des pommes de terre, lorsqu'on lui apporta une nouvelle portion de pommes de terre à la sauce qu'il mangea encore; il avait eu soin d'apporter sa cuiller qui est d'argent. Eh bien! lui dis-je, as-tu fini de manger? - Pas encore, je veux manger des confitures. On lui apporta donc une bonne portion de ces confitures qui sont faites avec de petites graines noires cueillies dans les bois et apprêtées avec le sucre d'érable. Après qu'il l'eut mangé, il dit: ah maintenant *mouchkiné*, (c'est plein) et il se félicitait de son bon repas. C'est vraiment pardonnable, le plus souvent ils n'ont que du maïs. Pour nos sauvages il y a encore moins d'excès à craindre dans le boire que dans le manger. Toute leur boisson consiste en une infusion de quelque chose qui passe pour du thé, ou de quelque racine fort innocente.

Après le repas on voulut danser et on demanda la permission au Père robe noire. Je ne pouvais le leur refuser, je fis mes recommandations et je me retirai. Ce sont les chefs qui président à la danse, afin que tout se passe dans l'ordre convenable, et on n'y contrevient pas. On ne danse pas plus de quatre à la fois; deux hommes ou garçons vont inviter chacun une fille ou une femme qui veut danser, puis ils se mettent à sauter ensemble, mais sans jamais se toucher, même des mains. Une danse finie, les champions se retirent et font place à d'autres danseurs.

Pardonnez-moi, je vous prie, mon Révérend Père, d'avoir si mal écrit; j'ai fait cette lettre en partie sur mes genoux, assis sur ma natte, lorsque j'étais au camp des sauvages.

J'ai l'honneur d'être etc.

Choné, s.j.

104 Lettre

Le R. P. Chazelle, supérieur des Missions du Canada,
à un frère Scholastique de Laval.

Sandwich, 8 septembre 1844.

Mon bien cher Frère,

P. C.

Vous vous rappelez où et comment je célébrai la St Ignace, il y a trois ans, lorsque je revenais de Rome, destiné à la nouvelle mission du Canada, et vous n'avez pas sans doute oublié que, pour me conduire à Milan, Dieu se servit de vous. Il y a deux ans ce fut à la Prairie de la Magdeleine que j'eus la consolation de célébrer cette fête, c'est-à-dire dans la plus fructueuse des missions Iroquoises fondées par nos anciens Pères. L'année dernière j'arrivai ici la veille du 31 juillet, accompagné des deux Pères qui venaient de France, et le lendemain nous célébrâmes la 1re messe pour la première fois et nous fûmes introduits dans la mission de l'Assomption du Détroit où jadis nos Pères recueillirent les restes dispersés des réductions Huronnes.

Cette année, mon cher frère, la fête de notre saint fondateur a été, pour moi, un jour véritablement singulier, extraordinaire. Il pourrait, je crois, paraître tel, même dans la vie de nos anciens Missionnaires, si pleine d'incidents nouveaux et providentiels. Vous savez déjà probablement de quoi il s'agit; car je l'ai annoncé au R. P. Provincial. Mais, quoique fort longue, ma lettre ne contient pas tout. J'ai pensé qu'un supplément ne serait pas sans intérêt; et c'est à vous que je l'adresse. Il contiendra des choses qui pourront faire plaisir à un professeur de Rhétorique, à un jeune Théologien, mais surtout à un enfant de la Compagnie. Je pense d'ailleurs que l'élève de Montmorillon et de Fribourg verra autre chose que ce qu'elle contient: des souvenirs de sa pieuse mère, de sa vocation, et d'un attachement qui est resté inaltérable. Si d'autres que vous lisent cette lettre, ces particularités, ces épanchements; ils savent bien que les rapports des membres de la Compagnie entre eux ont toute l'effusion et la simplicité de la famille.

Notre première entreprise pour la conversion des sauvages a été celle de l'île Walpole. Cette île est une des six que forme la rivière St Clair en se déchargeant dans le lac du même nom. Elle a environ deux lieues et demie de long et une lieue

et demie

et demie de large. Sa position l'a fait appeler aussi l'Ile du Sud. Les autres îles sont moins considérables. Elles appartiennent à l'Ile du Michigan. Il y a plus de 40 ans que le gouvernement anglais acheta celle-ci pour les sauvages. Le sol en est très riche et des arbres de toute espèce y forment une belle forêt. Mais traversée autrefois et sur plusieurs points par des courans d'eau, dont le fond s'est graduellement exhaussé, elle a maintenant des prairies, grandes et petites, toutes surchargées de végétation. En les contemplant, on y voit, au centre, le cours d'un fleuve dont les joncs seuls sont apperçus; et là en effet se trouve un petit ruisseau qui grossit à l'époque des pluies et quand les eaux du fleuve viennent à monter. Les canadiens appellent ces prairies des *Coulées*. Il est par conséquent inutile de parler d'endroits humides et marécageux. Mais il faut dire que l'Ile Walpole n'est pas un séjour aussi malsain qu'on pourrait le croire. Voici sans doute la raison principale de cette salubrité. L'eau du lac Huron est si transparente, qu'un morceau de papier blanc, dit-on, est parfaitement visible à 100 pieds de profondeur. Or cette eau arrive ici dans presque toute sa pureté.

Dans l'endroit où le P. du Ranquet campa pour la première fois, il eut beaucoup à souffrir de l'humidité du sol. Le 2d et le 3e campement ne furent pas meilleurs. Mais à présent nous habitons la partie de l'île la plus élevée, la plus saine et la plus agréable. Notre camp est à un petit ¼ d'heure de l'endroit où la rivière St Clair, commençant à se diviser, envoie à l'Est une partie de ses eaux, par ce qu'on appelle le Chenal ecarté, large comme un fleuve d'Europe, l'impide comme un ruisseau des montagnes.

La rive de cette branche de la rivière St Clair, haute de 15 pieds, est couverte d'arbustes. Elle présentait autrefois le front d'une épaisse forêt de chênes; mais aujourd'hui les arbres qui restent paraissent comme ceux d'un verger. Seulement à l'extrémité ils forment un petit bosquet très touffu: c'est la *Pointe-aux-chênes*. Là on voit à l'ouest le fleuve, large de plus d'une demie lieue, descendre, se diviser encore, et former une autre île, la plus grande après la notre. Sur la rive opposée il y a de belles maisons et des usines qui témoignent de l'activité et de l'industrie des Américains; tandis que le côté canadien n'offre rien de semblable.

En descendant la rivière St Clair, si vos regards se portent un peu loin, à la gauche, vous appercevez, au milieu d'une masse de verdure, un point blanc: c'est notre tente. De plus près on découvre la petite chapelle provisoire surmontée d'une croix. Cet endroit est cher aux sauvages. Il fut jadis couvert de cabanes. Nous seuls l'habitons maintenant. L'on y voit un de ces monticules, ou tombeau de guerriers,

queles

que les Indiens élevaient sur les champs de bataille. La cabane de joncs, où je dormis la première fois que je vins dans l'île, était comme adossée à ce petit mont funéraire, sur le sommet duquel les années ont fait croître un chêne et des arbrisseaux. Non loin est un champ des morts tout récent. J'y ai distingué une douzaine de tombes, couvertes de pièces de bois, de gazon et de fleurs de la forêt. Leur forme m'a donné l'idée d'un berceau renversé.

Ainsi placés à une certaine distance du fleuve et derrière les chênes de la Pointe, notre vue se trouve bornée. Mais nous pouvons voir monter et descendre les steamers, les goëlettes, les barques et les canots de tous les genres. Tel est le pays; des hôtelleries à deux ou trois étages, brillantes et spacieuses, appelées *Steambouts*, et les humbles canots des sauvages se suivent, se croisent tous les jours sous nos yeux. L'Europe n'a pas une idée de la grandeur et de la beauté de ces bateaux à vapeur d'Amérique. Il faut des fleuves comme le St Clair pour les porter. Or bien, qu'on se figure une écorce d'arbre, une seule écorce, façonnée en navire, passant à côté d'un de ces vastes et magnifiques steambouts, et qu'on pense que l'homme à demi nu, qui, l'aviron à la main, dirige l'écorce sur les flots soulevés, est le descendant de ceux qui furent autrefois les seigneurs de ces lacs et de ces terres immenses. Je vis, il n'y a pas longtems, une famille arriver en trois canots d'écorce. Il y en avait deux très petits et les plus simples qui puissent exister. Dans celui qui s'avançoit le premier était une jeune sauvagesse, seule, presque entièrement couchée, jouant pour ainsi dire avec son léger aviron d'une main nonchalante mais habile, et, sur ses pieds qui remplissaient l'étroit espace formé par les deux coins de l'écorce réunis, se tenait assis, la tête haute, le chien de la famille. Or, ce jour là, ou le suivant, sur le même fleuve, je vis passer à la clarté des étoiles, un steambout étincelant comme un château illuminé. Une musique militaire annonçait dans le silence de la nuit, au travers de la forêt, sa marche vers le lac Huron. Ces bateaux à vapeur vont de Buffalo, situé à la sortie du lac Erié, à Chicago qui est à l'extrémité du lac Michigan: une distance d'environ 400 lieues parcourue en cinq ou six jours.

A ces contrastes qui peuvent frapper tout le monde, il s'en joint d'autres qui ne sont que pour nous; par exemple, j'ai souvent eu présentes à l'esprit les cérémonies et la magnificence des basiliques d'Europe, quand j'ai célébré dans les bois quelque grande solemnité de l'église. A Port-Sarnia, le jour des SS. Apôtres Pierre et Paul, je dis la messe dans un verger, en me rappellant que trois ans auparavant je l'avais dite à Rome, sous le dôme de St Pierre. Je me rappelai aussi Rome, la première fois

que j'offris

que j'offris le St Sacrifice, dans l'île du Sud. Je faisais ma préparation sur le bord du chénal écarté, lorsque je me trouvai tout à coup au milieu d'un petit champ de roses. Je fis de ces roses sauvages deux bouquets et je les déposai sur l'autel dans notre tente. Il y a je ne sais quel charme, dans ce mélange des choses passées et présentes, grandes et petites. C'est bien là aussi le christianisme.

Vous le voyez, mon cher frère, j'ai voulu vous faire connaitre l'île où j'ai célébré la St Ignace, cette année. Je serais plus long si j'essayais à présent de vous faire connaitre les sauvages qui l'habitent. Car il faudrait d'abord vous parler des sauvages en général, et ensuite de ceux-ci qui ont des traits bien caractéristique. Voici ce qui est le plus essentiel.

Il y a dans l'île Walpole, environ 700 Indiens, Chippewais, Pottonatoumis etc., parlant la même langue avec quelques différences d'expressions et d'accent. Ces sauvages forment avec 400 qui sont dans les environs, ce que le gouvernement a dénommé une Surintendance confiée à un Agent. Mais ceux de l'île Walpole se placent tout à fait à part et s'efforcent de se constituer en nation. Indignés de ce que presque tous les sauvages se rapprochent plus ou moins de la civilisation et du christianisme, ceux-ci se considèrent comme un noble débris, comme le type et le modèle de la race rouge. Vainement trois tentatives ont été faites par les ministres protestans; pas un seul individu n'a donné le moindre signe de rapprochement. L'ivrognerie et d'autres vices, qui ont donné à cette île une sorte de célébrité, ne sont pas le plus grand obstacle. On dirait presque que le seul est la Jongleries. Il y a des jongleurs ou sorciers de profession, et il y en a bon nombre, mais tout chef est jongleur, de même qu'autrefois et ailleurs le pouvoir fut uni au sacerdoce. Du Grand-Esprit vient l'autorité. Ce dogme bien établi dans l'esprit des sauvages a une influence spéciale sur les pratiques superstitieuses de nos insulaires. Ils ont leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs cérémonies religieuses et nationales, leurs mystères; là est leur orgueil de nation, souverain, invincible; là leur prodigieux éloignement pour le christianisme. Savent-ils ce qu'ils disent, ce qu'ils font? En vérité je les croirais des instrumens presque passifs d'une multitude de Mauvais Esprits, *Manitous*, dont le Prince règne, sans divisions, dans cette île comme dans un dernier et fort retranchement.

Quand le P. du Ranquet parut parmi eux, personne ne fit attention à lui. Quand il voulut louer une vieille cabane d'écorce, son argent fut méprisé; et quand on vit qu'il ne s'en allait point, l'étonnement et l'opposition commencèrent. Alors par l'agent, ou à l'occasion de l'agent, cette opposition prit un caractère plus

direct

direct et plus grave. Le Ministre de l'Église d'Angleterre l'avait provoquée; mais par un trait de Providence bien admirable, le résultat fut contre lui et tout en notre faveur. L'Agent et le Ministre se brouillèrent, s'accusèrent réciproquement et se compromirent en matière grave, auprès du Gouverneur. Bientôt le missionnaire Protestant prit la fuite et les sauvages s'en réjouirent publiquement comme d'un triomphe.

Sur ces entrefaites arriva la permission de bâtir, accordée au Missionnaire catholique. Quelle ne fut pas la surprise des sauvages, surtout lorsqu'ils apprirent que nous allions bâtir une maison de la Prière! Quand le gouvernement veut faire quelque chose de ce genre, il est assez d'usage de consulter les sauvages, pour l'exécution. C'est uniquement une mesure d'égards. Mais assurés de n'obtenir qu'un refus et de nous ouvrir une carrière de contradictions, nous commençames aussitôt à abattre quelques arbres et à faire d'autres préparatifs.

Aussitôt le grand-Chef vint faire des plaintes et intimer l'ordre de renoncer à tout projet de bâtir. Néanmoins les travaux continuèrent. Ce fut alors qu'eut lieu une assemblée, présidée par les chefs et les anciens dans notre camp, à l'endroit même où se voyait déjà une partie des bois préparés pour la construction de la chapelle. Comme cette première assemblée amena celle du 31 juillet, je dois vous en donner une idée. Elle ne fut point un Conseil, tel que les Indiens se glorifient d'en avoir pour les affaires importantes de la nation; mais plutôt une attaque brusque, violente et presque sans ordre. On peut y découvrir bien des choses et apprendre à connaître le sauvage et le sauvage de l'Île Walpole.

Qu'on se représente d'abord une foule d'Indiens, de tout âge, arrivant en canot, à cheval, à pied; les jeunes gens avec leurs arcs et leurs flèches; quelques uns, parmi les autres, portant le grand calumet de feu; plusieurs ayant l'écharpe jetée en sautoir et des plumes qui se dressaient sur le front; tous silencieux; puis les vieillards groupés et assis par terre, en rond, paraissent se consulter, tandis que le P. du Ranquet, à une certaine distance, est assis sous le vestibule de la petite chapelle, apprenant à lire à quelques enfans sauvages. Tout à coup un cri s'élève, presque comme celui qui annonce une bataille. La robe noire est appelée. Le Père laisse les petits écoliers et s'approche du groupe des vieillards.

« Assis-toi, au milieu de nous, lui dit un sauvage, l'Orateur, en lui montrant une place à côté du grand-Chef. Aussitôt tu vois, mon frère, assis autour de moi tous les anciens de la nation. Moi, je vais parler, en m'entendant, tu entendras tous les anciens. Nous n'avons tous qu'un seul sentiment, qu'une même parole.

Toi qui

Toi qui portes chapeau, tu cherches la sagesse dans les livres, le sauvage la trouve dans son cœur, le Grand Esprit l'y a mise. C'est elle qui me fait parler; écoute et réponds franchement. Réponds à ce que je vais te demander. Prends garde, ne ments pas. D'abord, d'où viens tu ?- De l'autre côté de la grande eau demeure celui qui garde la prière. C'est lui qui m'envoie, c'est lui...- Ne parle pas de ta Prière. Réponds. D'où viens tu ?- De l'autre côté de la grande eau. Est ce de l'Ile des Anglais ?- Non, de la France.- Mais, qui t'a envoyé ? Est ce la Reine ?- Non, c'est la grande robe noire, lui qui est le chef de la Prière, lui qui envoie dans le monde entier. Quel est-il, la grande robe noire ?- Tu as entendu parler de Jésus; les Priants l'aiment et l'adorent. Il est leur Sauveur, il est le Grand-Esprit.- Mais tu ne réponds pas à ce que je te demande. Mon frère, je réponds: écoute, Jésus, Jésus le Sauveur a établi la grande robe noire... arrête, arrête donc, je t'ai dit que nous ne voulons pas entendre un mot, un seul mot de ta Prière. Parle droit.- Il faut bien que je nomme la grande robe noire, puisque.....- Eh bien! cette grande robe noire est-il anglais ou Français ?- Il n'est ni Anglais, ni Français. Lorsqu'un meurt, un autre se lève, tantôt d'une langue, tantôt d'une autre.- Il n'est donc pas le sujet de la Reine ?- Il n'est le sujet d'aucun roi sur la terre. Il n'a au dessus de lui que le Grand-Esprit.- Et toi tu n'obéis donc pas à l'Anglais ? Le Français avait autrefois cette terre, il l'a perdue. L'anglais est devenu notre maître: il nous garde maintenant; nous l'aimons.- Mon frère, comme toi, comme tous ceux qui habitent cette terre à présent, j'aime l'Anglais. J'obéis à ses lois pour le gouvernement, pour les affaires de ce monde. Mais l'Anglais n'est pas le chef de la Prière catholique. Cependant il la respecte et la protège.- Cette Grande robe noire, a-t-elle le droit de t'envoyer ici ?- Jésus, notre Sauveur, le Grand-Esprit, a dit quand il a envoyé les premières Robes noires: Allez, enseignez etc.- Arrête. Toujours, toujours ta prière. Laisse donc cette prière; garde la pour toi; elle n'est pas pour les Sauvages.

Ici l'Orateur, après quelques observations dont il est aisé de deviner le caractère, raconte l'histoire de deux Indiens, devenus Priants, qui, après leur mort, furent également exclus de l'heureuse demeure des blancs et de celle des hommes rouges. En lui répondant, le Père dit qu'il n'y avait qu'un ciel et qu'un enfer. Mais il fut bientôt interrompu:- Arrête donc, arrête, te dis-je encore. Ne pense pas que nous prenions jamais ta prière. Le Grand-Esprit nous a donné un autre sang que le tien, et il a pour notre race d'autres bénédictions. Depuis que le Français a mis le pied sur notre terre, le Grand-Esprit irrité l'a frappé de malédictions.- Ce que tu dis, mon

frère

fière, n'est pas la vérité. Je n'ai pas vu un sauvage devenu Priant qui ne soit devenu plus heureux. Interroge ceux de l'île des Courte-Oreilles (la grande Manitouline); interroge ceux... - Robe noire, désespère des sauvages de cette île. Non, non, jamais ils ne prieront. Toujours, toujours ils conserveront les coutumes de leurs ancêtres. C'est assez. - Je ne désespère point. Vos cœurs peuvent changer. Le Grand-Esprit peut les changer. Et vous même quand la vérité brillera..... - Assez, assez. Tu veux bâtir et les sauvages ne le veulent point. Voilà de quoi il s'agit. Avec raison les habitans sont fâchés. En t'emparant de leur terrain, tu abats leurs arbres, sans leur dire un mot. Tu te mets à tout ravager. Toi qui te prétends l'ami du Grand-Esprit, toi qui veux enseigner la sagesse, voilà ce que tu fais! Ton injustice est grande, ton crime nous révolte.

Alors le Père expliqua comment il avait demandé et obtenu du gouverneur la permission de bâtir; ce qu'il avait fait, avant et après avoir obtenu cette permission, et ce qu'il aurait fait, si plusieurs sauvages n'avaient pas mal agi à son égard, si les sentimens haineux d'un grand nombre ne lui avaient pas été connus. Il dit qu'il ne croyait pas que tous fussent ennemis de la Prière, et que sans doute plusieurs parleraient un autre langage, s'ils n'étaient pas dominés par la crainte.

On comprend bien que tout ce que le Père dit à ce sujet, ne fut pas dit de suite et sans de brusques interruptions. D'abord la permission accordée par le gouverneur fut révoquée en doute, puis examinée, expliquée. Ce que l'agent avait dit fut aussi contesté et examiné. Mais cette discussion n'en fut pas véritablement une: les sauvages étaient écrasés par l'évidence des faits; ils revenaient toujours à leurs droits méconnus et violés, principalement par le choix du terrain et par l'abattis des arbres. Enfin, le Père leur dit: Notre intention, l'intention de ceux qui dominent n'est bien connue. Vous voulez me décourager, me forcer à quitter l'île. Eh bien, sachez que vous ne réussirez pas à me décourager, et que je ne partirai point. Je veux demeurer dans l'île puisque j'ai la permission d'y demeurer. - Comment!... s'écria quelqu'un, comment oses-tu parler ainsi? Toi qui es jeune, tu méprises l'avis des vieillards. Tu parles au Grand Esprit! Crois-tu qu'il soit content de te voir traiter les anciens avec mépris.

A ces paroles succédèrent d'autres paroles qui révèlent ce qui est dans le cœur des sauvages et en sort quelquefois. Sous la forme de la personnification qui est ordinaire dans le langage solennel, voici ce qui fut dit aux Européens.

« Méchant

« Méchant homme à chapeau, cette île est à nous. Parcequ'en traversant la grande eau, tu as trouvé nos terres, tu as osé dire: ces terres sont à moi. Nous, sauvages, nous connaissons le Grand-Esprit. Il nous a donné la sagesse. Pour lui plaire, le sauvage faisait le bien avant que tu n'eus paru sur sa terre. Méchant homme à chapeau, c'est toi qui lui as montré le mal. Il était heureux avant ton arrivée; il était en paix; il était ce qu'il doit être. Mais tu es venu et tu n'es venu que pour le rendre malheureux, tu es venu pour lui enseigner le vol et le carnage. » Puis voici ce qui fut dit à la Robe noire de l'île Walpole: « Homme qui porte chapeau, Robe-noire, qu'as-tu fait? Tu as deshonoré la partie la plus belle de notre île, qui est la nôtre. Tu as abattu des arbres anciens, des arbres que nous avions respectés. Qu'en veux tu faire? Bâtir une grande cabane de la Prière? Mais, que dirais-tu, si nous allions de l'autre côté de la grande eau établir nos coutumes chez toi. A-t-on jamais vu les blancs se mêler à nos danses, prendre part à nos festins, recevoir nos usages, s'en glorifier? Robe-noire, ce que tu viens faire parmi nous, le voici, c'est bien clair. Tu viens tourner en ridicule les pratiques de notre nation, jusque sur notre terre même. Tu viens audacieusement, tu viens fouler aux pieds, par insulte, un sol sacré où reposent nos ancêtres. Tu te moques des ossemens de nos Pères. Nous ne pouvons endurer cela. Nous ne te souffrirons pas plus longtems. Va-t-en, pars vîte, sors de notre île.

A cette éloquence de l'indignation et de la colère, qui, par des phrases courtes et rapides, comme par bonds et à coups redoublés, frappait l'homme à chapeau, la Robe noire, celui-ci opposa toujours le calme et la douceur. Voyant alors qu'ils ne gagnaient rien de cette manière, les sauvages descendirent presque jusqu'au rôle de suppliants.

« Va chez les blancs, lui dirent ils, va parmi les tiens: ils se réjouiront. Va à Port-Darnia. Là nous savons qu'il y a des sauvages qui aiment la Prière. Ailleurs tu seras entouré de tes amis, de tes enfans. Mais quel bonheur peux-tu espérer parmi nous? Si tu t'obstine à demeurer, le mépris et la haine sont inévitables. »

— Je n'ai pas été envoyé pour les Blancs, j'ai été envoyé pour les hommes rouges; j'aime les sauvages, je veux leur faire du bien; je veux les sauver. Oui j'irai à Port-Darnia, et ailleurs; mais ma demeure doit être dans cette île; ici ma cabane: ici une maison de la Prière. Si les sauvages me méprisent, je ne les mépriserai point; s'ils me haïssent, je les aimerai; s'ils me font du mal, je leur ferai du bien.

Mon frère, va t'établir de l'autre côté du torrent. Tu feras plaisir aux sauvages, ils t'aimeront. Nous irons te voir, dans ta cabane, et quand tu passeras de

ce côté,

de ce côté, nous le recevrons avec le plus grand plaisir.

Les sauvages ont un grand empire sur eux mêmes. Quand ils veulent ils paraissent impassibles, alors mêmes qu'ils sont agités des plus violentes passions. Une fois le P. du Ranquet entendit ces paroles: « les sauvages dans leurs assemblées parlent avec calme, Mais toi, tu parles en homme irrité: ton front, tes oreilles, ton visage sont tout rouges. La réponse fut: Toi tu es Peau rouge, et moi je suis Peau blanche. Jeune, me voyant au milieu des vieillards réunis contre moi, comment ne serais-je pas surpris? Mais, en colère! non, je ne suis pas en colère. Je suis seulement étonné, ému et affligé de beaucoup de choses qui me sont dites.

Lorsque le Père prononça ces paroles, il fit allusion à un des incidents qui eurent lieu pendant cette longue séance. « Le Priant, dit un Vieillard, la Robe noire ne fait pas la charité aux sauvages. Mais le sauvage, quand son frère entre dans sa cabane, le reçoit bien; il lui donne à manger. La Robe noire ne donnerait jamais rien. » - Vieillard, lui dit le Père, comment oses tu parler ainsi? J'ai partagé mon repas avec toi il n'y a que quelques jours. Est-ce que tu l'aurais déjà oublié? Moi, jamais je n'aurais imaginé qu'il put y avoir un si mauvais cœur parmi les sauvages. » Le silence qui suivit cette réponse fut une marque d'improbation, et l'ingrat vieillard le comprit.

Cette impassibilité du sauvage, dont j'ai parlé, se manifesta surtout vers la fin, lorsque tous les sentiments se concentrèrent dans les paroles suivantes: « ces arbres que tu as coupés sont notre bien. N'y touche plus; prends garde, cesse de gâter notre propriété. Le bois que tu as acheté, prends le et transporte le sur l'autre bord. Je te le dis, Robe noire, ne t'obstine point. Mais si tu continues, sache que nos jeunes gens viendront tout ravager, tout brûler.

Mon frère, répondit la Robe noire, je n'ai rien dit que de vrai et de juste. Mais tu n'écoutes que ta haine contre la Prière. Ne crois pas que tes menaces m'effraient. Des milliers de Priants et de Robes-noires ont eu le courage de mourir pour la Prière. Je demande ce courage au Grand-Esprit. Il ne me le refusera pas si j'en ai besoin. Rien de plus désirable pour moi, que d'être tué pour le service du Grand-Esprit, pour la Prière.

Déjà une fois le Père avait parlé ainsi. Cette fois surtout l'impression fut visiblement profonde; car il y eut un silence, puis de sourds murmures. Des vieillards, secouant la tête, dirent: « il veut absolument avoir raison: nous n'obtiendrons rien. » Enfin, après des intervalles de silence, de consultations, de murmures, les chefs se levèrent: tout le monde se leva. L'on entendit encore: rien, il n'accordera rien, rien.

Puis

Puis les uns se dirigeant vers les canots, les autres à travers les arbres de la forêt, le Père se trouva bientôt seul. Alors, comme après une interruption ordinaire, ses petits écoliers sauvages s'approchèrent de lui, tenant leur livre à la main et le regardant s'ils voulaient continuer leur leçon et gagner un bon point.

Durant le cours de ces débats si vifs et si variés, rarement les chefs et les anciens élevèrent la voix. Trois ou quatre fois seulement, le Grand-chef parla: il fut toujours modéré. Toute l'assemblée avec ses intérêts et ses passions, se trouva concentrée dans l'orateur, Ojawanon, chef des guerriers. Fier de son autorité et de l'ascendant qu'il exerce dans l'île, fier de son éloquence, il crut sans doute que bientôt la jeune Robe noire serait intimidée, déconcertée. Son intention se manifesta même avant le commencement de la séance. Car le Père ayant dit à un jeune sauvage d'apporter de l'eau, « oh comme il parle étranger » s'écria-t-il avec un sourire moqueur. Et ensuite lorsqu'il s'efforça de l'embarrasser et de l'accabler par ses questions et ses interruptions, le ton, l'air et les manières annoncèrent évidemment le but qu'il se proposait. Mais, habile d'ailleurs, il sut juger l'homme qu'il n'avait pas d'abord connu, et il chercha à l'accabler d'une autre manière, à le vaincre à moitié, à obtenir quelque chose. Ce ne fut cependant pas lui qui eut l'air de prier. Il jugea sans doute que ce moyen serait aussi inutile que les autres, et par prudence autant que par orgueil il conserva toute la dignité de son caractère et de sa position. Vers la fin, le Grand-chef dit: les Blancs sont partout. C'est ici le seul endroit qui nous reste. Je ne souffrirai point que tu t'y établisses, du moins dans cette partie la plus élevée et la plus belle de l'île. — Non, s'écria brusquement l'Orateur, non, pas plus dans un autre endroit que dans celui-ci. Homme à chapeau tu sortiras de l'île. » Ce fut le dernier mot d'Ojawanon, chef des guerriers. Pendant que les vieillards murmuraient, lui silencieux, resta quelque tems immobile, puis se retira en homme profondément blessé, qui médite la vengeance et, par l'avenir, se console du présent.

Voilà, mon bien cher frère, une séance, je crois, assez intéressante par elle même. Cependant, je ne voulais la mettre sous vos yeux que parceque sans elle on ne peut bien comprendre la séance de la St Ignace. J'ai été plus long que je ne pensais. En voilà bien assez pour une lettre; il faudra vous en donner une autre. Celle là ne contiendra que des discours. Je vous préviens qu'ils ne ressembleront guère à ce que vous connaissez à présent de l'éloquence de nos sauvages. mais ils n'en seront peut être que plus intéressants; car on y trouve autre chose que le langage colère, hardi, et impérieux du Prince des Démons qui règne dans l'île Walpole.

Pour

Vous prier sans doute pour moi et pour nos Missions, mais j'espère de vous à présent et de vos confrères un secours plus spécial. Vous le voyez, nos besoins sont grands. — Croyez moi à jamais votre tout devoué

Servus in Xto

Charelle, s.j.

IIe Lettre

Le R. P. Charelle, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Sandwich, 11 9bre 1844.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

Si, connaissant bien le vaste champ qui s'ouvre devant nous, quelqu'un eut voulu trouver un premier poste convenable sous tous les rapports, il n'eut rien désiré de mieux que ce que nous avons. Pour les communications, la position de Sandwich est admirable. Puis, nous avons ici ce qui suffit à une petite résidence, à un lieu de repos et de retraite. C'est bien la Providence qui nous a placés dans l'ancien village des Hurons du Détroit. Déjà Sandwich a fondé la Mission de l'Ile Walpole et Port-Sarnia. Deux autres endroits, où il y a des sauvages, appartiennent à cette Mission. Quoique bien faible, ce commencement donne des espérances.

Voyez maintenant, mon Révérend Père, là haut, cette grande Manitouline, où est le P. Choné, au milieu de 600 sauvages catholiques. Cette île appartient aux indigènes. Située, comme elle est, avec de belles forêts et un sol riche, elle nous offre le port avancé et le grand centre que nous pouvions souhaiter. Au mois de juillet, lorsque le Gouvernement Anglais distribue ce qu'il appelle les *Présents*, des milliers de sauvages arrivent et campent dans l'île, pendant quinze jours, ou trois semaines. Depuis quelques années seulement une Robe noire s'est montrée, au milieu de ces nations assemblées; et les anciens souvenirs réveillés commencent à être portés au loin, avec des impressions nouvelles. Mon Révérend Père, nous prenons possession de la Ie Manitouline, comme d'une partie de notre bel héritage. En 1648, le P. Ragueneau y

fit

fit commencer une Mission qui prit le nom de Ste Marie. Les sauvages qui l'habitaient avaient été nommés par Mgr de Champlain les *cheveux relevés*, « pour les avoir dit-il mieux peignés et agencés que des Courtisans, quelques fers et façons qu'ils y mettent. » La Mission de l'Ile Ste Marie allait prospérer, comme toutes celles qui florissaient, sur les bords de la Mer-Douce, lorsque Dieu envoya le fleau des Iroquois. Ce fut alors qu'il y eut des actes de courage et d'héroïsme chrétien, tels qu'on n'en vit peut être jamais, et que le sang des martyrs coula.

Infortunés Hurons! Ils furent, eux et leurs pasteurs, en un instant frappés et dispersés. Bientôt le pays devint une morne solitude; il l'est encore. Portés ici et là, les tristes débris de cette nation ont fini par disparaître. Mais le même jugement de Dieu ne s'est point appesanti sur les nations Algonquines. Quoique bien différentes de ce qu'elles furent autrefois, elles forment cependant une population nombreuse, qui habite, ou plutôt qui erre autour de ces lacs immenses. On pourra attirer un grand nombre de néophites, dans l'ancienne Ile de Ste Marie, appelée souvent aujourd'hui l'Ile des Court-Oreilles. Le tems presse: nous arrivons même trop tard, puisque l'hérésie a fait des progrès. Mais elle ne résistera pas longtemps au zèle et à la persévérance. Les Méthodistes sont les seuls qui aient eu un pouvoir de séduction. Quant à l'Eglise d'Angleterre, c'est la plus stérile de toute les sectes. Avec sa puissance, son or et ses présents, à peine peut elle attirer quelques sauvages, dans les maisons, dans les écoles et les ateliers qu'elle leur offre. Dans la grande Manitouline, elle a bâti un village, où sont réunis tous les Protestans de l'Ile, c'est-à-dire 177. Depuis quelque tems, ce petit troupeau donne de mortelles inquiétudes au Lord Evêque du Haut-Canada et même à Son Excellence le Gouverneur Général. L'école n'a point d'écoliers, et les ateliers de menuisiers, de forgerons, de cordonniers etc, sont presque déserts. Plusieurs sauvages quittent le village et vont dans les bois. Ils ont en haine le Ministre Anglican, ils le fuient. « Nous n'aimons pas la prière anglaise et » telles sont les paroles qui là, comme partout, sont répétées par les sauvages. « Si jamais je prends la Prière, disait dernièrement un des Chefs de l'Ile du sud, (ou Walpole) ce sera la française. »

La grande Manitouline contient au moins cinq villages; celui de Sainte Croix est le plus considérable; c'est là que sont presque tous les catholiques. Si nous pouvions avoir quelque établissement dans le genre de celui de l'Eglise d'Angleterre, tous les sauvages seraient bientôt à nous. Alors, quelle belle mission! C'est une Ile, grande et fertile; c'est une Ile qui a peu de communications avec le continent. Or, c'est ce qu'il faut: les sauvages doivent être chez eux; ils n'ont rien à gagner dans leurs

rapports

rapports avec les hommes civilisés. Plus on les éloignera de la civilisation des hommes cupides et irréligieux, plus ils deviendront propres à recevoir cette civilisation du catholicisme, qui convient à leur nature, à leurs habitudes et aux circonstances des lieux et de l'époque.

Nous n'avons d'autres moyens de communication, entre Sandwich et l'Ile Manitouline, que la barque ou le canot. Nul de ces magnifiques Steamboats qui sillonnent habituellement le lac Huron ne s'approche de la côte et des îles du Canada. Ils vont tous directement à Michillimackinac, et de là, jusqu'à Chicago, ville située à l'extrémité du lac Michigan. A peine voit-on de tems en tems une goëlette, allant à Penetanguishene[1] ou revenant de ce port, côtoyer la rive orientale du lac Huron qui est déserte.

Par là, il est aisé de comprendre que le Missionnaire a besoin de faire ses provisions avant l'hiver. Mais si, une fois pourvu des choses nécessaires, il peut soulager les malades et les pauvres, croira-t-on que dans la solitude, avec ses sauvages et Notre Seigneur J.C, il soit à plaindre? Oh! quand il songe à ceux qui exercent le St ministère au centre des populations civilisées et riches, qu'il est loin d'envier leur sort!

La St pauvreté, mon Révérend Père, doit régner dans le village de Ste Croix. Lorsque Mr Proulx se disposait à venir me trouver à Penetanguishene, un incendie consuma, en deux heures, sa maison et presque tout ce qu'elle contenait. Pour en bâtir une, lui et le P. Choné n'ont que les plus faibles ressources et le travail de quelques sauvages, qu'il faut, au moins, nourrir. Il est probable qu'ils passeront l'hiver dans la cabane qu'ils ont louée.

A présent, mon Révérend Père, parlons d'une autre mission, de celle qui n'existe pas encore, mais à la quelle je voudrais donner bientôt l'existence. Espérons que l'intercession d'un Martyr de la Compagnie viendra puissamment à notre secours. Qui ne connait pas le P. Jogues, de qui le Souverain Pontife a dit: *indignum esset Christi martyrem Christi non bibere sanguinem?* Ce fut lui qui en 1642, visita le Sault de Ste Marie et y trouva les sauvages que l'on a depuis ce tems-là appelés Saulteux.

Voici quelles sont mes pensées et mes vues, au sujet de cette mission à fonder.

Contrée. Le Sault Ste Marie est un lieu de passage, pour les Blancs comme pour les sauvages, précisément le contraire de ce que j'admirais tout à l'heure, dans la Grande Ile Manitouline; c'est un lieu de commerce; le mélange du sang Indien avec les races Européennes s'y montre sous toutes les nuances et cette espèce de population

et

---

[1] Mot Algonquin écrit d'après l'orthographe Anglaise; prononcez Pénétanguichine.

est peut être la plus funeste au bien spirituel des sauvages.

Pour; Puisque le Sault Ste Marie est le plus grand passage des sauvages qui montent et qui descendent, il faut bien là quelqu'un qui commence à s'emparer et qui conserve les Catéchumènes et les Néophites. Nous devons avoir un Père intermédiaire; et les besoins extrêmes de cette population mélangée ne sont pas d'ailleurs une œuvre à négliger. Or, le pour et le contre balancés, voici ma conclusion. A une certaine distance du Sault, vers un endroit où la terre est meilleure que sur les bords du Rapide, là où il y a des sauvages et où il n'y aura que des sauvages, sur une petite rivière, nous avons une Mission uniquement pour les sauvages; et au Sault qui est peu éloigné, nous aurions une station, qui serait visitée plus ou moins fréquemment selon les besoins. Deux missionnaires suffiraient pour ce double poste et pour ses excursions.

Mgr. du Détroit m'a beaucoup parlé de l'importance de cette mission et il désire vivement que le projet s'exécute le plutôt possible. Le fleuve, ou détroit, du Sault Ste Marie divise les deux diocèses du Détroit et de Toronto. Notre Résidence, ou Mission, serait dans ce dernier diocèse.

Il est aussi bien à désirer que nous ayons une mission au delà du lac Supérieur. Là est l'entrée dans le pays des sauvages proprement dits; là s'ouvre ce vaste théatre de leurs courses et de leurs misères. Sur les rivages de cette Méditerranée d'eau douce, où la pêche est si abondante, ils accourent en foule. D'abord, ma pensée ne s'arrêtait pas à l'existence prochaine d'un tel établissement. Aujourd'hui néanmoins j'y songe sérieusement, parce que les circonstances ne sont plus les mêmes. Une seule chose nous manque: que le Missionnaire vienne et la Mission existe.

Je n'en puis douter après la conversation que j'ai eue avec Mgr. du Détroit. Il m'a dit qu'un de ses Missionnaires s'établit, il y a quelques années, précisément au centre de la rive occidentale du lac Supérieur; qu'il y avait réuni un petit troupeau, et qu'au moment où ses espérances et ses consolations augmentaient sensiblement, les besoins d'un troupeau sans pasteur et beaucoup plus nombreux l'avaient appelé ailleurs, à l'Arbre-Croche. Depuis ce tems-là, nulle Robe-noire n'a été vue sur le rivage. Ainsi, les voilà donc entièrement abandonnés ces Néophites de l'Ouest du lac Supérieur! Ces pauvres enfans sauvages demandent du pain et il n'est personne qui leur en donne. Pour eux l'Evêque leur père élève la voix et nous tend la main. Hélas! Nous mêmes, pauvres, que pouvons nous donner?... Il y a dans le sanctuaire, et même au milieu du monde, des jeunes gens qui méditent quelque chose,

pour

pour la gloire de Dieu et le salut des ames. Ah! puissent-ils porter au loin leurs regards sur notre immense désert sauvage, et voyant venir, ou s'éloigner tant de tribus mourantes, écouter et bien comprendre ce cri du Coeur qui à tant aimé les hommes: *misereor super turbam...*

Permettez, mon Révérend Père, qu'en revenant du lac Supérieur, je vous fasse passer par le pays des Hurons. Ce n'est pas pour fonder une maison que nous allons visiter cette terre de nos anciennes Missions. Notre visite ne sera qu'un pélerinage à Ste Marie qui était autrefois comme la Métropole du pays des Hurons. Voyez-vous cette plaine environnée de nombreuses collines? Comme l'œil se plait à suivre la ligne presque circulaire que décrivent leurs sommets arrondis et faiblement détachés! Dans cette plaine, assez étendue, vous voyez une forêt, des prairies, un lac. Arrêtons-nous sur la rive gauche, au pied de cette colline. Ici, mon Père, sur ce plateau, tout près du petit lac ici, fut Ste Marie, la grande bourgade chrétienne, considérée comme la Métropole du pays des Hurons. Ici la Chapelle; ici notre Maison.

N'est-ce pas une position admirable, sous tous les rapports? D'abord, tous les Missionnaires des Hurons arrivaient ici facilement par terre et par eau; ils y venaient souvent. Puis les Missionnaires des Algonquins, descendant du Nord, sur le lac Huron, et ceux qui, au midi, habitaient chez la Nation Neutre, venaient aussi à Sainte Marie, pour faire leur retraite. Notre Maison de Ste Marie se trouvait, par là le centre et le rendez-vous de tous ces ouvriers évangéliques, dispersés, errants parmi les sauvages. C'est ainsi que, véritables enfans de la Compagnie, ils avaient soin de se renouveler et qu'ils se fortifiaient, se consolaient, s'éclairaient et travaillaient tous dans l'unité de l'esprit de leur sublime vocation.

Il y a deux cents ans, ce pays, aujourd'hui sans habitations, était très peuplé. Nulle part peut être, il n'y eut dans l'Amérique du Nord, une population sauvage concentrée, comme le fut ici la Nation Hurone. Aussi que de Missions, que de bourgades chrétiennes autour de Ste Marie! à l'Ouest la *Conception*, célèbre par le nombre des chrétiens et par leur ferveur; au Sud, St Mathieu, où le courage de deux de nos Pères fit tourner, à la conversion de plusieurs infidèles, une conspiration infernale contre la vie de tous les Missionnaires. Mais c'était surtout de ce côté, à l'Est, qu'habitait la Nation. A une lieue seulement, sur une petite rivière qui se jette dans une baie, était St Louis! et à une lieue environ de St Louis, encore sur une petite rivière qui a sa baie, était St Jean, lieu du martyre du P. Garnier, et plus haut, à une petite distance, St Ignace. Si nous suivons la même direction, nous trouverons encore une

rivière

rivière semblable à celle-ci, et, en la remontant un peu, nous arriverons au lieu où fut St Joseph, la première Mission Huronne, fondée par le P. de Brébeuf, et arrosée du sang du premier martyr de ces contrées, le P. Daniel.

Oui, en vérité, nos Pères avaient bien choisi l'endroit qui devait être le centre de leurs opérations apostoliques; et, pour le rendre tel que le demandaient tous les besoins de la Mission, rien par eux n'avait été négligé. Car St Marie était une espèce de place forte qui renfermait non seulement l'Église et la Maison des Missionnaires, mais encore un hospice pour les malades, pour les pauvres, les voyageurs et d'autres édifices d'utilité publique. Mais, où sont donc les vestiges de tous ces monuments? - Je réponds d'abord qu'il ne faut pas chercher la moindre trace de tout ce qui fut fait, avec les seules ressources et selon les usages du pays; puisque les sauvages ne construisaient qu'en bois, même leurs fortifications. Ensuite, comme nous savons que les Missionnaires, aidés des français qui les avaient suivis, élevèrent des murs, voici quelques faits qui répondent à la question. Le premier, c'est que nos Pères obligés, en 1649, d'abandonner St Marie et de suivre leur troupeau, non dans l'Île Manitouline, où ils voulaient le conduire, mais dans l'Île de St Joseph, appelée aujourd'hui l'Île Chrétienne, ou l'Île aux Chrétiens, construisirent des radeaux et emportèrent tout ce qui pouvait servir au nouvel établissement. J'ai vu dans cette Île de beaux débris de murailles. Le second fait qui nous donne plus qu'une probabilité, c'est qu'à une époque beaucoup moins reculée, un homme qui faisait bâtir une maison, sur les bords de la baie de Matchedache, vint ici enlever tout ce qu'il trouva de belles pierres. Enfin à une époque très récente, cent et quelques acres de cette terre où nous sommes furent achetés par un Canadien. Cet homme qui voulait faire un champ, s'attacha, je ne sais pourquoi, à ces ruines: il les dispersa et probablement il en jeta une partie dans la rivière. Ce dernier fait explique en même tems pourquoi nous ne voyons point ici de gros arbres.

Cependant, elles n'ont pas entièrement disparu les ruines de St Marie. Regardez, mon Père, au travers de ces broussailles et de ces plantes entrelacées; voyez ces petites élévations de terrain: ce sont des monceaux de pierres; ce sont, je crois, des débris de tours. Mais notre Maison, où pouvait-elle être? - Ici, à l'Ouest; ici, probablement. Je sais que la rivière en baignait les murs. De plus, je reconnais l'endroit que m'a décrit un ancien voyageur chez les sauvages. Il y a près de cinquante ans qu'il vit les restes d'une maison de Missionnaires, et il remarqua, près des fondements, un escalier qui descendait à la rivière, où l'on allait, me dit-il, puiser de l'eau. Par conséquent

séquent, je le crois, ici fut cette maison que nos Pères aimaient à appeler « Notre Maison de N.-D. Marie. » L'église ne devait pas être loin : voici encore des ruines.

Au sujet de toutes ces ruines, une tradition existe dans tout le pays. On dit que l'homme qui, pour bâtir sa maison, était venu ici chercher des pierres, fut depuis ce tems là, inquiet, malheureux ; qu'il ne put habiter longtems cette maison, et qu'elle finit par devenir inhabitable pour tout le monde, à cause des bruits étranges qu'on y entendait pendant la nuit. Aujourd'hui, je crois qu'elle est détruite, et personne n'en est surpris ; on dit : l'homme avait enlevé les pierres de la Mission.

Mais où est donc le Cimetière ? Où faut-il le chercher ? La terre bénite qui reçut les membres déchirés, brulés des Martyrs de Jésus-Christ, où la trouverons nous ? « Le Dimanche, 21ème jour de Mars 1649, dit le P. Ragueneau, nous ensevelîmes les précieuses reliques, avec tant de consolations et des sentimens de dévotion si tendres en tous ceux qui assistèrent aux obsèques, que je ne sache aucun qui, ne souhaitât une mort semblable plutôt que de la craindre. » Où furent-elles déposées ces précieuses reliques ? dans doute près de l'autel, où le prêtre apprend à s'immoler, comme le Sauveur du monde, ou bien dans l'enceinte commune, où le bon pasteur aime à se trouver encore avec le troupeau fidèle. Nous le savons : on vint plus tard prendre une partie de ce précieux dépôt. Le Chef du P. de Brébeuf est à Québec, dans un buste d'argent. J'y ai vu aussi une châsse qui renferme deux os entiers du P. Gabriel Lalemant. — Mais tout ne fut pas enlevé, et si nos vœux étaient exaucés, nous trouverions ce que le Père que j'ai déjà cité appelle « des restes de la cruauté même, ou plutôt de l'amour de Dieu, qui seul triomphe dans la mort des Martyrs. » Les cercueils ne furent point emportés. Personne n'est venu enlever à de tels monuments, même quelques pierres : La pauvreté et le désert les ont rendus inviolables.

Une pensée se présente à nous, mon Révérend Père ; elle est bien naturelle. Pourquoi ne ferions nous pas des fouilles ? Ce ne serait pas une grande entreprise, dans un lieu comme celui-ci, et pour le but que nous nous proposons. Mais lorsque, cinq jours après avoir visité ces ruines, j'étais déjà loin et en route pour Toronto, j'entendis dire qu'un homme, qui voulait étudier les antiquités du pays, avait été dans un lieu où il y a un trésor et qu'il voulait le découvrir. Ceci me surprit un peu, parce que le pays est tellement désert que les nouvelles ne peuvent guère y circuler. Néanmoins, comme jamais voyageur n'y a paru cherchant des vestiges de Missions, je compris que mon passage avait pu être remarqué.

Ce mot de trésor me fit faire plus d'une réflexion. Dans un pays qui n'est

n'est pas celui des Hurons, j'aurais pu fixer bien autrement encore l'attention publique. Quel évènement que l'apparition soudaine de ce Jésuite qui spécule sur des ruines et va faire commencer des fouilles! Je me rappelle avoir lu quelque part que les Jésuites avaient amassé des sommes immenses par de savantes et habiles spéculations, dans la Californie. Dans la Californie!!! Pourquoi pas aussi au Canada, chez les Hurons et les Iroquois? En travaillant aux Missions, les Jésuites du Canada s'enrichirent par le commerce des pelleteries. C'est précisément ce qui a été dit et se trouve imprimé. Ici, en Amérique, tout se dit et s'imprime; mais tout n'y est pas cru avec cette simplicité et cette ardeur de foi qu'on peut admirer dans certains pays d'Europe. Aussi, je puis, si je veux, parcourir à mon aise, avec ma soutane de Jésuite, tout le pays des Hurons et même fouiller les ruines: les conséquences ne sont pas graves, je vous assure. Cependant, j'attendrai pour faire à N.D. Marie la moindre chose qui ressemble à des fouilles.

Ces réflexions, ou d'autres de ce genre, n'étaient pas celles auxquelles mon âme se laissait entraîner, lorsqu'on me donna la nouvelle que j'ai rapportée. Jamais je ne pense à de tels ennemis de la Compagnie que pour rire; et alors, mes sentimens étaient trop sérieux, trop profonds. Celui qui est de la terre, disais-je, parle de la terre. Ces hommes simples me jugent d'après leurs idées et leurs désirs. Savent-ils ce que c'est que le Prêtre, le missionnaire? Pourraient-ils soupçonner que je ne cherche que des tombeaux et un peu de poussière humaine? — Un trésor!... En effet, c'est un grand trésor, que celui que nous cherchons, partout où ont passé nos Pères, et où, succombant, ils ont triomphé; la grâce d'imiter leurs vertus et principalement leur souverain mépris de toutes les choses que le monde estime et recherche, leur zèle à gagner des âmes à Jésus-Christ. — Le P. Jean de Brébeuf avait fait ce vœu: « *Voveo tibi, Domine mi Jesu, si mihi unquam indigno famulo tuo Martyrii gratia misericorditer oblata fuerit, me huic gratiæ non defuturum: sic ut in posterum licere mihi nunquam velim, ut quæ sese offerent moriendi pro te occasiones declinare, (nisi ità fieri ad Majorem tuam Gloriam judicarem), aut jam inflictam mortis ictum non acceptare gaudenter* ». Le P. Gabriel Lallemant n'avait pas été moins généreux. Après sa mort on trouva écrits les motifs qui l'avaient déterminé à demander les Missions du Canada. Il concluait en exprimant son ardent désir « de donner pour sauver les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, sa vie et cent mille vies, s'il les avait » *una cum jactura rerum omnium earum quæ naturæ commodæ suavesque sunt.* » Puis il s'écriait: « *Age ergo, anima mea; sanctè percamus quo id oblectamenti sufficiamus Sacro Jesu-Christi Cordi* ».

Le premier

Le premier accomplit son vœu par vingt ans de périls et de travaux et trois heures de supplices; le second donna sa vie, après six mois de Missions et dix sept heures de supplice. Dans l'un et l'autre, la grace triompha d'une manière éclatante de tout ce que la nature peut souffrir de plus douloureux et de plus horrible. Le 16 et le 17 mars, 1649, dans la *Nouvelle France*, quelle consolation fut donnée au Sacré Cœur de J.-C.!

Oh! si bientôt Dieu voulait que les ruines de Notre Maison de Ste Marie fussent Nôtres et ne dussent plus être profanées!... Puisse un de ces Anges du Seigneur, qui autrefois aimait tant à visiter le pays des Hurons et surtout sa Métropole, aller trouver quelques ames zélées et charitables! J'invoque ces Esprits célestes, qui portent les bonnes pensées et inspirent les desseins généreux; j'invoque Marie, St Joseph le patron des Missions Huronnes et nos Martyrs du Canada. Me sera-t-il donné de pouvoir annoncer au très Révérend Père Général, que Ste Marie des Hurons existe, que j'y ai dit la Messe!... l'Autel serait bientôt élevé, puis un petit sanctuaire. Je ne désespère pas de pouvoir découvrir St Ignace, le lieu du Martyre des PP. de Brébeuf et Gabriel Lallemant. Là quelques acres nous suffiraient et nous pourrions aisément les acheter. Alors, mon Père, nous aurions dans le Haut-Canada, deux propriétés qui seraient bien chères à notre cœur.

Je suis, mon Révérend Père, avec le plus respectueux attachement en N.S.

Votre tout devoué serviteur

Charelle, S.J.

13e Lettre.

Le P. Chouë Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Canada,
à un Père de la même Compagnie.

De Ste Croix, grande île Manitouline, 22 janvier 1845.

Mon Révérend Père

P.C.

Avant-hier, au moment où je rentrais à la maison revenant d'une excursion, on m'apporta votre bonne lettre. Je vous remercie de toute l'effusion de cœur que je ressentis en vous lisant. Je vous ai suivi et accompagné fidèlement partout. Vals et Mons. m'ont rappelé des souvenirs qui ne s'effaceront jamais: ce sont des

souvenirs

souvenirs d'un enfant caressé sur les genoux de sa mère au milieu de ses frères joyeux. Cependant revenu dans mon village de sauvages, je ne regrettais pas ce que j'avais vu, et je me disais: aujourd'hui connaissant les sauvages, si j'étais à Mons et que l'on me dit: mon Père, aller à Wikevinichong (la baie du Castor, nom de notre village). Je prendrais vîte mon bréviaire et je partirais sans regarder en arrière.

Si vous étiez ici, vous me demanderiez ce que sont devenus tous les petits livres recouverts de planchettes? Hélas, mon Père, je fais usage, en faveur de nos bons sauvages, de ce que j'ai appris de reliure en reliant mes cahiers de théologie à Vals. Je ne savais pas alors que j'apprenais un presque métier. Dernièrement j'ai relié un livre à un sauvage, et voilà que tous m'apportent leurs vieux livres à raccommoder. J'ai un peu de fil et de ficelle, et à la place de carton je mets des planchettes de cèdre. C'est un bois qui se fend comme on veut. Les sauvages l'appellent Kijik (jour), je ne sais pourquoi. Je leur fais aussi des chapelets; il faut souvent en faire de neufs et raccommoder les vieux; ils ne durent pas longtems, ou ils se perdent, ou ils se brisent. Voici mon occupation ordinaire: catéchisme aux enfans une fois par jour, instruction tous les soirs, excepté le samedi jour de confessions. Mon auditoire se rassemble alternativement dans deux maisons centrales du village Attawa. Quand j'entre dans la maison, elle est remplie d'hommes et de femmes divisés en deux groupes distincts; leurs sièges c'est le plancher, les uns sont couchés, les autres sont assis. Ce qui ajoute souvent au poétique ou pittoresque de cette assemblée, c'est la musique que l'on y entend. Les femmes ne pouvant faire un pas sans avoir leurs enfans sur le dos, ceux-ci se mettant quelquefois à crier plus haut que moi. Alors toutefois, il n'est pas besoin de dire aux mères de s'en aller, quand elles ne peuvent appaiser les criards, elles s'en vont d'elles mêmes; elles ont encore ce sentiment de délicatesse. Au milieu de tout cela, je suis plus content que dans la chaire de Vals. Je ne parle pas aussi facilement, mais je suis écouté avec plus de fruit. Ma première maison d'assemblée est à 5 ou 6 minutes de ma demeure, la seconde est à 1/4 de lieue. Tous les jours à la messe, de grand matin, et à la prière du soir, se rassemblent un bon nombre de sauvages, régulièrement de cinquante à cent. Le dimanche à la grand'messe et aux vêpres, tous les chants, excepté ceux du prêtre, sont en sauvage. L'Archiconfrérie et l'association de la propagation de la foi sont établies dans notre mission; tous les jours, après la prière du soir et après la messe, on en récite les prières. Nos sauvages donnent pour la propagation de la foi des nattes, du sucre d'érable, des fruits de la terre.

Voilà

Voilà près de huit jours que j'ai commencé cette lettre, sans pouvoir la continuer. Un mandement anglais de Mgr de Toronto, notre évêque, m'est arrivé; il m'a fallu le traduire en sauvage pour faire connaître à mes ouailles, que N.S. P. le Pape venait d'ériger en province ecclésiastique, les Evêchés de Québec, Montréal, Kingston et Toronto, dont Québec est la ville Métropolitaine. Ce n'est pas chose facile il n'y a pas de mots sauvages pour rendre les choses par leurs noms. La langue sauvage n'est pas chrétienne; d'ailleurs elle est presque tout verbe. Aujourd'hui fête du St Nom de Jésus, nous avons fait un salut solennel, j'ai prêché à nos sauvages sur la fête dans le sens de l'Homélie de St Bernard. C'est presque la première fois que je parle à l'église sans lire mon cahier, et j'ai parlé assez couramment. Vous savez qu'au mois de juin j'étais à l'île Walpole, ainsi appelée par les anglais, les sauvages l'appellent *Per Kedjuvanokki* (à la division du courant): en effet elle est formée par deux branches de la rivière à l'entrée du petit lac St Clair au dessous du grand lac Huron, appelée par nos anciens Pères la petite mer Douce. J'étais là depuis six semaines sous la tente, lorsque un Dimanche on m'apporte une lettre du R.P. Charelle. Je devais me rendre à Sandwich le lundi par les bateaux à vapeur, et partir le mardi dès le matin pour *Wikeveni Kong*. Le missionnaire de cette contrée était venu me chercher avec sept de ses sauvages dans un bateau. Je me mis en route gaiement, emportant avec moi mon trousseau de missionnaire, deux couvertures en laine, un petit matelas et mon linge de corps. Nous voilà sur le lac Huron; nos sauvages nous conduisent à force de rames à défaut de vent. Je ne vous dirai pas quel plaisir j'éprouvais de me voir conduit à ma mission par ceux qui étaient déjà mes enfans. Un jour que nous avions un vent favorable, et que la voile avait remplacé les rames, nous voulûmes en profiter. Au lieu de coucher à terre comme nous avions fait les nuits précédentes, nous nous rembarquâmes à 9 heures; après avoir fait chaudière. Deux heures après s'élève une tempête: impossible d'aborder; tout aurait été brisé; nous voilà en plein lac le jouet des vents et des vagues. Un de nos sauvages fut occupé toute la nuit à vider l'eau de notre petit bateau. Pendant cette tempête qui dura jusqu'au lendemain vers 9 ou 10 heures du matin, de temps en temps une petite affection de crainte saisissait involontairement mon cœur; mais, en vérité, quand j'y pense encore, nous avons été bien près de périr. Cependant le bon Dieu qui commande aux flots de la mer, n'a permis à notre ennemi que de nous jeter de l'eau du lac par les vagues qui venaient nous couvrir. Heureusement encore le vent nous conduisait directement à notre but, et cette nuit d'ad-

versité

versité nous à valu le bonheur d'arriver le mardi soir et d'aller remercier N.S. dans la pauvre chapelle de Ste Croix. Quand on nous vit entrer dans la baie, tous les sauvages accoururent au rivage; quelques uns tiraient des coups de fusil en témoignage de leur joie à l'arrivée de leur ancien et de leur nouveau père. Au débarquement il fallut donner la main à tous, hommes, femmes et enfans; un sauvage qui m'avait vu à l'île Walpole vint m'embrasser. De loin j'avais aperçu le village de ces bons sauvages, et alors que de réflexions s'étaient pressées dans mon esprit, que de sentimens agréables s'étaient succédés dans mon cœur!!! De grosses larmes me coulaient des yeux. Il me serait impossible de dépeindre l'état où je me trouvai à ce moment. Voir les demeures de ceux que la religion avait arrachés tout récemment aux dents du lion rugissant, et réunis sur un point de terre, couvert de forêts, pour y louer et servir le Dieu qui les a créés et rachetés, pour échanger ensuite cette vie malheureuse qu'ils mènent sur la terre contre la bienheureuse éternité. Et moi j'allais, appelé de Dieu, envoyé par la Compagnie, un des premiers, j'allais prendre la place de nos anciens Pères, de nos frères qui ont arrosé de leur sang et sanctifié par leurs souffrances cette terre infidèle... toutes ces pensées se pressaient les unes les autres... Et ne pouvoir pas dire un mot de sauvage, ne pouvoir pas en comprendre un mot. Je comprenais à peine quelque chose dans le livre de prières. Nous nous rendîmes dans une maison qu'un sauvage nous prêta, celle du missionnaire ayant été dévorée par les flammes quelque tems auparavant. Nous y restâmes jusqu'à l'hiver où nous entrâmes dans une autre appartenant encore à un sauvage. Pour ma part je fus occupé deux jours à boucher avec de la terre glaise les trous par où le vent entrait dans ma petite chambrette. Maintenant je suis comme un seigneur. *Gratias Deo per D.N.J.C. qui suscitat a terra inopem et de stercore erigit pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui.* Faut-il maintenant que je vous dise quelque chose de mes sauvages? Ce sont des *hommes*. C'est ici qu'il faudrait qu'un philosophe vint étudier la nature humaine, il y trouverait cet homme qu'il appelle *indépendant*. Le sauvage ne voit guère que lui, ne sent que lui, quoique une espèce d'instinct, reste inextinguible de ce que Dieu a donné à l'homme, le retienne en société de famille et même de tribu. L'amour propre est donc le caractère dominant du sauvage; il ne sait guère ce que c'est que l'humilité; c'est la vertu la plus difficile pour lui aussi bien que pour les autres. En même tems le sauvage est esclave, ou facile à subjuguer; mais si on le subjugue, sans toucher à son esprit et à son cœur, il sera comme l'animal sauvage: tant que quelque chose l'enchaînera, il sera docile; le chrétien conserve encore ce

fonds

fonds de caractère. D'après cela vous comprenez qu'il ne sait pas s'astreindre aux précautions pour la vie temporelle, pour la nourriture, le vêtement, l'habitation, le travail. C'est l'homme à souffrir les choses les plus dures quand l'extrême nécessité commande, sans se laisser instruire par l'expérience pour ne plus tomber dans de nouvelles nécessités. Quand il a à manger, il mange, et reste couché dans sa loge; quand il n'a plus rien, il cherche. Une chemise d'indienne, de longues guêtres, une couverture, ou une peau de buffle qu'il porte en guise de manteau; voilà tout le vêtement du sauvage. Ceux qui sont en rapport avec les blancs se font une redingotte avec la couverture de laine qu'ils reçoivent tous les ans du gouvernement anglais. En hiver ils se font des souliers de peau qu'ils préparent eux mêmes. Leur habitation répond à ce précédent. Le sauvage dresse quelques perches en forme de cône, les entoure ou d'écorces ou de nattes de roseaux; c'est là sa maison; trois nattes forment son plancher et son lit; une chaudière, un arc ou un fusil, un hameçon pour pêcher; voilà les meubles de sa loge, au milieu de laquelle est le foyer.

Je vous ai dit que c'était au retour d'une excursion que j'avais reçu votre lettre: voici quelle en a été l'occasion: Un samedi deux sauvages arrivent et me disent qu'à une distance de trois lieues il y a une vieille femme malade. Comme le danger n'était pas pressant, je leur dis que le lendemain après la messe je partirais avec eux pour aller la visiter, et lui porter les secours de la religion. Le lendemain donc, je donne ma chapelle à porter à un de mes guides, et moi je porte mes raquettes, afin de m'en servir quand nous sortirions des sentiers battus. Ici en hiver les chemins sont de neige et de glace, et hors des chemins battus il faut nécessairement des raquettes aux pieds pour ne pas enfoncer. C'était la première fois que je marchais avec ces singuliers patins qui ont trois pieds de long sur un et demi de large. Cependant j'allais très bien, et à grands pas; je voulus courir pour rejoindre mes hommes qui m'avaient devancé, mais après quelques pas je roulai dans la neige, et je leur prêtai à rire; je riais moi même de bon cœur. Pris d'une heure avant d'arriver, il me prit un mal au genou, c'était le renouvellement d'une espèce d'entorse que j'avais eue 15 jours auparavant; je retardai un peu la marche de mes deux sauvages, mais enfin nous arrivâmes près de la malade à l'entrée de la nuit. Il n'y a que deux familles en cet endroit; les enfans nous attendoient. Donner dans la main à notre père, dirent mes guides à leurs enfans, et tous de se presser autour de moi pour me donner la main. En entrant dans la loge, je trouve 6 ou 7 personnes assises autour du feu; après leur avoir donné la main à tous, ne voyant pas la vieille, je leur dis: où est donc la

vieille

vieille malade? Là derrière toi, me répondirent-ils en riant. La vieille était ramassée comme en peloton tout à l'entrée de la loge. J'allai m'asseoir sur la natte à côté d'elle, je commençai à lui faire quelques questions. Elle ne savait absolument rien, pas même faire le signe de la croix. Après les questions préliminaires, je sentais, quoique près près du feu, un air qui n'était pas bien chaud; c'était un trou assez grand qui formait un soupirail fort incommode et inutile. Je le montrai à une petite fille, et je lui dis: ne vois-tu pas que c'est brisé là; il vient du vent et cette pauvre vieille a froid; tu n'as pas pitié d'elle, vas donc fermer ce trou. Je me mis à instruire ma pauvre malade en lui donnant un peu de repos de tems en tems pour lui répéter ensuite les mêmes choses. - Ne savais-tu pas cela? Oui, je m'en souviens, je l'ai su, mais je l'ai oublié. La nuit étant déjà avancée, je dis à une des femmes qui étaient là: Est-ce que tu ne fais pas à manger? Vite, sans dire mot, elle met de l'eau dans la chaudière, et un gros poisson coupé en morceaux; puis, dans une autre, de l'eau et des pommes de terre. Pendant que la cuisine se faisait, je parlais à ma malade de Dieu, de N. S., de la Confession, de la St Eucharistie, lui disant: tu seras heureuse demain (être heureux est ici synonyme de communier). Le souper étant prêt, est-ce que tu n'as pas apporté ton plat, me dit la cuisinière? Non, lui dis-je, est-ce que tu n'en as pas? Est-ce que je ne mangerai pas bien dans le tien? Me voilà donc à table, c'est-à-dire, assis sur ma natte, ayant à mes côtés mon plat bien chargé de poisson, et de pommes de terre. J'ai appris depuis, par quelqu'un qui avait passé là, qu'ils avaient dit: notre père, la Robe-noire, n'est pas difficile, il mange comme les sauvages. - Eh! pauvres gens, vous me donnez à manger le prix de vos travaux et du froid que vous avez enduré!... et de bon cœur, au milieu de ma famille. N'est-ce pas le meilleur de tous les assaisonnements? Après mon repas on causa quelque tems. Il y avait là deux hommes de la religion anglicane; je ne leur parlai pas à eux particulièrement de religion; mais le lendemain ayant vu qu'ils ne priaient ni le soir ni le matin, je leur demandai: est-ce que vous n'adorez pas le Grand-Esprit? Je ne vous ai pas vu prier? - Je ne connais pas de prière. - Eh bien tu sais que j'ai recommandé aux autres de prier tous ensemble le matin et le soir, tu n'as qu'à prier avec eux, tu l'apprendras.

Après une petite causerie, je fis une petite instruction, puis la prière. Chacun s'enveloppa dans sa couverture et se mit à dormir. Pour moi, à la lueur du feu, je dis mes vêpres et un nocturne pour le lendemain; je fus obligé d'en rester là, je n'y voyais plus. Je dis mon chapelet, puis je m'enveloppai aussi dans ma couverture et je dormis comme les autres. Je me réveillai vers 4 heures. Il y avait un

grand

grand feu, j'achevai mon office, et après la méditation et la prière qui fut faite en commun, je retournai auprès de la malade, pour la disposer de nouveau à recevoir les sacremens. Je me fis construire une chapelle hors de la loge pour y dire la sainte messe. Mes hommes se mirent à l'ouvrage, et bientôt on eut un assemblage de petites perches recourbées en demi cercles, et sur lesquelles on mit des couvertures. Avec quatre pieux joints par des traverses et surmontés de petites planches, l'autel fut fait. Là j'offris le st sacrifice... Mes bons chrétiens, hommes, femmes, enfans, étaient autour du petit sanctuaire sauvage, recevant les bénédictions de notre père et sauveur commun. Représenter-vous cette scène toute céleste dans un bois, sur une petite île, au milieu d'un grand l[ac]. Oh! que n'y avait-il là le cœur d'un St François Xavier, pour présenter à Dieu ces pauvres âmes et attirer sur elles les bénédictions divines! Mais que dis-je? Il y avait un cœur plus grand que celui de Xavier, c'est ce Cœur qui avait envoyé dans ce lieu son pauvre ministre, afin d'être tout près de ceux qu'il aime.

On amena de la loge à l'autel la malade, et lui ayant fait faire un acte de foi sur la présence de N. S. J. C. dans l'eucharistie, je lui donnai la communion en viatique; après quoi on la reconduisit auprès du feu. Quand j'eus fini la 2de messe, mes bons hôtes et leurs enfans me donnèrent à déjeûner avec les mêmes cérémonies que la veille; puis, après quelques recommandations, on se sépara. Mon Père, si je ne suis pas tout-à-fait incapable du St ministère, c'est à la Compagnie, notre bonne mère et particulièrement aux exercices de N. S. P. Ignace que je le dois; c'est l'esprit purifié dans ces exercices qui rend propre à remplir cette règle, d'enseigner la doctrine chrétienne *parvulis et rudibus*; et j'avoue que presque tout ce que j'ai acquis avec la grace de Dieu de cet esprit, c'est au tems que j'ai passé au noviciat, sous le bon P. François Bellico, que j'en suis redevable. En France on est quelque fois étonné de l'ignorance que l'on rencontre dans les missions; ici cette ignorance se présente quelquefois comme un fantôme qui effraie dès son premier aspect, et avec toute la science morale on est souvent fort embarrassé. Mais si le missionnaire est quelquefois attristé par le spectacle de l'ignorance et de plusieurs autres misères qui en sont la suite, il est fortifié par la vue de la foi forte qui est dans ces âmes incultes. Ils ne laissent pas mourir leurs malades sans appeler le prêtre. Au mois d'août dernier on est venu me chercher de 4 à 5 lieues; c'était le soir. Mon guide ne voulait pas sortir ce jour là, nous n'arriverons pas, dit-il, nous dormirons dans le bois; ce qui nous arriva en effet. Nous passâmes la nuit sur une écorce auprès d'un grand feu, et le lendemain nous pûmes arriver de bonne heure. Dernièrement on vint m'avertir qu'un sauvage était dan-

gereusement

gerement malade à deux lieues d'ici, je m'y rendis pour le confesser et lui donner l'extrême-onction. Le lendemain je lui portai le St viatique. J'avais dit que j'irais seul. Un sauvage m'avait prêté son cheval; j'étais boiteux. Je me croyais bien seul au milieu de la forêt quand j'entends accourir derrière moi des cavaliers. Arrivés près de la loge du malade, un de ceux qui me suivaient se mit à entonner un cantique en l'honneur du St Sacrement pour avertir que le divin sauveur approchait. Ils ont une grande dévotion à accompagner le St Sacrement chez les malades, et ils chantent des cantiques le long du chemin en allant et en revenant.

Les sauvages craignent-ils de mourir? Point du tout, quand ils ont reçu les derniers sacrements. S'ils craignent quelque chose dans une maladie qui leur paraît grave, c'est de ne pas voir la robe noire avant de mourir. Un enfant de 14 à 15 ans disait à ses parens attristés: pourquoi êtes vous chagrins? Est-ce que je ne serai pas mieux avec le Grand-Esprit? Eh bien, quand je mourrai je vais aller demeurer où il se montre. Nos sauvages sont assez spirituels, et ils savent même quelquefois faire des complimens. Un jour mon compagnon missionnaire, Mr Proulx, m'avait fait présent d'une paire de souliers en peau de chevreuil, bien brodés; je le remerciai, disant que je n'oserais les mettre. Un jeune sauvage témoin de mon refus, me dit aussitôt: que fais-tu donc, mon Père, est ce que tu ne veux pas les prendre? Non lui dis-je, pourquoi donc? Est-ce qu'ils ne te vont pas? – Ils sont trop beaux, je n'oserais les porter. – Crois donc, tu es trop saint. Un autre causant avec moi à la maison me vit me moucher: Oh! que c'est sale, me dit-il, comme tu fais! – Mais quand je me mouche, personne ne voit rien de sale. Vous autres, sauvages, vous vous mouchez avec vos doigts et vous jetez la saleté partout, on la voit. – C'est plus propre que toi; nous jetons la saleté, nous essuyons nos doigts sur une pierre ou du bois, et toi tu la mets dans ta poche. J'avais en ce moment là un petit sauvage à qui j'apprenais les prières pour le préparer au baptême. Qui est celui-là, me dit-il? c'est un tel, je lui apprends les prières pour le baptiser dimanche. Est ce vrai, dit-il à l'enfant, que tu n'as pas été baptisé? – Est-ce que tu ne me crois pas? – Penses-tu que je suis un menteur? – C'est que les prêtres mentent quelquefois. – Si je ne dis pas la vérité, c'est que je n'en sais rien. – Eh bien, tu es un bon prêtre, mais j'en ai connu qui mentaient. Ils sont extrêmement délicats sur le mensonge; il faut bien prendre garde de dire ou de promettre quelque chose sans le faire, ils diraient: le prêtre est un menteur. Ils ont la même délicatesse pour le vol. Un sauvage vint me demander quelque chose pour arranger sa maison. Va auprès de l'église, il y en a, tu en prendras. Mais si les maîtres me voient, ils diront: celui là vole.

Il a

Il a fallu l'accompagner. On laisserait tout traîner que personne ne toucherait à rien. Aussi quand on quitte la maison, si on ferme la porte, c'est aux chiens.

Voulez-vous savoir comment se font les mariages chez les sauvages chrétiens? Le voici: le dimanche on fait les publications, et dès le lundi matin a lieu la bénédiction nuptiale. Ce sont les vieilles qui arrangent la chose, et qui viennent annoncer au prêtre le futur mariage, en lui disant de le faire bien vîte, de peur que quelque difficulté ne vienne en empêcher l'exécution. Qu'il faille différer de huit jours, les voilà dans des transes continuelles. Dernièrement trois vieilles étaient venues le samedi pendant la nuit, comme de coutume, pour me parler du mariage d'une fille qui n'était pas du village. Il fallut aller avertir son père, et le mariage fut remis au lundi suivant. Ce jour là donc les futurs époux devaient se présenter à la messe de bon matin. Les deux messes se disent; on cherche le marié; mais en vain. Où était-il donc? Avait-il pris la fuite? refusait-il de se marier? - Il était étendu sur sa natte, dormant d'un profond sommeil. On fut obligé de remettre la partie au lendemain. Le lendemain il avait honte, il n'osait entrer à l'église; il fallut aller le chercher. Voilà, mon Révérend Père, les préparatifs de noces, les préoccupations des mariés. Ils se rendent seuls à l'Eglise, chacun de son côté; et, quand on les appelle, ils sortent du milieu des fidèles, où ils s'étaient placés en arrivant, comme s'il n'eut été question de rien moins que de mariage. Après la messe ils sortent de même. Le soir se fait le repas des noces; tout le village y est invité, deux par maison. On y invite aussi la Robe-noire, et on l'avertit quand les convives sont à la salle du festin. Il occupe la place d'honneur et dit le *Benedicite* et les graces. Mais comment sont-ils servis, demander-vous? Représentez vous ce qu'exprime le mot de l'Evangile, *impleta sunt nuptiæ discumbentium*, et vous aurez le spectacle de la salle du festin. Il n'y a ordinairement qu'une table ou deux au plus pour les plus notables; les femmes sont assises par terre, à part; les hommes qui ne peuvent pas être servis sont debout ou étendus dans la chambre; les autres attendent à la porte. Quand les premiers servis ont fini, ils font place aux autres. Que sert-on? A la Robe-noire, c'est un morceau choisi, un poulet, s'il y en a; aux autres, de la viande, quand on a pu s'en procurer; on met les morceaux sur la table à la place de chacun. Aux femmes assises par terre on passe quelques plats. Après la viande, vient une immense jatte, remplie de bouillie de maïs, le mets indispensable du sauvage, avec deux ou trois grandes cuillers en bois de trois à quatre pouces de diamètre, chacun prend la cuiller à son tour; s'il ne prend pas tout ce qu'il a puisé, sans cérémonie il le porte à la jatte commune. Voilà à peu près le repas, chacun

mange

mange avec appétit, tous sont contens. C'est un sujet d'admiration même pour les protestans. Au festin du soir, un marchand, commerçant de pelleteries, se trouvait ici; il fut invité au repas qui se fait en l'honneur des Chefs. Il ne put s'empêcher de dire: il est beau de voir comme vos sauvages placent et servent leur prêtre avec distinctions; si les méthodistes de Saging traitaient ainsi leur ministre, les journaux retentiraient de leur triomphe.

Les sauvages respectent et je crois aiment leur père la Robe noire. Ayant vu que plusieurs s'étaient dispersés au mois d'aout, et qu'un certain nombre d'entre eux était même allé dans une ville distante de 80 lieues, où ils avaient bu de l'eau de feu, je voulus prévenir ces inconvéniens, très grands pour eux, et les empêcher de courir au loin. Apprenant que deux sauvages étaient sur le point de partir, vîte je me rends chez eux. Je leur demande pourquoi ils veulent s'éloigner; ils m'allèguent quelques raisons que je ne trouve pas suffisantes. Après leur avoir montré les inconvéniens, les dangers, je frappe le coup décisif: Tu ne partiras pas; penses-y. Assurément tu es rigide dans tes paroles, mon père! - oui je suis rigide, mais j'ai raison. Je n'en dis pas davantage et je les quittai. Un ou deux jours après, l'un d'eux vint me dire: je le crois, mon père; j'ai pensé, je ne partirai pas. Son compagnon fit de même. Quand les autres furent de retour, je publiai un monitoire d'excommunication contre ceux qui s'étaient enivrés. Tous vinrent en hâte se confesser et recevoir leur pénitence. Je n'allai pas plus loin. Mais je profitai de cette disposition pour leur annoncer que personne ne devait aller dans les villes de ceux qui ont des chapeaux, (ainsi appellent-ils les blancs) sans venir me donner ses raisons. Ils y sont fidèles. Ces pauvres gens sont faibles, mais leur foi est grande. Un malade se trouvant un dimanche abattu par la fièvre, me fit demander avant les vêpres. Je suis inquiet, dit-il, je voudrais te dire quelque chose. - Eh bien il est tems de commencer vêpres; tu n'es pas bien malade, je reviendrai dans une heure. - J'ai de la peine, mon Père, je ne serai peut-être pas en vie demain. Quelle était sa peine? D'avoir pris un médicament que lui avait donné un sauvage qui se mêle de médecine. Or il n'y avait rien de répréhensible ni de son côté, ni du coté du médecin; l'inquiétude lui était venue après le fait. J'allais voir ce malade deux fois le jour, et chaque fois, il me disait: quand reviendras-tu, mon Père, et lorsque des occupations imprévues me faisaient retarder l'heure de ma visite, tu viens bien tard, disait-il, je craignais que tu ne vinsses pas. Un jour il me dit: Est-ce que tu ne pries pas pour moi quand tu es ici? Oui, je prie pour toi dans ma pensée, quand je ne te dis rien; mais en venant et en retournant

je compte

je compte les grains de la prière (le chapelet) - Oh! je te dis merci, très bien, mon Père.

Quand un sauvage meurt on lave son corps de la tête aux pieds, on l'habille de ses plus beaux vêtemens pour l'enterrer. C'est le prêtre qui doit se mettre en devoir de faire faire le cercueil et creuser la fosse à un endroit désigné et tracé par lui au cimetière. On apporta, un soir, un corps de 4 lieues de distance. Je commandai le cercueil, je chargeai quelqu'un de creuser la fosse. Croyant le tout preparé, le lendemain je fis sonner la messe, tous s'y rendent. Mais pas de cercueil fait, ni de fosse creusée. Ce fut là que j'appris qu'il ne suffit pas de commander un travail au sauvage, mais qu'il faut le mettre à l'œuvre. Tous sont très dévots à la messe de minuit; ils se confessent en foule pour célébrer cette fête. Cette année nous avons eu une communion de près de 200 personnes. Un jeune homme malade à qui j'avais défendu d'y venir, passa sur ma défense, et vint se confesser pour communier. Une jeune femme, malade depuis trois ans d'un mal à la jambe, ne demandait au bon Dieu depuis le printems que de pouvoir venir adorer N.S. à l'église le jour de sa naissance. N'étant pas tout-à fait guérie elle se fit amener sur un traineau aux vêpres du jour. Une autre qui avait fait une chûte très grave huit jours auparavant, se fit amener de même pour se confesser et communier.

Encore un petit trait de naïveté. Mr Proulx ayant porté après la messe le S^t^ viatique à une malade; tous les assistans le suivirent. Je fus obligé de retenir un jeune sauvage pour me servir la mienne qui allait commencer; car d'autres personnes arrivaient pour l'entendre. Après l'offertoire, mon servant vint me frapper doucement au coude, et se tenant incliné profondément, un genou en terre; pas de sonnette, me dit-il, N'importe, lui dis-je, sois tranquille. Cela ne l'empêcha pas d'être inquiet et de chercher de tous côtés; il cherchoit encore après le *Sanctus*. Enfin voyant approcher le moment où Notre Seigneur descend sur l'autel, que fait il pour avertir les assistans d'adorer le Dieu qui s'immole pour nous. Il se met à entonner ce cantique:

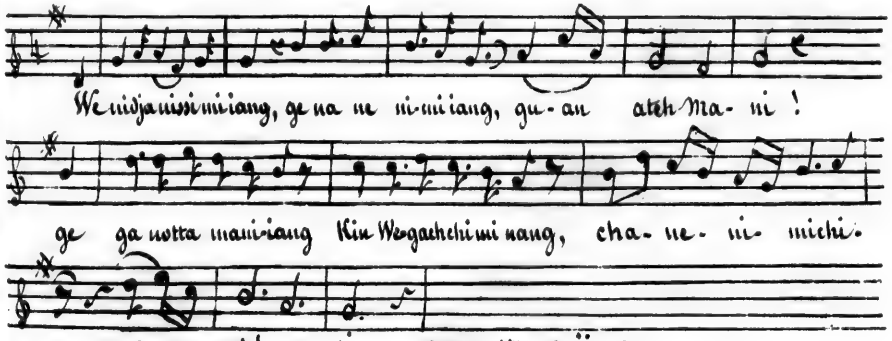
« Chantons, réjouissons-nous, Jésus vient à nous, tant il nous veut de bien;
Le corps de Jésus est sous l'apparence du pain, et son sang sous l'apparence du vin.

J'avoue que je fus agréablement distrait, louant Notre Seigneur de la foi de ses enfants. C'est là de la naïveté en fait de foi.

Il faut avouer qu'il y a dans ces traits édifiants de quoi consoler et encourager. Mais n'y a-t-il donc pas aussi pour le missionnaire des sujets de peine? Ah! ce qui caractérise l'œuvre de Dieu parmi les hommes ne manque jamais, et certes ne n'a pas

n'a pas manqué jusqu'ici. Il semble que Dieu voulait m'en avertir en cette nuit de tourmente, où nous étions au milieu du lac, exposés à la fureur des vents et des vagues, sur un frêle bateau. En vérité c'est presque une image de notre mission. — Mais tout commence à se calmer, et l'œuvre de Dieu prospère.

Il me reste encore quelque chose à faire, mon Révérend Père, après avoir terminé ma lettre. Au collège de la propagande, il y a des exercices littéraires dans toutes les langues; vous avez aussi un collège d'apôtres pour toute les nations. Ces apôtres ont des maîtres; mais surtout ils ont une souveraine maîtresse, cette maîtresse les instruit, les forme à évangéliser les enfans de Dieu et à leur faire raconter et chanter les merveilles de leur Père, les louanges et les bontés de leur Mère. J'ai pensé que ces disciples de Marie lui chanteraient avec plaisir une petite hymne de louanges dans la langue de quelques uns de ceux qu'ils désirent tant d'évangéliser. Un beau jour de congé, allant faire leur prière à ce petit sanctuaire de la Reine des Apôtres, ils feraient retentir les échos de Mons d'accords inconnus à vos montagnes, aussi bien qu'à vos belles églises, mais très connus à notre pauvre maison de Prière. Il leur serait facile alors de se transporter par la pensée dans cette maison du Dieu des sauvages, au milieu de nos chrétiens priants et chantants dévotement, à la 3me messe, à la prière du soir; ils se représenteraient cette enceinte sacrée formée par des troncs d'arbres superposés, et couverte d'écorces de cèdre. Cela dirait quelque chose à leur cœur. Voici ce petit chant avec les paroles :

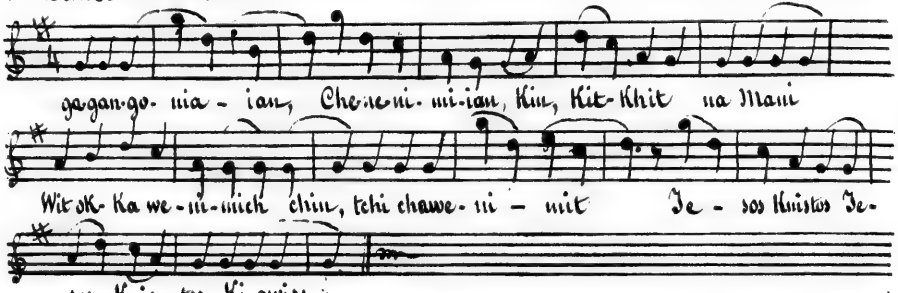


En voici la traduction mot à mot. Toi qui nous a pour enfans, toi qui nous protège, aimable, charmante Marie ! toi qui prie pour nous, toi, nous t'ayant pour Mère, aie pitié de nous charmante Marie.

Le chant n'est pas sauvage, mais il est en usage dans notre mission, je

veux

vous en donner un autre qui est vraiment sauvage, c'est le seul que j'ai entendu jusqu'ici. Ils le jouent sur une espèce de flûte de leur façon. Voici comment je l'ai eu. Quand les sauvages se sont réunis au mois d'août dernier pour les présents, nous avons suivi nos chrétiens à deux lieues et demi d'ici, où nous sommes restés campés quinze jours sous la tente. Quand je n'étais pas retenu dans ma tente, je visitais les sauvages, et un jour ayant entendu le son d'un *papignan*; j'entrai dans la loge, où ils chantaient: c'étaient des infidèles. Je les fis jouer, leur témoignant le désir d'avoir leur chant, Je le copiai, le chantai ensuite en embouchant leur instrument. Ils voulurent tous voir ce que j'avais écrit; ils s'extasiaient de me voir chanter comme eux sur des points, ils ne pouvaient revenir de leur étonnement. Chante donc encore, me disaient-ils. Eh bien je vais chanter; cette fois, mon Révérend Père, ce sera pour vous, et j'y adapterai, comme je pourrai, des paroles à Marie, pour l'intéresser à notre sort.



Toi qui est vierge, toi qui me fais charité, toi Ste Marie, aide-moi dans mon esprit, - afin qu' il me fasse charité, Jésus-Christ, N.S. ton fils.

Quand j'eus chanté le chant sauvage sur mon papier pointé, l'instrument passa à un troisième. Même musique sans aucune nuance différente. Chante moi donc un autre chant, lui dis-je, est-ce que tu n'en sais pas davantage? Non; c'est le chant des sauvages, ils n'en ont pas d'autres.

Il y a dans ce chant quelque chose de langoureux et de triste. Je ne saurais définir l'impression qu'il produisit sur moi, lorsque de loin j'entendis ce son s'échapper d'une loge du camp. C'est vraiment l'enfant de la forêt qui dans son oisiveté chante son malheur sans y penser. Il semble que ces accords voudraient s'élever jusqu'à la joie, mais ils retombent de suite dans la langueur, et le pauvre sauvage dans son impuissance se plait à répéter l'expression plaintive d'un regret dont il ignore l'objet. Puissiez-vous, frères bien aimés, venir un jour sur cette terre apprendre au sauvage infidèle à connaître, à aimer et à adorer le Dieu qu'il ignore!

Que vos

Que vos pensées et vos désirs vous portent quelquefois au milieu de nos forêts; vous verrez sur les bords des baies ou des rivières silencieuses la fumée qui s'échappe d'une espèce de cône, formé par des écorces ou des nattes; cette fumée vous trahira la présence d'une ou de deux familles entassées autour d'un grand feu. Vous vous mêlerez avec ces pauvres enfants auprès de ce feu, vous les présenterez à leur Père céleste en lui disant: Ce sont là, O mon Père; ce sont là vos enfants; pourquoi donc ne vous connaissent-ils pas? Vous les instruirez, ou vous les préparerez à l'instruction par vos prières, par vos bonnes œuvres, et vous aurez gagné votre frère. En ce temps de glaces, vous en trouverez çà et là étendus sur la neige, un dard à la main, l'œil fixe, le corps immobile, attendant qu'un poisson vienne saisir son appât pour le darder et en faire sa nourriture. Il passe ainsi sa journée sur un petit trou qu'il a fait dans la glace; il a mangé le matin sa bouillie de maïs, avant le jour, il ne mangera que le soir quand la nuit l'aura chassé dans sa cabane. Vous lui direz: que fais tu là, mon frère, tu te donnes beaucoup de peines, tu n'épargnes ni souffrances ni privations pour la vie de ton corps et tu oublies la vie qui dure toujours. Viens, écoute-moi je te ferai connaître et je te donnerai une nourriture qui ne périt point.

Je me rappelle encore, avec un souvenir bien cher, le peu de temps que j'ai passé dans cette maison où se pratiquent tant de vertus: je vois encore avec plaisir mes bons frères brulant d'ardeur d'aller faire connaître N.S.J.C. aux nations infidèles! Mais aucun n'a tourné ses regards de ce côté-ci. C'est pour moi la dispersion des Apôtres par toute la terre ne devant plus se revoir qu'au ciel. Déjà nous y ont précédé quelques unes de ces âmes généreuses que j'ai vues, avec qui j'ai vécu à Vals. Reportons-nous ensemble auprès du petit sanctuaire dédié à la Reine des Apôtres et disons lui ensemble après l'avoir saluée pleine de grâces: *Sancta Maria..... ora pro nobis peccatoribus nunc et in horâ mortis nostræ. Amen.* C'est le salut que vous donne celui qui a l'honneur d'être avec reconnaissance et amour pour N.S.J.C. et sa chère Compagnie.

Choné, S.J.

19e Lettre

Le R. P. Charelle, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Sandwich 24 Jer 1845.

Mon Révérend Père,

P. C.

Dans une lettre que vous avez sans doute reçue, il était question d'une assemblée de sauvages dans l'île Walpole. J'ai oublié de vous dire qu'elle eut lieu le 23 juillet. Aujourd'hui voici le 31 juillet que je vous ai promis et que vous attendez peut être avec quelque impatience. Je vous avouerai que je me suis un peu repenti de ma promesse, pour plusieurs raisons. La difficulté d'être aussi complet et aussi exact que je le désire a été une des principales. Il est vrai j'avais mes réminiscences et mes notes; j'avais surtout les notes du P. du Ranquet qui, pour les rédiger, avait eu recours à mon interprète; mais ce n'était pas encore assez pour moi. Comment me rappeler tout ce qui fut dit, et, surtout comment le rendre? Je voulais être tout à la fois sauvage et français. Enfin, tel, quel, mon travail s'est terminé et je l'ai soumis à l'examen du P. du Ranquet. Nous avons conclu, l'un et l'autre, que rien n'avait été oublié ni dénaturé de tout ce qui appartenait aux idées et au genre caractéristique de ces cinq discours et que ce que je vous envoie peut être regardé comme une copie assez fidèle d'un tableau que nous avons étudié.

Vous connaissez, mon Révérend Père, le petit mont funéraire sur la rive droite du *Chénal écarté*. Eh bien! à côté de cet antique tombeau des guerriers indiens, voyez la petite chapelle provisoire, surmontée de sa croix de bois. Voyez cette espèce de portique où se trouvent des bancs destinés aux catholiques Canadiens, Irlandais et Américains qui viennent le dimanche entendre la messe. Sur ces bancs en face de l'autel, est assis le Sénat sauvage et à l'angle extérieur de la maison de la prière, debout se tient le vieillard robe noire. Ses regards sont tournés vers la pointe aux chênes, et lorsqu'ils ne s'arrêtent point à considérer les hommes rouges ses auditeurs, ils s'élèvent vers un ciel pur et brillant, ou se promènent sur le fleuve et la forêt.

Un sauvage

Un sauvage se lève, Ojaouanon, chef des guerriers; il commence:

1er Discours d'Ojaouanon.

« Mon frère, tes frères ici séants, les chefs et les anciens t'interrogent. D'où viens tu? Qui t'envoie, toi qui arrives?

Mon frère, lorsque tu parleras tu seras ecouté par tes frères ici séans. Tout ce que tu penses tu le diras. Aussi longtems que le bruit de ta voix se fera entendre, pas un seul d'entre nous ne prononcera un mot. Et c'est là aussi la manière dont tu te comporteras toi même, pendant qu'on t'adressera la parole. Tout à l'heure aussitôt que le son de ta voix ne sera plus entendu, ce jeune chef qui est là assis te parlera. Puis moi peut être j'aurai encore quelque chose à te dire.

Tu arrives, mon frère, pensant que tu nous enseigneras la Sagesse. Mais ne crois pas que les sauvages soient des fous. Ils possèdent les connaissances dont ils ont besoin. Le Grand-Esprit ne les a pas laissés dans l'ignorance; il leur a fait de grands dons; il leur a accordé la Sagesse.

Mon frère, il n'est pas loin d'ici le Grand-Esprit, il est ici; il nous voit tous; il nous voit assemblés dans ce lieu; il voit au dedans de nous mêmes; il entend ce que nous disons. Je sais le voir moi *homme* (sauvage) (1) et je conserve soigneusement les connaissances que je tiens de mon ancien (le premier sauvage) pour me souvenir de lui et [illegible] obtenir ses bénédictions.

Mon frère, le Grand-Esprit a créé toutes choses; il a créé le ciel qui est en haut et la terre sur laquelle nous habitons; il a créé tout ce qui est grand et tout ce qui est petit.

Lorsqu'il créa la terre pour qu'elle fut la demeure de tous les hommes, il fit deux grands pays et les sépara par la grande eau. De ce côté où le soleil se lève il y a une grande île. Celui qui a fait tout a fait cela. Or dans la grande île, vers le soleil levant, ton ancien à toi, homme à la peau blanche, fut jeté par le Grand-Esprit; et ici, mon ancien à moi, homme à la peau rouge, fut jeté par le Grand-Esprit.

Mon frère, nous ne nous ressemblons point; notre sang n'est pas le même et nos langages aussi ne se ressemblent aucunement. Il y a encore des hommes qui ne ressemblent ni à toi, ni à moi: les hommes qui ont la peau noire. Qui est ce qui a établi ces différences? Le Grand-Esprit les a établies dès le commencement, lui qui a fait toutes choses, selon sa volonté. Tu le vois bien par conséquent, il faut que nous — ayons aussi chacun notre manière de penser au Grand-Esprit et de lui parler; il y a différentes

(1) Aniehenabé: l'homme. *Dans cette langue tous les Indiens sont* Aniehenabec: les hommes; *l'Européen est* l'homme à chapeau.

différentes manières de chercher le jour (le ciel).

Toi, homme à chapeau, tu avais reçu de ton ancien une manière de chercher le jour que le Grand-Esprit lui avait donnée. Tu l'as perdue, tu l'as rejetée. Et moi, homme sauvage, j'ai reçu de mon ancien une manière toute différente de chercher le jour. Dans sa bonté pour mon ancien, le Grand-Esprit lui fit ce don précieux. Mon ancien me l'a laissé et je le laisserai à mes enfants.

C'est par là, mon frère, que je sais parler au Grand-Esprit. C'est par là que je reçois ses bénédictions, la santé, la force, une pêche abondante, le succès de la chasse et la beauté de mon champ de maïs. C'est aussi par là que j'obtiens du Gd. Esprit de voir autour de mon feu, des enfants qui grandissent et qui se portent bien.

Mon frère, tu as peut être en cette pensée: ils sont bien bêtes; ils ne connaissent que ce qu'ils voient ouvrant les yeux; ils marchent sans intelligence. Je te le dis, tu pourrais te tromper grandement.

Moi, homme sauvage, je sais que le Grand-Esprit nous a donné tout ce que nous avons: les yeux pour voir, les oreilles pour entendre et notre esprit pour penser à lui et pour connaître les choses qu'il a créées. Je sais qu'il est ici, je sais qu'il est ailleurs, qu'il est partout. Je sais qu'il nous voit jusqu'au fond du cœur, je sais que nous devons faire sa volonté. Le sauvage connait bien ces vérités et beaucoup d'autres; elles sont présentes à son esprit partout où il va.

Ce n'est pas dans les livres, mon frère, que j'ai appris ce que je sais. Le Grand-Esprit a enseigné mon ancien et mon ancien m'a parlé de ce que le Grand-Esprit lui avait dit. Je suis heureux d'avoir eu ces enseignements. Je les conserve dans mon cœur, et jamais je n'y renoncerai.

Mon frère, je ne suis peut-être pas si ignorant que tu penses des choses que tu vas enseignant partout. Le Grand-Esprit avait établi l'ordre dans ton île comme dans la mienne. Il avait fait de grands dons à ton ancien. Mais tu n'as pas su profiter de ces avantages précieux et tu as rejeté les bénédictions de ton ancien. C'est pour cela sans doute que le Grand-Esprit a envoyé son fils à l'homme blanc; mais l'homme blanc l'a chassé.

Mon frère, si le fils du Grand-Esprit était venu sur la terre pour nous, hommes à la peau rouge, est-ce qu'il n'aurait pas paru dans notre île? Est ce qu'il ne nous aurait pas laissé les coutumes que nous devons suivre? Il ne l'a pas fait parce que cela n'était pas nécessaire, parce que nous n'avons pas méprisé les coutumes de notre ancien. Les bénédictions qu'il nous a laissées, nous les avons gardées

avec

avec soin et nous les garderons toujours.

D'ailleurs, mon frère, il y a longtems que ce qu'on raconte du fils du Grand-Esprit est arrivé dans ton île. Or si sa volonté eut été de nous instruire, nous aurait-il laissé dans l'ignorance et dans le malheur, nous, qui ne l'avons jamais vu et qui ne lui avons jamais fait aucun mal.

L'homme à chapeau est sorti de son île; il a traversé la grande eau; il est arrivé sur notre terre; il a parcouru nos forêts et nos lacs, et il nous a poursuivis partout pour nous enlever ce qui nous appartenait. Et voici qu'aujourd'hui sa race s'est multipliée dans notre grande île et qu'elle y a établie ses coutumes. Mais nous... nous sommes devenus fugitifs, misérables et presque anéantis.

Le sauvage autrefois ne connaissait pas l'ivresse; c'est toi, homme à chapeau, qui m'as versé l'eau de feu.

Ainsi l'homme qui habite au delà de la grande eau n'est pas venu chez nous, pour nous apporter des bénédictions, mais des malheurs. Comment pourrions nous donc croire les choses qu'il vient nous annoncer?

Dis moi, mon frère, si j'allais, moi, dans ton île, parler contre la prière et chercher à te faire recevoir mes pratiques, est-ce que tu m'écouterais? Laisse-moi donc les bénédictions de mon ancien, je les aime et je ne veux pas les abandonner.

Il est vrai que parmi nos frères du même sang, il y en a qui les ont abandonnées. Mais ce n'est pas une raison pour nous. Au contraire nous devons conserver plus précieusement ce que nos ancêtres nous ont laissé en héritage.

Donc, mon frère, ne te flatte point que nous changerons. Non, jamais, moi, homme sauvage, je n'oublierai le Grand-Esprit par qui toutes choses existent. Je sais ce qu'il m'a donné, et je le conserverai avec soin. Je nourris mon feu, il ne s'éteindra point.

Cette détermination n'est pas d'aujourd'hui: depuis longtems elle existe. Les priants sont autour de nous, et même des robes noires ont passé. Mais notre résolution est inébranlable.

Tu vois donc bien clairement, mon frère, que nous ne voulons pas prendre la prière et qu'en restant parmi nous, tu ne pourrais jamais obtenir ce que tu désires. Sans doute tu renonceras à ton projet.»

Tel fut le discours d'Ojaouanon, chef des guerriers, remplissant les fonctions d'orateur du conseil. Il se levait et parlait pendant deux, trois ou quatre minutes, puis l'interprète Georges Henri Mongotas, placé à sa droite, se levait et

parlait

parlait en anglais. Voici la réponse, faite en anglais, et traduite de la même manière par Mongotas.

1er Discours du Missionnaire. « Mon frère, tu as parlé et je t'ai écouté avec la plus grande attention. Je désirais beaucoup voir les sauvages, mes frères, les chefs et les vieillards de cette île; je désirais beaucoup les entendre et leur parler à mon tour. C'est donc avec une grande joie que je les vois aujourd'hui, assemblés ici, et que par ta voix, mon frère, leurs pensées et leurs sentimens me sont manifestés. Ecouter, hommes sauvages, mes frères, je vais aussi vous faire connaître ce que je pense et ce que je désire. Je ne vous cacherai pas ce qu'il y a dans mon cœur. Je suis heureux d'avoir pour interprète ce frère qui est à mes côtés et que vous aimez à entendre. Mon frère, la première chose que j'ai à te dire, la voici; je vais parler pour moi et en même tems pour celui qui est là, assis près de moi (1). Ce que je dirai, lui aussi le dira: les pensées et les sentimens de l'un et de l'autre sont les mêmes. Ecoute et comprends-moi.

Il est mon fils, mais d'une manière différente que cela ordinairement parmi les hommes. Je n'ai point de femme, ni d'enfants et je n'en aurai jamais. J'ai renoncé à cela comme à beaucoup d'autres choses, afin d'être plus libre, allant de tous côtés faire connaître le Grand-Esprit et travaillant au salut des hommes. Cette robe noire est le signe de ma consécration au Grand-Esprit. Je n'ai des biens de la terre que ce qu'on me donne pour mes besoins et pour venir au secours des pauvres et des misérables. Ce jeune homme est en tout cela absolument comme moi, mais, à cause de son âge, il a besoin de l'expérience du vieillard. Il me consulte et m'obéit; c'est une obligation qu'il a contractée en présence du Grand-Esprit. Donc s'il avait dit ou fait quelque chose qui ne fut pas bien, je le condamnerais et il se soumettrait volontairement à mon jugement. Je suis son père.

La seconde chose que je suis pressé de vous dire, avant toutes les autres, parce qu'elle est là, et qu'elle fait palpiter mon cœur, c'est que j'aime tous les hommes et que je voudrais leur faire connaître du bien, mais que j'aime, surtout mes frères sauvages. Oui je les aime, et je les aime beaucoup. Il y a longtems que je pense à leur misère, je la connais mieux à présent, et la tendre compassion qu'elle m'inspire est bien grande. De toute l'ardeur de mon âme, je voudrais pouvoir les soulager, ces pauvres indiens, mes frères, auxquels les hommes de ma race, les blancs, ont fait beaucoup de mal. Le Grand-Esprit qui m'entend, sait bien que je ne ments point.

Une troisième chose, mon frère, que je dois te dire et que j'aime à te dire

(1) Le P. du Ranquet.

dire en commençant, c'est que tu as beaucoup parlé du Grand-Esprit et que tu en as bien parlé. Oh que tu m'as fait plaisir! Oui, mon frère sauvage, tu connais le Grand-Esprit et tu connais beaucoup de choses qui sont la vérité. Tu connais le Grand-Esprit mieux que ne le connaissaient les peuples de ma Grande Île avant qu'ils ne devinssent priants. Parmi ces peuples il y en a eu deux célèbres pour leur sagesse: on les appelait les Grecs et les Romains. Oh bien! ils étaient par rapport au Gd Esprit, plus ignorans que les sauvages; toi, mon frère, tu es plus sage qu'ils ne l'ont été avant de prendre la prière.

Maintenant, mon frère, je vais répondre à tes questions — «D'où viens-tu?» — Je suis né [illegible] côté de la grande eau. Depuis assez longtems j'habite dans cette grande île, où nous sommes, et, non loin d'ici est l'endroit d'où je viens. — «Qui t'envoie, toi qui arrives?» — Au nom du Grand-Esprit j'arrive: c'est lui qui m'envoie. Cette dernière réponse a besoin d'être expliquée. Avec grand plaisir je vais le faire, mais auparavant je ne crains pas de te dire une chose qui m'est arrivée et qui me donne de la joie.

Mon frère, j'ai été dans beaucoup de pays et j'ai vu beaucoup d'hommes, soit de l'autre côté de la grande eau, soit de ce côté-ci. J'ai rencontré des hommes de toutes les couleurs et de différens noms sur les bords des grands fleuves et des grands lacs qui sont dans cette île immense. Or, mon frère, partout j'ai remarqué que très souvent les hommes ne s'accordaient point dans leurs pensées et dans leurs desseins. Mais partout aussi j'ai vu que, lorsqu'ils voulaient être raisonnables et qu'ils examinaient bien les choses, ils finissaient presque toujours par s'accorder.

Aussi, après avoir trouvé des personnes qui semblaient me faire la guerre, j'ai ordinairement vu les mêmes personnes changer entièrement et devenir amies. Par conséquent, mon frère je ne suis pas surpris de l'opposition que je rencontre dans les Indiens de cette petite île: toujours une semblable opposition a eu lieu de la part de ceux à qui l'on a porté la prière.

Écoutez, mes frères sauvages, écoutez bien ce que moi robe noire je vous annonce et ce que je vous demande au nom du Grand-Esprit qui m'envoie, et en présence de qui nous sommes ici assemblés. Je ne viens pas vous dire: embrassez la prière; mais je vous dis: voici la prière; apprenez à la connaître, cherchez à vous instruire.

Mon frère, tu connais mieux le Grand-Esprit que mes ancêtres, je te l'ai dit. Mais tu ne le connais pas assez; tu ne le connais pas comme il veut être connu; tu ne le connais pas, parce que tu ne connais pas Jésus-Christ son fils;

qu'il

qu'il a envoyé pour instruire tous les hommes, pour sauver tous les hommes. Tu ne connais pas Dieu parce que tu ne connais pas la prière.

Mon frère, Dieu a établi la prière, et dans la prière il a renfermé tout ce qu'il a enseigné et tout ce qu'il a fait pour notre instruction et pour notre bonheur. La prière renferme la véritable sagesse, la véritable manière de chercher le jour. La Prière nous donne les véritables bénédictions que le Grand-Esprit a destinées à tous les peuples de la terre.

Il y a, mon frère, dans la prière, une grande chose, une chose qui est pour l'esprit de tous les hommes la plus belle lumière, et pour le cœur de tous les hommes le plus doux plaisir. Je te dirai en deux mots, ce que c'est; puisse le Grand-Esprit te le faire bien comprendre! Lui seul enseigne ces vérités. Eh bien, mon frère, cette grande chose qui se trouve dans la prière, c'est l'amour, l'amour sans borner du Grand-Esprit pour les hommes de toutes les couleurs et de toutes les langues, à qui il a envoyé son fils parce qu'ils étaient tous coupables et malheureux.

Tu ne connais pas, mon frère, l'histoire de la famille humaine: tu ne connais pas l'histoire de mon ancien, ni même celle de ton ancien, tu ne la connais pas, parce que tu ne connais pas la prière. Ecoute, je vais t'en dire quelque chose. Toi et moi nous avons eu le même père. Il y eut au commencement un seul homme que le Grand-Esprit avait créé et de lui nous descendons tous; quelque soit notre couleur et notre langage. Voilà notre ancien à nous tous, hommes qui habitons la terre. Le Grand-Esprit lui avait donné des bénédictions abondantes. Mais il les rejeta: il fit le mal, et le Grand-Esprit justement irrité le punit: il devint ignorant et sujet à la mort, aux maladies, à toutes les souffrances. Des enfans, les anciens des nations furent encore plus ignorans et plus misérables que lui: ils ne nous ont laissé qu'un héritage de malédiction.

Maintenant, mon frère, apprends l'histoire du fils du Grand-Esprit, Jésus. Il y a 1844 ans qu'il descendit du Ciel et se fit homme pour devenir le frère et le sauveur des hommes de toutes les couleurs. Sa Mère fut toujours Vierge: il n'eut point de père parmi les hommes. Né dans une étable, il resta pauvre toute sa vie. Partout où il passa il fit beaucoup de bien, et il enseigna la Sagesse par ses actions aussi bien que par ses paroles. Mais plusieurs hommes ne voulurent pas l'écouter, et il s'en trouva même qui le persécutèrent cruellement. A la fin ces hommes poussés par le mauvais Esprit, se saisirent de lui, l'attachèrent à une croix et tirèrent de son cœur la dernière goutte de sang. On le mit dans un tombeau; mais le troisième jour, comme il l'avait annoncé, il se leva vivant une seconde fois, pour ne plus mourir.

Alors

Alors il assembla ses amis les Robes-noires et il leur dit: Aller, enseigner toutes les Nations, baptiser les; établisser la prière. Puis il les bénit et il monta au Ciel, où il est là haut, aussi puissant que son Père. Un jour, et ce jour approche, il descendra sur les nuages, plus beau que le soleil, au milieu d'une multitude d'esprits célestes. Tous les Anciens des peuples, tous les peuples sortis de leurs tombeaux le verront venir tous dans un même lieu assemblés. Il fera alors le partage des bons et des méchans, et du côté des méchans il mettra tous ceux qui n'auront pas voulu recevoir la prière. Puis il prendra avec lui les bons et remontera au Ciel pour toujours; mais les autres, il les jettera dans un grand feu qui ne s'éteindra jamais.

Voilà, mon frère, ce que la prière enseigne. Elle enseigne encore beaucoup de choses pour plaire au Grand-Esprit et pour aller au Ciel. Je te les ferai connaître avec le temps, mais j'en ai dit assez pour te faire désirer et connaître la prière que je t'apporte.

Tu as dit, mon frère, que la manière de chercher le jour ne doit pas être la même pour tous les hommes, parce que tous n'ont pas la même peau, la même couleur. Je réponds: est-ce que la couleur de la peau rouge, blanche ou noire, établit des différences entre les esprits des hommes? Tu vois bien qu'il serait tout à fait stupide celui qui penserait cela. Or c'est par notre esprit que nous connaissons le Grand-Esprit et la manière d'obtenir ses faveurs. Ne parle donc pas du corps de l'homme, quand il s'agit uniquement de son esprit que le Grand-Esprit a créé à son image et à sa ressemblance.

Mon frère, tu as demandé pourquoi le fils du Grand-Esprit n'avait pas paru dans ta grande île. Voici ma réponse: le fils du Grand Esprit n'a paru que dans un petit coin de la mienne. Mais les premières robes-noires, qui l'ont vu et qui l'ont vu vivant une seconde fois, après qu'il fut sorti du tombeau, ont parcouru les Nations pour le faire connaître, et les Nations ont cru les robes-noires. Tous les priants de ma grande île ne l'ont pas vu, mais ils ont crû les robes-noires. De même aussi, tous les priants de ta grande île ne l'ont pas vu, mais ils ont crû les robes noires. Est ce que tu ne peux pas croire comme eux sans avoir vu? Est ce que tu penserais que tous ceux qui ont pris la prière, hommes blancs, noirs et rouges — n'ont été que des fous? Mon frère, fais comme eux, et tu posséderas la sagesse.

Tu dis encore, mon frère, une chose à laquelle je dois répondre: « Il est trop tard: la prière aurait dû nous être annoncée plutôt. » C'est là ta pensée. Mais, mon frère, la pensée du Grand-Esprit n'est pas comme la nôtre. Elle est

trop

trop haute pour que nous puissions l'atteindre, trop étendue pour que nous puissions la mesurer. Est-ce que le Grand-Esprit n'est pas le maître de faire ce qu'il lui plaît? Ni toi ni moi, n'oserons lui dire: tu n'agis pas bien, fais autrement. Puisque notre Ancêtre et ses enfans l'avaient offensé, il a dû les punir et les laisser dans la misère. Combien de tems doit durer le châtiment pour chaque nation? Nous n'en savons rien. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la lumière que le fils du Grand-Esprit a apportée, en se faisant homme, ne s'est répandue dans mon île que par degrés: elle fait de même dans la tienne.

Mon frère, la Prière est le soleil qui éclaire les esprits des hommes. Or le soleil n'éclaire pas tous les hommes à la fois. Comprends les choses telles qu'elles sont, telles que le Grand-Esprit les a faites. La terre n'est pas plate, elle ronde; par conséquent le soleil ne l'éclaire pas toute en même tems. Ainsi pendant que nous sommes ici en plein jour, il y a des pays où les hommes sont au milieu des ténèbres de la nuit. Lorsque le soleil se lève dans un endroit, il se couche dans un autre. De plus, les jours ne sont pas partout de la même durée: il y a des pays où ils sont très longs, et il y en a où ils sont très courts. Eh bien tel est le soleil de la prière. Il s'est levé d'abord sur un pays, puis sur un autre, puis sur un autre encore, et de cette manière il a continué sa course et il la continuera, jusqu'à ce qu'il ait éclairé le globe de la terre. Les rayons que distribue ce soleil des esprits ne sont point égaux pour les peuples; ils sont selon la volonté toute puissante du Grand-Esprit qui fait briller la lumière. Mais il est une chose que nous savons bien. C'est que, si après avoir éclairé une nation, il disparaît, il ne disparaît que parceque cette nation insensée et criminelle lui préfère la nuit de l'ignorance et des misères humaines. Réponds-moi à présent, mon frère, quand le soleil se lève, lui diras-tu: pourquoi n'est-tu pas venu plutôt? C'est trop tard. Diras-tu à la nuit? C'est toi que j'aime, je veux rester enseveli dans tes ténèbres.

Mon frère, il y a plus de trois cents ans que le soleil de la Prière s'est levé sur ta grande île, et plus de deux cents ans qu'il s'est levé sur les bords de ces lacs. Tes ancêtres l'ont vu; des milliers d'Indiens se sont réjouis et ont marché à sa lumière. Mais un grand nombre ont été assez insensés pour lui dire: retire-toi; et il a caché une partie de ses rayons. Aujourd'hui, mon frère, voici qu'il sort du nuage, et qu'il répand autour de toi la plus belle lumière, la chaleur, la vie. Toi qui as de l'esprit, tu ne parleras pas comme un fou, et tu ne diras pas: il est trop tard, je ne veux que les ténèbres et le froid de la nuit.

Je t'ai

Je t'ai entendu, mon frère, te plaindre des hommes de ma grande île, qui sont venus dans la tienne. Je te dirai ma pensée, sans détour. Beaucoup de ces hommes à chapeaux ont été tels que tu les représentes; ils ne sont venus que pour prendre tes pelleteries, tes biens, tes terres; ils ont fait le mal. Je les condamne, le Grand-Esprit les a condamnés. Mais, mon frère, tous n'ont pas été injustes et méchants, et il y en a qui n'ont abordé tes rivages et pénétré dans tes forêts que pour te faire du bien. Pourquoi ces hommes à chapeau appelés les robes noires, ont-ils quitté leur beau pays, leurs belles maisons, et sont-ils venus errer dans ces sombres forêts, privés de toutes les choses de la terre auxquelles ils étaient habitués, de toutes celles qu'ils aimaient? Les robes-noires n'ont traversé la grande eau que pour t'apporter les richesses du Ciel. Aussi la plupart de tes pères ont reçu les robes-noires, ont écouté et cru les robes-noires; ils ont embrassé la prière. Mon frère, souviens-toi de cela; souviens-toi de tes pères qui ont été priants. Moi je me souviens des miens qui ont été les premières robes-noires de ce pays, et je te dis: vivons ensemble, ne faisons qu'une famille: le Grand-Esprit nous bénira, nous serons heureux.»

Après ce discours, il y eut quelques minutes de silence. Puis trois ou quatre vieillards semblèrent se consulter. Mais bientôt, le Grand-Chef, Pétrokijic, se leva et parla ainsi:

Discours du Grand-Chef.

Mon frère, tu vas donc errant partout visitant les hommes et publiant les bénédictions que tu as reçues du Grand-Esprit qui nous a tous créés, et, Grand-Chef après bien des courses, tu viens me visiter dans mon île, conduit par cette pensée: je veux les aller voir au lieu de leur misère.

Mon frère, je le sais, beaucoup d'hommes ont écouté les paroles que tu as dites; ils ont changé leurs coutumes; ils ne parlent plus au Grand-Esprit comme auparavant, ils te suivent là où tu marches.

Mais tes frères, qui sont ici séants, n'ont pas pensé et ne pensent pas qu'ils doivent abandonner les bénédictions de leur Ancien, pour prendre celle que toi, homme à chapeau, tiens du Grand Esprit et que tu viens leur apporter.

Mon frère, tu vas publiant qu'il n'y a qu'une manière de chercher le jour qui est le même pour tous les peuples. Je ne le sais pas, moi; et cependant il faudrait que je susse ce que demande le Grand-Esprit qui a fait et qui règle toutes choses. Mon frère, la pensée du Grand-Esprit est bien au dessus de la nôtre. Quelquefois nous nous trompons grandement, nos cœurs nous rendent quelquefois tout à-fait stupides.

Mon

Mon frère, si à mon Ancien, quand il fut créé par le Grand-Esprit, cette parole eut été dite un jour tu recevras la visite de l'homme à chapeau, et les bénédictions que je lui ai accordées deviendront tes bénédictions; tu renonceras alors à celles que je t'accorde maintenant — mes frères ici siants répondraient à ton appel.

Mais nous n'avons pas entendu un mot de cela: mon Ancien ne m'a rien laissé qui fasse connaître que telle est la volonté du Grand-Esprit. Si donc nous allions accepter tout de suite ce que tu proposes, nous agirions sans sagesse et le Grand-Esprit ne serait pas content. Je ne veux pas renoncer aux bénédictions qu'il a accordées à mon Ancien. Nous mes frères ici siants pensons comme moi, et si je les interroge, ils répondront tous comme moi. (Cri d'approbation.)

Mon frère, j'aime les bénédictions de mon Ancien. Assurément je les aime beaucoup et je veux les conserver avec soin. C'est ainsi que mon feu est allumé et qu'il continuera à faire monter sa fumée dans les airs.

Il est tout-à-fait privé de raison; ce qu'il a sous les yeux, à peine il le voit. C'est là peut être, mon frère, ce que tu penses de moi. Mais tu pourrais te tromper étrangement. Aussi bien que toi, moi homme sauvage, je connais le Grand-Esprit, je sais qu'il m'a créé, qu'il a créé toutes choses, qu'il gouverne toutes choses; je sais que nous devons nous appliquer à lui plaire. Cette science, le Grand-Esprit lui même l'a enseignée à mon Ancien.

C'est lui, mon frère, c'est le Grand-Esprit qui nous a donné tout ce que nous avons. Il nous a donné nos yeux, dont nous nous servons pour nous voir les uns les autres; nos oreilles dont nous nous servons pour entendre ce que nous disons dans nos conversations et nos conseils; notre langue dont nous nous servons pour communiquer nos pensées; et notre esprit enfin dont nous nous servons pour nous souvenir de celui qui nous a créés, et pour savoir comment nous devons nous faire du bien les uns aux autres.

Tu vois donc, mon frère, que je ne suis pas aussi ignorant que tu l'as peut être pensé. Le Grand-Esprit m'a instruit. Il m'a accordé beaucoup d'autres dons. Tu n'as pas reçu tout ce que j'ai reçu: mes bénédictions sont différentes des tiennes.

Mon frère, le Grand-Esprit qui a fait toutes les choses qui existent, les a faites avec une variété infinie, elles ne se ressemblent pas entièrement. Les arbres sont de tant d'espèces différentes, et les plantes sont encore plus différentes entr'elles

telles. Que de différences il y a dans les écorces des arbres, dans les feuilles, dans tout ce que nous voyons! Nous aussi hommes de différens noms, nous ne nous ressemblons point. Moi, je n'ai pas la même peau que toi, et je ne parle pas la même langue que tu parles. C'est bien certainement le Grand-Esprit qui a mis ces innombrables différences, dans toutes les choses qu'il a créées, son dessein n'a donc pas été par conséquent que nous n'eussions tous qu'une seule et même manière de chercher le jour. Moi, j'ai une façon toute spéciale de chercher le jour qu'il m'a donnée, toi tu as la tienne qu'il t'a aussi donnée, et il en est de même de toutes les nations.

Moi, sauvage, je vais levant l'écorce des arbres et je me construis une cabane. Je vais aussi cherchant des remèdes dans les plantes si variées que le Grand-Esprit fait naître de la terre. J'ai trouvé celles que je connais et que je veux; je les ai fait bouillir dans l'eau; j'ai bu et j'ai cessé d'être malade. Le Grand-Esprit a enseigné cette science à mon ancien. Il lui a communiqué beaucoup d'autres connaissances. Elles sont grandes les bénédictions qu'il a reçues; nous ne voulons pas y renoncer.

Mon frère, toi aussi tu avais reçu de bien grandes bénédictions de ton Ancien; mais je crois que tu ne les a pas gardées fidèlement, et voilà sans doute pourquoi le Grand-Esprit a envoyé son fils, qui est venu t'apporter de nouvelles bénédictions. Cependant tu n'as pas voulu le croire: tu l'as haï: tu l'as maltraité, tu l'as fait mourir.

Mais, moi homme sauvage, je n'ai pas eu besoin de sa visite, parceque j'ai gardé les bénédictions de mon Ancien. Aussi il n'est pas venu dans ma grande île. Jamais aucun de nous n'a entendu dire qu'il ait paru quelque part pour enseigner la sagesse.

Là bas dans cette grande île, d'où tu viens, on me l'a dit, les vivants ont été bien bêtes, et j'ai vu moi même des choses qui le prouvent. J'ai vu des dessins représentant le bœuf, le cheval, le chat, d'autres animaux, et des morceaux de bois, qui étaient pris pour des esprits. Les ancêtres parlaient à ces animaux comme s'ils étaient le Grand-Esprit. C'est là, je pense, ce qui a engagé le Grand-Esprit à t'envoyer son fils. Il ne me l'a point envoyé à moi, à moi, homme sauvage. Oh! s'il était venu dans mon île; s'il s'était montré à moi, je l'aurais bien reçu, j'aurais été trop heureux.

Maintenant, tel que je suis, mon frère, ne me plains point. Je suis content parceque je garde ce que mon Ancien m'a laissé; je le garde et j'y tiens de tout mon cœur. Pourquoi donc irais-je te dire: donnes-moi tes bénédictions? Si j'allais, moi, dans ton pays parler comme tu parles dans le mien; que penserais-tu? Sans doute tu

sentirais

sentirais se réveiller dans ton cœur l'attachement à tes bénédictions. Eh bien! c'est ce que j'éprouve en ce moment lorsque tu viens me dire, accepte les bénédictions de celui par qui nous vivons tous.

D'ailleurs, mon frère, nos manières de chercher le jour, nos pratiques ne sont pas si opposées que tu crois. Tu parles au Grand-Esprit, tu chantes et tu as des fêtes en son honneur; et moi aussi je lui parle, je chante et j'ai des fêtes, pour lui plaire, pour obtenir les biens qu'il donne. Si quelqu'un est malade, je sais comme toi que lui seul peut chasser la maladie; je m'adresse à lui et je lui demande qu'il agisse avec la médecine; il m'écoute et le malade est guéri.

Je vois devant moi dans la cabane de la Prière, des portraits, des représentations. Tu t'en sers pour te rappeler le Grand-Esprit et pour t'aider à lui parler. Et moi aussi j'ai des images, des représentations. Tu t'en sers pour te rappeler le Grand-Esprit et pour t'aider à lui parler. Et moi aussi j'ai des images, des représentations, dont je me sers pour me faire penser au Grand-Esprit et pour m'aider à lui parler. Mais moi, je ne fais pas usage comme toi, de choses nouvellement créées, tels que le papier et l'encre. C'est de l'arbre et de son écorce que je tire mes représentations. Ainsi j'ai dans mon île, une science et des usages que tu ne dois pas condamner, parce que le Grand-Esprit me les a donnés et que je m'en sers pour faire sa volonté.

Il est vrai qu'un grand nombre d'hommes de tous les pays ont écouté ta parole. Je regarde du côté où le soleil se lève et du côté où il se couche, je regarde de tous les côtés, et je vois que partout tu as fait disparaître les coutumes anciennes. En vérité, ils sont bien nombreux les changemens que tu as opérés dans le monde, je les contemple et j'en suis étonné. La plûpart des nations ont rejeté les bénédictions de leurs Anciens.

Et voilà donc, mon frère, ce que tu viens me demander à moi aussi, voilà ce que tu me réserves! Après avoir voyagé au loin, de tous côtés, tu arrives à moi, dans cette très petite île où je suis. Tu ne voudrais donc pas m'y laisser jouir en paix des bénédictions de mon Ancien? Donc bientôt il ne m'en resterait pas même le souvenir. Non, cela ne se peut: à mon Ancien je reste fidèle. Dieu au moins le fin qu'il m'a laissé, vivra pour moi et pour mes enfants. Ainsi, mon frère, n'aie aucun souci à mon égard; cesse de t'occuper de mon sort, et laisse moi vivre en paix, dans ma petite île, dans ma pauvre demeure.

Mon frère, j'ai déjà donné avis à ce frère qui est là assis et je lui ai dit.

dit: ne bâtis point ta cabane dans mon île. Cependant regarde et vois ce qu'il a fait. Sans égard pour ma parole, il a coupé les arbres, il s'est emparé de cet emplacement; il a persisté dans son dessein. Eh bien! de nouveau, je lui dis et je te le dis à toi, je dis, et tous ces vieillards disent: cesse de travailler à ta cabane et ne t'obstine point à vouloir habiter dans cette île.

Encore un mot, mon frère; (1) après avoir entendu ce que tu as dit; il n'est personne ici qui soit porté à te mépriser, comme un homme changeant de dessein sans de bonnes raisons. Au contraire tu seras loué de tout le monde. Mais si tu persistes dans ta résolution, je ne sais ce qui peut arriver. Quelquefois un orage survient tout-à-coup et sans bruit: il apporte le tonnerre, la pluie et la grêle: on ne peut lui résister. J'espère, mon frère, qu'aucun malheur n'arrivera et que tu te conformeras à ce que je demande.»

J'avais au commencement de la séance, fait mettre du tabac sur les bancs. Presque tous les sauvages en avaient pris; mais ce qui est je crois assez extraordinaire, personne n'avait fumé. Je les invitai à prendre le calumet, et je leur dis, qu'il devait y avoir un moment de repos. Ceci parut leur faire plaisir, ensuite m'adressant au Grand-Chef, je commençai:

« Mon frère, je te remercie de ce que tu as bien voulu me parler et de ce que tu ne m'as point caché ce que tu penses. De plus il y a dans ce que tu as dit plusieurs choses qui m'ont fait grand plaisir, et je t'en remercie beaucoup. Je vais faire comme toi: je ne te cacherai pas ce qu'il y a dans mon cœur, et j'espère que si tu n'approuves pas tout ce que j'aurai dit, il est au moins une chose que tu ne pourras me refuser. Je la ferai connaître à la fin de mon discours. 1e Discours du Missionnaire

Toi, mon frère, aussi bien que le frère qui a parlé le premier, tu as dit du Grand-Esprit beaucoup de choses qui sont la vérité. Cela a grandement réjoui mon cœur mon cœur. Oui, il a créé le ciel et la terre, le Grand-Esprit, il a créé toutes choses, il gouverne toutes choses en maître absolu; il est partout et il voit tout, même ce qu'il y a de plus caché au fond du cœur des hommes. Oui, nous devons nous souvenir de lui, lui parler, en particulier et en public. Oui, nous devons chercher à connaître sa volonté, et, quand nous l'avons connue, nous devons la faire. Ces grandes vérités, tu les connais, tu les publies, mais ce n'est pas assez il faut les mettre en pratique.

Eh bien!

---

(1) Petrokijie, ainsi Qu'Ojaouanon, à chaque reprise, commençait presque toujours par la formule Minaona ni Kanis: encore, mon frère. Je l'ai supprimée, pour éviter la monotonie.

Eh bien! mon frère, tu vas les mettre en pratique à présent, si tu fais ce que je vais te demander. D'abord je te conjure de te bien rappeler que le Grand-Esprit est ici et que son regard pénètre dans l'endroit le plus secret de ton cœur et du mien. Je te conjure, en second lieu, de ne pas oublier que le Grand-Esprit nous a mis ensemble aujourd'hui, pour que nous cherchions à bien connaître ce qu'il veut et pour que nous le fassions. Enfin, je te conjure de t'unir à moi, et de lui demander comme moi, qu'il nous donne en abondance la lumière des esprits, qui est la vérité, qui est la sagesse.

Mon frère, tu crois que tout ce que nous avons, c'est le Grand-Esprit qui nous l'a donné, et que lui seul peut nous accorder la santé et les autres biens de la vie. Tu ne te trompes point. Mais il y a d'autres biens qui sont plus précieux et que le Grand-Esprit n'accorde qu'à ceux qui les préfèrent à tous les biens de la terre et qui les lui demandent de tout leur cœur, selon la manière qu'il a donnée comme la seule véritable.

Ces biens, mon frère, ne sont pas pour cette vie présente, qui est, toi compris, ils sont pour la vie qui vient après la mort et qui ne finira jamais. Si c'est là ce que tu appelles *chercher le jour*, eh bien! cherchons le jour, avant toute autre chose et plus que toute autre chose. Les hommes blancs, rouges et noirs ne songent guère malheureusement à chercher le jour. Soyons, nous, mon frère, soyons plus raisonnables, plus sages. Cherchons le jour selon la manière que le Grand-Esprit a donnée et qui est la Prière.

Mais tu dis, toi, qu'il y a différentes manières que le Grand-Esprit a données pour les différens peuples. Mon frère, en cela tu es grandement dans l'erreur; mais je n'en suis pas surpris. Écoute.

Tu te rappelles ce que je disais tout-à-l'heure, tous les peuples de mon île ont été plus ignorans que toi; ils avaient en effet des animaux et des statues de bois ou de pierre auxquels ils parlaient comme au Grand-Esprit. Mais aussitôt qu'ils eurent pris la prière, ils connurent le Grand-Esprit beaucoup mieux que tu ne le connais, et depuis ce tems là, ils savent qu'il n'y a qu'une seule manière de chercher le jour. Auparavant ils parlaient absolument comme tu parles toi-même aujourd'hui.

Mon frère, il y a environ seize cents ans que mes Ancêtres à moi embrassèrent la Prière. Que disaient-ils alors aux robes-noires? Ils parlaient comme tu parles. Donc je ne suis pas surpris de ton langage. Mais si tu ne le change-

grais

geais point, j'en serais bien surpris. Car en effet pourquoi ne ferais-tu pas ce qu'ont fait mes ancêtres et presque tous les peuples de la terre? Je le répète. Est-ce que tu penses que tous les Priants ne sont que des fous? Jamais tu ne pourras t'arrêter un instant à une telle pensée.

Mon frère, pour rejeter la Prière, tu as répété ce qu'avait dit l'Orateur qui a parlé tout à l'heure. Je ne te répéterai pas mes réponses, ni je n'ajouterai pas des raisons nouvelles pour montrer que tes objections ne signifient rien. Mon discours serait trop long, car il y a des choses que tu n'as pas entendues et qu'il faut que tu saches.

D'abord, mon frère, ne t'imagine pas que, parceque tu connais le Grand-Esprit et que tu sais quelque chose de ce qu'il y a dans la Prière, tu connais la Prière. Si tu comprenais ce que signifient ces images qui sont ici, tu te garderais bien de penser qu'il y a peu de différences entre la Prière et tes coutumes. Mon frère, la différence qui existe entre la Prière et tes coutumes est comme celle qui existe entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit.

Tu as entendu, mon frère, ce que j'ai dit de Jésus. Or quand on a la Prière, c'est Jésus, c'est le fils du Grand-Esprit fait homme qui nous enseigne lui même la sagesse, en se faisant connaître, en se faisant voir. Oui, il se fait voir lui même, non aux yeux du corps, mais aux yeux de l'esprit. Oh! qu'il est heureux le Priant, à qui le fils du Grand-Esprit se fait voir et sur lequel il verse toutes les bénédictions du Ciel!

Mon frère, tu as dit si le fils du Grand-Esprit était venu, je l'aurais bien reçu, moi; cela prouve que tu es bon et que tu comprends bien ce qu'il faut faire. Mais, mon frère, es-tu bien sûr que le fils du Grand-Esprit ne vient pas à présent te visiter dans ton île. Je te dis, moi robe-noire, qu'il vient chez toi comme il est venu chez toutes les nations. Si tu objectes que tu n'en sais rien, que tu n'es pas sûr que je dise la vérité, voici ma réponse. Comment pourras-tu le savoir, si tu ne cherches pas à le savoir? Donc, cherche à connaître la vérité; fais-toi instruire à l'exemple de tous les peuples de la terre; ne ferme pas les yeux quand le soleil se lève, et tu verras la lumière des esprits, tu verras Jésus le fils du Grand-Esprit fait homme, tu auras les seules bénédictions pour lesquelles nous avons été créés.

Mon frère, tu m'as demandé ce qu'on dirait dans mon île, si tu allais prêcher les coutumes. Je réponds qu'on te laisserait parler et qu'on serait bien aise de te voir et de t'entendre. Or c'est ce que je demande. Ou plutôt je demande beaucoup moins que cela; car je demande seulement que tu ne sois pas faché, si je demeure

-meure dans cette petite île, pour parler à ceux qui voudront venir me voir, m'écouter. C'est là, mon frère, cette chose dont il a été question au commencement de mon discours, cette chose que je te demande et que tu ne pourras me refuser. Je vais m'expliquer d'une manière bien franche et bien claire.

Quand j'ai voulu m'établir ici, dans cette très petite île, parceque j'aime beaucoup mes frères sauvages et que je désire ardemment leur faire du bien, j'ai dit: qui m'accordera permission de bâtir ma cabane? on m'a répondu: le Grand-Chef Anglais qui siège à Montréal. C'est lui qui a ce droit, parce que l'île appartient à l'Anglais. Alors je me suis adressé au Grand-Chef Anglais et il m'a répondu: bâtis ta cabane. Mon frère, si j'avais appris que c'est toi qui devais me donner cette permission, à toi bien certainement je n'aurais pas manqué de la demander. Mais personne ne m'a dit cela. Au contraire, tout le monde m'a assuré que je ne devais demander de permission qu'au Grand-Chef Anglais. D'après la parole du Grand-Chef qui siège à Montréal, j'ai aussitôt commencé à bâtir ma cabane.

Aujourd'hui voici ce que je dis: puisque j'ai droit de bâtir, je profite de mon droit: ma cabane est commencée je veux la finir. Telle est la résolution que j'ai prise et je te préviens qu'elle ne changera point.

Mais, mon frère, parceque je ne viens ici que pour toi, et que je ne veux y rester que pour te faire du bien, parceque je t'aime bien tendrement, je te conjure de ne pas dire: *sors de mon île*, mais de dire au contraire: *demeure dans mon île, si tu veux; et finis de construire ta cabane.*

Mon frère, tu te plains de ce que mon fils, qui est ici, a coupé des arbres. Je répète que s'il avait cru que cela fut nécessaire, il t'aurait demandé la permission. J'ajoute que la plus grande partie des bois de construction a été achetée et prise de l'autre côté du fleuve. Je suis bien aise de te dire que, si nous avions cru te faire de la peine, en coupant ces arbres, nous aurions préféré prendre tout notre bois hors de l'île.

Dis-moi, mon frère, pourquoi me refuserais-tu ce que je demande et ce qui est si peu de chose? L'Anglais fait bâtir une maison de la Prière Anglaise, et une belle cabane pour cet homme Anglais qui la prêche, et c'est avec l'argent qui t'appartient que ces maisons sont bâties. Moi je ne te demande point ton argent, je fais tout ce que je fais à mes frais. Je n'ai pas beaucoup d'argent, ni d'autres choses; je n'ai que ce que me donnent pour toi, les charitables Oriens. Mais ce que j'ai et ce que j'aurai, je l'apporterai ici dans ton île. Qu'as-tu donc à craindre, mon frère.

Encore

Encore un mot, mon frère, comprends bien ce que je viens faire ici et ce que je te demande aujourd'hui. Je ne demande pas que tu prennes la Prière; je ne demande pas même que tu viennes m'écouter, lorsque je l'annoncerai. Assurément, je le désire et même beaucoup. Mais je ne veux pas que tu sois en aucune manière gêné et fatigué. Tu viendras nous voir et nous écouter, si cela te fait plaisir, et alors bien certainement, nous nous en réjouirons. Mais, si tu ne viens pas, nous ne cesserons pas pour cela de t'aimer et de te faire tout le bien que nous pourrons. Jamais, non jamais tu n'auras à te plaindre de nous.

Mon frère, ce que je te demande, voyons, qu'est-ce que c'est? Est-ce l'air pour respirer? Est-ce la lumière du soleil pour voir? Le Grand-Esprit donne l'air et la lumière à moi comme à toi; il les donne à tout le monde. Est-ce l'eau pour boire, l'eau du courant qui passe là? Tous les hommes et les animaux y viennent étancher leur soif. Est-ce un très petit espace de terre pour ma cabane et pour la Maison de la Prière? Oui, j'ai besoin de quelques pieds de terre, pour moi demeurer et pour la Maison de la Prière. L'anglais me les donne, lui à qui l'île appartient. Et toi, à présent, toi, mon frère, oseras-tu dire; je ne veux pas que tu respires le même air que je respire; que tu aies les mêmes rayons de soleil qui m'éclairent; je ne veux pas que tu jouisses des mêmes bienfaits de celui qui nous a créés et par qui nous vivons tous?

Jamais, mon frère, un tel langage ne sera le tien. Je ne crois pas non plus que tu songes jamais à me faire des menaces, quand tu sauras ce que je pense à ce sujet. Ce que je pense? le voici en deux mots. Je ne te crains point, mon frère, non, je ne te crains nullement; pour deux raisons. La première, parce que je ne te crois pas assez méchant, pour vouloir me faire du mal, à moi qui ne veux que te faire du bien. La seconde, parce que si tu avais assez de méchanceté, tu n'aurais pas assez de pouvoir. Quand les hommes veulent me faire du mal, le Grand-Esprit me fait du bien. Jamais la robe-noire n'est plus fière et plus contente que lorsque les ennemis de la Prière la persécutent, la maltraitent et surtout la font mourir pour la Prière.

Mais il ne s'agit pas de souffrir et de mourir ici pour la Prière; car, je le répète, tu n'es pas assez méchant et tes enfans ne sont pas assez méchants pour nous traiter en ennemis. Il s'agit de vivre ensemble, en amis, en bons et véritables frères. C'est ce que je demande et je le demande du fond de mon cœur, en présence du Grand-Esprit, en son nom et pour notre bonheur commun.

Laisse-

Laisse-nous donc, mon frère, passer quelques mois ici. Tu verras comme nous nous conduirons. Tu verras s'il n'est pas vrai que nous aimons beaucoup nos frères Indiens. O mon frère! je voudrais que tous les cœurs des habitans de cette île et les nôtres fussent bien unis par l'amitié, de manière à ne faire qu'un seul et même cœur. Je ne sais pas bien exprimer ce que je sens. Peut-être ton frère qui est mon interprète, pourra mieux te faire comprendre mes sentimens. Je le prie de me rendre ce service.

Donc, mon frère, ne t'afflige point de ce que je construis ma cabane; au contraire réjouis-toi. C'est décidé, le Grand-Esprit le veut, elle s'élèvera la Maison de la Prière, elle s'élèvera dans la partie la plus haute et la plus belle de ton île. Tu viendras nous voir et nous écouter, si tu veux, et, si tu ne veux pas, du moins lorsque tu passeras ici quelquefois, ou même de loin, tu ne pourras t'empêcher de la voir cette Maison de la Prière, et en la voyant tu diras, j'espère, ces hommes à chapeau ne nous méprisent point, ne nous gênent point; ils nous aiment, ils cherchent à nous faire du bien, le Grand-Esprit nous les a envoyés; ils sont véritablement nos frères et nos amis.

Ce discours fut suivi d'un moment de silence absolu. Ensuite il y eut principalement entre Ojaouanon et quelques Anciens, des paroles et des signes de tête, une sorte de délibération. Un mot fut dit au Grand-Chef à l'oreille. Presque tous les membres du Conseil avaient les yeux baissés; tous étaient immobiles sur leurs bancs. L'Orateur Ojaouanon se lève une seconde fois, il prononce le discours suivant:

2e Discours d'Ojaouanon.

« Mon frère, les paroles que tu as fait entendre sont parvenues à mon esprit: il les a examinées. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je songe au Grand-Esprit et aux choses qui se rapportent à lui. J'ai souvent pensé à notre devoir de chercher le jour; j'ai voulu avoir la science. Mais je ne suis pas entièrement satisfait.

Toi, mon frère, tu as les livres où tu trouves les connaissances que je n'ai point. Tu y trouves l'histoire des autres pays et des temps les plus anciens; tu y trouves beaucoup de choses pour t'instruire, et, quand tu parles, ta science se montre. Mais moi, je n'ai pas les mêmes moyens de m'instruire. Aussi, il me semble quelquefois que je suis comme l'enfant qui ne sait rien.

Mon frère, les hommes s'entretiennent sur tant de sujets. Leurs discours font du bruit autour de nous. J'apprends de tems en tems quelque chose de ce qu'ils disent. Alors je me mets à considérer en moi même ce que j'ai entendu et ce qui se présente à mon esprit. Mais je ne deviens guère plus éclairé: mes pen-

sées

sies me troublent; je suis dans l'ignorance, et je ne sais que dire à mes enfants.

Nous avons entendu que c'est le Grand-Esprit qui t'envoie et que tu viens enseigner la sagesse. Mais est-ce que la sagesse n'était pas sur la terre avant que la prière y fut apportée? Nous savons, nous sauvages, que le Grand-Esprit a créé l'homme, et qu'il lui a donné un esprit pour acquérir la sagesse. Nous savons qu'il lui a donné une science. Nous savons qu'il a aussi créé d'autres esprits qui sont plus savants que nous, plus puissants que nous, mais qui lui sont bien inférieurs. Je connais ces vérités. Le Grand-Esprit m'a enseigné par mon Ancien. J'ai la manière de chercher le jour qui me convient.

Mon frère, tu viens donc nous apprendre qu'il n'y a qu'une seule et même façon, pour tous les peuples, de connaître le Grand-Esprit et de mériter ses faveurs? Il est vrai: tu as persuadé beaucoup de monde. Tu as une sagesse qui change les cœurs. Mais, il faudrait pour changer que nous fussions dans l'ignorance de nos devoirs envers le Grand-Esprit, et tu vois bien que cela n'est pas; nous le connaissons et nous faisons sa volonté. Seulement notre manière est différente de celle des hommes Blancs. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque nous voyons des différences en toutes choses, selon la volonté du Grand-Esprit.

L'oiseau qui vole dans l'air, a sa manière de voler qui est bien différente de celle de beaucoup d'autres oiseaux et que le Grand-Esprit lui a donnée. Le poisson qui nage dans l'eau, a sa manière de nager, qui est bien différente de celle de beaucoup d'autres poissons et que le Grand-Esprit lui a donnée. Chaque animal sur la terre a sa manière de se mouvoir et de chercher sa nourriture, qui est bien différente de celle de beaucoup d'autres animaux et que le Gd Esprit lui a donnée. De même le Grand-Esprit a établi dès le commencement, des différences parmi les hommes, par rapport à la manière dont ils doivent chercher le jour.

Mon frère, il y a bien des espèces d'arbres, et chaque arbre a ses feuilles qui ne se ressemblent point. Mais c'est surtout l'écorce des arbres qu'il faut apprendre à connaître. Chaque espèce d'arbre a son écorce particulière, et dans cette écorce le Grand-Esprit a mis des sucs divers qui guérissent les maladies.

De plus, mon frère, nous ne pouvons regarder la terre, sans la voir couverte de plantes très différentes les unes des autres. Il y en a plusieurs qui sont rares: tout le monde ne sait pas les découvrir; dans les plantes, celui qui a la science trouve encore plus de sucs divers et bienfaisans que dans les

écorces

écorces des arbres. Il sait distinguer ces différences et il sait les employer pour chasser la maladie. Il a une science qui vient du Grand-Esprit. Nous, Indiens, nous avons reçu de notre Ancien cette manière de nous procurer la santé. Toi, tu as la tienne. Ainsi le Grand Esprit a disposé les choses entre tous les hommes qu'il a créés et à qui il conserve la vie. Donc, ne te trompe point, pour ce qui me regarde, j'ai ma manière de connaître le Grand-Esprit, de lui parler et d'obtenir ces bienfaits. J'ai reçu ce don de mon ancien, je le garde et je dois le transmettre à mes enfants.

Mon frère, si je te parlais un autre langage et si je te disais: me voici, conduis moi où tu voudras, où me conduirais-tu? Je n'en sais rien, mais certainement tu m'entraînerais bien loin de ce qui fut cher à mon Ancien, tu me ferais mépriser son souvenir. Je ne puis consentir à cela. Je continuerai donc à suivre fidèlement les coutumes de mon Ancien, je garderai les bénédictions qu'il a reçues du Grand-Esprit.

Mon frère, tu te rappelles ce qui a été dit à ton jeune frère et ce qui vient de lui être dit à toi même, par rapport à ton séjour dans mon île. Écoute ce que je te dis en finissant. Cesse de construire cette cabane que tu as commencée; cesse pour quelque tems; voilà ce que je demande: cesse pour quelque tems de construire ta maison, et nous serons satisfaits.»

J'allais répondre à ce discours, lorsqu'on me dit qu'on ne voulait pas de réponse. Je laissai plusieurs membres de l'assemblée se lever silencieux et tristes, et, m'asseyant auprès du Grand-Chef, je commençai à lui parler. Un petit groupe se forma autour de nous. Je revins sur la permission donnée par le gouverneur, et je lui dis que je ne cesserais pas un instant de construire la Maison de la Prière. Ensuite il fut question de certains points assez importants, par exemple, ... que le Gouvernement Anglais est obligé par les traités les plus solennels, de protéger la Religion Catholique, et de la laisser jouir au Canada des mêmes privilèges qu'elle avait sous la domination française... &c... Pendant que je conversais avec le Grand-Chef, l'assemblée ne se dispersa point. Je me promenai ensuite au milieu de mes frères les chefs et les Anciens, donnant la main, disant quelques mots et même déridant quelques visages un peu trop sérieux. Lentement, les uns après les autres, tous se retirèrent. Pitokijic, le Grand-Chef, partit un des derniers. Il était presque comme un enfant découragé. Le matin, il avait dit à quelqu'un: «Je vais mettre à bas la cabane de la robe-noire». Le lendemain, il dit à la même personne: «

J'ai

« J'ai rencontré ce vieillard robe-noire: il a été de beaucoup le plus fort. »

J'ai fini, mon Révérend Père, il est temps. Si par hasard vous aviez besoin de quelqu'explication, indiquez-moi votre doute ou votre désir. Je serais bien aise de savoir ce que vous penser de nos Indiens de l'île du Sud ou Walpole. J'ai trouvé un véritable plaisir à vous les faire connaître, parce que j'ai cru que vous désiriez les connaître, et parce que j'ai dit: il priera pour eux; ses confrères et amis prieront pour eux, et le Seigneur aura pitié d'eux. Depuis le 31 juillet, cette espérance va se fortifiant. Néanmoins, nous persévérons dans les épreuves. Ce n'est pas à côté des sauvages qu'elles viennent à présent. Le Gouverneur nous persécute. Mais c'est plus fort que Pétrokijik, il est aussi plus faible, et je puis bien lui dire: « Je ne te crains point ». Prier le Sacré Cœur de Jésus; la Mission et la Chapelle de l'île Walpole lui sont spécialement consacrées.

Je suis bien tendrement, en Notre Seigneur Jésus-Christ

P. Chazelle, S.J.

14e Lettre

Le P. Maingay, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Bas Canada, au Supérieur de la Maison de Laval.

Montréal, 24 février 1845.

Mon Révérend Père

P.C.

La question de notre collège ne fait point de progrès, et nous ne savons quand il plaira à la divine providence d'aplanir et de lever les difficultés qui s'opposent à son établissement. Le personnel de la Maison de Montréal est toujours tel qu'il est porté sur le catalogue: le nombre des Novices n'est encore que de 4 FF. Scholastiques et d'un F. Coadjuteur. Les PP. Bellier et Hanipaux résident à la Prairie, où ils exercent toutes les fonctions pastorales. Je vais ordinairement leur prêter mon faible secours à l'époque des grandes fêtes et les remplacer lorsque l'un d'eux s'absente. Le territoire de la Prairie n'est séparé de Montréal que par le fleuve St Laurent, dont la largeur est ici d'environ une lieue et demie. J'ai déjà traversé ce fleuve une vingtaine de fois depuis mon arrivée ici,

et cela

et cela de trois manières, en Steam-bout, en canot et en traineau. Les deux dernières manières de le franchir offrent souvent du danger, et il n'est point d'années qu'il ne périsse un certain nombre de personnes. On le passe en canot, lorsque la glace est assez forte pour empêcher le Steambout de manœuvrer et qu'elle n'a pas encore assez de solidité pour porter les traineaux. Il faut alors se frayer un passage, tantôt entre les glaçons charriés par le fleuve, en les écartant avec les rames; tantôt en les brisant à coups de hache dans les endroits où le courant moins rapide leur permet de s'unir et de se coaguler. Le péril provient ordinairement non des glaçons qui flottent à la surface de l'eau, mais de ceux qui, engagés sous les autres, nagent entre deux eaux, et qui en passant sous la nacelle la font quelquefois chavirer. Dans ce cas, il ne reste d'autre moyen de salut que de saisir quelques glaçons et de s'y embarquer. Triste et fragile ressource, mais qui a néanmoins réussi à arracher plusieurs naufragés à une mort autrement inévitable. Il y a un mois que sur 9 sauvages, dont le canot a chaviré, en passant de l'île de Montréal au Sault de St Louis leur village, il ne s'en est sauvé qu'un seul. Le passage sur la glace n'est pas moins périlleux, surtout au commencement de l'hiver et lorsque le dégel arrive. Je viens d'apprendre que deux hommes se sont noyés la semaine dernière; ils ont été engloutis dans le fleuve avec leurs chevaux et leurs traineaux. Deux autres ont éprouvé le même sort; il y a quelques semaines; mais les hommes ont pu se sauver en sautant sur la glace. Le lendemain de ce dernier accident, je traversai le fleuve dans un traineau à deux chevaux, qui portait les dépêches du gouvernement. J'avais à ma droite un ministre protestant, sur un siège placé au devant du nôtre, était un homme avec une jeune personne et le conducteur. Nous passions par une route nouvellement tracée et qui n'était pas encore bien solide; dans plusieurs endroits nous voyions l'eau à une distance bien rapprochée de chaque côté de notre voiture, et nous fûmes même obligés de franchir, vers le milieu du fleuve, un passage assez étroit où la glace formait seulement une espèce de pont entre deux mares. (C'est ainsi qu'on appelle ici les parties du fleuve que la force du courant empêche de de geler). La glace sans se briser tout à fait, fléchissait par fois sous le poids de notre traineau; alors la demoiselle jetait un cri, le conducteur tâchait de la rassurer, le clergyman ne trouvait pas la route bien confortable et moi je n'ais le *dub tuum*...

Il est aussi très dangereux de s'égarer sur le fleuve, et cela arrive

asser

assez fréquemment quand il tombe de la neige ou que le tems est brumeux. Un habitant de Montréal, qui se trouvait dernièrement à la Prairie avec sa voiture, dit à ceux de sa famille qui l'accompagnaient, qu'il allait partir avant eux pour se réchauffer en marchant, jusqu'à ce qu'ils le rejoignissent sur la route. Malheureusement il perdit le chemin et s'égara: il périt de froid, et l'on ne retrouva que le lendemain son cadavre étendu sur la glace.

Mais si des centaines de séculiers, qui traversent chaque jour ce fleuve dans toutes les directions, affrontent tous ces périls et bravent ainsi la mort pour gagner quelques pièces de monnaie, que ne doit pas faire un Missionnaire pour gagner des âmes à J.C.? Qu'a-t-il à redouter quand, guidé par la St.e obéissance, il va où la volonté de Dieu l'appelle, et qu'il peut dire avec confiance, après son divin Maître: *ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam?* Pourvu qu'il accomplisse cette adorable et divine volonté, et qu'il ait le bonheur de glorifier son Dieu, peu lui importe que ce soit en vivant ou en mourant pour lui; puisque soit qu'il meure, soit qu'il vive, il a toujours la consolation de pouvoir dire, *Domini sumus.* Demandez à Dieu pour moi, mon Révérend Père, ces saintes et heureuses dispositions, dont je conçois tout le prix, mais que je suis si loin de posséder.

J'accompagne ordinairement le P. Mampaux dans les retraites ou Missions qu'il donne de tems à autres. Ces missions attirent toujours une très grande affluence de fidèles, et opèrent d'heureux fruits. Les Canadiens sont en général pleins de foi, mais la plupart ignorent les vérités les plus essentielles au salut. Cette ignorance provient en grande partie du trop petit nombre de prêtres, et encore plus, ce me semble, du trop grand isolement des habitations qui sont quelquefois à 2 ou 3 lieues de l'église. Nous étions dernièrement dans une paroisse située sur la rive droite du St. Laurent, à 12 lieues de la Prairie et à 2 lieues au dessus du lac et de la rivière St. Louis. C'était un spectacle attendrissant de voir ces bonnes gens accourir de grand matin de 4 à 5 lieues de distance, malgré l'épaisse couche de neige qui couvrait la terre et la rigueur d'un froid de 28 à 29 degrés, et rester là jusqu'à onze heures du soir pour attendre leur tour de se confesser. Ils attendaient ainsi pendant 5 à 6 jours consécutifs, du moins pour la plupart, avant de voir leur tour arriver: tant le nombre des confesseurs est ici peu proportionné à celui des pénitents dans ces exercices spirituels. Il est vrai que le plus grand nombre se rendaient en traîneaux; mais ces traîneaux, n'étant pas couverts, ne mettent pas à l'abri du froid; ils en abrègent tout au plus la durée en marchant plus rapidement. C'est

aussi

aussi quelque chose d'extraordinaire et d'inattendu, pour quelqu'un nouvellement arrivé dans ce pays, de voir des centaines de chevaux environner les églises et y stationner avec leurs traineaux, depuis le matin jusqu'au soir, la plupart sans être attachés et sans d'autres nourriture que la neige qui couvre la terre. Un de ces pauvres animaux est mort de froid pendant notre dernière mission.

Je ne vous parle pas, mon Révérend Père, de notre voyage de France au Canada; il vous offrirait peu d'intérêt. En arrivant à New-York, la divine providence nous a procuré une bien douce consolation: la première église où nous entrâmes est dédiée à St Joseph, et le premier autel devant lequel nous nous sommes prosternés est érigé en l'honneur de la très sainte Vierge. Le Curé de St Joseph nous ayant offert l'hospitalité, nous avons eu le bonheur de célébrer trois fois la St Messe dans cette église si chère à nos cœurs.

Veuillez bien agréer une nouvelle expression des sentimens du profond respect et de la vive reconnaissance avec lesquels je suis,

Mon Révérend Père,

Votre très humble etc

Mainguy, S.J

15e Lettre

Le R. P. Chazelle, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R.P. Provincial à Paris.

Sandwich, 13 mars 1845

Mon Révérend Père, P.C.

Que Dieu soit béni des secours si nécessaires et si consolans que vous m'annoncez! Ils viennent d'autant plus à propos, que la santé du P. Point commence à nous faire défaut. Cet excellent Père a beaucoup souffert des fièvres; la maladie et les remèdes lui ont affaibli le tempérament, il a grand besoin de repos.

Il n'en est pas ainsi du P. du Ranquet: c'est toujours la même santé; pas le moindre rhume, la plus légère indisposition. Cependant, jeûne presque continuel, mauvaise nourriture, coucher sur les planches ou sur une natte, souffrir ce qu'il

qu'il y a de plus incommode dans le défaut de propreté; puis marcher beaucoup et souvent les pieds dans l'eau; telle est sa vie de tous les jours, et voilà ce qui lui fait plaisir et n'altère pas le moins du monde sa santé. Dernièrement la nuit le surprit dans un bois: le tems était froid; il avait plu, et l'eau couvrait les endroits où il devait passer. Ne sachant de quel côté se diriger, au milieu des ténèbres, il continue cependant à marcher et il aperçoit enfin une faible lueur. Bientôt il arrive et trouve à demi éteint un de ces feux qu'on allume maintenant dans l'épaisseur des forêts, pour faire le sucre d'érable. Après s'être un peu réchauffé et reposé, il se met en marche et appelle. On lui répond, dans le lointain. Cette voix devient intelligible, il suit la direction qui lui est donnée et il arrive en face d'une petite rivière qu'il doit traverser (Bear-Creek, la rivière de l'Ourse). Enflée prodigieusement par les pluies, cette rivière était devenue un torrent large et profond. Le P. du Ranquet savait qu'on ne pouvait la passer que dans un endroit où un arbre servait de pont. Tandis qu'il cherche à découvrir cet arbre, un homme paraît, avec une espèce de lanterne, sur la rive opposée. Il dit au voyageur égaré que l'arbre qui sert de pont, n'est pas dans cet endroit, et l'un et l'autre suivent la rivière pour le trouver. Le voici: mais il n'est pas visible à celui qui doit s'en servir comme d'un pont. Cependant d'après les indications qu'on lui donne, le Père entre dans l'eau qui couvre au loin le rivage et il aperçoit d'abord une grosse branche, puis l'arbre qu'il cherchait. Mais, en grande partie il est caché sous le flot rapide du torrent. D'ailleurs l'obscurité est profonde — « Savez-vous nager? dit l'homme qui tient la lanterne — Oui; mais si je ne puis passer sur l'arbre, je ne veux pas tenter de passer à la nage — Je crois que vous ne risquez rien, pourvu que vous alliez bien lentement et avec beaucoup de précaution — Je vais essayer ». Et le Père met le pied sur cet arbre sans branches et sans écorce, et, de l'autre côté du torrent, l'homme charitable s'approche, s'incline, étend le bras qui tient le fanal. L'espace que cette lumière éclairait, n'était que comme un point au centre de ces ténèbres de la nuit et de la forêt. Mais des traits de lumière affaiblis et vacillants, glissaient sur l'eau bourbeuse, et montraient de distance en distance, ce singulier et dangereux pont. — « Savez-vous bien nager? Prenez garde: allez doucement. » — Profitant de ces charitables conseils et se confiant à son bon Ange Gardien, le Père allait en effet bien doucement. Il y eut un moment où il s'aperçut que le pont décrivait une courbe dans l'eau. Je ne sais s'il en fut averti, par celui qui avec anxiété examinait tous ses mouvements. Mais dans tous les cas le péril était grand. Enfin la rivière de l'Ourse

est franchie

est franchie. Cependant tous les dangers ne sont pas entièrement passés; car la rive est haute et l'arbre déraciné, par la violence des vents, forme avec ses racines et la terre qui y est attachée, une espèce de montagne. Le Père gravit cette élévation et parvient à donner son paquet à l'homme qui, d'une main, tient la lanterne, et de l'autre, s'efforce de lui prêter secours. Le voilà enfin sur la rive; il bénit la Providence et remercie celui qu'elle lui a envoyé. Cet homme était un Anglais Protestant. Il conduisit le Missionnaire catholique chez lui, et lui donna généreusement l'hospitalité. Plusieurs fois, dans la soirée, il fut question des dangers que le voyageur avait courus, et l'on s'étonnait qu'il eut pu y échapper si heureusement. Le lendemain il n'y avait plus de pont sur le Bear Creek, l'arbre avait été emporté.

Je vous prie d'agréer l'assurance du profond respect etc.

Chazelle S.J.

16e Lettre

Le R.P. Chazelle Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à MM^rs les Membres du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la foi, à Lyon.

Sandwich, 17 avril 1845.

(Voir les Annales de la Propagation de la foi, Novembre 1845 – N° 103 – page 449 et suivantes).

17e Lettre

Le P. Jaffré Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada à son Supérieur en France.

Sandwich, le 16 septembre 1845.

Mon Révérend Père P.C.

Nous étions occupés à déplorer les rudes épreuves de la Compagnie et France, et voilà que dans notre propre mission du Canada nous venons d'être affligés de la manière la plus sensible. Notre digne Supérieur le R.P. Pierre Chazelle nous a été enlevé bien inopinément le 4 de ce mois, vers 4 heures du matin à Green-

-bay

- bay, (la baie verte) près du lac Michigan. Il était parti de Sandwich, le 18 août, pour aller, selon les intentions de Mgr de Toronto et du R.P. Visiteur, jeter les premiers fondemens d'une nouvelle résidence à la bourgade du Sault Ste Marie, ou du moins pour préparer les voies à cette nouvelle et importante fondation. Arrivé à l'Ile Makinau, et ne trouvant pas de bateaux pour se rendre au Sault, il se détermina à s'avancer jusqu'a Green-bay pour voir le local de l'ancienne mission qu'y eurent autrefois nos Pères et prendre des informations sur les sauvages de la rivière du Loup, espérant que peut être aussi il pourrait y étendre son zèle. Le lendemain de son arrivée à Green-bay, il dit la Ste Messe à l'ordinaire. Au repas qu'il fit ensuite, un violent frisson de fièvre le saisit et l'obligea de se mettre au lit. A peine couché, il apprit qu'un bateau à vapeur allait partir et le conduire au but de son voyage; alors il ne fut pas possible de le retenir, il monta aussitôt à cheval pour se rendre au port et s'embarquer. Heureusement il s'aperçut à moitié-chemin qu'il était trop tard. Obligé de revenir sur ses pas il reprit le lit, et son mal devint plus violent. Quelques remèdes le soulagèrent un peu; mais le bon Père crut peut être trop vîte qu'il en avait assez, et ne voulut plus en prendre davantage. Ne pouvant nous écrire lui-même, il nous fit écrire une lettre qu'il signa d'une main toute tremblante; il nous disait que son mal troublait habituellement ses idées, qu'il ne savait pas quelle en serait l'issue, mais qu'il était tout résigné à la volonté de Dieu. Vers le septième jour de sa maladie, après de grandes souffrances qu'il endura avec une patience admirable, il consentit à prendre le Caramel contre lequel il était plein de défiance; mais comme la quantité n'était pas assez forte pour produire tout son effet, il fut pendant deux jours dans un tel état, qu'on perdit toute espérance; la prostration des forces était extrême, le délire presque continuel. Le Dimanche 31, Mr Carabin, missionnaire de Green-bay, lui administra les derniers sacremens, et la circonstance ne pouvait pas être mieux choisie; car je crois, écrit ce bon missionnaire, que dans toute sa maladie le P. Charelle n'a pas eu un seul moment où il fut moins tourmenté, et aussi present à lui même. Un médecin a été appelé, et les personnes de la maison, bonne famille canadienne, lui ont prodigué toute sorte de soins; mais la maladie, qui parait avoir été une fièvre inflammatoire, ayant fait de nouveaux progrès, le Père tomba dans une longue agonie qui a cessé avec sa vie le 4 septembre à 4 heures du matin. Il a été enterré par deux prêtres dans le cimetière catholique de la paroisse, près du Rapide des Pères. Ce lieu appartenait autrefois à l'une de nos anciennes missions. Les gens du pays ont tâché de

rendre

rendre au défunt tous les honneurs possibles.

Voilà, mon Révérend Père, ce que nous apprenons de la fin trop prématurée de notre bon Supérieur. Dans notre affliction nous bénissons la divine Providence de n'avoir pas permis qu'il put s'embarquer à Green-bay ; car alors il serait mort sur le lac, ou au Sault Ste Marie, et là il n'aurait trouvé aucun prêtre, et aurait été privé des secours de la religion. Il est mort dans l'exercice du zèle, en travaillant pour les sauvages, au salut desquels il était tout dévoué. Oh! qu'il avait à cœur l'œuvre de leur conversion! On peut bien dire qu'elle absorbait toutes ses pensées, et était le but de toutes ses démarches. Sa conversation, quand il en parlait, son style, quand il en écrivait, tout en lui était remarquable et témoignait de son ardent amour pour ses pauvres sauvages. Puissent se réaliser un jour les grands plans qu'il avait formés pour leur bonheur! Je crois qu'on ne peut rien désirer de mieux. Notre mission, en le perdant, a perdu l'homme qui paraissait éminemment propre à la faire fleurir ; du moins elle a reçu de lui un bel héritage d'exemples qui, je l'espère, sera mis à profit.

Aujourd'hui s'est célébré pour lui dans notre Eglise un service public, et Mgr de Toronto, actuellement à Sandwich, a voulu officier lui même. Ce Prélat regrette sa mort autant que nous la regrettons tous ; il voit combien elle peut retarder le bien qu'il espérait pour son diocèse. Toute la population de Sandwich a pris part aussi à notre deuil, elle remplissait notre Eglise pendant la cérémonie funèbre.

Agréez etc.

J. Jaffré S.J.

Les deux Sauvagesses du Haut-Canada.

Relation écrite par le P. Chazelle peu de temps avant sa mort.

Dans ce que je vais raconter, on ne trouvera aucun évènement de quelque importance, aucune aventure, ni même une suite de faits un peu remarquables, mais on y apprendra, je pense, à connaître la femme sauvage: c'est-à-dire, ce que sont ou ce que peuvent être chez elle la nature et la grace.

Le lendemain du jour où les Indiens de l'île Walpole firent un dernier effort pour nous chasser à jamais de leur île, le 1er Août 1844, arrivèrent de port Sarnia deux sauvagesses, demandant la Prière des Français: nos sauvages désignent ainsi l'Eglise Catholique. C'était le matin. Je venais de dire la messe pour remercier Dieu des graces extraordinaires qu'il nous avait accordées le jour de la fête de notre St. Fondateur. Ces femmes dressèrent aussitôt leur tente dans notre camp. La plus jeune avait avec elle un fils de onze ans et une fille de cinq à six ans. L'autre qui est sa tante n'a jamais été mariée: elles vivent ensemble.

Deux jours après leur arrivée elles furent suffisamment instruites: la petite fille elle même savait faire le signe de la croix et répondait à quelques questions. Ces deux femmes étaient Méthodistes. Le Dimanche, 3 août, je les baptisai sous condition. Avec elles je baptisai les deux enfans et un orphelin de dix-sept ans, le premier chrétien adulte que nous ait donné, après quatre mois de séjour et d'épreuves, cette île le centre et comme le boulevard de l'infidélité sauvage dans ce pays. La mère des deux enfants fut nommée Marguerite et la tante Catherine.

De Catherine je dirai seulement qu'elle est déjà instruite et fervente. Méthodiste, elle ne savait absolument rien. Mais, quoique agée de plus de cinquante ans, elle apprend sans peine tout ce qu'on lui enseigne. En peu de temps elle s'est rendue capable de faire quelquefois les fonctions de Catéchiste. Comme elle est infirme, ses pensées habituelles se sont tournées sans effort vers le mystère de la Croix, et cette disposition prodigieuse qu'ont naturellement les sauvages à endurer les privations et les souffrances corporelles, a été chez elle, pour ainsi dire, en un instant surnaturalisée. elle souffre en union avec Notre Seigneur J. C. L'Eucharistie aussi a commencé à lui révéler ses mystères de force et de bonheur.

C'est de

C'est de Marguerite que je dois parler. Plusieurs circonstances de sa conversion sont intéressantes: on y admire les voies du Seigneur pour le salut de ses élus.

D'abord, il est nécessaire de dire que Marguerite, mariée deux fois, est veuve, quoique ses deux maris soient encore vivants. Le premier l'avait déjà abandonnée lorsqu'elle se fit méthodiste. On lui conseilla alors d'en prendre un autre; mais bientôt elle se vit abandonnée une seconde fois; elle s'estime heureuse d'être libre pour ne plus appartenir qu'à Dieu seul.

De son premier mari Marguerite a eu trois enfants: les deux que j'ai baptisés, Joseph et Marie, et un fils qui est mort à l'age de huit à neuf ans. Ce fils était l'objet de ses plus tendres affections. Dieu a voulu qu'il devint pour elle l'ange du ciel qui lui a montré la véritable Eglise et qui lui en a, pour ainsi dire, ouvert la porte.

Comme j'avais le désir de connaître tout ce qui avait pu contribuer à sa conversion, je lui fis, pendant trois jours, beaucoup de questions. Le missionnaire de l'île, le P. Dominique Du Ranquet était avec moi. Il sait parfaitement la langue et il s'appliquait à bien saisir tout ce que disait cette femme. Moi, qui n'entendais que des sons lorsqu'elle parloit, je comprenais néanmoins quelque chose. Car nos sauvagesses ont, en général, la voix douce et harmonieuse. Plusieurs chantent bien et apprendraient facilement la musique. Mais, quand, sous l'impression de quelque souvenir de douleur, elles répondent à vos questions, vous êtes étonné de trouver si parfaite cette musique de la conversation qui ne s'apprend point. Dans cette langue il y a beaucoup de sons qui viennent de la poitrine et que le gosier modifie de mille manières. Or ces modulations deviennent très sensibles quand le sentiment anime une voix naturellement douce et sonore.

En arrivant dans l'île, Marguerite me dit: Je viens te demander le baptême et la prière. Nous sommes quatre qui te faisons cette demande. Tu vois mes deux enfants. J'en avais un autre..... un fils..... Il est mort..... Je l'ai vu mourir à Port-Sarnia..... Là il est enterré..... Robe-noire, lorsque mon fils fut sur le point de mourir, il dit: ma mère, je veux le baptême des Français. Aussitôt je le portai chez Laforge; il fut baptisé; je le rapportai dans ma cabane et il expira..... Le Grand Esprit me l'a pris, lui qui est le maître souverain de la vie et de la mort. A présent, Robe-noire, moi, je veux le Baptême

comme

comme mon fils qui est mort. Nous le voulons tous les quatre, nous qui venons à toi. Il y a quelques années nous prîmes la prière des Méthodistes : mais ce n'est pas la bonne, je crois ; ce n'est pas la bonne prière : mon enfant ne l'a pas voulue pour aller voir le Grand-Esprit. Voilà ce que me dit cette sauvagesse en arrivant dans l'île Walpole.

Le P. du Ranquet était alors absent. Aussitôt qu'il fut de retour, désireux l'un et l'autre de connaître un histoire qui semblait promettre quelque chose d'extraordinaire, nous allames à la nouvelle tente. Elle était au bord de l'eau, à peine visible, au milieu des arbustes et des hautes plantes fleuries qui l'entouraient. Selon l'usage un feu venait d'être allumé, à une très petite distance, et déjà la marmite était suspendue au dessus, à un bâton placé sur deux petits piquets. On nous offrit une natte ; nous nous assîmes à l'entrée de la tente et la conversation commença. Bientôt je fis signe à la petite fille, qui, le matin, en me voyant, était accourue, comme si elle eut été habituée à me voir : elle vint se mettre sur la natte à côté de moi ; son frère se plaça à côté du P. du Ranquet.

Dans cet entretien et dans ceux des jours suivants, Marguerite répondit quelquefois brièvement à nos questions : elle s'arrêtait oppressée par les soupirs. Mais ordinairement elle parla avec facilité et cette abondance d'expressions qui soulagent la douleur. Catherine, sa tante, silencieuse, les regards attachés sur elle, l'écoutait comme si elle eut ignoré entièrement les faits qui nous étaient racontés.

Premier jour. — Marguerite après nous avoir entretenus quelque temps de ce qui la rendait inconsolable, prit un petit paquet qui était auprès d'elle : « Voilà ses habits, dit elle. Ils sont là, je les regarde ; cependant cela me fait mal. Je n'ai pas le courage de défaire ce paquet. » Elle le dénoue, en pleurant. — « Ces habits, il faudrait les laver... Hélas !... il faudrait encore... Mon Père, les sauvages disent qu'il faudrait les enterrer. Que dois-je faire ? — Les sauvages n'ont pas sur cela des idées droites. La Prière ne commande pas de telles choses, au contraire, elle les défend. Tu apprendras, ma fille, à ne plus penser comme les sauvages qui n'ont pas la sagesse. Garde tes habits : ils pourraient servir à celui-ci. Mais il vaut mieux les donner à une mère qui a de jeunes garçons. Tu aimeras mieux peut être les garder ? — Je ne les mettrai pas dans la terre : je les donnerai. Tout ce que la Prière condamne, je ne veux pas le faire. Je désire beaucoup connaître et bien connaître la Prière. Mon fils qui est

mort,

mort, a aimé la Prière, la tienne celle des Français. C'est lui qui m'a fait venir ici, pour que je puisse la prendre.

Alors répondant à mon invitation, Marguerite commença par une éloge de son fils, donna des détails sur sa maladie, et arriva enfin à l'époque mystérieuse.

« Je n'avais plus d'espoir: tous les remèdes avaient été parfaitement inutiles. Le Grand-Esprit n'avait pas montré qu'il voulait guérir mon fils. Je voyais clairement que sa mort approchait bien vîte. Et déjà je ne pouvais plus demander, je ne demandais plus qu'il vécût.... Mais une pensée que j'avais eue depuis quelque temps devint si forte, que je n'en avais presque pas d'autre: je vais lui demander s'il veut le Baptême des Français; et s'il le veut, moi aussi, je le recevrai: c'était là ma pensée. Elle me tourmentait surtout quand je voyais mon enfant sur le point d'expirer..... Pendant cette nuit que je n'oublierai jamais, où il souffrit tant, je le regardais penchée sur sa couche, sur son visage; je le tenais dans mes bras.... et je parlais au Grand-Esprit.. je lui disais: Toi qui es le maître de la vie, laisse la vie à mon enfant, jusqu'à ce qu'il puisse me répondre et qu'il reçoive le Baptême, s'il le veut. Je parlais ainsi; je disais d'autres choses que je ne me rappelle pas: ma douleur était si grande!... Enfin mon fils cessa d'être comme un mort; je lui dis: veux-tu recevoir le Baptême des Français? Il répondit aussitôt: oui, ma mère, je le veux le Baptême des Français. Je lui dis: je vais donc te porter chez Laforge. Il répondit: oh! oui, ma mère, porte-moi vîte chez Laforge. Quand j'aurai reçu le Baptême de la Bonne Prière, ma mère, je mourrai content. Bien vîte je le portai chez Laforge: il fut baptisé. Quelques instans après mon retour dans ma cabane, il expira....

Je laissai couler les larmes de cette mère désolée; puis, je lui adressai la parole. — Je vois que tu étais, en toi même, fortement pressée de demander à ton fils s'il voulait le Baptême des Français. Pourquoi? Qui t'avait donné cette pensée? — Je ne sais; le Grand-Esprit sans doute. — Ne sentais tu pas aussi en toi même quelque chose qui te retenait, qui t'empêchait de demander cela à ton fils? — Oui; j'hésitais. Tu as raison, il y avait là quelque chose!... Mais quand j'eus la consolation de voir que mon fils vivait assez longtemps pour pouvoir être baptisé, oh! alors, rien ne m'empêcha de lui demander s'il voulait le Baptême des Français. — Croyais-tu qu'il répondrait oui? — J'étais portée à le croire; il me semblait que cela lui ferait plaisir. — Pourquoi avais tu cette pensée?

Parce que

— Parce que cet enfant a toujours été si bon ! Il pensait souvent au Grand Esprit. D'ailleurs il m'avait plusieurs fois parlé de la Prière Française. Un jour, le Père qui est là passa dans un endroit où nous étions. Il me dit : ma mère, regarde. Vois cet homme qui passe. C'est celui qui garde la Prière, la Bonne Prière. — Avait-il déjà vu une telle Robe-noire ? Quelqu'un lui avait-il appris à parler ainsi ? — Je ne crois pas ; mais dans son cœur il avait eu et il conservait cette pensée et cet amour de la Prière. — Avais tu attaché à sa réponse la résolution de prendre ou de ne pas prendre la Prière, de manière à vouloir faire absolument comme lui ? — Oui, c'était une chose bien décidée dans mon esprit. — Tu croyais donc par conséquent que le Grand Esprit allait parler par la bouche de ton fils ? — Certainement je le croyais. — Pourquoi avais-tu cette croyance ? — Mon Père, je te dirai pourquoi ; ou plutôt je te dirai ce qui s'est passé. Lorsqu'au milieu de la nuit, près de cet enfant qui m'était si cher, je le voyais tant souffrir..... et sur le point d'expirer..... Je voulais parler au Grand-Esprit ; mais je ne savais comment m'exprimer : les Méthodistes ne m'ont rien appris. Alors mon ignorance augmentant les souffrances de mon cœur... oh ! je pense que désormais la Prière que tu enseignes m'apprendra à parler au Grand-Esprit..... — Pauvre mère, quand accablée de douleur, auprès de ton fils expirant, tu voulais parler au Grand Esprit, le Grand-Esprit voyait bien ce qu'il y avait au fond de ton cœur. Or, ce qu'il y avait au fond de ton cœur était bon et lui a été agréable. Il a eu pitié de toi ; il t'a accordé ses bénédictions, parce que tu désirais connaître et faire sa volonté. — Si le Grand-Esprit m'accorde ses bénédictions, c'est à cause de mon fils. Moi, je suis mauvaise, j'ai fait le mal ; mais mon fils était innocent. Je ne saurais te dire combien cet enfant était bon. Jamais de sa vie, il n'a dit un mot, ni fait la moindre chose qui put déplaire au Grand-Esprit. Et lorsqu'il est devenu malade, lorsque ses souffrances étaient extrêmes, toujours la même bonté, toujours la même douceur..... Oh ! qu'il a souffert !... J'ai vu ses membres se raidir, tous les traits de son visage devenir presque méconnaissables... Il ne pouvait parler... Il ne voyait plus... Quatre jours ont suffi pour le réduire en cet état. Et moi je ne pouvais rien faire, je ne pouvais le soulager un moment... Il est mort... Mais il a eu le Baptême de la Bonne Prière..... »

Ainsi cette pauvre mère rappelait des souvenirs accablants ; elle s'interrompit quelquefois : elle était oppressée. Mais sa parole devint rapide,

même

même énergique, lorsqu'elle nous raconta comment les Indiens de Fort-Darnia, les Méthodistes ou Infidèles, lui avaient refusé des planches et des habits pour la sépulture de son fils et ne lui avaient donné aucune marque de sympathie, de commisération. Elle avait même contracté une dette assez considérable, parce qu'on avait abusé de sa détresse. — Alors je m'écriai, dit-elle, les hommes m'abandonnent, ils se tournent contre moi. Mais le Grand Esprit me voit et m'entend. Il est bon, lui; il aura pitié de moi... Je portai mon fils au champ des morts... J'étais seule auprès de cette fosse... Personne n'avait voulu venir; il n'y avait là personne pour parler du Grand-Esprit.»

Elle insista beaucoup sur cette circonstance: que personne n'avait parlé du Grand-Esprit sur la tombe de son fils. Infidèles ou Protestants, les Indiens veulent par là honorer les funérailles. Dans son ignorance, Marguerite n'aurait pas refusé le ministère des Méthodistes. Ce silence absolu sur la tombe de son fils la désolait. «Personne n'a parlé du Grand-Esprit, ni au Grand-Esprit. Pas une seule parole de la Prière n'a été entendue, lorsque mon fils est entré dans sa cabane de mort.»

Elle ajouta: «Je voudrais bien qu'une petite croix fut plantée à l'endroit où mon fils est couché dans la terre. J'irai au pied de cette croix penser à lui et au Grand-Esprit. Quand un de vous sera à Fort-Darnia, est-ce qu'il ne pourra pas aller au champ des morts et parler au Grand-Esprit, là où sera la petite croix? Viendrez-vous? Je désirerais être présente. Je demande cela. Oh! que j'aimerais à entendre les paroles de la Bonne Prière retentir sur la tombe de mon fils!»

- Nous lui promîmes ce qu'elle demandait; nous cherchâmes à la consoler et nous lui donnâmes des avis et des instructions qu'elle parut recevoir comme si le Grand-Esprit lui-même avait parlé.

Deuxième jour. — Nous trouvâmes Marguerite presque aussi triste que la veille. Elle avait eu une nuit très agitée, peu de sommeil et des rêves pénibles. Cependant elle nous dit que son cœur avait été bien soulagé par ce que nous lui avions dit. Elle parla encore de cet enfant qui, la nuit et le jour, lui était sans cesse présent, de ses belles qualités, de sa cruelle maladie, de sa mort. — Il aimait, dit elle, il aimait tendrement sa petite sœur; ils s'aimaient; ils étaient toujours ensemble. J'avais tant de plaisir à les voir tous deux!... A présent elle est seule. Quand je jette les yeux sur elle, je le cherche.....»

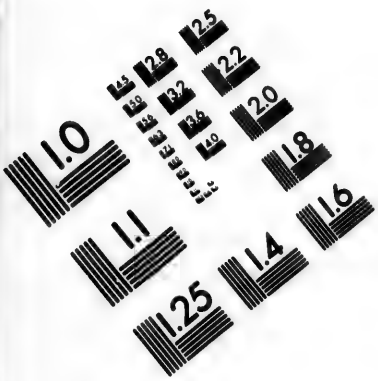
De lui dis qu'il était au ciel avec le Grand-Esprit, qu'il voyait ici-bas sa mère, sa petite sœur, son frère, sa tante, qu'il parlait pour eux au Grand-Esprit,

et qu'il

et qu'il lui tardait de les voir tous quatre, recevoir le même baptême qui lui avait procuré un si grand bonheur. Elle me dit: « Quand me donneras-tu le baptême ?

Je lui fis alors quelques questions, désirant mieux connaître les voies par lesquelles la divine miséricorde l'avait conduite. Pour me répondre, deux circonstances principales de sa vie se retracèrent vivement à son imagination.

« Une fois, il y a cinq ou six ans, je vis des choses que je n'oublierai jamais : c'était un songe, mais un songe qui ne ressemblait pas aux autres que j'ai eus. Il me semble même que je n'étais point endormie. Je vis donc pendant cette nuit le soleil plus brillant, plus beau que je ne puis dire. La lumière allait croissant par degrés, elle s'étendait au loin de tous côtés. Mes yeux pouvaient la voir sans être éblouis. Elle donnait quelque chose à mon âme. Le ciel de ce côté là (car il n'y avait qu'un côté qui eut lumière), paraissait comme un immense lac lumineux, et, du centre de ce lac partaient des fleuves d'une lumière plus éclatante qui se perdaient dans le lointain. Voilà ce que je contemplais d'un côté du ciel, et ce côté était celui où se trouve l'Eglise de Chatham (Chapelle catholique). Cette maison de la Prière était là au dessous couverte des plus beaux rayons du soleil. Mais de l'autre côté, oh ! quelle différence ! C'était horrible. Tout mon corps frissonnait. Après avoir vu une fois, je ne voulais plus voir. Cependant, comme malgré moi, je regardais de temps en temps. Le ciel de ce côté était ténébreux, livide. Il y avait d'épais nuages, une tempête ; je vis une montagne qui s'élevait dans les nues où était le tonnerre. Elle n'était que de sable. Ce sable s'éboulait et le vent le faisait tourbillonner. Quoique je ne visse aucun être vivant, je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il y eut là des hommes et des femmes. Oh ! qu'ils doivent être malheureux, disais-je ! Bientôt j'aperçus des tombeaux. Alors je ne pus regarder plus longtemps de ce côté. Je me tournai du côté opposé, et, avec plus de plaisir encore qu'auparavant, je regardais. Voici qu'elle était ma pensée ; je me la rappelle bien : ce côté est celui des bons, de ceux qui reçoivent les bénédictions du Grand-Esprit, des véritables Priants ; l'autre côté est celui des méchants, de ceux contre qui le Grand-Esprit est irrité, de ceux qui n'ont pas la Prière qu'il a donnée lui même. Depuis ce temps là, j'ai toujours vu cette différence qu'il y a après la mort, entre les amis du Grand-Esprit, et ceux qui ne le sont pas. Mais lorsque mon fils était malade, lorsqu'il était mourant, cette idée devint beaucoup plus claire et plus forte. Alors je dis : je ne voudrais



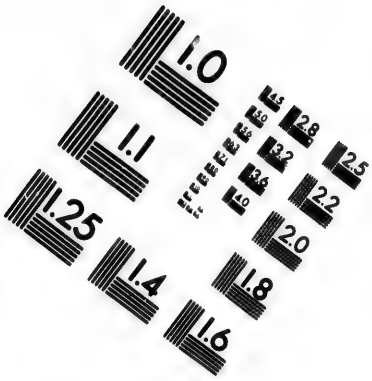
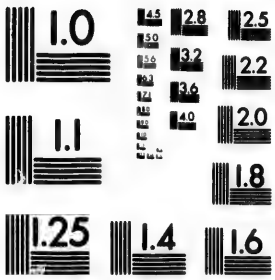
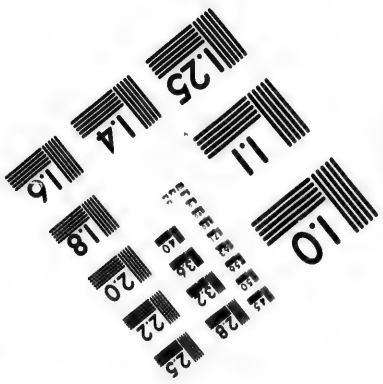


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

drais pas que cet enfant fût du côté de la nuit et des orages. Ensuite je pensai et je dis: mais le côté de la lumière et du bonheur est celui de l'Église de Chatham. Là se trouve donc la bonne Prière. Je ne pensais presque qu'à cela.

Voici la seconde circonstance de la vie de Marguerite, où elle fut évidemment préparée à connaître un jour la véritable Église et à participer à ses Sacrements. Ceci n'est pas un songe, mais bien une de ces visions intellectuelles dont les esprits les plus solides peuvent se glorifier. Je me rappelle que cette ignorante Sauvagesse nous fit comprendre parfaitement ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait éprouvé; mais je ne saurais traduire ni imiter son langage.

Elle entra un jour dans une pauvre église catholique. C'était la première fois de sa vie. Il y avait peu de monde dans cette chapelle au milieu des bois. La Robe-noire parut, et il est probable que la Messe fut célébrée. Marguerite ne peut dire ce qui eut lieu; car, après avoir examiné quelque tems les personnes qui étaient là à genoux, elle se mit à comparer ce qu'elle voyait avec ce qu'elle avait vu chez les Méthodistes. — Ici, quel calme! quel recueillement! Le cœur prie. Ces visages annoncent la joie de l'âme, le véritable bonheur. Dieu est présent en ce lieu: c'est sa maison. Voilà sans doute ici la véritable Église. Ces réflexions et d'autres semblables arrivaient dans l'esprit de cette femme sauvage et faisaient palpiter son cœur. Elle répétait: » voilà la bonne Prière. » J'avais, ajouta-t-elle en finissant son récit, j'avais presque entièrement oublié ces choses là; mais depuis la maladie, et surtout depuis la mort de mon fils, je me les suis rappelées, et maintenant je les sens aussi bien qu'autrefois, lorsque j'étais dans cette maison de la Prière Française.

Troisième jour. Marguerite, instruite par le P. du Ranquet, commençait à connaître les premières vérités de la Foi; elle apprenait à prier. « Aussitôt que je me suis réveillée, dit-elle, j'ai pensé au signe de la Croix; j'ai eu beaucoup de peine à le faire comme il faut: cela m'a affligée; néanmoins mon cœur, quoique toujours triste, éprouve de la joie, une grande joie. Je vais donc recevoir le Baptême de la bonne Prière! »

Nous lui parlames du Fils du Grand-Esprit, devenu fils d'une mère-vierge pour être le sauveur des hommes de toutes les couleurs, de ses souffrances, de sa mort etc. Elle répondit à nos questions. Mais une fois elle dit: « mon Père, j'aime à t'entendre, beaucoup. Ces choses que tu enseignes sont une belle lumière pour mon esprit. Cependant, malgré cela, mon esprit s'envole vers mon fils. — Je te l'ai

te l'ai déjà dit plusieurs fois; ton fils est là haut, au ciel avec le Grand-Esprit. Tu ne dois plus le voir que là. Si tes pensées montent au ciel, elles y trouveront le Grand-Esprit. Alors tu y verras le Grand-Esprit plutôt que ton fils. — Oui, je te comprends: c'est vrai. Aussi, il me semble qu'en pensant à mon fils, je n'oublie pas le Grand Esprit; mais malgré moi je suis triste, et cela m'empêche de bien apprendre ce que tu enseignes.»

Le P. du Ranquet employa une grande partie de la journée à instruire les cinq catéchumènes. Moi, je renouvelai quelques questions déjà faites la veille, à Catherine aussi bien qu'à Marguerite. Les réponses de l'une et de l'autre furent constamment les mêmes, parce que, depuis qu'elles s'étaient faites Méthodistes, leurs pensées et leurs sentimens avaient toujours été les mêmes. Je rapporterai seulement ce qui me frappa le plus: c'est toujours Marguerite qui parle.

Pourquoi as-tu demeuré si longtemps sans Prière? — Je n'étais pas tranquille, contente: quelque chose me manquait. J'avais même assez entendu parler de la Prière: c'était la prière des Français: mais personne ne l'enseignait; je n'ai point vu de véritable Robe-noire. — Pourquoi as tu donc pris la Prière des Méthodistes? — Je te l'ai déjà dit: nulle Robe-noire comme toi n'est venue, et les Méthodistes me tourmentaient. — As-tu été satisfaite, heureuse chez les Méthodistes? — Non, certainement, je n'ai pas été satisfaite, heureuse chez les Méthodistes. Quand les autres battaient des mains et criaient bien haut qu'ils avaient tant de bonheur, moi, je ne sentais rien, au contraire je souffrais. — Est-ce que tu n'as jamais poussé quelques cris de joie? — Jamais. On avait beau crier: l'Esprit va venir, il vient, le voilà. Dans un instant il saisira votre ame et l'emportera au Ciel. Cet Esprit ne venait pas pour moi; il n'est jamais venu. Néanmoins j'ai fait quelquefois tout ce que j'ai pu pour le faire venir. Souvent j'ai eu cette pensée: c'est parce que je suis trop mauvaise qu'il ne vient pas. J'en avais cependant une autre: mais il y a quelques personnes pour lesquelles il vient qui ne sont pas très bonnes; je les connais assez. Enfin, de toute manière, mon esprit était agité; je n'étais pas contente. — Mais quand tu voyais les autres se jeter par terre, se tordre les bras, devenir comme morts... — Cela me déplaisait, me faisait horreur. Je ne pouvais m'empêcher de croire que ces choses là ne devaient pas plaire au Grand-Esprit. Cette prière des Méthodistes m'a toujours paru ressembler beaucoup à l'état des personnes qui ont trop bu d'eau de feu.»

La prière

La prière du soir venait de finir. Elle se faisait chaque jour dans la Chapelle. Presque tous les Sauvages Catholiques y assistent: ils demeurent dans le voisinage. Le Dimanche ce saint exercice a un peu plus de solennité, mais habituellement on y chante des cantiques en langue sauvage. A l'époque dont il s'agit, notre Chapelle construite à la hâte avec quelques planches, n'avait pour toute façade, qu'une espèce de fronton surmonté de la Croix, et une toile qui restait ordinairement levée. Plus d'une fois, pendant la prière du soir, je me suis placé en face de cet étroit et pauvre sanctuaire, dédié au sacré Cœur de Jésus, auprès d'un petit tertre arrondi, qui est un ancien tombeau de guerriers Indiens, et là, les dernières clartés du jour et celles d'une nuit déjà brillante se répandaient autour de moi, sur le lac, le fleuve et les forêts qui environnent le point le plus élevé de l'île; je voyais une douzaine d'Indiens prosternés et j'écoutais les hymnes sauvages.... Ce jour là, trois, aout, j'avais de cette manière assisté à la prière du soir, me rappelant ce qui s'était passé en cet endroit même le 31 juillet, et ce que j'avais fait quelques heures auparavant. Que si quelqu'un m'eut demandé ce que j'éprouvais, assurément il ne m'eut pas été facile de répondre. Eh bien! la Prière du soir venait de finir, et j'osai faire cette question à Marguerite.

Te voilà donc, lui dis-je, au nombre des véritables Priants. Les plus belles bénédictions du Grand-Esprit sont descendues sur toi et sur tes enfants. Que penses-tu? N'es-tu pas contente? «—Elle soupira et dit: oui, je suis bien contente!» Je lui fis une seconde question à peu près semblable. Sa réponse fut la même. Puis à une troisième question elle répondit: «oh! oui, je suis très contente! Je remercie beaucoup le Grand-Esprit; mais je ne sais ce que je pense; je ne puis parler.» M'adressant ensuite à sa tante, je dis: «Et toi, Catherine, que penses tu? Ne pourrais-tu pas me faire connaitre un peu ce que tu as pensé aujourd'hui, ce que tu as senti dans ton cœur?»—Catherine soupire aussi, et, après un moment de silence, dit: «Mon bon [illegible] est grand, très-grand; mais je suis sans esprit, je ne saurais parler.»

«Je vous comprends, leur dis-je; je vois assez bien ce qu'il y a dans votre cœur, ce que le Grand-Esprit y a fait, ce qu'il y a mis. Vous êtes heureuses, vous êtes heureuses assurément plus que vous ne pouvez le dire, plus que vous ne le sentez en ce moment. Mais le corps est fatigué et l'ame aussi. Elle a fait, votre âme, en peu de temps, un si long voyage pour passer de l'erreur à la vérité

la vérité ! Comme le corps, elle a besoin de reposer. Bonne nuit ! Les Anges du Grand-Esprit veilleront sur vous pendant votre sommeil.»

Le lendemain, après la Messe et le déjeuner, le P. du Ranquet et moi, nous étions à l'entrée de la tente des deux néophytes. Leur cœur était encore trop plein. Nous les mettions à l'aise, nous les préparions à recevoir quelques instructions. Marguerite avait parlé plusieurs fois; mais il me semblait que quelque chose pesait sur son cœur. — Mon Père, me dit-elle enfin, j'ai eu un songe, et l'apparition m'a reproché de ne rien jeter sur la cabane de mort de mon fils.» — Elle s'arrêta, évidemment confuse, embarrassée.

Il faut savoir que, pour les Indiens, c'est un devoir sacré, une consolation de porter des aliments, dans l'endroit où leurs morts sont enterrés; ils portent surtout de la viande qu'ils font cuire auprès de la tombe de la personne qui leur fut chère. Ceci me donna lieu de parler à Marguerite du Purgatoire et des prières pour les ames des fidèles trépassés. «Ainsi, ajoutai-je, les vivants peuvent venir au secours des morts. Voilà ce que nous jetons sur la tombe de nos parents, de nos amis, de tous nos frères qui sont de la Prière. Quand vous serez mortes l'une et l'autre, vous qui n'êtes pas comme l'enfant qui a expiré après le Baptême, nous dirons la Messe pour vous, et pour vous tous, nos bons Frères de la Prière parleront au Grand-Esprit; alors, s'il vous manque quelque chose afin que vous puissiez entrer dans le séjour du Grand-Esprit, vous le recevrez de cette manière.» Les deux Néophites étaient émues. Marguerite dit: «Je le vois bien, la bonne Prière donne toutes les choses qui consolent et qui conduisent au Ciel. Mon Père, je ne me laisserai plus troubler par les songes et je me tiendrai en garde contre les ruses et les mensonges du mauvais esprit.»

Marguerite et Catherine ont élevé une cabane de joncs et ensuite une cabane d'écorces presque à côté de la Chapelle du Sacré Cœur. Leur foi s'est affermie par les assauts qu'elles ont eu à soutenir de la part des Méthodistes. Elles disent souvent aux Protestans et aux Infidèles: «Nous avons trouvé la véritable manière de plaire au Grand-Esprit: il nous bénit, de jour en jour; jamais nous n'avons été si heureuses.»

Le P. Charelle devait continuer cette relation; mais la mort l'en a empêché.

18e Lettre

Le P. Félix Martin Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Bas-Canada, *à un Père de la même Compagnie.*

Montréal, 1er Octobre 1845.

Mon Révérend Père

P. C.

Notre Mission est restée divisée, comme l'année dernière, en deux maisons, le Noviciat dans la ville de Montréal, chez le généreux avocat, Mr. Rodier, qui nous a offert un asile pour cinq ans, et la Résidence dans la paroisse de la Prairie, à trois lieues de la ville, à l'autre rive du fleuve.

Le Noviciat, en croissant en nombre, croit aussi en ferveur et en régularité; les sages industries et les saintes pratiques d'usage dans les temps de probation, y sont en plein exercice. Tous les moments des Novices sont partagés entre les exercices de piété, les travaux manuels et les petites œuvres de zèle. Ils n'ont pas encore pu aller dans les hopitaux et les prisons porter les consolations de la religion, ou prêter le secours de leur charité; mais nous espérons qu'ils verront bientôt s'ouvrir pour leur zèle ces séjours d'infortunes et de douleur. Ils continuent à faire le catéchisme dans un village populeux à 3/4 de lieues d'ici, et l'un d'eux a été détaché pendant l'été pour diriger une partie du catéchisme de notre paroisse de la Prairie et soulager ainsi nos Pères pour la première communion de leurs enfants. Il a passé un mois occupé à ce pieux exercice.

Ils ont pu faire, en partie du moins, l'expérience du Pélérinage. Il ne pouvait être ni bien long ni très pénible; mais il a eu ses petites épreuves et ses grandes consolations. Dès l'année dernière nos deux anciens avaient ouvert la voie, ils avaient fait successivement deux petites courses; la première, à un pieux calvaire élevé au milieu des bois, dans la mission sauvage que les Sulpiciens dirigent à 12 lieues d'ici et qu'on nomme *mission du lac des deux montagnes*, du nom du lac sur lequel elle est placée. Ils avaient mal distribué leur marche; ils voulurent faire, dès le premier jour, un trop long chemin et la nuit les surprit

les surprit de manière à les forcer de s'arrêter au milieu des bois. Ils étaient heureusement près d'une ferme; ils allèrent en vrais pèlerins demander l'hospitalité. Ce fut une bénédiction pour ces bons habitans qui les reçurent comme des anges venus du ciel. Leur foi vive leur faisait regarder comme un bonheur insigne de loger des religieux dans leur maison. Aussi n'épargnèrent-ils rien pour leur faire la meilleure réception qu'ils purent; en sorte que ce petit incident de leur voyage, loin de devenir une occasion de privation et de souffrance, se changea en honneurs, et en abondance de toutes choses. Les deux missionnaires sulpiciens, chargés du village sauvage, les reçurent comme des frères et les aidèrent à contenter leur dévotion.

Le second pèlerinage avait pour terme un lieu plus rapproché, mais plein de souvenirs précieux pour l'Enfant de la Compagnie. C'étaient ces souvenirs, en même temps que les restes précieux de l'Illustre vierge Iroquoise, Catherine Tegakonita, qui faisaient le principal intérêt de ce petit voyage à la Mission Iroquoise du Sault St. Louis. Nos pèlerins purent suivre sur la côte les changements successifs du lieu de cette première colonie chrétienne composée d'Iroquois. Au lieu où mourut Catherine et où de son temps on voyait une jolie église et son clocher, un fort avec ses quatre bastions, il reste à peine un souvenir bien vague, qu'une croix élevée sur le rivage du S. Laurent et renouvelée l'année dernière contribue seule à perpétuer. Le village actuel composé de 1200 Iroquois, tous chrétiens, est celui même qu'ont fondé nos Pères au commencement du siècle dernier. C'est leur église, leur maison, leur jardin. Le bon missionnaire canadien attaché à cette paroisse, à laquelle on a conservé par respect pour son origine le nom de mission, montra à nos frères novices toute l'affection qu'il porte à la Compagnie dont il conserve avec soin toutes les traditions. Il avait eu le bonheur de faire sa première communion sous le R.P. Carot, dernier Jésuite mort à Québec, et sa mère qui vit encore s'est confessée à plusieurs de nos anciens Pères et a souvent assisté à leurs prédications. Leur souvenir est encore plein de charmes pour ces cœurs reconnaissants; et la Providence a bien voulu conserver jusqu'à nous ces témoignages vivants d'une vertu et d'un zèle propres à exciter dans nos cœurs une sainte émulation.

Depuis le 1er Janvier, nos ff. Coadjuteurs à Montréal comme à la Prairie ont revêtu dans l'intérieur de la maison le saint habit de la Compagnie. Cet heureux changement aura, nous l'espérons, de bien précieux résultats pour notre mission. Il contribuera à nourrir et à développer l'esprit religieux. Il

servira

servira même d'aiguillon pour encourager ceux qui penseraient à entrer dans notre Compagnie comme Coadjuteurs. Ils s'habitueront à se regarder comme appartenant véritablement à la famille, et à ne pas se confondre avec la classe des mercenaires qui louent leurs services. Quand on sut à la Prairie que notre frère devait prendre l'habit de la Compagnie, une bonne dame s'empressa de venir offrir aussitôt le drap nécessaire pour le faire.

Le travail ordinaire de la paroisse semble aller toujours croissant. Il est vrai que nous avons multiplié les œuvres qui peuvent lui être utiles. Beaucoup de personnes s'approchent fréquemment des sacrements, et le plus grand nombre, parmi les autres le font aussi plusieurs fois dans l'année. Si nous trouvons des ames ferventes et pures, des cœurs pleins de droiture et de générosité, il y a aussi bien des vices qui lèvent çà et là la tête, malgré tous efforts du zèle et quelquefois même malgré les châtimens du ciel. Nous en avons eu plusieurs cette année bien capables de produire les plus salutaires effets. Je n'en citerai que deux.

Le premier est un triste fruit de l'ivrognerie. Un malheureux se livrait souvent aux excès de la boisson; il se met à table dans ce triste état. Par une sotte vanité il se faisait gloire d'avaler d'énormes morceaux à la fois. Un d'eux devait être le dernier. Il fut tout-à-coup suffoqué, et tomba roide mort sur la place.

Le second exemple, moins terrible dans ses suites, fut bien plus épouvantable dans ses circonstances. Il mit pendant deux jours toute la paroisse en émoi. C'était l'époque malheureuse des plaisirs du carnaval, et quoique l'on ne se livre pas ici aux tristes excès que l'irréligion ou le libertinage effrène, inspire ailleurs, la vertu trouve encore dans les danses et les réunions de la jeunesse de grands dangers. Deux jeunes gens avaient conduit deux jeunes personnes au village de la Prairie pour passer la soirée du mardi-gras. Ils pensèrent à se retirer quand la nuit était très avancée. La distance qu'ils avaient à parcourir n'était que d'une lieue. Or il s'était élevé pendant la nuit un de ces orages d'hiver qui rendent tout voyage presqu'impossible. Un vent glacial et très violent chassait devant lui la neige comme une poussière légère, mais tellement épaisse que le ciel avait disparu, que les chemins ne laissaient plus paraitre de traces et qu'il était presqu'impossible de suivre une direction. Nos deux voyageurs, chacun sur un traineau avec sa compagne,

.sa compagne crurent pouvoir se fier à leur habileté et à l'habitude que leurs chevaux avaient de faire ce court trajet. Ils n'avaient en effet qu'à descendre sur la glace du fleuve et à suivre la côte jusqu'à leur demeure. A peine sont-ils en chemin que le vent qu'ils avaient en face les fait bientôt détourner de leur direction, et ils errent au hazard sur le fleuve. Il est là de près de deux lieues de large. Ils voyagèrent ainsi jusqu'au jour, mais le jour ne leur laissa apercevoir que le brouillard épais de cette neige volante dans un horizon très borné. Ils poussèrent des cris et appelèrent au secours. C'était inutile, nul voyageur prudent n'oserait s'exposer avec un temps pareil sur un désert glacé.

Nos infortunés jeunes gens s'apercevaient que la neige qui couvrait la terre en si grande quantité et qui n'avait pas encore été foulée, épuisait les forces de leurs chevaux. Ils arrivèrent même bientôt à des endroits plus difficiles. La glace commençait à offrir de grandes inégalités qui annonçaient qu'elle s'était rompue plusieurs fois par l'effort des eaux rapides qui la soulevaient. Plus ils avançaient, plus la glace paraissait inégale et faible. Il était temps de s'arrêter; l'eau avait jailli par quelque fissure voisine et couvrait déjà le sol, quand le cheval du premier traineau brisa la glace sous ses pieds. Le jeune homme à la vue de ce danger imminent se hâte d'avertir la jeune personne qu'il conduisait, et, malgré l'eau qui les entourait, il fallut sauter sur la glace pour chercher un lieu plus solide. Le jeune homme fit de vains efforts pour retirer son cheval. Il fut forcé de couper les traits et de le laisser entrainer sous la glace par le courant. L'autre traineau suivait par derrière et avait pu s'arrêter devant le danger; mais que faire avec un seul cheval déjà épuisé? Ils se décidèrent à camper, dans l'espérance que l'horison finirait bientôt par s'éclaircir et leur découvrir où ils étaient. Ils dressent leur traineau sur le côté pour faire un abri contre le vent et même contre la neige. Les deux filles s'enveloppèrent dans les peaux de buffle dont on couvre les traineaux en hiver. Les jeunes gens restèrent près d'elles, mais en se donnant un mouvement continuel. Ils marchaient sans cesse pour ne pas laisser leurs membres s'engourdir par un froid de 25 à 30 dégrés. Le jour avançait et le ciel, loin de se découvrir, semblait se charger de plus en plus. A ce froid violent vint bientôt se joindre un ennemi plus terrible encore, la faim. Il n'avaient pour en modérer les horreurs que la neige qu'ils faisaient fon-

dre dans

dre dans leur bouche. La nuit suivante fut affreuse. La mort semblait les entourer de toutes ses frayeurs. Ils ne voyaient aucune espérance de secours. Ils étaient dans l'impossibilité d'en chercher ne sachant de quel côté porter leurs pas. Ils sentaient leurs forces s'affaiblir et ils prévoyaient bien qu'ils ne pouvaient plus résister longtemps. Un des jeunes gens crut même un moment que sa dernière heure était venue. Sa sœur était une des deux filles qui l'accompagnoient. Il s'éloigna de quelques pas, en se disant à lui même: puisqu'il faut mourir le premier, je ne veux pas laisser ma sœur témoin de ma dernière agonie.

Cependant ils avaient depuis longtemps pris le vrai moyen de relever leur courage. Tous animés d'une foi vive, ils s'étaient humiliés sous la main de Dieu et ils avaient eu recours à la prière. Les deux filles portaient le St. Scapulaire et cette pensée redoublait leur confiance. Ils s'étaient tous preparés de leur mieux à la mort et attendaient avec résignation l'heure fatale.

Après cette seconde nuit passée dans de si terribles angoisses, ils revirent le jour du Jeudi sans que cette lumière diffuse qui révélait la présence du soleil apportât quelque changement dans l'horison. Le temps était toujours affreux.

Le jeune homme le plus vigoureux, voyant le jour s'avancer et ne pas leur offrir plus d'espérance que la veille, se décida à faire une tentative pour sortir de ce danger. Au moment de se séparer, ils se firent des adieux déchirants. Mourir ici, ou mourir en chemin, peu importe, se disait-il à lui même; j'ai du moins, en marchant, l'espoir de rencontrer peut-être quelques traces qui m'aideront à aller demander du secours.

Il s'avance donc au hazard dans une neige épaisse qui retardait beaucoup sa marche et achevait d'épuiser ses forces, quand, après une heure d'efforts persévérants, il rencontre enfin les balises d'une route tracée. (Ce sont de jeunes arbres que la police fait mettre en hiver le long des chemins pour pouvoir les reconnaitre, lorsqu'ils sont couverts de neige). A cette vue son courage redouble; il suit ces traces de salut et arrive en peu de temps à de petites cabanes qu'on dresse sur la glace pour la commodité des voyageurs. Il n'eut que le temps d'annoncer le malheur de ses compagnons, et il tomba sans connaissance. Son épuisement était tel qu'il avoua depuis, que s'il avait eu encore cent pas à faire, il n'en aurait pas été capable.

On le

On le ramène à la hâte au village de la Prairie, où tout le monde était depuis la veille dans la plus grande consternation. Aussitôt on se met en devoir de voler au secours. Deux traineaux sont bientôt prêts. Ils s'élancent dans la direction indiquée avec la rapidité de l'éclair. L'horizon commençait à s'éclaircir. On eut le bonheur d'arriver à temps pour sauver ces infortunés. Une partie de leurs membres étaient gelés. Ils ne pouvaient déjà plus se mouvoir et étaient sans paroles. Les soins empressés dont on les entoura, les ramirent peu à peu. Les deux jeunes gens qui avaient été le moins à l'abri, perdirent une partie de leurs doigts. Les jeunes personnes ne perdirent aucun de leurs membres, mais elles restèrent pendant longtemps dans un état de souffrances intérieures qui donnèrent de grandes inquiétudes.

Au moment même où celui des deux jeunes gens qui avait encore le plus de forces, venait de trouver du secours, le père du frère et de la sœur arrivait tout en larmes au Presbytère annoncer au P. Tellier ses vives inquiétudes sur le sort de ses enfans, et lui demander de célébrer pour eux la messe le lendemain. Ainsi la divine Providence semblait vouloir se montrer dans tous les détails de ce triste évènement, dont la terrible leçon sera, nous l'espérons, utile à la Jeunesse.

Pour vous donner une idée de l'esprit qui anime les bons habitans de la Prairie, il suffira de vous raconter ce qu'ils ont fait pour concourir à l'établissement d'un chemin de croix dans leur Eglise. Tous les moyens avaient été pris pour stimuler leur zèle et piquer même un peu leur vanité. Les noms de tous les souscripteurs devaient être conservés inscrits derrière les tableaux, avec le montant de leur offrande. Le premier tableau était réservé pour tous ceux qui donneraient 6^{d} et au dessus. On ne saurait croire le succès qu'obtint cette petite industrie. Le P. Tellier, conduit par les marguilliers, commença sa quête, et pendant dix jours il fut en course continuelle. Jamais visite n'avait eu sous tous les rapports un plus heureux résultat. La joie et le bonheur était sur tous les fronts; on savait un peu d'avance le moment de la visite, et toute la famille en habits de dimanche attendait avec empressement. Chacun voulait avoir son nom inscrit. Les parents avaient soin de donner une petite aumône à tous leurs enfants pour qu'ils eussent leur place sur la liste. Ils n'oubliaient même pas les enfants au berceau. Le P. Tellier allait quitter une maison, après avoir reçu l'offrande d'un grand nombre de personnes qui la composaient:

Tout

tout le monde n'a pas encore donné, dit la Mère. — Je crois n'avoir oublié personne, dit le Pasteur. On lui montra un berceau. Il y avait là un nouveau né de quelques jours. Près de son chevet il trouve une pile de monnaie; c'était son offrande, et son nom fut joint à celui des autres.

Dans quelques maisons l'offrande monta jusqu'à 70, 90 et 120 fr. Un vieillard mendiant qui habitait une petite cabane au fond de la campagne n'avait qu'un sou et un petit morceau de lard, (car on recevait aussi les denrées,) il les avait réservés pour cette quête. De pauvres femmes donnèrent quelques morceaux de savon, ou quelques poignées de pois ou d'avoine. &..

Quelques Protestans chez qui le Père eut occasion de se présenter suivirent l'élan général, et ne refusèrent pas leur concours. Un d'eux, ancien Capitaine dans l'armée, était malade à cette époque. Il exprima sa peine de ce qu'on était passé devant sa maison sans entrer. Le Père ne manqua pas de s'y présenter plus tard, et il reçut 30 fr. s'il en faut davantage, vous reviendrez me voir, dit-il au Père. Il se chargea même de recommander l'œuvre aux officiers de notre petite garnison.

La somme totale qui a été recueillie approche de 4000 fr. Plus de 190 personnes ont donné 6 fr. et au dessus. Cet heureux résultat donnait les moyens d'avoir un chemin de la Croix qui pouvait être un riche ornement dans notre église. Mais le terrible événement arrivé depuis dans le pays, a changé la destination d'une partie de cette généreuse offrande. Les deux tiers de la cité de Québec viennent d'être consumés par les flammes. On a imploré la charité publique en faveur de cette ville infortunée. D'un commun accord les paroissiens ont consenti a employer la plus grande partie de leur offrande à soulager leurs frères malheureux. La charité, reine des vertus, méritait bien ce triomphe, même sur le zèle de la maison de Dieu, père des pauvres. Un chemin de croix très modeste tient provisoirement la place de celui dont ils voulaient faire un bel ornement pour leur église.

La Congrégation de la S. Vierge pour laquelle nous préparions les esprits depuis un certain temps a enfin jeté ses premiers fondemens. Le 31 mai elle a été solennellement inaugurée. Près de 300 jeunes personnes s'étaient fait inscrire et furent appelées à voter pour le choix du premier noyau, que devait former la supérieure et son conseil. En attendant une autre solennité, toutes les autres jeunes personnes n'étaient qu'au rang d'aspirantes; mais

le 2 juillet

le 2 juillet 250 ont été jugées dignes d'entrer dans cette pieuse association. Pendant les trois jours qui ont précédé nous les avons réunies le matin et le soir pour les exercices d'une petite retraite préparatoire. Nous comptons beaucoup sur cette institution pour l'avenir de la paroisse ; si elle peut s'étendre, et se soutenir dans la ferveur, elle donnera à la jeunesse un puissant secours pour traverser sans accident cet âge si critique de la vie. Cet heureux résultat fermerait ici une grande plaie dont la morale et la religion ne cessent de gémir.

Dieu a daigné bénir nos excursions apostoliques et nos œuvres dans les différentes paroisses où nous avons été appelés. Nous avons donné dans la ville, comme les années précédentes, les exercices de la Neuvaine de S. François Xavier, qu'on peut bien appeler une retraite pour les Pâques. L'immense église des Sulpiciens se remplissait deux fois chaque jour pour ——— les instructions dont le P. Ranipaux était chargé. Quoique les heures fussent peu favorables, le concours a été constamment très grand. MM. de S. Sulpice ont été tous attachés sans interruption à entendre les confessions qui ont été nombreuses. Ces exercices ont paru laisser une impression favorable sur les esprits en faveur de la Compagnie, et nous espérons qu'elle contribuera à hâter le moment où nous pourrons commencer notre collège.

Le travail apostolique dans les campagnes a été presque toujours couronné d'un grand succès. Nous ne trouvons pas ici de ces populations glacées par l'indifférence ou endurcies par l'impiété. Nous n'avons le plus souvent à gémir que sur les ravages des passions dans des cœurs faciles à entraîner, mais qui, au milieu des plus grands excès, conservent encore dans toute sa vivacité la foi de leurs Pères. Aussi la nouvelle seule des SS. Exercices donnés par un Missionnaire est un préambule suffisant pour faire accourir en grand nombre, dès les premiers jours, des auditeurs avides et des pénitents préparés.

Dans la paroisse de S. Isidore, le Curé nous avait demandés pour ses nombreux jeunes gens. Ils réclamaient dans cette paroisse un soin spécial. Elle en fournit tous les ans un très grand nombre pour le commerce des bois de construction qu'ils vont couper à 100 et 200 lieues d'ici dans les forêts encore vierges qui couronnent le nord de ce diocèse. Ils y passent une partie de l'hiver dans les travaux les plus pénibles ; et au printems, dès que les glaces commencent à laisser libre le cours de nos rivières, ils descendent sur d'immenses

radeaux

radeaux et avec de très grands dangers jusqu'à nos ports de mer. Ces pauvres jeunes gens, pendant toute cette campagne, dans ces contrées lointaines et sauvages, loin de toute surveillance et de tout bon conseil ne tardent pas à y perdre le peu de vertus acquises sous le toit paternel; et ils reportent ensuite dans leurs foyers les habitudes des vices les plus honteux.

Il s'agissait donc de prémunir les jeunes gens de S. Isidore contre ces terribles écueils et de les armer pour le moment du combat. Leur vie est d'ailleurs si souvent en danger, comme le prouvent assez tant de malheurs qui arrivent tous les ans, qu'il était important de préparer leur conscience à tout événement. A la première proposition qu'on leur fit, ils se rendirent avec empressement. Cent cinquante jeunes gens réunis alors dans la paroisse, et à la veille de se livrer à ces travaux des chantiers, suivirent ces pieux exercices. On admirait leur recueillement, et les larmes qui s'échappaient souvent de leurs yeux montraient assez les heureuses dispositions de leurs cœurs. Ils formèrent entre eux une sorte de congrégation pour combattre le blasphème, l'ivrognerie et les mauvaises fréquentations. Quatre vingt de ces jeunes gens se retrouvèrent encore quatre mois après réunis dans leur Paroisse. Le plus grand nombre avait été admirable de constance; ils s'étaient presque tous enrôlés dans la société de tempérance.

La paroisse de S. Timothée, préparée de longue main par un Pasteur zélé, répondit admirablement aux efforts de nos Missionnaires qui l'évangélisèrent pendant quinze jours. Le succès fut complet. On jeta les fondements d'une Congrégation dans laquelle 300 jeunes personnes vinrent se faire inscrire; 1100 personnes se rangèrent dans la tempérance totale, et presque tous les habitans sans exception reçurent le S. Scapulaire.

La mission de l'Acadie offrait plus de difficultés. Le méthodisme avait fait dans cette paroisse de tristes ravages; et de plus, une déplorable division entre le pasteur et les ouailles, rendait vains tous ses efforts. Le P. Lampsaux aidé du P. Sachi combattit l'un et l'autre obstacle avec succès. Les conférences polémiques attirèrent un grand concours même de Protestants. Le missionnaire s'attacha surtout à montrer que leur grand principe de ne vouloir jamais juger et croire que par la Bible et la Bible seule, n'avait en dehors de l'autorité aucun fondement solide, et devenait même un principe ruineux. Plusieurs cœurs chancelants furent raffermis. Une dame d'o-

rigine

rigine protestante, mais d'un cœur droit et candide fit abjuration publique de l'hérésie.

Pour disposer les cœurs à la réconciliation et leur épargner des démarches humiliantes et pénibles, le P. Kaupaux profita d'une amende honorable solennelle pour réunir tous les partis. En les préparant à demander à Dieu miséricorde, il leur présenta le besoin de faire eux-mêmes miséricorde. Ce fut le premier acte de cette cérémonie. A l'invitation du Missionnaire tous se pardonnèrent à haute voix. Il alla plus loin, et se mettant à la place des ouailles, il sollicita pour elles le pardon du Pasteur et le conjura de prononcer lui même cette parole de grace. Le Curé se leva tout en larmes pour pardonner d'abord et demander lui même pardon. Tous les cœurs étaient attendris et le saint lieu retentissait de sanglots. L'amende honorable était ainsi bien preparée et, quand Notre Seigneur, porté sur les épaules de ses prêtres, parcourait les rangs pressés des fidèles, il dut selon sa parole accorder à bien des cœurs le pardon qu'ils avaient si généreusement accordé eux mêmes. Quelques Protestants se trouvèrent présents, et pendant toute cette cérémonie touchante ils ne cessèrent de verser des larmes.

Dans beaucoup d'autres paroisses nous eûmes aussi à bénir la Providence des consolations qu'elle accordait à nos travaux. Mais pour ne pas vous fatiguer, je me hâte de terminer ma lettre en mentionnant l'heureuse conversion d'un jeune homme protestant de Neuw-Yorck. Quoique nous n'ayons eu avec lui qu'un rapport bien passager, la Compagnie a eu assez de part à ce changement pour que nous aimions à en bénir ensemble la divine Providence. Ce jeune homme, âgé de 25 ans environ, étudiait depuis longtemps pour devenir un jour ministre, comme son père et ses frères. Ses études avaient été sérieuses et les grands auteurs de Théologie Catholique avaient presque tous passé entre ses mains. Il aimait à se nourrir de la lecture des SS. Pères et des ouvrages ascétiques. La vérité ne pouvait pas manquer de se montrer à une âme qui marchait avec tant de franchise dans la voie de la vérité. Il avait embrassé avec chaleur les idées Puséystes, et sur le conseil de Newman lui-même, il avait pris la théologie de St. Liguori pour guide. Il se présenta aux examens pour être ministre: ses opinions Puséystes le firent remettre à une autre année pour lui donner le temps d'étudier encore. Déjà elles l'avaient fait sortir du séminaire presbytérien, où on voyait qu'il exerçait une grande influence. Son père le voyant entrer dans une voie toute différente de la sienne, essaya inutilement

de le

de le ramener et rompit même entièrement avec lui. La persécution acheva ce que l'étude avait préparé. Il se sentait catholique sans se rendre compte de son changement. Cette conviction alla si loin qu'il voulut se confesser à un autre ministre qui avait sa confiance et qui partageait en partie ses principes. Toutefois il hésitait encore à manifester sa foi publiquement. Le petit ouvrage du P. de Ravignan lui tomba entre les mains quand son cœur était le plus combattu, et acheva de le déterminer. Il voulut alors voir des Jésuites et vint aussitôt droit à Montréal. Pendant deux jours nous avons pu jouir de sa compagnie et être témoins de ses admirables sentimens. Lui même nous fit son histoire. En nous quittant il sollicita à genoux notre bénédiction. A son retour à New-York, il s'est mis en retraite chez les Rédemptoristes, il a fait son abjuration publique, et il vient de partir pour la Belgique où il va entrer dans leur société. Son Père, à la nouvelle de son abjuration et de son départ, est venu lui livrer un dernier assaut; — il lui a proposé d'oublier tout le passé, de le rétablir dans tous ses droits et de lui assurer un brillant avenir. Il a voulu même se servir de son autorité de Père, pour le contraindre à rester. Le jeune homme inébranlable au milieu de cette rude épreuve lui dit. Je reconnais votre autorité, mon Père; mais il y a des limites au delà desquelles elle ne peut s'étendre, ne soyez pas surpris si pour la première fois je lui résiste. Il s'agit de mes devoirs envers Dieu.

La reconnaissance mérite bien que je vous fasse connaître un trésor précieux pour la Compagnie, dont nous sommes redevables à l'intérêt que nous porte une des plus ancienne communautés de Québec. Les religieuses hospitalières de Dieppe venues autrefois avec nos Pères sur ce sol barbare, et dirigées longtemps par eux, reçurent le dernier soupir du dernier des membres de cette nombreuse famille d'apôtres dont nous sommes les enfants. Le R. P. Carot laissa entre leurs mains un certain nombre de manuscrits, dont elles ne savaient pas le prix et qui ne pouvaient en effet leur être d'une grande utilité. Dans un voyage que je fis à Québec l'année dernière, ces bonnes religieuses de l'Hôtel-Dieu voyant tout l'intérêt que je mettais à exploiter cette mine inconnue, me l'offrirent volontiers pour notre mission. En voici les pièces principales. 1° Quelques lettres annuelles qui n'ont jamais été imprimées. 2° Des mémoires sur la Biographie de quelques un des principaux Pères qui ont illustré les missions du Canada. Ils sont enrichis d'attestations juridiques, comme si on avait dû s'en servir un jour pour faire foi de leurs vertus. 3° Deux vies détaillées et autographes de

l'illustre

l'illustre Vierge Iroquoise Catherine Tégahkouita.

C'est avec raison que tout est précieux pour nous dans les souvenirs et les plus petits monuments d'une époque si glorieuse pour la Compagnie. Le tableau de tant de vertus héroïques, dont nous trouvons les traces partout où nos Pères avaient porté leurs pas, est bien propre à exciter une sainte émulation dans leurs enfants.

J'ai l'honneur d'être etc.

Félix Martin, S.J.

19e Lettre

Le P. Choné Missionnaire de la Cie de Jésus dans le Haut Canada,
au R.P. Provincial, à Paris.

Ste Croix, grande Manitoutine, 28 mars 1846.

Mon Révérend Père,

P.C.

Je veux vous rendre compte aujourd'hui d'une petite excursion que je viens de faire dans l'île St Joseph, distante de Manitoutine d'environ 30 lieues. Cette île presqu'entièrement dépourvue de tout secours spirituels n'avait été visitée par aucun missionnaire depuis 18 mois. Quand j'y arrivai, les sauvages n'étaient plus tous au village; plusieurs familles étaient dans les bois pour se préparer à faire le sucre. On leur a donné avis de mon arrivée; mais la pluie et la neige avaient rendu impraticable le chemin sur la glace, et ils n'ont pu arriver à temps pour les exercices que j'ai donnés pendant huit jours. Quoique mon séjour dans cette île ait été bien court, mon ministère n'a pas été sans quelque fruit. J'ai donné la sainte communion à 19 personnes, parmi lesquelles se trouvaient six jeunes gens de 16 à 22 ans, qui s'approchaient de la sainte table pour la première fois, et un vieux voyageur qui était éloigné des sacrements depuis 30 ans. D'autres jeunes gens qui désiraient aussi faire la première communion sont arrivés trop tard; je ne pouvais rester plus long-

temps

temps pour les instruire, et eux mêmes pressés par le beau temps, devaient avant mon départ quitter le village pour aller faire le sucre. Oh! combien il serait nécessaire de visiter souvent ces pauvres chrétiens qui, faute de prêtres qui les instruisent, croupissent dans l'ignorance et s'abandonnent à des vices que la présence du missionnaire ferait disparaitre. Si nous avions une résidence au Sault Ste Marie, St Joseph pourrait être souvent visité, il n'en est qu'à 15 ou 20 lieues, ou, comme disent les sauvages, à deux petites journées de marche. Je leur ai promis qu'en automne, après la pêche, ils auraient la visite d'un missionnaires, et cette promesse a été accueillie avec une vive satisfaction.

Les nombreux sauvages répandus sur le bord du lac sont également privés de tout secours religieux; aussi un grand nombre ont-ils abandonné la religion, et ceux qui ont encore quelques restes de foi ne vivent guères mieux que les infidèles. Dans un petit village appelé Chichegouaning, il n'y a que la maison du chef qui ait conservé quelques pratiques religieuses; dans les autres aucune prière en commun, même le dimanche, aucun signe de religion; l'ivrognerie, avec toutes ses suites, y fait des ravages effroyables. En arrivant dans ce village, j'ai visité tous ceux qui étaient présents, et le soir je les ai réunis dans la maison du chef. Je commençai par compatir à leur abandon, en rejetant leur égarement sur cette privation de secours spirituels; puis je les félicitai du bien que j'avais entendu dire d'eux par mon prédécesseur et par leur chef présent. Je leur fis voir combien leur état actuel était malheureux et opposé à la qualité d'enfants de Dieu qu'ils avaient reçue dans le baptême, etc. Après cette petite allocution, je m'approchai de chacun d'eux, et leur demandai s'ils etaient disposés a abandonner cette mauvaise boisson, la cause de tant de désordres. Tous me répondirent sans hésiter oui, mon Père. Un seul, après avoir été longtemps sans me répondre, me dit enfin: je l'abandonnerai, si je le puis. Le lendemain je leur dis la sainte messe dans la maison du chef, et leur fis une instruction sur les principaux mystères de la foi; le soir on récita le chapelet, et je leur expliquai le *pater*. Je les engageai fortement à se réunir le dimanche, chez leur chef, pour faire la prière en commun, et entendre un peu de catéchisme; je ne sais si mes exhortations auront porté leur fruit. Pour parvenir à faire un bien solide et durable auprès de ces pauvres sauvages, quelques jours ne suffisent pas; il faudrait pouvoir séjourner quelque temps au milieu d'eux, les instruire, les confesser. S'il y avait trois missionnaires dans ces contrées un

seul

seul pourrait être chargé spécialement, et les deux autres travailleraient auprès des sauvages infidèles qu'ils iraient chercher sur les rivages des lacs et sur les bords des rivières où ils sont dispersés. Mais hélas! pour toutes ces courses apostoliques qui entraîneraient nécessairement des dépenses, les hommes et les ressources nous manquent.

Il y aurait aussi beaucoup à faire pour le bien être matériel des sauvages de ces contrées qui ont embrassé le christianisme. Ils sont généralement dans la plus grande misère et pour la nourriture et pour le vêtement, et ils savent bien dire que leur condition est devenue pire que celle des infidèles. Ceux-ci, en allant à la chasse, trouvent abondamment de quoi se nourrir et se vêtir; mais eux, en demeurant au village, n'ont le plus souvent que du maïs et des pommes de terre, et sont exposés à ne pouvoir se procurer aucune chaussure pour l'hiver. Ajouter que leur commerce avec les blancs leur a fait naître de nouveaux besoins sans avoir augmenté leur industrie. Il faut donc que le missionnaire leur serve de père, même pour les choses temporelles; mais ici que de difficultés qui n'existent pas ailleurs! D'abord il ne peut se trouver au milieu d'eux qu'en passant, et, quand il s'agit de les mettre à l'ouvrage, il doit lui même tout faire, ou du moins tout commencer d'abord; il n'y a pas d'autre moyen de les convaincre de l'utilité du travail. Quand je te verrai à l'ouvrage, me disait cet hiver un sauvage, j'ajouterai foi à ta parole. Peut-être auront-ils moins de défiance quand ils verront enfin le fruit de leurs travaux, et c'est vers ce but que doivent tendre maintenant tous nos efforts. Déjà j'ai pu me procurer quelques charrues et un moulin à vent qui sera debout vers l'automne; je vais mener à Sandwich un sauvage qui apprendra à le conduire.

Jusqu'ici, mon Révérend Père, je n'ai parlé que des contrées qui environnent la grande île Manitouline, et, à coup sûr, ce n'est pas la plus belle partie des missions chez les sauvages. Il y a au dessus du lac Supérieur, en s'étendant vers le nord-ouest, un grand nombre de sauvages qui seraient plus disposés à embrasser la religion, et chez lesquels on rencontrerait moins d'obstacles pour la pratique des vertus chrétiennes. Je ne saurais oublier ceux que j'ai vus, il y a deux ans. Les beaux hommes! Hélas, faut-il qu'ils soient encore longtemps les esclaves du démon! Que nos frères de France qui brûlent du désir de faire connaître Notre Seigneur J.C. viennent ici, et ils trouveront à exercer leur zèle. Oui, mon Révérend Père, envoyez nous ces cœurs généreux; quelques hommes ne vous appauvriront

pauvriront pas. Une place vide sera bientôt remplie, et le maître, le père de ces âmes qui a dit: *date et dabitur vobis*, saura bien rendre à la Compagnie les enfants qui se dévoueront pour le salut de leurs frères: pourrait-il ne pas multiplier la famille d'une mère si généreuse? *filii tui de longe venient... tunc videbis et affluës; et mirabitur, et dilatabitur cor tuum.* Oh! mon Révérend Père, veuillez me pardonner; mais si vos yeux voyaient ce dont nous sommes témoins tous les jours, vous seriez navré de douleur, et vous oublieriez les besoins de la France pour ne penser qu'à ceux de nos forêts.

– Maintenant notre manière de voyager pourrait-elle entrer pour quelque chose dans les motifs qui vous porteraient à nous envoyer de nouveaux secours? peut-être. Peut être aussi l'exposé que je vais vous en faire, nous vaudra-t-il un petit *Memento* de plus de la part de nos Révérends Pères. Nos chemins ici sont de glace et de neige: on a aux pieds des souliers sauvages, c'est-à-dire de peau de chevreuil, et, au lieu de bas, une ceinture de laine dont on enveloppe les jambes et les pieds. Notre voiture est une planche de 6 à 7 pieds de longueur sur 12 à 15 pouces de largeur, recourbée en avant en forme de chaperon assez élégant. C'est sur cette voiture que le missionnaire charge sa chapelle, son lit qui consiste en une couverture de laine avec une peau de buffle, ses provisions et celle de son équipage. On y attache deux ou trois chiens, et, quand tout est prêt pour le départ, le voyageur marche en avant et trace au milieu des neiges le chemin à ses coursiers. Si l'on part de bon matin on peut faire ainsi dix, douze ou quinze lieues par jour. Après qu'on a fait six ou sept lieues, c'est-à-dire vers dix ou onze heures matin, on fait halte sur la glace pour prendre son repas, ou, si l'on veut avoir quelque chose de chaud pour manger, on va sur le rivage faire du feu. Nous ne l'avons fait qu'une fois: nous avions marché dans l'eau depuis six heures du matin par une pluie battante et avec un vent contraire, ce qui devait continuer le reste du jour. Mais comment faire du feu par un temps de grosse pluie et avec du bois mouillé? Avec une allumette chimique vous allumez l'écorce de bouleau, puis vous trouvez toujours quelque vieux cèdre qui a succombé depuis longtemps sous le poids des années, vous faites jouer la hache, et bientôt vous avez un bon feu, en dépit de la pluie et de la neige qui sert de foyer. Après le repas, on se remet en route jusqu'à l'approche de la nuit; et alors on se retire de nouveau sur le rivage pour y camper. Quand on est deux, l'un s'arme de la hache pour faire du bois, l'autre armé d'une raquette, en guise de pelle, fait une place de six à sept

pieds

pieds carrés, en jetant la neige. Bientôt deux jeunes sapins tombent sous les coups de la hache, et leurs branches fournissent un matelas sur lequel on étend la peau de buffles; les branches d'un troisième sapin formeront un abri du côté du vent. Cependant un bûcher s'allume près du lit, des tronçons d'arbres sont là amassés pour entretenir le feu durant toute la nuit. Tout étant ainsi préparé, on décharge les provisions, on donne à manger aux coursiers, on change de chaussure et on fait chaudière. Le souper fini, on fait la prière, et le missionnaire, pendant que son compagnon s'apprête à dormir, récite son bréviaire à la clarté du foyer et fait ses autres exercices spirituels du soir; puis il s'enveloppe de sa couverture et dort à son tour, jusqu'à ce que le feu s'éteigne. Alors réveillé par le froid, il charge de nouveau le bûcher et se remet à dormir; ces petits intervalles de sommeil ont lieu ordinairement deux ou trois fois la nuit. Il arriva une fois que le feu prit aux branches de sapin qui environnaient notre campement; mon compagnon, réveillé en sursaut par le pétillement des branches enflammées, prit l'alarme et craignant que l'incendie ne se communiquât aux branches qui nous mettaient à l'abri du vent il se mit à jeter dehors tous nos effets; mais il fut quitte pour la peur et pour la peine de rapporter dans le campement les effets qu'il avait jetés. Est-ce pénible, me demanderez-vous, de camper ainsi en plein air et au milieu des neiges? Pas du tout; quelquefois même, sur le point de me coucher dans mon lit, je regrette le campement de la forêt. Toute la peine est de le faire, et même assez souvent, quand on est bien fatigué de la marche, cette petite occupation délasse.

Ce qu'il y a de pénible dans ces sortes de voyages, c'est la marche, surtout sur la glace quand il n'y a pas de neige, ou que la neige est aussi dure que la glace. Pauvres pieds! il y a huit jours que je suis de retour de mon excursion, et ils sont encore enflés. Quand on est ainsi fatigué, quel supplice de se remettre en marche le matin! à peine peut-on se tenir debout, et cependant on a devant soi une journée de 12 à 15 lieues, et puis le lendemain encore, et ainsi les jours suivans. Un jour que nous avions encore quelques lieues à faire avant d'arriver à l'endroit destiné au campement, j'étais si fatigué que je ne pouvais plus avancer; à peine pouvais-je supporter la douleur des pieds qui étaient comme meurtris par la glace. Je me mis alors à raconter à mon compagnon le trait de ce philosophe qui, pour ne pas démentir sa stoïque indifférence, s'écriait dans les douleurs d'une maladie aiguë: ô douleur! tu n'es cependant pas un mal. Il faut que je fasse comme lui, ajoutai-je en riant, et je me mis à marcher de nouveau à grands

pas

pas l'espace d'un quart d'heure. Mais j'oubliai bientôt ma philosophie, et je recommençai à me traîner comme auparavant. En revenant de St Joseph, après deux jours de marche, nous sommes arrivés au village de Chichigwaning: j'étais si fatigué, j'avais si mal aux pieds que je pus à peine dire ce qui me restait de mon bréviaire. Impossible de dire matines pour le lendemain. J'étendis ma peau de buffle sur ma natte, et je m'endormis en faisant mon examen. Le matin je ne pus dire que deux nocturnes avant de partir, je récitai le troisième en chemin, le mieux qu'il me fut possible. Le soir au campement j'en étais à Laudes que je commençai à 8 heures. Heureusement je me trouvais beaucoup mieux que dans la maison du sauvage, quoique nous eussions fait 15 lieues dans la journée, et avant de prendre mon repos je pus m'acquitter sans beaucoup de peine de tous mes exercices de piété. C'est ainsi que Dieu prend pitié de nous au milieu de nos courses, et que bien souvent il nous rend nos forces au moment où nous sommes le plus accablés par la fatigue. Un jour que nous fîmes au moins 17 lieues pour aller camper à un endroit où se trouvaient encore toutes dressées les perches d'une loge de sauvages, je me foulai le poignet en tombant sur la glace; l'enflure ne manqua pas à paraître, et la douleur vint encore augmenter la fatigue. Le lendemain, quand nous passâmes dans un village, le chef me proposa de me faire le remède des sauvages. J'y consentis. Aussitôt il développe ses instrumens de chirurgie; ce sont de petits morceaux de pierres aigues; semblables aux pierres à fusil, et une corne. Avec les pierres le sauvage me fait des incisions sur la partie malade, y applique la corne, puis la bouche, en aspirant de toute la force de ses poumons pour tirer le sang. Après une première opération, — faut-il encore faire une fois, me demanda-t-il? — Si tu penses que ce soit bon, lui dis-je, je le veux bien. Et le voilà à l'œuvre une seconde fois; puis il mit sur la plaie la médecine sauvage. C'est une espèce de bois réduit en poudre. — Cela te fait-il mal? — Un peu lui dis-je, — C'est bon, quand la plaie sera sèche, tu n'auras plus mal. — En effet, le lendemain l'enflure avait disparu. Il faut ajouter toutefois qu'aujourd'hui même j'ai la main encore raide et que je ne puis guère m'en servir.

Voilà, mon Révérend Père, notre manière de voyager en hiver; si elle a ses inconvénients, vous avouerez qu'elle a aussi ses avantages. Quand on veut partir, on n'est pas obligé d'aller retenir sa place longtemps d'avance, on part quand on est prêt, sans être exposé à manquer la voiture. Sur la route, on s'arrête quand on veut, et quand on est arrivé, on n'est pas obligé de passer au

bureau

bureau pour payer sa place, ni d'examiner si on a eu bien soin de la malle été. On est en pleine sécurité sur les bagages du voyage, et de plus on est toujours servi comme on le désire, puisque chaque voyageur fait sa cuisine comme il l'entend.

Si maintenant vous désirez avoir quelques détails sur les mœurs et les coutumes de nos sauvages, je vous ferai part de quelques unes de mes observations et de quelques particularités que j'ai apprises des anciens. Presque tous nos sauvages ici ont un peu du sang des blancs, et il est à remarquer que ceux qui en ont davantage sont des hommes extrêmement passionnés. Cela tient à plusieurs causes. D'abord les blancs qui épousent des sauvagesses ne sont pas ordinairement ceux qui ont les mœurs les plus pures; ce sont des voyageurs qui font le commerce des pelleteries, des hommes qui ont quitté leur famille dès leur jeune âge, et qui, à raison de leur vie errante, n'ont reçu le plus souvent aucun principe religieux. Ensuite les enfans nés de ces unions ne trouvent dans leur famille ni l'éducation des blancs, ni l'éducation des sauvages. Le Canadien n'est pas ce père sauvage qui, étendu le soir sur sa natte et entouré de ses enfants, leur rappelle la présence du Grand-Esprit et leur explique ses préceptes, ou qui, le matin, leur recommande de ne pas voler, de ne faire tort à personne, de ne pas s'abandonner au mal, mais de faire toujours le bien, afin qu'ils soient bénis du Grand-Esprit qui les voit, qu'ils soient heureux dans leurs chasses, et qu'ils aient une longue vie. Ainsi d'un côté, l'enfant, par le fait même de son origine, a les passions comme inoculées dans le sang, et de l'autre, il n'a aucun frein moral pour les dompter. Lorsqu'ensuite, dans un âge déjà avancé, il embrasse la religion chrétienne, il a beaucoup plus de peine à se soumettre au joug de la morale évangélique, et ce n'est qu'après plusieurs générations qu'il devient plus facile à conduire. Je ne veux pas dire pourtant que les sauvages pur sang qui nous environnent, surtout les infidèles, aient conservé des mœurs plus sévères et plus pures. La proximité des blancs, les rapports fréquents qu'ils ont avec eux, l'usage de l'eau-de-vie surtout, sont devenus depuis longtemps pour ces enfants de la forêt une source de dégradation. Toutefois on voit encore dans le sauvage quelques restes précieux de ce beau caractère qui le distinguait avant son commerce avec les blancs: c'est encore un homme singulièrement attaché à ses principes religieux, d'un tempérament fortement trempé, et d'une volonté de fer, un homme indépendant qui ne connait que le superbe *moi*, et cependant

hospitalier

hospitalier et naturellement bienfaisant; c'est encore l'homme de la nature, tel que l'analysent les philosophes. Il y a peut être chez lui plus de traces des anciennes traditions que l'on n'en a remarquées chez les peuples civilisés, avant que le bienfait de la révélation chrétienne leur eut été communiqué. Il reconnait et professe hautement qu'il tient tout du Grand-Esprit, les animaux dont la chair lui sert de nourriture, les productions de la terre et surtout les bois et les herbes qui lui servent de remèdes dans ses maladies. Quand on lui parle d'embrasser la religion chrétienne, il répond: comment veux-tu que j'abandonne ma prière pour prendre la tienne, ne serais-je pas ingrat envers le Grand-Esprit qui a fait connaître aux sauvages les propriétés des plantes, et leur a donné les bois de la forêt, les animaux qui l'habitent, et les poissons qui vivent dans les eaux de nos lacs? Aussi le sauvage n'use-t-il de toutes ces choses que pour le besoin. Il ne tuera pas même un serpent, sinon quand il veut se servir de sa peau; et s'il voit un blanc en tuer un par cette antipathie naturelle que nous avons pour ce reptile, il ne craint pas de lui en faire l'observation et de lui dire: le sauvage ne ferait pas ainsi; il ne tue un serpent que quand il a besoin de la peau. C'est vraiment une chose digne d'admiration que des sentiments si délicats, et si conformes au domaine que Dieu à donné à l'homme sur les animaux, se soient conservés chez des tribus errantes comme le sont ces peuples. Ce serait un travail fort curieux et digne d'un observateur chrétien, que de recueillir une foule de ces petits traits qui peignent si bien une nation, et qui décèlent si clairement son origine aux yeux les moins clairvoyants ou même fascinés par les illusions des préjugés.

Voici encore une pratique des sauvages qui n'est point sans intérêt sous ce rapport, soit qu'on la considère en elle même, soit qu'on l'envisage dans ses circonstances; je veux parler du jeûne qu'ils ont coutume d'observer. C'est à la lune de février que nos sauvages commencent à jeûner. Les enfants eux mêmes ne doivent pas manger avant le coucher du soleil, et ils sont astreints à jeûner ainsi, jusqu'à ce qu'ils aient dans leur sommeil des rêves favorables. Ils rendent compte à leurs pères des rêves qu'ils ont eus, et quand ces songes ne sont pas favorables, ils doivent les rejeter en se raclant la langue et en jetant au feu l'épiderme ainsi arrachée. Si les songes sont favorables, le jeûne cesse pour les enfants. Quant aux hommes avancés en âge, ils jeûnent quelquefois jusqu'à neuf jours consécutifs, sans boire ni manger, excepté le cinquième jour où ils se

d'désaltèrent

dessalteient le palais en prenant un peu d'eau dans laquelle ils ont delayé une terre grasse et blanche. Ce jeûne rigoureux ne les empêche pas de travailler, ils chassent et vaquent à leurs occupations ordinaires comme dans un autre temps. La raison pour laquelle ils jeûnent à cette époque, c'est qu'alors les Manitous, qui ont dormi tout l'hiver, se réveillent avec la nature, ou plutôt leur réveil est la cause de celui de la nature, et ils veulent entrer en communication avec ces Manitous qui gouvernent le monde par le moyen des songes. On voit évidemment sous cette fiction la grande raison du jeûne des chrétiens. Au retour de la belle saison, les passions se réveillent dans l'homme avec la nature, et c'est alors que nous avons un plus grand besoin de dompter la chair pour rendre l'esprit plus libre et pour vivre saintement. Quarante jours sont destinés à ce premier jeûne des sauvages, non pas qu'ils se croyent obligez de jeûner pendant toute la quarantaine, mais parceque, hors de ce temps, le jeûne, selon eux, n'aurait plus son efficacité. Ils ont encore un autre jeûne vers le milieu de l'été, à l'époque où les semences sont déjà assez grandes pour parvenir à la hauteur du genou, comme me le montrait un bon vieillard qui m'en a instruit. Le but de ce jeûne est d'obtenir des Manitous une vie heureuse exempte de maladies, une bonne chasse, une récolte abondante. Ce jeûne, comme vous voyez, ressemble beaucoup à notre jeûne des quatre temps. J'ajouterai un fait attesté par tous les sauvages, c'est que tous ceux qui ont la vie la plus longue et la constitution la plus forte, ce sont précisément ceux qui se sont habitués à jeûner dès leur premier âge, et qui observent la pratique du jeûne avec le plus de régularité.

On trouve encore chez ce peuple un usage qui rappelle à la lettre le *dentem pro dente* de la loi des Juifs. Si un sauvage en tue un autre, les parents du mort acquièrent un droit sur la vie du meurtrier. Il faut que celui-ci meure de leurs mains. S'il parvient à s'échapper, la punition ne sera que différée, c'est chez eux un devoir qui passe des parents aux enfants. Néanmoins le coupable peut racheter sa vie en payant une somme assez considérable, et cette somme une fois payée il redevient libre.

Il y a une autre espèce de rachat pratiqué parmi eux après la mort de l'un des deux époux. Le survivant reste, pour ainsi dire, sous la tutelle des parents de son conjoint décédé. Il est obligé de passer une année dans le deuil, et il ne peut ni se laver, ni se peigner, ni raccommoder ses habits, quelque

que déchirés qu'ils soient. Il vit ainsi dans un désordre complet, à moins que quelque personne charitable ne lui rende le bon office de le soigner un peu. S'il contrevenait à ces usages, ou qu'il parlât, même innocemment, à quelque personne libre, ce serait un sujet d'alarme pour la famille du défunt. Ce cas est arrivé dernièrement dans un petit village à 4 ou 5 lieues d'ici, chez des chrétiens. Un jeune homme avait perdu sa femme l'automne dernier. Les parents de la défunte, ayant appris que le jeune homme était venu demander ici une fille en mariage, se mirent à crier, à pleurer, à se lamenter. Enfin les clameurs allèrent si loin, que le pauvre jeune homme n'osa pas donner suite à son projet. Cependant il peut racheter sa liberté en payant à ses tuteurs une somme proportionnée à ses moyens, c'est-à-dire la valeur de 100 ℔ environ. Alors seulement il pourra vivre comme les autres, et contracter un second mariage, s'il le juge à propos.

Les sauvages n'ont pas de code écrit, mais ils ont des usages qui ont force de loi et qu'ils observent avec une fidélité inviolable. Bien des esprits qui se croient élevés au dessus d'eux sur l'échelle du genre-humain trouveraient à coup sûr leur maître en beaucoup de choses dans les cabanes de nos forêts; s'ils viennent ici avec un œil observateur et judicieux, ils y apprendraient que ce n'est point par une multitude de règlements et de lois, ni par la propagation et le perfectionnement des arts et de l'industrie qu'on rend un peuple heureux, mais bien plutôt par le soin d'inspirer aux enfants, dès leur plus bas âge, l'amour et le respect envers leurs parents et surtout envers Dieu, en faisant agir sur eux les principes religieux pour les former à la vertu, et en leur montrant que l'autorité des usages et des lois qui régissent la société, descend du souverain maître de la vie. Ils y trouveraient aussi d'excellens principes de gouvernement. Vous savez, mon Révérend Père, que les enfants de nos forêts, quoiqu'on les appelle *sauvages*, ne vivent cependant pas à la manière des brutes, ni même à la façon de l'homme naturel de J.J. Rousseau. Ils ont des chefs à qui ils obéissent. L'autorité de ces chefs est héréditaire, sans toutefois appartenir nécessairement à l'aîné des enfans mâles. C'est le chef mourant qui désigne celui de ses enfants destiné à lui succéder; il a soin de choisir celui qui, par sa bonne conduite, par son esprit et par le talent de la parole, est le plus capable de conduire dignement la tribu. S'il meurt sans enfans mâles, ou qu'il ne juge pas à propos d'investir de son autorité quelqu'un de ses fils, il donne son avis

pour

pour l'élection de son successeur; sinon c'est la tribu réunie qui se choisit un chef. C'est à lui qu'il appartient d'entretenir le bon ordre et la bonne harmonie dans la tribu, de reprendre les délinquants, de convoquer le conseil ou de la tribu entière, ou seulement des anciens. C'est encore lui qui est chargé de communiquer les décisions. Le vote d'approbation qui est donné dans les assemblées est une simple émission de voixe *hon*, que l'on prolonge plus ou moins, selon l'adhésion plus ou moins marquée que l'on veut donner à la proposition qui a été faite. C'est la réponse que me font les sauvages quand je les réunis pour les haranguer. La harangue doit être coupée après le développement de chaque proposition, et alors ce *hon* se fait entendre dans toute l'assemblée, puis l'orateur reprend la parole. Quand il a fini, un des anciens reprend point par point ce qui a été dit, loue la bonté de la proposition, fait ses observations et donne quelques moyens d'exécution, il termine en exhortant les assistants à se conformer à ce qui a été proposé. Si d'autres anciens veulent aussi prendre la parole, et exposer leurs raisons d'admettre la proposition, ils le font tour à tour, et toujours dans un ordre parfait. Les auditeurs, le calumet à la bouche, sont étendus sur les nattes qui servent de parquet et de sièges dans le lieu de l'assemblée, et tout ce que disent les orateurs est écouté avec une attention religieuse.

Il ne faut pas croire cependant que tout soit beau chez les sauvages; ils sont hommes et tant qu'ils resteront dans l'infidélité, ils seront abandonnés à leurs propres lumières et à leurs passions comme les autres. Aussi sont-ils soumis à une foule de superstitions et de petitesses ridicules, fruit de leur cerveau creusé par le jeûne et rempli d'idées fantastiques puisées dans leurs rêves. Mais c'est là précisément ce qui rend plus digne d'admiration les idées justes qu'ils ont conservées: on est vraiment surpris de retrouver de si nobles débris de la tradition primitive au milieu de ces peuples livrés à tant de folles superstitions; et si quelque esprit à système voulait venir chercher parmi ces hordes errantes un argument en faveur de ses aberrations, il rencontrerait à chaque pas, chez ces infidèles, ce qu'il ne peut pas voir au milieu des lumières de la révélation.

Avant de terminer ma lettre, je veux vous faire part de quelques traits de foi qui caractérisent nos sauvages chrétiens. Je commencerai par l'œuvre apostolique d'une bonne vieille à qui son grand âge permet à peine de marcher. Cette femme travaillait depuis longtemps à la conver-

sion

sion d'une de ses amies; mais tous ses efforts ne servaient qu'à endurcir la pécheresse. Loin de se décourager elle redoubla de zèle pour vaincre la résistance de son amie: exhortations, prières, menaces, rien ne fut épargné; elle adressa surtout à Dieu de ferventes prières en le conjurant de vouloir bien fléchir le cœur de cette endurcie. Comme je lui avais donné de petites images du chemin de la croix avec un christ indulgencié, elle faisait souvent le chemin de la croix, toujours dans l'intention d'obtenir la conversion qu'elle désirait si ardemment. Dieu ne permit pas qu'un zèle si persévérant demeurât sans succès. Un jour elle vint me dire: « mon Père, j'ai été passer deux jours chez cette femme; comme son mari n'est presque jamais à la maison, j'ai pu lui parler avec liberté et bien longuement sur tous ses devoirs religieux; je lui dis, en terminant, qu'elle devrait se confesser, et au plus tôt. Sa réponse fut: non, sûrement, je n'irai pas me confesser. Alors j'ouvris mon petit sac où sont la croix et les images que tu m'as données; je les lui montrai, je les lui expliquai et je lui dis: est-ce que tu voudrais te perdre quand Dieu a tant souffert pour toi? Va trouver notre père; la robe noire, il t'aidera à renoncer à ta mauvaise conduite. — Eh bien, me dit-elle, j'irai; mais je le crains. — Ne le crains pas, lui dis-je, il te recevra bien. Voilà, mon père, comme j'ai parlé à cette femme et je suis venue te le dire ». — Après avoir loué cette bonne vieille de son zèle, je lui dis d'achever son ouvrage, et d'aller dès le lendemain, chercher sa néophite, dans la crainte qu'elle n'osât venir seule pour se confesser. — Je ne puis marcher, me dit elle, mais n'importe je tacherai de trouver un traineau, et je te l'amènerai. — En effet, le lendemain elle part pour aller chercher cette femme qui demeurait dans un village éloigné de près de trois lieues, elle l'amène au lieu où j'étais à confesser, et fend la foule des pénitents pour m'annoncer cette nouvelle. Oh! mon Père, me dit elle, je t'en prie, reçois la bien, ne la gronde pas, parle lui doucement. Comme c'était le soir et qu'il me restait encore beaucoup de monde à confesser, je lui dis de m'amener la pénitente le lendemain, parcequ'alors je serais beaucoup plus libre pour l'entendre. Le lendemain dès la pointe du jour, la bonne vieille était au rendez-vous avec sa néophite. L'esprit de prosélytisme n'est pas rare parmi les sauvages chrétiens. Quand ils ont occasion de voir leurs parents infidèles, ils les exhortent fortement à se faire instruire de notre sainte religion et à recevoir le baptême, et lorsqu'ils ont

réussi

réussi à en gagner quelques uns, ils viennent avec joie l'annoncer à la robe-noire. Si des adultes baptisés viennent à mener une mauvaise conduite, ceux qui leur ont servi de parrains au baptême sont très ardents à travailler à leur conversion, et Dieu se plait à bénir leur zèle.

Dernièrement un guerrier vint me demander à se confesser. Oh! mon Père, me dit-il presque en pleurant, j'ai le cœur très malade; je me suis rappelé tout le mal que j'ai fait dans les premiers temps que j'ai pris la prière. Oh! quelle peine j'éprouve de voir que j'ai tant offensé le Grand-Esprit, je ne le connaissais pas bien, je ne connaissais pas bien la religion, je ne savais pas que je faisais un si grand mal; mais depuis que tu nous instruis, j'ai médité tes paroles, et je crains; je viens renoncer à toute ma mauvaise conduite. Une foule de traits semblables que je pourrais vous citer sont bien encourageans pour le missionnaire, et lui montrent que Dieu s'est encore réservé bien des élus chez une race d'hommes rejetée en apparence et si longtemps abandonnée. Mais ils lui causent en même temps une peine bien vive, en lui rappelant à la mémoire tous les sauvages encore errants loin des lumières de la vérité, loin de la maison du salut. Alors sa pensée se promène tristement le long de ces forêts interminables, de ces lacs immenses, de ces rivières qui coulent silencieusement, où l'on rencontre quelques loges jetées çà et là comme par le hazard. On n'y voit encore aucun ange de paix pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres sauvages qui habitent sous ces huttes de roseau. Espérons toutefois que les barrières qui bordent les rivages de ces lacs ne seront pas toujours infranchissables, et qu'un jour elles s'abaisseront devant les nombreux missionnaires qui viendront travailler au salut de ces tribus infidèles.

J'ai l'honneur d'être avec respect en union de vos SS.SS. etc.

J. P. Choné, s.s.

20e Lettre

Le P. Kanipaux Missionnaire de la Cie de Jésus dans le Haut-Canada,
au R. P. Provincial à Paris.

Ste Croix, Grande Manitouline 29 Avril 1846.

Mon Révérend Père,
P.C.

J'ai reçu le 28 février votre bonne lettre qui m'a fait beaucoup de bien: elle arrivait bien juste pour me faire consacrer avec plus de ferveur le beau mois de Mars en l'honneur de St Joseph, mon patron, et le protecteur spécial de la terre des sauvages. Je demande surtout à ce Grand Saint qu'il m'obtienne de bien apprendre la langue de nos sauvages, et j'espère que par son intercession Dieu achèvera ce qu'il a déjà commencé. C'est le jour de Noël que j'ai prêché pour la première fois dans l'Eglise; et depuis ce temps là je lis tous les Dimanches, à la Messe ou aux Vêpres, une instruction préparée dans la semaine. Quand le P. Choné l'a corrigée, c'est du sauvage, et je me fais assez bien entendre de mon auditoire. J'ai commencé aussi à confesser la veille de la Purification de la très sainte Vierge, et aujourd'hui je n'éprouve presqu'aucune difficulté à comprendre les pénitents. Je crois donc que, grace au ciel, j'apprendrai bien la langue de nos sauvages; je l'aime, et déjà je commence à dérouler assez facilement ses interminables mots. Le P. Choné est libre de s'absenter maintenant tant qu'il voudra, et d'aller faire des excursions chez les peuplades voisines, je puis prêcher, catéchiser et confesser comme un vieux missionnaire; l'exercice me fera faire encore de nouveaux progrès. Cependant pour posséder entièrement la langue, il me faudra encore bien des années: le P. Choné lui même, qui parle et prêche si bien à la grande satisfaction des sauvages, est encore effrayé en considérant tout ce qui lui reste à apprendre.

La partie de notre mission dans laquelle nous avons notre résidence, c'est-à-dire le village de Ste Croix, avec les quatre petites bourgades qui sont à cinq ou sept lieues à l'entour, se trouve maintenant dans un état assez

florissant.

florissant. Avant l'arrivée du P. Chonè, ces sauvages étaient baptisés; mais à cause de leur ignorance, ils étaient bien indifférents pour leurs devoirs religieux; aujourd'hui ils sont assez instruits et assez fervents, et ils fréquentent avec édification les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Ils auront toujours besoin d'être bien gardés, à cause de leur faiblesse; mais enfin Dieu sera connu, aimé et servi chez ces bons sauvages qui sont très attachés à la religion. Nous n'avons autour de nous que quelques infidèles qui restent dans l'infidélité avec une grande insouciance, à peu près comme certains catholiques français restent dans le péché et dans l'indifférence au milieu des populations religieuses.

Pendant la première quinzaine du mois de Mars, le P. Chonè a fait un voyage pour visiter bon nombre de sauvages chrétiens qui sont éloignés de notre île de 50 lieues environ. Ces peuplades sont dans un état déplorable; il faudrait rester un certain temps au milieu d'elles pour les instruire et les ramener aux pratiques religieuses, et ensuite les visiter assez fréquemment. Pour cela de nouveaux renforts nous seraient nécessaires.

Ici, depuis deux mois, nos sauvages ont été occupés dans les bois à recueillir et à faire le sucre d'érable; ils reviennent chargés d'une récolte extraordinaire. Le seul village de Ste Croix qui se compose de 80 à 100 familles a recueilli 80,000 livres de sucre. Ce serait bien précieux pour eux si, au lieu de le changer presque pour rien, ils pouvaient le vendre à sa juste valeur. Les commerçants auxquels ils ont affaire prétendent, il est vrai, leur acheter le sucre à huit ou neuf sous la livre; mais quand il s'agit de payer, au lieu d'argent ils donnent des étoffes qu'ils évaluent à leur gré; de sorte qu'en dernier résultat, c'est à peine si le sauvage reçoit trois ou quatre sous pour une livre de sucre. Cependant pour faire ce sucre il a eu des peines excessives, il a été pendant deux mois presque continuellement dans la neige et dans le feu. Nos sauvages sont d'abord dans la neige pour recueillir l'eau qui coule goutte à goutte des entailles qu'ils ont faites aux arbres. Sous ces coupures ils déposent de petites tasses en écorce qu'ils ont en grand nombre, et ils sont toujours en course pour voir si ces tasses sont remplies, et pour les verser ensuite dans de grandes cuves. Cette eau une fois recueillie, il faut la faire bouillir et la résoudre presque entièrement en vapeur. Un tonneau d'eau donne peut-être une livre de sucre, et il faut réduire cette eau, jusqu'à ce que la livre de sucre reste seule; et quand elle est ainsi réduite, il faut la battre pour la réduire en morceaux solides. Pour faire bouillir cette eau et la résoudre en vapeur, ils entretiennent continuellement une grande fournaise: au dessus, à la hauteur de sept

ou huit

ou huit pieds, sont de grosses poutres semblables à celles qui soutiennent le plafond d'un étage; de ces poutres descendent des crochets auxquels sont suspendues les chaudières qui contiennent l'eau. Quoique ces crochets et les liens qui attachent les chaudières soient en bois et au dessus de la fournaise, ils ne brulent pas, parce que les chaudières sont accolées les unes aux autres et empêchent la flamme d'atteindre le bois qui les suspend. Mais souvent ils se dessèchent et se rompent par l'excès de la chaleur, et il faut les renouveler de temps en temps. Assurément il ne fait pas froid autour de la fournaise; et cependant le sauvage passe là ses six semaines à attiser le feu, à verser l'eau dans les chaudières, à en tirer le résidu. Malgré toutes ces peines, ces bons sauvages sont contents quand ils ont fait beaucoup de sucre. C'est le seul objet de commerce qu'ils aient, si l'on excepte le poisson que quelques uns vendent aux marchands. Ils ont dû faire un grand sacrifice quand, pour mieux vivre dans la prière, ils sont venus s'établir dans ce village où ils n'ont pas la chasse. Aussi c'est une des raisons qu'ils font valoir quand ils implorent la pitié de la société de la Propagation de la foi pour être aidés à bâtir une Eglise. Notre pauvre petite chapelle en bois, couverte en écorces, est près de tomber en ruines.

Maintenant, mon R. Père, pendant que le R. Choné ira à Sandwich faire sa retraite, je vais faire avec nos chers sauvages le mois de Marie. Je leur raconterai tous les jours un fait historique en l'honneur de la ste Vierge; nous dirons ensemble le chapelet; nous chanterons des cantiques; ils se confesseront et communieront. St Joseph et ste Philomène que j'invoque pour obtenir la grace de bien parler la langue, viendront à mon secours. J'ai déjà fait plusieurs cantiques en l'honneur de ce grand saint et de la très ste Vierge que nos sauvages aiment à chanter. Ils nous serviront pendant ce beau mois qui va commencer.

Je me recommande instamment à vos SS. en union desquels je suis, etc.

Kaulpaux, S.J.

21e Lettre

Le Frère Joseph Jennesseaux coadjuteur temporel de la Cie de Jésus,
au R. P. Provincial à Paris.

De l'île Walpool, le 25 juin 1846.

Mon Révérend Père,

La reconnaissance que je vous dois, et le vif intérêt que vous m'avez toujours témoigné, me font prendre la liberté de vous adresser quelques lignes.

Depuis l'automne passé, ma santé est bien remise, et même une aventure

ture qui m'est arrivée, il y a peu de mois, a failli me guérir pour toujours de tous les maux. J'avais accompagné le P. Pédelupé pour la visite d'un malade, et nous revenions tous les deux en barques. Ce bon Père qui n'est pas des plus braves sur l'eau, craignait toujours de voir la barque chavirer, et la peur lui faisait faire souvent des mouvements inconsidérés; je n'étais pas moi même entièrement rassuré, à cause de la voile qui était un peu trop grande; mais du moins nous avions la consolation d'aller vîte. Tout-à-coup un gros vent survient, le P. Pedelupé est effrayé, il se jette précipitamment sur un côté de la barque, et nous voilà tous les deux renversés dans la rivière, bien enveloppés dans nos manteaux, car il faisait froid. Nous ne pouvions ni avancer ni reculer; d'un côté nous avions une rivière large et profonde, de l'autre un marais bourbeux où nous ne pouvions guère nous engager sans y enfoncer. Mais grace à la divine Providence qui veillait sur nous, un jeune Canadien nous avait vu faire la culbute, il vint avec un canot à notre secours, et nous mit à terre: nous en fumes donc quittes pour la peur et pour un bain jusqu'à la ceinture.

Au printemps, les sauvages infidèles ont voulu de nouveau exciter des querelles sur notre séjour dans l'île Walpool; ils ont écrit au gouvernement une lettre dans laquelle ils se plaignent de ce que nous avons pris, malgré eux, un terrain et du bois pour nous bâtir une maison et une chapelle; et pour ces griefs ils demandent notre expulsion. Tout le monde pense que cette attaque vient du ministre protestant qui nous voudrait bien loin, et qui met tout en œuvre pour nous faire chasser. Ces pauvres infidèles pour un peu de boisson enivrante, disent et font tout ce que l'on veut. Nos sauvages catholiques, de leur côté, ont écrit pour réclamer la protection et la liberté promise à tous les cultes; et nous ignorons encore ce que fera le gouvernement.

Tous ces bruits ne nous ont pas empêchés de faire la procession du St Sacrement avec toute la pompe et toute la solemnité qui nous a été possible. Le P. du Ranquet était absent, le P. Pedelupé fut l'ame de tout; sa langue ne pouvait pas encore agir; mais en revanche, chez lui, l'attitude, les yeux, les gestes, tout parlait. Pendant les huit jours qui ont précédé la cérémonie, les sauvages s'y sont préparés avec un grand zèle et chacun y a contribué de son mieux. Ils firent au milieu des forêts des chemins larges et tirés au cordeau; ce qui est d'autant plus admirable, que le sauvage aime toujours mieux faire un long détour, que d'ôter un arbre qui serait tombé dans son chemin. Trois reposoirs furent dressés aux extrémités

de ces

de ces avenues. Le premier fut décoré avec assez de goût par les sauvagesses: tout ce que leur donne la nature fut mis en usage, les joncs, les feuilles, les fleurs y furent prodiguées sous toutes les figures. Les Dames françaises, anglaises et américaines se chargèrent du second; elles firent venir de loin tout ce qu'elles avaient de mieux pour le décorer. Je fus moi même le décorateur du troisième; tous les objets qui nous ont été donnés par les Associés de la Propagation de la foi ont bien servi en cette occasion. Une jeune Dame anglaise, convertie depuis peu à notre sainte foi, me demanda la permission de contribuer à l'embellissement du reposoir, et elle attacha elle même, avec un goût exquis, ses bijoux et tout ce qu'elle avait de plus précieux.

La fête fut annoncée le matin par plusieurs décharges de mousquets, et à deux heures après midi la procession se mit en marche dans l'ordre suivant: La croix et le tambour en tête; les enfants, les filles et les femmes marchaient à la suite de la bannière de la Ste Vierge, autour de laquelle était groupé un chœur de chanteuses qui faisait en notre langue retentir la forêt de divers chants en l'honneur de Jésus et de sa Mère. Les hommes suivaient l'étendard du St Nom de Jésus flottant dans les airs. Après eux étaient deux chœurs de chantres et de chanteuses qui, en langue sauvage, rendaient alternativement leurs hommages à N.S. dans le St Sacrement. Quatre enfants de chœur habillés en rouge encensaient et jetaient des fleurs devant le St Sacrement escorté par les sauvages en armes. Ces guerriers étaient commandés par un chef en grand uniforme, et à chaque bénédiction ils faisaient une décharge. Je ne saurais vous dire combien était admirable la modestie des sauvages, et surtout des sauvagesses; elle me rappelait celle de ces communautés édifiantes qui font en France la gloire et l'ornement de notre sainte Religion. Un grand nombre d'infidèles et de protestants de toutes les sectes assistèrent à la cérémonie avec respect et étonnement; tous ont renié leurs erreurs, au moins par leurs actions, et ils se sont prosternés devant J.C. dans le St Sacrement. Il n'y eut qu'une jeune Écossaise qui ne le fit pas; mais elle me fit faire ses excuses; je les acceptai d'autant plus volontiers que moi même, en ma qualité de médecin, je l'avais traitée un peu auparavant pour un mal dans la rotule du genou, et que d'autres docteurs pensaient qu'elle était menacée de perdre la jambe.

S'il faut vous dire un mot de moi, en finissant, mon R. Père, je vous dirai que je suis toujours bien content de ma vie sauvage; l'ennui n'est pas encore

venu

venu, il viendra encore moins maintenant que je commence à baragouiner la langue à tort et à travers. Je fais l'école aux sauvages et aux sauvagesses, grands et petits, jeunes et vieux, et je leur apprends à chanter; exercice qu'ils aiment beaucoup. Je visite aussi les malades qui demandent mon secours pour guérir. Notre nourriture ici n'est pas des plus délicates, mais elle est assez fortifiante. Il nous arrive même quelquefois d'avoir un petit régal. Comme j'écrivais ces lignes, une petite sauvagesse m'apportait un joli petit panier de fraises que tous français trouveraient fort bonnes. Vous voyez donc, mon R. Père, que je suis pas si malheureux, ni si mortifié que plusieurs pourraient penser.

Je me recommande à vos saints Sacrifices, &c.

J. Jennesseaux.

22e Lettre.

Le P. Manjeaux, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Ste Croix, Grande Manitouline, 26 juin 1846.

Mon Révérend Père,

P.C.

Je n'ai pas pu vous écrire plus tôt, malgré tout mon désir; comme je suis seul depuis la veille du mois de Mai, les soins continuels que réclament nos chers sauvages ont absorbé tous mes moments. Nous avons fait le mois de Marie, comme je vous l'avais annoncé; j'ai prêché tous les jours à un auditoire nombreux, et le temps m'ayant manqué pour écrire toutes mes instructions, j'ai dû souvent improviser, au risque de faire de temps en temps quelques fautes de langage qui ont excité l'hilarité de mes auditeurs: Mais n'importe; toujours j'ai été compris et écouté avec intérêt. Tous nos sauvages ont prié avec ferveur pendant ce mois de bénédictions, et le plus grand nombre a voulu communier en l'honneur de Marie. Nous avons fait une neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte, et le jour de cette solennité, près de 150 personnes ont eu le bonheur de s'approcher de la sainte table.

Est venue ensuite la solennité de la Fête-Dieu: pendant l'octave,

il

il y a eu exposition du St Sacrement à la messe, et à vêpres le soir; tous les jours, les sauvages sont venus en grand nombre et avec joie à ces saints offices. Mais rien n'a égalé l'auguste cérémonie de la procession du St Sacrement qui s'est faite ici deux fois avec une pompe que pourraient nous envier plusieurs grandes paroisses de la France et du Canada. Notre Seigneur J. C. a véritablement triomphé dans les bois de l'île Manitouline, sur le lac Huron, comme il triomphe dans les parties les plus religieuses de la terre. Pendant les jours qui ont précédé la fête, nos sauvages ont fait avec un travail incroyable, tout autour de leur long village, un superbe chemin planté d'arbres sur les deux côtés. Le jeudi au matin, plus de 80 drapeaux flottaient à la cime des plus hauts sapins pour annoncer le passage prochain du Roi du Ciel. Onze reposoirs étaient dressés de distance en distance sur toute la longueur du chemin que devait parcourir la procession; ils étaient tous faits avec une adresse qu'on ne soupçonnerait pas chez des sauvages. La cérémonie devait durer assez long-temps; c'est pourquoi je ne la fis qu'après midi, la messe solennelle étant déjà longue par elle-même. Voici l'ordre de cette procession: elle était ouverte par la Croix portée par un sauvage en aube; à ses côtés marchaient deux acolytes aussi en aube. Après la croix, venait la belle bannière blanche des femmes, lesquelles suivaient sur deux rangs et en bon ordre. Venait ensuite la bannière rouge des hommes portée par un sauvage en aube; puis quatorze petits sauvages couronnés de fleurs, et portant pendus à leurs cous de jolis petits paniers d'écorce. Ils se retournaient de temps en temps vers le St Sacrement pour lui offrir des fleurs, et leurs mouvements étaient réglés par un sauvage en surplis, qui donnait le signal avec un claquoir. Deux autres sauvages, un petit étendard à la main, faisaient l'office de maîtres de cérémonies et circulaient ça et là pour maintenir partout le bon ordre. Après les enfants qui jetaient des fleurs venait le très-saint Sacrement sous un dais à dentelle, soutenu par quatre colonnes de couleur jaune et porté par quatre chefs sauvages. Quatre autres chefs escortaient le dais avec de grands flambeaux à la main. Suivaient immédiatement sur deux rangs dix-huit chefs ou notables portant des étendards avec inscription. Une trentaine de guerriers étaient sous les armes et marchaient sur les deux côtés du St Sacrement; à chaque reposoir, ils faisaient deux décharges de leurs fusils, l'une en y arrivant, l'autre après la bénédiction. Deux officiers sauvages, le sabre nu à la main, et la tête ceinte de deux branches d'arbre bien feuillées, en guise de casque, commandaient cette troupe de guerriers. Entre les rangs, immédiatement après le St Sacrement, était

étaient le premier chœur de chantres, le second vers l'extrémité de la procession, près des hommes qui n'ayant point de fonctions, marchaient les derniers. De temps en temps, un chef criait de toutes ses forces en langue sauvage.

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Nous le saluons, Fils de David, vrai Dieu qui visite notre terre, Hosanna au plus haut des Cieux ! et tous répétaient à haute voix, *Hosanna, Hosanna !!!* Voilà, mon R. Père, l'ordre de nos deux processions qui durèrent chacune trois heures. Tous ceux qui furent témoins de ce grand spectacle religieux, catholiques, Protestants, Infidèles, et ils étaient en grand nombre, tous furent ravis d'admiration, et nos fidèles, plusieurs jours après, en parlaient encore avec enthousiasme. Et moi aussi, assurément, je tressaillais de joie en voyant Notre Seigneur présent dans le St Sacrement recevoir les honneurs du triomphe dans l'île aux forêts, dans ces pays si reculés, sur les bords du lac Huron. Cette grande octave fut immédiatement suivie de l'aimable fête du Sacré Cœur de Jésus. Je regrettais qu'elle ne fut pas d'obligation ; mais nos sauvages se sont déterminés eux-mêmes à fêter ce beau jour, et bon nombre d'entre eux ont voulu faire la sainte communion.

A ces travaux si consolants pour un missionnaire viennent aussi se mêler de temps en temps quelques peines. Des marchands étant venus au printemps dans notre île pour acheter le sucre des indigènes, et ayant apporté avec eux des boissons enivrantes, cinq de nos chrétiens tombèrent dans le piége tendu à leur faiblesse et s'enivrèrent plusieurs fois. Leur faute était grave et publique, leur pénitence devait l'être aussi : le Dimanche avant l'Ascension, en présence des fidèles assemblés, j'ai interdit aux coupables l'entrée de l'Eglise pendant un mois. En leur infligeant cette pénitence je montrai une tristesse profonde, et j'annonçai que pendant tout ce mois nous ferions des prières publiques pour leur conversion. Ce coup leur a été très-sensible ; et dès le lendemain, l'un d'eux me conjura de lui permettre d'entrer dans l'Eglise le jour de l'Ascension pour demander pardon à tous les fidèles du scandale qu'il leur avait donné. Je le lui permis. Le jour de l'Ascension, au moment où j'allais à l'autel pour commencer la messe, ce pécheur pénitent entre dans l'Eglise, vient se mettre à genoux près du marchepied du Sanctuaire ; puis se levant pour se faire mieux entendre de tous, il confesse son péché publiquement et avec les signes d'un repentir sincère, promet de n'y plus retomber à l'avenir, et demande à tous les fidèles le secours de leurs prières : mais, ajoute-t-il, qu'il me soit accordé d'entrer dans l'Eglise de Dieu ; il est trop pénible

pour

pour moi d'en être chassé. Je dis alors à tous qu'il y avait lieu d'espérer que Dieu pardonnait à ce pauvre pécheur, et qu'après cette réparation publique du scandale donné, nous devions aussi lui pardonner. Il lui fut donc permis de rester dans l'église. Les autres coupables ont aussi témoigné beaucoup de repentir de leur faute et se sont confessés bien des fois pendant ce mois de pénitence; l'un deux surtout paraissait accablé par la douleur. Toutefois pour l'exemple des autres et pour prévenir les rechutes, je les ai laissés accomplir leur pénitence jusqu'au terme fixé.

Le jour où je jetai cet interdit, tous les chefs se rassemblèrent pour se concerter entr'eux et chercher les moyens d'empêcher à l'avenir de pareils désordres; ils tinrent coup sur coup trois sessions. Voici en substance le résultat de leur délibération qui a été publiée le Dimanche dans l'octave de l'Ascension, au sortir de la Grand'messe: Nous, chefs de la tribu, nous avons choisi douze surveillants: lorsqu'une barque viendra aborder près du village, on sonnera le tocsin. Les surveillants qui seront présents se réuniront et iront à la rencontre de la barque. Ils diront à ceux qui la conduisent: Avez-vous de l'eau de feu? s'ils disent, oui; on leur dira de la part de tous les chefs du pays: retournez chez vous. S'ils disent, nous n'avons pas d'eau de feu; on leur dira: Eh bien, entrez; mais vous êtes avertis de la part de tous nos chefs que si l'on apprend que vous avez donné à quelqu'un de l'eau de feu, tous les habitans du pays se rassembleront pour jeter dans le lac tout ce qui vous appartiendra. De plus, si quelque sauvage s'enivre, en quelque temps que ce soit, les surveillants réunis iront faire la perquisition de l'eau de feu, et si l'on en trouve dans sa cabane, on lui dira: sauvage, notre frère, si tu recommences encore, nous te déclarons que, malgré la peine que cela nous fait, nous te dénoncerons au grand chef de Menitouani, afin que tu n'aies plus de part aux présents.

Depuis que ce décret a été porté, nos sauvages tiennent à son exécution. Cependant une barque ayant abordé dernièrement près du village, nos surveillants ne purent se faire comprendre des deux anglais qui la conduisaient, et ces malheureux marchands firent entrer dans leur barque une sauvagesse d'une assez mauvaise conduite et l'enivrèrent. Le bruit s'en étant répandu, le lendemain on sonne le tocsin, et je vais moi-même à la barque avec les surveillants. Je fais sortir la malheureuse femme de la barque, et elle avoue devant les marchands qu'elle a été enivrée avec de l'eau de feu. Nous sommons donc ces marchands de partir le jour même, et nous leur donnons jusqu'à midi pour terminer leurs affaires. Ils se récrient et protestent qu'ils ne peuvent partir ce jour-là. Vous partirez cependant, et ce soir vous ne serez plus ici.

En effet—

En effet, après midi, ils s'éloignaient du rivage et allaient porter dans d'autres pays leur eau de feu.

Voilà, mon R. Père, nos consolations et nos peines, priez donc pour moi et pour nos sauvages, afin que nous glorifiions le Dieu des miséricordes.

J. Canipaux. S. J.

23e Lettre.

Le P. Choné, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Ste Croix, Grande Manitouline, le 22 juillet 1846.

Mon Révérend Père,

P. C.

Lorsque je quittai Sandwich le 29 Juin pour retourner à Manitouline, je prévoyais bien les difficultés de ce long voyage; j'étais loin cependant de m'attendre à ce que Dieu me réservait. J'allai coucher, la première nuit, à l'île Walpool, chez le Père DuRanquet qui me donna une barque et deux sauvages pour m'accompagner. Comme j'étais le meilleur pilote des trois, il a fallu m'improviser Capitaine pour la traversée. Nous mîmes un jour et demi pour remonter la rivière jusqu'à Sarnia, où nous demeurâmes jusqu'au vendredi matin, parceque le lac était tellement agité, que les bateaux à vapeur même restaient dans le port, n'osant affronter la fureur des vagues à l'entrée de la rivière. Le vendredi matin, nous continuâmes notre route par un temps calme, une chaleur étouffante; c'était nous fatiguer beaucoup pour avancer fort peu, surtout avec une barque qui était très lourde; nous prîmes donc le parti d'attendre le vent. Ce vent désiré se leva avant la nuit, et nous nous mîmes à voguer au clair de la lune; mais voilà qu'en voulant éviter une pointe où il y avait beaucoup de rochers à fleur d'eau, nous touchons vers minuit un rivage semé d'écueils: c'était tomber de Charybde en Scylla. Après avoir sondé le terrain pendant plus d'une heure, nous passâmes le reste de la nuit sur les pierres du rivage, et avant le lever du Soleil, nous avions repris notre navigation.

Père

Vers deux heures après midi, le vent vint nous tirer de la torpeur du calme; mais il devint si violent et si contraire, que nous fûmes obligés d'aborder au rivage, au risque de faire eau en y arrivant: il nous fallait absolument éviter les vagues qui s'amoncelaient de toute la profondeur du lac. A peine avions-nous retiré nos petits bagages de la barque, que déjà elle était remplie d'eau. Après l'avoir fixée le mieux qu'il nous était possible, au moyen de nos petits câbles, nous passâmes la nuit sur le rivage, et le lendemain Dimanche, j'y célébrai le St Sacrifice sous la voile de notre embarcation, à laquelle nous ajoutâmes nos couvertures de laine pour nous garantir du vent. A midi, les vagues étant un peu apaisées, nous vidâmes notre nacelle, et le soir à 9 heures nous étions dans le port de Goderich. Le lundi, la nuit nous obligea d'aborder à 5 lieues de là, et après avoir assuré notre embarcation, comme de coutume, nous nous retirâmes sur le rivage pour y prendre notre repos, laissant notre bagage à la merci du bon temps. Vers minuit, une furieuse tempête se lève; mes compagnons éveillés s'aperçoivent que la barque est déjà remplie à moitié, et s'empressent de mettre notre bagage en sûreté; je suis aussi bientôt éveillé par les vagues qui venaient baigner mes pieds, et pour être plus en sûreté, nous sommes obligés de reculer notre campement. A la pointe du jour nous cherchons des yeux notre barque; elle avait disparu. La tempête avait rompu les cordages, enlevé les sièges des rameurs, le couvercle du coffre, et jeté la nacelle loin de nous sur un banc de sable; mais heureusement elle était là mieux assurée que partout ailleurs, un rocher contre lequel elle était appuyée l'empêchait d'être le jouet des vagues.

La tempête ayant duré tout le jour, ce ne fut que le soir qu'il nous fut possible de vider notre embarcation et de la remettre à flot. A deux heures après minuit, un bon petit vent nous faisait voguer rapidement sur le lac, et bientôt nous trouvâmes de petites baies où nous pouvions nous placer en sûreté dans les mauvais temps. Ne fait nous en eûmes bien besoin; car bientôt un vent violent se tourna contre nous, et nous fûmes obligés de chercher un abri, après avoir fait de vains efforts pour continuer notre voyage. Nous étions au 13e jour depuis notre départ, quand nous nous aperçûmes que nos vivres étaient sur le point de nous manquer; alors j'arrangeai les choses de manière à en avoir encore pour deux jours, et je dis à mes gens qu'il fallait faire tous nos efforts pour arriver dans cet intervalle. Ce soir là même, les eaux du lac paraissant un peu se calmer, nous essayons à force de rames de dominer les vents contraires, mais en passant près d'un rocher contre lequel les flots venaient se briser

avec

avec violence, une vague se dresse sur la pointe de ce rochers, et se refoulant ensuite sur nous, nous jette sur un rochers voisin à fleur d'eau. Nous nous en tirâmes cependant, et, grâces à nos efforts, et dépit du vent qui continuait à souffler contre nous, le lendemain à 10 heures du soir, nous entrions dans une baie immense, où nous pûmes aborder tranquillement, après avoir interrogé tous les rivages et toutes les petites îles qu'elle renferme. Là nous mangeâmes auprès d'un bon feu le petit reste de nos provisions, n'ayant plus d'espoir désormais que dans le *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*. Cependant il nous restait encore un morceau de fromage qu'un brave colon écossais avait ajouté aux provisions que nous lui avions achetées, le jour où notre barque avait fait eau pour la seconde fois. Le lendemain matin, 16e jour, j'en pris un peu, et donnai la meilleure part à mes compagnons d'infortune. Malgré mes recommandations, ces bons sauvages le mangèrent tout d'un coup ; pour moi, je fis durer mon petit morceau presque tout le jour ; j'en avais au plus deux onces. Ce fut ce jour là, toute ma nourriture avec l'eau du lac, et cependant il fallait travailler.

Le 17e jour, nous abordâmes à un rocher pour y reposer un peu ; là je trouvai quelques groseilles naissantes que je mangeai avec les bourgeons les plus tendres et les feuilles. Après ce repas frugal, nous nous remîmes à la rame au milieu d'un brouillard qui nous obligea de prendre la boussole. Vers midi, nous aperçûmes une île que je pris pour l'*île du cheval*. Nous arriverons ce soir, me dis-je, voilà devant nous la pointe de la baie de Wikwemikong. Un bon vent nous y poussa, et nous la doublâmes vers 5 heures du soir. Mais après avoir ramé jusqu'à 10 heures, par de Wikwemikong : nous prîmes donc le parti de dormir sur un rocher pour nous remettre à la rame le lendemain à 4 heures du matin, et toujours avec un brouillard épais qui nous empêchait de rien voir à une petite distance autour de nous. La veille, j'aurais assuré que nous étions entrés dans la baie de Wikwemikong, et voilà que nous nous trouvons près d'une terre inconnue, toute découpée en petits îlots. Force fut de nous arrêter, moins encore pour chercher à manger, que pour voir où nous étions ; je n'y connaissais plus rien. Nous montâmes sur un petit rocher, où la Providence nous fit trouver beaucoup de groseilles semblables à celles de la veille. Je me rappelai alors que quand j'étais enfant, ma mère me grondait lorsque je voulais en manger de pareilles ; mais elle n'était pas là. Nous en mangeâmes donc, puis nous en fîmes

cuire

cuire pour rendre notre repas un peu plus complet. Les forces étant un peu réparées, il s'agissait de savoir la direction que nous devions prendre; après avoir avancé encore un peu, nous nous déterminâmes à revenir sur nos pas, mais sans trop savoir d'où nous étions partis le matin; les nuages étaient fort bas, et pas du tout transparents. Sur le soir, nous rentrions dans la prétendue baie que nous avions quittée le matin, et à 9 heures, un pêcheur canadien que nous eûmes le bonheur de rencontrer, nous donnait à manger. C'est là que je reconnus où j'en étais; j'avais pris la première île pour celle où nous étions, et il nous restait encore 9 à 10 lieues à faire pour arriver au terme de notre voyage; j'ai bien peu souffert de la faim; ce qui m'a fait souffrir bien davantage, c'est l'incertitude et les perplexités dans lesquelles nous nous sommes trouvés, surtout l'avant-dernier jour; et il m'a fallu exercer bien des actes de confiance en la Providence et d'abandon entre ses mains pour chasser la tristesse qui venait s'emparer de moi; le cœur cependant a toujours été fort tranquille.

Voilà, mon R. Père, ce que nous coûtent nos voyages à Sandwich, et je ne sais si nous trouverons toujours des sauvages qui veuillent bien partager avec nous les fatigues et les périls de ces pénibles voyages.

Je suis avec respect &c.

J.P. Choné. S.J.

24e Lettre.

Le P. Luiser, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Bas-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Montréal, 1er Octobre 1846.

Mon Révérend Père,

P. C.

De tous les évènements qui se sont succédé depuis plusieurs années dans notre mission, le plus agréable fut, sans aucun doute, la visite du R. P. Boulanger. Impossible de vous peindre la joie dont nous fûmes tous remplis en le voyant au milieu de nous. Il faut être à 1500 lieues de la France pour concevoir tout ce que donne de jouissance pour un enfant de la Compagnie la visite d'un Français, d'un Jésuite, et surtout d'un Supérieur, d'un Père déjà connu, aimé et estimé. La présence du R. P. Visiteur a eu pour effet, non seulement de ranimer parmi nous la régularité, la ferveur et le zèle, mais aussi d'exciter dans le cœur de nos amis de plus vifs intérêts pour le bien de notre mission. Messieurs les Sulpiciens renouvelèrent l'offre, qu'ils avaient déjà faite, d'un magnifique terrain près de la ville pour y bâtir un Collège; depuis lors, les hommes les plus recommandables de Montréal se sont réunis plusieurs fois chez Monseigneur afin d'aviser aux moyens de nous procurer un Collège au centre même de la ville. Là, divers projets furent présentés, des offres très généreuses furent faites en nos intérêts, plaidés avec chaleur, mais tous ces efforts du zèle et de la bonne volonté demeuraient sans résultats, parceque l'on ne voyait aucune possibilité de trouver un emplacement convenable. Cet obstacle qui paraissait invincible décourageait les plus zélés, et l'affaire était presque désespérée lorsque la divine Providence, qui se manifeste surtout quand les moyens humains sont épuisés, inspira à un riche propriétaire de Montréal, M. Donegani, de venir offrir, à des conditions très acceptables, un superbe terrain, situé sur un coteau, au centre même de la ville, et offrant tous les avantages que l'on pouvait désirer. Cette offre généreuse fut acceptée, et maintenant que l'emplacement pour le Collège est assuré, il ne nous reste plus qu'à trouver des ressources,

pour

pour le bâtir. Une souscription a été ouverte à cette fin, et l'excellent Mr Donegani, toujours généreux, s'est mis à la tête des souscripteurs pour 500 louis, sa femme et ses deux jeunes enfants pour une somme presque égale. Un autre habitant de Montréal a souscrit pour 1600 louis. Quoique nous n'ayons pas à espérer de trouver un grand nombre de pareils souscripteurs, nous avons néanmoins la confiance que la divine Providence ne laissera pas son œuvre imparfaite.

Durant son séjour parmi nous, le R. P. Visiteur eut la consolation de recevoir les vœux du premier rejeton de notre Compagnie nouvelle au Canada, et celle d'admettre au Noviciat quelques jeunes gens destinés à remplacer ceux qui avaient terminé le temps de leur seconde probation. Avant de partir, il eut encore la satisfaction de conclure avec M.M. les Sulpiciens une pieuse convention proposée depuis plusieurs mois et toujours ajournée. Il y a quelque temps Mr Quiblier, Supérieur du Séminaire, en compulsant de vieux titres avait trouvé un manuscrit ancien dont voici la teneur:

»Acte passé en 1688 le 10 de Mars, par lequel M.M. les Sulpiciens d'une part, et les R.R. P.P. Jésuites du Canada de l'autre, s'engagent à se rendre participans les uns les autres de toutes leurs prières, »bonnes œuvres &c^a. De plus, les M.M. du Séminaire de St Sulpice de »Montréal s'obligent à dire chacun une Messe dans l'octave de la fête »de St Ignace, en reconnaissance de l'établissement et des progrès de la »Compagnie de Jésus dans la nouvelle France, et ceux qui ne sont pas »prêtres à entendre une Messe, faire une communion et réciter un chapelet »à la même intention. Semblablement les Pères de la Compagnie s'engagent »à faire de même à l'égard des M.M. du Séminaire de St Sulpice établis »à Montréal, dans l'octave de la Présentation."

Monsieur le Supérieur de St Sulpice, profitant de la présence du R. P. Visiteur, vint nous apporter cet acte; la lecture en fut faite en présence de la Communauté, et le 21 Septembre 1845 il fut renouvelé et signé par Mr Quiblier au nom des Sulpiciens de Montréal, et par le R. P. Boulanger au nom des Pères de la Compagnie du Canada.

Après un mois environ de séjour à Montréal, le R. P. Visiteur reprit la route des Etats-Unis, laissant avec nous son digne

compagnon

compagnon le P. Rus qui pendant près de trois mois qu'il resta dans notre mission, nous donna l'exemple d'une vie vraiment apostolique. Les missions dans les campagnes, les retraites dans les maisons religieuses, l'exercice du St ministère dans la paroisse de la Prairie, et enfin la retraite sacerdotale prêchée au Clergé du Diocèse de Montréal remplirent tous ses moments.

Vous savez, mon R. Père, que nous avons coutume de former des Congrégations de jeunes personnes dans les Paroisses canadiennes où nous prêchons des missions ou des retraites. Ces congrégations sont un moyen de persévérance qui s'emploie toujours avec le plus grand succès, et partout où elles ont été établies, l'amour effréné de la jeunesse pour les plaisirs et les désordres qui en sont la suite ont été réprimés ou considérablement diminués. Dans la paroisse de la Prairie surtout, il s'est opéré un changement qui nous donne beaucoup de consolation. Nous avons eu lieu d'admirer aussi les salutaires effets de la protection de Marie envers les Congréganistes que Dieu a voulu appeler à lui: toutes celles qui sont décédées ont fait une mort édifiante. La St Vierge a aussi fait éclater son pouvoir par des châtiments. Un aubergiste qui demeure à deux lieues du village de la Prairie, et dont la maison est toujours ouverte aux rendez-vous et aux divertissements de la jeunesse des environs, mécontent de voir la Congrégation lui enlever bon nombre de ses abonnés, déclamait continuellement contre cette Congrégation et cherchait toutes les occasions de jeter le ridicule sur les personnes qui en faisaient partie; aux paroles les plus grossières et les plus insultantes qu'il vomissait contre elles, il joignit un jour les imprécations et les blasphèmes, et cela en présence d'un certain nombre de personnes indignées d'un tel scandale. A l'instant même ce malheureux est frappé de paralysie et saisi d'un tremblement violent qui le met dans une agitation continuelle. Le P. Mainguy qui l'a vu en cet état, l'a engagé à rentrer en lui-même; mais il n'a pu rien obtenir et cet infortuné est resté dans son brutal endurcissement.

Il faut aussi que je vous parle, mon R. Père, du terrible fléau dont la Prairie vient d'être la victime. Cette paroisse, située à deux lieues de Montréal, de l'autre côté du fleuve, formait autour de son clocher un grand et brillant village renfermant à peu près 1500 âmes. Aujourd'hui

d'hui ce village n'existe plus. Un horrible incendie l'a dévoré dans une nuit; 112 maisons habitées ont été détruites avec un nombre plus considérable de granges, de hangards, d'écuries. Près de mille personnes se sont trouvées le lendemain sans asile et sans pain. L'activité des flammes, qu'alimentait un vent très violent, triomphait de tous les efforts et ne permettait pas de leur arracher les meubles, le linge, les provisions qu'elles dévoraient. Fort heureusement personne n'a péri. Le feu a commencé dans la première maison du village du côté du vent; c'était le 4 août à 7 heures du soir. Un peu de temps le tocsin répandit l'alarme dans notre ville et annonça le malheur de ce village devenu la proie des flammes. Les pompes furent bientôt prêtes, mais dans cette saison les eaux étaient si basses qu'il fallut, avant de pouvoir traverser le fleuve, traîner les pompes à bras pendant plus de deux lieues. Tous ces retards ne leur permirent d'arriver qu'à minuit. On leur dut la conservation des édifices qui restaient encore, l'église et quelques maisons qui étaient derrière elle ont été sauvées. C'est une de nos grandes consolations de voir encore la maison de Dieu debout au milieu de tant de ruines. Plusieurs des meilleurs habitants de cette paroisse ont été entièrement ruinés: des médecins et des notaires ont été réduits à la mendicité, et il en est un qui n'a pas même pu sauver une chemise pour changer. Mgr l'Evêque de Montréal s'est empressé de se transporter sur le lieu du désastre, il est venu pleurer avec nous et nous aider à relever les courages abattus. De généreux citoyens de la ville se sont hâtés d'envoyer des provisions pour les premiers besoins. Notre bon Evêque a adressé le Dimanche suivant la lettre pastorale la plus touchante à tout son diocèse pour réclamer des secours en faveur de tant d'infortunés sans asile, et obligés de camper le long du rivage avec le peu d'objets qu'ils avaient pu sauver des flammes. Notre perte a été peu de chose en comparaison de celle de bien d'autres, et quoique le presbytère ait été brûlé avec toutes ses dépendances, nous avons pu sauver nos livres et notre linge. Nos Pères occupent provisoirement le premier étage d'une maison épargnée, et très probablement ils seront obligés de passer là l'hiver. Du reste, je bénis le bon Dieu que cet accident ne soit pas arrivé un jour plus tard. Le Père

Delliev

Delliev qui est à la tête de cette paroisse et qui est seul bien au courant de l'état et des besoins de cette population, allait partir pour New-York, afin d'achever de se perfectionner dans la langue anglaise. L'effet moral que produit sa présence n'aurait pu être suppléé par aucun de nous; il est aimé et estimé, et certe il mérite de l'être. Depuis quatre ans qu'il occupe ce poste, il a acquis une autorité qui lui donne le droit de dire et de faire ce qu'un autre n'oserait ne pourrait pas.

Un accident qu'on peut appeler plus désastreux encore que celui de la Prairie est venu affliger de nouveau cette année l'infortunée ville de Québec qui commençait à peine à se relever des ruines de l'incendie de l'année dernière. Il n'y a eu cette fois qu'un édifice de détruit par les flammes, mais 54 personnes y ont péri. Une foule nombreuse assistait un soir au spectacle d'un Diorama. C'était dans une salle dont l'entrée étroite et basse ne laissait aucune liberté à la foule de s'écouler. Le feu prit aux décorations, et au premier cri d'alarme tous se précipitèrent vers la porte. Le couloir qui y conduisait se remplit bientôt de corps qui s'entassaient les uns sur les autres. Cette masse était si compacte qu'un homme qu'on s'efforçait de tirer par un de ses bras, demanda en grâce de le laisser: ce bras avait déjà été arraché en partie. On entendait de la rue les cris distincts et déchirants de ces infortunés qui se sentaient mourir sans pouvoir se sauver. Ceux qui étaient à la partie supérieure de cette masse vivante étaient étouffés par la fumée ou grillés par les flammes qui cherchaient une issue par cette ouverture. Un prêtre put arriver à temps et répondre à la demande de l'absolution qu'on entendait faire par plus d'un mourant. Un de nos novices a perdu trois de ses parents dans ce terrible événement.

Voilà de bien tristes nouvelles, mon R. Père. Vous comprenez bien la part que nous y avons prise et les ardentes prières que nous adressons au Ciel pour qu'il détourne désormais de nos chers Canadiens ces fléaux destructeurs.

Je suis avec respect, etc.

P. Luiset. S.J.

25me Lettre.

Le R. Félix Martin, Supérieur des missions de la Compagnie de Jésus dans le Bas-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Montréal, 12 Octobre 1846.

Mon Révérend Père,

P. C.

J'ai pensé vous faire plaisir en vous envoyant quelques détails du voyage que j'ai fait cette année à Québec. Je ne néglige rien pour recueillir tout ce qui se rattache au souvenir de nos Pères, et c'était là le principal but de ma petite excursion. Nos immenses et rapides bâteaux à vapeur ne donnent pas, il est vrai, le temps d'étudier le pays qu'on parcourt, mais c'était pour moi des côtes connues. Je n'avais qu'à réveiller mes souvenirs. On a besoin ici d'y recourir souvent, quand on veut se reporter à l'état ancien de ce pays. Le Canada ressent fortement, grâce au voisinage sans doute, cette activité d'enfantement qui caractérise surtout les États-Unis. C'est un mouvement qui ne s'arrête pas. Il fallait autrefois des siècles pour former des villes, ici on les voit sortir comme par enchantement du sein de la terre. A la nouvelle des mines abondantes de cuivre découvertes sur les bords du lac Supérieur, 4,000 hommes y accourent de toute part dans le seul été dernier, et voilà déjà une ville. Nous n'allons pas tout-à-fait si vîte, malgré les 28,000 émigrants qui sont venus cette année aborder au port de Québec, pour se répandre de là dans tout le pays.

Montréal est une des villes anglaises qui a le plus senti les effets de ce mouvement. On dirait que les années passées n'y ont pas laissé de traces. Vous n'y trouveriez pas 10 maisons de 100 ans d'existence. Tout est renouvelé, mais pour y déployer tout le luxe de construction de vos plus grandes villes. Je ne veux cependant pas vous arrêter à Montréal où la Compagnie n'avait autrefois qu'une Résidence avec son Église, il n'en reste plus que le souvenir

venir bien peu vivans. Les flammes ont tout détruit au commencement de ce siècle, et le Gouvernement a élevé à la même place une prison et une Cour de justice. Le port de cette ville est un juste sujet d'admiration pour les étrangers. C'est la limite de la navigation d'outre-mer, cependant, toute la belle saison, il est rempli de bâtiments européens.

Nous nous embarquions tout près du lieu où le P. Vimont en 1642 vint offrir pour la première fois le St Sacrifice, au milieu des hardis fondateurs de cette cité qui ne soupçonnait pas alors son avenir, et qui, pendant plus de 150 ans, n'en a pas eu le secret. Un peu plus bas que la ville, une petite île en pain de sucre et bien boisée resserre le chenal et forme l'entrée du port. On dirait un joli bouquet de verdure planté au milieu du fleuve pour en égayer un peu la monotonie. Les rives sont en général tout-à-fait nues, et on doit savoir gré au génie militaire, qui a fait de cette île un petit arsenal, d'avoir respecté sa verte chevelure.

Le fleuve varie beaucoup en largeur, mais jusqu'à moitié du chemin de Québec, il a presque partout une lieue de large. Vous n'êtes pas habitué en Europe à de pareils courants d'eau, surtout à 900 lieues de l'embouchure d'un fleuve. Un Parisien pur sang, causant un jour sur les bords de la Seine avec un jeune Canadien, aujourd'hui médecin dans cette ville, lui demandait avec une étrange simplicité : « Avez-vous dans « votre pays de belles rivières comme la Seine? »

Le cours du fleuve dans cette première partie est semé de beaucoup d'îles la plupart assez grandes pour être habitées. De jolis villages avec leur église au clocher de fer-blanc se succèdent sans interruption sur ces deux rives, mais ils ne forment qu'un horizon. Ils sont trop éloignés pour donner de la vie au paysage.

Avant d'arriver au lac St-Pierre qui est au milieu de la route, j'ai salué sur la rive le lieu où le bon P. de Noue mourut gelé le 2 février 1646. La tradition locale en a perdu entièrement le souvenir. Il est vrai que ces rivages ont été déserts plus de 30 ans après. Nous nous sommes arrêtés un moment au village de Sorel, autrefois le petit fort de Richelieu, où ce bon Père allait pour célébrer la fête de la St Vierge. Les îles très nombreuses qui ferment devant ce-

ce lieu l'entrée du lac St Pierre, étaient autrefois la retraite ordinaire des guerriers Iroquois, quand ils venaient tendre des embûches aux Français, aux Hurons et aux Algonquins. C'est là, sur la rive Nord, que le Père Jogues, en l'année suivante le P. Bressany sont tombés entre leurs mains et ont commencé leur longue et sanglante captivité.

Sur les bords du lac au Sud, il y a encore un village de sauvages Abénaquis, fondé au commencement du siècle dernier par nos Pères: c'est celui de St François de Sales. Mais, comme tous les sauvages restés au milieu de la population Européenne, ils n'en ont plus que le nom. Les femmes n'ont cependant pas quitté leur costume, ni les hommes leur habitude de ne rien faire. Leur pauvreté est grande, car la pêche et la chasse ne leur rapporte plus rien. Ils cultivent misérablement quelques champs de blé d'inde, et un peu de pommes de terre. Il faut peu de chose pour les contenter. Ils font aussi de petits ouvrages en écorce ou en peau qu'ils vont vendre dans les villages voisins. J'ai rencontré un jour une famille à l'entrée d'un village; elle avait dressé là sa cabane de voyage, quelques écorces de bouleau, étendues sur quelques perches recourbées en berceau, en faisaient tous les frais. C'était à peine 7 pieds de long sur 5 ou 6 de large. Le chef de cette famille était assez gravement malade, il était couché à terre, enveloppé dans sa couverture. Les enfants entretenaient le feu à l'entrée pour chasser les moustiques par la fumée, et faire bouillir la chaudière suspendue à une perche inclinée. Une jeune fille de 12 ans préparait le dîner, elle écrasait grossièrement entre deux pierres le blé d'inde qui devait servir à leur repas, et le recueillait ensuite par terre. Ils y ont trouvé, je le crois bien, autant de sable que de farine.

Nous ne donnâmes aussi que quelques instants à la ville des Trois rivières. On peut bien l'appeler une ville avortée. Elle est restée tout à fait stationnaire, et n'a même plus les espérances qui l'entourèrent à son berceau. Nos Pères y avaient une Résidence qui se changea bientôt en mission de sauvages, à une lieue de là. Les Récollets furent alors chargés de la cure pour les Français. On a conservé ses registres autographes depuis son origine, et c'est là seulement où j'ai trouvé les signatures de quelques uns des illustres fondateurs de cette Eglise du Canada. Le coteau de sable sur lequel est placée cette ville, lui

donne

donne un aspect imposant. Il ne reste plus depuis longtemps du village sauvage voisin que la petite chapelle en pierre, entièrement isolée sur son promontoire, et dont on vient de faire une paroisse canadienne. Les Trois Rivières possèdent un couvent d'Ursulines dont on a modifié la règle pour leur donner le soin d'un hopital. Les Frères des écoles chrétiennes y ont depuis deux ans une école florissante.

De là jusqu'à Québec, c'est-à-dire pendant 30 lieues, le lit du fleuve est plus resserré, ses rives sont plus élevées et beaucoup mieux boisées qu'aux environs de Montréal; il y a quelque chose de plus pittoresque dans le paysage. Ce qui m'intéressa le plus, avant d'arriver, ce fut l'anse de Sillery, si célèbre autrefois dans les lettres de nos Pères. C'est la première mission où ils parvinrent à fixer les sauvages d'origine Algonquine. Pendant longtemps les Chrétiens seuls avaient le droit d'y demeurer. Les lettres anciennes sont remplies des traits édifiants de la vie de ces fervents néophytes. Placés sur le bord de l'eau et à une lieue seulement de Québec, ils pouvaient être l'objet de tous les soins des missionnaires. Cette mission est certainement une des plus belles gloires de l'Eglise du Canada. Notre frère François Malherbe y habitait quand il s'offrit pour monter la garde pendant que les bons néophytes travaillaient près de là à leurs champs de blé d'inde; mais les Iroquois l'avaient aperçu de leur embuscade, ils eurent le temps de le tuer et de lui enlever la chevelure avant qu'on pût le secourir. C'est aussi sur le même coteau voisin que le P. Poncet fut fait prisonnier. Il est triste de dire qu'il ne reste pas aujourd'hui la plus petite trace de cette mission de Sillery. Au commencement de ce siècle, la chapelle et la maison des missionnaires ont été démolies; le commerce s'est emparé de tout et y a établi un de ses grands entrepôts de bois de construction.

Longtemps avant d'arriver à Québec nous découvrions à l'horizon le promontoire élevé de 350 pieds, sur lequel et aux pieds duquel cette ville est située. La partie la plus haute est couronnée par une citadelle qui, par sa position, indépendamment des énormes travaux faits pour la rendre inabordable, passe avec raison pour une des positions militaires les plus avantageuses qu'on puisse voir. Je fus bien plus frappé encore de la beauté et de l'étendue de la nappe d'eau qui forme sa rade; 300

vaisseaux

vaisseaux de ligne s'y trouveraient à l'aise. Elle a plus de deux lieues de long sur une lieue de large, les vaisseaux d'Europe sont toujours en très grand nombre dans son port et bordent ses rives d'une forêt de mâts, j'en ai vu moi-même un jour 42 entrer à la fois dans le port, les voiles déployées. Un grand nombre font l'odieux trafic du transport des émigrants, bien souvent à la honte de l'humanité et de la morale publique. Plusieurs de ces cargaisons vivantes sont arrivées ici horriblement décimées par les privations de tout genre qu'une sordide cupidité leur faisait subir.

Québec longtemps stationnaire, commence à rajeunir et à suivre le mouvement. Elle a encore quelques rides sur le front qui aident à soupçonner ses 250 ans d'existence. La basse ville qui n'avait autrefois pour s'asseoir qu'un petit ruban de terre tournant aux pieds du cap, se développe aujourd'hui sur des quais en pilotis jetés dans le fleuve. Le reste de la ville est moins ancien: les deux horribles incendies qui la dévastèrent l'année dernière en ont fait disparaître les deux tiers; on les relève aujourd'hui avec activité.

Avant de vous parler de ce qui regarde notre Compagnie, voulez-vous une idée des monuments religieux de cette cité? Le principal est certainement le Séminaire, succursale autrefois du Séminaire des Missions étrangères de Paris, et où nous trouvons toujours une hospitalité si aimable et si généreuse. Sa position sur la crête du cap, du côté de la rade, le fait jouir du plus magnifique point de vue. Cette Communauté indépendante aujourd'hui, se sert noblement des revenus que lui ont laissés ses Pères. Elle a toujours le soin des Séminaristes; mais depuis la suppression des Jésuites, elle a agrandi ses bâtiments pour y former un Collège qui est certainement un des plus florissants du pays. Son cabinet de Physique et sa bibliothèque sont remarquables. C'est dans cette maison que l'Archevêque a fait sa demeure jusqu'à présent; mais on élève en ce moment un Archevêché, vaste édifice dû à la générosité et à la foi des bons catholiques. Il est à regretter que pour son style on ait été s'inspirer du goût le plus tourmenté du règne de Louis XV. La Cathédrale, malgré l'habit neuf qu'on a donné il y a deux ans à sa façade, n'offre rien de digne de la curiosité; on y trouve pourtant

quelques bons tableaux, mais la plus grande richesse sous ce rapport est dans la chapelle du Séminaire où se voient plusieurs œuvres de grands maîtres: Van-Dick envoya lui-même le tableau de la Ste Famille, les autres sont dûs au zèle éclairé de Mr Déjardins, ancien grand-Vic. de Paris qui, au sortir de la révolution française, parvint à s'emparer de ces richesses et les transporta dans ces lieux qui furent longtemps sa seconde patrie, et où vit encore un de ses frères, notre ami dévoué et notre bienfaiteur.

Les Religieuses hospitalières de Douai occupent toujours l'hopital que fonda la Duchesse d'Aiguillon, et les Ursulines, que la Thérèse de France, Sœur Marie de l'Incarnation, amena avec elle en 1639 sont aussi toujours à leur œuvre. Ces Communautés sont restées très florissantes: les Ursulines ont la maison d'éducation la plus brillante du pays. Je dois à ces Dames de l'hopital les précieux manuscrits de nos Pères que le P. Cazot, le dernier des Jésuites, leur laissa en mourant; c'est le plus bel héritage qu'ils aient pu nous donner à recueillir puisque c'est celui de leurs vertus. Ces documents, que les Supérieurs contemporains avaient fait réunir sous leurs yeux pour servir à tous événements et même aux pièces authentiques d'un procès de béatification, sont tous garantis sous la foi du serment. J'ai trouvé là en outre plusieurs lettres annuelles inédites, de longs détails sur les voyages et la vie apostolique du célèbre P. Marquette, une vie très étendue du P. Chaumont et de la Vierge iroquoise Catherine Tegaouita, etc. Mais il faut dire en gémissant que ce n'est là qu'une bien petite partie des Mss. qui restaient chez les Jésuites. Les autres, tombés entre les mains du gouvernement et abandonnés dans un greffe à la rapacité des curieux, ou plutôt à la négligence de quelques ignorants, ont disparu entièrement. J'en ai lu la liste, et c'est ce qui me fait les regretter davantage, le seul que l'on ait pu retrouver est le diarium du Supérieur de Québec pendant l'espace de 23 ans, c'est-à-dire de 1645 à 1668: c'est la plus curieuse et même la seule chronique de l'histoire de cette époque.

La Communauté de l'hopital s'est divisée il y a déjà longtemps pour fonder près de la ville un hopital général qui a un très

très grand succès. Si vous ajoutez maintenant les Frères des Ecoles chrétiennes et les Sœurs de la Congrégation, qui font pour les petites filles ce que ceux-là font pour les garçons, et toujours avec la même prospérité, vous aurez une idée de ce que la religion offre de secours et consacre de dévoûment à la souffrance et à la jeunesse.

Mais remontons de quelques années et nous y retrouvons nos Pères et les Récollets; ils sont morts presque en même temps. Il ne reste plus aucune trace du couvent des Récollets: tout avait été en 1796 la proie des flammes, alors le Gouvernement s'empara du local, et après y avoir fait table-rase, il y éleva un tribunal de Justice et la Cathédrale anglicane. Un bon frère Récollet, seule relique de cette nombreuse communauté, vit encore dans cette ville pour pleurer avec les bons chrétiens sur cette transformation sacrilège, et perpétuer la tradition des temps, des choses et des personnes qui ne sont plus.

Disons maintenant quelques mots sur les établissements de nos anciens Pères. Leur première habitation, N. D. des Anges, même après la fondation de Québec, n'était pas dans la ville, mais à une bonne demi-lieue sans que j'en puisse trop deviner la raison. Je crois que c'est le premier terrain qui leur ait été donné; ils venaient de là dire la Messe à la petite garnison et aux citoyens de la cité naissante. Cette Chapelle, qui ne fut d'abord qu'une chambre, et qui prit, après quelques années, une forme plus canonique, existe encore aujourd'hui au même lieu au pied du cap. Quand la ville monta graduellement en se développant, le poste militaire s'empara du plateau qui domine le passage du fleuve; la Religion vint en même temps planter son étendard sur ce point élevé. L'église paroissiale, toujours jusqu'alors conduite par nos Pères, s'éleva sous la protection du canon du fort, et dans le lieu même où est aujourd'hui la Cathédrale. Vint ensuite l'époque où nos Pères laissèrent aux Prêtres séculiers l'administration de la Paroisse; ils avaient déjà depuis un certain temps commencé à bâtir le Collège que le Marquis de Gammache, dont le fils était jésuite, avait fondé avec magnificence. Ce vaste édifice est sur la place même et en face de la Cathédrale, il

forme

forme tout un côté du rectangle. On ne peut pas constater sûrement de quelle époque est le bâtiment qui existe aujourd'hui, mais il mérite bien d'attirer l'attention. Le terrain qu'occupaient nos Pères est très vaste, et comprend 8 ou 10 arpents au centre même de la ville. L'église a été détruite pour faire place à un marché. Le collège reste tout entier, et on l'a utilisé en y établissant la principale caserne; j'en ai visité l'intérieur, avant d'entrer, je n'ai pas été peu édifié de voir le chiffre de la Compagnie se montrer audacieusement sur la porte principale. Que diraient nos libéraux de France de ce respect de plus de 40 ans pour ce formidable monogramme? Ne croirait-on pas que les Anglais ont voulu que cette possession ne pût pas se prescrire, et que les traces originelles servissent de réclamation éloquente? La maison forme un très vaste carré de 200 pieds sur 224. Je cherchai inutilement quelqu'autre signe de sa première destination. Que de souvenirs se réveillent dans cette enceinte! Qu'ils contrastent étrangement avec tout ce qui s'y rencontre aujourd'hui! Le cœur saigne de voir une pareille métamorphose.

La première demeure de nos Pères à une demi-lieue de la ville n'a, pour perpétuer son souvenir, qu'un petit tertre formé par ses ruines sur les bords d'une rivière qui se jette dans la rade. Les seules traces un peu vivaces de leur passage sur une terre dont la surface a subi des changements si rapides, sont dans la mission huronne près de Québec. L'histoire nous apprend que cette nation, stationnée autrefois sur les bords orientaux du lac qui a conservé son nom, fut le principal théâtre de leurs travaux apostoliques. C'est là que plusieurs de nos Missionnaires trouvèrent la mort au milieu de leurs néophytes, que les Iroquois, ces Romains du nord, s'étaient proposé d'anéantir. Leur guerre d'extermination se poursuivait avec acharnement; ce peuple, que le sang de ses missionnaires avait conquis à la foi, venait en masse se ranger sous ses drapeaux. Les Hurons ne pensaient plus à vivre vainqueurs mais à mourir chrétiens. C'est alors (en 1649) que ces pieux néophytes échappés au massacre, demandèrent à leurs Pères à leur procurer un asile au milieu de la colonie française, pour y pleurer leurs morts et y servir tranquillement leur Dieu. Les missionnaires de-

vinrent

vinrent leurs guides dans ce voyage de 300 lieues, au milieu d'une navigation si périlleuse avec leur léger canot d'écorce. 500 Hurons, presque seules restes d'une nation qui, du temps du P. de Brébeuf, avait compté jusqu'à 10,000 ames, vinrent dresser leur cabane sous la protection du fort de Québec; le Père Chaumonot avait le soin de ces fervents chrétiens. Quelque temps après les Hurons, pour trouver un lieu plus favorable à leur blé d'inde, s'éloignèrent un peu sur des terres appartenant aux Jésuites. Ils y élevèrent en 1674, toujours par les soins du P. Chaumonot, une église qui porte aujourd'hui le nom de vieille Lorette. Le pieux Missionnaire voulut mettre sous les yeux de ses néophytes l'image du monument qu'il avait visité avec tant de consolation en Italie; il fit une chapelle sur les dimensions exactes et avec tous les détails de la Ste maison de la Ste Vierge. Là sont morts plusieurs jésuites que les contemporains ont connus, et dont la mémoire est toujours en bénédiction. Leur maison est déserte; ils n'ont pas eu de successeurs. J'ai retrouvé dans cette chapelle un objet bien vénérable que personne ne soupçonnait; c'est un fort beau reliquaire en argent envoyé par les Chanoines de Chartres en 1674; il a la forme de la robe de la Ste Vierge, et ses deux faces sont ornées de deux dessins gravés au trait. Je ne sais pendant combien d'années il est resté suspendu au-dessus de l'autel sans fixer l'attention d'aucun curieux. Les inscriptions et les gravures sont très bien conservées; et si je réussis à faire la biographie du P. Chaumonot, je les y reproduirai. Quelques autres objets précieux conservés dans la sacristie prouvent tout l'intérêt que nombre d'ames généreuses attachaient à cette mission. Mais hélas! cette pauvre nation huronne s'éteint peu-à-peu d'une mort lente; ils ont déjà perdu entièrement leur langue, vivant depuis longtemps au milieu des Français. Leur nationalité disparaît aussi; leur sang est mêlé, et l'on présume qu'aujourd'hui il ne reste pas une seule famille d'origine purement huronne. Leur nom cependant vivra dans l'histoire; l'Eglise a trouvé parmi eux des cœurs héroïques, et leur conversion, qui a coûté tant de sueurs et de sang à nos Pères, sera toujours une des gloires de nos annales.

Je suis en union de vos SS. SS. etc.

Félix Martin. S.J.

26e Lettre.

Le P. Choné, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Ste Croix de la grde Manitouline, 6 Février 1847.

Mon Révérend Père,

P. C.

Me voici de retour dans ma petite chaumière de Ste Croix, après une absence de trois mois que j'ai employés à visiter et à évangéliser quelques peuplades qui habitent à l'est de notre île. Je commençai mon excursion vers la fête de la Toussaint, à l'aide d'un petit canot d'écorce qui voguait sur le lac au gré des vents et des vagues. Pendant huit jours, j'ai vécu avec mon guide de la pêche que nous faisions dans les eaux du lac. Quand il ne plaisait pas aux poissons de saisir l'hameçon courant à la suite du canot, nous étions condamnés à la diète; quelquefois aussi la Providence venait à notre secours en nous faisant trouver sur la grève des poissons abandonnés par les pêcheurs. Arrivé à Penitanguichine, petit village situé à l'extrémité est de la baie Georgienne, j'ouvris une petite mission qui dura 15 jours, et pendant laquelle j'ai eu la consolation d'admirer bien des traits de la divine miséricorde. Il en est un qui m'a frappé entre tous les autres. Un homme de 45 ans environ avait été élevé dès son enfance chez les protestants, et avait passé le reste de sa vie à courir les forêts avec les sauvages pour la traite des pelleteries, sans instruction et sans mœurs, il ignorait jusqu'aux premiers éléments de la religion et vivait avec sa belle-sœur dans un commerce scandaleux. A peine la mission eut-elle commencé qu'il fut un des plus assidus à en suivre tous les exercices matin et soir; il eut soin aussi d'envoyer exactement ses enfants au catéchisme que je faisais tous les jours. La grâce qui le préparait, lui et sa belle-sœur, au bienfait de la réconciliation, leur avait fait prendre, depuis plus de six mois, la résolution de se séparer, et ils s'y préparaient par une vie chrétienne, mais il fallait la mission pour leur faire exécuter cette séparation. J'ai

eu

eu bien de la consolation en voyant ce pénitent revenir sincèrement à Dieu. Quand il vint recevoir le bienfait de l'absolution, ce cœur qui n'avait jamais connu ce que c'était que l'attendrissement, fut touché de la plus vive émotion ; de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et pour ne pas succomber aux soupirs qui l'oppressaient, il s'empressa de se soustraire à ma présence. J'ai recueilli bien des fruits de bénédiction pendant le peu de temps que j'ai passé dans ce village : tous étaient enchantés d'avoir un prêtre au milieu d'eux ; ils en voient si rarement ! Ils vont adresser une supplique à Monseigneur de Toronto pour lui demander un Père de la Compagnie. Il y aurait là de quoi occuper utilement un ou deux ouvriers : Canadiens, Anglais, Sauvages, voilà ce qui composerait cette mission sur un rayon de plusieurs lieues.

A trois lieues environ de Pénitanguichine, dans une île appelée Beausoleil, il y a deux petits villages, l'un de méthodistes, l'autre de sauvages catholiques. Dès mon arrivée au village français de Pénitanguichine, ceux-ci étaient venus me prier d'aller les voir pour les instruire ; je me rendis à leur invitation, et en arrivant au milieu d'eux je trouvai un grand repas préparé ; c'était la petite réjouissance de la fête des Rois qu'ils avaient différée de quelques jours pour faire honneur au Missionnaire. La pauvreté la plus stricte et même la mortification religieuse pouvaient très bien s'allier avec un pareil festin. Le meilleur assaisonnement des mets était la joie de ces bons sauvages ravis d'avoir au milieu d'eux un prêtre à qui ils pouvaient parler sans interprète. J'ai été très édifié de voir leur petite chapelle fort propre et bien ornée ; elle est à cinq minutes du village. Je passai huit jours avec eux pour les instruire. Dès la pointe du jour, le cornet sauvage se faisait entendre pour avertir de l'heure du St Sacrifice. Tous ceux qui pouvaient marcher s'empressaient de s'y rendre, malgré un froid rigoureux et une neige abondante qui tombait presque continuellement. Avant la Messe, je leur expliquais durant quelques minutes le mystère de l'Eucharistie, et après la Messe je leur faisais une instruction. Vers midi les enfants venaient au catéchisme dans la maison que le chef m'avait cédée. Le soir, au même lieu, nous récitions le chapelet en commun avec l'explication des mystères, puis

suivait

suivais une instruction comme le matin. Ces bons sauvages étaient dans l'admiration ; ils ne cessaient de me répéter : « Nous comprenons maintenant comment et pourquoi le Fils du Grand-Esprit est venu sur la terre se faire homme et souffrir pour nous ; nous commençons à bien connaître la prière. » Enfin il fallut m'arracher à eux pour revenir à mon poste.

J'appris qu'il y avait à Pénitanguichine une occasion pour l'île Manitouline, et comme elles sont rares, il ne fallait pas la perdre. Grâce à une faveur particulière de la Providence, nous n'eûmes pas de mauvais temps pendant ce voyage et, après cinq jours et demi de marche, j'arrivai à Ste Croix. La première nuit pourtant n'avait pas été des plus agréables ; le froid était si piquant qu'il nous fut impossible de dormir un quart d'heure de suite, malgré un grand feu que nous avions allumé, et ce fut avec plaisir que nous vîmes arriver le jour afin de pouvoir nous réchauffer en marchant ; mais nous nous en dédommageâmes les nuits suivantes. Toutefois comme les peines suivent presque toujours les consolations, si nous n'avons plus souffert la nuit, en revanche nous avons eu pendant deux jours entiers un petit froid du nord qui nous coupait la figure et fatiguait beaucoup notre marche. Nous étant arrêtés vers midi pour faire chaudière, mon compagnon me dit : « Père, vous avez le nez gelé ! » En effet, y ayant porté la main, je m'aperçus qu'il était dur comme une pierre ; heureusement la Providence a placé le remède à côté du mal : je le frottai avec de la neige, et je le fis dégeler. Mais le soir je m'aperçus que mes oreilles avaient beaucoup plus souffert ; ce n'était plus de la chair, c'était un morceau de glace ; je n'en fus donc pas quitte à aussi bon marché que pour le nez, et aujourd'hui encore je les dépouille de leur épiderme desséchée.

Maintenant, mon R. Père, retournons un peu sur nos pas, à l'île Beausoleil, et recueillons quelques traits édifiants de l'esprit de nos sauvages. A mon arrivée au village, après avoir visité la chapelle, j'allai voir un vieillard à qui l'âge et les infirmités ne permettaient plus de sortir de sa chaumière. Je le salue selon l'usage, et lui adressant quelques paroles sur son état de souffrances, tu n'es plus un jeune homme, lui dis-je. — Oh ! mon Père, me répondit-il d'un air riant et avec un accent qui montrait toute la joie dont son âme était inondée en voyant la Robe-noire,

oh !

oh! mon Père, je suis encore jeune. — Comment donc? — Parceque je te vois mon Père, je suis redevenu jeune; puis il se mit à rire comme un enfant. Le jour de la communion, après la messe, j'allai en procession lui porter le corps de N.S. Quoiqu'il pût à peine se tenir debout ou assis, ce bon vieillard s'était mis à genoux pour recevoir le S.t Sacrement, et il communia avec une dévotion tout-à-fait édifiante. A une autre extrémité d'âge, dans un enfant de six à sept ans, dont les parents sont méthodistes, j'ai trouvé un courage vraiment digne d'admiration. Depuis longtemps cet enfant montrait de l'inclination à suivre les exercices de la religion catholique; ses parents s'en étant aperçus, mirent tout en œuvre pour l'en détourner, ils allèrent même jusqu'à le frapper plusieurs fois: mais rien ne put ébranler sa constance, il demeura inflexible et parvint toujours à tromper la vigilance de son père et de sa mère pour aller à la prière des catholiques; enfin les parents se lassèrent de l'inutilité de leurs efforts, et l'enfant gagna ainsi sa cause.

On croit généralement en Europe que les sauvages sont aussi éloignés de la civilisation du côté de l'intelligence que du côté de la vie matérielle; je pense qu'il n'en est pas ainsi. Vous en jugerez, mon R. Père, par les quelques traits suivants: Un sauvage catholique parlait de la religion à un infidèle; celui-ci lui répondit: « Vous autres qui priez, vous « agissez tous sans raison; ceux des sauvages qui sont allés à l'autre ri- « vage de la grande eau, ont vu la femme Grand-chef (la reine d'Angleterre), « elle ne leur a pas dit: priez. (cet argument est fondé sur ce que les protestants ne cessent de répéter aux sauvages infidèles: embrassez la prière; la reine le désire, elle aime et favorise ceux qui prient, c'est elle qui vous donne les présents, etc.) Que viennent donc vous dire vos Robes-noires? ils vous « trompent, ils ne vous donnent rien, et votre prière ne vous rend pas plus « heureux. Pour moi quand je veux parler aux sauvages de quelque chose « d'important, je vais à la chasse, je tue un chevreuil, je le fais bouillir, puis « je les invite au festin. Quand ils ont mangé, je leur adresse la parole. Vos pa- « tres en agissent-ainsi? » Le sauvage catholique répliqua: « La reine n'est « pas le Grand-Esprit, elle est mortelle comme nous, elle peut bien ne pas a- « voir la t. mie prière; mais la Robe-noire vient me parler au nom du Grand « Esprit, il m'annonce la parole du Grand Esprit, c'est là la nourriture qu'il

m'apporte

« n'apporte. Celui qui se rassasie de cette nourriture est content, il ne fait
« plus le mal, il ne s'enivre plus, il vit tranquille. Font-ils ainsi ceux que tu
« invites? Quand tu leur as donné à manger et à boire, ils sont encore plus
« portés à s'enivrer et à faire le mal; quel est le meilleur? »

Ce n'est pas seulement avec les infidèles que nos bons sauvages savent se défendre; un bon nombre d'entre eux ne craignent pas même les protestants anglais, ils savent ne pas rougir de leur religion et rendre raison de leur foi, quand ils sont attaqués par ces derniers. Quelquefois ils commencent eux-mêmes la polémique; en voici un exemple: Un sauvage catholique causant de religion avec un anglais protestant, lui dit: « Voilà deux prières; l'une est très ancienne, l'autre tout-à-fait nouvelle; « quelle est la meilleure? dis-moi comme tu penses. — Il est vrai, répondit « le protestant, que ta prière est plus ancienne que la nôtre; mais les prêtres « ont gâté la religion, c'est pourquoi nous prions d'une autre manière que « vous. — Y as-tu bien réfléchi, reprit le sauvage, la terre, le soleil et la lune « ne sont-ils pas les ouvrages du Grand-Esprit? ils existent depuis le com- « mencement du monde. Tout ce que nous voyons est toujours le même, rien « ne se gâte, rien ne change. La prière serait-elle le seul de ses ouvrages que « le Grand-Esprit aurait laissé gâter? je ne le croirai jamais. » Voici une autre forme de controverse: « Tu crois tout ce que les prêtres vous disent, disait un anglais à un sauvage catholique, ils ne vous prêchent pas la « parole de Dieu, ils vous trompent; si tu savais lire, tu verrais dans le li- « vre de Dieu la parole de Dieu, et tu ne croirais plus à celle des robes noires. « — Assurément, reprit le sauvage, il n'y a pas grand avantage à savoir « lire; ce n'est pas toujours celui qui connaît le livre qui se conduit bien. Nos « robes-noires nous disent au nom du Grand-Esprit: tu ne mentiras pas, tu « ne voleras pas, je trouve cela bon; tu ne seras point adultère, je trouve « cela bon, je le crois sans connaître le livre. Toi, tu sais lire, tu vois ces cho- « ses dans le livre du Grand-Esprit, tu vois qu'il ne faut avoir qu'une femme, « et cependant tu n'en tiens pas compte; car combien de femmes n'as-tu pas « perdues? ce n'est donc pas un grand avantage de savoir lire. » Le protestant garda le silence, et sa femme qui était là disparut comme un trait. Voilà comme le sauvage, au lieu de s'arrêter à des réponses inutiles, va droit au but et frappe le coup à l'endroit faible. C'est là généralement sa

manière

manière de raisonner, comme vous pouvez le voir par les traits que je viens de vous citer. Combien il serait facile de développer dans ces bons sauvages l'esprit naturel que la Providence leur a conservé, si la lumière de la vérité pouvait briller plus souvent à leurs yeux! Quand donc pourrons nous dire: *Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam, habitantibus in umbra mortis lux orta est eis.* Hâtons ce moment par nos soupirs et nos prières.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

J.P. Choné, S.J.

27e Lettre.

Le P. Hanipaux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au Supérieur général de la même Compagnie.

Ste Croix, Ile Manitouline, 9 Février 1847.

Mon très Révérend Père,

P. C.

Je viens de passer trois mois seul à Ste Croix, depuis la Toussaint jusqu'au 1er Février. Durant ce temps le P. Choné visitait et évangélisait les sauvages et les blancs de la Grande-Baie ou Owen's sound, les sauvages de l'île Beausoleil et les blancs de Penitanguichine. Dieu a béni ses travaux: les sauvages surtout se sont trouvés heureux d'entendre parler de la religion dans leur propre langue sans le secours d'aucun interprète; c'était la première fois qu'ils avaient cette consolation. Pendant cette excursion du Père Supérieur, j'ai gardé le village de Ste Croix, et j'ai commencé la visite des peuplades plus rapprochées de ce centre. Je croyais d'abord que la faiblesse des sauvages et leur indifférence étaient sans remède: je les regardais comme incapables d'une vertu généreuse; cependant, celui qui peut changer les pierres en vrais enfants d'Abraham, change aussi quand il le veut les sauvages en vrais disciples de Jésus-Christ. Ceux d'entre les nôtres qui étaient marqués depuis quelques années du sceau du baptême et qui sommeillaient en quelque sorte depuis lors, sous les dehors d'une religion pure-

ment

mens extérieures se réveillent enfin. Plusieurs ont fait des chûtes, mais ils se relèvent honteux et affligés d'être tombés ; ils promettent avec fermeté une haine constante à la boisson enivrante. En rendant plus fréquents leurs rapports avec le missionnaire chargé de les conduire, et en se nourissant plus souvent aussi du pain des forts, ils persévéreront, je l'espère, dans leurs saintes dispositions.

Dieu, mon très Révérend Père, s'est déjà choisi parmi ces sauvages des cœurs qui ne veulent plus vivre que pour lui, qui sont pleins d'aversion pour les moindres péchés et avides de souffrir pour Notre-Seigneur Jésus-Christ ; des cœurs qui mettent toute leur étude à s'abaisser sans cesse en la présence de [illegible] pour imiter le Fils de Dieu qui a paru si anéanti sur la terre. Ils sentent que la chair de Jésus-Christ est la nourriture des ames, ils la désirent, ils la reçoivent avec avidité ; ils gémissent de ne pas assez aimer le Sauveur qui nous témoigne toujours un si grand amour. Il en est un grand nombre qui, récemment sortis des entraves du péché, marchent maintenant avec joie dans la liberté des enfants de Dieu et goûtent une paix qu'ils n'avaient jamais connue. Beaucoup d'entr'eux, sans qu'on le leur ait appris, répètent souvent ce que disaient tant de fois les anciens Patriarches : *Vivit Dominus in cujus conspectu sto.* Des agents protestants demandent quelquefois à ces sauvages le serment de fidélité dans l'emploi qu'on leur confie ; ils répondent : « Moi je ne fais point de serment « je suis ou de mon Maître, c'est assez pour moi. *Tebenimeit ni Wabamik.* »

Il y a quelque temps un vieux sauvage était venu de six lieues pour se confesser ; je lui avais dit de communier à la messe le lendemain. Je célèbre la sainte messe, mon sauvage ne se présente pas à la Communion. Après la messe il vient me trouver et me dit : « Je n'ai point communié, mon Père, comme tu me l'avais « dit. — Pourquoi ? lui demandai-je. — C'est que je suis vil comme la « poussière, me dit-il ; j'ai vieilli dans le péché, je suis connu du Grand-« Esprit méchant comme je suis : il faut que je fasse pénitence avant « de le recevoir dans mon cœur. »

Ces nouveaux enfants de la foi ou du moins plusieurs d'entr'eux

s'efforcent

s'efforcent de se bien pénétrer de l'essence de la Religion en cherchant à accroître leur instruction. Il faudrait que nous eussions déjà à leur donner des livres dans leur langue pour satisfaire cette faim qu'ils ont d'apprendre. Voici les questions que vint me faire un sauvage il y a trois semaines : « Est-ce qu'il n'y avait pas d'autres personnes sur la terre qu'Adam « et Ève dans le commencement du monde ? — Combien Adam et Ève ont-« ils eu d'enfants ? — Comment la terre s'est-elle peuplée dans ce temps-là « et après le déluge ? — Comment les enfants d'Adam et d'Ève et ceux de « Noé se sont-ils mariés ? — Est-ce dans cette terre-ci des sauvages que l'ar-« che de Noé s'arrêta ? — Les hommes qui sont arrivés les premiers dans « ces pays-ci apportèrent-ils des outils, ou bien les a-t-on inventés sur les « lieux ? » Je lui répondis à tout le mieux que je pus ; il me dit à la fin : « Je suis content : il y a longtemps que je voulais parler au Prêtre pour « cela. » Nous avons un petit abrégé du Nouveau Testament fait par un Missionnaire, beaucoup de sauvages l'ont toujours entre les mains pour le relire et le méditer.

Voilà, mon très Révérend Père, nos sauvages du centre. Combien d'autres dans toute l'île et au-delà ignorent complètement la Religion, sans parler de ceux qui sont tout-à-fait dans l'infidélité ! Combien de malheureux jetés sur les bords du lac et dans les bois, conservent encore le caractère de la régénération qui leur fut imprimé par le Missionnaire à son passage, mais n'ont de la religion que le baptême et le souvenir qu'ils l'ont reçu ! Ils ne savent même pas ce que c'est que le signe de la Croix. Dans une réunion de sauvages qui eut lieu dans le mois d'Août dernier à Manitouaning pour les présenter, nous trouvions par centaines ces pauvres âmes délaissées depuis leur baptême. *Mittat operarios in messem suam !* Elles seront enfin secourues.

Daignez, mon très Révérend Père, recommander à Dieu le pauvre missionnaire qui vous écrit humblement ces lignes et qui se jette aux pieds de votre Paternité en lui demandant de vouloir bien lui donner sa bénédiction.

M. J. V. Lampaux. S. J.

28e Lettre.

Le P. Jaffré, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R. P. Provincial à Paris.

Sandwich, 19 Mars 1847.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je connais le vif intérêt que vous portez à notre mission du Haut-Canada, et le désir que vous avez de la voir fleurir et porter des fruits abondants de bénédiction; c'est ce qui me détermine à vous faire part de quelques observations qui vous feront connaître de plus en plus nos besoins et le genre de secours qui nous conviendrait.

Déjà vous savez que l'état de la Religion n'est pas le même dans les diverses contrées du Canada. Le Bas-Canada est presque tout catholique et possède un Clergé assez nombreux, alimenté par les Séminaires de Québec et de Montréal. Dans le Haut-Canada au contraire la population catholique est en grande minorité; il n'y a que quelques prêtres dispersés çà et là, incapables de suffire aux besoins les plus pressants, et sans espérance de pouvoir se recruter, puisqu'il n'existe encore ni grand, ni petit séminaire. Nous avons, il est vrai, quelques paroisses canadiennes qui, comme celle de Sandwich, sont presque toutes catholiques; mais elles sont en bien petit nombre, et encore dans ces paroisses même les hommes en place, les commerçants, les personnes riches et influentes sont presque toutes hors du catholicisme: Tout ce qui nous environne est protestant, et l'on peut voyager plusieurs jours de suite sans rencontrer une seule famille catholique, quoique l'on trouve presque partout des habitations. Le Haut-Canada ou le Canada de l'Ouest est un pays qui se forme; on y bâtit continuellement des villes, des bourgades, on ne se contente plus d'habiter le long des fleuves, on s'avance de plus en plus dans les terres. Outre l'accroissement de population qu'il reçoit chaque année des nouvelles naissances locales,

il reçoit encore celui des nouvelles émigrations qui sont fort nombreuses. Mais où en sont tous ces peuples pour la Religion ? Hélas mon R. Père, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient dans un état florissant. La partie d'origine française ou irlandaise qui est catholique, réclame les secours les plus assidus et les plus multipliés : l'éducation première de ces bons canadiens, leur mélange avec les hérétiques, la disette des prêtres ont laissé parmi eux une grande ignorance et les exposent à mille dangers de séduction. L'autre portion que j'appellerais celle des nouveaux-venus, ou celle des émigrés anglais et allemands, est un composé de toute sorte de sectes : il y a des Episcopaliens, des Presbytériens, des Méthodistes, des Baptistes, etc. Tous sont divisés entr'eux et ne s'accordent que pour combattre les Catholiques. Leurs ministres sont en grand nombre et ils ont des temples partout ; telle ville ou telle bourgade qui n'aura aucun prêtre, aucune église, aucune chapelle catholique, aura en revanche quantité de prêches et de prédicants. Ces ministres du protestantisme ne travaillent pas seulement à retenir leurs partisans dans l'erreur ; ils cherchent aussi à y engager les autres ; ils ont surtout grand soin d'étudier les démarches des prêtres catholiques pour en arrêter les effets, ou pour les imiter à l'avantage de leurs sectes. Ainsi parcequ'ils nous voient étendre l'action catholique par le ministère des missions, eux aussi s'efforcent d'étendre leur propagande en allant partout, et en s'organisant de manière qu'il n'y ait aucun hameau qui échappe à leurs visites ; comme ils voient que nous travaillons à procurer à la jeunesse des instituteurs catholiques, ils mettent tout en œuvre pour s'emparer eux-mêmes des écoles et y installer des pédagogues protestants. Malheureusement ils n'y réussissent que trop ; il leur est beaucoup plus facile qu'à nous de trouver des sujets capables d'enseigner, et les ressources pécuniaires ne leur manquent pas. Ce que je dis des écoles, je le dis également des charges et de toutes les positions materiellement avantageuses ; presque toujours elles deviennent le partage des protestants, soit parce que les hommes du gouvernement sont bien aises de donner à leurs co-religionnaires cette marque de préférence, soit parce que les catholiques ne savent comme eux se produire ni s'avancer par leurs intrigues.

De

De tous ces faits, mon R. Père, vous conclurez avec nous que c'est une œuvre tout-à-fait digne des enfants de la Compagnie de travailler au salut de ces malheureux hérétiques, et que si la religion catholique ne s'empare au plus tôt de cette classe dominante, elle ne sera dans ces contrées que la religion des pauvres et des faibles; mais, pour travailler efficacement à cette grande œuvre, il nous faudrait des secours qui nous manquent presqu'entièrement. Le clergé séculier est ici si peu nombreux qu'il lui est impossible d'étendre son influence sur cette masse de protestants. Dans tout le diocèse de Toronto, qui est si vaste, il faudrait au moins une centaine de prêtres séculiers, et il y en a à peine douze. Vous savez que le nombre de vos enfants qui travaillent dans ce diocèse est encore beaucoup plus petit; nous vous conjurons donc de l'augmenter en nous envoyant de nouveaux ouvriers, et, s'il vous est possible, des ouvriers versés dans les deux langues, française et anglaise. Quand on ne parle ici que le français, on est réduit à n'être d'aucun secours pour une grande partie de ceux parmi lesquels on vit; on est réduit, malgré soi, à exclure en quelque sorte des églises catholiques ceux qu'il importerait le plus d'y attirer; car jamais les protestants anglais ou irlandais ne concevront l'idée d'aller dans une église où l'on ne prêche pas dans leur langue. Nous en avons un exemple à Sandwich où l'on n'a pas encore vu les protestants anglais assister à nos offices, parceque le R. P. Supérieur, qui est chargé de cette paroisse, ne peut prêcher qu'en français. Je connais même telle famille irlandaise catholique qui, le Dimanche, quitte notre paroisse et se rend au Détroit afin d'y entendre le sermon. Après des missionnaires parlant anglais, le besoin le plus pressant qui se fait sentir ici, c'est celui de quelques Frères de la doctrine chrétienne et de quelques Sœurs capables de tenir les écoles. Daigne le Seigneur vous fournir les moyens de nous procurer ces secours, et alors nous aurons assez de force pour lutter avec avantage contre tous les ennemis que nous avons ici à combattre!

Voici maintenant quelques petits détails sur nos œuvres. Quoique nous soyons dans l'impuissance de faire parmi les protestants autant de bien qu'il serait à désirer, cependant nous avons la consolation d'obtenir un certain nombre d'abjurations. Depuis deux ans que je suis

à

à Sandwich, il y en a eu près d'une vingtaine, et avant mon arrivée il y en avait eu plusieurs autres. Nous en avons compté un plus grand nombre encore à Ambersbury, à la Belle-rivière et à Chatam où nous faisons souvent des excursions; mais c'est surtout dans les missions que nous avons données l'année dernière que l'action de la grâce s'est manifestée davantage, et que nous avons recueilli des fruits abondants de bénédiction. Plusieurs paroisses catholiques ont été entièrement renouvelées, et bon nombre de protestants ont ouvert les yeux à la lumière de notre sainte foi: dans la seule paroisse de la Rivière-à-Trauche, près de Chatam, nous avons eu le bonheur d'en admettre une quinzaine dans l'église catholique, en moins de quinze jours. Un autre heureux résultat de ces missions, c'est d'avoir déterminé les habitants de Chatam à bâtir une église digne de la majesté du culte catholique. Avant la mission, cette ville, deux fois plus populeuse que Sandwich, n'avait pas même une chapelle où l'on pût célébrer; on y voyait quatre temples pour le culte protestant, et notre sainte Religion n'y avait point le plus petit sanctuaire, de sorte que, quand j'y entrai, je ne savais où loger, ni où commencer les exercices de la mission. Jusque là les catholiques étaient comme cachés et inconnus les uns aux autres; mais une fois la mission commencée, ils se montrèrent, se reconnurent, s'encouragèrent mutuellement. Il en vint aussi des campagnes voisines, et leurs bonnes dispositions augmentèrent avec le nombre. Bientôt le missionnaire leur parla de bâtir une église; c'était leur plus grand désir; ils objectaient seulement l'insuffisance complète de leurs moyens pour une telle entreprise. Le missionnaire leur dit d'ouvrir une souscription à laquelle les protestants seraient eux-mêmes priés de prendre part; mais que de peine n'eut-il pas à les y résoudre! Ils n'osaient, répondaient-ils, se présenter chez les protestants, parcequ'ils avaient l'assurance d'en être mal reçus. Leur défiance fut encore bien plus grande quand ils apprirent que le ministre épiscopalien venait d'annoncer du haut de sa chaire que c'était un péché mortel d'aider les catholiques à bâtir une église: la preuve en est évidente, avait-il dit, le Papisme est fondé sur le meurtre, dès le commence-

ment

mem il s'en fait gloire de faire des martyrs, et aujourd'hui encore
ces prêtres ne vivent que de l'argent qu'ils extorquent du peuple pour l'ad-
ministration des Sacrements. Ce discours les avait tellement terrorisés
qu'ils voulaient renoncer au projet de souscription. Sur le point de voir
tout manquer, le Missionnaire s'anima d'un nouveau zèle, il insista
avec force pour qu'on allât au plus tôt dans toutes les maisons de la
ville demander des souscriptions; il s'attacha à prouver que jamais oc-
casion ne serait plus favorable pour le succès, que le concours empressé
des protestants à nos instructions montrait assez, qu'ils ne nous é-
taient pas hostiles, et que l'extravagance des assertions de leur minis-
tre aurait dû achever de les bien disposer envers nous, loin de les aigrir.
Ces raisons déterminèrent enfin trois ou quatre des plus notables à faire
un essai; ils allèrent un peu en tremblant, présenter leur requête chez
quelques protestants qu'ils pensaient mieux disposés, très-plus de s'ar-
rêter là si l'accueil n'était pas satisfaisant. Il n'en fallait pas davan-
tage: ce premier pas fut si heureux, qu'il décida pour tous les autres.
Ce qu'ils avaient obtenu dans les premières maisons leur avait don-
né la mesure de ce qu'ils pouvaient espérer des autres, et ils n'auraient plus
voulu en laisser une seule sans la visiter. En très peu de temps la souscription
s'éleva à dix mille francs, et les protestants y figuraient pour les deux tiers.
Une bonne partie de cette somme a déjà été réalisée, des matériaux ont été
achetés, et aux beaux jours prochains on commencera la maçonnerie.
Malheureusement il n'y a là aucun prêtre pour conduire l'ouvrage, et sou-
tenir le zèle des souscripteurs. J'espère néanmoins que tout ira à bonne fin.

D'après ces expériences j'ai acquis la certitude que le genre de nos
missions contribuerait efficacement à la régénération du pays: c'est le
moyen qui réussira toujours le mieux à convertir les protestants comme
les autres. Des années entières de pures controverses n'en gagneront pas
à beaucoup près autant qu'une ou deux semaines de sermons sur les
grandes vérités, entremêlés d'un exposé clair et précis de la foi. Il nous a
été impossible cet hiver de reprendre ce genre d'exercices, parceque le minis-
tère ordinaire absorbe entièrement notre petit nombre et l'accable.

Je ne vous parle pas des missions de nos Pères parmi les sau-
vages de ce Diocèse, parceque elles vous sont aussi connues qu'à moi.

J'ai

J'ai l'bonneur d'être avec le plus grand dévouement, etc.

J. Jaffré. S.J.

29e Lettre.

Le P. Lanipaux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R.P. Provincial à Paris.

Ste Croix, île Manitoulaine, 8 juillet 1847.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je viens de faire, dans la dernière quinzaine du mois de Juin, un voyage ou une visite de missionnaire chez les Sauteux des environs du lac Nipissing, à 40 lieues environ de Ste Croix. J'avais pour conducteurs et pour rameurs trois sauvages de Manitoulin. Après avoir fait une quinzaine de lieues sur le lac Huron, nous entrâmes dans la rivière appelée rivière des Français parceque, dit-on, elle servait autrefois de passage aux Français qui venaient de Montréal au lac Huron. Cette rivière, jusqu'au lac Nipissing, n'est qu'une chaîne de petits lacs qui se déchargent l'un dans l'autre par les écluses qui les séparent. Ils sont bordés de rochers escarpés dans les fentes desquels on remarque des arbres d'une belle végétation. Inutile de vous dire qu'à chaque rapide ou écluse, il faut transporter les bagages et le canot lui-même jusqu'à une distance plus ou moins éloignée. A peine entrés dans cette rivière, nous fûmes assaillis par de nombreux bataillons de maringouins et de moustiques qui me mirent la tête et les mains tout en sang. Quand nous arrivâmes à Nipissing, j'avais la figure si enflée, que mes yeux pouvaient à peine s'ouvrir pour me conduire.

Le lac Nipissing, qui paraît avoir une étendue de 20 lieues de long sur 5 de large, est rempli de poissons de toute espèce. Il est à fleur de terre; on dirait une nappe d'eau dans une vaste plaine. C'est sur l'un des bords de ce lac que je trouvai les sauvages que je cherchais;

j'en

j'en avais vu plusieurs l'automne dernier à Manitwaning: ils étaient du nombre de ceux qui m'avaient dit: « Nous ne voyons jamais de «prêtre, excepté quand nous sommes ici.» Il y a quelques mois, le bruit avait couru parmi eux, je ne sais pourquoi, que vers le 15 Mai, le missionnaire viendrait les visiter; mais comme le temps était passé, ils avaient perdu l'espérance de cette visite. Cependant quand nous aperçumes les tentes de ces sauvages campés sur les bords du lac, mes conducteurs me dirent: « Père, élevons un pavillon pour faire connaître «que nous sommes des étrangers venus de loin.» A la vue du mouchoir rouge qui flotte au bout d'une perche, les sauvages de Nipissing accoururent sur le rivage, dans la pensée que c'est le canot qui porte la Robe-noire dont ils avaient entendu parler. Dès qu'ils m'aperçoivent, ils courent à leurs tentes chercher leurs fusils, en reviennent en toute hâte saluer la Robe-noire par plusieurs décharges. Descendu sur le rivage, j'allai donner la main à tous ces bons Indiens selon l'usage du pays; mais je ne pus rien leur dire, j'étais trop ému pour pouvoir articuler quelques mots. Près du lieu où nous avions débarqué se trouvait la demeure de l'agent de la Compagnie pour le commerce des pelleteries: cet agent était absent; mais il avait donné ordre au gardien d'offrir sa maison au prêtre qui viendrait visiter les sauvages. Le gardien, canadien d'origine, vint au devant de moi avec toute sa famille, et, selon les ordres qu'il avait reçus, m'invita à loger chez son maître. J'acceptai volontiers parceque je pouvais trouver là un appartement convenable pour une chapelle; ce fut la chambre même de l'Intendant qui servit de sanctuaire. Les tentes des sauvages étaient toutes dressées près de la maison; il y en avait une douzaine contenant chacune deux ou trois familles. Les adultes étaient au nombre de 60 à 70, parmi lesquels onze infidèles, un méthodiste, et quelques autres protestants qui vinrent camper à quelque distance des catholiques.

Le samedi, 19 juin à 7 heures du matin, je commençai les exercices de la mission par le chant du *Veni Creator* en langue sauvage, puis j'adressai la parole à tous ces bons Indiens, en leur exprimant la joie que j'éprouvais de me trouver au milieu de mes enfants chéris, et en leur annonçant la grâce que je venais leur apporter de

la

la part du Grand-Esprit. Je leur dis l'ordre qui serait suivi pour les exercices spirituels pendant les neuf jours que je devais rester avec eux, leur indiquant qu'il y aurait trois instructions chaque jour pour tous, et deux catéchismes pour les enfants. Ils assistèrent régulièrement à tous ces exercices: cependant ce sont des pasteurs, indifférents par nature et paresseux, et plus d'une fois, après avoir parcouru tout le camp la sonnette à la main pour les convoquer au lieu de la prière, je voyais qu'un certain nombre manquaient à l'appel; alors j'allais les chercher dans leurs tentes où ils étaient couchés sur leurs nattes en livrés au sommeil. Je les réveillais et les amenais devant moi comme des brebis du divin Pasteur. Tous les jours je répétais souvent avec eux l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole, les Commandements de Dieu et de l'Église, et j'en faisais la principale matière de mes instructions. Ils comprenaient les explications que je leur en donnais, et répondaient juste à mes questions; mais tous ne savent pas encore de mémoire toutes ces prières.

Les protestants ne voulurent pas assister aux exercices de la mission, ni même s'approcher de la chapelle; ils se contentaient de regarder de loin ce que faisaient les autres. Les infidèles ne montrèrent point la même résistance à la grâce que la divine Providence venait leur offrir; j'allai les trouver chacun en particulier, je les engageai à venir avec les autres aux instructions, et ils y vinrent presque tous avec assiduité. Sur onze adultes, il n'y en eut que trois qui refusèrent de se préparer au sacrement de la régénération; les autres montrèrent un véritable zèle à s'instruire soit en public, soit en particulier dans les visites que je leur faisais tous les jours. L'un d'eux, avant de se décider à se préparer au baptême, me dit: «Père, si nous nous faisions baptiser «tous les deux, moi et ma femme, ne pourrions-nous pas nous confesser tous «les deux ensemble?— Si vous y consentez tous les deux, lui répondis-je, «il n'y a point de difficulté; cependant après que vous vous serez confessés «tous les deux ensemble, il faudra que chacun de vous se confesse encore «un peu tout seul à la Robe-noire, parceque, vois-tu, tu pourrais avoir «des péchés que tu voudrais laisser inconnus à ta femme, et elle de son «côté, pourrait aussi avoir des fautes qu'elle n'aimerait pas à te faire connaître.

«connaître.» Il comprit cette raison, et se rendit à tous. Je lui expliquai ensuite l'inviolabilité du secret de la confession; je lui dis que pour être baptisé il n'avait pas besoin de se confesser, qu'il lui suffisait d'avoir un repentir sincère de tous ses péchés passés, et qu'après le baptême seulement il serait obligé à la confession. Toutes ces explications lui firent désirer de jour en jour plus ardemment la grâce du baptême, et quand je l'instruisais des mystères de notre Religion je voyais, pour ainsi dire, la foi pénétrer dans son âme.

Le Dimanche 27 juin, j'eus la consolation de conférer le baptême à ces huit adultes et à onze enfants. Après la cérémonie, ces bons néophytes étaient dans une joie admirable: ce n'était plus ces infidèles à figure sinistre et rebutante qui ne regardent la Robe-noire qu'avec des yeux hagards et défiants, c'étaient des enfants joyeux qui venaient avec candeur me demander des avis pour leur conduite, et me prier de leur donner quelque médaille ou quelque image pour souvenir de la grâce qu'ils venaient de recevoir. J'aurais baptisé un adulte de plus, un vieillard septuagénaire, si sa femme au lieu de seconder sa bonne volonté, ne se fût opposée de toutes ses forces à ce qu'il reçût la grâce de la régénération. Ce bon vieillard, venu par hasard de fort loin, était assidu aux instructions, et m'écoutait volontiers lorsque j'allais chez lui pour l'instruire en particulier; mais sa femme n'était pas dans les mêmes dispositions; ma présence la mettait en agitation, et elle ne savait comment se contenir. Dans la crainte de lui déplaire, le vieillard remit à un autre temps l'accomplissement du désir qu'il avait dans le cœur. Quand j'allai lui faire mes adieux, il me prit la main en disant: «Père, «je suis bien aise de t'avoir vu; je n'ai pas pu me faire baptiser cette année, «mais je reviendrai ici l'année prochaine à la même époque, et tu me «baptiseras.»

Quatre jours avant mon arrivée parmi ces sauvages, une jeune fille de 15 à 16 ans était morte sans avoir pu voir le missionnaire. Elle le désirait cependant depuis longtemps, et elle s'était fait transporter de la forêt au village dans l'espérance que la Robe-noire y viendrait bientôt. Quelques instants avant de mourir, elle avait dit à sa mère qui me l'a répété: «Ma mère, je m'en vais; une femme habillée de blanc est

venue

«venue tous-à-l'heure me dire: ma fille, viens avec moi.» Désirant donner à cette jeune fille, qui était catholique, une sépulture convenable, je choisis au milieu de l'endroit ordinaire du camp une enceinte que je fis entourer d'une palissade et que je désignai pour cimetière. J'en fis la bénédiction avec une certaine solennité, et une grande croix fut plantée au milieu pour rappeler à tous que ce lieu était sacré et sous la protection du Grand-Esprit. «On n'enterrera jamais ici, leur dis-je, ni les infidèles, ni les héré-«tiques, ni ceux qui seraient frappés de mort dans l'acte de quelque grand «crime; cette demeure est pour les seuls catholiques, les amis de Dieu.» Immédiatement après cette bénédiction, j'inhumai solennellement le corps de la jeune fille qui était morte avant mon arrivée, et celui d'un sauvage catholique mort depuis deux ans, et dont le cercueil avait été apporté de la forêt ce jour-là même.

Il me fallut enfin quitter ces bons Indiens. Le lendemain de la communion générale et de la cérémonie des baptêmes, après avoir dit la 3ᵉ Messe et béni un mariage, je leur donnai mes derniers avis; puis, parcourant tout le camp, je fis mes adieux à chacun en particulier. Ils me donnèrent du poisson sec pour moi et pour mes gens pendant le voyage et j'entrai dans le canot qui devait me ramener à l'île Manitouline. Tous les sauvages étaient sous les armes au moment du départ, et ils ne cessèrent de faire feu que lorsqu'ils nous perdirent de vue. Nous n'étions pas encore bien éloignés lorsque nous vîmes un canot voguer vers nous à force de rames: c'étaient trois familles de sauvages qui, deux jours auparavant, avaient appris mon arrivée au camp de Nipissing; ils s'étaient embarqués aussitôt, et se rendaient en toute hâte au village. En entendant les décharges des fusils, la pensée leur vint que ce pouvait être le signal du départ de la Robe-noire; à l'instant ils déposent sur le rivage leurs enfants, les vieillards et le bagage, et ils font voler le canot sur l'eau pour nous rejoindre. Voyant bien qu'ils venaient à nous, nous allons aussi à eux, et ils nous racontent leur histoire; puis ils me disent: «Père, nous a-«vons deux enfants qui ne sont pas baptisés, est-ce que tu ne les bap-«tiseras pas? — Certainement je les baptiserai.» Nous allâmes donc vers la troupe laissée sur le rivage, et là, en surplis et en étole,

je

je baptisai sur un rocher nu, comme dans une cathédrale, les deux enfants âgés d'environ 18 mois. Je regrettais beaucoup de partir sans pouvoir prêter le secours de mon ministère à ces bons sauvages qui étaient venus de si loin pour me voir; mais l'obéissance me rappelait ce jour-là même de Nipissing. Avant de les quitter, je leur demandai s'ils ne viendraient pas à Montwaning dans un mois; ils me répondirent tous: « Oui, nous irons; il « y a trop longtemps que nous n'avons pas vu la Robe-noire. » Cette réponse me consola un peu de la peine que j'éprouvais de ne pouvoir pour le moment satisfaire à leurs désirs, et je me séparai d'eux avec l'espérance de les revoir bientôt.

Cette mission de Nipissing m'a donné bien des consolations; mais elle m'a laissé aussi bien des regrets: je quittais trop tôt ces bons Indiens si bien disposés, et qui avaient tant besoin d'instructions plus longues et plus suivies. Que ne nous est-il donné de réunir en villages tous les sauvages qui habitent les bords de ces lacs et de ces rivières! nous pourrions y établir une résidence et leur donner tous nos soins. Mais pour réaliser ce projet, il faudrait faire renoncer ces sauvages aux habitudes d'une vie errante qui leur est très commode, puisqu'elle leur procure sans peine une nourriture abondante dans les bois et dans les lacs; il faudrait les amener à se bâtir des maisons, à cultiver la terre, et le fond de leur caractère est l'indolence et la paresse; il serait surtout nécessaire, pour la réalisation de ce projet, d'avoir le consentement de la Compagnie du commerce des pelleteries; mais ces Messieurs s'opposeront toujours à ce qu'on retire de la chasse ces pauvres sauvages; ce serait affaiblir considérablement leur commerce. Ce que nous pouvons faire de mieux pour le moment, c'est de donner là tous les ans une ou deux missions à des époques fixes. La Compagnie du commerce des pelleteries favorisera cette manière d'agir; elle trouve ses intérêts à ce que les sauvages soient religieux, parceque alors ils ne manquent point à leurs paroles, et sont fidèles à acquitter les dettes qu'on sait leur faire contracter.

Je suis, mon R. Père, avec le plus profond respect, etc.

J. Lanipaux. S. J.

30e Lettre.

Le P. Dominique du Ranquet, Missionnaire de la Cie de Jésus dans le Haut-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Ile Walpole, 26 juillet 1847.

Mon Révérend Père,

P. C.

La foi parmi nos Indiens ne se propage guères par l'effet de la prédication sur des masses; elle s'étend peu-à-peu d'un membre d'une famille aux autres membres; d'une famille à une autre; et souvent le premier favorisé du don de la foi dit des choses admirables de la première action de la grace sur son cœur. Le P. Chazelle était extrêmement avide de ces récits dans lesquels nos néophytes exposent avec l'abandon des enfants les voies de Dieu dans leur conversion. Combien de fois, en lui servant d'interprète, j'ai admiré ce trait de son zèle! Dans le courant de l'été qui précéda sa mort, il avait fait venir des bords les plus éloignés du lac Huron, pour visiter les sauvages de l'île Walpole, un chef Sauteux dont les exemples et les leçons paraissaient avoir laissé une profonde impression dans la tribu de Port-Sarnia pendant le séjour qu'il y fit il y a quelques années. Ce chef parait même avoir été l'instrument principal de la divine Providence dans la conversion des premiers sauvages baptisés par le P. Chazelle en 1844. Maintenant, dans une petite île à l'est de la grande Manitouline et près de Penitanguishine, il est le soutien de la foi dans son village, et préside à la prière; comme l'âge lui a ôté son ancienne vigueur, le P. Choné vient d'établir son fils catéchiste. Le nom du vieillard est Atagheswinini; l'histoire de sa conversion présente un de ces traits dont j'ai parlé; il la raconta devant moi au P. Chazelle qui fut si frappé qu'il voulut aussitôt l'avoir par écrit; il me chargea de ce travail; je le donne aujourd'hui tel que je viens de le retrouver dans mes papiers:

« Anciennement je faisais comme les sauvages; je prenais « part à toutes leurs jongleries. J'ai été à la guerre, je me suis battu;

je

« je n'avais jamais peur. Si quelqu'un me défiait, je me battais avec lui. Je « ne connaissais pas la prière ; mais quand je voyais des Blancs mal faire, « je ne craignais pas de les reprendre. »

« Une fois, au temps où mon fils était grand comme cela, (il me- « la main à la hauteur de la ceinture) je tombai malade ; toutes les méde- « cines et jongleries sauvages furent employées pour me guérir ; mais loin « de là, je sentais toujours le mal augmenter. Enfin il me sembla que j'al- « lais mourir ; j'étais étendu sur ma natte sans mouvement, je respirais « à peine, mon haleine était courte, pressée, convulsive. Voilà que je « meurs, pensai-je bien décidément. Ma femme était assise dans la ca- « bane ; je fis un dernier effort, je lui parlai, je lui dis : Voilà que je meurs, « je ne vivrai plus ; eh ! bien n'importe, toi tu vivras et notre enfant aus- « si vivra ; tu ne seras pas trop malheureuse, notre fils peut déjà t'ai- « der, il aura soin de toi. Elle me répondit rien ; je lui dis : Couvre-moi « la tête, je vais mourir. »

« Tandis que j'étais ainsi étendu, les yeux couverts, tout-à- « coup, assurément je ne dormais pas, ce n'était point un songe « ordinaire, je vis un chemin qui montait droit au ciel ; je me trouvai « au pied de ce chemin ; ma cabane disparut, je ne sentais plus aucun « mal. Je me dis : oh ! je monterai par là ! Je me mis donc à marcher, et « je continuai ainsi longtemps. Enfin je laissai la terre bien loin au-des- « sous de moi ; je ne distinguais plus les hommes, ni leurs habitations, ni « les arbres. Après avoir marché longtemps encore, je ne vis plus qu'un « rond qui alla toujours en diminuant. J'aperçus de loin deux hommes « qui descendaient, je reconnus que c'étaient deux Français ; en me- « voyant, ils dirent : Oh, oh ! voici un sauvage ! Où vas-tu donc ? ajoutèrent- « ils. Je vais en haut, répondis-je. C'est bien, mon frère, dit l'un d'eux ; « monte, monte toujours, on ne voit guères de sauvages monter par ce « chemin ; courage ! Il tenait une planche et quelqu'outil ; je compris « qu'il était chargé de réparer le chemin. Ainsi nous nous croisâmes ; « ils descendaient vers la terre. Cette rencontre me réjouit et m'encou- « ragea : je m'élevai longtemps encore. Déjà la terre avait entièrement dis- « paru ; je voyais devant moi un jour de plus en plus brillant ; ce n'était « pas celui du soleil. En ce moment l'esprit de Dieu tomba sur ma tête :

garde-toi

«garde-toi, me dit-il, de détourner la vue, tu vas voir quelque chose de terri-
«ble. En effet, j'aperçois, semblable à un arbre tombé en penché vers un a-
«bîme, une branche de chemin qui s'éloignait à la gauche; je ne pouvais
«en voir qu'un bout; au-delà ce n'était que ténèbres. Je vis se pressant
«sur le chemin un grand nombre d'hommes et de femmes; ils se succédaient
«rapidement, et disparaissaient perdus et précipités sans doute dans les té-
«nèbres. Je fus saisi d'horreur à la vue de leur malheur et d'une si affreuse
«nuit. Lorsque je levai les yeux vers le chemin que je suivais, oh! qu'il me
«parut beau et brillant! Je me hâtai, montant toujours. La lumière
«que je voyais devant moi devint peu-à-peu si brillante, qu'enfin je ne pus
«absolument y fixer les yeux; je fus contraint de m'arrêter. Je découvris
«pourtant bien loin au-dessus de moi, au centre de la lumière, une porte;
«et en même temps j'entendis une voix, celle de celui qui gardait cette
«porte. — Prétends-tu arriver jusqu'ici? s'écria-t-il. — Eh! oui, répondis-je,
«c'est pour cela que j'ai quitté la terre et que je marche depuis si longtemps.
«— Non, tu n'entreras pas, car rien de souillé ne passe au-delà de cette por-
«te; va donc d'abord te purifier; rejette tout ce qu'il y a en toi de souillé,
«retourne sur tes pas, descends de nouveau vers la terre; tu y trouveras
«la Prière, la prière Catholique (du Français). C'est par la prière que tu
«deviendras pur, alors tu seras digne d'entrer par cette porte.»

« Ces paroles ne me troublèrent pas, elles me remplirent
«d'espérance et de courage; je sentais combien j'étais indigne d'avancer au-
«delà; je vis mon âme toute couverte de la souillure de mes méchantes
«actions. J'obéis à la voix, je retournai sur mes pas. Je descendis rapide-
«ment; je vis de nouveau le chemin couvert de ténèbres, je le passai. Enfin
«bien loin encore la terre m'apparut comme un point noir; à mesure
«que j'approchais il devenait plus grand, de la forme d'un disque, d'une
«boule; enfin je distinguai les eaux, les terres, les forêts, les plaines, enfin le
«pavillon planté près des cabanes. Les Wigwams, les sauvages que je
«voyais par le dessus de la tête, paraissaient comme de petits insectes
«ronds et plats qui rampent sur la terre. Les formes devenaient de plus
«en plus distinctes: enfin je reconnus les hommes; je mis le pied sur la
«terre; le chemin disparut, je me retrouvai dans mon wigwam, étendu
«comme j'étais avant; mais mon cœur était plein de joie. Je parlai

à

«à ma femme : — Oh! que j'ai été loin! lui dis-je; le Grand-Esprit nous a «fait grande charité; je ne mourrai pas, je vivrai. — Qu'est-ce donc? «me dit-elle. — Va bien vite, répliquai-je, avertir les Chefs et les Anciens «de notre tribu; dis leur: Le malade désire vous voir tous réunis dans sa «cabane.»

«Les Chefs et les Anciens avertis remplirent bientôt ma cabane. «Chacun en entrant me tendait la main en me disant: Bonjour, et allait «prendre sa place autour du wigwam; ils se tenaient là assis en silence «comme ils font lorsqu'ils se préparent à faire la jonglerie pour un ma- «lade. — Mes Chefs, et vous, Anciens, je vous ai fait avertir, ce n'est «pas que j'aie rien à vous demander; c'est seulement pour vous dire ma «résolution. J'ai été bien loin, j'ai été vers le Ciel; ce n'était pas dans le «sommeil, il me semble; peut-être ai-je perdu connaissance. Je ne saurais «dire combien ce que j'ai vu est beau; mais, j'ai entendu cette parole: «Fais-toi chrétien, et je veux me faire chrétien. Voilà ce que j'avais à vous «dire; dites-moi à votre tour ce que vous pensez. — Oh! diront-ils, garde- «toi de faire ce que tu viens de dire: autrefois des sauvages s'étaient faits «chrétiens; l'un d'eux mourut; il s'éleva en effet vers le Ciel; mais arrivé «à la porte, il rencontra le Messager du Grand-Esprit qui lui dit: Que «viens-tu chercher ici? l'homme à la peau blanche entre seul ici; pour toi, «peau rouge, j'ai préparé un autre chemin. Ce sauvage avait pourtant «été chrétien; il revint à la vie et il dit aux sauvages: Le Grand-Esprit ne «veut pas que nous sauvages, nous soyons chrétiens; il a sur nous des «desseins tout différents. Garde-toi donc, me diront les Chefs, garde-toi de «prendre la Prière; ne renonce pas aux bénédictions que le Grand-Esprit «prépare à notre race. Mais, répondis-je, j'ai entendu la voix du Grand- «Esprit, et il m'a dit: Fais-toi chrétien, et tu entreras au Ciel.»

«Les vieillards redoublèrent leurs murmures et les signes de l'hor- «reur que leur inspirait ma résolution. Je désespérai de les vaincre, d'obtenir «leur approbation: Eh! bien, leur dis-je, je ne prendrai pas la prière; peut- «être en effet ce qui m'est arrivé n'est-il qu'un songe. J'envoyai chercher «de l'eau de feu; ils burent tous un peu et se retirèrent.»

«Je guéris, je continuai à suivre les pratiques sauvages; j'ou- «bliai entièrement la vision que j'avais eue et la pensée de me faire chré-

tien.

«tien. Quatre ans se passèrent ainsi. Vers l'automne de la troisième an-
«née, je tombai dans une profonde tristesse; moi-même je n'en connaissais
«pas la cause; je changeais de camp, je voyageais; mais la tristesse me
«suivait partout. J'allais à la chasse, et je revenais bientôt à mon wigwam,
«et je restais là; la conversation avec ma famille ne me consolait pas. Tous
«ceux qui me voyaient avaient compassion de moi; tous les sauvages savaient
«ma tristesse. A peine pouvais-je prendre quelque nourriture. Cet état dura
«tout l'hiver. Au temps où l'on fait le sucre, j'étais avec ma femme dans
«le bois; nous venions d'y faire notre cabane à sucre. Un jour, j'allai au poste
«anglais pour acheter quelques provisions; les officiers m'offrirent de l'eau
«de feu: le soir je retournai au bois presque ivre. A une certaine distance,
«fatigué, ne pouvant plus marcher, je me couchai dans la neige; deux
«Français cherchèrent à me décider à marcher encore. Transporté dans ma
«cabane, je devins extrêmement malade, en quelques jours je me trouvai
«presque expirant. Les Anciens furent appelés; ils vinrent avec le *Chichig-*
«*wa*; ils suspendirent dans ma cabane leurs sacs de médecine me firent
«les chants et cérémonies accoutumées; je n'éprouvai aucun soulagement.
«Etendu sans mouvement et respirant à peine, je fis signe à ma femme
«de me couvrir le front; elle le fit et je n'attendais que la mort.

«Tout-à-coup je sens, comme une goutte tombée du ciel dans
«mon cœur, le souvenir de la vision que j'avais eue quatre ans auparavant;
«je me rappelai tout ce que j'avais vu et entendu. Oh! me dis-je à moi-
«même, voilà que je meurs; mais, que vais-je devenir? je n'irai point
«au Ciel; je n'ai pas fait ce que le Grand-Esprit m'a commandé je lui
«ai désobéi. Serait-il encore temps? Le Baptême me serait-il accordé à
«moi si méchant? Oh, si je pouvais encore! »

«Dans la cabane se trouvait une sauvagesse mariée à un
«Français. Je fis un effort et je pus lui dire: Crois-tu que si je faisais
«avertir le Français, il voulût me donner le Baptême? Ne dira-t-il pas:
«il a été trop méchant. — Oh! sans doute, dit la sauvagesse, le Français
«viendra, il te baptisera — Va donc, lui dis-je, avertir N., mon beau-frère,
«il ira parler au Français. Mon beau-frère entra bientôt, il confirma
«l'espérance donnée par la sauvagesse. Il manquait de souliers pour le
«voyage, je lui donnai les miens: il partit. Que le temps jusqu'à son-

retour

«retour me parut long! N'arrive-t-il pas? disais-je sans cesse à ceux qui «se trouvaient auprès de moi. Enfin, le voici, il entre: As-tu vu le Français? «Viendra-t-il? lui dis-je aussitôt. J'ai vu le Français, répondit le sauvage; «j'ai vu aussi A. (l'agent Anglais), ils se sont parlé; ils ont dit: il ne «faut pas baptiser ce malade, ce mauvais sauvage: il demande le Bap- «tême parce qu'il est malade; s'il guérit, il retournera à toutes ses jongle- «ries. Cette nouvelle heurta rudement mon cœur; je perdis tout ce que «l'espérance m'avait donné de consolation; en, tourmenté des plus tristes «pensées, je voyais déjà mon dernier moment. Que mon sort est affreux! «me disais-je à moi-même; que vais-je devenir? J'entrai dans l'agonie, «on jeta un voile sur mes yeux. C'était à l'entrée de la nuit. Tout-à-coup «m'apparut tout proche un homme; il avait une robe de toile parfaite- «ment blanche, et sur la tête un bonnet élevé qui se divisait en deux «pointes. Lorsque je vis depuis Mgr l'Evêque Mac-Donnald: voilà bien, me «dis-je aussitôt, la coëffure que j'ai vue. Il était élevé au-dessus de terre, «d'une très belle taille, il avait les mains jointes. Il m'adressa ces mots: Oh «que vous êtes méchants, tous tant que vous êtes! Vous ne feriez pas mê- «me charité à un enfant de 4 ans: tu as demandé le baptême, et personne «qui ait eu pitié de toi. Il n'y a que le Grand-Esprit qui fasse charité; «il t'a aimé, il voit les bonnes pensées de ton cœur, il voit ton repentir, «il voit que tu rejettes tout le mal qui est dans ton cœur: rien ne lui «est impossible; demain à midi lorsque tu verras le soleil par le haut «de ta cabane, déjà tu seras chrétien. L'homme qui me parlait dispa- «rut aussitôt; je sentis dans mon cœur une grande joie, je ne souffrais «plus. Je me découvris le visage et je dis à ma femme: Le Grand-Esprit «nous fait Charité; demain je serai baptisé. Sa mère qui était assise «auprès d'elle dit alors: Oh! voilà qu'il n'a plus sa raison. — Je n'ai «pas perdu la raison, lui dis-je; vous verrez demain la vérité de ce que «je vous annonce.»

«Je me couvris encore le visage; le personnage que j'avais vu «m'apparut encore. Il tenait posé sur un plat, un cierge. S'étant «abaissé vers moi, il le posa sur ma poitrine; mon cœur fut aussitôt dé- «livré de toute tristesse et de tout mal. L'homme disparut, me laissant «consolé, plein de joie. J'entrai dans un sommeil paisible; il ne me res-

tait de

«tais de la maladie que la faiblesse, et dans mon cœur si longtemps triste «un poids, comme une marque et un souvenir de la miséricorde de Dieu; «il y est encore et y restera toujours.»

«Dès que le jour parut, je demandai s'il n'arrivait personne; «et souvent je répétais la même question: Personne ne viendra me répon- «dait-on. Enfin les chiens se mettent à aboyer; on lève la toile qui servait «de porte à mon wigwam: ce sont deux Français qui viennent en toute «hâte; ils entrent. Mon frère, dit le premier, nous avons appris que tu «étais malade, et que tu demandais le baptême; nous arrivons pour te «parler de la prière et pour te baptiser. Ils prièrent longtemps; ils a- «vaient un livre à la main. Il me parlèrent de la prière; enfin ils «montrèrent l'eau qu'ils portaient dans une fiole. Je m'assis, et l'un «d'eux la versa sur mon front. — Repose-toi, me dit-il alors; et com- «me, me penchant en arrière, je retombais sur ma natte, je vis à tra- «vers le toit du wigwam le soleil qui brilla dans mes yeux: — Voyez, «dis-je alors aux sauvages, si j'ai dit vrai bien quand je vous ai an- «noncé qu'au moment où le soleil passerait au-dessus de notre caba- «ne, je serais Chrétien. — Comme j'étais content! Tout le reste de la «journée se passa dans ces transports de la joie de mon cœur.»

«La nuit qui suivit mon baptême, j'eus dans mon som- «meil une autre vision. Il me sembla que le wigwam était rempli «de jongleurs, de tous les insignes de la jonglerie: le *Chichigwa*, les sacs «en peau de loutre ou de castor, etc. Les vieillards étaient assis autour «de moi; ils chantaient pour ma guérison comme s'ils eussent pu l'ob- «tenir par leurs jongleries. J'éprouvais la plus grande horreur pour «tout ce que je voyais et entendais dans ma cabane; mais au-dessus, la «voix d'une foule innombrable répondit à celle des jongleurs, et me fit «tressaillir de joie tant elle était belle, et tant devaient être beaux ceux «qui la faisaient entendre. Elle disait, s'adressant au Chef des jongleurs: «Non, ce n'est pas toi qui l'as guéri; il m'appartient: c'est moi qui «lui ai fait Charité; il est à moi, il ne t'appartient pas, il ne t'ap- «partiendra jamais; et quand même tu le verrais tomber encore, ne «crois pas qu'il t'appartienne, je lui ferai encore Charité.»

«Alors descendirent quatre de ces Anges dont j'avais

entendu

«entendu la voix : ils ressemblaient à de jeunes enfants, ils étaient couverts «jusqu'aux pieds d'une robe blanche, ils avaient des ailes, ils tenaient cha- «cun un flambeau allumé ; ils se placèrent debout à chaque coin de mon «lit. Ils me regardaient avec un sourire aimable ; ils firent le signe de «la croix. Je ne pouvais arrêter la vue sur eux, ils étaient trop beaux.»

« Quelques jours après mon Baptême, on vint me chercher «de la part de M*** (l'agent anglais), et quelques sauvages voulaient «m'assister dans ma maladie ; mais, j'étais guéri et les forces me re- «venaient chaque jour. Arrivé chez M***, je ne craignis pas de me «plaindre du retard qu'il avait mis à mon Baptême. — Pourquoi, lui «dis-je, es-tu avare du Baptême pour un sauvage ? Ne sais-tu pas que «le Grand-Esprit appelle aussi les sauvages à la Prière ? »

« Ma conversion fut le signal de celle de ma tribu : tous é- «taient frappés du changement que le Baptême avait produit en «moi. Ma parole était puissante. Lorsque Mgr Mac-Donnald vint «visiter notre île, je lui racontai tout ce qui m'était arrivé. — Le Grand- «Esprit t'a fait charité, me dit-il ; il faut que tu travailles pour le Grand- «Esprit et pour tes frères ! — Ainsi j'ai fait, ne désirant d'autre récom- «pense que celle que donne le Grand-Esprit. J'ai ouvert le sentier ; «que les Robes-noires viennent maintenant. »

Tel est, mon R. Père, le récit que nous a fait de sa conver- sion le bon vieillard Atagbewinini.

Je suis avec respect, en union de vos Ss. Ss. etc.

O. du Ranquet. S. J.

31e Lettre.

Le P. Félix Martin, Supérieur des missions de la Cie de Jésus dans le Bas-Canada, à un de ses frères.

Montréal, 27 Juillet 1847.

Mon cher Arthur,

On ne s'occupe ici que du fléau que la divine Providence

Providence vient de nous envoyer. L'émigration irlandaise qui était regardée comme une source de développement et de prospérité pour cette colonie, devient cette année une calamité désastreuse. L'émigration annuelle n'était ordinairement que de 24,000 personnes; elle va monter cette année jusqu'à près de 100,000. Déjà 58,000 sont débarquées. Les ravages de la famine et des maladies qui travaillent la malheureuse Irlande, ne laissent arriver jusqu'ici que des tempéraments à moitié ruinés, ou qui recèlent un germe de mort. La traversée suffirait au reste à elle seule pour provoquer tous les maux: les infortunés émigrants sont entassés souvent sans provisions et sans aucun préparatif pour les recevoir, dans le fond de calle des bâtiments qui viennent faire ici le commerce du bois; leur nombre est quelquefois deux fois plus grand qu'il ne devrait l'être. La nourriture abondante et saine, et l'eau douce manquent presque toujours, pour peu que la navigation se prolonge. L'atmosphère infecte de la calle finit ordinairement par se vicier, et le typhus se déclare. C'est alors, dit-on, le spectacle le plus affreux, et la mort fait à loisir des victimes: un des derniers bâtiments arrivés à Québec avait perdu 150 personnes dans la traversée. On a établi un lazaret un peu plus bas que Québec; c'est là où l'on retient les infortunés que le mal a attaqués. Les médecins leur font subir une singulière épreuve pour les reconnaître en peu de temps. Arrivés sur le vaisseau pour les soumettre à l'inspection, ils tendent une corde d'un bordage à l'autre, à la hauteur de 2 pieds ½ ou 3 pieds; les émigrants sont obligés de passer dessous, sans la toucher et seulement en se pliant. La plus grande partie tombe à terre, ou ne peut se plier; ils sont ainsi bientôt passé en revue 600 ou 1000 passagers. Ce premier lazaret a toujours près de 2000 malades, sans compter plus de 1000 autres qui sont à un hopital près de la ville. Je ne puis pas vous en parler avec beaucoup de connaissance de cause, mais on sait que le nombre des morts y est très considérable: il en mourait jusqu'à 100 par jour. Ces malheureux y sont presque dépourvus de tous secours, dans des hangards ouverts à tous les vents qu'on a construits à la hâte sur le rivage. Déjà deux prêtres ont été victimes de leur zèle à les secourir sur ces

affreux

affreux théâtre.

Mais, parlons de notre ville infortunée. Nous ne savons pas ce que le bon Dieu nous destine! On laisse donc remonter notre grand fleuve à tous les voyageurs qu'on croit en bonne santé ou à ceux qu'on juge convalescents. Leur état de faiblesse est ordinairement tel que bien des fois, dans cette mise de voyage de Québec à Montréal, plusieurs infortunés ont rendu le dernier soupir. Il a fallu bientôt former ici un nouveau lazaret, des apprentis temporaires ont été dressés près de la ville. Aujourd'hui on y compte 1700 malades au milieu desquels règne le typhus dans toute sa violence; c'était déjà un affreux malheur; mais en voici d'autres plus désolants encore, leur plaie saignera bien plus longtemps: ces émigrants sont en grande partie catholiques. Les prêtres de St Sulpice sur la paroisse de qui ils se trouvent ont volé à leur secours avec une sainte intrépidité et un héroïsme vraiment admirable. Dieu les attendait sur ce champ de bataille pour leur donner leur récompense; c'était bien la couronne la plus digne d'envie pour des cœurs apostoliques. Cinq de ces MM. sont déjà morts; sept autres sont encore hors de combat; il est probable qu'ils ne se relèveront pas tous. Deux prêtres du Diocèse ont aussi péri dans ce ministère. Un des Sulpiciens morts n'était pas encore atteint par le fléau; il a été victime d'un accident en allant assister les malades. Il est tombé d'une hauteur de plus de trente pieds, et s'est fracassé la tête. C'était un jeune homme plein d'espérance, avec les talents les plus brillants et la vertu la plus aimable. *Judicia Dei abyssus multa.* La ville privée de plus de douze de ses ouvriers infatigables, est dans la plus grande désolation. Ceux qui restent sont accablés sous le poids d'une pareille douleur et par des travaux tout-à-fait au-dessus de leurs forces. Ils ont été obligés de demander du secours à Mgr, ne pouvant plus suffire seuls aux besoins de la paroisse. Déjà quelques jours auparavant notre saint Prélat avait pris l'administration immédiate du service des émigrants malades, et il marche à la tête de ses prêtres pour leur porter des secours.

J'étais à donner une mission dans la ville des Trois-rivières, quand les malheurs de ces MM. de St Sulpice commencèrent. A mon retour, je me hâtai d'aller m'offrir avec le P. Sachet pour demeurer chez

eux

eux en leur prêtez notre secours. Les PP. Miguard et Henri du Ranquet vous de Newyorck pour m'aider dans les missions de cet été nous deviendraient très utiles dans ces circonstances; mais ils ne suffisaient pas pour remplir les vides faits par la mort. A la prière de Mgr, j'écrivis au plus vîte à nos Pères de Newyorck pour leur demander un nouveau renfort. Le P. Chebaud, supérieur du collége de Newyorck a généreusement répondu à mon appel; il a envoyé immédiatement quatre nouveaux ouvriers, les PP. Driscol, du Merle, Gérard et Schiomski. Ils ont été accueillis par ces MM. de St Sulpice avec une bonté toute fraternelle, et, sans attendre un moment, ils se sont mis à l'ouvrage. Les hopitaux de la ville sont pleins et la maladie se répand, quoique lentement, dans la cité. Je reste maintenant à l'Evêché avec le P. Sachi pour secourir les malades de ce quartier: nous savons l'un et l'autre trop peu l'anglais pour nous rendre utiles auprès des émigrants. Jamais je n'ai plus senti le regret de n'avoir pas mis plus d'ardeur à l'étude de l'anglais et de m'être laissé distraire par d'autres travaux.

Les religieuses, qui ont été en grand nombre au secours des malades émigrants et avec un courage au-dessus de tout éloge, ne sont pas épargnées: il y en a déjà six de mortes. J'apprends aujourd'hui qu'on en compte encore, dans les différentes communautés, plus de quarante de malades, et plusieurs à l'extrémité.

On ne peut pas prévoir quand s'arrêtera le fléau qui paraît déjouer toutes les ressources de l'art. Plusieurs croient qu'il n'est encore qu'au commencement de sa marche. Au milieu de tous ces malheurs, la Religion, toute en pleurant ses Ministres et ses Vierges héroïques, a raison de se réjouir des beaux exemples de vertu de ses enfants. La résignation de ce peuple irlandais et sa soumission à la Providence a quelque chose qui tient du prodige. La vue du Prêtre, les sacrements de l'église lui font oublier toutes ses douleurs et ses horribles privations. Sa foi d'airain semble grandir en proportion de ses épreuves. Les protestants, témoins des vertus dans ces lieux de souffrance offrent le tableau, rentrent en grand nombre, avant de mourir, dans le sein de l'Eglise.

Adieu, mon cher Arthur, vous voyez que nous avons besoin

de

de vos prières. Ne soyez pas surpris si vous entendez parler bientôt des victimes que la contagion aura faites dans nos rangs. A la volonté de Dieu!

Tout à vous en N. S.

Félix Martin. S. J.

32e Lettre.

Le P. Choné, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, aux Elèves du Collége de Brugelette.

Sault St. Maurice, le 7 Août 1847.

Messieurs et chers amis,

Les petites notes que j'ai jointes aux divers objets qui vous ont été envoyés, vous auront fait connaître un peu les mœurs et les usages des habitants de nos forêts; aujourd'hui je vous donnerai un aperçu de ma vie de missionnaire. Commençons par le récit d'une de mes petites excursions. Au commencement du mois de juin dernier, un sauvage chrétien entre chez moi et s'assied: «Père, me dit-il, je viens «d'une petite île à quatre lieues d'ici; un sauvage qui n'a pas encore la «prière est bien malade, il te demande pour recevoir le baptême. Aussi- «tôt je prends mon petit bagage, je charge mon messager de ma «chapelle, et nous voilà en route. Après une heure de chemin nous ar- «rivons sur les bords du lac où nous devions nous embarquer. Là «nous attendait une nuée de maringouins qui vinrent fondre sur «nous au moment où nous mettions à l'eau notre canot d'écorce. «L'attaque fut vive, et l'embarquement ne put se faire sans effu- «sion de sang. Plusieurs de ces ennemis ailés prirent même passage «avec nous, sans doute dans le dessein de nous harceler pendant tout «le voyage; mais heureusement, vers le milieu de la baie, un petit «vent frais vint dissiper ces ennemis importuns et enfler notre «petite voile pour suppléer à la faiblesse de nos bras fatigués. Nous «eûmes bientôt gagné la petite île vers laquelle nous voguions. Mon

premier

premier soin, après avoir franchi les rochers qui nous séparaient des loges des sauvages, fut d'aller voir le malade infidèle, principal objet de mon voyage. Je le trouvai très bien disposé; il écouta volontiers les paroles d'instruction que je lui adressai, et me témoigna le désir qu'il avait de recevoir le baptême. Je le quittai avec l'espoir de lui accorder cette grâce le lendemain ou l'un des jours suivants.

Le soir, quand tous les sauvages furent rentrés dans leurs loges, on prépara le souper; il consistait en un morceau de poisson bouilli, sans aucun autre accessoire, ni assaisonnement. Après le repas, on fit la prière en commun; puis, laissant mes hôtes prendre leur repos, chacun à la place où il était assis, je sortis pour me promener un peu à la fraîcheur de la nuit. Bientôt quelques sons vinrent frapper mes oreilles; j'écoutai, et ils me paraissaient venir de la cabane du malade. J'y vais, et regardant à la faible lueur de quelques charbons, j'aperçois un vieillard assis au fond de la loge, agitant de la main un instrument qui avait la forme d'un tambour de basque et fredonnant des paroles inarticulées dont je ne pouvais saisir le sens. Je compris que c'était un jongleur qui était venu là pour frapper l'imagination du malade et, par le moyen de ses pratiques superstitieuses, s'opposer à sa conversion. J'entre dans la cabane et, sans rien dire, je vais m'asseoir à côté du vieillard. Quand il eut fini sa mélodie, il déposa son instrument, prit son calumet, puis m'adressant la parole : « Que viens-tu faire ici, me dit-il? « — Je t'ai entendu, et je viens voir ce que tu fais. — Tu n'as rien à faire « ici, va-t-en. — Mais je ne te gêne pas; je veux voir ce que tu fais, je ne « m'en irai pas. — Va-t-en, te dis-je, puisque tu n'as rien à faire ici. — « Explique-moi ce que tu fais là avec tes chants et ton instrument; je « veux le savoir. — Je ne te le dirai pas. — Mais quand on fait quelque « chose de bien, on ne doit pas le cacher; dis-moi donc pourquoi tu fredonnes « ainsi auprès du malade. — Je ne te le dirai pas; mais toi aussi tu te « caches quand tu fais ta prière. — Jamais je ne cache la prière, et si tu « veux, je vais t'expliquer tout ce que je fais. — Non, je ne veux pas; laisse-moi tranquille; je te dis: non. — Je sais bien ce que tu fais; tu appelles un manitou, mais c'est inutile, il n'y a qu'un seul manitou, maître « de la vie et de la mort. » Alors le vieux jongleur reprend son instrument et

et se remet à chanter comme auparavant. J'attendis qu'il eût fini pour sortir de la loge et aller prendre un peu de repos sur ma natte.

Le lendemain matin je cherchai un lieu pour y dire la sainte Messe ; je ne trouvai rien de mieux que les ruines d'une vieille maison où je dressai mon autel en l'entourant de nattes de tous côtés, car le vent menaçait furieusement nos chandelles. Représentez-vous cette scène religieuse : un Dieu qui s'offre en sacrifice sur un autel dressé à la hâte près des huttes des sauvages, et tout autour quelques familles d'Indiens qui chantent les grandeurs et l'abaissement du Sauveur dans le sacrement de son amour. C'est alors surtout que l'on comprend jusqu'à quel point Dieu a aimé les hommes. Après l'action de grâces, je retournai auprès de mon malade ; mais je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que les pratiques superstitieuses dont il avait été témoin la veille avaient produit sur lui de funestes effets. Un froid accablant, des paroles incertaines, des tergiversations calculées ; voilà ce qui avait pris la place des bonnes dispositions du jour précédent. Je me proposais de rester auprès de lui pour le ramener à de meilleurs sentiments ; mais ce jour-là même, il nous fallut émigrer pour fuir les milliers de moucherons de toute espèce, avides de notre sang. Les tentes furent transportées à peu de distance sur un petit îlot découvert, et, avant la nuit, le village était là tout recomposé. Les chefs de familles catholiques me dressèrent une petite cabane en berceau : ce fut la maison de prières durant les huit jours que je restai au milieu d'eux. Je me transportais souvent chez mon catéchumène malade, et je lui lisais quelques passages de l'Evangile, où il est question des guérisons miraculeuses opérées par notre divin Sauveur. Le cinquième jour je crus avoir ranimé sa foi et son espérance, et je me retirai en priant Dieu de le fortifier dans ses heureuses dispositions. Cependant le lendemain quand je lui dis de se préparer à recevoir le baptême, j'eus la douleur d'entendre cette réponse : non, pas encore, ma mère s'y oppose ; puis il me serra la main me témoignant beaucoup de peine de ce qu'il se voyait obligé de refuser le secours de mon ministère. Je fus obligé de quitter ces parages sans avoir pu me rendre utile à d'autres qu'aux sauvages catholiques.

En retournant au lieu ordinaire de ma résidence, j'avais

avec

avec moi dans la barque, outre le batelier sauvage, trois femmes et quelques enfants qui avaient voulu profiter de l'occasion pour venir au village de Ste Croix. A peine étions-nous embarqués que cette petite troupe de passagers est saisie d'un mal violent occasionné par le mauvais temps. Le batelier lui-même, se laissant intimider par les frayeurs des femmes, n'avait plus la force de diriger notre embarcation: il se décida à se mettre à l'abri du vent en gagnant la première baie que nous rencontrâmes. La nuit étant survenue, nous descendîmes pour aller prendre notre repos sur le rivage. Quoique nous fussions au milieu du mois de juin, il tombait comme une pluie de glace, et nous étions tous transis de froid. Nous n'avions point de hache pour couper du bois; mais heureusement nous pûmes trouver quelques vieux troncs d'arbre qui nous donnèrent un bon feu. Après nous être bien réchauffés, chacun se retira pour prendre un peu de repos; les femmes et les enfants sous le canot renversé, et moi sous la voile de notre embarcation tendue en guise de tente. Le sauvage vint s'asseoir à côté de moi pour me tenir compagnie, puis il se retira. Je commençais à sommeiller quand tout à coup le sauvage se lève et me dit: « Père, as-tu entendu? une «pierre vient de tomber sur le canot. — Oui, lui dis-je, c'est le mouvement «du canot sur les cailloux, sois tranquille. — Non, c'est une pierre; » et aussitôt il se met à courir sur le rivage, jette des pierres dans la forêt et crie de toutes ses forces: « Qui que tu sois, je sais qui tu es; viens, «montre-toi, nous verrons..... » Fatigué de crier, il revint près de moi. Quand je l'eus un peu rassuré il alla se coucher, et moi je me remis à dormir. Un instant après, même bruit et même scène; le sauvage vint encore me réveiller et me communiquer ses craintes et les idées des femmes. A les entendre, c'étaient des sauvages, des Iroquois qui rodaient dans ces lieux inhabités et qui venaient pour nous tuer. J'employai toute ma logique à dissiper ces frayeurs, et j'engageai mon sauvage à nous faire du feu; car la pluie qui tombait sur moi malgré mon abri, et ces réveils en sursaut faisaient évaporer la chaleur que j'avais eu soin de recueillir en m'enveloppant de ma couverture. La crainte l'emporta sur mon autorité: le même bruit s'étant fait entendre, non plus sur le canot, mais sur la grève, les femmes se mettent à crier; elles

voient

voient, elles entendent un canon qui approche. Elles n'y tiennent plus; vîte, il faut s'embarquer à la hâte, et nous voilà au milieu de la baie à deux heures du matin. Bien, me dis-je, il n'y a pas de mal sans quelque bien: nous arriverons de bonne heure et je pourrai dire la sainte Messe. En effet, la peur avait donné des forces à notre sauvage rameur, et à 4 heures nous étions au rivage, à une lieue de Ste Croix.

Il est aisé de voir, d'après le caractère faible de nos Indiens, que la foi n'a pas toujours chez eux la fermeté qui serait à désirer. Aussi sont-ils exposés à la perdre en vivant au milieu des méthodistes qui les tourmentent sans cesse en usant de tous les moyens familiers à l'hérésie. Fausse compassion, mensonges, promesses, menaces, calomnies contre la religion et le clergé catholiques, tout est employé par les sectaires pour les détacher du sein de l'église. On ne craint pas de leur dire que le gouvernement favorise plus les protestants que les catholiques, que ceux-ci dans quelque temps ne recevront plus les présents ordinaires, qu'ils seront même chassés du village, tandis que les protestants seront toujours bien traités. Quelquefois les paroles des surintendants locaux et certains faits analogues viennent confirmer ces bruits.

On travaillait ainsi depuis deux ans le catéchiste de la chrétienté établie à Owen's sound, dans la pensée que le petit troupeau serait bien vîte dispersé si l'on frappait celui qui en était le gardien. L'automne dernier on parvint à le séduire. Comme le missionnaire chargé de visiter cette chrétienté, ne parlait pas la langue sauvage, Mgr de Toronto nous engagea à y donner une mission, afin d'arrêter les suites du scandale. L'un de nous y alla passer six semaines l'hiver dernier; cette première visite produisit peu d'effet; l'apostat avait fui, et les cœurs étaient encore sous l'impression d'une menace récente. Il y retourna donc au printemps; le catéchiste apostat était revenu au milieu du troupeau des fidèles; son esprit et son cœur n'avaient plus de repos, il était désolé de la faute qu'il avait commise; il ne trouvait plus d'autre consolation que celle de s'entretenir avec ceux dont il s'était séparé quelques mois auparavant par l'apostasie; c'était un besoin pour lui de leur faire part de ses peines et de ses angoisses. Au moment où le missionnaire devait s'embarquer, il était accouru le premier sur le rivage. Comme il était content de revoir la Robe-noire et de lui ouvrir son cœur! A deux heures après minuit,

il

il fallut lui faire remarquer qu'il était temps de prendre un peu de repos. Le dimanche suivant, jour de la Pentecôte, avant la Messe, il faisait son abjuration en adressant à ses frères un discours où il exposait de lui-même, en sans aucune idée reçue, ce qu'il pensait du méthodisme, de sa doctrine et de ses pratiques: il avoua hautement et sans détour qu'il s'était étrangement égaré, et engagea tous les fidèles à profiter de son exemple pour rester fermes dans leur foi.

Le même jour, après l'office du soir un autre méthodiste, père de famille, vint déclarer qu'il était enfin décidé à prendre la prière des Français: c'est ainsi qu'ils appellent la religion catholique. Interrogé sur ce qu'il pensait des paroles qu'il avait entendues le matin: « J'en suis très content, répondit-il, «le sauvage a parlé selon la vérité; la prière des méthodistes est tout-à-fait «mauvaise. » Ce dernier était connu depuis quelque temps comme prosélyte des catholiques, et bien souvent les sectaires avaient employé les sollicitations et les menaces pour le retenir dans leurs rangs. — « Moi, disait-il, je ne veux suivre «le conseil de personne dans le choix d'une religion; si je prends la prière, ce «n'est pas pour les hommes, ni pour les choses de la terre; c'est pour le Grand-«Esprit. Je sais bien ce qui peut m'arriver; mais je ne crains rien. » Il parlait ainsi au moment même où les catholiques et leurs prosélytes étaient exclus d'une distribution de pommes de terre qui se faisait aux autres sauvages. Il y a donc encore parmi ces enfants de la forêt des ames dignes des sacrifices que l'on fait pour elles.

Depuis les quelques jours que je suis arrivé au Sault Ste Marie, j'ai visité les sauvages chrétiens des environs pour les aider de mon ministère. Leur chef m'a raconté comment il avait été amené à embrasser la religion catholique au milieu des sectes protestantes qui partout se disputent le triste avantage de semer leurs erreurs dans les ames. — « Voici, m'a-t-il dit, comme mon «bisaïeul parla à mon grand-père: Mon fils, écoute bien ce que je vais te dire, «et conserve le soigneusement dans ton esprit: la dernière Robe-noire que j'ai «vue m'a dit ceci: lorsque les blancs seront nombreux dans vos terres, il viendra «des hommes qui se diront Robes-noires, ils auront des habits courts, des femmes «et des enfants; ils enseigneront à tes descendants une prière qui n'est pas agré-«able au Grand-Esprit; mais ils ne sont pas de vraies Robes-noires, ils n'ont «pas la bonne prière. Ceux qui sont habillés comme moi, et qui n'auront pas

de

«de femmes, voilà les vraies Robes-noires; leur prière est celle qui plaît au «Grand-Esprit. — Voilà comme mon bisaïeul parla à mon grand-père. Mon grand-«père instruisit mon père de ce discours de la Robe-noire, et mon père me l'a «répété. Mon père vivait encore quand nous avons vu venir ici des anglais qui se «disaient Robes-noires; ils nous ont sollicités de prendre leur prière; mais nous «nous sommes souvenus de ce qu'avait dit mon bisaïeul et nous avons dit: ce ne «sont pas les vraies Robes-noires, leur prière n'est pas la bonne. Quand les «Robes-noires des français sont venues, nous avons dit: Voilà les vraies Robes-«noires, et nous avons tous pris leur prière, mon père et tous ses enfants.» Ce chef me fit à l'occasion de cette communication particulière une remarque digne de réflexion. Je lui demandai si son bisaïeul avait raconté le discours de la Robe-noire à tous ses enfants. — «Non, me dit-il, nous, sauvages, nous ne «faisons pas ainsi. Quand le père sait quelque chose d'important, il ne le ra-«conte pas à tous ses enfants, mais seulement à celui de ses fils en qui il recon-naît plus d'esprit et de sagesse; celui-ci en agit de même, et c'est ainsi que «ses paroles se conservent pures.» — Ne serait-il pas permis de voir là le mode de tradition des premiers âges, par lequel la vérité se conservait dans les familles principales comme dans sa source, sans que les autres fussent pour cela privées des enseignements nécessaires?

Je finis par un petit trait qui m'a beaucoup édifié. Une vieille sauvagesse octogénaire avait toujours résisté aux exhortations de ses enfants catholiques, et n'avait jamais voulu recevoir le baptême. J'allai la voir et lui expliquer les premières vérités de la religion; j'insistai surtout sur l'amour de Dieu pour les hommes, en faisant ressortir la différence immense qu'il y a entre les enseignements de la religion chrétienne et les restes de vérité que les sauvages ont défigurés en y mêlant leurs fables. Elle comprit et se prêta volontiers à recevoir toutes les instructions nécessaires pour se préparer au baptême. Quand le Sacrement en eut fait un enfant de Dieu, il s'opéra en elle un changement qui me surprit agréablement; sa parole auparavant embarrassée était devenue facile, tout son extérieur manifestait la joie qu'elle éprouvait dans son âme. Son fils qui était présent lui adressa ses félicitations à peu près en ces termes: «Maintenant, ma mère, je suis content et tran-«quille; tu es heureuse et pure comme un jeune enfant; la miséricorde du Grand-Esprit a purifié ton âme et l'a rendue digne du ciel. Jusqu'ici je crai-

gnais

«gnais toujours de te voir mourir, parceque tu ne priais pas ; j'aurais eu la dou-
«leur de te croire perdue pour toujours. Maintenant quand tu finiras de vivre
«je me consolerai dans la pensée que tu es heureuse dans le ciel avec le Grand-
«Esprit. Nous sommes tous contents, et nous t'aimerons toujours davantage.»

Permettez que je termine ici cette lettre déjà trop longue, et agréez l'assurance etc.

J. P. Choné. S. J.

33e Lettre.

Le P. Menet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Nord, à un Père de la même Compagnie.

Sault Ste Marie, 27 Août 1847.

Mon Révérend Père,

P. C.

La mission qui m'est échue en partage est riche en souvenirs pour la Religion et notre Compagnie. Il y a plus de deux siècles que nos Pères vinrent l'établir et y porter le témoignage de leur zèle apostolique, avant qu'aucun marchand y eût été attiré par la soif de l'or. En 1641, le P. Jogue pénétra dans cette contrée si reculée de l'Amérique septentrionale, et planta le signe de notre rédemption auprès du Rapide, ou chûte du lac Supérieur, appelé depuis le Sault Ste Marie. Le P. Marquette y vint ensuite avant de s'aventurer dans le lac Michigan et d'entrer dans le Mississipi. D'autres Pères, marchant sur leurs traces, visitèrent le lac Supérieur, en relevèrent les côtes, fondèrent la mission de La Pointe, celle du Grand Portage, et quelques autres, et annoncèrent l'Evangile aux peuplades campées au pied des monts rocheux.

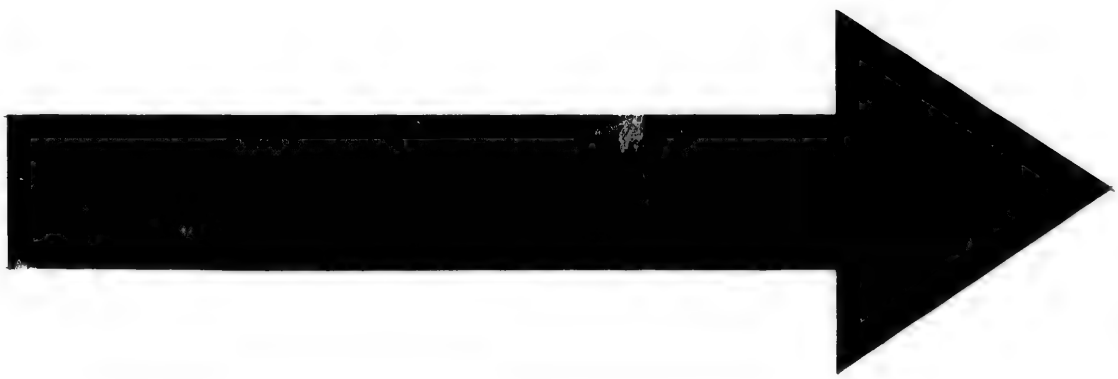
Bien des changements ont eu lieu depuis cette époque. Les sauvages offrant alors des agrégations nombreuses, pouvaient être civilisées par la religion en dehors de la société européenne, et commençaient en effet à l'être en plusieurs endroits, lorsqu'ils virent tout-à-coup, et à leur grand regret, tarir la source de leur bonheur. Ils ignoraient la cause de cette interruption

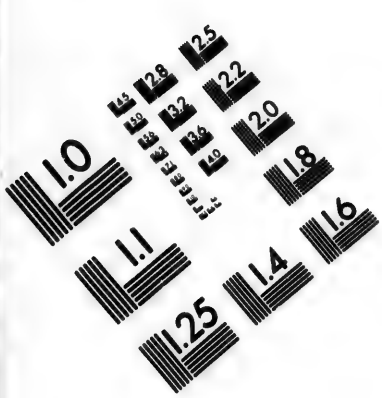
de

de secours spirituels, mais ils n'en ont que trop ressenti les effets. Abandonnés à eux-mêmes, ou plutôt livrés à la cupidité des traiteurs, ils ont été décimés bien des fois, et ce n'est que depuis quelques années qu'à la Rivière Rouge, et dans quelques autres lieux, ils commencent à se réchauffer au foyer de la charité chrétienne. Bien des obstacles s'opposent aujourd'hui dans cette partie de l'Amérique, à leur civilisation : leur dispersion, leur petit nombre, leur commerce avec les Européens, leur penchant pour les liqueurs fortes, et, quand ils ont occasion de s'y livrer, les vices grossiers qui en sont la suite naturelle. Les Réductions, entendues comme autrefois, sont devenues presque impossibles, et sur les rives du grand lac on ne cite que la mission, petite encore (200) mais pleine d'espérance, du respectable M. Baraga, qui puisse être appelée de ce nom. Quelques autres pourront encore s'établir là où il y a quelque réunion [illegible] considérable de sauvages : le P. Choné vient de partir pour une exploration de ce genre. Mais bientôt il n'y aura plus que des missions mixtes, comme au Sault Ste Marie, dont la population est en majorité Métisse, et où l'on parle Français, Sauteux et Anglais, missions qu'on regardera peut-être comme moins poétiques, mais qui assurément ne sont pas moins importantes. Il y aura moins de ces campements improvisés en un jour, de ces tentes ou loges, comme on les nomme ici, couvertes de nattes ou d'écorce, de ces autels dressés en plein air et ornés de feuillage, de ces excursions lointaines à travers les bois, ou en canots transportés d'une rivière à l'autre, de ces guerres d'extermination entre les différentes tribus, de ces batailles à coup de casse-têtes, de ces chants de victoire, de ces chasses, de ces repas homériques, et de ces voyages en raquettes inconnus chez les anciens peuples. La vie errante des nomades américains cessera ; les colons y mettront fin. Alors plus de plaines immenses sans habitations, plus de montagnes inconnues, plus de forêts vierges ; et le voyageur romantique n'aura plus que des récits communs à faire à ses lecteurs.

La religion y perdra-t-elle quelque chose ? Dans l'impossibilité où nous sommes de former une nation chrétienne, ou des parcelles de nation de tous ces aborigènes épars ça et là, et dont le nombre va toujours en diminuant, je n'hésite pas à répondre : non, absolument non ; pourvu qu'on envoie des prêtres à ces colonies, à ces villes naissantes de toute part dans cette belle région des lacs Américains ; pourvu que durant plusieurs années

encore





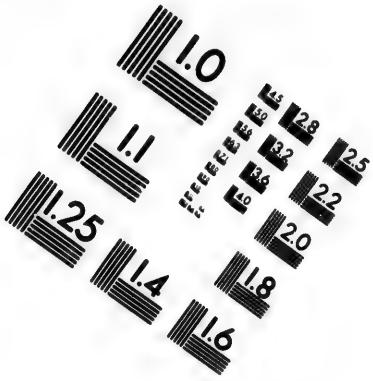
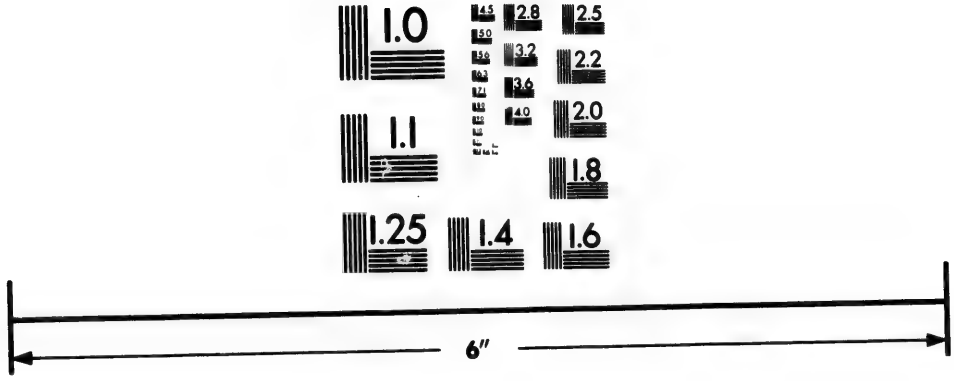
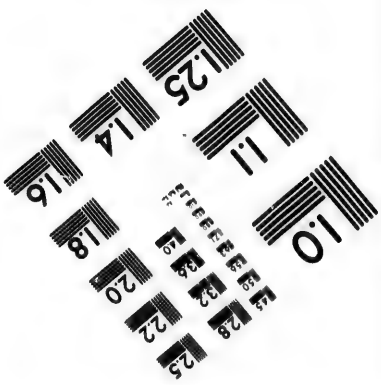


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

encore les secours viennent d'Europe contribuer aux frais du culte divin et à l'entretien des missionnaires, afin qu'ils puissent plus aisément lutter contre l'erreur, si faible d'elle-même, mais si fortement étayée par les passions du cœur, par les préjugés d'éducation, et par les ressources pécuniaires. Au milieu de ces populations rassemblées comme par hasard de toutes les parties du monde, le bien à faire est immense. Que de catholiques à soutenir, à raffermir dans leur foi! que de sectaires qui sont tels, sans savoir pourquoi, à convertir! Que de gens sans religion aucune à instruire des vérités du christianisme! Combien qui vivent dans l'infidélité ou le vice, faute de prêtres! Dernièrement a été baptisée ici une sauvagesse, veuve d'un blanc, mère d'un grand nombre d'enfants et de petits enfants catholiques: elle est âgée de 90 ans, et elle m'a dit que je suis le premier prêtre qui lui ait parlé de Dieu. Il n'y a pas longtemps non plus qu'un métis, au service de la compagnie de la baie d'Hudson, est venu me trouver avec une femme qu'il disait sienne et dont il a trois enfants. — « Je veux, dit-il, en me présentant son plus jeune enfant, le faire baptiser, et me marier à l'église; car moi et ma « femme nous nous sommes pris à la manière sauvage. — Quand est-ce que « vous voulez vous marier? — Le plus tôt possible; nous partons la semaine « prochaine. — Eh bien, lui dis-je, je vais prendre vos noms: comment vous ap« pelez-vous? — Baudry. — Et votre nom de baptême? — Je n'en ai point, je « ne suis pas baptisé. — Ah! c'est autre chose; Votre femme est-elle baptisée? « — Oui, et elle se nomme Magdeleine Leclerc. — Savez-vous vos prières? avez« vous appris le catéchisme? — Il y a longtemps que je sais mes prières, et je « ne manque jamais de les dire; pour mon catéchisme, j'en savais déjà quelque « chose, et depuis 15 jours que je suis ici chez mon frère, je l'ai appris avec le se« cours de ma belle-sœur. » Là dessus je lui fais réciter ses prières, je l'interroge sur la doctrine chrétienne; et je le trouve suffisamment instruit. J'interroge également sa femme, et je trouve que tout est bien — « Vous viendrez donc, mon « cher ami, samedi soir, je vous baptiserai vous et votre enfant; alors vous aurez « un nom, et Dimanche au prône je publierai votre mariage. Lundi matin, je « vous marierai, et vous assisterez à la Messe que je dirai pour vous; vous y « ferez, j'espère, vous et votre femme, votre première Communion. » Ils ont l'un et l'autre de 30 à 35 ans, et ils sont partis satisfaits, après avoir rempli avec édification leurs devoirs religieux).

Quelques jours plus tard, Mgr Lefèvre, évêque administrateur de Détroit

Détroit, est venu ici donner la Confirmation à 115 personnes de tout age, de toute condition, de toute nation, qu'il n'avait fallu préparer à cette grace dans l'espace de 15 jours. Jugez quel bien a dû faire la présence d'un Evêque au sein d'une population qui, bien loin d'être accoutumée à voir son premier Pasteur, a été depuis nos anciens Pères presque toujours privée de l'assistance d'un missionnaire résidant au milieu d'elle. Cette absence de prêtres a beaucoup contribué au désordre et à la corruption des mœurs. Aussi cette petite portion de la vigne du Seigneur exige-t-elle beaucoup de soins et de peines. Son sol, jusqu'ici presque sans culture, a grand besoin d'être remué, engraissé; il présente bien des épines, bien des herbes parasites à arracher, bien des rejetons sauvages à retrancher avant de répondre pleinement à l'espérance du Père de famille. Mais, grace au Ciel, les catholiques du Sault savent maintenant qu'on s'occupe d'eux plus que jamais, et la confiance renaissant dans leurs cœurs, ils n'en seront que mieux disposés à se tenir fermes dans la foi, et à recevoir les graces de salut qui leur seront offertes par la suite. J'espère beaucoup de la miséricorde de Dieu. Il est vrai que l'hérésie a travaillé presque sans opposition depuis 18 ans par ses écoles et l'appas du bien-être temporel, pour répandre son venin dans cette population; mais, Dieu merci, il y a eu peu de défections. Tout ce qui tient au sang français ou irlandais est plus sujet à toute autre séduction qu'à celle de l'apostasie. Quand je me représente dans un avenir prochain la population du Sault Ste Marie décuplée, et les bords du grand lac également peuplés de gens travaillant aux mines riches et nombreuses qu'on y découvre chaque jour et qu'on commence à exploiter, je me dis: Puissent de nouveaux secours nous arriver d'Europe, et notre sainte religion deviendrait un jour florissante dans ce poste avancé qui, dès à présent, devrait être le centre d'établissements religieux, comme il l'est déjà de communications et de transactions commerciales! Qui nous donnera avant tout une maison religieuse pour l'éducation des filles! l'erreur n'aurait rien à opposer à ce renfort de la vérité. Mais il faudrait des ressources pour fournir aux frais du voyage et à l'entretien de cette petite colonie de religieuses: les catholiques sont encore trop pauvres, et nous-mêmes nous ne pourrions vivre au milieu d'eux sans les secours de la propagation de la foi.

Je suis forcé, mon R. Père, de terminer ici cette lettre: j'ai encore bien des choses à dire sur la contrée que j'habite; mais ce sera pour une autre fois.

Priez

Priez, et faites prier pour la mission du Sault Ste Marie. Adieu.

J. B. Menet. S.J.

34e Lettre.

Le P. Gérard, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Nord, à un Père de la même Compagnie.

St John's New-Yorck, 28 Août 1847.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je reviens en ce moment d'un second voyage au Canada, et je suis à même de vous donner des détails vrais et non exagérés sur les malheurs dont l'émigration Irlandaise est la triste victime.

Au commencement de juillet, Mgr l'Evêque de Montréal supplia le P. Martin d'écrire au P. Recteur de St John's pour le prier d'envoyer le plus de Pères qu'il pourrait, au secours des pauvres Irlandais émigrants qui se trouvaient destitués de tous secours religieux. Le R. P. Chébaud en envoya six, et je fus du nombre. L'état dans lequel nous trouvâmes ces infortunés émigrants était vraiment déplorable. Mais pour vous donner une idée plus juste de leurs malheurs, il faut que je prenne les choses d'un peu plus haut. Vous savez que les pauvres Irlandais moururent de faim dans leur pays, et apprenant que leurs compatriotes jouissaient sous le ciel d'Amérique d'un sort plus heureux, avaient résolu cette année d'émigrer en masse. L'Angleterre qui trouvait son compte en se débarrassant de ses inquiétants voisins, saisit une si belle occasion. Elle offrit le passage libre à tous ceux qui voudraient sur ses vaisseaux, et les encaissa jusqu'à 6, 7 et 800 sur un même navire. La petite quantité de vivres, leur mauvaise qualité, souvent le manque d'eau douce, la longueur du voyage, la faiblesse des tempéraments déjà à moitié épuisés par les privations, la malpropreté innée chez les Irlandais, tout contribua à faire des navires qui les portaient de vrais hôpitaux, et ce qu'il y a de plus inconcevable, sur la plupart de ces vaisseaux manque absolu de médecins. Qu'arriva-t-il? Le Typhus, ou ce qu'on appelle en anglais le *Ship-fever*, se mit parmi ces pauvres malheureux

malheureux. Un grand nombre moururent sur la mer, le reste absorba le germe de la maladie, et en arrivant à Québec, les navires n'apportaient que des mourants ou des malades entassés dans des caves infectes. Le peuple canadien qui éprouve une répulsion instinctive pour les Irlandais, que l'Anglais semble à plaisir déverser dans cette colonie pour l'Angliciser; le peuple canadien, dis-je, s'alarma pour sa propre sûreté et força, par ses réclamations le gouvernement à établir une quarantaine, pour s'assurer de l'état sanitaire des émigrants. En conséquence on bâtit à la hâte dans des îles de St-Laurent des *Sheds* ou espèces de hangards en bois, dans lesquels on construisit quelques lits de planches recouverts de paille, et on y entassa tous ces infortunés au nombre de plusieurs milliers. Ce qu'il y avait de plus cruel était la séparation violente des membres d'une même famille. Ceux qui étaient malades étaient contraints de rester dans les sheds, les autres étaient dirigés vers le haut-Canada; mais comme la plupart portaient avec eux le germe de de la maladie, la même scène se répétait à Montréal. Comme j'ai pu voir les choses de mes propres yeux, je vous redirai ce dont j'ai été témoin dans cette dernière ville, et par là vous pourrez juger du reste. Lorsque les malheureux émigrants apparurent vers le commencement de Juillet à Montréal, au nombre de 7 ou 800, le Gouvernement qui ne s'y attendait pas fut pris au dépourvu. Il n'y avait rien de préparé, et la ville ne voulait, ni ne pouvait recevoir la peste dans son sein; en conséquence on éleva au plus vîte des sheds; mais ces hangards, construits à la hâte et sans prévoyance, devinrent plutôt des mortuaires que des hopitaux de santé. On fut obligé de mettre deux ou trois malades dans le même lit: par surcroît de malheur, une pluie qui dura trois semaines inonda ces sheds d'eau et de boue, parcequ'on n'avait pas eu le temps de faire des planchers. Comme les courants d'air n'avaient point été ménagés et que l'administration civile ne fournissait que des provisions insuffisantes, la mortalité ne tarda pas à devenir effrayante. 50, 60 et plus mouraient par jour, sans qu'on tînt aucun compte des noms, ou des familles. La religion, comme vous devez le penser, ne se fit pas attendre pour venir au secours d'une si grande calamité. Les Sulpiciens qui sont chargés de l'unique paroisse de Montréal, les prêtres de l'évêché avec leur évêque en tête, les communautés religieuses, même cloîtrées, qui avaient obtenu permission de sortir en cette occasion, tous s'empressèrent de voler au

secours

secours là où la charité de J. C. les appelait, et l'Eglise catholique put encore donner, à la face d'une cité et d'un peuple à moitié protestant, un de ces exemples de dévouement que l'on n'admire plus parcequ'ils sont trop communs dans son sein. Mais à Montréal comme partout ailleurs cette charité eut ses héros et ses martyrs. Six prêtres de St Sulpice tombèrent victimes de leur dévouement, et cinq autres allèrent jusqu'aux portes de la mort d'où ils ne sont revenus que comme par miracle. Six religieuses (appelées sœurs grises) moururent sur le champ d'honneur; cinq d'entre elles ne comptaient pas plus de vingt ans. Cinq religieuses (sœurs hospitalières du même ordre que celles qui furent chassées d'Avignon) furent aussi frappées du fléau; la plupart également à la fleur de l'âge. Les Sœurs de la Providence (congrégation fondée il y a 4 ans par Mgr l'Evêque) comptèrent jusqu'à 17 membres attaqués à la fois, dont deux ont déjà succombé; ce qui ne les a pas empêchées de faire le vœu d'aller aux lits jusqu'à extinction du fléau ou de leur congrégation. Parmi les prêtres de l'Evêché, deux sont morts, l'un, Mr Budon, grand-vicaire, a laissé de profonds regrets, même parmi les protestants; plusieurs prêtres des paroisses voisines ont aussi succombé. Monseigneur lui-même, au moment où je suis parti de Montréal, 22 Août, était déjà malade et l'on craignait pour sa vie. Un grand nombre de médecins sont tombés malades; un ou deux sont morts; enfin il n'est pas jusqu'aux ministres protestants qui n'aient également fourni leurs victimes; deux d'entr'eux ont été emportés par le fléau; mais cet accident a jeté une telle terreur parmi les autres qu'ils abandonnèrent tous le champ de bataille, à l'exception d'un certain ministre qui est furieux en voyant l'Eglise catholique arracher à l'erreur et à la mort éternelle un bon nombre de protestants, que le noble dévouement des prêtres catholiques engage à se convertir. Ce ministre a réussi à faire placer les protestants dans des lits séparés où on les fournit abondamment de toutes choses pour les empêcher de se convertir. On a essayé d'empêcher les prêtres et les religieuses d'aller dans ces lits; mais, grâce à la fermeté du Clergé, ils n'ont pas pu y réussir. Un jour, une des sœurs faisant sa visite comme à l'ordinaire, fut apostrophée par le ministre: « Pourquoi venez-vous ici? cela ne « vous est pas permis; il n'y a ici que des protestants qui ne réclament point « vos secours; en conséquence, veuillez bien vous retirer. » La sœur qui est irlandaise et d'un caractère ferme, répondit sans se déconcerter: « Mr le ministre, « c'est mon devoir de venir ici comme dans les autres lits; et comme l'Evêque, mon

supérieur,

supérieur, ne m'a point donné d'ordre officiel à ce sujet, je ne sortirai que quand vous me prendrez de force par le bras pour me mettre à la porte, mais sachez que le lendemain tous les journaux du pays instruiront le public de votre conduite malhonnête et intolérante.» Une réponse aussi ferme valut à la sœur mille excuses et des louanges sur sa charité héroïque. Depuis ce temps, on n'ose plus rien dire ouvertement, et moi-même j'ai parcouru à dessein les sheds des protestants en étole, le crucifix sur la poitrine, et ma boîte aux saintes huiles à la main.

Outre les sheds, il y a à Montréal un très vaste faubourg appelé Griffintown, et qui est peut-être encore dans un pire état que les sheds. C'est un composé de galetas où gisent pêle-mêle sur le plancher des familles entières, au milieu d'un air concentré et empesté. Ce sont de pauvres émigrants qui, redoutant les sheds comme des tombeaux, vont demander l'hospitalité aux autres Irlandais déjà établis dans le faubourg; ceux-ci, touchés de compassion à la vue de leurs compatriotes, les reçoivent et avec eux la peste, en sorte qu'il n'est pas rare de voir des familles entières mourir victimes de l'hospitalité qu'elles ont donnée. Pendant notre séjour à Montréal deux ou trois d'entre nous séjournaient nuit et jour dans une des maisons de ce faubourg, afin d'être plus à portée de donner les secours de la religion. Sans cesse on nous appelait d'une maison à l'autre, quelquefois jusqu'à 17 fois dans une seule nuit ou dans une matinée. Afin de consoler et de secourir ces fervents catholiques, nous résolûmes de faire la visite de chaque maison en particulier; c'est alors que la misère nous apparut dans toute sa nudité: deux ou trois familles nombreuses jonchant le plancher nu d'une chambre quelquefois sans croisée; les morts couchés à côté des mourants; des figures rongées par le typhus; des enfants, sur le sein de leur mère, à moitié glacés par la mort, etc. Je renonce à vous décrire le reste, c'est quelque chose de trop pénible et qui mérite une vengeance éclatante du Ciel contre les oppresseurs et les tyrans inhumains qui de sang-froid envoient tant de milliers de victimes à la mort, et les forcent d'abandonner leur patrie, leurs parents et tout ce qu'ils ont de plus cher en Irlande. Mais si d'un côté la misère effrayante de tout un peuple déchire l'âme, d'un autre côté le cœur maternel de la Ste Église est bien consolé par le spectacle d'une résignation, d'une foi, d'une moralité sans exemple chez les autres peuples. Vous eussiez vu ces infortunés pleurer de joie à la présence d'un prêtre, s'estimer heureux de mourir après avoir reçu les derniers sacrements, nous serrer la main, nous bénir, nous offrir le peu qu'ils possédaient pour faire dire des messes. Non,

je

je ne connais point de preuve plus éclatante de la bénigne influence de la religion catholique pour adoucir et faire supporter avec joie les plus grandes infortunes humaines. Si jamais j'eusse douté de la nécessité d'une autre vie pour la vertu malheureuse, le spectacle que j'ai eu huit et jour sous les yeux durant un mois, m'aurait servi de preuve irréfragable. La Compagnie doit être heureuse d'avoir eu une occasion de se montrer encore de nos jours, telle qu'elle s'est montrée sous d'autres cieux dans des circonstances analogues. Pour ma part, j'estime n'avoir jamais passé plus belles vacances que celles de 1847. A dire vrai, je ne me faisais point l'illusion de croire que j'allais exposer ma vie, eau avec de la prudence et une bonne santé comme la mienne, je crois qu'il n'y avait pas danger réel ou du moins imminent; en sorte que le soupçon même que je puisse gagner la maladie ne m'est pas venu à l'esprit. Les autres Pères n'ont pas eu plus de crainte que moi; aussi admirait-on beaucoup le sang-froid, la joie et la sécurité avec laquelle nous allions voir les pestiférés. Cette conduite contribua un peu à relever le moral du Clergé, qui commençait à s'effrayer des vides faits dans ses rangs, et donna un nouvel élan à la charité et à la compassion publique. En même temps les chaires et les confessionnaux nous furent abandonnés, et la grace de la Compagnie opéra là comme partout ailleurs. Les journaux protestants furent obligés, par l'évidence des faits, de louer la conduite admirable du Clergé catholique. Maintenant ce serait le cas de répéter ces paroles de Jésus-Christ: *Messis quidem multa, operarii vero pauci.* Si Dieu ne vient au secours de Montréal, surtout de la partie catholique irlandaise, la religion souffrira de grandes pertes; mais il est à espérer que Dieu récompensera le dévouement de ses ministres, en suscitant au cœur d'un grand nombre d'imitateurs le feu de la charité. M.gr l'Evêque, dans la profonde douleur où l'a plongé la perte de tant d'ouvriers évangéliques, a voulu faire un dernier effort pour désarmer le Ciel; il a fait un vœu solennel en l'honneur de la S.te Vierge et s'est offert comme une victime d'expiation à la place de son pauvre peuple. Il paraît que déjà la mortalité a diminué et qu'elle est concentrée seulement dans les sheds hors de la ville). — Voilà, mon R. Père, des détails qui pourront avoir pour vous quelque intérêt.

Je me recommande à vos bonnes prières.

Gérard. S. J.

35e Lettre.

Le P. Menet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Nord, à un Père de la même Compagnie.

Sault Ste Marie, 10 Septembre 1847.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je vous ai écrit le 27 août une lettre qui vous annonçait une suite de détails sur la mission du Sault Ste Marie, où la divine Providence m'a placé. J'ai quelques moments à moi, et je vais les employer à cette continuation.

Le Sault Ste Marie était un poste avancé des Français dans le Nord du nouveau monde; comme le reste du Canada, il passa en 1763 au pouvoir des Anglais par un traité qui n'eût jamais été fait sous Louis XIV. Les deux rives du Sault, ainsi que du grand Lac, restèrent en possession de la Grande-Bretagne jusqu'à la guerre de 1812 à 1814. Depuis les arrangements faits à la suite de cette guerre, l'Angleterre n'a plus que la rive septentrionale; l'autre appartient à l'Union américaine, à partir du Sault jusqu'au grand Portage qui sera aujourd'hui de limite entre les deux pays. Le Sault Ste Marie a paru si important au gouvernement américain qu'il en a fait une réserve militaire. Cette réserve comprend une étendue de six milles carrés; de manière que toutes les terres défrichées et les édifices construits par des particuliers sur ce terrain n'appartiennent pas en réalité à ces particuliers, mais au département de la guerre qui peut s'en emparer quand il voudra. Cependant il n'est personne qui craigne pour sa propriété, parceque dans le cas que quelqu'un fût dépossédé, il y aurait indemnité. Plusieurs familles ont réclamé et réclament peut-être encore la propriété du Sault: elles fondent leurs droits sur une cession faite par les sauvages; mais il est aisé de prévoir ce qu'il en sera de toute réclamation de ce genre faite, ou à faire. C'est venir trop tard et avoir affaire à trop forte partie. Notre Compagnie est, à son défaut, l'église catholique, au nom de laquelle elle possédait et possède tout ce qu'elle acquiert, pourrait être fondée autant et mieux que personne à faire valoir ses prétentions sur une propriété assez considérable qu'elle avait au Sault Ste Marie. Cette

rie. Cette propriété, à l'exception de l'ancien fort, avait été cédée par les sauvages, alors seuls maîtres du pays, à la mission, avant qu'aucune autre cession eût été faite par eux. Là était le cimetière, l'église, et la maison des Pères, comme on parle encore aujourd'hui, même en nommant les prêtres séculiers qui nous ont remplacés par intervalles.

La population du Sault Ste Marie habite les deux bords de la belle et large rivière formée par la Chûte sur un espace d'une lieue. A cette distance, le courant rencontre l'île au Sucre, ainsi nommée du grand nombre d'érables qui croissent sur son sol et d'où l'on tire sur la fin de l'hiver du sirop et du sucre en quantité. La Chûte proprement dite est presque aussi souvent et beaucoup mieux nommée le Rapide que le Sault, car elle n'est guère qu'une descente très rapide, composée de petites chûtes successives. La dernière qui est la plus considérable est le Sault Ste Marie; c'est en bas de cette chûte que, durant la belle saison, soir et matin, et souvent toute la journée, une foule de pêcheurs avec leurs canots d'écorce vont à la puise: c'est le mot du pays. Ils ne font en effet que plonger et retirer un filet fait en entonnoir. Le poisson abonde dans tous les lacs américains, mais surtout ici; on y pêche le saumon, la truite, l'esturgeon, le doré, et avant tout le poisson blanc dont il se fait un grand commerce. En hiver, on prend aussi beaucoup de poissons, en faisant des trous de distance en distance dans la glace et en y passant des rets. Souvent aussi on pêche au dard: c'est une sorte de trident; le dardillon du milieu est un hameçon. Le pêcheur se tient au bord d'un trou et attend qu'un poisson vienne; rarement il manque son coup. Vers la fin de l'hiver dernier, on m'apporta une truite de 16 livres. Celui qui m'en fit présent en avait darde la même nuit une autre de 22 livres.

Ce sont aussi d'habiles rameurs que la plupart des gens du Sault, et d'excellents guides sur les lacs. On les demande souvent et de préférence à tout autre pour naviguer sur le lac Supérieur. Comme ils connaissent le génie aventureux et téméraire des Américains, ils mettent ordinairement pour condition qu'ils seront maîtres de s'arrêter ou de partir quand bon leur semblera, et non pas quand il plaira à ceux qui les engagent. Ceux-ci, ne connaissant rien pour la plupart à la navigation, ni à l'inconstance de la température sur le lac, sont intrépides pour aller toujours en avant et s'exposer au danger; mais au moment du péril le courage leur manque, et ils ne trouvent leur salut que dans l'habileté de ces pauvres canadiens ou métis qu'ils ont à leurs gages. Quoique le lit du

Rapide

Rapide soit tout rempli d'énormes blocs de pierres qui gisent çà et là à fleur d'eau et au dessus de l'eau depuis des siècles, l'on voit souvent les pêcheurs du Sault monter et descendre à travers ces dangereux écueils dans leurs légers canots avec une prestesse qui tient du prodige. La truite, objet de leurs recherches, ne s'en tirerait pas mieux. Pour d'autres que pour ces pêcheurs le Sault Ste Marie est vraiment un passage périlleux; il s'en trouve pourtant parmi les Américains qui osent parfois s'y hasarder; car que ne tente pas cette nation dans sa pétulante jeunesse? Et puis, laissez croire que d'autres, des sauvages même, seraient plus habiles qu'eux, ce serait un opprobre. Cet été dernier, neuf d'entre eux se sont avisés de descendre en barque le capricieux Rapide; mais ils ont payé cher leur témérité. Tout le monde était descendu sur la grève comme pour assister à un spectacle, et semblait impatient de les voir paraître sur l'avant-scène. Dans la foule se trouvaient des personnes pour qui cette attente était pénible; c'étaient des sœurs, des mères, des épouses. Déjà un, deux, trois rapides avaient été heureusement franchis. La barque filait entre les rochers semblait se jouer de tous les écueils. La première apparition entre les îlots qui bordent le principal courant fit palpiter tous les cœurs de joie, de crainte, d'espérance; il y eut quelques battements de mains, quelques *vivat*, ils furent courts. Arrivée à l'endroit où la chûte est plus considérable, la barque surchargée à l'arrière heurte contre un roc, perd son gouvernail, et prêtant le flanc à la violence des flots, chavire et plonge avec son équipage dans le gouffre. Les cris de désespoir s'élèvent du rivage; tout les croit tous perdus. Cependant des têtes, des bras apparaissent çà et là, et disparaissent soudain pour reparaître encore. Des canots volent à leur secours, cinq sont sauvés. Un sixième roulant au fond de l'abîme est aperçu par un puiseur. Celui-ci avec une présence d'esprit admirable saisit son dard, le lance au fond de l'eau, et plus heureux que s'il eût eu envie d'en retirer un poisson, il accroche le naufragé par l'habit sans le blesser, et l'amène sur le rivage. Il fut longtemps regardé comme mort; mais enfin il donna signe de vie; huit jours après il était guéri. Les cadavres des trois qu'on ne put sauver ne furent retrouvés que deux ou trois semaines après ce funeste accident, mais loin de la chûte.

Il ne me reste en terminant cette lettre qu'à vous renouveler l'expression des sentiments d'estime et d'affection avec lesquels je suis etc.

J. B. Menet. S. J.

36e Lettre.

Le R. Mener, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Nord, à un Père de la même Compagnie.

Sault Ste. Marie, 24 Septembre 1847.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je pense que vous avez déjà reçu mes deux lettres qui vous donnaient quelques détails sur le Sault Ste. Marie. Je vais poursuivre le cours de mes observations.

Depuis quelques années le Sault est fréquenté par bien des gens qui montent au lac et en descendent durant toute la belle saison. Des barques, des goelettes, des steamboats nous les amènent par centaines. On regarde cette contrée comme une sorte d'Eldorado; on y vient pour sa santé, par pure curiosité, ou dans l'intérêt des sciences. Le commerce en général, et celui des pelleteries en particulier, en attire d'autres en bien plus grand nombre. Mais ce qui augmente le plus la population flottante du Sault, ce sont les mines. La partie du lac Huron qui nous avoisine, et les bords du grand lac sont tout hérissés de pointes, de montagnes où divers minéraux, le cuivre surtout, abondent. Ils sont visités, inspectés, fouillés partout par des spéculateurs que la soif de l'or attire et porte à des entreprises plus ou moins avantageuses, et quelquefois ruineuses, notamment du côté de l'Amérique, où tout va beaucoup plus vîte qu'en Canada. De nombreuses compagnies se sont formées à la hâte pour l'exploitation des mines, se sont servi d'explorateurs ignorants, et en sont aujourd'hui pour leurs frais. La plupart des mines sont riches il est vrai, il en est où le cuivre se trouve en masse, aussi pur que s'il eût été coulé. La difficulté est de le couper et de le tirer des entrailles de la terre. Il n'y a pas ici de Czar pour envoyer une partie de ses sujets à cette autre Sibérie, et les forcer, le knout à la main, à s'y creuser un sépulcre, source de richesses pour le despote. Les ouvriers se font payer chèr leurs peines, et consentent rarement à y passer plusieurs années. De plus quoique les communications soient devenues beaucoup plus faciles depuis que le lac est sillonné par deux bateaux à vapeur, par des navires à voiles et

Force

force barques en canots; le transport des hommes, des approvisionnements et du minerai est encore fort coûteux, et le sera même assez longtemps, vu qu'il n'y a pas d'autre voie de communication que par le Sault Ste Marie, et que durant six ou sept mois entiers l'hiver est là avec toutes ses rigueurs pour intercepter tout commerce. Durant cet espace de temps, nous vivons presque séparés du reste du monde. Un courrier est expédié tous les mois pour se rendre en raquettes jusqu'à Saginaw et porter sur son dos les lettres et dépêches; ce n'est guère que deux mois après son départ qu'on peut recevoir la réponse d'un correspondant de Détroit ou de Chicago.

La longueur et l'âpreté de l'hiver dans une contrée qui n'est qu'entre le 46e et 47e degré de latitude nord a de quoi surprendre, si l'on se réfère aux mêmes degrés des contrées européennes. Mais si l'on réfléchit à la hauteur du bassin où se trouve encaissé le lac Supérieur, à l'absence des montagnes au nord, à l'éloignement des mers, enfin aux couches de minéraux qui constituent le fond du sol, on concevra aisément qu'une telle position doit rendre et le lac et ses environs extrêmement froids. Ce qui ne s'explique pas si aisément, ce sont les grandes chaleurs de l'été qui s'évanouissent tout aussi subitement qu'elles nous arrivent. Ce n'est pas toutefois la chaleur vive du midi de l'Europe, mais une chaleur étouffante dont l'effet immédiat est de causer une transpiration que je n'ai jamais éprouvée dans les différents pays où j'ai vécu. Mais, le vent vient-il à souffler du lac? adieu le chaud. On dit qu'il n'y a pas de mois où il ne gèle parfois; cette année, il n'y a eu que trois mois qui en aient été exempts.

La population flottante que nous avons ici contribue beaucoup à la corruption des mœurs. Le Sault est un lieu de passage où se rendent des divers états de l'Union une foule de personnes dont la moralité pour l'ordinaire n'est rien moins que rassurante; ce sont pour la plupart des aventuriers qui cherchent fortune, des jeunes gens qui abandonnent le foyer paternel pour vivre plus librement ailleurs, des voyageurs, des matelots, des spéculateurs de tout genre plus habiles souvent à exploiter la mine trop féconde des vices du cœur humain que celles qui contiennent le cuivre ou l'argent. Ajoutez le nombre toujours croissant de tavernes, d'estaminets, d'hôtels pour héberger tout ce monde de passants. En outre, plusieurs habitants du Sault ont vécu parmi les sauvages, et cette fréquentation est loin de les avoir rendus meilleurs. C'est une opinion généralement reçue que le commerce des blancs a beaucoup nui et nuit encore

beaucoup

beaucoup aux sauvages; on a raison de penser ainsi, et les missionnaires qui doivent former ces pauvres indiens à la pratique des vertus chrétiennes n'ont rien de mieux à faire, s'ils le peuvent, que de les isoler au moins jusqu'à ce qu'ils soient instruits, fortifiés, prémunis contre la contagion des mauvais exemples. Mais ce n'est pas à dire pour cela que des hommes vivant sans culture et sans lois soient meilleurs que les blancs. La vie agricole est favorable aux mœurs, la sauvagerie ne l'est pas; la barbarie a toujours été et sera toujours un grand malheur pour un peuple. Aussi suis-je bien convaincu sur une expérience de tous les jours que les blancs n'ont rien à gagner en communiquant avec les sauvages, pas plus que les sauvages en fréquentant les blancs. Dans ces rapports des uns avec les autres, il ne peut y avoir que réciprocité de mauvais exemples, échange de vices, corruption mutuelle. C'est autre chose là où les uns et les autres soutenus par la religion vivent côte à côte et s'allient ensemble.

Quant à la population stable, elle peut se monter dans ce moment à 1500 ames, en y comprenant les deux rives, américaine et canadienne, vis-à-vis et au-dessous de la Chûte. La population du côté américain est triple et peut-être même quadruple de celle du Canada. Les catholiques forment environ les trois quarts. C'est un singulier mélange de races qui habite le Sault. Il y a peu de canadiens, américains, ou anglais pur sang; la grande majorité est métisse. La couleur varie en conséquence ainsi que la physionomie, et un disciple de Gall ou de Lavater trouverait ici matière à exercer son art. Entre le visage ovale, le front haut de l'européen, et la tête aplatie, la figure carrée et les pommettes saillantes du sauvage, la différence est grande. Quelle variété de teint pour l'observateur qui daigne y faire attention! Qu'il fasse seulement dix pas dans la rue, et il aura occasion de voir passer toutes sortes de peaux, blanches rouges, brunes, cuivrées, olivâtres, fuligineuses, voire même noires; car depuis un an quelques enfants de l'Afrique ont fait irruption dans le Sault. Il y a ici un vrai phénomène, une jeune fille née d'un blanc et d'une négresse, toute aussi blanche qu'une canadienne; il ne lui reste de son origine maternelle que la chevelure crépue, et peut-être aussi le talon allongé. C'est une chose aussi fort remarquable que la race indigène perde si vîte sa couleur et ses traits distinctifs, dès qu'elle s'allie avec la race européenne. A peine si la troisième génération ainsi mélangée retient quelque chose de l'extérieur sauvage. Il semble

que

que cette pauvre race sauvage soit vouée de toute manière à l'extinction. Nous avons dans ce moment beaucoup d'Indiens réunis de divers endroits pour recevoir le paiement annuel des terres qu'ils ont vendues au gouvernement. Ils sont campés çà et là près de la rivière, mais principalement dans un champ voisin de la demeure de leur agent. Leurs loges ou tentes ont toutes la forme d'un cône tronqué. Des perches plantées en rond, couvertes d'écorces en dehors, de nattes en dedans, se réunissent en faisceau à six ou sept pieds de terre, en formant une ouverture par où sort la fumée ; le feu est au centre, la famille s'étend autour, on se tient accroupie le long des parois. Je ne sais quelle sorte d'instinct porte ainsi tous les sauvages du monde, ceux de l'Amérique, comme ceux de l'Australie, ceux de la Sibérie, comme ceux de l'Afrique centrale, à prendre cette posture qui nous paraît si gênante et ravale, pour ainsi dire, au niveau de la bête le corps de l'homme fait pour un autre maintien. J'ai lu beaucoup d'histoires de voyages ; j'ai fait une grande attention à ce que les auteurs disent de ces peuplades vagabondes et abandonnées à elles-mêmes, et je demeure persuadé que l'abrutissement moral influe tellement sur le physique qu'un peuple, qui peu-à-peu sortirait de l'état sauvage pour arriver à la civilisation, finirait par subir une transformation de corps comme d'esprit. La pensée doit à la longue élever le front et redresser le corps : et n'est-ce point cette force mentale de l'homme civilisé qui attire à elle la race sauvage mêlée à l'européenne, et se l'incorpore au lieu de s'incorporer à elle ? Je sais que le climat agit beaucoup sur le physique, mais le moral peut-être encore plus. Que l'Esquimaux, le Lapon, ou le Samoïede vienne à se régénérer, je gagerais que ces peuples seraient alors moins écrasés de corps, moins rabougris, à mesure que l'instinct animal de l'être inculte céderait à l'instinct raisonnable de l'être cultivé. Adieu, mon Rév. Père, on m'appelle pour aller recevoir le dernier soupir d'un vieillard de 80 ans. Je me recommande à vos SS. SS. en union desquels je suis etc.

J. B. Menet. S. J.

37e Lettre.

Le P. Nobles, Missionnaire de la Cie de Jésus dans le Bas-Canada, à un frère scholastique de Brugelette.

Ste Croix, grande Manitouline, 16 octobre 1847.

Mon bien cher Frère,

P. C.

Je vous ai promis des détails intéressants lorsque j'étais encore à Georgetown; je n'ai pas oublié ma promesse, j'ai pris différentes notes, j'ai aussi dessiné quelques vues pour faire voyager un peu votre imagination; mais ce n'est point par là que je commencerai aujourd'hui. Je préfère vous parler de mon voyage à Manitouline et de mes premiers essais de mission; j'aurai toujours occasion de vous transcrire ce qui se trouve dans mon calpin. Nous partîmes de New-Yorck, le R. P. Boulanger et moi, le 6 juillet à 7 heures du soir, à bord du Steamer Esenknouten pour nous rendre à Albani. Ce n'est pas sans une certaine émotion que je dis adieu à nos Pères et à nos Frères, et je puis dire qu'alors surtout je fus frappé de cette pensée, que dorénavant je n'aurais plus les avantages de cette vie de famille que l'on trouve au milieu d'une communauté nombreuse, où l'on est porté du matin au soir à la pratique de toutes les vertus par les bons exemples et par les discours édifiants de ses frères. Mais, comme vous le pensez, ma mélancolie ne fut pas de longue durée; Dieu me faisait une trop grande grâce en m'appelant à l'apostolat, pour qu'il me fût permis de regretter les choses même les plus saintes. Du reste, je devenais en ce moment d'une manière particulière l'enfant de la Compagnie, puisque, en m'envoyant au milieu des infidèles et des hérétiques, elle se chargeait de me nourrir du lait de ses prières et de ses bonnes œuvres. Oh! oui, je vous l'assure, l'on se sent bien fortifié par la pensée que l'on n'est pas seul à l'action, mais que l'on a des frères qui prient pour nous et qui travaillent en nous par la pratique de leurs règles. Le voyage de New-Yorck à Sandwich est vraiment un pèlerinage pour un Missionnaire de la Compagnie. Les bords de l'Hudson et du St Laurent rappellent tant de souvenirs qui se rattachent aux anciennes missions de nos Pères, que l'œil est impatient de saisir tout ce qui nous

montre

montre le résultat de leurs travaux et de leurs souffrances. Pour moi, j'étais préoccupé de la pensée du P. Jogue qui fut martyrisé par les Iroquois dans l'une des îles de l'Hudson, non loin d'Albani. Il me semblait voir ce saint prêtre parcourant toutes ces contrées, se faisant prisonnier volontaire afin d'obtenir la conversion de ceux qui trouvaient leur joie à le faire souffrir. Il savait bien que, pour produire dans les ames un fruit durable, il faut des larmes et du sang; aussi ses travaux et ceux de ses frères dans l'apostolat ont-ils eu le plus beau résultat. La religion s'étend et s'affermit de jour en jour davantage dans ces pays couverts alors d'immenses forêts. La hache du laboureur qui n'épargne aucun des arbres antiques qu'il trouve sur le sol destiné par lui à la culture, sert aussi à façonner la charpente d'une église nouvelle élevée au vrai Dieu. L'erreur ne manque pas de dérober sa part à l'héritage du Seigneur; mais sa présence ne fait qu'encourager la lutte, et ses défaites continuelles servent à leur manière à la gloire de notre sainte Religion. — Arrivés à Albani, nous avons pris presque immédiatement le chemin de fer pour nous rendre à Buffalo. La locomotive était sortie des rails après que nous eûmes fait une cinquantaine de milles, nous restâmes exposés pendant plusieurs heures à un soleil brûlant, tandis qu'on faisait les efforts nécessaires pour nous remettre sur nos jambes de fer: enfin nous reprîmes notre course. Le pays que nous traversâmes est très pittoresque; plusieurs sites me rappelaient les Vosges et la Suisse, sans pourtant que je fusse dans l'illusion, car la nature n'a rien ici du gigantesque qu'elle déploie dans notre patrie. Ce qui fait de l'Amérique du Nord un pays curieux, c'est l'étendue de ses eaux, de ses lacs, et de ses fleuves que lient entre eux de nombreux canaux, en sorte que le commerçant peut, sans toucher pour ainsi dire terre, se rendre de la nouvelle-Orléans à Buffalo, et revenir chez lui après avoir fait toujours par eau le tour des Etats-Unis.

Le 8, dans la matinée nous arrivâmes à Rochester. Cette ville s'est élevée comme par enchantement pendant ces dernières années et occupe une des positions les plus importantes de l'Amérique du Nord. Nous fîmes ce jour-là un dîner à l'Alsacienne chez un aubergiste de ce pays. Ce bonne me dit qu'il avait quitté Saguenay il y a 20 ans, et il n'est pas le seul alsacien établi dans ces parages. Du reste il suffit de jeter les yeux sur la campagne pour reconnaître que l'on se trouve au milieu de populations allemandes. Nous avons traversé des terrains immenses défrichés ces deux dernières années et auxquelles on a déjà fait

fait produire une moisson magnifique. Puisque je vous parle des Allemands, je vous dirai que je les ai trouvés ici ce que je les ai vus partout; ceux qui sont catholiques peuvent être regardés comme des modèles. Ils se font surtout remarquer par leur attachement à la foi. Je ne sais trop pourquoi, mais plusieurs fois déjà ils m'ont reconnu pour un prêtre Allemand. A peine avions-nous mis pied à terre à Rochester que je fus entouré par quelques-uns de ces braves gens qui voulaient me retenir auprès d'eux. J'eus toutes les peines du monde à leur faire comprendre que je ne m'appartenais pas à moi-même, et que je me devais entièrement aux sauvages pour lesquels j'étais envoyé. Ils me racontaient comment, n'étant encore que quelques uns, il y a dix ans, ils avaient déjà élevé une chapelle, en avaient eu ensuite la consolation de voir leur nombre s'accroître au point de pouvoir construire une église. Ils se plaignaient de manquer de prêtres; un seul, me disaient-ils, leur donne les secours de la religion, et probablement il ne pourra se trouver longtemps au milieu d'eux; ils auraient bien voulu se confesser, mais nous allions nous remettre aussitôt en route, et je ne pouvais entendre leur confession sous le hangard d'une station. Je tâchai de leur donner du courage tout en demandant bien à Dieu du fond du cœur qu'il voulût bien avoir pitié de ses enfants, et nourrir dans le cœur de mes frères, leurs compatriotes, le désir de venir secourir ceux qu'une même église enfanta à la foi. — Nous arrivâmes tard à Buffalo. Cette ville, quoique toute nouvelle, est déjà fort grande et comme le centre du commerce des états du Nord. Sa proximité du Niagara, son port, les canaux et les chemins de fer qui viennent aboutir chez elle de tous côtés, contribueront à en faire par la suite une des plus grandes villes de l'Amérique. Si j'avais fait un voyage d'agrément, je n'aurais pas manqué d'aller voir la plus belle cataracte du monde; mais le pauvre missionnaire prend la route la plus directe et la moins coûteuse, et pour lui les voyages sont plus fatigants qu'agréables. Nous avons passé deux jours et une nuit sur le chemin de fer, souffrant de la chaleur aussi bien que d'une situation incommode, car les wagons de ce pays-ci ne sont pas confortables comme ceux de France ou d'Allemagne. Pendant tout ce temps-là ma tête vacillait de côté et d'autre sans appui pour me reposer; j'avais les reins brisés. A peine sortis de cette prison mouvante qui me faisait absolument l'effet des voitures cellulaires de France, il fallut nous embarquer immédiatement pour Détroit. Nous allâmes donc en toute hâte au port, et nous arrivâmes assez à temps pour atteindre la balustrade du Steamer l'Illinois au moment où on

levait

levais le pom pour gagner le large. La première chose que l'on désire après une longue fatigue c'est de réparer ses forces par un peu de nourriture; mais il n'est pas d'usage de donner à souper aux voyageurs quand on s'embarque le soir, tous sont supposés avoir pris leurs précautions d'avance et être en état d'aller ainsi jusqu'au lendemain: ce ne fut donc qu'avec beaucoup de peine que nous pûmes nous procurer une méchante tasse de thé. Le lendemain, lorsque je me réveillai, nous étions en plein lac, on ne voyait plus la terre, et, sauf le roulis, dont on n'est cependant pas toujours exempt, on se croirait en mer. Le 9, au matin, nous approchions de Détroit et du premier poste de nos Pères; c'était là une de leurs principales missions chez les Hurons dont quelques familles, échappées à la fureur des Iroquois, se sont conservées dans les environs de Sandwich. La terre me semblait à peine dépasser le niveau de l'eau. S'il est un pays de plaine dans l'univers, c'est bien cette partie du Canada. Quand le fleuve est pris de glace et que les terres sont couvertes de neige, on doit se trouver là comme au bout du monde. Habitué comme je le suis au pays des montagnes, il me semblait que jamais les plaines ne me paraîtraient belles; mais ici elles sont si vastes qu'il y a dans leur étendue, comme dans la vue de l'Océan, quelque chose qui élève l'âme vers l'auteur de tant de merveilles. On se voit si abandonné, au milieu de ces contrées immenses, que le cœur a besoin de se reposer dans la pensée de Dieu comme la colombe dans l'arche de Noé. — Bientôt nous aperçûmes le clocher de Sandwich, et nous passâmes devant la maison de nos Pères sans pouvoir débarquer. Il fallut aller jusqu'à Détroit, puis repasser la grande rivière, et revenir par terre à ce grand village des Hurons, actuellement tout composé de Canadiens et d'Anglais. C'est dans le village même de Sandwich que se trouve la Résidence actuelle; elle est bâtie sur le terrain que cultivaient nos anciens Pères. On voit encore sur le chemin de Sandwich à Détroit quelques traces des fondations de la première chapelle construite par les anciens missionnaires. Une autre chapelle, construite aussi par eux, est encore debout mais ce n'est plus qu'une vieille masure qui tient à peine, quoiqu'on lui ait donné des soutiens. La maison où est mort le dernier missionnaire de l'ancienne Compagnie a été occupée par les nouveaux missionnaires jusqu'à l'année dernière; maintenant ils demeurent près d'une église qui s'achève comme par enchantement à la voix du P. Point.

Nous ne sommes plus aux temps où les accords d'une lyre pouvaient mettre

mettre des pierres en mouvement; mais les dollars font ce que toute l'harmonie du monde ne produirait pas ici. Il faut dire, à la louange des canadiens, qu'il doit y avoir chez eux beaucoup de foi et de dévouement pour construire des églises aussi belles dans un pays où tout est extrêmement cher. On vient de recevoir un orgue qui a coûté deux mille piastres: mille piastres ont été données par M. Baby, pour cet objet, et les mille autres ont été offerts par un protestant qui se fait une gloire de doter l'Eglise catholique d'un si bel instrument. Quoique je ne sois resté que peu de jours à Sandwich, j'ai eu occasion de confesser en trois langues différentes. L'anglais est la langue la plus nécessaire, mais on a bien souvent besoin du français, de l'allemand et du sauvage: les meilleurs ouvriers des mines que l'on exploite actuellement autour des lacs sont des allemands. Le 24 juillet, fête de Ste Magdelaine de Pazzi, j'ai fait ma première course de missionnaire. Un Irlandais était venu demander un prêtre pour administrer les derniers sacrements à un de ses fils. Le P. Point fit quelques difficultés de lui accorder sa demande, car les Irlandais ont la réputation de faire courir les prêtres pour rien. Quelquefois ils auront un petit verre de Wisky de trop dans la tête, et la crainte d'aller en enfer leur fait demander le Révérend; quand le Révérend arrive, transi de froid, après avoir fait plusieurs milles au milieu de la nuit, le malade est le premier à venir le recevoir à la porte; et lorsque l'on demande pourquoi on a été appelé: « C'est, notre Révérence, parceque nous aimons à vous voir. » Je vous laisse à juger comme cela est agréable! Pour en revenir à ma course, je fus envoyé avec le brave homme; nous avions 16 milles à faire en bogues, ou pour mieux dire en charrette. J'avais à peine fait un mille que déjà j'étais rompu par les soubresauts du véhicule qui n'avait d'appui que sur l'essieu; jugez comme c'était doux. J'étais assis sur une petite planchette agitée dans tous les sens par les secousses qu'occasionnait à chaque instant l'inégalité du chemin. Mais ce n'est pas tout; la pluie commença à tomber presqu'aussitôt après notre départ, ou plutôt notre embarquement; car ici on monte en voiture quand on entre en barque, et l'on s'embarque en bogues ou en char-à-bancs. Notre cheval n'était pas d'humeur à prendre le mords aux dents; il mit tant de calme dans sa marche, que nous fûmes 6 heures à faire quatre lieues: pour comble de bonheur, le brancard du bogues s'était cassé en traversant une ornière, et mon manteau était mouillé comme si on l'eût jeté dans l'eau. Cependant j'avais encore quatre milles à faire pour arriver chez mon malade, et il

était

étain déjà plus de 9 heures du soir. Il fallut donc attendre jusqu'au lendemain; car le chemin étain si mauvais qu'on ne pouvain faire un pas sans tomber dans la boue. J'eus bien de la consolation ce soir-là. Après avoir bu une bonne tasse de lain qu'on alla traire exprès pour moi, je m'entretins quelque temps avec les braves gens chez lesquels je devais passer la nuit. Lorsque mon lit fut préparé, je me retirai dans ma chambre; mais à peine y étais-je entré que j'entendis le père de famille qui commençain à réciter le chapelet, tous ses enfants, âgés de plus de vingt ans répondaient avec dévotion à la prière. Tous, jusqu'à la bonne vieille qui baillait de temps en temps, me rappelain les veillées de mon enfance, lorsqu'étant dans la maison paternelle, réunis tout autour d'un grand feu, ma mère, mes sœurs et nos domestiques travaillaient chacun de leur côté, tout en répondant au chapelet que récitait la vieille bonne de ma mère. Quoique je fusse bien fatigué, je ne pus m'endormir; je priais du fond du cœur avec cette famille et je demandais à Dieu de lui conserver la foi, seule source de bonheur ici-bas. Le lendemain, étant parti de grand matin, j'arrivai chez mon malade que je confessai; puis je revins dire la Messe aux colons Irlandais que l'on avait avertis de mon passage. Après le déjeuner, je me remis en route pour Sandwich. Comme les chemins étaient trop mauvais pour m'en retourner en bogue, on me donna une jument rétive qui voulait à chaque instant retourner en arrière; pendant deux heures, il n'est sorte de danse qu'elle ne me fit faire pour tâcher de me mettre à bas. Toutefois il ne m'arriva aucune aventure fâcheuse. Voilà ce qui regarde Sandwich; maintenant, allons chez les sauvages.

Je partis de Sandwich le 26 juillet, jour de la fête de Ste Anne, en remontant la rivière Ste Clair, toute parsemée d'îles qui lui donnent un aspect gracieux. Je soupirais de voir l'île Walpole, où, depuis si longtemps, le P. du Ranquet bat en brèche l'infidélité et l'hérésie. Je l'aperçus enfin; c'était le soir, le soleil était à son déclin; mais on distinguait encore fort bien la maison du missionnaire, la petite chapelle construite par le P. Jennesseaux, et la pauvre école. Qui eût pensé, en voyant cette humble demeure, que c'était là l'objet des attaques et des cris d'alarmes qui se sont élevés jusque dans le parlement d'Angleterre. C'est bien le cas de dire que vérité est plus forte que des murailles, et que notre religion sainte a tout autrement de puissance, malgré la pauvreté et la faiblesse de ses ministres, que l'erreur qui ne s'appuie que sur la force brutale et sur l'or. Je rencontrai le P. du Ranquet à quelque distance de son île, et j'eus le temps de m'entretenir avec lui pendant que l'on chargeait de bois de chauffage le Steamer, à bord duquel je me trouvais.

Le

Le chef des sauvages de l'île Walpole se trouvait là aussi avec quelques hommes et des femmes de sa bande qui étaient venus lui faire la conduite. Il s'embarqua avec nous pour l'île St Joseph et pour Manitouline, afin de connaître l'état des différents postes indiens qui sont éparpillés sur la côte. Cet homme est grand, mais sa contenance n'a rien de la fierté du sauvage, rien qui annonce l'indépendance de l'homme libre; cependant, dans des moments d'effusion, il a quelque chose qui le relève. Ainsi je le vis prendre une attitude noble pour faire ses adieux à sa femme et à ses parentes qui l'avaient suivi. Comme elles pleuraient, il leur fit un discours pour les engager à ne pas craindre. «Je ne vais pas à la guerre, leur disait-il, soyez «donc sans inquiétude sur mon voyage.» La douleur de ces sauvagesses avait quelque chose qui me frappa. Elles étaient toutes assises sur le rivage; pas une ne proférait une parole; à les voir, on eût dit seulement qu'elles faisaient la moue et qu'elles pleuraient plutôt d'ennui que de tristesse. Enfin le moment de partir venu, il y eut entre tous un échange de paroles animées, accompagnés de gestes vraiment beaux, tant il est vrai que la plus belle éloquence est celle du cœur. On eût dit que ces pauvres gens ne pouvaient se séparer; le steamer marchait déjà qu'ils se donnaient encore à la hâte des poignées de main, tout en continuant à se parler avec un accent passionné. Quand ils furent hors d'état de s'entendre, ceux qui restaient sur le rivage jetèrent trois cris auxquels le chef répondit par trois cris semblables; ils firent sur moi un effet vraiment magique. C'est ainsi, me disais-je, que doit être le cri du sauvage lorsqu'il s'élance sur sa proie. Ce reste des habitudes sauvages donne une idée de ce que devaient être ces hommes il y a 200 ans. Ce cri n'est pas un cri d'homme, c'est une espèce d'aboiement aigu; il a une expression de joie sardonique qui ne peut se rendre; il faut l'entendre. Nos chrétiens en ont perdu l'usage dans la crainte de retomber dans des superstitions. Le costume des sauvages du Canada n'a rien de bien extraordinaire; c'est plutôt l'originalité de leur accoutrement qui les distingue; car, n'allant plus à la chasse, ils n'ont plus les moyens de se faire des vêtements à leur mode, seulement la manière dont ils portent les étoffes qu'ils se procurent, rappelle les vêtements de peau dont se couvraient leurs ancêtres et que portent encore les sauvages qui sont éloignés du commerce des blancs. Ils n'ont, à proprement parler, aucune coëffure déterminée; les anciens s'ornaient la tête de plumes, et c'est ce que les infidèles font encore aujourd'hui. Ceux que nous rencontrâmes à Walpole avaient la tête entourée d'un mouchoir attaché en forme de turban surmonté de

quelque

quelques plumes).

On trouve maintenant peu de sauvages chez qui l'instinct soit aussi développé et les sens aussi délicats que lorsqu'ils étaient constamment à la chasse ou à la guerre. Cependant si vous veniez à Wikwemikong, dans notre village, vous seriez frappé à l'aspect de certaines physionomies vraiment sauvages. Chez eux les affections de l'âme ne paraissent guère au-dehors, ils dissimulent assez bien leur haine; toutefois, lorsqu'ils sont en colère, si on ne remarque pas d'altération sensible dans leur visage, ils ont l'œil plus fier et quelque chose de ferme et de sec dans le son de la voix. Jugeant des autres par eux-mêmes, cela leur fait dire que le Prêtre se fâche lorsqu'il s'anime en prêchant ou qu'il élève la voix. Pour vous donner une idée de la délicatesse des sens du sauvage, il suffira de vous dire qu'il distingue, à près de deux milles de distance, quelle doit être la profondeur de l'eau du lac ou de la rivière dans laquelle il s'avance. Aussi lorsqu'un capitaine de Steam-boët doit s'écarter de sa route ordinaire pour s'engager dans les îlots, ou pour se frayer un chemin nouveau, il ne s'aventure ordinairement pas sans prendre pour pilote un sauvage ou un métis. Bien plus, le capitaine du Steamer, qui passe souvent par Manitouline, n'a pas encore voulu s'avancer seul au milieu des îles et des rapides qu'il parcourt depuis plusieurs mois; c'est cependant un ancien lieutenant de la marine royale anglaise, et il a à son bord les cartes les plus détaillées. Puisque je suis à vous parler de navigation, vous aimerez peut-être à savoir ce qui rend nos courses parfois périlleuses, car enfin, dites-vous, on n'est pas exposé au large dans un canot en écorce. Eh bien! c'est précisément parce que l'on ne peut pas beaucoup s'éloigner des rivages qu'on court des dangers. Ce n'est pas la crainte des mauvais temps qui empêche de prendre le large, ce sont plutôt les fréquents besoins que l'on a de mettre pied à terre, soit pour faire cuisine ou pour se procurer quelques plantes et des fruits, soit pour trouver, à l'approche de la nuit, un campement où l'on puisse se reposer et se réchauffer près d'un bon feu. Un canot se défend fort bien contre la vague quand il est en plein lac; mais sur les bords, il y a autant à craindre la hauteur des rochers que le peu de profondeur de l'eau. Il faut pour aborder, un endroit où il y ait assez d'eau pour empêcher le canot de se briser en frottant contre les cailloux de la grève, et il faut que le terrain soit assez plat pour que l'on puisse le sortir quand on va bivouaquer. Pour remettre le canot à flot ou pour le retirer sur le rivage, il est nécessaire qu'un ou deux hommes se résignent à se jeter à l'eau, afin de pouvoir le soulever et le faire glisser sur des branches d'arbres

que

que l'on a disposées à cet effet.

Pour en revenir à mon voyage, nous quittâmes la rivière St Claire pour entrer dans le lac Huron, et le 27 juillet, nous étions dans le port de Mackinaw, théâtre des scènes sanglantes qui signalèrent les dernières guerres avec les Américains. C'est là que plusieurs de nos paroissiens, qui, du temps de la guerre, étaient encore infidèles, enlevèrent plus d'une chevelure aux *grands couteaux* (c'est ainsi qu'ils nomment les Américains). Il n'y a pas longtemps que je vis, suspendu dans le Wikiwam d'un Indien, un casse-tête qui avait servi à plus d'une exécution de ce genre. Les combats des sauvages actuels sont terribles, surtout à cause de l'acharnement avec lequel ils poursuivent leurs ennemis; ils ne savent pas ce que c'est que de faire quartier. Il y a vraiment là le plaisir de la vengeance; et sous ce rapport, que de bien n'a pas fait à l'humanité une Religion qui apprend à faire du bien à ceux qui nous font du mal! Il n'y a que la vraie Religion de Jésus-Christ qui ait pu changer le cœur de ces hommes sauvages en de vrais agneaux. Le protestantisme a bien pu rassembler aussi les Indiens, mais il a introduit en même temps dans ses missions l'ivrognerie, la corruption et la paresse, mère de tous les vices; c'est ce que disent les protestants eux-mêmes. L'île où se trouve Mackinaw est appelée par les sauvages la *grande tortue*, parceque effectivement quand on est en plein lac, la silouette de l'île ressemble tout-à-fait à une énorme tortue. Nos anciens Pères avaient là deux missions: l'une à Mackinaw même, et l'autre à la pointe St Ignace. On trouve encore au presbytère les registres contenant les actes de baptême etc. signés par des Missionnaires de la Cie avant sa suppression. Les Américains ont là un fort qui ne serait pas capable de résister à l'attaque d'une compagnie de Sapeurs. Lorsque nous quittâmes Mackinaw, le ciel devint brumeux, un vent froid s'étant élevé, le lac ne tarda pas à s'agiter. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces grandes masses d'eau des lacs s'agitent et se calment avec la même promptitude: c'est au point qu'on se trouve tout surpris d'être à plat après s'être longtemps défendu contre les lames d'eau qui arrivent souvent dans tous les sens. Nous arrivâmes enfin au Sault St Marie, et quelques jours après, j'étais dans l'île Manitoulin, le lieu de ma mission. Dès mon arrivée dans cette île, je campai au milieu des sauvages réunis à Manitwaning, et pendant toute une semaine je prêchai deux fois par jour en français aux métis, tandis que le P. Kampaux prêchait en sauvage aux Indiens. J'en ai disposé quelques-uns à leur première communion. Ma première mission proprement dite a été à Obibwonaning, où j'ai été prêcher le jubilé aux

métis

métis que la pêche y avait réunis. Presque tous se sont approchés des Sacrements. Je n'ai trouvé de résistance que chez un malheureux qui a été employé autrefois par la compagnie de la baie d'Hudson, puis congédié à cause de sa mauvaise conduite. Les gens de cette trempe sont assez communs parmi les voyageurs canadiens. Chez eux, l'ivrognerie, les scandales domestiques et le blasphème sont à l'ordre du jour; et plusieurs s'abaissent jusqu'à faire le métier le plus ignoble, celui de colporter de la boisson afin d'enivrer les sauvages et ensuite de leur arracher plus facilement leurs pelleteries.

C'est en allant à Chibwonaning que j'ai appris comment l'on couche dans les forêts. Lorsque la nuit est close, on s'approche de quelque petite baie, on tire le canot à terre, puis on se disperse pour aller chercher du bois, afin d'entretenir le feu qu'on a allumé en mettant le pied sur le rivage. Lorsqu'il tombe de la pluie, on étend au-dessus de soi la voile du canot; sinon, on s'enveloppe seulement dans une couverture de laine, et chacun choisit son nid dans les fougères. C'est ainsi que l'on dort jusqu'à ce que le froid vienne avertir que le feu est éteint: on fait de nouveau un énorme bûcher dont les flammes s'élèvent presque à la hauteur des sapins, au risque de mettre le feu dans la forêt, ce qui arrive quelquefois; on bat la semelle, et on se recouche pour repartir au point du jour.

Je vous embrasse de tout mon cœur en N. S.

A. Roblet. S.J.

38e Lettre.

Le P. Menet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Nord, à un Père de la même Compagnie.

Sault Ste Marie, 10 novembre 1869.

Mon Révérend Père,

P. C.

C'est de l'état religieux de la mission Ste Marie que je vous parlerai aujourd'hui. Il n'y a ici, à proprement parler, qu'une congrégation religieuse, qu'une église, la catholique. Les protestants n'ont pas encore d'autre lieu de réunion que leur école; et comment en auraient-ils, étant divisés en subdivisés en mille fractions différentes

tions différentes déguisées sous toute sorte de formes, et réduites pour la plupart presque à l'individualité, dernière conséquence de toute secte, du protestantisme surtout. Considérée sous le rapport religieux, c'est une vraie tour de Babel que cette Amérique du Nord, et, si on a pu dire avec vérité qu'en fait d'opinions philosophiques il n'est point de si absurde qui n'ait trouvé des défenseurs, on peut dire également que dans cette partie du nouveau monde il n'est pas de religion si bizarre qui n'ait ses adeptes et ne soit professée par des têtes fanatisées. C'est une grande pitié d'entendre journellement cette confusion du langage religieux, cette lutte de principes opposés, de voir tant de peuples voués, pour ainsi dire, à l'égarement. Un prêtre me racontait l'an dernier qu'il s'était rencontré sur un bateau à vapeur, venant de Makinac à Détroit, avec un grand nombre de voyageurs parmi lesquels se trouvaient douze ministres de sectes diverses. Assurément ce n'était pas les douze apôtres. Un d'entre eux, ce devait être le méthodiste, saisi tout-à-coup d'un bel enthousiasme, embouche au milieu de tout ce monde la trompette de prêcheur. On écoute avec attention le préambule, on admire même jusqu'à un certain point son air inspiré. Tout est bien jusqu'ici; mais arrivent bientôt les principes de la secte. Plusieurs commencent à secouer la tête, et particulièrement les ministres des autres sectes: on murmure quelques objections, puis on les formule à haute voix, et voilà la guerre allumée. Chacun avec sa bible se croit fort, se regarde comme invincible. — C'est cela. — Vous avez tort de l'interpréter de la sorte. — J'ai autant de droit que vous de l'interpréter ainsi. — Vous n'y entendez rien. — Vous êtes un ignorant. — Et vous un grossier. Bref, le combat du lutrin fut renouvelé. Heureux celui dont le bras avait plus de vigueur! non moins heureux cet autre, adroit à parer le coup! Plus heureux et plus sages ceux qui, dès le commencement de la bataille, lâchèrent pied et se mirent par la fuite à couvert des bibles volant dans les airs! Jugez de l'édification des spectateurs qui avaient eu la précaution de se tenir dans une distance respectueuse. Une fois les esprits un peu calmés, on pria le prêtre catholique de vouloir bien émettre son opinion sur le sujet du débat. — Je n'ai point d'opinion à émettre, mais une décision à apporter: l'Eglise que J. C. a établie sur un fondement inébranlable, et à qui il a confié le dépôt et l'interprétation de nos saints livres, a prononcé il y a longtemps. Sur ce point il n'y a plus, et il ne peut plus y avoir de discussion entre les catholiques. Comme ces Messieurs n'admettent pas l'autorité de l'Eglise, et que chacun d'eux enseigne comme bon lui semble, je craindrais un nouveau scandale. Ainsi ayez la bonté d'excuser mon

silence.

silence. Ces paroles furent approuvées.

On conçoit aisément que du sein d'une société livrée ainsi à l'esprit de vertige et d'erreur, il doit surgir une certaine classe d'hommes pleins d'un égal mépris pour toute religion. Elle existe cette classe, elle est nombreuse, riche et puissante. Qu'on examine de près ces incrédules, qu'on les suive dans leur vie privée comme dans leur vie publique, impossible de surprendre sur leurs lèvres un mot de prière. La compagnie, l'occasion les portera encore à entrer dans quelque temple; mais uniquement par complaisance, ou pour passer le temps, ou pour satisfaire une vaine curiosité. Plusieurs politiques en Europe pensent que l'Union américaine porte dans son sein un principe de dissolution plus ou moins prochaine. Les uns le voient dans la dissidence des états à esclaves et de ceux qui n'en veulent point; d'autres dans la trop grande étendue de cette nouvelle République à états fédératifs; quelques uns se persuadent qu'un pays où la liberté dégénère souvent en licence, et où la loi n'obtient pas le respect qui lui est dû, n'offre pas une garantie suffisante de longévité. Pour moi, je pense qu'une nation très estimable sous bien des rapports, mais où l'indissolubilité du lien matrimonial est comptée pour rien, et où la multiplicité des sectes engendre tous les jours une incrédulité systématique, doit marcher insensiblement vers sa ruine. Il n'y a que le Catholicisme avec son invariable doctrine qui puisse l'arrêter sur le penchant du précipice vers lequel elle s'avance.

Parmi les sectes nombreuses que l'on compte au Sault, comme dans presque toutes les villes de l'Union américaine, il en est deux qui ont un peu plus de consistance que les autres, ce sont les Baptistes et les Méthodistes. Depuis que leurs ministres sont venus s'établir ici, c'est-à-dire depuis près de vingt ans, rien ne s'est opposé à leur prosélytisme. Depuis cet espace de temps il n'y a eu aucun prêtre catholique fixé au Sault; cependant les sectaires ont peu gagné, et leur influence religieuse est restée presque nulle. Quelques-uns de ceux qui ont embrassé leurs erreurs ont plus de confiance dans le baptême administré par les prêtres catholiques, et ils viennent à nous pour faire baptiser leurs enfants. Plusieurs ne demeurent attachés au parti qu'ils suivent que par intérêt. Ce qui soutient l'erreur, c'est d'abord sa haine contre la vérité; bien que les dénominations religieuses, pour parler le langage du pays, soient, comme je l'ai dit, fort nombreuses, et qu'il n'y ait entre elles pour les principes rien de commun que la révolte à l'autorité légitime, ceci seul suffit pour qu'elle fraternisent ensemble, et soient hostiles à notre religion. Viennent ensuite les écoles: c'est toujours par là que s'établissent et se fortifient les sectes dans les différents états de l'Union.

Un

Un maître d'école est le premier émissaire, le premier ministre d'une secte envoyé dans un endroit qui commence à se peupler; son école devient comme son premier temple. Des ministres de cette trempe, s'ils ne s'improvisent pas eux-mêmes, sont bientôt formés par les chefs de la secte. Pourvu qu'ils sachent lire, écrire et chiffrer, ce qui n'est pas rare en Amérique, c'est beaucoup, c'est presque tout pour une nation qui, même dans ses cités les plus populeuses, se contente assez généralement de l'instruction primaire. On va au plus pressé dans un pays où tout est expédié à pas de charge, religion comme le reste. Ainsi l'on trouve peu d'hommes en Amérique qui aient fait, comme on dirait en France, leurs études. Je n'en connais qu'un au Sault, et c'est un ancien élève de notre Collège de Georgestown. T'entendez-vous dire qu'un tel sait le latin? N'allez pas vous y méprendre, comme il m'est arrivé de le faire dans les commencements. Cette phrase signifie qu'il sait lire le latin. Enfin l'argent est pour les dévoyés de la foi un puissant auxiliaire. Il leur donne la facilité d'établir des maîtres et maîtresses d'école, des ministres et ministresses dans les plus petits endroits, de s'emparer de l'enfance, pour ainsi dire, dès le berceau, de l'élever dans des principes anti-catholiques, et de mûrir ainsi beaucoup aux progrès de la vérité. Pour vous donner une idée de l'opulence des ministres protestants, voici un fait très positif. Le ministre méthodiste du Sault jouit d'une belle ferme située à une demi-lieue de la ville, dans un endroit appelé le Petit-Rapide, contenant un tiers de lieue quarré. C'est une propriété acquise par la Propagande de sa secte, et où se trouvent 8 à 9 maisons construites pour les sauvages. Il y possède une maison assez vaste, une école qui sert en même temps d'église, un pensionnat d'enfants des deux sexes, sauvages, métis et même blancs, même catholiques, s'il s'en présente. Pour chacun de ces pensionnaires il reçoit annuellement de la dite Propagande 100 dollars, c'est-à-dire 530 francs. Il y a là, cette année une trentaine de pensionnaires, dont 19 garçons. Voilà par conséquent 15,000 francs qu'il reçoit. Comme les revenus de cette ferme, à laquelle il fait travailler les plus grands, lui fournissent la majeure partie des provisions, il est facile de comprendre que son gain doit être très considérable. Aussi passe-t-il pour l'habitant le plus riche du Sault, et le plus habile à faire de l'argent. En outre, il reçoit 1400 dollars du gouvernement pour cette Réduction et une autre établie sur les bords américains du Grand lac dont il est encore le ministre, et où il entretient aussi un maître d'école ou sous-ministre. De plus, il est aumônier de la petite garnison du Sault et perçoit, comme tel, la valeur de 1000 dollars. C'est donc, somme toute, 26,000 francs que touche annuellement le pauvre homme; le ministre baptiste reçoit moins, parcequ'il est moins

industrieux.

industrieux. Mais il a, comme lui, une belle ferme avec tout l'attirail en bœufs, vaches, chevaux, etc. A côté, le catholicisme est pauvre, bien pauvre, et pourtant il se soutient, il fait des progrès parcequ'il est l'œuvre de Dieu et non des hommes. Notez que, dans tous les États de l'Union, la majorité numérique, ou influente et riche, était dissidente, les places lucratives, les appointements pour collèges, écoles, aumôneries, et autres établissements publics sont généralement pour les hérétiques, et qu'il ne reste presque rien pour les catholiques.

Je me recommande à vos Ss. Ss. en union desquels je suis avec respect etc.

J. B. Menet. S. J.

39e Lettre.

Le P. Nobles, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Nau-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Wikwemikong, 29 novembre 1847.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je pense qu'un petit mot d'un ancien condisciple vous fera plaisir; je vous raconterai donc ma première excursion chez les sauvages. Vous savez que nos catholiques de Manitouline sont disperses sur différents points de l'île, de sorte que pour aller les visiter au fond de leurs baies, on a besoin de faire de temps en temps de la gymnastique. Je n'avais encore donné de mission qu'aux métis qui sont établis sur les bords du lac Huron, lorsque la veille de la Présentation de Notre Dame, le chef des sauvages de Chitwaganing vint demander un prêtre pour administrer les derniers sacrements à un jeune homme qui était en danger de mort. Le P. Choné étant malade, il fut décidé que je ferais cette course; je devais trouver à Chitwaganing un sauvage métis qui pouvait me servir d'interprète. Avant de partir je pris à la hâte quelques notes, afin de n'être pas entièrement muet au milieu de ces braves gens. Mon accoutrement pour le voyage était celui d'un vrai sauvage; j'avais la tête nue, des souliers de peau de chevreuil aux pieds, ma blague et ma

pipe

pipe pendues à la ceinture, mon chapelet, mon crucifix et mon bréviaire. Par malheur la glace s'était fondue en partie la veille de sorte qu'il fallut marcher les pieds dans l'eau toute la journée, car les souliers de peau de chevreuil ne garantissent ni de l'eau, ni du chatouillement des cailloux. Toutefois, au bout d'un quart d'heure de marche, les pierres ne se font plus sentir, et l'humidité ne fatigue plus. Mon œil découvrait assez facilement les chemins au milieu des broussailles de nos forêts; je fus cependant obligé plusieurs fois de m'arrêter et de demander au chef qui me suivait, la direction que je devais prendre. Comme le feu a exercé bien des ravages dans ces forêts, on rencontre assez souvent des arbres renversés et à moitié brûlés; tantôt il faut sauter de branche en branche comme un écureuil, tantôt se glisser sur les arbres comme un furet. Quand on rencontre une mare, il faut la traverser sur des bûches flottantes. On a, en un mot, toutes les aventures d'un Robinson. Bienheureux celui qui a encore les jambes entières quand il arrive au terme de sa course! Le soleil venait de se coucher lorsque j'arrivai sur le bord d'une grande baie, en face du hameau sauvage où j'étais attendu. Les Indiens ont soin d'avoir, dans les lieux de passage, des canots pour les voyageurs; le premier individu qui arrive s'en sert, et ces canots font ainsi la navette d'un bord à l'autre. Lorsque tous les canots sont à l'autre bord, et qu'un sauvage veut s'en faire amener un pour traverser la baie, il allume un feu, et la fumée sert de signal. La baie dont je vous parle a près d'une lieue de large; lorsque je la traversai pour la seconde fois, à mon retour, l'eau gelait sur ma soutane à mesure que j'étais arrosé par les rames. J'avais beau manœuvrer de toutes mes forces, impossible de me réchauffer les mains. Pour mettre le canot à flot, il avait fallu le glisser sur deux perches au-dessus des glaçons; j'ai appris là à connaître ce que les Indiens ont à souffrir pendant la pêche qu'ils font à l'entrée de l'hiver, lorsque leurs filets gèlent à mesure qu'ils les tirent de l'eau. Si au moins ces pauvres gens avaient la chasse comme aux montagnes rocheuses, ils se feraient des vêtements qui les préserveraient du froid; mais les blancs ont fait une spéculation sur ce qui était leur moyen d'existence, ils leur ont fait détruire presque tout le gibier pour avoir les peaux, et en retour ils leur donnent de mauvaises étoffes sur lesquelles ils font des gains très considérables.

Arrivé dans la loge de mon sauvage, je fis à tous ses enfants une distribution de pommes que l'agent anglais m'avait données à mon passage par Manitwaning; c'était un grand régal pour ces pauvres enfants qui ne connaissent guère

sent guère que le goût du blé d'inde et du poisson cuit à l'eau. Après cela, il fallut se sécher et dire son office. Je partageai ensuite le souper du sauvage: on avait ce soir là un morceau de lard. Nos Indiens ont des bœufs, des vaches, des moutons, des porcs, des chevaux, mais en petit nombre, et ils ne leur donnent presqu'aucun soin; chasseurs de profession comme ils sont, ils s'imaginent que les animaux domestiques trouvent leur nourriture comme les bêtes fauves, pourvu qu'on leur laisse la liberté. A peine s'ils se donnent la peine de recueillir, pendant l'été, quelques bottes de foin pour la saison où la neige couvre la terre. Mais retournons à ma loge.

Lorsque le chef sauvage vit que j'avais terminé mes exercices de piété, il fit mettre son monde à genoux, et on fit en commun la prière du soir; après quoi chacun s'étendit par terre pour prendre son repos. Toute la literie du sauvage consiste en une natte qu'il étend sur le sol, et en deux couvertures, ni plus ni moins, en hiver comme en été. Pour moi j'étendis sur la terre une peau de buffle, je m'enveloppai de mon manteau et me mis à dormir. Nous étions onze couchés dans une loge un peu plus grande que la cellule d'un séminariste. Mon sommeil fut interrompu de temps en temps d'abord par le froid qui me réveillait lorsque les bûches du foyer étaient consumées, puis par deux chats qui venaient attraper des souris autour de ma tête ou s'amuser avec le bout de mes pieds. De plus, un petit cochon de lait, après avoir fait la ronde dans la loge, vint se blottir auprès de moi et partager ma couche où il dormit en paix jusqu'au lendemain.

Quand le jour fut venu, j'allai voir le malade pour lequel on m'avait appelé, puis je commençai une petite mission pour ces bons Indiens. Je faisais tous les jours deux instructions, l'une pendant la messe, et l'autre le soir, après la récitation du chapelet. Je parlais tantôt en anglais, tantôt en français, en mêlant quelques mots de sauvage, afin que mon interprète fût moins embarrassé. Grâces à Dieu, il me comprit assez bien pour rendre mes instructions à mes auditeurs. Je procédais par sentences; cette manière de parler ne fatigue point le sauvage et est assez conforme au génie de sa langue. Outre les instructions du matin et du soir, je les réunissais de temps en temps pour leur expliquer la signification des cérémonies de la messe; ils restaient tous pour cela dans la loge. On mettait la chaudière de blé d'inde au feu pour ceux qui n'avaient pas mangé; les autres fumaient le calumet; tous écoutaient avec avidité les

explications

explications que je leur donnais. On ne doit pas craindre de donner aux sauvages le sens mystique des cérémonies de l'église; ils ont une tournure d'esprit qui prête aux figures et aux symboles. Pendant la journée je rassemblais aussi tous les enfants et je leur faisais moi-même le catéchisme en sauvage. Si nous avions assez de ressources pour régler toutes les entreprises de ces bons sauvages, et assez d'autorité pour empêcher tout commerce avec les blancs, nous aurions un plein succès auprès de ces Indiens, et ils conserveraient la nationalité qui se perd pour donner place à l'influence corrompue des blancs.

Le lendemain de mon arrivée à Chitwaganing, mon interprète voulut donner en mon honneur un repas à tous les sauvages qui demeurent dans ces parages. J'étais assis à une table avec trois des principaux sauvages, parmi lesquels le chef chez qui je demeurais, et un vieux médecin qui a une réputation huronienne; c'est lui qu'on vient consulter de tous côtés pour toute espèce de maladies; mais il avoue que, depuis que les Indiens ont commerce avec les blancs, ils ont des maladies qu'il ne connaît pas. Pauvres gens! ils en auront bien d'autres encore en se rapprochant toujours davantage de la civilisation modèle. A ce festin des sauvages, on m'avait servi une grillade qui pesait bien deux livres; les autres convives avaient aussi chacun devant eux d'énormes morceaux de lard qu'ils eurent bientôt engloutis avec accompagnement de galettes et de pommes de terre. Ceux qui n'étaient pas à table avec moi étaient assis par terre en rond autour de la loge. Quand ils furent bien rassasiés, on fit passer la soupe de blé d'inde qui est le plat consacré à faire faire la digestion. Les sauvages ne seraient pas contents si, après un grand repas, on ne leur donnait pas du blé d'inde cuit à l'eau pour asseoir les matériaux du temple de la vie. Après le dîner, j'invitai tout mon monde à faire la prière; ils vinrent tous, et ce soir la réunion se prolonga plus tard que de coutume. Passer d'un repas à la prière n'est pas chose étrange pour les sauvages; c'est dans les repas que les infidèles invoquent encore le Grand-Esprit, ou, pour mieux dire, l'Être; car tel est le vrai sens du mot *Manito*.

Pour donner à tous la faculté de recevoir le sacrement de Pénitence, je leur ai fait expliquer la manière de se confesser par interprète. J'avais une petite chaîne dont le pénitent tenait un bout et moi l'autre; l'interprète était placé entre deux, mais le dos tourné vers la chaîne afin qu'il ne pût rien voir. Il était convenu d'avance que lorsque le pénitent avait commis souvent le même péché, il tirerait plus fort, et que, s'il se rappelait le nombre, il pouvait l'indiquer par

de

de petites secousses. Par ce moyen je suis parvenu à confesser tous ceux qui ne pouvaient se rendre auprès du P. Choné à Wikwemikong. J'ai été vraiment édifié de la piété de ces bons sauvages pendant les quelques jours que j'ai passés au milieu d'eux. Quand j'allai administrer les derniers sacrements au malade pour lequel j'étais venu, tous m'accompagnèrent en chantant des cantiques en l'honneur du St Sacrement, et, en revenant, ils chantèrent les litanies de la Ste Vierge, mais avec une dévotion tout-à-fait remarquable.

Il faut que je vous raconte encore la manière dont mon interprète a été converti il y a déjà quelques années. Samuel Ritchigékeg est fils d'une métisse et d'un sauvage; lui, son père et sa famille étaient méthodistes. Il avait 14 ans lorsque son père tomba dangereusement malade. Pendant dix jours que dura sa maladie, le vieux sauvage semblait être constamment dans le délire; il interpellait sans cesse ceux qui l'entouraient, tantôt sa femme, tantôt ses enfants. «— Vois, disait-il, vois les méthodistes, ils marchent dans les ténèbres. Oh! qu'il «fait noir là où ils sont. — Regarde, disait-il encore, regarde les catholiques «en vois comme ils sont beaux; ils ont de grandes robes blanches et portent des «cierges entre leurs mains, vois donc comme ils sont beaux!» Puis il répétait encore les mêmes paroles, et cela dura jusqu'à la dernière nuit qu'il vécut. Lorsque le soleil se fut couché pour lui pour la dernière fois, il appela son fils et lui dit: «Samuel, mon enfant, je m'en vais. Avant que le soleil n'apparaisse «de nouveau, au petit jour je mourrai.» Après avoir entendu ces paroles l'enfant «alla se coucher. Pendant la nuit, son père l'envoya trois fois hors de la loge pour savoir s'il était petit jour. A la troisième fois, l'enfant lui ayant répondu que oui. «Eh bien! lui dit le vieux sauvage, je vais mourir et je ne sais point de «prière; si au moins je pouvais faire comme les catholiques le signe de la croix. «Sais-tu le faire, mon enfant? — Oui, lui répond celui-ci. — Montre-moi donc à le «faire.» L'enfant prit alors la main de son père, la lui porta au front en lui faisant dire: *Au nom du Père*, puis à la poitrine et aux épaules, comme il l'avait vu pratiquer aux catholiques. Le vieillard répétait toutes les paroles de l'enfant, et en finissant le signe de la croix il rendit son âme à Dieu. L'enfant fut extrêmement frappé de cette mort extraordinaire, et quelque temps après, s'étant rendu avec sa mère et sa famille chez un sauvage dont la conversion est aussi bien merveilleuse), celui-ci, en les voyant, leur dit: «Il y a longtemps que je vous attendais; il faut que vous soyez tous catholiques.» Aussitôt qu'ils furent suffisamment instruits,

instruits, il les fit baptiser par un prêtre irlandais.

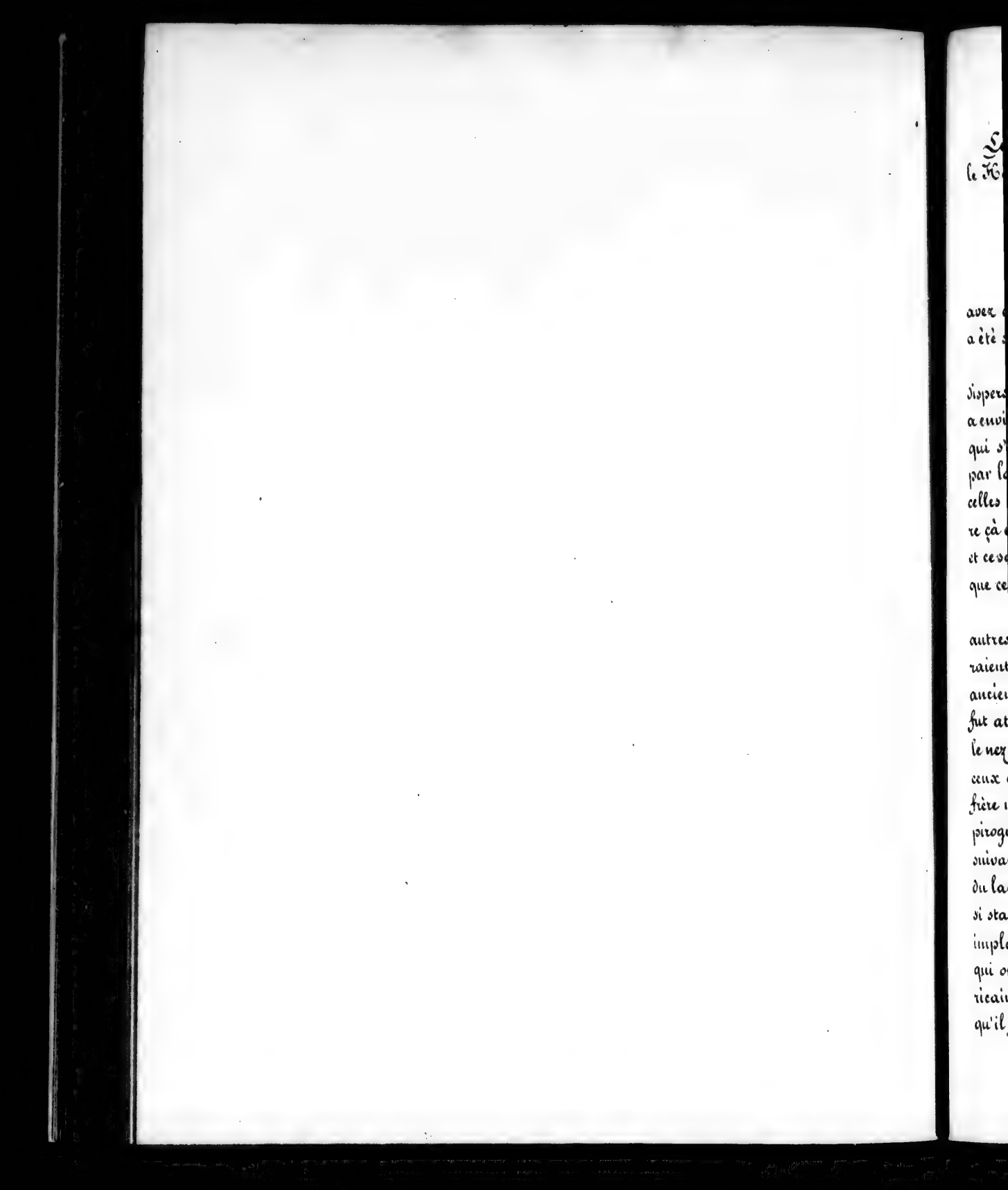
Toutes ces choses se sont passées dans les lieux témoins du martyre des PP. Lallemant et de Brébœuf. Si un jour nous pouvons y établir une mission, je suis persuadé qu'elle sera abondante en fruits de bénédiction; car c'est là principalement que Dieu fait éclater ses miséricordes envers les Indiens.

Je me recommande à vos bonnes prières.

Tout à vous in X^to

A Noblet. S.J.

martyre) des
mission, je
là princi-



40e Lettre

Le P. Dominique du Ranquet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R. P. Provincial à Paris.

Sandwich, 1er 8bre 1841.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je vous envoie sur la Mission de l'île Walpole la petite notice que vous avez demandée; elle vous fera connaître les diverses épreuves auxquelles l'œuvre de Dieu a été soumise.

L'île Walpole est la première et la plus grande du groupe formé par la dispersion des eaux de la rivière St Clair, à huit lieues au dessous du lac Huron: elle a environ douze lieues de circuit. Elle est avec deux autres beaucoups plus petites qui s'y rattachent, l'île *Ste Anne* et l'île *aux Fourneils*, le dernier asyle laissé par la colonisation, dans cette partie du Canada, aux restes de trois grandes tribus, celles des *Sauteux, des Ottawas et des Potéwatomis*. Aujourd'hui on voit encore çà et là quelques *enbarres des morts* que la charrue du fermier respecte à peine; et ce sont là les seuls monuments qui attesteront peut être encore quelques années que ces rives ont été une des portions les plus chéries du domaine des tribus Indiennes.

D'après le récit des vieux Chefs Sauteux de la rivière St Clair, et des autres bandes des îles voisines, les familles sauvages qui habitent l'île Walpole seraient autant de fractions de la grande tribu du lac Supérieur... Ils racontent que, très anciennement, un parti des leurs étant allé à la chasse sur les bords du lac Huron, fut attaqué et détruit par les Iroquois; qu'un seul échappa au carnage, mais qu'il eut le nez coupé et fut ainsi renvoyé à sa tribu pour montrer à ses Chefs le sort reservé à ceux qui oseraient encore paraître sur les terres Iroquoises. Les Sauteux, à la vue d'un frère mutilé, crient vengeance pour le sang de leurs morts. Ils se jettent dans leurs pirogues, traversent le lac Huron, rencontrent les Iroquois et les battent. C'est de là, suivant la tradition indienne, que datent les établissements des Sauteux sur les rives du lac Huron à l'est et au midi, et sur celles de la rivière St Clair. Ils restèrent ainsi stationnés, comme en autant de postes avancés contre les incursions de leur plus implacable ennemi. Depuis, ces Indiens ont joué un rôle important dans les guerres qui ont fait successivement passer des Français aux Anglais, et de ceux-ci aux Américains, la rive ouest de la rivière du Détroit et de la rivière St Clair. C'est parmi eux qu'il faut chercher les compagnons d'armes de Pékonnisé et les petits fils du grand

Pontiac.

Poutine.

Il n'est pas croyable que ces bandes établies vers l'extrémité méridionale du lac Huron n'aient jamais vu les anciennes Robes-noires; néanmoins il a été impossible, jusqu'à présent, d'en découvrir aucune trace, et la plupart de ces bandes indiennes sont restées infidèles jusqu'à ces derniers temps.

De belles qualités restent encore à ces pauvres sauvages, même dans la condition humiliée où ils se trouvent. La sincérité, l'horreur du vol, la pureté des mœurs devaient vraiment, comme on l'a dit, former l'ancien caractère de la tribu des Sauteux. Plus ils se sont soustraits à une fausse civilisation, plus ces traits demeurent sensibles. Assurément, ils sont encore pour ces vertus un exemple aux Européens. Le défaut d'activité et de constance pour tout autres travaux que la chasse, et les ressources que la vengeance, qui est aussi une de leurs passions, trouve dans la *médecine indienne*, expliqueraient l'état misérable où ils se trouvent, et l'anéantissement qui semble les menacer. Mais on peut attribuer encore plus leur misère et leur ruine à l'*eau de feu*, arme que la cupidité a toujours laissée entre les mains de leurs vainqueurs. La religion seule peut sauver les derniers restes de ces peuples si méprisés de ceux qui ont fait leur malheur, mais si pleins d'intérêt et si aimables à celui qui les comprend et qui voit leur cœur.

Quoique la chasse ne leur suffise plus, elle est encore leur principale ressource: l'hiver les rappelle toujours à leur premier attrait, et les disperse dans les bois. Jusqu'au printemps ils ne vivent guères que de venaison; au mois de mars ils y ajoutent le sucre d'érable. Les plus industrieux font au couteau des arcs, des flèches, de la vaisselle indienne en bois; les femmes s'occupent à faire des paniers et autres ouvrages en peaux, en écorce et en poil de Porc-épic. Les Blancs leur donnent en échange des étoffes et d'autres petites provisions.

Ce fut vers la fin d'Avril 1844 que j'allai planter ma tente dans l'île Walpole. Ma cabane fut aussi la première Maison de la Prière où vint se réunir au pied de la Croix une poignée de chrétiens perdue dans la masse infidèle. Chacune des trois tribus sauvages se trouva pourtant représentée. J'avais été devancé dans cette île par un Ministre de l'*Eglise établie*, lequel avait passé quelques mois, comme locataire, dans la maison du Chef, mais sans faire de prosélytes. Les circonstances n'étaient pas favorables pour l'établissement d'une mission catholique: l'agent anglais, au moment de mon arrivée, avait reçu des instructions pour donner la dernière exécution à des règlements qui excluent les Blancs de Walpole comme des

autres

autres réserves indiennes; il était aussi chargé de faire bâtir le temple et la maison du ministre anglican. Ne sachant s'il devait, dans les conjonctures présentes, s'opposer à mon séjour dans l'île, il en écrivit sur le champ à ses Chefs pour connaître leur volonté.

Dans le peu de temps qui s'écoula avant la réponse, la susceptibilité de l'hérésie et les craintes de l'ambition avaient déjà travaillé contre l'œuvre catholique. Le ministre fit un crime à l'agent de ne s'être pas opposé à mon campement; il chercha même à lui faire perdre sa place, en l'accusant de plusieurs griefs auprès des autorités supérieures. L'officier eut peur, et, pour détruire l'effet du premier accueil qu'il m'avait fait, il voulut donner quelque satisfaction au ministre. Dans la nuit même qui précéda l'ouverture de la mission catholique, un messager fut envoyé dans tous les camps pour dire aux Indiens, de la part de l'agent, qu'il s'attendait à les voir tous avec lui le lendemain à la *prière anglaise*. Un chef sauvage passant dans la soirée de ce jour là près de ma cabane, me dit: Père, nous voulions tous venir comme tu nous as fait inviter; mais le Capitaine nous a fait inviter aussi, et nous avons pris le parti de rester chacun dans nos *Wigwams*.

Quelques jours après, l'agent eut à se défendre devant les juges contre les attaques du ministre. Il se justifia pleinement, et son adversaire humilié, décrédité, s'empressa de quitter l'île. Le vainqueur, toutefois, ne s'en montra pas plus hardi à protéger la mission naissante.

La réponse du gouvernement relativement à la présence du prêtre catholique dans l'île Walpole et à son intention d'y former un établissement, avait été rendue. J'appris que cette lettre était arrivée et qu'elle était favorable, mais je n'en avais encore reçu aucun avis officiel. Après quelques jours d'attente, je pris le parti de me rendre chez l'agent à quatre lieues au dessus de l'île, et de lui demander pourquoi il tardait à me donner communication de la réponse du gouvernement. L'officier s'excusa en apportant, pour raison du délai, le temps dont il avait eu besoin pour avoir le rapport de son messager sur le nombre des catholiques dans l'île Walpole; puis il me remit une pièce authentique et officielle attestant que la demande du prêtre catholique avait été accordée. Voici les termes de la lettre... "*Son Excellence le Gouverneur Général est d'avis que, s'il y a dans l'île Walpole des indiens catholiques, il ne serait pas juste de les empêcher d'avoir un prêtre de leur profession, s'il s'en trouve un disposé à s'établir parmi eux.*" Je demandai alors si la permission que me donnait le gouvernement m'accordait

cowait aussi le droit de choisir un lieu convenable pour bâtir une Eglise, et celui de prendre dans l'île le bois de constructions l'officier répondit que c'était une conséquence nécessaire du privilège qui m'était accordé. Il excepta seulement les positions actuellement occupées par les sauvages, et celle qui avait été choisie pour l'établissement anglican. Ce dernier choix ayant été changé quelques jours après, je fus averti que le champ me restait libre. Les sauvages auraient pu être flattés qu'on leur parlât en conseil. Toutefois, à cause des dispositions des Chefs et de la résolution obstinée qu'ils venaient de manifester dans un Conseil, de persévérer dans leur infidélité, je jugeai plus prudent de ne pas soumettre au contrôle d'une tribu infidèle, le droit d'une minorité chrétienne si faible encore, et qui semblait déjà placée sous l'égide du pouvoir.

J'avais jusque là campé près de l'habitation d'un ancien interprète sauteux, catholique, qui avec toute sa famille ne cessa de m'assister par toutes sortes de services. Pour entrer en possession d'un droit, et d'établir, il fallait une Eglise; on se mit aussitôt à l'œuvre. Le P. Chazelle qui vers ce temps visita l'île, marqua la place sur un banc de terre sablonneuse, élevé, couvert de chênes, le point le plus beau de l'île et le plus sain, et pourtant le plus désert. Le frère Jennesseaux fut architecte et ouvrier. Au mois d'octobre, le bâtiment, fait tout entier de bois charpente en chêne, et de plateaux de sapin, était déjà couvert. Il avait 50 pieds de long sur 22 de large et 20 de hauteur; sur les côtés étaient flanquées deux ailes de 14 pieds sur 12, dont l'une devait servir de sacristie et l'autre de maison au missionnaire. Pendant tout le temps des travaux, le missionnaire avait eu à répondre à des plaintes et à soutenir des menaces. Le Chef s'était présenté d'abord seul, se plaignant qu'on eût abattu des arbres et qu'on se disposât à bâtir une Eglise. Les Anciens vinrent ensuite et tinrent, devant la cabane même du missionnaire, deux grands conseils dont le plus solennel eut lieu le 31 juillet 1844. Le P. Chazelle en a rendu compte dans ses lettres.

Après bien des discussions, le chef adressa au Gouverneur général une requête dans laquelle il accusait le missionnaire de bâtir son Eglise au milieu même des cabanes des morts: ce qui était absolument faux. Cependant deux mois après, l'agent m'intima l'ordre, de la part du Gouverneur, de cesser la continuation des travaux. Heureusement la chapelle était déjà assez avancée pour servir de lieu de réunion aux heures de l'instruction et de la prière, et les exercices de la mission ne furent pas interrompus. J'eus même la consolation, dans une position si ingrate, de voir grossir peu-à-peu le nombre des néophytes. Désirer le Baptême dans de telles circonstances ne pouvait être qu'un effet de la grâce, et le catéchumène ne devait

pas

pas être soumis. Chacunes à une longue épreuve. Des familles entières de nos chrétiennes et quelques membres détachés de familles restées infidèles formaient, dans l'hiver 1845 à 46, un nombre de chrétiens qui s'élevait au-dessous de soixante. On put dès lors penser que les plaintes des Chefs infidèles étaient oubliées; et, sans doute, elles l'auraient été si la véritable prière n'eut pas eu d'autres ennemis. Plusieurs de nos néophytes se décidèrent à bâtir leurs maisons et faire leurs champs près de l'Église. L'île étant comme une propriété indivise dont toute la tribu jouit en commun, chacun choisit son champ où il lui plaît dans les terres qui restent encore libres. Si les Chefs sont quelquefois consultés ce n'est que dans l'espérance d'en recevoir quelque secours. Aussi nos chrétiens se livrèrent-ils au travail avec autant de confiance que d'ardeur: leur activité parut un prodige. En peu de mois, plusieurs maisons avaient été élevées; de vastes champs défrichés et fermés de bonnes barrières suivant l'usage adopté dans toute la colonie. Personne qui ne reconnut dans ce mouvement l'influence de la prière.

Au commencement de mai 1846, pendant que l'Archiconfrérie du Saint et Immaculé Cœur de Marie établie dans la paroisse de Sandwich, le chef-lieu de nos Missions, offrait ses plus ardentes prières pour l'île Walpole; un événement inespéré parut un gage et un trait de l'assistance de Dieu. Quarante sauvages chrétiens arrivèrent dans l'île; ils étaient presque tous Potéwatomis et venaient du bord des rivières qui se jettent dans le Michigan vers les frontières de l'Indiana; débris dispersés de l'ancienne mission de M. Benjamin Petit. Ils avaient entendu parler du bonheur de nos néophytes, et ils espéraient le partager. Ceux-ci tressaillirent de joie, en voyant ces nouveaux frères fixer leur camp près de l'Église, et les aider dans la culture de leurs terres.

L'ennemi de la *vraie prière* seul se troubla. L'arrivée de ce renfort fut le signal de nouvelles attaques contre la mission catholique. Il fut aisé de voir d'où venaient les coups. Un ministre avait été victime d'une fausse démarche; son successeur s'était jusqu'ici retranché dans un système d'opposition moins éclatante, quoique plus active peut être. Ce fut vers ce temps que le grand-Chef tint plusieurs conseils dans le but unique de décourager nos chrétiens et de détourner les infidèles de la prière catholique. Ce n'était plus au respect pour la religion de son Créateur qu'il en appelait; tous ses traits étaient pris dans l'arsenal du Protestantisme. Les images de Notre Seigneur et des Saints, représentées comme des idoles; l'inquisition; les martyrs de Smithfield; les bûchers allumés par le prêtre catholique; les massacres

de

de protestants par les papistes, la conspiration des poudres d'après les récits et les tableaux du livre de Fox; tels furent les sujets de plusieurs Conseils. Le disciple répéta fidèlement sa leçon; mais il ne fut pas difficile de voir qu'il soupçonnait déjà dans le Maître la malice héréditaire de l'hérésie qu'il ne connaissait pas encore toute entière. Aussi dans une entrevue qu'il eut à cette époque avec moi, il me dit: "jamais je ne prendrai la *prière anglicane*; je ne l'aime pas. Je crois que la tienne est bonne; mais je ne puis oublier qu'au commencement tu as méprisé ma plainte."

Ce qui empêche surtout les sauvages d'embrasser la foi catholique, c'est la crainte de se compromettre dans leurs relations avec le gouvernement. Ceux qui ont à cœur de détruire la mission disent et répètent sans cesse: "La Reine d'Angleterre, mère des indiens, désire que tous soient unis à elle par la même prière; les catholiques n'auront d'elle aucune protection; les présents qu'elle donne chaque année leurs seront retranchés; ils quitteront l'île; ils seront envoyés chez ceux de la grande Manitouline." De semblables menaces furent faites dans un Conseil tenu par le Chef le jour de la Pentecôte, 31 mai 1846. L'usage s'est établi de tenir les Conseils les Dimanche: tout le monde y voit une ruse du ministre. La résidence de l'officier anglais étant très éloignée, c'est lui qui a la correspondance du gouvernement avec les indiens. Il cherche à placer sa prière avant le Conseil, afin d'y attirer les sauvages; mais jusqu'ici les succès n'ont pas répondu à ses efforts: quand il ne fait pas trop mauvais temps, les Chefs attendent dehors et entrent lorsque le ministre a fini sa cérémonie.

Après le dernier Conseil dont je viens de parler, une lettre fut rédigée par le maître d'école de l'établissement protestant, et on la présenta aux chefs à signer. Plusieurs refusèrent; d'autres ne le firent qu'avec une grande répugnance; la lettre fut pourtant envoyée au Gouverneur général comme une requête de la tribu contre l'intrusion du missionnaire catholique. La malice ne saurait guères être plus habile. Voici la substance de cette pièce: "*En 1845 je t'ai adressé ma plainte; tu l'as écoutée, tu as dit au Français: renonce à ton dessein, ne fais pas injure au Sauvage; j'ai reconnu mon père. Mais le français t'a méprisé, comme il m'avait méprisé. Il a continué à bâtir son église, il s'est obstiné à rester. Mais voici un nouvel outrage: il va dans le pays du Grand-Couteau (les Etats-unis), ramasse une bande de Potéwatomis, et les conduit dans notre île. Il les place autour de lui, il les fait travailler, et les emploie à défricher pour lui-même la plus belle portion de l'île, celle que nous*

réservions

réservions pour le repos de nos morts. Bientôt il aura tout envahi; il ne nous restera pas même quelques pieds de terre, où déposer le corps de notre ancien. Il veut établir la prière française. Notre île est trop petite et nous sommes trop peu. Jusqu'ici nous avons été d'accord; si les sauvages deviennent Chrétiens ils doivent tous être de la même Prière; ils ont déjà choisi la tienne.... Il apprend le français aux sauvages, ils n'en ont pas besoin. Ce sera assez pour eux de savoir la langue dans laquelle tu les fais connaître tes ordres et les conseils. J'ai enduré l'injustice assez longtemps, si tu aimes et protèges tes enfants, tu les délivreras de l'usurpateur et de l'intrus." Le maître d'école n'aurait pas trouvé seul cette dernière expression; et elle suffirait pour trahir le véritable auteur.

Nos chrétiens affligés, mais nullement ébranlés, sentirent qu'ils devaient se lever comme témoins contre la calomnie, et ne pas se livrer eux mêmes et leurs enfants, comme des victimes, aux intrigues des ennemis de la Foi. Les catholiques, anciens habitants de l'île et les Potéwatomis nouvellement arrivés écrivirent séparément. Les lettres furent écrites par un Indien que nous avons eu quelque temps pour maître d'école. Ceux-ci se contentaient de saluer le Gouverneur, lui annonçant leur arrivée dans l'île et lui demandant si l'anglais les regarderait aussi comme ses enfants. Ce qu'ils avaient entendu dire de sa charité pour les sauvages les avait engagés à venir. L'amour de leur prière les attirait aussi. Un d'eux dicta ces paroles: "*Un jour dans le fond des bois, j'appris qu'un Robe-noire était venu visiter mes frères de l'île Walpole; je dis à mon enfant; le Grand-Esprit te fait charité; levons nous, allons chercher la maison de la prière. Enfin j'arrive; je vois la maison de la prière; mon bonheur sera complet si tu m'appelles ton enfant.*" — Les Sauteux catholiques écrivaient: "*Le Robe noire français me fait charité; il m'a fait connaître la prière; il a bâti pour moi une maison de la prière; il fait l'école à mon enfant. Il m'a encouragé, j'ai bâti ma maison, j'ai aggrandi mon champ. Il s'est dévoué pour moi et il ne m'a rien demandé; il assiste le sauvage pauvre ou malade, l'infidèle, comme celui qui est son enfant par la prière. Il n'a jamais fait injure aux sauvages; il leur fait grande charité; qu'il reste toujours avec nous. Nous sommes habitants de l'île, nous aimons notre prière et notre Robe noire; tu es notre père;*

si

si tu aimes tes enfants, tu les aideras à conserver ce qui fait leur bonheur.

Pendant l'année de trêve qui avait précédé ces dernières attaques, l'administration du département indien avait changé; le nombre des officiers avaient été réduits. Celui qui eut alors l'île Walpole sous sa juridiction, reçut du Gouverneur la requête des Chefs indiens contre le missionnaire, et l'ordre d'exécuter les premières instructions. La même pièce contenait la réponse aux indiens catholiques; ils étaient supposés être tous Potéwatomis et étrangers. L'agent devait leur dire qu'ils n'auraient pas dû se présenter dans l'île Walpole sans l'aveu du gouvernement; qu'ils étaient invités à aller se réunir aux indiens de la Grande Manitouline; que les inconvénients qui résulteraient de la diversité de religion surtout rendaient cet arrangement nécessaire. L'officier vint exprès à Walpole; il remplit ses instructions dans un Conseil; et le 31 juillet 1846 il m'envoya l'ordre de quitter l'île. L'effet de cet ordre fut suspendu peu de jours après par la visite d'un officier plus élevé dans le même département. A la fin d'un Conseil auquel je fus invité, et qui avait un tout autre objet, il fut question de la mission catholique. Les voix des Chefs Sauteux furent comptées; sur sept ou huit un seul osa prendre notre défense; les autres, à la suite du principal, dirent qu'ils votaient avec lui. L'officier déclara qu'il ne déciderait rien avant son retour auprès du Gouverneur général. Quelque temps après il demanda au missionnaire s'il se trouverait satisfait que l'établissement fut transporté sur le continent de l'autre côté du Chênail-Ecarté. Cette proposition pouvait avoir quelque chose d'officiel; j'en pris occasion d'adresser à l'officier supérieur un mémoire par lequel je justifiais ma position dans l'île. Le Gouverneur me fit répondre que je devais me soumettre au vœu de la majorité des Chefs, tel qu'il avait été exprimé dans le dernier Conseil.

Tout le monde était étonné de cette conduite du gouvernement; nos voisins sur le continent, presque tous Ecossais et protestants, l'attribuaient aux intrigues et à l'influence de l'église établie; les indiens pensaient que leurs Chefs n'affectaient de protéger l'établissement anglais que pour arrêter le mouvement qui portait la tribu vers la prière catholique, et s'assurer ainsi indirectement l'aide du pouvoir dans le maintien de leurs coutumes. Les chrétiens consternés se décident, malgré le mépris qu'avait reçu leur première plainte, à écrire une seconde fois. Ils adressèrent leur requête au Gouverneur général, la faisant passer par les mains de Mgr de Co[illegible]to qui y joignit un mémoire et l'envoya. Ce fut aussi à Mgr que la réponse fut remise. Lord C.. qui n'exerçait que par *interim* l'autorité de Gouverneur répondait

dait que l'examen de toute l'affaire serait renvoyé à son successeur déjà nommé; Mgr en me communiquant cette réponse m'ordonna de ne pas quitter la mission. Malheureusement Sa Grandeur partait alors pour son voyage d'Europe: l'Anglican ne négligea rien pendant son absence, pour obtenir contre nous un jugement définitif. A la fin de mars 1847, je fus sommé par le Colonel C. de comparaître à la petite ville de Port-Sarnia. Je m'y rendis avec trois Chefs des familles chrétiennes de la tribu des Sauteux. Le Colonel prétendait agir comme Commissaire pour la protection des terres de la Couronne et des réserves indiennes. Le grand-Chef avait été mandé aussi; il s'était fait accompagner par quatre ou cinq de ses gens, qui, par suite des menaces de l'été dernier avaient embrassé l'anglicanisme. La présence du ministre qui n'avait été nullement appelé, et encore plus l'indiscrétion avec laquelle il insulta nos chrétiens furent traitées d'impudence, même par des protestants. Le Colonel était évidemment lié par ses instructions, et il l'a avoué depuis. Le grand-Chef avait été encouragé à s'opposer à l'établissement catholique; le juge ne voulut admettre aucun titre contre le vœu de la majorité des autres chefs; il me condamna à quitter l'île sous trente jours.

L'appel à la Chancellerie de Toronto était le seul moyen de se soustraire à la sentence; le Supérieur ecclésiastique jugea à propos d'appeler, ainsi le coup fut encore suspendu. Le nouveau Gouverneur, Lord Elgin, dans sa réponse au mémoire de Monseigneur, et à la lettre des indiens catholiques, après de belles paroles avait dit qu'il ne pourrait détourner l'affaire du cours ordinaire de la justice.

Mgr l'Evêque de Toronto, à son retour d'Europe, trouva les choses dans cet état. Il déclara sa volonté de soutenir les droits de son missionnaire et de ses diocésains. Mais le grand et saint Evêque se dévouant seul pour des milliers de malades mourait le 1er 8bre 1847, martyr de sa charité. L'administrateur du diocèse, n'ayant pas les mêmes moyens d'agir; effrayé des énormes dépenses d'un procès à la Cour suprême; prévoyant d'ailleurs que le gain même du procès ne mettrait pas fin à la persécution et à l'intrigue; jugea à propos de retirer l'appel. Voici donc que la mission retombe sous le coup de sa première condamnation. Cent cinquante néophytes, des milliers d'infidèles qui levaient déjà les yeux vers la maison de la prière catholique, vont-ils être abandonnés et redevenir ou rester la proie de l'ennemi de Dieu et des âmes? Oh! si les dispositions de ses supérieurs rencontre les vœux les plus chers du missionnaire, il restera avec ses sauvages, ils lui feront encore une cabane de joncs; il sera toujours leur Robe noire, leur père. Il continuera à chanter avec eux les

louanges

louanges du Seigneur, et à lui garder, à lui gagner des âmes de ces tribus couvertes encore des ombres de la mort.

La Divine Providence qui a jusqu'à présent détourné chacun des coups des ennemis de son Eglise, se montre encore à la mission proscrite. Les espérances pour la conversion de l'île n'ont jamais été si vives. Le R.P. Supérieur avant que l'appel à la Chancellerie eut été retiré, était venu à Walpole; il avait convoqué les Chefs; mais obligé de partir avant qu'ils fussent assemblés, il avait laissé son frère le P. Nicolas Point qui, après de longs entretiens, obtenait du Chef ces paroles: "je ne dis pas que je refuse absolument ce que tu demandes; mais je ne voudrais rien décider avant d'écrire au Colonel."

Cependant à Sandwich l'Archiconfrérie redoublait ses prières, et commençait une neuvaine en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, titulaire de la mission de Walpole. Pendant neuf jours les prières de tous les missionnaires jointes au Saint Sacrifice montaient vers le ciel. Le Seigneur semble déjà les avoir exaucées. Voici qu'au moment même où la cause de la mission paraît abandonnée, arrive de l'Ouest un des grands-Chefs des Sauteux. Il vient des bords du Missouri visiter ses frères. Ils ont besoin de son conseil et de son autorité pour des affaires difficiles. En voyant la chapelle catholique il se montre transporté de joie; il encourage les chrétiens, blâme ceux qui ont travaillé contre eux. Il raconte ce qu'il a vu aux Montagnes Rocheuses, le bien que les missionnaires catholiques ont fait aux sauvages. Il se déclare le défenseur de la mission, et fait sa cause de celle des chrétiens. Il promet le succès. Il n'y aurait pas lieu de douter, si les agents du pouvoir n'étaient au moins complices dans l'obstination du jeune chef de l'île.

Rappelé à Sandwich par le R.P. Supérieur, j'ai dû dire aux sauvages, avant de les quitter, que je ne reviendrais rester avec eux qu'autant qu'ils obtiendraient des chefs une déclaration qui put prouver à tous qu'on ne demeurait pas malgré eux dans l'île. Des Conseils devaient se tenir, et nos chrétiens affligés, mais encouragés par le Chef du Missouri, devaient se montrer énergiques et faire céder l'injustice à leurs droits.

On attend encore des nouvelles de ces Conseils. Mais si telle est la fin que le Seigneur prépare à tant d'épreuves; aucun autre dénouement n'aurait été plus glorieux à son nom et plus propre à confondre les ennemis de la Foi. Des bandes d'indiens dispersés dans deux districts du Canada, et dans la péninsule du Michigan sont sur le point de se réunir dans l'île Walpole. Plusieurs des Chefs ont déjà déclaré

rè leur résolution de se faire chrètiens. Que la charité de la Propagation de la Foi qui a été presque notre seule ressource, vienne encore quelque temps à notre aide, pour finir l'Eglise, établir des écoles, un asile à tant de pauvres orphelins, et, avec la bénédiction du Seigneur, l'île Walpole deviendra une des plus nombreuses et des plus florissantes chrètientès indiennes dans le Canada. Il y a déjà de précieux élements, de zélés catéchistes, des jeunes gens qui seraient bientôt des maîtres d'école, des hommes actifs et industrieux. Mais pour faire servir tous ces élements au bien général, il nous faut la liberté et l'aide de la charité chrètienne. L'hérésie se montre adversaire effrontée de la foi catholique, protégée, soudoyée par le pouvoir. Ses ministres trouvent des temples achevés, des maisons plus belles encore, des écoles toutes montées, elle demeure pourtant stérile. La Vérité catholique, privée de tout secours humain, a toujours la vertu de triompher des cœurs. Mais qui ne voit le combat et le danger de la séduction si le missionnaire ne pouvait aussi élever une Eglise au Seigneur, une école à l'enfance, un asile au pauvre et à l'orphelin.

Veuillez bien, mon R. Père, prier pour cette chère mission, et agréer l'assurance etc.

Dominique du Ranquet S.J.

41e Lettre

Le P. Frémiot, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à un Père de la même Compagnie.

La Prairie, 27 décembre 1847.

Mon Révérend Père,

P.C.

Vous connaissez déjà le Sault St. Louis: la première lettre du P. Cellier vous a décrit l'origine et les transmigrations de ce village d'Iroquois catholiques. Les deux visites que j'ai eu occasion d'y faire, me donnent lieu d'ajouter à ces premiers renseignements: je m'empresse donc de vous communiquer le résultat de mes observations, bien assuré que tout ce qui concerne les sauvages intéressera votre zèle. D'ailleurs le peu qui reste de cette nation, jadis si belliqueuse et si fière, semble réclamer une attention toute spéciale. On aime à étudier les ruines d'un antique et majestueux édifice; les ruines d'une nation sont bien autrement imposantes: offriraient-elles moins d'attraits à une louable curiosité? Si vous ajoutez au Sault St. Louis, Saint François Régis et le lac des deux montagnes, vous aurez les trois seuls villages d'I-

roquois

roquois catholiques qui existent dans le monde. Le reste est presque tout protestant, et se compose de cinq villages situés dans l'Etat de New-York, et qu'on appelle les *cinq Cantons Iroquois*; puis de quelques familles groupées entre le lac Erié et le lac Ontario, aux environs de la chûte de Niagara.

La réduction du Sault St. Louis, fondée par nos anciens Pères, et placée d'abord à la Prairie, a pour patron St. François Xavier. Cette année Mgr. Bourget, Evêque de Montréal, devait embellir cette fête par sa présence; et, à cette occasion, Mr. Marcoux, missionnaire du Sault depuis 29 ans, avait écrit à nos Pères une lettre par laquelle il les invitait tous à la fête. Le R.P. Martin alors en retraite, m'avait envoyé à sa place avec le P. Schiansky: une assiduité de trois mois à parcourir les *Sheds* pour y confesser, administer et consoler, au milieu de l'infection et de la misère, les pauvres émigrés Irlandais, méritait bien à ce bon Père le jour de repos qu'il ambitionnait plus que tout le reste, la St. F. Xavier fêtée chez les sauvages. Nous accompagnâmes donc Mgr., et le 2 Xbre a 3h. 1/2 du soir, la vapeur nous déposait à la Chine, village situé à trois lieues de Montréal, en face du Sault St. Louis. La Chine! à ce nom comment nos cœurs auraient-ils pu ne pas se rappeler qu'à pareil jour, près de trois siècles auparavant, le grand Apôtre des Indes jetait, en expirant, un regard de sainte envie sur le Céleste Empire, et offrait sa vie en holocauste pour le salut des trois cents millions d'hommes que le démon y tenait asservis dans un funeste esclavage? Au sortir du *rail-road*, le canot des sauvages reçut la Grandeur et ses trois compagnons. Mgr. récita les litanies de la St. Vierge et nous y répondîmes. Ces courtes invocations s'harmonisaient admirablement avec les coups de rames de nos trois sauvages, qui manœuvraient simultanément et en cadence. Le léger canot, que domine le pavillon du sauvage et la bannière du chrétien, glisse, avec la rapidité d'une flèche, sur le vaste fleuve, alors uni comme une glace. Cependant les deux clochers du Sault s'ébranlent; toute la population est accourue sur le rivage, son missionnaire à la tête. Le premier il s'incline à deux genoux sous la bénédiction du Pontife; son peuple l'imite, et, sans rompre son religieux silence, se presse sur les pas du premier Pasteur jusque dans l'Eglise située près du rivage. Après une courte adoration, Mgr se rend au presbytère qui touche à la sacristie, et les sauvages commencent leur prière. C'est alors que je sentis mon cœur palpiter d'une vive émotion, en entendant pour la première fois ces accents si différents des nôtres, mais qui montaient peut être avec plus de ferveur vers le ciel. La prière se fait ainsi tous les jours, matin et soir, et dure environ une demi-heure. J'ai été surpris de voir comment, au premier

coup

coup de cloche, pour ainsi dire, tout le village se trouve rassemblé dans l'Eglise.

Avant d'aller plus loin, il est bon de vous donner une idée de l'état moral du village. Ceux qui l'ont connu il y a quelques années et qui l'examinent aujourd'hui, n'ont qu'une voix pour s'écrier: *Quantum mutatus ab illo!* Deux calamités désolaient cette peuplade et eussent fini peut être par la ruiner: la discorde et l'ivrognerie. Aujourd'hui ces deux fléaux ont disparu, et ceux qui ont pénétré plus avant dans le secret de ce prodigieux changement, ne peuvent s'empêcher de reconnaître la droite du Très-Haut et de répéter avec le Roi Prophète: *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.*

Comme d'un côté les sauvages sont Seigneurs de leurs terres, et que de l'autre leur missionnaire est leur plus ferme appui, des émissaires du gouvernement, si je ne me trompe, avaient réussi à faire naître la mésintelligence et des conflits journaliers, dans le but d'exterminer la peuplade par la guerre civile, et d'hériter de ses riches dépouilles. Une partie était pour le gouvernement, l'autre pour le missionnaire. Pour faire cesser ce schisme, dont les suites étaient déjà si funestes et n'eussent pas manqué de le devenir bien davantage, on eut recours à St. François-Xavier. Une neuvaine fut faite à cette intention avant la fête patronale, et elle n'était pas terminée que déjà St. F. Xavier, du haut du ciel, avait renouvelé un prodige si souvent opéré par lui lorsqu'il était sur la terre: les deux camps rivaux se trouvaient réconciliés entre eux, et confondus dans un même amour pour leurs pasteurs et leurs véritables intérêts. Ceci se passait il y a quelques années.

Mais restait à fermer une plaie, peut être plus terrible encore, je veux dire l'abus des boissons énivrantes. De là pullulaient, comme d'une source funeste, les querelles, les coups et les meurtres, sans parler de l'oisiveté et des vices qu'elle entraine à sa suite. Le danger était alarmant, il était senti par les coupables eux mêmes. L'humble aveu de leur misère, et l'appel d'un prompt secours, avaient été déposés par eux dans une supplique que Mgr. Bourget devait porter aux pieds du Saint-Père. Ce fut l'année dernière, et dans le mois où l'on fête St. François Xavier, que Pie IX reçut cette généreuse confession, et appela sur ses auteurs les bénédictions du ciel. Déjà elles avaient commencé à y descendre. Pendant la neuvaine de S. François Xavier, un sauvage se voyait cloué sur son lit par une maladie de langueur, triste fruit de l'intempérance. A ce moment les graves réflexions, les pensées sages se font jour dans l'esprit du malade. Désormais sans espoir de guérison du côté des hommes, il sent sa foi se réveiller, et se tourne du côté de Dieu. Il a entendu parler

de

de la Société de Tempérance, qui produit tant de bien en Amérique. Un élan généreux, soutenu sans doute par le ciel qui l'inspirait, se rend maître de son cœur. Il promet, si Dieu lui rend la santé, non seulement de devenir lui même membre de la Société de Tempérance, mais de s'employer de toutes ses forces à procurer ce bonheur à ses frères, à ceux surtout qu'il a devancés ou suivis dans la carrière du scandale. Dieu accepte un si généreux repentir: avec la santé du corps le malade recouvre celle de l'âme, et fidèle observateur de son vœu, il devient un Apôtre. Bientôt il a su persuader ses anciens compagnons de débauche, et même en associer plusieurs à son œuvre de prosélytisme. Le nombre des Tempérants croit avec rapidité et la paroisse change à vue d'œil. Aujourd'hui elle est méconnaissable. Il y règne un silence, une paix qui étonnent: pour mon compte j'en ai été vivement frappé.

Le principal instrument de cette révolution morale est actuellement un des trois chefs de la Société de Tempérance: ils ont chacun leur district. Y a-t-il quelque part un malade ou un moribond: on verra ces hommes accourir d'eux mêmes au chevet de son lit, lui prodiguer leurs soins, mais surtout lui faire l'aumône spirituelle des bons avis, des pathétiques exhortations. Leurs paroles, de l'aveu même du missionnaire, sont beaucoup plus efficaces que celles de ce respectable prêtre.

Le lendemain de notre arrivée, dès 3 h 1/2 du matin, M. Marcoux était sur pied, selon son habitude, allumait tous les poëles, et à 4 heures il siégeait au confessionnal. Il en était ainsi depuis plus de huit jours: à peine pouvait-il trouver le temps de réciter son office. L'heure de la prière venue, on commença les messes basses qui se dirent aux trois autels à la fois pour ne pas tenir toute la matinée les sauvages à l'Église: car tant qu'il y a des messes ils ne la quittent pas. La grand'Messe fut célébrée pontificalement; nous fîmes diacres d'honneur le R. Schianski et moi. Le sermon dura près de deux heures, Monseigneur, de son trône, prêchait en français durant cinq à dix minutes; puis M. Marcoux du haut de la chaire redisait les mêmes choses en sauvage.

A l'offertoire tous les hommes vinrent, un cierge à la main, faire leur offrande, et recevoir la paix donnée par Monseigneur. Parut ensuite une pyramide de pain béni, portée par quatre sauvages.

La communion, tant des hommes que des femmes, fut très nombreuse, et l'eut été bien davantage si M. Marcoux avait pu se faire aider au confessionnal. Quelle tenue modeste! quelle religieuse attitude! Tous, hommes et femmes enveloppés dans leurs couvertures, dans une immobilité complète, laissaient douter si

l'on

l'on ne se trouvait pas dans un cloître, au milieu d'une communauté fervente.

Après la Messe, visite et compliments des Chefs de tout le village; puis vint le tour des *Chefferesses*; si le mot n'est pas français du moins il est usité au Canada. Cette dignité est beaucoup plus importante que je ne l'aurais cru. Ce sont ces femmes qui élisent les Chefs, et elles ont le privilège de se recruter elles mêmes, en choisissant celles qui devront leur succéder.

Le P. Mainguy qui devait venir me prendre au Sault pour m'emmener à ma destination, vint en effet malgré le mauvais temps. Nous partîmes après dîner, dans une petite voiture à deux roues, découverte et si étroite que nous étions nécessairement penchés de côté et sans accoudoirs suffisants pour nous retenir. Un vent glacial nous fouettait la neige à la figure, des chemins affreux et mal affermis me faisaient ressouvenir des belles routes de France. Le cheval était si bon que notre conducteur fut obligé de faire à pied la plus grande partie du chemin, poussant le carosse de temps à autre. Il arriva même une fois que sa voix et son bras furent impuissants à nous tirer du bourbier: il fallut se mettre en devoir de descendre. Nouvel embarras: je n'avais pas de bottes, chaussure obligée du pays dans le mauvais temps: je n'avais que des claques, chaussons en Caout-chouc, dans lesquels on met les souliers pour voyager sur la glace ou sur la neige. J'enfonçai dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Heureusement nous n'étions plus qu'à une demi-lieue de la maison. Mais quelle maison! Des planches enduites de mortier en font les murs extérieurs, et à l'intérieur de simples planches juxta-posées la divisent en sept compartiments. On entre dans un corridor qui partage en deux tout l'édifice, et dont une extrémité cache derrière une cloison le lit du postulant Coadjuteur chargé du ménage. A gauche du corridor il y a trois pièces. Celle du milieu sert tour-à-tour de réfectoire, de salle de récréation et de parloir. Le poêle qui les chauffe, chauffe en même temps les deux appartements voisins occupés par les Pères Mainguy et Sachi. A droite du corridor est la cuisine, puis une chambre qui servait avant de salle à manger, et qui maintenant se trouve occupée par votre serviteur.

Ce fut donc dans cette pauvre cabane que j'arrivai le jour de la fête de St. F. Xavier. Il était nuit close. Je trouvai un bon lit où je ne tardai pas à m'endormir en paix, tout joyeux de ma journée, et plein d'espérance pour l'avenir qu'un tel début me promettait.

Trois jours après, j'achevais d'écrire et j'avais appris un sermon pour le mercredi fête de l'Immaculée Conception quand, vers midi, une missive de Mgr

me

me forçait de laisser là et sermon et confessions. Je devenais missionnaire et missionnaire des sauvages. Mr Marcoux par suite des confessions et autres fatigues de la fête de St. Fr. Xavier s'était vu, dès le lendemain, saisi d'une fièvre qui lui faisait craindre le typhus. Le dimanche il avait envoyé à l'Evêché demander un prêtre pour chanter la grand'messe. On ne put le satisfaire, mais pour le mercredi on se rappela que j'étais un homme inutile, et je fus envoyé. Le domestique de M. Marcoux m'emmena en traineau, un autre *Sleigh* me précéda pendant deux heures comme pour annoncer un grand personnage.

Me voilà donc encore une fois chez les bons sauvages du Sault St. Louis. Outre les acolytes, thuriféraire et cérémoniaire sauvages, j'en avais deux autres à mes côtés faisant diacre et sous-diacre, ou, pour parler plus juste, ils en avaient l'habit sans en faire les fonctions. Les sauvages répondent: *Et cum spiritu tuo, Amen*, en latin; mais le *Gloria*, le *Credo*, bien qu'entonnés en latin par le prêtre, sont chantés par eux en sauvage, ainsi que le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*.

Entre la Messe et les Vêpres, j'allai visiter le village et ses habitants. M. Marcoux avait compris mon désir, et, comme il ne pouvait sortir lui même, il me donna pour *Cicerone* M. de Lorimier, né d'un gentilhomme normand et d'une sauvagesse. Il s'est marié à une Canadienne, mais il tient toujours aux sauvages par sa mère, et il est comme leur agent auprès du gouvernement anglais.

Nous visitâmes des riches et des pauvres. D'abord pour les maisons, je m'étais figuré qu'elles se ressentaient encore, plus ou moins, de l'antique hutte des forêts. Pas du tout: leurs maisons sont à peu près comme celles des Canadiens; il y en a même plusieurs en pierre. Je parle pour l'extérieur; car pour l'intérieur jamais vous n'y trouverez, même dans les plus riches, le luxe qui règne dans celles-là, bien moins encore admirerez-vous la même propreté. Ce n'est pas la vertu favorite des sauvages; et, comme j'arrivais partout à l'improviste, plusieurs sauvagesses me firent des excuses de ce que leur maison était si mal en ordre: c'est que le missionnaire leur recommande beaucoup cet article. Du reste les Canadiens pauvres ne surpassent pas les sauvages en ce point, si tant est qu'ils les égalent. Vous n'aurez pas de peine à le comprendre, quand vous saurez que dans cette classe de la population canadienne, non seulement une famille n'a jamais deux appartements, mais souvent même une seule chambre sert d'asile à deux ou trois familles à la fois. Du reste, point de mendiants parmi eux; si quelqu'un a faim et n'a rien à manger, il sera toujours bien reçu à la table de son voisin.

Les

Les sauvages admirent l'industrie des blancs, mais ne se croient pas pour cela inférieurs à eux; fiers de leur indépendance, ils regardent les blancs comme un troupeau d'esclaves enchaînés à la volonté l'un de l'autre. Aussi trouverez-vous au Sault St. Louis, plusieurs sauvages qui ont des Canadiens à leur service; mais jamais vous ne verrez un seul sauvage, engager, pour de l'argent, sa liberté ou ses bras au service de qui que ce soit. La plupart des habitants du Sault comprennent le français; un assez grand nombre peut le parler: mais jamais ils ne se hasarderont à le faire devant une personne qui sait la langue; ils auraient honte de parler mal, et, comme ils sont assez moqueurs de leur naturel, ils craindraient d'être tournés en ridicule. La première maison où nous entrâmes appartient à une famille riche. "Si je n'étais pas là, me disait mon introducteur, ils vous parleraient français: ils le savent bien. Ce sont des gens d'activité et de travail: ils voyagent quelquefois jusqu'à New-York. C'est là que je pus voir dans toute son élégance le costume de la sauvagesse: car, tandis que les hommes sont habillés comme les Canadiens, les femmes ont encore à peu près leur toilette primitive. Sur une chemise blanche, elles se ceignent les reins d'une pièce de drap noir en guise de jupe, qui descend un peu au dessous du genou, et qu'on appelle en leur langue *Kar-karé*. Là dessus est une autre chemise ou blouse d'indienne coloriée, qui laisse dépasser de quelques pouces l'extrémité inférieure de la jupe. De grands bas, appelés *mitasses*, leur montent jusqu'au dessus du genou. Elles n'ont ni coëffe ni bonnet sur la tête; leurs cheveux retombent en arrière, noués à une languette pendante, connue sous le nom de *couette*. Leur cou est orné d'un ou plusieurs colliers. Mais le luxe de la sauvagesse est surtout à ses pieds: c'est là qu'on voit étalée, sur une jolie chaussure d'orignal, toute la richesse des pirateries. En général, pour sortir, mais toujours pour aller à l'Eglise, les femmes s'enveloppent d'une couverture blanche, rouge ou bleue, qui leur couvre la tête et leur donne un aspect très modeste.

Dans le cours de ma visite je vis un de ces petits berceaux, ou plutôt de ces planches sur lesquelles l'enfant est emmaillotté. Un demi cercle, qui environne la tête et la préserve en cas de chûte, sert à suspendre l'enfant derrière le dos quand on marche, ou à quelque branche d'arbre quand on s'arrête. Ces berceaux sont généralement très ornés: mais cette élégance forme un singulier contraste avec la tenue malpropre et négligée de ces mêmes enfants quand ils n'auront plus besoin de berceau.

Savez-vous,

Savez-vous, mon R. Père, comment se fait le pain du sauvage? Je puis vous en apprendre quelque chose et même vous dire quel goût il a. Ce pain est fait avec le maïs que les sauvages sèment dans les clairières de leurs vastes forêts, au milieu des troncs d'arbres qu'ils ne se donnent pas la peine d'arracher ou de couper. Chaque famille a son moulin: c'est un mortier où les femmes broient le maïs avec des pilons. Deux jeunes sauvagesses exécutèrent devant moi, frappant tour-à-tour et en cadence, une mayaurre. On me fit voir le panier dans lequel on tamise ——— cette mouture pour en séparer ensuite la farine. On mêle des fèves à la pâte et on fait cuire le tout dans une chaudière pleine d'eau. Ce pain est très nourrissant, mais il est lourd, et, comme il n'y a ni levain, ni sel dedans, il est fade et insipide. Mr. Mareuse, certain de me faire plaisir, m'en présenta à la collation et le lendemain au déjeûner. Du reste, il y a aujourd'hui un boulanger dans le village, et bon nombre de sauvages mangent du pain ordinaire.

En leur témoignant ma joie de me trouver au milieu d'eux, je faisais dire à ces bons sauvages de prier Dieu pour que je ne fusse pas trouvé trop indigne de porter un jour la bonne nouvelle de l'Evangile à leurs frères des forêts, qui n'ont pas comme eux l'insigne faveur de connaître le vrai Dieu, de le servir et de chanter ses louanges.

Le lendemain après la messe, je bénis une dernière fois les sauvages, puis je traversai le St. Laurent sur le même canot qui m'avait déjà transporté avec Mgr. la semaine précédente, et prenant le *rail-road* à la Chine, je revins à la Prairie par Montréal. Plusieurs sauvages et un plus grand nombre de sauvagesses prirent le même convoi pour aller en ville vendre le produit de leur travail, ou pour acheter des provisions. On voyait ces pauvres femmes porter gaîment leur ballot sur le dos, n'ayant pour le soutenir qu'un large ruban, appuyé sur le haut de la tête ou sur le front. C'est sur elles, aujourd'hui comme autrefois, que retombe tout le poids du ménage et des pénibles travaux.

Si les sauvages du Sault St. Louis ne sont pas exempts de tous les vices, du moins, comme ceux de l'île Manitouline, ils ignorent celui du vol. L'Eglise, le presbytère, n'ont rien à craindre, et leurs propres maisons ne sont jamais fermées.

Après tous ces détails il me semble vous entendre dire: dans une peuplade depuis si longtemps chrétienne, depuis si longtemps façonnée à la civilisation et journellement en contact avec les blancs, n'y aurait-il donc pas quelque germe de clergé indigène? N'y aurait-il pas d'espoir qu'elle peut être un jour dirigée par

des

des pasteurs sortis de son sein ? Si cela n'est pas, en vérité je ne sais trop où il faudra aller chercher parmi les sauvages, la possibilité d'un clergé indigène. — La même question s'est aussi offerte à mon esprit. J'en ai fait part à Mr. Marcoux; devineriez-vous sa réponse ? — Inutile d'y songer, m'a-t-il dit, c'est impraticable. Les sauvages pourront apprendre à lire et à écrire, pourront être enfants de chœur, musiciens, sacristains; ils pourront même faire quelque chose de plus, et se rendre utiles à l'instruction ou à la conversion des autres, mais toujours en sous-œuvre, ce sont des enfants : ils ont toujours besoin d'être surveillés et dirigés. — Cette réponse m'étonna, mais j'en crus un homme qui a vingt neuf ans d'expériences; et que les relations les plus intimes ont dû mettre à même d'apprécier, à sa juste valeur, la capacité des sauvages. Aussi n'est-ce point parmi eux qu'il espère trouver un collaborateur ou un successeur; cet homme est encore à venir, et pourtant il serait bon qu'il fut déjà là : car pour la langue, il ne rencontrera pas ailleurs un maître aussi habile; et, si quelqu'accident imprévu mettait tout à coup le missionnaire hors de service, la peuplade au moins ne resterait pas orpheline, ni par contre-coup exposée à retomber dans ses anciennes misères.

Quelque longue que soit déjà cette lettre, il faudra pourtant, mon Rév. Père, qu'avant de quitter le terrain, je vous dise un mot de l'Eglise et du presbytère. Ce dernier est encore l'ancienne maison de la Compagnie, et ce n'a pas été chose indifférente pour moi de manger dans un réfectoire, et de coucher dans une chambre, où tant de missionnaires étaient venus se remettre de leurs fatigues ou se préparer au martyre. J'avais sous les yeux les portraits des PP. Charlevoix et Lafiteau, tous deux avaient trouvé, sous ce toit hospitalier, une trêve bien douce à à leurs lointaines et pénibles excursions. C'est de là que le P. Charlevoix, le 15me mai 1721, racontait à la Comtesse de Lesdiguières, quelles édifiantes, quelles délicieuses fêtes de Pâques il venait d'y passer. C'est là, sans doute, que le P. Lafiteau vint puiser ses inspirations, avant de laisser tomber de sa plume, quelqu'une de ces belles pages sur *les mœurs des Sauvages de l'Amérique comparées aux mœurs des Chrétiens des premiers siècles*.

L'ancienne Eglise, bâtie par nos Pères, était en son genre, une des plus belles du pays, au temps où écrivait le P. Charlevoix. Mais depuis plusieurs années elle se trouvait insuffisante pour une population de 1200 âmes. Elle a fait place à une nouvelle dont la dédicace eut lieu, il y a un peu plus d'un an. Elle avait été bâtie en sept mois, et cependant elle est vaste et solide. Elle paraît devoir suffi-

re

re aux besoins futurs de la localité. Le maître autel est magnifique; c'est celui de l'ancienne église, modifié et redoré. Les ornements y sont répandus avec profusion: on voit que nos Pères s'étaient conformés au goût des sauvages. Un tableau de St François Xavier le domine. Aux petits autels se trouve, d'un côté, le tableau de la Ste Vierge sur le modèle de la médaille miraculeuse, de l'autre, un tableau de St Louis donné par Charles X, quatre ans avant sa chûte.

Permettez que je vous quitte ici et que je vous renouvelle l'assurance des sentiments respectueux etc.

M. Frémiot, S.J.

42e Lettre

Le P. Caveng Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R.P. Provincial à Paris.

Wilmot près Petersburg, 1er février 1841.

Mon Révérend Père,

P.C.

Ce fut le 27 juin de l'année dernière que je partis de New-York avec mes deux compagnons, le P. Fritsch et le F. Joset, pour aller prendre soin de la mission allemande que Mgr de Toronto a bien voulu nous confier. Nous nous arrêtâmes trois jours à l'ancienne York, aujourd'hui Toronto, où Mgr nous donna une généreuse hospitalité et nous instruisit de tout ce qui concerne la mission. Enfin le 3 juillet vers dix heures du soir, nous arrivâmes à la chapelle de Ste Agathe de Wilmot que nous saluâmes par ces paroles du Psalmiste: *c'est ici le lieu de mon repos! c'est ici que j'habiterai!*

Le Dimanche suivant nous revêtîmes l'habit de la Compagnie, que nous avions apporté de New-York, nous chantâmes une messe solennelle et nous fîmes une courte allocution au peuple. Ces pauvres gens, privés depuis longtemps des secours religieux, ne pouvaient retenir leurs larmes, tant ils étaient transportés de joie. Après les Vêpres, je réunis les chefs de famille qui me demandèrent avec beaucoup d'instances si nous devions séjourner parmi eux et ce qu'il nous fallait pour notre entretien. Quand ils virent que nous répondions affirmativement sur le premier point, et que, pour le second, nous nous contentions du strict nécessaire, tous les cœurs s'épanouirent, et l'on promit de subvenir à tous nos besoins. En attendant qu'on eut pu nous bâtir quelque chose de mieux, on nous offrit l'école, seule habitation que l'on pût

mettre

mettre à notre disposition. C'est une maison construite avec des troncs d'arbres, unis entre eux avec des lattes et de la terre ainsi que cela se pratique dans ce pays : elle contient, outre la salle d'école, une assez pauvre chambre, divisée en deux par une cloison de planches, le tout sans cave ni cuisine. Comme nous nous attendions à quelque chose de plus misérable encore, nous nous montrâmes satisfaits. Ces bonnes gens nous quittèrent donc fort heureux, et en promettant de pouvoir ultérieurement à tout, sous la seule condition de nous voir demeurer parmi eux.

Quel n'est pas notre étonnement, trois jours après, de voir une vingtaine d'hommes à l'ouvrage, les uns traînant des troncs d'arbres, et les autres apportant des planches ; ceux-ci faisant l'office de charpentiers, et ceux là celui de maçons : en un mot, on nous construit une cuisine assez grande pour pouvoir nous servir en même temps de réfectoire. On nous achète un fourneau en fonte avec sa batterie de cuisine ; et, sans nous en prévenir, les femmes, conseillées par le maître d'école, nous montent trois lits ; les unes fournissent les matelas, d'autres le linge et les couvertures. Il était touchant de voir la joie avec laquelle tous travaillaient pour nous et combien ils se montraient généreux. Il y a un petit enclos, dépendant de notre chapelle, qui est réservé aux missionnaires : nous voulions y planter des pommes de terre et des légumes de toute espèce ; mais ces braves gens nous ont assuré que c'était une précaution inutile, nous répétant qu'ils nous fourniraient abondamment tout ce qui serait nécessaire à notre entretien. Et en effet, ils nous apportaient, de tous côtés, de la viande de porc, fort commune ici, du pain de froment, et mille autres choses.

Il y avait à peine trois jours que nous étions arrivés, et déjà, de la *Nouvelle Allemagne*, colonie située à 15 milles de notre residence et renfermant trois mille catholiques, il venait une voiture pour emmener au moins l'un de nous. Nous nous contentâmes de promettre à ces bons Allemands de les visiter souvent, et ils retournèrent chez eux. Mais voilà que le surlendemain ils reviennent de nouveau avec une voiture pour nous chercher, en sorte que les habitans de Wilmot craignaient déjà de nous voir émigrer vers une population plus riche et plus nombreuse. Comment aurions nous pu nous y déterminer, puisqu'ils faisaient tout ce qui dépendait d'eux pour nous contenter ? C'est ainsi que le second Dimanche de notre arrivée, jour où l'on fit la dédicace de la chapelle, les jeunes filles profitèrent d'un moment que nous étions sortis, pour joncher toute notre maison, de roses et d'autres fleurs ; quant à la chapelle, à défaut de draperies et de tapis, on avait orné les murailles

railles et le sol de branchages et de fleurs. Quoique construite en bois, cette chapelle, qui a 78 pieds de long sur 38 de large, ne manque pas d'apparence; mais, nous sommes totalement dénues d'ornements: nous n'avons absolument que ceux que nous avons apportés de Paris. La chapelle de la nouvelle Allemagne est fort petite et ressemble à la cabane du plus pauvre colon. Les deux autres chapelles qui se trouvent dans notre mission ne sont pas plus belles, en sorte que celle de Wilmot a quelque droit au nom d'église qu'on lui donne, d'autant plus qu'elle est ornée d'un petit clocher qui attend une cloche. Dans la nouvelle Allemagne, on s'occupe de bâtir une église, quoique la dépense paraisse au dessus des ressources des habitants. Dès ma première visite, j'avais réuni les hommes pour leur proposer l'entreprise, et le lendemain ils travaillaient déjà à niveler la colline sur laquelle doit être élevée l'église. D'après le plan qu'ils ont dressé, elle aura 66 pieds de long et 50 de large. En général, ces braves gens s'empressent de faire tout ce que nous leur proposons, quand même cela paraîtrait au dessus de leurs forces; mais il faut notre présence pour entretenir leur ardeur, qui, sans cela, disparait assez vîte et fait place à la confusion de la tour de Babel. Nous avons besoin d'ailleurs d'user de beaucoup de prudence et de ménagements pour ne pas décourager ces volontés encore peu affermies dans le bien.

Le pays que nous habitons est situé entre le 43e et le 44e degré de latitude Nord. C'est une immense plaine qui s'étend du lac Huron au lac Ontario; elle n'est arrosée que par un petit nombre de rivières et de ruisseaux. En 1820, cette plaine était encore une épaisse forêt peuplée de sauvages. Mais en 1827, les émigrants trop pauvres pour vivre aux États-Unis et y acheter des terres, commencèrent à remonter jusqu'à cette forêt, à s'y construire des cabanes, ou même à s'y établir sous des tentes et à semer du froment dans les parties qu'ils défrichaient en abattant et brulant les arbres. Plusieurs se firent ainsi une propriété de 300 à 1000 arpents, pour l'acquisition desquels ils n'avaient à donner au trésor qu'un prix fort modique; et encore un délai leur était-il accordé pour le paiement. Aux premiers émigrants s'en joignirent de nouveaux, de jour en jour plus nombreux, en sorte que ce sol fertile compte aujourd'hui plusieurs centaines de milliers d'habitants venus d'Irlande, d'Alsace, de Lorraine, de Bavière, de Souabe, de Hesse, etc.; et tel qui n'avait pas un sou à son arrivée, possède aujourd'hui des champs, des bœufs, des chevaux et vend chaque année de trois à six cents. *Bushel* de froment (*le bushel* pèse 60 livres). On ne voit dans la misère

que

que les gens paresseux, négligents, ou dissipateurs. Toutefois la plupart de nos Allemands ont beaucoups de dettes, qui viennent de la nécessité de tout acheter lorsqu'ils s'établissent et du prix exhorbitant de la main d'œuvre et des objets de commerce. Ainsi, par exemple, la journée d'un charpentier se paie une piastre ou 4 francs de Suisse. Au reste, ceux qui sont fixés ici depuis longtemps, acquittent leurs dettes et augmentent même leurs terres en défrichant chaque année quelque nouvelle partie de la forêt. Voici comment se font ces défrichements: on abat les arbres, qu'on réunit dans un même lieu en les faisant trainer par des bœufs, et l'on en construit un grand bucher auquel on met le feu; ce nouveau champ est aussitôt labouré et ensemencé, et, l'été suivant, une abondante moisson du meilleur froment vient dédommager largement des peines que l'on s'est données. L'horizon est étendu, quoique borné encore par des forêts; le climat est sain et tempéré, et, malgré la longueur de l'hiver qui est quelquefois très rigoureux, il tombe ici peu de neige. Dès le 25 novembre, nous avons eu de la glace dans le calice en disant la messe. Dans l'été, la chaleur va jusqu'à 30 degrés Réaumur, en sorte que les melons de tout genre réussissent sans peine; peut être tenterons nous d'acclimater la vigne. On tire le sucre d'une espèce d'érable dont on fait cuire la sève qui est fort abondante; il n'est guères de famille qui, au commencement du printemps, ne fabrique ainsi dans sa forêt de trois à quatre cents livres de ce sucre qui est fort commun ici, car l'arbre qui le produit est grand et beau, et se rencontre de tous côtés.

Tout le monde ici exerce une admirable hospitalité, même dans le voisinage des auberges, et les nouveaux arrivés ne souffrent nulle part de la faim. Lorsqu'on a trouvé un terrain convenable pour s'y fixer, on est toujours aidé par les voisins à se construire une habitation. Aussi arrivent-il souvent que les branches d'arbres sur lesquelles les oiseaux chantaient encore le matin, forment le soir une chaumière qui servira d'abri à toute une famille.

Tandisque les premiers fondateurs de cette colonie se fabriquaient des huttes et défrichaient la forêt, leurs cœurs et leurs esprits prenaient quelque chose de la férocité des bêtes et des farouches habitants auxquels ils disputaient le terrain, et leurs mœurs devenaient sauvages. Vivant des années entières sans pouvoir assister aux offices de l'Eglise, ni recevoir aucun enseignement religieux au milieu des sectes de tout genre, sans écoles, sans prêtre, trop souvent les parents oubliaient toutes les pratiques religieuses, et les enfants grandissaient

sans

sans recevoir aucune éducation. Enfin, il y a peu d'années, un prêtre se mit à parcourir cette immense contrée; il baptisa les enfants, administra les sacrements, rompit le pain de la parole divine dans les habitations et chercha les brebis égarées loin du bercail. Mais que pouvait-il pour une si grande multitude? Beaucoup demeuraient si avant dans la forêt, que le bruit de la clochette n'arrivait pas jusqu'à eux; il s'en rencontra qui méconnurent la voix du pasteur qui venait les chercher de si loin. Se trouvant plus à portée des écoles et des temples protestants, attirés d'ailleurs par l'espérance d'avoir part à leurs largesses, plusieurs se mariaient devant le ministre toujours présent au milieu d'eux et toujours disposé à les attirer à sa secte. Faut-il s'étonner ensuite de rencontrer ici des pères de famille qui n'ont jamais reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, quoiqu'ils soient mariés et pères de plusieurs enfants? de trouver des jeunes gens de 18 et 20 ans qui ne savent pas les premiers mystères de la foi, qui même n'ont pas été baptisés. Néanmoins un certain nombre de familles se sont toujours bien conservées, surtout dans les lieux où il y avait des écoles dirigées par de pieux Magisters, et où le Missionnaire faisait plus habituellement sa résidence. Ce qu'on ne saurait assez admirer, c'est qu'il y ait dans ces pays des ames qui, sans autres secours que la prière et la crainte de Dieu, se sont conservées pures au milieu de tant de misères et de dangers. En général les mœurs sont beaucoup moins corrompues ici qu'en Europe, et les naissances illégitimes sont fort rares. Ce fut pour nous une vraie consolation de voir ces bons catholiques, qui sentaient la grandeur de leur misère, saluer notre arrivée par des démonstrations de joie extraordinaires, et ouvrir leurs cœurs à l'espérance, de les entendre remercier hautement Dieu du bienfait qui leur était accordé. = Enfin, s'écriaient-ils, nous commençons à vivre! nous reprenons courage! Mais le temps pressait; si vous n'étiez venus, beaucoup auraient perdu la foi."

Dès notre arrivée, nous nous sommes mis à visiter toutes les parties de notre Mission en prêchant et en confessant. Nos travaux n'ont pas été stériles. Avec les catholiques accouraient à nos sermons des gens de toutes les sectes; ils goutaient nos exhortations, et souvent, touchés jusqu'aux larmes, ils disaient qu'ils n'avaient jamais assisté à des discours de ce genre, et qu'il fallait aller entendre les curés catholiques si l'on voulait entendre bien prêcher.

On vint me chercher pour le jour de l'Assomption dans un village Allemand qui est à 17 milles de notre résidence. Quelle n'était pas la joie de ces

pauvres

pauvres gens en voyant un prêtre au milieu d'eux après un si long abandon et dans une telle solennité. On n'entend, il est vrai, dans leur chapelle ni orgue ni autre instrument de musique. Elle est construite avec des troncs d'arbres non dégrossis, et, comme elle sert en même temps d'école aux enfants, on n'y voit pour tout ornement qu'un autel en planches, deux chandeliers de bois assez grossièrement travaillés, un Crucifix et deux gravures. Cependant j'y chantai la grand'messe et quelques vieillards qui avaient perdu l'habitude du lutrin firent l'office de chantres. — Au confessionnal, il me fallut demander s'il y avait plusieurs Dieux, combien de personnes divines, et plus d'une fois, hélas ! je reçus à ces questions des réponses bien affligeantes. Néanmoins, l'affluence, la joie et l'attendrissement de ces catholiques si longtemps délaissés et les marques de confiance qu'ils me prodiguaient me touchèrent plus que la pompe des plus magnifiques cérémonies d'Europe. Il y avait là, entre autres, des protestants venus de 10 milles de distance, quoiqu'ils n'eussent point été prévenus de mon arrivée. Un bon vieillard qui était à leur tête, me raconta que, pendant toute une semaine, chaque nuit il avait été averti en songe de se rendre à cette chapelle et qu'il y trouverait un prêtre; il avait même indiqué d'avance à ceux qui le traitaient de visionnaire quel serait le sujet du sermon. Quelle ne fut point la joie de ces braves gens, lorsqu'à leur arrivée, ils se convainquirent qu'ils n'avaient point été les jouets d'une illusion!

Le Jubilé, publié six semaines après notre arrivée, vint fort à propos pour ces populations perdues au milieu des forêts; et quoiqu'elles ne comprissent pas encore bien le prix de cette faveur, nous profitâmes de ce temps de grâce pour prêcher dans plusieurs villages des retraites de huit jours, afin de ranimer la foi, de ramener les pécheurs et de réchauffer les tièdes.

Ce fut le 29 août, fête du Cœur Immaculé de la Très Ste Vierge, que nous commençames dans la *Nouvelle Allemagne* les exercices de la retraite. L'affluence des auditeurs et la petitesse de la chapelle nous obligèrent à prêcher en plein air. Nous le faisions quatre fois par jour et quoique pour ne point priver les autres villages de la messe le Dimanche suivant, nous n'ayons pu faire durer ces exercices que six jours et demi, le succès ne laissa point cependant de surpasser de beaucoup nos espérances. Des familles entières arrivaient de fort loin sur des charriots; les jeunes venaient à cheval et retournaient le soir chez eux. Il y eut même le second et le troisième jour,

des

pères et des frères qui firent doure à trente milles dans la nuit pour aller chercher leurs familles. L'un d'eux, qui n'était venu que pour nous entendre pendant la journée du Dimanche, s'en alla le soir en toute hâte, et le lendemain matin, il était de retour avec ses parents et ses amis. D'autres qui répétaient tous les jours qu'il leur fallait absolument rentrer chez eux, se trouvaient encore là à la fin de la mission, affligés de voir qu'il leur fallait enfin partir. On quittait les travaux les plus indispensables: on paraissait insensible à la faim, à la soif, et ceux qui avaient longtemps repoussé la confession, venaient, avant le jour se ranger au tour du saint tribunal; tant était grande l'ardeur dont tout le monde était animé! Au reste, il avait fallu recourir aux grands moyens; car on sait assez qu'en général les émigrants ne sont pas les plus honnêtes gens de leur pays. Ils disaient hautement après la mission, que ces jours avaient été pour eux des jours de salut, et que si jamais ils eussent entendu ce qu'ils venaient d'entendre, ils auraient mené une autre vie. Quant à nous, la douce consolation que nous faisaient éprouver les larmes de ces pécheurs repentants, nous payait largement des fatigues de notre long voyage et du sacrifice de l'Europe. La mission se termina par l'érection d'une croix de chêne, haute de 26 pieds, qui fut portée en procession par les jeunes gens. Quelle douce joie inonda tous les cœurs lorsqu'on vit ce trophée de notre salut, dressé sur une colline, dominer au loin la *Nouvelle Allemagne*! Nous quittâmes ces braves gens le samedi 4 septembre, en rendant des actions de grâces à Dieu et en promettant de revenir la veille de la Nativité de la Sainte Vierge, afin de consacrer encore plusieurs jours à entendre les confessions.

Le dimanche 12 septembre, fête du St Nom de Marie, nous fîmes, dans le lieu de notre résidence, à Wilmot, l'ouverture d'une nouvelle mission. Les catholiques qui dépendent de cette congrégation vivent dispersés çà et là, et sont éloignés de 4 à 12 milles de la chapelle. Aussi règne-t-il parmi eux une profonde ignorance avec tous les désordres qui en sont la suite: la plus grande partie de la jeunesse n'a jamais mis le pied à l'école catholique, et c'est à peine si elle a entendu quelques instructions religieuses. Nous n'étions pas sans inquiétude en commençant à donner les exercices, et il nous sembla, en effet, d'abord, que nous ne rencontrerions que froideur et qu'indifférence; mais chaque jour croissait le nombre de nos auditeurs, et le succès fut plus heureux encore que dans la *Nouvelle Allemagne*. Le Dimanche, jour où nous prêchions

le

le pardon des injures, la chapelle ne pouvait contenir la foule avide d'entendre la parole de Dieu; les protestants pleuraient à chaudes larmes aussi bien que les catholiques. Dans la soirée nous plantâmes une croix de 28 pieds de haut au milieu du cimetière qui touche à notre habitation et qui se trouve sur la même colline. Les colons non catholiques ne se contentèrent pas de voir passer la procession; ils voulurent s'y joindre et aidèrent à porter la croix. L'allocution adressée à cette foule réunie au pied du calvaire fit surtout une grande impression; cette jeunesse indomptée qui avait grandie dans les forêts, les vieillards à cheveux blancs et les hommes qui jusques là avaient paru le plus ennemis de la croix, venaient s'incliner devant elle et la baiser avec respect. Il nous fallut passer au confessionnal [illegible] jours de plus que nous avions déterminé, pendant lesquels nous pûmes [illegible] donner plus de quatre heures au sommeil, et cependant beaucoup de pénitents furent obligés d'attendre quatre, cinq et même six jours, avant de pouvoir approcher du saint tribunal. Nous étions accablés; mais la misère spirituelle de ces infortunés, leur ardeur, la confiance sans bornes qu'ils nous témoignaient et surtout la générosité avec laquelle ils se montraient prêts aux plus pénibles sacrifices, relevaient nos forces physiques et morales. Des hommes dont le salut était désespéré, qui, depuis cinq, dix, vingt années affichaient le mépris de toute religion, sont accourus contre toute espérance, faire une confession générale en promettant de mener une vie nouvelle, et cela avec de telles marques de repentir et de bon propos que la joie que nous ressentions nous faisait oublier l'épuisement où nous étions. Un jeune homme de 21 ans est venu me supplier avec larmes de lui donner l'instruction dont il avait besoin pour se préparer à recevoir dignement pour la première fois le sacrement de Pénitence. Un père de sept enfants non baptisés, qui vivait dans un mariage purement civil, ou plutôt dans un vrai concubinage, et qui depuis plusieurs années, avait complètement abandonné la pratique de la religion catholique, vint aussi se mettre à ma disposition pour faire tout ce que je voudrais lui commander. De longues inimitiés firent place à une réconciliation sincère. On vit avec la plus grande édification dans les maisons et hors des maisons, à la porte même de l'Eglise et jusque sur la place publique, des hommes d'un âge mûr se jeter à genoux devant leurs parents et leur demander pardon. Les restitutions se firent avec la même générosité.

Le 25

Le 25 septembre, quoique nous n'eussions pas encore confessé tous ceux qui s'étaient présentés, il nous fallut partir pour la ville de Preston qui est à 16 milles de Ste Agathe de Wilmot, et dans laquelle on compte une trentaine de sectes différentes. Les catholiques y sont peu nombreux, mais ils ont une chapelle construite en pierres où l'on se rend de tous les lieux environnants. Comme il n'y a point d'école catholique dans cette ville, il y règne la plus grossière ignorance. Toutefois la mission y produisit des fruits heureux, quoique moins abondants que dans les autres localités. Nous avons vu des personnes qui avaient fait pour nous entendre jusqu'à trente et quarante milles. Beaucoup de protestants qui assistaient à nos prédications, y trahissaient leur émotion par des larmes, et deux de leurs ministres, arrivés le dernier jour des exercices, avouaient que les discours des missionnaires, n'étaient point à dédaigner et qu'ils avaient beaucoup perdu en n'arrivant pas plustôt. Là encore la mission se termina par l'érection d'une croix de 34 pieds d'élévation. Ce fut sans doute une grande folie aux yeux des impies de la ville. Aussi tentèrent-ils de la faire abattre, comme pendant la mission ils avaient cherché à jeter le ridicule sur les cérémonies du saint sacrifice en les parodiant dans un cabaret. L'ordonnateur de cette comédie sacrilège était un certain apostat, franc-maçon, qui s'était enfui d'Europe après un assassinat. Quelques semaines plus tard, la justice divine l'étendait sur un lit de douleurs dans le même cabaret où il avait signalé son impiété. Sur le point d'expirer il fit du bruit pour appeler à son secours. La maîtresse de la maison, qui n'est pas catholique, vint lui demander ce qu'il voulait. "Une seule chose, répondit-il, c'est que vous chassiez ces deux hommes noirs qui m'épouvantent par leur air menaçant et terrible." A ces mots la femme saisie d'effroi, comme elle l'a raconté depuis, s'enfuit de la chambre, pour le laisser terminer seul la lutte contre ces nègres. Peu après on le trouva sans vie.

La mission de Preston terminée, nous consacrâmes 14 jours à reprendre de nouvelles forces et à mettre ordre à plusieurs affaires; puis le 16 octobre nous partîmes pour la forêt royale (Queens-bush) où se trouve une population assez nombreuse. Dans cette colonie, les mariages mixtes étaient fort communs; un grand nombre de jeunes gens ignoraient les vérités les plus indispensables au salut et plusieurs d'entr'eux n'étaient même pas baptisés; enfin, on y rencontrait tous les désordres que l'on doit attendre de la part de

gens

gens qui vivent au milieu des forêts et parmi les sectes les plus abominables. Mais si l'indigence spirituelle de ces infortunés était grande, leur avidité à recueillir la parole de Dieu ne le fut pas moins. Le temps était devenu on ne peut plus mauvais et rendait les chemins presque impraticables; on avait en plusieurs endroits de la boue jusqu'aux genoux. Cela n'empêcha point nos colons de faire tous les jours sept à huit milles, pour assister au sermon. Une bonne vieille octogénaire faisait chaque jour quatre milles: elle commença une des premières, à suivre les exercices de la mission et les quitta la dernière. Il y eut aussi plusieurs protestants qui se montrèrent assidus à tous les sermons. Le succès en un mot surpassa toutes nos espérances: la mission mit toute la population en mouvement et y opéra un renouvellement solide et durable. — Le Dimanche, comme j'avais prévu qu'il viendrait des protestants en grand nombre, je prêchai sur l'Eglise pendant deux heures entières, ce qui ne parut trop long à personne; et, aussitôt après le sermon, un homme vint me dire qu'il voulait m'entretenir en particulier. Je lui demandai ce qu'il désirait. "Ah! me répondit-il, vous m'avez touché jusqu'au fond du cœur; oui, je vois qu'il me faut devenir catholique et changer de vie si je veux être sauvé: vous avez prouvé tout ce que vous avez avancé et vous avez réfuté toutes les objections." Il s'occupe maintenant de faire baptiser et instruire ses enfants dans la religion catholique.

Ce fut encore l'érection d'une grande croix qui servit de clôture à la mission; mais nous fûmes obligés de prolonger notre séjour pour entendre des confessions et terminer quelques débats relatifs au petit fond assigné à l'entretien de la chapelle.

Il ne nous restait plus à faire la mission que dans une petite colonie, située à 17 milles de notre résidence. Là, outre l'ignorance et les autres vices, régnaient depuis onze ans, des haines profondes et enveniminées. Cependant la grâce divine ne tarda pas à remuer fortement toutes ces âmes dont les mouvements intérieurs se trahissaient au dehors par des sanglots; mais le pardon des injures et l'amour des ennemis n'avaient pas encore pénétré dans les cœurs. Il fallut donc prêcher sur ce sujet un sermon décisif. Dieu le rendit si efficace que les plus grands ennemis se réconcilièrent et que, touchés jusqu'aux larmes, ils se donnaient des poignées de mains avant de se séparer pour retourner chez eux. On fonda dans cette colonie, comme on avait déjà fait à Preston, une école catholique quoique les frais d'un tel établissement paraissent sur-

passer

passer les ressources des habitants: En effet, il faut bâtir une maison convenable et assurer au maître d'école un traitement qui, dans ces contrées, s'élève jusqu'à 18 et 20 thalers par mois, surtout si le maître à quelque instruction.

Enfin le 14 novembre se termina le Jubilé et avec lui les missions qui, pendant ces trois mois, avaient fait verser tant de larmes de repentir. Il faudra maintenant apporter les plus grands soins à l'éducation de la jeunesse et, comme cela a déjà été réalisé dans la *Nouvelle Allemagne*, pourvoir par de bonnes écoles au renouvellement des colonies: on peut d'autant mieux y réussir par ce moyen, qu'ici les jeunes gens vont à l'école jusqu'à 18 ans, ne rougissant pas d'apprendre ni de réciter l'alphabet et la doctrine chrétienne. Si nous savions l'anglais de manière à pouvoir exercer le saint ministère parmi les Irlandais qui habitent sur le territoire de notre mission, quel vaste champ ne s'ouvrirait pas devant nous!

Pour vous parler des conversions, je vous dirai que nous avons déjà eu la consolation de voir trois adultes abjurer le protestantisme entre nos mains. Ce fut d'abord un jeune Bernois qui venait d'arriver et qui s'étant trouvé à la mission, n'eut pas plutôt entendu le premier sermon qu'il avoua hautement la fausseté de sa religion et déclara qu'il voulait se faire catholique. Nous l'avons instruit et, le jour de Noël, en présence d'une foule de protestans, il a fait publiquement son abjuration: depuis lors il se conduit en fervent catholique. — Quelques temps après une Luthérienne dont le mari et les enfants étaient catholiques, assistait à la mission de *Queens bush* dans laquelle le second jour je m'élevai fortement contre les mariages mixtes, et je m'attachai à montrer que les ministres protestants n'ont aucun pouvoir ecclésiastique. Le mari croyant sa femme exaspérée par ce sermon, lui demanda ce qu'elle en pensait. "Il m'a beaucoup plu, répondit-elle, et je veux embrasser la foi catholique; car j'ai reconnu la fausseté de ma religion." Et aussitôt, elle se mit à apprendre son catéchisme comme un enfant, témoignant par son empressement combien il lui tardait de faire son abjuration. Avant notre retour dans sa colonie, cette femme vient nous trouver en toute hâte accompagnée d'une autre luthérienne qu'elle avait amenée à se joindre à elle. Cette dernière était une jeune fille de 20 ans, remplie tout-à la fois de candeur et d'intelligence. Elle fut instruite en présence de son père qui versait des larmes de joie; car, lui aussi, avec toute sa famille, avait assisté à plusieurs sermons pendant la mission. Trois jours

avant

avant la fin de l'année, j'allai terminer l'instruction de mes deux catéchumènes; ce qui me fut aisé parcequ'elles savaient parfaitement leur catéchisme. Je me rendis ensuite auprès des parents de la jeune fille pour leur demander s'ils mettraient quelque opposition à la conversion de leur fille. "Depuis que j'ai assisté à la mission, me répondit le père, je ne puis trouver mauvais que mes enfants se fassent catholiques." — S'il en est ainsi, lui répliquai-je, vous devriez, avec votre femme et toute votre famille, suivre l'exemple de votre fille. — Tous l'un après l'autre y consentirent volontiers, regrettant seulement que la famille entière ne put faire abjuration avec la jeune fille le jour de la belle solennité qui approchait. Je les consolai en leur disant que nous célébrerions encore d'autres fêtes, et je leur indiquai ce qu'ils avaient à apprendre dans le catéchisme. Cette famille est composée de dix personnes qui toutes soupirent après le jour où elles pourront, en la compagnie de leurs parrains et marraines, s'avancer vers l'autel du Seigneur pour faire profession publique et solemelle de la foi catholique. Le père m'a même demandé la permission de chanter le *Te Deum* dans l'Eglise avec toute sa famille, le jour où il aura le bonheur de faire son abjuration. C'est une excellente famille sous tous les rapports; les enfants sont fort bien élevés, et les plus grands montrent beaucoup d'intelligence. Je distribuai à tous ces néophytes des médailles de l'Immaculée Conception. La mère suspendit aussitôt la sienne à son cou et se mit à la porter ainsi en public les jours de fête pour témoigner de sa nouvelle foi; et, depuis ce moment, elle n'a cessé de dire qu'elle ne pouvait rester en repos tant qu'elle n'aurait pas abjuré la secte de Luther. — Pour revenir à ces deux catéchumènes dont l'instruction était terminée, elles firent solennellement leur abjuration, le jour de la Circoncision de Notre Seigneur, et elles reçurent les sacrements avant la grand'messe, en présence des parents de la jeune fille touchés jusqu'aux larmes, d'un assez grand nombre de protestants, et de toute la population catholique qui chantait avec allégresse le *Te Deum*.

Outre ces convertis nous en connaissons d'autres, qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à suivre leur exemple, sans parler des enfants au dessous et au dessus de douze ans, qui n'ont point été baptisés ou qui ne l'ont été que par les hérétiques, et qui nous sont offerts par leurs parents, afin que nous leur donnions l'instruction religieuse et un baptême valide.

Toutefois, parmi les hérétiques et les infidèles, il en est plusieurs

qui

qui voient ces changements d'un très mauvais œil et qui se montrent fort irrités contre nous, tandis que d'autres ne nous donnent que des marques d'estime et de respect; mais les premiers ne peuvent rien contre nous, parceque ici la religion jouit de la même liberté qu'aux Etats-Unis: seulement toutes les charges publiques sont entre les mains des protestants et des francs-maçons, dont le plus grand nombre saisit avidement les occasions de vexer les catholiques.

Dans ces quelques mois nous avons entendu 2350 confessions dont 500, à peu près, générales, nous avons baptisés 140 enfants, béni 30 mariages et visité 70 malades ou moribonds. Nous ne connaissons pas encore le chiffre exact des fidèles de notre Mission, mais nous estimons qu'elle renferme de 8 à 10 mille Allemands catholiques. Nous avons déjà 7 écoles catholiques, dont la plus importante est fréquentée par 130 enfants, une autre par 70 à 80, et les autres par un plus petit nombre. Si les ressources pécuniaires ne nous manquaient pas, nous pourrions réaliser bien d'autres œuvres; mais la pauvreté de nos colons est un grand obstacle à ce qu'ils puissent pourvoir à tout ce qui est nécessaire pour les Eglises et pour l'éducation de la jeunesse.

Il me reste à vous indiquer brièvement de quelle manière les jours de dimanche ou de fête, nous réglons l'ordre de nos occupations, alors plus multipliées. L'un de nous se rend à l'avance dans une des colonies les plus éloignées pour y remplir les mêmes fonctions que l'autre remplit à Wilmot. Avant la grand'messe qui se chante à 10 heures, nous entendons les confessions; à la messe nous faisons une instruction, et après la messe, nous baptisons les petits enfants que nous apportent les parents, et nous les inscrivons sur le régistre. Pendant ce temps là, il y a toujours des fidèles qui se rendent au presbytère, où ils attendent notre retour, les uns pour nous demander conseil, d'autres pour nous appeler auprès des malades ou pour demander la bénédiction nuptiale. Aune heure de l'après dinè commence le catéchisme lequel est suivi des vêpres chantées; et nous avons lieu de nous féliciter si alors nous avons pu prendre à la dérobée quelque chose de notre déjeuner, car pour le diner, nous n'en entendons jamais parler avant 4 heures au plus tôt, quelquefois même le déjeuner et le dîner nous sont servis en même temps que le souper. Tels sont nos travaux et nos fatigues; mais grâces à Dieu, nous sommes pleins de santé et de joie. Ce qu'il y a de plus pénible en ce cas n'est pas rare, c'est d'être appelé ces jours là auprès des malades, surtout quand le temps est froid ou pluvieux. Alors nous trouvons un cheval ou un char-

riot

riot auprès de la chapelle, et il nous faut faire 12 à 18 milles par des chemins affreux; c'est ce qui nous est arrivé en particulier pendant nos missions. Ainsi dans la *Nouvelle Allemagne* mon compagnon est parti un soir pour aller trouver un malade, et après avoir voyagé toute la nuit dans un charriot entièrement découvert, il est revenu le matin pour se remettre au confessionnal et prêcher deux fois le jour même. A Wilmot aussitôt après le dernier sermon de la mission, je montais à cheval pour aller visiter un malade qui se trouvait éloigné de 10 milles: le Père qui restait se promettait de confesser pendant mon absence; mais on vint l'appeler à son tour pour un autre malade éloigné de 18 milles. — C'est après avoir ainsi passé la journée que nous allons prendre notre repos; aussi dormons nous avec la veille. Tous les jours cependant ne se passent pas ainsi, surtout depuis que le Père Sadler est venu nous apporter d'Autriche un renfort si ardemment désiré. Le Père n'est avec nous que depuis le 18 Janvier. Nous nous sommes aussi procuré quelque soulagement en achetant un cheval et une voiture pour lesquels nous avons dépensé deux cents thalers.

Il faut enfin terminer cette longue lettre; mais je veux auparavant vous raconter la solennité que nous avons célébrée, il y a quelques semaines. Un homme de ce pays pour accomplir un vœu, avait acheté une statue de la Ste Vierge, qu'il avait fait amener de loin, et il avait fait construire pour la placer un autel en son honneur. Comme c'était le premier monument élevé à Marie dans ces vastes contrées, nous avons fait tous nos efforts pour rendre la cérémonie la plus solennelle possible. Quoique tout fût on ne peut plus simple et rendît témoignage de notre pauvreté, ceux qui ont assisté à cette fête étaient dans l'enthousiasme, et ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes de joie. Nous nous sommes rendus en procession au devant de la statue de Notre Bienheureuse Mère, et la cérémonie a été telle que beaucoup assuraient n'avoir rien vu de plus beau même en Europe les jours des plus grandes solennités. Enfin, nos bons catholiques ont été si enchantés qu'ils ont aussitôt voté une somme pour ériger une statue à St Joseph et un autel pour le recevoir: ils feront pendant à l'autel et à la statue de la Ste Vierge; nous avons déjà écrit pour cela à un statuaire de Buffalo.

Diverses dévotions telles que le Rosaire et le Scapulaire qui avaient pour ainsi dire disparu, recommencent à être estimées et à être pratiquées avec ferveur. Toutefois, Satan et ses satellites, qui sont les ennemis de tout bien, ne peuvent demeurer longtemps spectateurs oisifs de ces heureux progrès et de ces fruits

fruits de salut. De là vient que depuis quelque temps, le rédacteur d'un journal fort mauvais vomit sur nous sa bile et cherche à exploiter contre nous le tristes événemens de la Suisse; mais heureusement ses doctrines sont peu goutées, et il a perdu à les débiter la plus grande partie de ses abonnés, même parmi les protestants. Pour nous, nous continuons à prêcher Jésus-Christ comme si nous ignorions ou ne comprenions pas les attaques dont nous sommes l'objet, et nous abandonnons au Seigneur le soin de nous défendre et de nous justifier. Cependant nous espérons que par la grâce de Dieu la rage de l'enfer sera impuissante, et que la religion catholique s'étendra et fleurira chaque jour davantage dans ce pays qui est devenu le nôtre. Le Dieu tout miséricordieux réalisera ces espérances et continuera à bénir nos travaux. C'est ce que nous lui demandons tous les jours avec instance, et ce que lui demandent aussi avec nous, comme nous en avons la ferme confiance, Votre Révérence ainsi que tous nos Pères et Frères, en quelque lieu du monde qu'ils vivent.

Je me recommande à vos SS. SS. etc.

Luc Caveng S. J.

43e Lettre.

Le P. Pierre Point Supérieur des Missions de la Cie de Jésus dans le Haut-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Sandwich, 10 février 1848.

Mon Révérend Père,

P. C.

Vous savez par les lettres du P. Chazelle, le vaste champ que nous avions à défricher en arrivant ici il y a quatre ans; depuis lors nos travaux se sont étendus bien au delà. Représentez-vous aujourd'hui nos missionnaires échelonnés sur les bords des grands lacs et des grandes rivières du Haut-Canada, depuis Sandwich jusqu'au Sault Ste Marie, et dans trois mois jusqu'au Grand Portage près du lac Supérieur. Vous voyez Sandwich avec ses succursales, Malden, Midston, Belle-Rivière, Rivière à la Tranche, Chatham; plus loin dans les terres, au milieu de la péninsule formée des lacs Erié, Huron, Ontario, vous voyez Wilmot; en haut du lac St Clair vous rencontrez Walpole avec ses dépendances, Port-Sarnia, Bear-éric, Moore, Rivière aux Sables. De l'île des Hurons vous atteignez Penitanguichine, l'île Beau Soleil, l'ancienne station de Ste Marie, Manitoulin, c'est la Mission de Ste Croix. Remontez la rivière, vous trouverez le Sault Ste Marie avec ses annexes,

xes, St Joseph, l'Ile Drummond, la Rivière du Désert, etc. Ces lieux ont été autrefois parcourus et bénis par nos anciens Pères de Brébeuf, Lallemand, Jogue et plusieurs autres; Ste Marie, actuellement recouverte de forêts, a été arrosée du sang des martyrs. En remontant les rives, au Nord du lac Supérieur, vous voyez ces cabanes, ces villages, se succédant à une distance de 500 milles, c'est la Mission de la rivière aux Tourdes que nous allons entreprendre. Jugez, mon Révérend Père, si le travail nous manquera, maintenant surtout que l'hérésie s'agite pour s'emparer de tous ces milliers d'âmes. Pendant longtemps, le Protestantisme anglican a régné paisiblement dans ces contrées, presque entièrement dépourvues de prêtres catholiques. Depuis notre arrivée, il se remue, il crie, il fait les derniers efforts, par ses Ministres et ses agents, pour empêcher le succès de l'Evangile. Ce n'est pas qu'il prétende faire ouvertement la guerre à ses adversaires: s'il se montrait, il serait plus-tôt vaincu; mais il se tient dans l'ombre, pour dresser ses pièges: son plan d'attaque consiste à semer la zizanie parmi les chrétiens, à inventer ou répéter les plus absurdes calomnies, tout en vantant sa tolérance et la liberté de conscience. En vertu de son interprétation privée des Stes Ecritures, il crie à l'intolérance des Jésuites, et cherche à former dans tout le pays un atmosphère d'indifférentisme dont nos canadiens, dans leur simplicité, sont obligés de respirer l'air empoisonné. Voilà ce qui a lieu partout où il y a des Anglais. Toutefois, le souffle divin de la grâce commence à dissiper les brouillards dont s'enveloppe l'erreur; nos ministères sont loin d'être sans fruit, surtout à Sandwich. Notre Dame veille évidemment sur cette paroisse qui est dédiée à son Assomption glorieuse; elle bénit ses enfants et ses apôtres.

Notre premier soin a été de procurer à nos bons canadiens le bienfait d'une mission. Nous avons donné 12 retraites, de la manière dont vous les donnez en France, sans compter celles de 1ères Communions, les neuvaines à St François-Xavier et les rénovations de Missions. Le fruit en a toujours été étonnant, les pratiques pieuses introduites par nos premiers Pères dans ce pays, ont été religieusement conservées par une constante tradition, mais surtout ce qui tient au culte de Marie, et particulièrement l'usage du chapelet. Chaque fidèle a son chapelet et sa médaille de la Cres St Pierre. Tous les jours de carême, les dimanches et fêtes dans le temps de mission, 2000 chapelets sont récités dans la paroisse. Dans chaque maison, au bas de la petite image de Marie, est suspendu le chapelet; le pêcheur l'a dans son canot; le voyageur et le bucheron, au milieu des forêts, aiment à le porter sur eux. Un jour (c'était le 14 7bre 1844), une grande fête avait attiré une foule de gens pieux

et

et de curieux: c'était l'inauguration de la grande croix du clocher de notre Eglise. Une croix de bois de cèdre, haute de 20 pieds, était déposée sur une estrade, ombragée de 12 grands étendards portés par 12 anciens, chacun à la tête de sa tribu; après un double sermon prêché en français et en anglais, le signe auguste du salut était hissé jusqu'à la pointe de la flèche, à une hauteur de 160 pieds. Là, trois ou quatre jeunes canadiens, debout sur une simple planche, reçurent la croix dans leurs bras et la placèrent en son lieu au chant des cantiques sacrés. Quand elle fut placée, on entonna le Te Deum, et la foule se remit en ordre pour retourner à l'ancienne Eglise. Nos quatre jeunes ouvriers, du haut de leur frêle échafaudage, touchés jusqu'au fond de l'âme à la vue de ce spectacle, laissèrent couler leurs larmes, et l'un d'eux tirant son rosaire dit aux autres: mes amis au lieu de pleurer, disons le chapelet; le chapelet fut récité en chœur, et ils se remirent à l'ouvrage sans nul accident. Vous les auriez vus, tantôt suspendus à la croix qui vacillait encore, tantôt montant gaîment par dessus la boule qui servait de base à la croix, pour affermir ce monument auguste. Tout le monde tremblait, eux seuls étaient tranquilles. Depuis ce jour, la croix de Notre Dame domine la belle et grande rivière de Détroit, et voit journellement passer à ses pieds 5, 6 et 7 grands navires portant chacun deux et trois cents voyageurs de toute langue et de tout culte.

Maintenant, mon R. Père, voulez-vous connaître le caractère canadien français? venez avec moi, allons faire ensemble la visite de l'Enfant Jésus. C'est une coutume établie ici, depuis un temps immémorial, que le Pasteur au commencement de chaque année, visite en l'honneur de l'Enfant Jésus tous les coins de sa grande paroisse, toutes les familles indistinctement, les riches et les pauvres, les saints et les pécheurs; il cherche les brebis égarées, il distribue ses avis et ses libéralités, tandis que le maître de la maison remet aux marguilliers qui accompagnent le prêtre une petite offrande à l'Enfant Jésus; l'un donne de l'avoine, un autre du blé, celui-ci un schelling, celui-là une piastre etc. C'est un des plus beaux usages que j'ai vus dans le Canada: cela se passe le mieux du monde. Soyez-en vous même témoin; entrons dans cette petite maison de bois, bien modeste en dehors, et très propre en dedans (excepté celles des pauvres gens, les maisons canadiennes ont cuisine, salon à tapis et deux cabinets à coucher). Pour recevoir le Père, on a lavé le plancher et blanchi les murs; on a fait un bon feu au poele et à la cheminée, et pour faire bonne mine, la mère escortée de tous ses enfants

se

se présente pour recevoir la visite. – Bonjour mes amis, bonjour mes enfants – bonjour, mon Père, bon jour mon Père. – Comment ça va-t-il ? – ben'alerte, et de votre part, disent le père et la mère. Et la conversation s'engage sans façon. – Y a-t-il eu des maladies cette année ? – pas ben ben, grâce au bon Dieu. Ces enfants disent ils leurs prières ? – Et tous les petits viennent tour à tour dire leur Pater; les uns montrent leur médaille de l'année dernière suspendue à leur cou; une autre la prête à son papa, pour qu'il ne vire pas sous le canot dans le lac; un autre dit: avez vous une petite médaille, mon Père ? – en voici encore une, mon enfant, que vous envoient les petits enfants français de France; mais il faut chanter un cantique; et alors un enfant de 4, 7 ou 10 ans, se met à chanter d'une voix chevrotante ou glapissante un couplet que lui a appris sa mère. Et la médaille est aussitôt donnée et suspendue au cou; c'est le plus précieux ornement. – Avez-vous des enfants pour la 1ère communion ? – en v'là une, en v'là deux, qui sont après à apprendre le catéchisme. – Pauvres gens, quel dommage que vous soyiez si loin de l'Eglise... – C'est ben de valeur, et ben pire quand i mouille et qui vente, on a ben ben de la misère pour s'embarquer en charrette dans des méchants chemins de même. – Etes-vous contents de votre maître d'école ? – On a un ben bon maître, c'est un grand esprit, je vous assure! c'est un français de France. Il lit le latin comme le français, c'est terrible... les enfants apprennent, c'est superbe! – Alors le Père donne ses avis, fait ses remontrances, bénit les images et la maison si elle ne l'a pas été déjà; il mange un petit croquant, s'il veut, et boit le verre d'eau claire. Pendant ce temps le maître de la maison charge sur son dos le minot d'avoine ou de blé, qui est derrière la porte, et va le jeter dans la charrette de l'Enfant Jésus; quelquefois le tout petit enfant vient avec joie apporter le petit sou qu'il a obtenu de sa mère pour le petit Jésus. – Voilà, mon R. Père, le tableau naïf de cette visite; voilà les expressions, les façons des bons canadiens, rarement les enfants se montrent sauvages. Pourtant l'autre jour, comme j'entrais dans une maison, une grosse face se prit à faire la grimace, prélude de cris terribles qui écorchèrent bientôt les oreilles. Vois-tu, lui dit la mère, vois tu la misse (le Père); je te l'avais bien dit, y va t'battre. – Je ne fis guère compliment à la mère de l'éducation qu'elle donnait à son enfant. Je sortis bientôt et l'enfant s'appaisa. Néanmoins cela est rare, et généralement on inspire de la confiance pour le Père; les enfants ont même de belles qualités; malheureusement elles ne sont pas developpées. Le plus grand vice du pays est l'ignorance, et la négligence pour l'école. Cette année nous avons continuellement travaillé à secouer cette apathie, et,

grâces

grâces à Dieu, nous sommes parvenus à établir dix bonnes écoles catholiques, qui commencent à se fournir d'écoliers.

La visite faite, revenons à Sandwich; c'est un dimanche d'hiver. Voyez-vous sur les bords glacés de la rivière de Détroit, sur une étendue de 6 lieues, cette longue suite de carioles ou de traîneaux glissant légèrement à qui mieux mieux, pour arriver plus-tôt? Si c'est l'été, voyez cette procession de charrettes, de calèches, de chevaux, tantôt roulant, galoppant gaîment dans la poussière; tantôt aussi marchant lentement, se tirant avec peine de la boue des chemins? Ce sont les gens qui viennent à la messe; ils vont rarement à pieds. Quand ils n'ont pas de cheval, ils disent qu'ils ne sont pas *gréés*. Quand les hommes n'ont pas une belle capotte d'étoffe, et les femmes une belle robe, un beau chapeau de paille, ou de velour ou de soie, orné d'une belle rose, un beau voile de crêpe vert, et un petit parasol, ils disent qu'ils n'ont pas d'habit propre, et qu'ils aiment mieux prier le bon Dieu chez eux, que de venir à l'Église scandaliser le monde et de faire rire les autres.

Entrons maintenant dans cette nouvelle Église gothique; l'extérieur n'est encore revêtu que d'une partie de ses ornements, rosaces, pignons aigus, clochetons, galleries. L'intérieur est de 120 pieds sur 60; il a ses trois nefs, ses voûtes ogivales, ses colonnettes. Si c'est un jour de fête, vous entendrez un bel orgue de 11 à 12,000 francs, don mixte d'un avocat catholique et d'un spéculateur protestant; il a été monté l'été dernier et ses 22 jeux sont parfaitement d'accord. Le sanctuaire dénué de ses ornemens ne possède en beau, que deux jolies statues dorées représentant les Sacrés Cœurs, qui tendent les mains pour mendier chacun un autel. Vous ne voyez rien de riche, mais tout est propre; car nos canadiens ont hérité des anglais l'amour de la propreté et la décence. Ils n'admettraient pas ces images et ces statues grotesques qu'on voit souvent dans les campagnes françaises. Presque tous ont la voix douce et harmonieuse. Mais, chose étonnante, ils ne s'en doutent pas; ils n'osent essayer; et quand je veux les presser, ils répondent simplement: *pas capable*. Cependant ils aiment à entendre chanter et à voir les belles cérémonies. En dépit des règlements des athées anglicans, j'ai introduit dans toutes les écoles la prière et le chant. J'espère que nous y formerons de bien bonnes voix. Il y a trois ans, une jeune Mistriss Anglaise, de bonne famille, a rencontré en Angleterre un jeune sauvage. Charmée de sa bonne mine, et entraînée par des idées romantiques, elle a uni son sort au sien. Amenée au milieu des forêts du Nouveau-Monde, elle a trouvé parmi les indiens de l'île Walpole la lumière et le salut. Son abjuration et son baptême ont été les prémices de l'apostolat du

P. du Ranquet. Excellente pianiste et fervente institutrice, elle a voué son talent à l'éducation de nos jeunes filles; sa modestie et ses excellentes manières lui gagnent l'estime de toute notre société anglaise. C'est elle qui à l'Eglise, entourée de ses élèves, électrise tous les cœurs par les douces symphonies de son orgue ou de son piano. A la fin de la Messe, les fidèles chantent le *Sancta Maria, refugium peccatorum* de l'Archiconfrérie, ainsi que le joli petit cantique à Marie: *Nous vous invoquons tous.*

Vous me demanderez peut-être, quels sont les jeux et les amusements des canadiens? Forcés de subir les lois de la dévotion protestante, il leur est défendu, les saints jours du Dimanche, de lancer la boule, de pousser la bille, de faire voler la balle ou le volant comme en France, voire même de se promener, de se grouper dans les rues; il y aurait amende, un coup de fusil tiré serait presque un péché mortel. Chacun reste dans sa maison, tout est tranquille. Comme on n'a pas le temps de jouer pendant la semaine, ces jeux sont tombés en désuétude. Le grand et solennel plaisir consiste en courses à cheval ou en carioles. Autrefois il arrivait souvent que ces fêtes étaient accompagnées d'ivrogneries et d'autres désordres; grâces à Dieu, ces excès sont tombés. Il en est de même des coups de mains et des bals; ce n'était pas chose facile de faire cesser ces abus si chers au cœur du canadien. La mort nous aide un peu à introduire ces réformes. Cette année dans un de nos hameaux, les jeunes gens voulurent faire une partie malgré mes avis, il leur arriva malheur. Un jeune homme mourut la même semaine, deux jours après une jeune fille qui avait gagné un mal de gorge à danser, mourut sans confession, quelques jours plus tard mourut le maître du bal, la maîtresse en fut quitte pour une maladie, d'autres furent aussi très malades. Alors chacun se mit à dire: Une autre fois on écoutera le Père.

L'industrie n'est pas ici fort avancée; les jeunes gens trouvent la culture des terres trop pénible. En hiver, ils font le métier de bucherons, en automne ils pêchent au filet, en été ils se louent par bandes aux américains, et s'en vont à la pêche sur les lacs, à 150 lieues de leur pays pour gagner 30, 40 ou 50 piastres. L'année dernière je fis la guerre à ces émigrations si dangereuses pour le corps et surtout pour l'âme; je déclarai publiquement que si l'on s'aventurait dans ces courses lointaines, on aurait lieu de s'en repentir, mais trop tard. Un seul renonça à son départ, les autres partirent joyeux. Qu'arriva-t-il? Au bout de huit jours le plus robuste d'entr'eux mourut au milieu des glaces, victime de sa confiance en sa vi-

gueur;

queur; peu après deux autres se battirent et se cassèrent le bras. Hier un de ces jeunes gens me disait: je n'y retourne plus; je ne veux pas être exposé à mourir si loin des Églises. Je ne sais si les autres seront guéris de cette manie de courir qui prive le pays de tant de bras nécessaires et qui fait vieillir avant l'âge.

Dans le Canada on ne voit pas d'hommes très robustes; mais ils sont généralement de belle taille et de bonne mine; on voit rarement un bossu, un bancale, un nain, un vieillard en enfance. Il en est qui parviennent à l'âge de 80 ans; le petit nombre que l'on rencontre semble avoir échappé à la loi portée contre les autres: *labor et dolor*; ils sont droits et marchent sans bâton, ils sont gais et de belle humeur; ils meurent en paix, sans regret et sans décrépitude. J'ai rencontré dernièrement un vieux voyageur plus que septuagénaire; il a le visage aussi frais qu'un homme de 50 ans; il m'a dit qu'il avait un frère de plus de 100 ans, et que son père est mort à 110. Nous avons plusieurs familles vraiment patriarchales de 12 et 15 enfants. J'ai vu avant-hier un père de 74 ans, qui a des enfants de 7 à 8 ans. Sans les excès et les imprudences occasionnées par les courses aventureuses dont j'ai parlé, les vieillards seraient ici en très grand nombre.

Le caractère du canadien est la douceur et la bonté; il est joviale et se met rarement en colère. Quand il est fâché, il dit; j'ai quelque chose sur le cœur; aussi obtient-il facilement une réconciliation. Un jour sur un steamboat, un bon canadien me paraissait triste. Je suis mortifié, dit-il; — pourquoi donc, mon ami? — On vient de me dire que j'avais volé 20 sous: cela me blesse le cœur. — Allons donc... un catholique méprise cela. — Pas capable, me dit-il d'un air fort tranquille; ce qui me fait de la peine c'est qu'il faudra que je me batte... Moi, voleur!! c'est trop fort. C'est ainsi qu'il exhalait son humeur sans changer de ton. Je suis sûr que sa rancune ne pesait pas une once. Si je l'avais rencontré dans un tête à tête, et que je lui eusse demandé pourquoi il n'avait pas fait ses pâques; il m'eut encore dit: pas capable, j'ai quelque chose sur le cœur, comment communier? Mais je ne le revis plus. La plus grande colère que j'aie vue depuis 5 ans est celle d'un homme qui ayant eu un procès avec son frère, fut condamné aux frais. Il refusa de payer et s'enfuit de l'autre côté de la rivière, dans les États-Unis. On mit sa terre en vente. Quand il l'apprit, il s'emporta... Un français aurait appelé à lui tous les démons, blasphémé Dieu et tous les saints. Celui-ci hors de lui même se contenta de répéter sans cesse: c'est un coquin, mon frère, c'est un coquin, Mr B.; c'est un coquin, mon oncle gabriel; c'est un coquin, mon cousin N.. Je le dirai au B. Point... On me l'amena; je descendis à la

salle,

salle et je trouvai mon homme agitant la tête, se promenant vîte, les yeux et le poing tournés vers la terre, et répétant son refrain: c'est un coquin Mr B. et le reste sur le même ton. Je lui parlai sans pouvoir obtenir d'autre réponse. Je le conduisis à l'Église, et en chemin faisant, ce fut la même chanson. Je lui promis de tout arranger, et tout fut fini.

Que direz-vous de ce que je vais raconter? Il semble que le bon Dieu et le démon font la guerre à nos ivrognes. Les malheureux anglais ont perdu nos meilleurs canadiens par leur misérable liqueur enivrante, cet infernal Wisky, poison funeste inventé pour brûler et corrompre les corps et les âmes. La guérison de celui qui en abuse est un miracle, tant cette passion résiste à tout remède. En vain ceux en qui elle domine voient et sentent la mort et l'enfer, ils s'y précipitent sciemment et n'ont pas la force de se retenir. Sept ou huit morts subites d'ivrognes en un an n'ont pu arrêter leurs camarades. Il n'y a pas longtemps qu'un père de famille faisait par ses débauches en ce genre, le désespoir de sa femme. Un jour je le vis entrer dans ma chambre se soutenant à peine, tant la frayeur l'avait saisie: mon Père, je viens vous conter ce que j'ai vu. Hier je m'en retournais à ma maison, j'ai vu tout d'un coup une main qui tenait une carte, avec un écrit que je n'ai pu lire, puis j'ai vu un gros serpent noir, qui portait la lettre A surmontée d'une croix. - Alors sa femme qui l'accompagnait, raconta à son tour: J'étais couchée la nuit, lorsque tout à coup je me réveille, je vois mon mari étendu sur le plancher; il n'avait pu rester au lit et s'était roulé par terre. A la place de ses pieds étaient de vilains serpents noirs. Alors le mari qui écoutait cela en tremblant, me dit: j'avais promis la tempérance, et j'ai eu le malheur de la violer. A mon idée, la main, c'était le bon Dieu qui remontrait ma carte de tempérance; et le serpent c'était le démon. Qu'en pensez-vous, mon Père, me dit-il? Je pense comme vous, mon ami, et de plus qu'il faut vous convertir. - Oui, mais cette carte, je ne peux plus la garder... mon Père, la voulez-vous? - Non, mon ami, au contraire garder-la, mettez-la devant vous, considérez-la souvent, elle fera peur au serpent noir. - Quoiqu'il en soit, toutes les nuits, lui, sa femme, et quelques voisins venus au secours, entendaient le vacarme dans la maison. Je vous laisse à juger ce qu'il faut penser là dessus.

Maintenant écouter un trait de la miséricorde divine. Un jeune Gentlemann, protestant zélé, ivrogne par dessus tout, s'était associé un canadien avec lequel il vivait. Isolés comme deux hermites, dans une jolie petite habitation à pavillon et jardin anglais, nos jeunes bons vivants ne s'occupaient qu'à faire

bonne

bonne chère. Un beau jour, ou plutôt une belle nuit de l'été dernier, ils dormaient profondément, lorsque tout à coup l'un et l'autre s'éveillent en sursault. Oh! oh! on frappe à la porte... Qui est là? Une voix répond, et une main frappe encore. – Que voulez-vous? – Levez-vous vîte et allez voir le Ministre. – Quel Ministre? – Le Ministre catholique. – Il faut bien marcher se disent nos hommes; le commandement est formel. Il était 2 heures du matin, et il faisait noir; cependant les voici en route. Après une demi-lieue de marche, ils arrivent à la porte du presbytère de Malden; ils frappent. – Qui est là, dit le Père? – Un malade, répond le canadien. – Est-il loin? – Non, tout proche... Ceci avait tout l'air d'un poisson d'avril. – Vous reviendrez à 5 heures. A 5½ nos hommes étaient à la porte... les choses s'expliquent, le malade, c'était le pauvre protestant. – Mon Père, dit il, cette fois je suis catholique, il faut me baptiser. – Mais n'allons pas si vîte, il faut attendre, il faut étudier, l'affaire est sérieuse. – Mon Père, je ne puis reculer, d'ailleurs je n'ai de doutes sur rien. En effet après un examen, le Père reconnut qu'il était assez instruit, en conséquence peu de temps après il le baptisa et devint ainsi enfant de l'Eglise. Dès lors plus de liqueur; le protestantisme avait disparu et l'âme de notre jeune homme planait sur les monts de la plus haute spiritualité. Le lendemain de son baptême il vint me voir avec son ami, converti comme lui; sur son visage épanoui on voyait la candeur et la joie de son âme; il allait à Détroit demander la Confirmation. Son changement de vie fit crier à l'exaltation et au fanatisme, mais le néophyte subit joyeusement les accusations et les jugements de ses anciens camarades de table; il prouva et il prouve encore qu'il n'était ni dans l'ivresse ni dans la folie quand il déserta l'anglicanisme. Il communie souvent, récite pieusement son chapelet à l'autel de Marie, et travaille à la conversion des autres. Quelle que soit cette main qui frappe et cette voix qui commande, nous avons droit de dire: *Digitus Dei est hic.*

Voilà une bien longue lettre, mon Révérend Père, et cependant il me resterait encore bien des choses à vous raconter; mais il faut s'arrêter. Priez bien pour nous, pour nos canadiens, nos sauvages et nos protestants.

Je suis, mon Révérend Père en union de vos saints sacrifices,

P. Point, S.J.

44e Lettre

Le P. Kampaux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à son Supérieur à Paris.

Sault Ste. Marie, 10 février 1848.

Mon Révérend Père,

P.C.

Je pense qu'il serait inutile de vous parler de la beauté de ce pays et de la jolie cascade qui a été dite à Marie par nos anciens Pères; cette belle description vous aura sans doute été faite depuis longtemps. Missionnaire pour les sauvages, je ne vous parlerai que de la Mission que je remplis près d'eux.

Il y a peu d'Indiens proprement dits au Sault Ste Marie; le nombre de ceux qui sont catholiques ne dépasse guère soixante. Tous aiment la Religion; mais ils trouvent ici bien des occasions de chûtes. On leur verse de toute part les boissons énivrantes; aussi tombent-ils souvent; mais ils se relèvent, ils promettent, retombent ensuite et se relèvent encore. Ils sont si honteux de leur faiblesse, que quelques-uns osent à peine se promettre de pouvoir résister; l'expérience de leurs chûtes passées leur ôte le courage pour l'avenir. Cependant, mon R. Père, Dieu compte parmi eux un certain nombre d'âmes préservées de toute flétrissure, et qui ont eu partage la pureté des Anges. Avec le temps nous espérons que les vices grossiers disparaîtront aussi dans les autres; ils se sont déjà beaucoup corrigés depuis notre arrivée chez eux.

A quatre lieues du Sault, en descendant, se trouve une population de 150 sauvages, à peu près. Cette place s'appelle en français, la Rivière du Désert, en anglais *Garden-River*. La plus grande partie de cette population est protestante, l'autre partie est catholique: ce ne sont pas des chrétiens d'une vertu héroïque; ils ont eu si peu d'instruction jusqu'à cette heure qu'ils n'en sont pas encore susceptibles; du moins ils sont tempérans, chastes et doux. On peut dire que les sauvages ont déjà une très grande vertu quand ils résistent habituellement aux occasions dangereuses et à l'ivrognerie; aussi leur manière d'exprimer leur bonne conduite est telle de dire: "Je ne bois pas." Le premier Chef de cette peuplade est protestant, mais son fils qui est marié, est catholique; c'est chez lui que j'ai demeuré toutes les fois que j'ai visité ces sauvages. Ce bon jeune homme est ferme dans sa foi et d'une conduite exemplaire; il est assurément le premier parmi mes chrétiens: aussi fait-il l'office de catéchiste. Il a une maison en bois où il réunit les catholiques deux fois

chaque

chaque Dimanche. Ils disent en commun les prières du matin et du soir, récitent le chapelet, chantent les vêpres et plusieurs cantiques; ensuite le catéchiste leur lit quelques passages de la Doctrine chrétienne. les autres sauvages de Garden-River ont été gagnés par le ministre anglican de Manitouaning; ils sont d'une ignorance crasse et sont fort peu attachés à leur secte; ils n'y sont retenus que par la seule crainte de perdre les présents que le gouvernement anglais leur fait tous les ans. Quand je vais les voir, ils sont tout honteux d'être de la religion qu'ils professent; ils viendraient volontiers écouter les instructions avec les catholiques si toutes les fois que je vais chez eux, je n'étais pas suivi par le ministre Baptiste, lequel ne s'attache à mes pas que pour les empêcher de venir m'entendre. Cependant j'espère que par la suite ils ouvriront les yeux sur les mensonges de ce séducteur, et qu'ils suivront la vérité qui luit déjà aux yeux de quelques-uns. Ici il ne faut pas de longues études pour devenir ministre protestant. Longtemps avant notre arrivée, un forgeron s'était fait ministre pour les Méthodistes et un charretier avait quitté son fouet pour prendre la direction des Baptistes; tous les deux reçoivent les pieux émoluments de leur charge.

Il y a près d'un mois je suis allé aussi visiter les sauvages de la baie de Goulée à 10 lieues du Sault. Je partis avec notre équipage ordinaire, c'est à dire avec un sauvage pour me guider et un chien pour traîner le bagage. Nous avions huit lieues de bois à traverser, sans trace de chemin aucune; il nous fallut marcher comme les bêtes fauves à travers les arbres et les broussailles, sur une terre couverte de neige. Dès l'entrée du bois il devint impossible à notre quadrupède de conduire sa voiture plus loin nous fûmes obligés de laisser là le traîneau et de nous partager la charge mon compagnon et moi. Quand le soir arriva, nous campâmes sous de grands arbres qui nous protégèrent contre la bise du nord. Le lendemain nous reprîmes notre route de bonne heure et nous arrivâmes à la grande baie au delà de laquelle se trouvaient les sauvages. Dans une autre saison, il nous eût fallu faire un détour de six lieues pour les aller rejoindre, mais la divine Providence avait jeté sur la baie ses ponts d'hiver; de manière que nous n'eûmes qu'environ deux lieues à faire sur la glace. Arrivé à la Goulée, j'entrai dans la seule maison en bois qui s'y trouve; les autres habitations ne sont que des loges de sauvages. Jamais Prêtre catholique n'avait paru dans ces parages: le ministre Baptiste seul m'avait devancé. Pendant la route, mon guide me disait que Mr. Bingham (c'est le nom du ministre) allait au moins trois fois chaque hiver visiter ces sauvages; ce qui me faisait penser

qu'il

qu'il avait sans doute gagné beaucoup de ces pauvres gens; mais il n'y en avait qu'un seul de sa secte, et lequel habitait avec onze catholiques dans la loge en bois où j'étais entré; les autres étaient ou infidèles ou anglicans. Je visitai dans la soirée ceux qui étaient restés au camp; trois familles venaient d'en partir pour fuir la petite vérole qui faisait de grands ravages; ils étaient allés se réfugier fort loin sur la rive opposée de la baie. Je ne trouvai plus que deux loges habitées. Tous ces pauvres gens, infidèles comme protestants, furent également contents de voir la Robe-noire; tous s'empressèrent de me dire qu'ils seraient bien aises de prendre ma Prière. Je me mis donc à instruire les uns et les autres, et au bout de quelques jours je baptisai ceux qui étaient bien disposés. Le Baptiste avait entendu toutes les instructions, il avait prié, dit le chapelet et assisté à la messe comme les autres; le jour du baptême seulement il parut fort embarrassé de sa personne. Quand la cérémonie fut finie, il y eut un petit régal de pommes de terre et de poisson, où tout le monde mangea avec allégresse. C'est alors que le Baptiste me dit sans autre préambule: "Celui là qui est au Sault (Mr. Bingham) me nourrit: quand il vient, il me donne toujours quelque chose. Je voudrais lui demander des vivres, est-ce que tu ne pourrais pas m'écrire une lettre pour lui?— Bien volontiers, lui dis-je. Il me dicta donc sa lettre que j'écrivis sans rien changer à ses paroles, la voici mot à mot: "Bingham, je te salue; je salue aussi tous ceux qui sont avec toi. Est ce que tu ne me feras pas charité de quelque chose pour manger? Nous n'avons rien pour manger: nous avons bien faim. Nos enfants jeûnent: ils n'ont rien à manger; ils sont dans une grande misère. Toutes les fois que tu me vois tu me donnes à manger; puisses tu venir maintenant. Si tu ne peux pas venir, envoie quelqu'autre. Personne d'ici n'ira où tu es, car nous sommes trop faibles; personne ne pourra aller chez toi. Le nom de moi qui t'écris, c'est Ouinikia. Je te salue très bien, je te souhaite une bonne santé."

Le lendemain je dis encore la messe à ces chers sauvages, et je leur promis de revenir les voir avant le printemps; puis je partis accompagné de deux jeunes gens. Nous avions fait près de deux lieues sur la baie quand nous rencontrâmes un sauvage qui pêchait au dard. C'était précisément un de ceux qui s'étaient enfuis de la bourgade pour éviter la maladie. Je lui demande: est-ce qu'il n'y a pas de malades parmi vous?— Oui, là bas dans le bois, il y en a une qui est déjà morte, et un vieux qui mourra peut être bientôt.— Est-il baptisé?— Non.— Alors je demande à mes deux compagnons, s'ils veulent venir avec moi?— Oh! dirent-ils,

rent-ils, il vaut mieux que nous allions chercher des vivres. – Eh bien, faites comme vous voudrez, je vais y aller seul. – J'ouvris la boîte de ma chapelle, je pris ce qu'il me fallait pour le baptême et je partis en promettant de venir les retrouver le soir même dans le bois. Le sauvage que je venais de rencontrer au bord de la baie y était venu en traîneau, et la trace était encore empreinte sur la neige; je la suivis pendant deux lieues à peu près. J'arrive enfin à une loge où il y avait sept petits enfants dont le plus grand paraissait avoir de 12 à 14 ans. Tous les plus petits en me voyant se sauvèrent dans un coin, autour de leur plus grande sœur; celle-ci du moins ne paraissait pas effrayée; elle me regardait au contraire avec un visage riant. Je leur demandai: est-ce que vous êtes seuls, mes enfants? – Oui. – Où sont donc vos parents? – Ils reviendront bientôt, me dit la petite fille: leur père était précisément celui que j'avais trouvé pêchant au dard. Je leur demandai encore: Est-ce que vous n'avez pas été baptisés? – Non, il n'y a que celui là, me dit la plus grande, en me montrant un petit garçon d'environ 4 ans, fils de cette femme qui était morte dernièrement. – Où est donc le vieux qui est malade? – Il demeure un peu plus loin; – eh bien, mes petits enfants, je vais le voir, et puis je reviendrai quand vos parents seront de retour. – J'allai donc et je trouvai le vieux malade; sa vieille femme était avec lui. Je les salue; je m'assieds par terre, et après les préambules ordinaires je leur déclare le sujet de ma visite. Je parle du salut à mon vieux malade, de Dieu et du baptême; puis je lui demande: eh bien, est-ce que tu ne voudrais pas être baptisé? Mais le pauvre homme était si occupé de son mal qu'il n'avait pas remarqué qui j'étais, quoique je fusse en soutane, comme nous le sommes toujours; il me répondit donc: Qui es-tu? As-tu la Prière des Français. – Oui, assurément j'ai la Prière des français; je suis prêtre, j'ai su que tu étais malade et je suis venu pour te donner la grâce du Grand-Esprit. – A la bonne heure, dit-il, c'est cette Prière-là que je voulais prendre. – Je fus bien content d'entendre une pareille réponse; je me mis à l'instruire plus à fond sur la foi, sur la nécessité et les avantages du baptême; ensuite je lui demandai: Eh bien, veux tu recevoir le baptême? – Oui, dit-il; mais je souffre trop maintenant: pendant l'été, si le Grand Esprit me donne la santé, je me ferai baptiser. – Mais, sais-tu bien que l'été est encore loin, tu es bien malade, nous ne pouvons pas savoir si Dieu te conservera la vie jusqu'à l'été. – Tu as raison, me répondit-il, baptise-moi maintenant. J'instruisais en même temps sa femme qui avait les mêmes sentiments que son mari; les trouvant donc suffisamment instruits et bien disposés,

sés, je les baptisai tous les deux dans leur loge; puis je les quittai en leur promettant de revenir bientôt pour les instruire davantage. Je retournai ensuite à la loge où j'étais entré d'abord; le père et la mère étaient de retour. Je demande au père s'il a été baptisé? Il me répond qu'il l'a été par le ministre de Manitouaning, que sa femme et ses enfants ne l'ont pas été. Je leur parle aussitôt du salut et de la maladie régnante; combien ils seraient malheureux s'ils venaient à mourir sans avoir reçu le baptême; alors je demande au père si pour prévenir tout accident il ne serait pas content que ses enfants fussent baptisés. — J'en serais content, dit-il. — Je demande à la femme si elle est dans les mêmes intentions, elle me répond que oui; je me mets donc à les instruire du baptême et des principales vérités de la foi et je leur dis que c'est Dieu qui a enseigné ces choses. Je les interroge s'ils croient en Dieu et à tout ce qu'il nous a révélé? — Oui, me disent-ils, nous le croyons. Comme j'étais obligé de retourner immédiatement au Sault, et qu'ils pouvaient tomber victimes de la petite vérole; m'étant assuré de la foi de chacun de ceux qui avaient l'age de raison, je crus devoir les baptiser. Avant de commencer la cérémonie, je demandai au père: est-ce que tu ne veux pas aussi prendre la Prière des français? Il ne me répondit pas clairement. — Je lui dis donc: c'est une chose sérieuse, tu y penseras. Pendant que j'administrais le baptême, ce brave homme me regardait avec des yeux étonnés et il écoutait attentivement toutes les questions que je faisais. Lorsque j'eus fini, j'instruisis encore ces nouveaux enfants de l'Eglise; après quoi le père me demanda: est-ce que tu ne reviendras pas bientôt? — Oui, je reviendrai avant que vous ne fassiez vos sucres; il faudra que je vous instruise davantage. — Tant mieux, me dit-il, parce que je veux prendre aussi cette Prière-là. — C'est bien: regarde-toi comme étant déjà de la Prière des français, de la Prière de tes enfants.

Il était nuit quand j'allai rejoindre mes deux jeunes sauvages que j'avais laissés le matin de l'autre côté de la baie; heureusement qu'ils avaient eu la pensée de venir au devant de moi; je les rencontrai à un demi-quart de lieue de l'endroit que je quittais. Nous marchâmes au clair de la lune; mais avec un vent terrible dans la figure; sur le point d'arriver au lieu d'où j'étais parti le matin, la fatigue m'obligea de me coucher quatre ou cinq fois sur la glace. Mes deux compagnons avaient trouvé une loge abandonnée, nous y entrâmes pour y passer la nuit, qui fut très bonne. Le lendemain au soir nous arrivâmes au Sault Ste Marie. Mais ici nouvel inconvénient: on savait que je venais d'avec les *picotés*: on craignait de m'approcher de peur d'attraper la petite vérole. Cependant au bout de cinq ou six

jours,

jours, les craintes étaient évanouies, on ne redoutait plus autant ma présence. Comme je fis savoir au Sault la misère où étaient réduits les pauvres sauvages de la Joulée, dès le surlendemain de mon retour deux hommes leur portèrent des charges de vivres que l'on avait quêtés dans la ville. Ils revinrent deux jours après, et m'apprirent que mon vieux sauvage à qui j'avais donné le nom de Pierre, était mort le lendemain de son baptême. Tous ceux qui l'avaient connu lui rendaient le témoignage que c'était un homme juste, toujours porté à aider ceux qui étaient dans le besoin, et buvant rarement.

Le sixième jour après mon retour au Sault Ste Marie, je partis pour aller prêcher les sauvages de Wakouaminang; ils étaient enchantés de voir leur Robe-noire, quoique pour la plupart ils eussent été endoctrinés par le ministre Méthodiste. Mais voilà que la scène change tout-à-coup; le ministre ayant su que j'étais là, arrive en toute hâte, il s'en va dire et redire partout que je viens du pays où est la petite vérole et que je la leur apporte, qu'elle est dans mes habits, attachée à ma peau, que j'ai touché, manié les picottés, etc. Comme il n'y a rien que les sauvages craignent tant que cette maladie, toujours fatale pour eux, ils furent tous effrayés. J'eus beau leur faire entendre que ce n'était pas là ce que redoutait pour eux le ministre, mais que sa peur était que je leur montrasse la vérité, je les vis toujours défiants et peu disposés à m'écouter. Je crus donc plus prudent de m'en retourner et de ne revenir que quand leur peur serait passée.

Je vous prie, mon Révérend Père, de nous recommander à Dieu dans vos prières, afin qu'il nous bénisse dans l'œuvre que nous faisons pour sa plus grande gloire.

Je suis en union de vos SS. SS.

Joseph Kanipaux, S. J.

45e Lettre.

Le P. Choné, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à un Scholastique de la même Compagnie.

Ste Croix, Grande Manitouline, 14 février 18

Mon bien cher frère et ami.

P. C.

Au mois d'août dernier j'ai fait un voyage sur le lac Supérieur, afin de voir sur quel point il conviendrait d'établir une Mission. Or, si Dieu le veut,

veut, ce sera sur le rivage N.O. de ce lac près de l'embouchure d'une rivière appelée par les sauvages Omimisibi (rivière aux tourdes, comme l'ont traduit les français), sous le 48e de lat. N. et le 90e de long. O., Méridien de Greenwich. Mais je vous déclare qu'il n'y fait pas chaud, nous avons été obligés de faire du feu pour nous prémunir contre les premières impressions du froid qui était déjà très-sensible à cette époque.

Si cette mission peut s'établir, ce ne sera que l'été prochain. En attendant je continue mes courses apostoliques, et il n'y a que quelques jours que je suis revenu à Ste Croix. Je puis donc vous donner une petite idée de nos voyages d'hiver; je vous assure que nous les faisons en vrais missionnaires. Ici il n'y a ni voitures, ni hôtelleries; nous sommes obligés de porter nous mêmes nos provisions. Voyez une Robe noire se mettre en route, ayant pour compagnon l'un de ses sauvages. Son petit mobilier se compose de sa chapelle, de son lit et de ses vivres; le tout est traîné par un chien. Il passe ainsi à travers les forêts, sur des lacs de 4 à 5 lieues de longueur, allant presque toujours en pays inconnu, s'égarant, revenant sur ses pas, puis au coucher du soleil obligé de faire un trou dans la neige pour y passer la nuit, sans savoir si le lendemain il trouvera quelques traces pour guider ses pas. Vous ne savez peut-être comment vous figurer un campement de cette façon; rien de plus simple cependant: la terre couverte d'une légère couche de neige qu'on n'a pu enlever, voilà pour le bois de lit; des branches de sapin servent de paillasse; vous avez une couverture pour matelas et une autre pour vous envelopper. Vous faites du feu à une distance convenable; alors il ne manque plus rien pour bien dormir. Si le feu s'éteint, le froid est là qui se charge de vous en avertir et on en est quitte pour renouveler le bûcher. Ordinairement on s'éveille de bonne heure; le missionnaire fait un peu de prière et dit son office pendant que le compagnon prépare le déjeûner; il remet sa méditation pour la route. Après le déjeûner il faut aller à la découverte; dès les premières lueurs du jour on trouve quelques pas imprimés sur la neige, et on tâche de les suivre. Mais quels chemins! Souvent il faut dételer le chien et le remplacer pour faire avancer le traîneau; l'un tire, l'autre pousse, et l'on parvient ainsi à gravir les rochers escarpés. Une fois montés, il faut descendre, puis remonter pour redescendre encore. Enfin nous voilà sur le grand lac, au fond d'une baie où sont établis quelques sauvages; nous leur souhaitons le bonjour en passant, leur promettant de nous arrêter chez eux quand nous reviendrons sur nos pas, puis nous nous lançons sur la glace jusqu'à la nuit. Arrivés à la halte

convenue,

couvenue, nous disposons notre gîte de manière à ce que la fumée ne nous incommode pas; mais vaine précaution, avant le jour venu elle nous étouffe déjà; les étincelles volent au vent et viennent brûler les couvertures. Mauvais présage, le temps si beau hier est totalement changé! Nous accélérons le départ pour arriver s'il est possible à notre but avant que la neige soit trop forte; il nous reste encore 7 à 8 lieues à faire. Malheureusement un rhumatisme était venu pendant la nuit se loger vers le tendon du genou: je m'imaginai que ce pourrait être un effet de la marche du jour précédent, c'est pourquoi je le ménageai d'abord, bien qu'il se montrât très-méchant dès le début de la route. Mais bientôt la neige nous ayant fait perdre le sentier de vue et par suite jetés à l'écart, je changeai de dispositions envers lui; je le traitai rudement et je m'en trouvai un peu moins maltraité. Peut être que d'autres préoccupations qui vinrent m'assaillir, contribuèrent à en diminuer le sentiment. Depuis longtemps nous marchions dans l'incertitude si nous étions trop à droite ou trop à gauche, et comme j'avais oublié ma boussole, je me trouvais fort embarrassé. Je proposai à mon compagnon de nous arrêter et d'attendre que la neige cessât; mais plus prudent que moi dans cette occasion, il prévit qu'elle ne cesserait pas de si tôt, et que camper alors serait peut être nous exposer à de longues souffrances. Rester ici, me dit il, je vais à la découverte; je trouverai peut être quelque sauvage occupé à pêcher le dard. Il partit, et moi je me retirai sous un arbre; j'essayai de faire du feu, mais ne réussissant pas du premier coup, je renonçai à mon entreprise, et j'attendis. Bientôt mon homme revient, m'apportant la direction que nous suivîmes; après onze heures de marche forcée, nous arrivâmes enfin tout harrassés, mouillés et transis de froid.

Ma station étant terminée, je me dirigeai vers les sauvages que j'avais rencontrés en venant. Comme je désirais arriver chez eux le jour même, je partis de grand matin avec deux sauvages qui voulurent m'accompagner. A peine avions nous fait quelques pas, qu'un vent violent se lève et fait voler la neige en tourbillons: impossible de reconnaître notre chemin. Cette fois pourtant nous ne pouvions plus nous égarer; nous n'avions qu'à suivre la lisière du bois qui se présentait devant nous; le tout était de l'atteindre. A deux heures après midi, la faim se faisait sentir et nous n'avions pu joindre encore la forêt, où nous devions faire du feu pour préparer notre repas. Nous arrivons enfin à cet endroit désiré; vîte le feu est allumé; mais impossible d'en approcher; la fumée poussée par le vent tourbillonne de tous côtés. Il nous fallut prendre notre repas transis de froid et

un

un genou dans la neige pour être plus rapprochés de la table. Cette réfection nous ayant rendu un peu de forces, nous partîmes aussitôt pour nous réchauffer, mais avant tout il fallait chausser les raquettes, ce qui n'est pas petite affaire lorsqu'on a les doigts de pieds écorchés. Cependant il fallut en passer par là, il y avait trop de neige et le chemin était encore long. J'espérais que cette souffrance des pieds s'assoupirait, pas du tout; après quelques heures de marche, je dus me résoudre à quitter les raquettes et à cheminer dans la neige. Il nous restait encore trois lieues à faire quand la nuit vint, avec elle survint aussi une petite neige si froide, qu'elle glaçait presque sur place notre traîneau, au point que notre pauvre barbet n'en pouvait plus; il fallut l'aider. Enfin à huit heures du soir nous arrivâmes horriblement fatigués, mes deux compagnons qui comme moi avaient quitté leurs raquettes pour marcher plus aisément dans la neige, se faisaient sortir l'eau de dessous les ongles des pieds. Dès le lendemain de mon arrivée je commençai ma petite mission.

Voilà, mon bien cher frère, un petit échantillon de nos voyages d'hiver. En été, c'est le petit canot d'écorces qui doit nous transporter, ce ne sont plus alors les jambes qui travaillent, ce sont les bras, et la neige se trouve avantageusement remplacée par des nuées de moustiques qui nous caressent à leur façon. Si nous étions encore ensemble au Collège, nous trouverions là une ample matière à une belle pièce de poésie. Aujourd'hui rendons grâces à Dieu qui nous donne une petite part à la croix de notre bon Sauveur, quelque indigne que nous en soyons: *Gratias Deo qui nos vocavit in Societatem filii ejus J.C.D.N.*

Parlons un peu maintenant de nos chers sauvages. Qu'est-ce qu'un sauvage? Ce n'est pas un de ces êtres fabuleux dont on fait peur aux enfants; il n'a ni dents de fer, ni griffes aux pieds ou aux mains; c'est un homme. Sa peau est d'une autre couleur que la nôtre, et moins sensible aux variations du temps; peut être son éducation, son genre de vie, y a-t-il plus contribué que toute autre cause, à moins qu'on ne veuille lui attribuer comme à l'homme noir une origine maudite. C'est l'homme déchu avec toute l'aspérité de la nature animale, toutes ses inclinations. Quand je dis de la nature animale, je ne veux pas dire de la brute; non. Le sauvage est l'être raisonnable asservi à la matière; on découvre en lui la noblesse de l'homme, mais noblesse dégénérée en égoïsme en orgueil. Il a les inclinations sociales, mais toutes rapportées au *moi*; l'exercice de ces inclinations a un principe surnaturel, ce principe est le *Manitou* ou l'*Être par excellence*. D'après ces inclinations et

ce

ce principe, il sait juger l'homme blanc et se mettre avec une certaine raison au dessus de lui. « L'homme blanc, dit-il, salue son semblable en lui donnant froidement la main; nous autres nous nous donnons à manger quand nous nous invitons; nous faisons des repas tous ensemble pour honorer le Manitou qui nous a tout donné. » Avant ces repas ils font des libations et s'adressent à la terre avec des paroles de respect, d'honneur et d'actions de grâces, non pas qu'ils la regardent comme une divinité, mais, disent-ils, parce que c'est le Grand-Etre qui lui a ordonné de produire pour l'homme, et qu'elle s'acquitte bien de ce qui lui est commandé. N'est-il pas facile de reconnaître le principe qui a produit ce beau cantique de l'homme placé entre Dieu et les créatures, de l'homme pontife qui s'unit aux créatures de toutes les classes pour rendre à Dieu l'honneur qu'elles lui doivent, en le faisant passer par son âme et par sa bouche: *Benedicite omnia opera Domini Domino... benedicat terra Dominum...* Oui! le sauvage se trouve placé un des premiers sur l'échelle de toutes les races que le péché a jetées dans l'erreur; il est un des plus rapprochés de la vérité. Je dirais presque: il moins spirituel que d'autres, parce qu'il n'a pas de culture; mais en revanche il a moins d'erreurs, moins de corruption. L'unité de l'Etre, que nous nommons Dieu créateur de toutes choses, est un dogme chez lui. A côté de ce dogme bien clair, il place des fables plus ou moins ridicules. Il a son Noë, mais ce n'est pas le juste de l'Ecriture; il agglomère sur la tête de cet homme appelé *Nénabouc*, les causes pour lesquelles le Grand Etre a inondé la terre, il lui attribue en même temps une puissance et une indépendance de son Créateur qui fait qu'on ne peut le reconnaître qu'en le divinisant. On y trouverait peut être cet Ange revolté contre Dieu, frappé de la main de Dieu, mais qui exerce encore son empire sur la terre et sur ses habitants: on y reconnaîtrait le second propagateur de la race humaine, à qui Dieu accorde des privilèges et des marques de son amour. Le sauvage a une religion proprement dite; cette religion a ses sacrifices. Ainsi il suspendra à un mât ce qu'il a de plus précieux, comme un morceau de gibier, le meilleur qu'il puisse avoir, des vêtements ou autre chose semblable; il l'offre au Manitou. Celui qui fait le sacrifice ne regarde plus la chose comme sa propriété; c'est désormais pour lui chose sacrée. Ce qui peut servir de nourriture contribue à un repas commun, ce qui est vêtement est donné aux pauvres. Il y a aussi une espèce d'holocauste; ce sacrifice se fait pour les malades qui sont en danger: il consiste à faire mourir un être vivant, précieux à la personne qui le sacrifie: c'est un chien, le plus beau et le plus gras. On le pend

ou on

ou on le fait mourir sous l'eau; personne ne doit y toucher, il faut que la victime se détruise ainsi. Le nom que les sauvages donnent à ces sacrifices a la même signification que *sacrificium*, (sasakiouidjike); il fait qu'une chose devient précieuse, très-précieuse. La chose elle même s'appelle sasakiouidjigan. Je ferai remarquer ici, en passant, un usage à l'égard des malades qui m'a beaucoup plu, à part les idées superstitieuses qu'ils peuvent y attacher: c'est l'emploi de la musique vocale et instrumentale. La tranquillité d'âme, la joie est un grand remède, peut être le plus efficace, et la musique est singulièrement propre à produire ces dispositions: c'est surtout la nuit qu'ils emploient ce remède parcequ'alors le malade est plus abandonné aux rêves de son imagination.

La loi morale du sauvage n'est autre que celle du décalogue, excepté le troisième commandement de la 1ère table, la sanctification du sabbat. Ils ont le jeûne comme le seul moyen de communiquer avec le Manitou et d'en recevoir des faveurs. Le temps de jeûner est de 40 jours; il a lieu au printemps, au réveil de la de la nature, parce que disent les sauvages, c'est à cette époque que les Manitous qui ont dormi l'hiver se réveillent. Ils ont aussi une autre époque pour jeûner, c'est vers le milieu de l'été. Leur jeûne est très-rigoureux: ainsi un homme dont le tempérament est formé, jeûnera depuis 5 jusqu'à 10 jours, selon ses forces, sans prendre ni nourriture, ni boisson. Seulement au 5ème il délaye dans un peu d'eau une espèce de terre grasse qu'il avale. Les enfants ne prennent rien avant le coucher du soleil. Il faut remarquer que ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas jeûner, sont obligés durant un certain temps, d'aller de grand matin se plonger dans l'eau jusqu'au cou. Outre ces grands jeûnes, epoques de communication avec les Manitous, ils en font encore d'autres, et cela toutes les fois qu'ils veulent obtenir quelque faveur qu'ils reconnaissent dépendre des êtres surnaturels. Par exemple, s'ils veulent tuer un certain oiseau rare (c'est un bienfait du Manitou), ils commencent par se procurer un beau chevreuil, bien gras; ils le dépouillent et avec ce gibier ils s'en vont dans un lieu écarté. Là, armés d'un arc ou d'un fusil ils attendent dans le jeûne l'oiseau précieux. Si un corbeau se présente, ils se contentent de lui dire: va-t-en, ce n'est pas toi que nous demandons; ils seront quelquefois, trois, quatre et cinq jours à attendre. Quand ils ont tué l'oiseau désiré, ils se retirent, rendant grâce au Manitou. Il faut avouer en étudiant les idées religieuses des sauvages, que la foi en Dieu, par suite de ses rapports familiers avec l'homme, a été bien profondément enraciné dans le cœur humain. Toutes les pra-

tiques

tiques de ces peuplades vierges prêchent hautement cette doctrine: Dieu s'est fait connaître à l'homme comme un père qui veille partout sur ses enfants, les conduit par la main, pourvoit à leurs besoins, leur communique ses lumières, sa sagesse, afin de leur apprendre comment ils doivent se conduire. L'homme de son côté pour avoir part à ses faveurs doit dégager de la matière la partie noble de son être, l'intelligence, en affaiblissant la chair, afin de lui ôter le pouvoir de subjuguer l'âme.

L'éducation des enfants est l'objet de soins particuliers. Pour s'en former une idée juste, il ne faut pas perdre de vue l'homme, tel que nous le représente l'Écriture sainte, soit avant la Loi, soit sous la loi de Moyse. Cette éducation a deux deux parties, le physique et le moral. Pour former le moral selon les principes de loi naturelle, le père, assis sur sa natte dans sa loge en cône percé, rappelle à l'enfant l'œil du Grand-Être ouvert sur lui. Pour le rendre plus attentif à ses leçons, il lui fait ce préambule: Regarde par l'ouverture de la maison, vois le ciel: le Grand-Être nous considère et nous entend. Si tu écoutes bien mes avis, si tu les mets bien dans ton cœur, il te bénira, tu seras sage, tu auras de l'esprit, tu seras habile à la chasse, tu tueras beaucoup de gibier, tu vivras heureux et ta vie sera de longue durée. Puis il lui recommande de ne pas mentir, de ne pas voler, de ne faire de mal ou de tort à personne.

Le physique est aussi l'objet des plus grands soins. Jamais ils ne donnent aux enfants des aliments cuits de la veille; ils disent qu'une telle nourriture est moins bonne; jamais ils ne leur permettent de manger ce qui serait trop gras; par exemple la moëlle des os, ni de boire toutes les fois qu'ils ont soif, ni de fumer quand ils sont encore trop jeunes. Ils les font jeûner rigoureusement aux époques voulues, et dans le même temps ils les envoient à la chasse toute la journée. J'ai remarqué que ceux qui ont été élevés ainsi conservent leurs forces jusqu'à un âge très avancé. J'en connais particulièrement un qui me racontait son éducation telle que je viens de vous la rapporter.

Si nous trouvons dans les sauvages des qualités qui les disposent à recevoir les idées chrétiennes, il faut dire aussi que leur position à part présente bien des obstacles à leur conversion. Figurez-vous que ces peuplades isolées, privées du commerce des autres nations, sans ressource pour l'intelligence, resserrées dans une circonférence peu étendue, toutes occupées de la vie présente, se sont crues longtemps les seuls habitants de la terre; ils n'ont par conséquent d'autres idées que les leurs, et pour se faire catholiques ils doivent entrer dans une atmosphère

mosphère tout-à-fait inconnue. Il faut que l'échange des pensées s'opère peu-à-peu, et pour obtenir cet effet il n'y a que la parole du missionnaire, lequel doit se borner longtemps à l'explication d'un petit nombre de vérités. Point de livres, point de connaissances reçues par le commerce avec les peuples civilisés, peu de développement d'intelligence. Ensuite difficulté pour le missionnaire d'apprendre la langue, difficulté bien plus grande encore de faire passer dans cet idiôme original les idées qui lui sont étrangères. ——— Aussi les sectes protestantes qui ont fait traduire leur bible par les mètis du pays ont un ouvrage non seulement imparfait, mais faux, avec les plus grossières erreurs.

Vous comprenez que le cercle d'idées du sauvage est assez étroit et qu'il est difficile de l'étendre. De là vient qu'un des plus intelligents me disait: je comprends tout ce que tu prêches, mais je ne comprends pas toutes les choses que tu dis, je ne les connais pas toutes. Outre ces difficultés nous avons encore celles qui proviennent des voyages et de la multiplicité des petits villages. Dans toute une chrétienté il n'y aura souvent aucune personne qui sache lire, ni qui ait un peu de zèle pour apprendre les choses nécessaires, afin de les répéter aux autres. Malgré tous ces obstacles la religion fait assez de progrès dans les cœurs, la foi est forte, la piété même n'est pas trop rare.

En terminant cette lettre, je veux, mon cher frère, pour vous dédommager de votre patience à la lire, vous raconter un petit trait tout récent d'originalité et de foi tout ensemble. Un de nos sauvages brave homme et de bon cœur, mais rustre comme un infidèle du fond des bois, vint me trouver dernièrement et me dit: Mais, je vois les autres communier, est-ce que je ne pourrais pas, moi aussi, communier? — Et pourquoi non? Ce n'est pas pour quelques uns seulement que N.S. a institué son sacrement. — Bon, je viendrai demain. — Mais il ne vint pas. Autrefois je le voyais souvent; j'avais toujours le mot pour rire avec lui, je ne lui refusais jamais rien, nous étions amis. Quand il avait perdu son chapelet, il venait m'en demander un autre, et il le portait presque toujours pendu au cou. Or cet hiver, il y avait longtemps que je ne l'avais vu, lorsque l'aperçus dans une réunion: je le saluai en riant; il parut d'abord un peu confus, puis me répondit aussi en riant. Quelque temps après cette rencontre, le voici qui vient me voir. Père, dit-il, je croyais que tu me haïssais, je n'osais plus venir. — Moi, te haïr! Sûrement non; je t'aime, et beaucoup. — Est-ce que tu m'aimes, vraiment? — Pourrais-tu en douter? — Et nous voilà encore bons amis. — Si je

ne

je ne suis pas venu plus-tôt, ajouta-t-il, c'est que j'en ai été empêché. Le jour où je voulais venir, un sauvage m'a entraîné pour aller l'aider à étendre ses filets sous la glace; je l'ai cru, et je ne suis revenu que le soir. Je viens aujourd'hui. — C'était un samedi; je le confessai et le dimanche matin il m'attendait encore dans ma chambre pour la même fin. Il était fort bien habillé: Une espèce de surtout élégant dérobait aux regards quelque chose qu'il ne voulait pas faire voir. Il paraissait un peu embarrassé; il se tâtait les bras au dessus du poignet; mais je n'y faisais pas grande attention. Tout-à-coup il retire le surtout, et me montre des bracelets en argent, me demandant si c'était mal fait qu'il les portât. J'ai pensé, dit-il, que c'était un jour de fête pour moi aujourd'hui, c'est pourquoi je les ai mis; je ne les mets que bien rarement. Cependant j'ai dit: je vais d'avance les montrer au Père, peut être serait-il fâché s'il les voyait. Vous dites toujours, vous autres, qu'il ne faut pas aimer le luxe: c'est pourquoi je viens d'avance te les montrer; si tu dis: ôte les, je les ôterai à l'instant. — Eh bien! tu as raison: Oui, c'est un jour de fête pour toi, tu vas recevoir ton Dieu... tu as bien fait; c'est un signe que tu comprends qu'il faut être beau dans le cœur pour recevoir J.C.... Et mon homme de s'en aller bien content. Il ne revêtit plus le surtout, seulement il le passa sur ses épaules en forme de manteau, et l'arrêta sous le cou au moyen d'une agraffe; de sa casquette pendaient aussi de petites chaînettes en cuivre. — Vous comprenez bien, mon cher frère, que ce chapelet porté ordinairement au cou par cet homme simple et rudement franc, signifie quelque chose. — Dites donc quelquefois un Ave Maria pour moi et me donnez une petite part à vos communions.

Je suis etc.

Choné, S.J.

46e Lettre,

Le P. Hanipaux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R.P. Provincial, à Paris.

Sault Ste Marie, 28 Avril 1848.

Mon Révérend Père,

P.C.

Je vous ai déjà parlé de la peuplade sauvage de Garden-River. C'est par elle que j'ai commencé ma dernière excursion et j'y suis resté dix jours. Le nombre est à peu près de 180 personnes. Les deux tiers sont de la secte épiscopalienne; l'autre tiers est catholique. Ces quelques fidèles sont fortement attachés à la foi:

voici

Voici leur réponse à plusieurs solliciteurs hérétiques: "Quand il faudrait mourir, jamais nous ne changerons." Ces sollicitateurs importuns sont les autres sauvages protestants qui, excités par leurs Ministres, les engagent à embrasser la religion anglaise, par la crainte qu'ils n'auront plus, s'ils ne changent pas de religion, les présents que le gouvernement distribue aux sauvages. Tel est le triste appât par lequel on les retient eux mêmes sous le joug de l'erreur. Vouloir leur faire recevoir la vérité est chose bien difficile: quand nous les abordons pour les instruire ils nous répondent que leurs ministres leur disent aussi que leur religion est la bonne et la plus ancienne. Puis toutes les fois que je vais visiter cette peuplade le ministre Baptiste, dont la secte est bien différente de leur secte Episcopalienne, ne manque jamais de s'y trouver aussi et de les prêcher comme s'il était leur Pasteur. Ces pauvres sauvages n'ont pas assez de discernement pour voir le ridicule d'être ainsi enseignés par un ministre entièrement étranger à leur secte. Je ne manque pourtant pas de leur faire remarquer la folie qu'il y a d'écouter un homme qui, au dire de tous, était charretier autrefois, s'est fait leur maître de lui même, et les enseigne sans autorité, plutôt que de se rendre à celui qui vient, envoyé par ceux que J.C. a établis les Pasteurs de son Eglise, en leur donnant la mission de se succéder jusqu'à la fin des siècles. Mais la crainte de ne plus recevoir des couvertures, des mitasses, etc, les impressionne bien plus que toutes ces raisons. Aussi je ne fais là qu'instruire de plus en plus les catholiques, et les affermir dans leur foi et dans leur bonne conduite.

En sortant de la Rivière du Désert à quatre lieues plus loin, je trouvai dans une langue de terre appelée la Pointe à la Citrouille, cinq familles de sauvages dont quatre étaient catholiques; la cinquième était protestante. J'avais vu assez souvent le chef de cette dernière famille, mais toujours dans l'ivresse et hors de raison; pour cette fois j'ai pu parler de religion à lui et aux siens. Ce pauvre homme condamne sa conduite, mais il n'a pas la force de la réformer. Sa femme fut contente de me présenter une de ses filles agée de 15 à 16 ans qui est catholique; elle semble même envier son sort, aussi j'espère beaucoup que plus tard ils seront tous enfans de l'Eglise. Dans l'une des autres familles catholiques, étaient deux vieillards infidèles, un homme et une femme; celle-ci se montra toute disposée à se faire instruire et à recevoir le baptême. Le vieux qui était sourd, eut d'abord bien de la peine à se décider: il disait qu'il était perdu parce qu'il avait trop mal vécu. Cependt je pus parvenir à le faire espérer en la miséricorde de Dieu, et à attendre son

salut

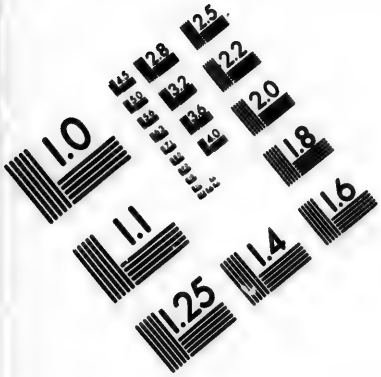
salut de N.S.J.C. qui est venu pour sauver les pécheurs. Je l'instruisis de mon mieux des principaux mystères de la foi, et à toutes les questions que je lui faisais il me répondait comme font ordinairement les sourds, le plus haut qu'il pouvait. Je le baptisai et avec lui un petit garçon de deux ans; j'instruisis et confessai tous les autres enfants et quelques uns purent faire la 1re Communion. Je ne restai là que trois jours, après quoi je partis pour quatre ou cinq lieues plus loin; j'étais accompagné d'un sauvage et j'avais de plus la petite voiture, c'est à dire le traîneau attelé de deux chiens: c'est notre équipage habituel pendant l'hiver. Le chemin était bien uni, mais aussi bien difficile à cause de la neige, la raquette y enfonçait de huit pouces à chaque pas que nous faisions et en la retirant nous enlevions de grosses mottes de neige gelée. Au bout de deux ou trois lieues je n'en pouvais plus de fatigue; les chiens étaient aussi épuisés de forces et ne voulaient plus avancer. Je ne cessais de dire à mon guide: il faut gagner le bois et y camper; il est trop tard, nous ne pourrons pas arriver aujourd'hui. Mais ce sauvage qui était parent de la famille où nous allions, simulait mon courage en me répétant toutes les fois qu'il était question de campement: oh! ce n'est plus loin, c'est tout proche d'ici. Mais les chiens n'entendaient pas son langage; aussi restaient-ils loin derrière nous. Alors mon homme qui avait hâte, les dételа du traîneau et le tira tout seul jusqu'au terme du voyage où nous arrivâmes après bien des efforts, vers les neuf à dix heures du soir. Je rencontrai fort heureusement dans la famille qui me donna l'hospitalité, un voyageur qui allait au village de St Joseph. Nous convinmes de faire la route ensemble, mon sauvage retourna seul chez lui, et moi je suivis mon nouveau compagnon. Comme il avait son cheval avec sa voiture, le voyage sur la neige devint beaucoup moins pénible. Le surlendemain matin nous gagnâmes St Joseph.

Ce village, comme vous le savez, mon Révérend Père, est composé de métis ou canadiens mariés à des sauvagesses. Il y avait presque dix-huit mois que j'y étais venu de Manitoulines; j'y avais passé quinze jours à cette époque. Cette fois je n'y restai que onze jours, encore n'y étais-je que le soir ou la nuit. Dès le matin je partais pour aller instruire les sauvages qui étaient en deux campements dans les îles environnantes. Il y avait cinq familles dans un lieu et quatre dans l'autre; et dans chacun de ces campements une famille catholique, le reste étaient infidèles. J'avais comme de coutume pour les aller trouver une route de glace. Arrivé là, j'étais obligé d'attendre les hommes jusqu'au soir, parce qu'ils passaient la journée à pêcher au dard. Cette circonstance donna lieu à une aventure que voici: Un

soir

soir je sortis d'auprès d'eux vers les huit heures après leur avoir fait mon instruction; la nuit était très-obscure. J'avais devant moi un chemin large de plusieurs lieues; mais comme je l'avais déjà pratiqué, je croyais être sûr du sentier que je suivais. Cependant il arriva que je donnai un peu trop sur la gauche. Après deux heures de marche je me trouvai près d'un bois que je pris d'abord pour les arbres du village de St Joseph; mais non, c'était la pointe d'une île voisine. Je me mis à en côtoyer les bords jusqu'à ce que je fus bien convaincu que j'étais égaré. Aller plus loin, c'était m'égarer davantage; je m'arrêtai donc. Comme il faisait grand vent je m'enfonçai dans le bois pour me mettre à l'abri. Là, je trouvai à tâtons des écorces de bouleau, puis je tirai mon briquet phosphorique pour en allumer quelques unes qui me servirent de chandelles. Au moyen de cette lumière je pus casser quelques branches de sapin dont je fis mon lit sur la neige; mais n'ayant point d'instrument à couper du bois, il fallut me passer d'autre feu. J'avais mes deux chiens avec moi, mais sans équipage; après ma prière je me couchai sur mes branches d'arbres; je mis un chien sur mes pieds et l'autre à côté de moi; nous nous tinmes chaud ainsi tous les trois pendant toute la nuit. Le lendemain il faisait un brouillard à ne pouvoir se reconnaître; malgré cela je me mis en marche pour aller à la découverte de quelqu'habitation, en suivant la première direction qui me vint à l'esprit. Après avoir marché assez longtemps, je vois à travers le brouillard un individu sortir du bois; je l'appelle de toutes mes forces, mais il était trop loin pour m'entendre. N'importe, je marche sur ses traces pour aller dans l'endroit d'où il est sorti, je m'enfonce dans le bois en suivant ses pas et j'arrive enfin tout étonné de me retrouver à la loge d'où j'étais parti la veille au soir. Je pensais d'abord y passer la journée, mais les braves gens qui l'habite me dirent: Cette personne que tu as aperçue est une femme qui va à St Joseph; elle va dire sans doute que tu es parti hier d'ici, et comme ils ne t'ont point vu, ils seront bien en peine. Je partis donc aussitôt pour aller dire à St Joseph qu'on n'avait pas besoin d'être inquiet sur mon compte; je fis bien, car à une demi-lieue de là je rencontrai un jeune homme qui avait été envoyé pour me chercher. C'était le premier vendredi du mois de mars; j'arrivai encore assez tôt au village pour dire la sainte messe avant midi. Le lendemain je confessai tous mes bons fidèles, et le dimanche après la messe et la communion, les sauvages des îles que j'avais été instruire dans la semaine m'amenèrent six enfants à baptiser. Deux de ces enfants avaient douze ans, un autre dix, et les autres étaient plus jeunes. Leurs parents moins heureux

n'ont



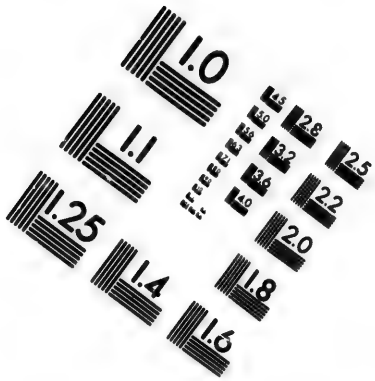
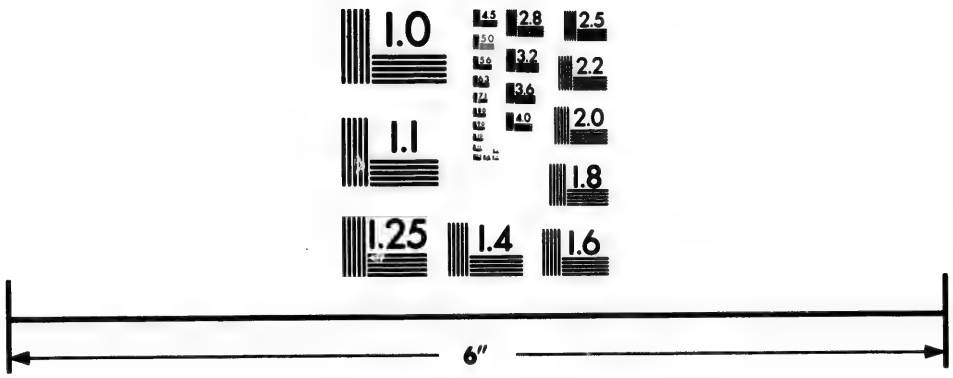
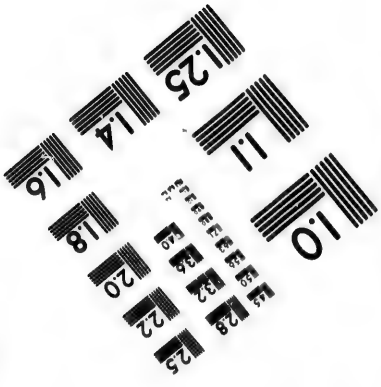


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

n'ont pas encore été régénérés par l'eau sainte; aussi excitaient-ils en moi la plus vive compassion; ils me dirent qu'ils se feraient baptiser plus tard. Pauvres gens! Ils sont esclaves de l'ivrognerie; et ils croyent avec raison qu'ils ne pourront plus s'enivrer s'ils se font baptiser; voilà le motif qui les retient dans l'infidélité. Cependant ils me promirent qu'ils allaient faire des efforts pour se corriger et vivre de telle sorte que je les baptiserais tous à mon prochain retour. Ce sont des plantes que le missionnaire du Sault devra visiter et cultiver souvent. Les chers enfants qui reçurent le baptême, ceux du moins qui étaient en âge de raison, répondaient exactement à mes questions sur les principales vérités de la religion. Je baptisai aussi le même jour un jeune homme de 25 ans; c'était celui qui était venu le premier à ma rencontre le jour que je m'étais égaré.

Le 7 de Mars j'allai à la mine de la Grousmaille, distante de St. Joseph d'environ trois lieues. J'ai compté là 25 maisons et on en bâtit beaucoup d'autres. La Compagnie de Montréal qui fait exploiter cette mine de cuivre veut y réunir environ 300 ouvriers; ils étaient à peu près 80 quand j'y passai. C'étaient des canadiens, des anglais, des irlandais. Chez eux le jour et la nuit vous croiriez être dans une forteresse qui se défend contre les assauts incessants de ses ennemis, à tout instant on entend des détonnations qui ressemblent aux décharges d'une forte artillerie. Mais ici la guerre ne se fait que contre des rochers; ils ont beau avoir leurs fondements jusqu'au sein de la terre, on les en arrache; je restai trois jours parmi eux. Une vingtaine de jeunes canadiens furent très-contents de ma visite; ils se confessèrent et firent la 1re Communion. De là je repris mon chemin pour retourner au Sault Ste Marie; je devais aller coucher chez un métis à qui j'avais promis d'aller chez lui à cette époque; mais le soir venu je manquai le sentier détourné qui devait me conduire à son logis: il fallut encore une fois me résigner à coucher seul dans le bois. Cette fois au moins j'avais ma hache de voyage et ma couverture. J'allumai mon feu au pied d'un gros arbre sec et creux; j'eus bientôt une flamme qui montait au dessus des branches. Il n'y avait point de sureté à me coucher auprès de lui tant qu'il était debout; j'activai donc sa chûte par quelques coups de hache, et il me donna un bon feu jusqu'au lendemain.

Après trois jours passés au Sault Ste Marie, je partis pour Kakouaminang, à douze lieues du Sault, sur le bord américain du lac Supérieur. Ma dernière lettre, mon Révérend Père, vous a appris que j'y avais déjà fait un voyage

voyage, voici ce qui m'avait déterminé à cette nouvelle excursion. Dans l'automne dernier j'avais rencontré le principal chef de cette peuplade, je l'avais questionné, et il m'avait dit qu'il n'avait encore pris aucune Prière (aucune religion). — Mais est-ce que vous n'êtes pas tous, ou Méthodistes ou Baptistes chez-vous? — Oui, presque tous sont de ces Prières là. — Pourquoi donc n'as-tu pas pris cette Prière? Est-ce que les ministres n'ont pas été chez toi? — Oui, ils y sont venus souvent, j'ai écouté leurs paroles; ils parlaient du Grand-Esprit, c'était bien, moi je ne connaissais pas autre chose, mais je n'ai jamais voulu me faire baptiser par eux. — Pourquoi donc? — C'est que nos pères, les anciens sauvages, nous ont raconté quand j'étais plus jeune, qu'il était venu chez eux des Robes-noires, comme toi, qui ne travaillaient que pour la Prière, ils n'avaient point de femme, ils priaient par la Croix: ils ont béni bien des peuplades. Nos pères nous disaient que c'étaient ceux-là qui étaient les bonnes Robes-noires. Quand donc ces autres prêcheurs sont venus, j'ai vu qu'ils n'avaient pas de robes noires, qu'ils trafiquaient, qu'ils avaient des femmes et n'avaient pas de croix. Alors j'ai dit: "ce ne sont pas ceux dont nos pères nous ont parlé". Voilà pourquoi je n'ai pas voulu prendre leur Prière. — Cependant, lui dis-je, comme il n'y a à Kakouaminang que des Méthodistes, je ne pense pas que je puisse y aller, ils se fâcheraient. — Qu'ils se fâchent s'ils veulent, pour moi je serai bien content que tu viennes. — Dans ce cas là, j'irai certainement. — J'y allai donc d'abord dans le mois de Janvier, je fus très-bien reçu par ce chef appelé Kébénoting et par les autres qui étaient infidèles. Toutefois, il me fut impossible de rester plus de deux jours parmi eux, parce que le ministre protestant les avait effrayés, en leur répétant que je leur apportais la petite vérole. Dans le second voyage dont je vous parle maintenant, mon brave Kébénoting m'a reçu avec le même contentement que la première fois; il avait eu le malheur de s'énivrer dans l'intervalle de cette visite, aussi en paraissait-il tout intimidé. Il a reçu mes instructions avec beaucoup de docilité, et malgré les tentatives que font les protestants pour l'empêcher de recevoir le Baptême, il méprise leurs offres et leurs menaces, et veut être catholique. "Mais je suis trop méchant, dit-il, pour être baptisé maintenant; il faut une grande préparation pour parler à ce grand Dieu: moi, quand je veux parler aux sauvages, je réfléchis pendant deux ou trois jours à ce que je veux leur dire, afin de ne point parler en insensé. Je conçois qu'il faut une grande préparation pour parler au Grand-Esprit de ta Prière. Je veux me corriger de mes vices avant d'être baptisé; si j'étais baptisé avant de les avoir combattus, les autres protestants se moqueraient

queraient de moi et de la religion." J'ai approuvé ses raisons, bien persuadé que plus tard il apprécierait mieux encore le bienfait de la régénération. Je n'ai pas fait d'instance auprès des autres infidèles pour les porter à se faire baptiser, parce qu'avant que le chef le soit ce serait peine perdue.

De retour de cette excursion je partis pour la baie de Goulée de l'autre côté du lac Supérieur; c'était aussi mon second voyage vers ces parages. Lorsque j'y fus la première fois, j'y avais baptisé 18 personnes que je n'eus pas le temps d'instruire suffisamment, j'ai pu le faire cette fois plus à mon aise. Je les ai trouvé dans leurs sucreries, c'est-à-dire dans les forêts d'érables. Comme les sucreries étaient assez proches les unes des autres, je rassemblais ces bons sauvages tous les soirs dans la plus grande loge. Toute ma journée se passait à aller les instruire de cabane en cabane. Presque tous ont appris en leur langue l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition. Il y en a au moins deux ou trois dans chaque loge qui savent très-bien ces prières; je leur ai recommandé de les réciter tout haut chaque jour, matin et soir. Trois catholiques étaient morts de la petite vérole pendant mon absence, chacun ayant été enterré au lieu de son décès; il eut été trop difficile de les réunir tous trois dans le même endroit. Cependant pour exprimer devant les sauvages le respect que la religion rend à ceux qui meurent dans son sein, je voulus faire sur la tombe de chacun les prières ordinaires de l'Eglise pour la sépulture, et quoique ces braves gens fussent très-pressés d'ouvrages pour leur sucre, ils voulurent bien m'accompagner pour aller prier sur deux de leurs frères décédés. Le troisième étant très loin, j'y allai seul: c'était le bon vieillard Pierre Mendos, mort le lendemain de son baptême. Après avoir traversé la baie, je devais monter une rivière qui entrait dans le bois; quand j'arrivai sur ses bords elle était presque dégelée, cependant il fallait passer de l'autre côté. Je fais le signe de la croix, puis je monte sur la glace claire et transparente. Je ne reconnaissais plus mon chemin d'hiver, néanmoins j'allai tomber tout droit à la loge du mort, auquel dis de tout mon cœur les devoirs de la religion. En retournant sur mes pas il faisait très-chaud aussi, arrivé à l'embouchure de la rivière, je vis que la glace était rompue. Cependant elle paraissait encore forte dans plusieurs endroits, et d'ailleurs il y avait çà et là des monceaux de sable qui indiquaient qu'il n'y avait pas beaucoup d'eau dans cet endroit. Pendant que je faisais ces réflexions la glace se rompit sous mes pieds et me fit mesurer au juste la profondeur de l'eau; j'en avais à peine à la ceinture.

ceinture. Le plus difficile était de sortir de ce mauvais pas; quand je voulais remonter sur la glace, elle se brisait encore et me laissait toujours dans l'eau. Enfin je trouvai un endroit plus ferme et je remontai. Je fis alors un long détour pour éviter les endroits affaiblis par le courant de la rivière, et quand je fus en lieu sur je remédiai aux avaries de ma toilette.

Etant resté près de trois semaines avec mes sauvages, je pris l'un d'eux pour m'accompagner au Sault Ste Marie. Nous avions six lieues de bois à traverser; mais les chemins étaient devenus des rivières. Il fallut nous créer une route insitée à travers les coteaux et les plaines jusqu'au bois brulé, à deux lieues à peu près avant d'arriver au Sault. Pendant ce trajet nous avions comme un lac sous nos pieds et pour ponts les arbres abattus par le feu. Comme ces ponts n'étaient pas sans interruption, faute d'arbres surnageants, il nous fallait de distance en distance marcher dans l'eau jusqu'aux genoux. Nous portions mon compagnon et moi tout le petit bagage, et l'attention qu'exigeait de nous le mauvais chemin, nous rendait presqu'insensible le poids du fardeau. Le chien nous suivait en nageant en beaucoup d'endroits; mais quand il rencontrait des branches d'arbres il savait s'en servir avec non moins d'adresse que nous. Par la grâce de Dieu, je n'ai pas éprouvé de toutes ces fatigues la moindre altération de santé.

La sainte obéissance me dirige de nouveau vers l'île Manitouline; je vais partir dans quelques jours au grand regret de mes chers sauvages du Sault. Je sens aussi bien vivement la peine de celui qui quitte des enfants qu'il aime; ce qui me console, c'est que je serai remplacé. Il faut nécessairement au Sault Ste Marie un missionnaire pour les Indiens. Outre ceux que j'ai visités, il y a encore à Michibikotong plus de 80 sauvages qui désirent ardemment la visite d'un prêtre et qui ne l'ont pas encore eue. Il en est aussi un nombre à peu près égal à Badjiwanong dans le lac Supérieur; voilà sans doute assez d'ouvrage pour occuper un missionnaire.

Je suis, mon Révérend Père, avec soumission et affection,

Votre enfant en N.S.

J. Hanipaux, S.J.

47e Lettre,

47e Lettre,

Le Père M. Frémiot, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R. P. Provincial, à Paris.

Sault Ste Marie, 24 juin 1848.

Mon Révérend Père,

P. C.

Voilà que le bon Dieu couronne toutes ses miséricordes envers moi par un bienfait qui ne me laisse plus à désirer que deux choses sur la terre, une grande moisson d'âmes, et le martyre. Je suis à la veille de m'enfoncer dans les bois pour instruire et baptiser ces milliers de sauvages, qui depuis si longtemps réclament une Robe-noire et qui vont enfin l'obtenir. C'est le 20 mai dernier que j'ai quitté la Prairie pour diriger vers eux mes pas.

En arrivant à Montréal, je fus témoin d'une des plus belles solennités que j'ai jamais vues. L'an dernier, quand le typhus décimait ses religieuses et entamait les rangs de son clergé, le Saint Evêque de Montréal avait fait un vœu solennel en face de son diocèse, celui de restaurer le pèlerinage de N. D. de Bon Secours qui était autrefois en grande vénération parmi les canadiens. Mais en 1831, la statue miraculeuse apportée de France ayant été enlevée, sans qu'on ait jamais pu se mettre sur la trace de ce vol sacrilège, l'église était devenue insensiblement désertée, et hors le temps de la messe elle restait fermée. Après le vœu dont je viens de parler, la contagion respecta le cloître et le sanctuaire, et Mgr lui même attaqué du fléau, dut la santé et la vie aux prières et à la neuvaine faite pour lui à N. D. de Bon Secours. Ce fut le 1er mai dernier qu'il adressa à ses diocésains un mandement pour leur annoncer qu'il allait prochainement acquitter tout à la fois sa reconnaissance et son vœu. Une belle statue de la Ste Vierge, destinée à remplacer l'ancienne, avait reçu l'année dernière une solennelle bénédiction à N. D. des Victoires à Paris. Par un Indult du Souverain Pontife, Mgr de Montréal la couronna le 20 mai, selon le rite usité à Rome pour le couronnement des Madonnes. La cérémonie se fit avant la messe pontificale dans la vaste église de la paroisse, en présence d'un nombreux clergé et de plus de 15,000 fidèles. Le soir, après les vêpres, la statue fut portée triomphalement au sanctuaire de N. D. de Bon Secours au milieu d'une procession des plus magnifiques. En voici l'ordre: 1° La Société de Tempérance des irlandais; 2° les Pompiers; 3° la Société de Tempérance des canadiens; 4° la Société de St Vincent de Paul; 5° la Congrégation des Demoiselles

moiselles; 6e les Dames de la Ste Famille; 7e les Sœurs de la Miséricorde; 8e les Sœurs de la Providence; 9e les Sœurs grises; 10e les Sœurs de la Congrégation; 11e les Frères des Ecoles chrétiennes; 12e le Collège; 13e le Clergé; 14e le brancard sur lequel reposait la statue, porté par les membres de la Congrégation des hommes; 15e les Marguilliers, les Autorités civiles et les fidèles. Ce catalogue vous donnera, mon R. Père, une idée de la longueur de la procession. Il est à remarquer que les communautés avaient leurs orphelins ou leurs élèves en rang avec elles. Ainsi les enfants des Frères étaient là avec de petits oriflammes rouges, ce qui faisait un coup d'œil charmant. Les rues étaient pavoisées de drapeaux, traversées de bandes d'étoffes formant des croix ou autres pieux emblêmes. La foule était immense: elle garnissait les larges trottoirs, les palissades, les croisées et jusqu'aux toits des édifices publics ou particuliers. Ce qui était surtout frappant, c'était le silence de cette multitude composée en partie de protestants; et le recueillement qui s'observait non seulement aux alentours du clergé, mais d'un bout à l'autre de cette file interminable de dévots pélerins. Cet élan admirable de ferveur, parti du cœur de son Evêque, va remuer jusqu'au fond des entrailles le diocèse de *Ville Marie*, et lui assurer pour longtemps une dévotion tendre et solide envers cette bonne Mère. L'opuscule du P. Martin intitulé: *le Pélerin à N.D. de Bon Secours*, composé pour la circonstance à la demande de Mgr., et contenant outre la partie historique, diverses prières, une neuvaine et un mois de Marie, avec deux gravures en taille-douce, ne contribuera pas peu à nourrir et à accroître dans les âmes la piété envers la Mère de Dieu.

Avant de quitter Montréal, il faut que je vous dise encore un triomphe de son pieux Evêque. Au printemps dernier, quand les Sheds étaient à peu près vides, il restait à placer 229 orphelins irlandais. C'est un usage touchant et très commun parmi les canadiens, quand on est assez à l'aise et qu'on a peu ou point d'enfants, d'adopter et d'élever comme siens quelques enfants pauvres ou sans parents. Mais à l'égard des irlandais on devait rencontrer de l'opposition. La religion est la même, il est vrai; mais la langue, mais le caractère est bien différent. Et puis les irlandais savent jouer du bâton; les canadiens l'ont expérimenté en plus d'une rencontre, et ce mot seul les fait frissonner. Aussi ces Mrs de l'Evêché et du séminaire pensaient-ils que Mgr. ne viendrait pas à bout de son dessein, et lui même doutait du succès. Cependant il publia un mandement pour engager les canadiens à adopter ces 229 orphelins, il montre tous les avantages futurs de cette fusion,

il

il commente éloquemment l'Epitre de St Paul à Philémon. — Nous ne vous demandons rien pour notre subsistance, nous aurions pourtant droit d'exiger quelque chose, regardez-les comme nous mêmes... Et si vos enfants se trouvaient ainsi délaissés sur la terre étrangère, que voudriez-vous que fît dans ce cas un Evêque? que fissent des diocésains?... — Enfin ce mandement était si onctueux, si touchant qu'il tira les larmes des yeux à un grand nombre de ceux qui l'entendirent. Deux jours après qu'il eut été lu dans la ville, il ne restait plus d'orphelins à placer, en sorte que, quand les habitants des campagnes auxquels cette lecture ne se fit que huit jours après, vinrent pour en chercher, il leur fallut s'en retourner les mains vides. Appel était fait au clergé et aux communautés religieuses aussi bien qu'aux simples fidèles: personne ne fit défaut. Le séminaire en prit douze pour les faire étudier; les FF. des Ecoles-chrétiennes, la Congrégation, le Refuge en prirent chacun six. Les Sœurs-grises et de la Providence choisirent ce qu'il y avait de plus infirme et de plus nécessiteux. Telle Dame qui venait avec l'intention de ne prendre qu'une petite fille, ne pouvait tenir contre les larmes d'un petit frère ou d'une petite sœur qui ne voulait pas se séparer l'un de l'autre et elle finissait par en prendre deux ou trois. Le P. Vellier nous en garda un pour le presbytère de la Prairie.

Mais il est bien temps, mon Révérend Père, que je vous fasse quitter Montréal puisque voilà aujourd'hui un mois que je l'ai quitté moi même. C'était sous les auspices de N.D. de Bon Secours et après avoir dit la messe à son autel. Jusqu'à Toronto j'eus pour compagnon M. Proulx, qui a précédé nos Pères à Manitouline et y est encore resté dix huit mois avec eux. Nous nous arrêtâmes près d'une heure à Kingston, qui n'a de beau que son marché, vaste bâtiment surmonté d'une coupole, comme c'est d'usage dans ce pays pour ces sortes d'édifices. Toronto, capitale du Haut-Canada avant la réunion des deux Canadas sous un même gouvernement provincial, n'est à l'exception d'une rue qu'un village silencieux et désert. L'Evêché est bien bâti, et l'on venait de reprendre les travaux de la cathédrale interrompus depuis la mort de Mgr Power, on espère qu'elle sera finie pour le mois de septembre. L'ancienne cathédrale, jusqu'ici la seule église catholique de la ville, est une misérable chapelle en bois, grande à peu près comme celle de nos Pères de la rue des Postes. Depuis peu quelques sœurs irlandaises, sont venues s'y fixer pour instruire les jeunes filles. Il n'y a point encore d'école catholiques pour les garçons. Le gouvernement bâtit une belle université, il a déjà un magnifique collège où enseigne depuis 19 ans, un français de St Malo avec lequel

quel je fis connaissance. Outre l'administrateur presque toujours malade, il n'y avait pour le ministère dans toute la ville de Toronto que deux prêtres; depuis quelques semaines il y en a un troisième du diocèse de Buffalo. Et tout cet immense diocèse de Toronto, à combien pensez-vous que se monte son clergé? A treize prêtres seulement. Il n'y a encore qu'une seule paroisse, c'est Sandwich, le reste est mission. Et puis voici bientôt un an que cette Église est sans Évêque, et l'on ne prévoit pas encore le terme de son veuvage.

Pour se rendre de Toronto à Buffalo, il faut passer près des fameuses chûtes de Niagara. J'y arrivai le samedi vers midi et grâce au dimanche, j'y séjournai 48 heures. J'eus donc le temps de voir à l'aise cette merveille de la nature. Je dis mon office et célébrai la messe deux fois au bruit de cette double cataracte de 160 pieds de haut. Et ce ne fut pas sans un intérêt marqué, que je lus ces paroles d'un répons du jour: *Multitudo sonitus aquarum; alleluia, alleluia, alleluia.... Fidit et commota est terra.* C'est qu'en effet la terre tremble sur le rivage: ce n'est point une hyperbole ou une imagination. On éprouve quand on s'arrête sur ses bords, je ne sais quel frémissement; mais ce qui rend la chose plus sensible, c'est que dans les maisons, les verres vacillent sur la table, et que des portes et des fenêtres sont dans une agitation perpétuelle. Depuis quelques années une chapelle catholique s'élève en face de la chûte du coté canadien; elle est principalement pour les irlandais. M. Caroll, curé de Niagara, y vient dire la messe tous les trois dimanches, et j'avais appris à Toronto qu'il devait s'y trouver le dimanche où j'y séjournerais. Nous visitâmes ensemble un pont de fer en construction à un mille au dessous de la cataracte. En attendant qu'il offre passage aux visiteurs, il permet de traverser à deux, au moyen d'un siège suspendu par des roulettes et entraîné par son propre poids jusqu'au milieu de la rivière, et de là hissé à l'autre bord par un système de poulies. Ce ne fut pas par cette voie aérienne que je visitai le bord américain, mais par les canots qui le traversent au pied même de la chûte, au milieu des vapeurs qui retombent après s'être élevées, comme une poudre d'argent, bien au dessus de son niveau. Par un interminable escalier, ou bien par un double char qui le longe, et dont une partie s'élève par le poids de l'autre qui descend, on arrive à Manchester, ville américaine assise au bord de la petite chûte et qui doit son nom à ses nombreuses manufactures, mises en activité par la Niagara. Là se trouve un magnifique hôtel de cinq cents chambres pour les visiteurs qui affluent à ce spectacle toujours ancien et toujours nouveau

veaux, car plus on le contemple, plus on y découvre de merveilles. Si j'étais peintre, j'essaierais de vous rendre ce blanc de neige, ce vert foncé et ces teintes jaunâtres qui nuançaient le tableau; vous verriez l'arc-en-ciel briller des plus vives couleurs au fond des eaux, en face de l'île d'Iris, qui partage la chûte en deux parties. Mais je laisse à quelque artiste le soin de vous décrire toutes ces beautés, que tant d'autres déjà se sont essayés à reproduire. Un des plus grands sujets de curiosité, c'est de pénétrer derrière la grande chûte en fer à cheval, ou du moins derrière une partie, où le roc est miné, tandis qu'au delà il reste perpendiculaire. M. Caroll m'avait fait grand peur de cette visite. Il l'avait tentée, disait-il, et ne s'était pas senti la force d'aller jusqu'au bout. J'aurais mieux aimé, ajoutait-il, me trouver au milieu de Paris dans les trois jours de février, que de descendre de nouveau dans ce gouffre. Mais comme de son propre aveu, il n'y avait aucun danger, je résolus de faire ce que de simples femmes n'hésitent pas à entreprendre. Il faut commencer par se déshabiller de la tête aux pieds; puis on met un caleçon qui descend jusqu'aux talons, et un gilet à manches en laine rouge; ensuite on vous affuble d'une longue robe en toile gommée qu'on serre avec une corde autour des reins; un capuchon protège la tête, et de gros souliers vous arment les pieds contre le sable et les cailloux. Un guide à peu près dans le même accoutrement, descend avec vous un escalier assez long, puis s'avançant près du rocher, vous donne la main lorsqu'on approche de la chûte. Je m'attendais à quelque chose de terrible, je n'en vis point. Il est vrai que c'est un vacarme affreux, que l'eau vous fouette de toutes parts avec violence, tellement qu'il est presque impossible d'ouvrir les yeux; mais après tout ce n'est que de l'eau qui tombe, et vous avez au moins l'avantage de prendre un excellent bain. Au retour de cette expédition on se hâta de me faire signer sur le registre des visiteurs, et l'on me gratifia d'une pancarte en bonne et due forme, qui fera foi aux plus incrédules de mon courage à contempler une des plus rares merveilles de la nature.

En m'envoyant à Sandwich, le R. Martin ignorait ma destination ultérieure. Je ne savais donc si je resterais là pour un temps, ou si j'irais de suite chez les sauvages. Ce fut le R. Point qui m'apprit que j'étais destiné à aller avec le R. Choné, fonder une nouvelle mission à Pigeon-River. Il n'y a qu'une voix pour dire que ce sont les sauvages les plus doux, les mieux disposés; depuis longtemps ils réclament une robe noire, sans qu'ils aient pu l'obtenir encore. Je ne vous dirai pas, mon Révérend Père si mon cœur tressaillit alors de reconnaissance et de bonheur:

heure: ce ne serait rien vous apprendre. Pendant les quelques jours que je passai à Sandwich près de nos Pères, je ne restai pas oisif. Le lendemain de mon arrivée, il me fallut improviser à Vêpres le discours de clôture du mois de Marie. Le dimanche et les deux jours suivants, je fis le catéchisme aux enfants qui se préparaient à la première communion. Le jour de la Pentecôte j'allai dire la messe à Bewstone, colonie irlandaise à quinze milles de Sandwich et desservie par nos Pères. Je lus en anglais l'Evangile du jour et une instruction sur la fête. C'était mon coup d'essai, on me dit qu'on avait tout compris. Dieu le veuille! Mais je compris bien moi-même que je n'avais pas reçu le don des langues, ce qui me serait pourtant bien utile. Cette excursion donna lieu à un accident qui faillit devenir sérieux. L'on m'avait dit qu'à l'exception du vin, je trouverais là tout ce dont j'avais besoin. Cependant j'arrive et l'on a beau chercher: point d'hostie. Le P. Jaffré, à sa dernière visite le jour de l'Ascension, avait tout emporté à Chatam, place située à 60 milles de Sandwich où il réside habituellement et bâtit une Eglise. Heureusement mon malheur n'était pas sans remède: on m'improvise tant bien que mal une hostie entre deux fers à repasser, et nos bons irlandais, accourus de toute part à cette petite chapelle perdue au milieu des bois, purent encore une fois éclater en soupirs pendant l'élévation et le *Domine non sum dignus*, et s'en retourner joyeux avec une bonne provision d'eau bénite. Après la messe on me présenta pour être baptisé un enfant de dix jours; mais le P. Jaffré avait encore emporté les saintes huiles, et en ceci pas moyen d'improviser. Ce contre-temps fut pour moi une leçon; il m'apprit qu'un missionnaire dans ces contrées, ne doit jamais se mettre en route sans avoir sa chapelle complète.

Vous avez entendu parler, mon Révérend Père, de Mme Cadotte, cette jeune Mistriss anglaise mariée à un métis de l'île Walpole, qui voyageait en Angleterre. Vous savez que cette dame apprit là des missionnaires ce que c'est que le catholicisme, et se hâta de l'embrasser. Il paraît qu'elle a montré le plus grand courage au milieu des épreuves et des privations. Son père était venu pour la ramener au protestantisme, mais il l'a trouvée inébranlable au poste du devoir. Depuis que le P. du Ranquet a été obligé d'abandonner la résidence de l'île qu'il continue cependant à visiter, M. et Mme Cadotte se sont retirés aussi, et depuis ce printemps se sont fixés à Sandwich. Ce fut vraiment une bonne fortune pour nos Pères: il fallait une institutrice, et il eut été difficile d'en rencontrer une meilleure. Avec la piété d'une religieuse elle a toutes les connaissances désirables; elle enseignera parfaitement

tement les deux langues, et formera le cœur non moins que l'esprit de ses élèves. C'est elle qui touche l'orgue, comme chez les sauvages elle touchait le piano pendant les offices. Quant à l'île Walpole, le P. du Ranquet s'est vu au moment d'y rentrer paisiblement sur la demande des sauvages; mais l'anglicanisme a fait échouer au moins pour un temps un triomphe qui paraissait assuré.

Le mardi de la Pentecôte je dis adieu à Sandwich et au Détroit; c'était presque dire adieu à la civilisation: car le Sault Ste Marie, qui en aura bientôt conquis tous les avantages, offre déjà une idée de la vie sauvage. A côté de l'élégante maison du riche, se dresse l'humble loge de l'indien, tantôt sous la forme de cônes, ce sont celles des *Ottaouas, Courte-oreilles*; tantôt sous la figure d'une coupole, ce sont celles des *Chippouais* ou *Sauteux*. Quelques perches recouvertes d'écorces de cèdre en font toute la façon. Une natte qui sert à la fois de table, de siège et de lit, une marmite au milieu sous le trou qui sert tout ensemble de fenêtre et de cheminée, voilà les meubles. C'est ici que j'ai vu pour la première fois des loges de sauvages et des canots d'écorces. Encore un peu de temps et je ne verrai presque plus autre chose.

Le P. Nicolas Point, ce vieux missionnaire de l'Orégon et des Montagnes Rocheuses, est venu avec moi de Sandwich au Sault Ste Marie. Il nous quitta bientôt pour aller à Manitouline où il remplacera le P. Choné. Voilà plus d'un mois que le P. Hanipaux y était retourné, et le P. Kohler est venu prendre sa place au Sault Ste Marie. Tous les quinze jours il prêche en anglais après avoir lu l'Épître et l'Évangile en sauvage. Vous pensez combien il m'a été doux de le revoir ainsi que le F. Lacoste, ces chers compagnons de Noviciat! Mais qu'il fera bien plus beau encore se retrouver dans la patrie, arrivant de tous les points du monde, avec une belle couronne d'âmes, qui auront été gagnées à J.C.

En attendant l'heure du départ, je vis ici fort tranquille, dans les douceurs de l'intimité fraternelle et sous la protection du drapeau américain, comme aussi du canon du fort Brady situé à deux pas de notre Église. J'ai tour-à-tour sous les yeux, l'américain, l'irlandais, le canadien, le métis et le sauvage. Les quelques connaissances que le P. Kohler possède en médecine, lui attirent de nombreuses visites, non seulement de la part des sauvages ou métis qui ne peuvent donner leur confiance aux médecins, mais encore de la part des canadiens. Dernièrement, trois américains se sont remis entre ses mains, sans que la soutane de Jésuite que nous portons partout et toujours, fit naître en eux l'ombre même de la défiance.

Je suis, etc.

N. Frémiot, S.J.

48e Lettre

Le même à un Père de la Compagnie.

Rivière aux Pourtres 24 juillet 1848.

Mon Révérend Père,

P.C.

Vous savez sans doute mon départ de la Prairie et ma nouvelle destination. Dans une lettre précédente, j'ai parlé assez longuement de mon voyage jusqu'au Sault Ste Marie. Nous devions quitter ce charmant séjour le 15 juillet, après le thé selon l'expression du Capitaine de notre bâtiment. Nous nous rendîmes donc au quai où nos bagages nous avaient déjà précédés; mais les chargements étaient loin d'être achevés, en conséquence la partie fut remise au lendemain après le déjeûner. La Providence nous ménageait bien des avantages dans ce retard.

A peine sommes nous de retour à la maison, que M. Baraga y arrive c'est un prêtre autrichien, depuis longtemps missionnaire chez les sauvages. Sa Mission est sous le vocable du St Nom de Jésus. Elle est située à l'anse, tout au fond de la baie que forme à l'Est la Pointe Keevanon, cette grande langue de terre qui de l'extrémité Nord de l'Etat du Michigan, se projette dans le lac Supérieur. C'est là que M. Baraga dirige une espèce de réduction très florissante. Il parle avec facilité la langue *Otchippwayse*, et a fait imprimer dans cette langue deux opuscules, qui jusqu'à présent nous ont servi pour nos missions. L'un contient les prières, des cantiques et le catéchisme; l'autre est la traduction des Epitres et des Evangiles pour les dimanches et les fêtes, précédée d'un petit abrégé de l'ancien testament. M. Baraga prépare en outre, une grammaire et un dictionnaire Otchippwé-français-anglais. Le P. Choné eut avec lui sur ces matières une conversation des plus animées: elle dura depuis 9 heures du soir jusqu'à une ou deux heures du matin.

Après le déjeûner conformément aux recommandations du Capitaine, nous fûmes de nouveau nos adieux, pensant que c'était tout de bon: nous fûmes encore trompés. Notre Capitaine avait perdu tous ses matelots: voici comment. Ils avaient travaillé toute la nuit, et on voulait les obliger à travailler encore tout le dimanche, afin de compléter la cargaison, ce qui n'était pas une bagatelle, et ensuite à charger à quelques lieues du port, environ trente cordes de bois. Or ceci était d'autant plus révoltant pour eux, que d'après les lois américaines,

caines, les matelots ne peuvent être forcés à travailler le dimanche; lorsqu'on est dans un port. Notre pauvre Capitaine se mit en quête de matelots et, heureusement dans un endroit comme le Sault, il ne pouvait manquer d'en trouver. Mais pendant ce temps et tandis qu'on achevait les préparatifs, nous eûmes tout le loisir de venir écouter M. Baraga prêchant en anglais à la messe et à vêpres en sauvage. Enfin à sept heures du soir toujours après le thé, nous levâmes l'ancre. Le vent contraire qui jusqu'alors avait soufflé avec violence, venait de tomber: grâce à la vapeur nous voguâmes doucement sur cette immense plaine limpide qu'on appelle dans le pays le lac par excellence et qui pourrait porter le nom de mer. Nous avions l'avantage d'avoir le seul bâtiment à vapeur qui, depuis plus d'un an, voyage sur le lac Supérieur; il est vrai que ce n'est qu'un Propeller, tel est le nom qu'on donne aux bateaux à vapeur qui, au lieu de deux roues latérales, comme les Steam-boats, n'ont qu'une hélice à la poupe, et une machine beaucoup plus faible: ils vont moins vîte que ceux-ci, mais beaucoup plus que les simples bâtiments à voiles.

Le mercredi à midi nous débarquions à Princess-Bay avec une compagnie de mineurs canadiens, conduits là par M. Robertson de Montréal. On y exploite depuis deux ans une mine d'argent et de cuivre. Nos effets furent déposés sur le rivage, et ce fut là aussi que nous dressâmes notre tente. Des biscuits, du lard et du thé, tel fut le souper dont M. Robertson nous fit l'aumône et qu'il partagea lui même avec nous. Ce Monsieur, quoique protestant, fut aux petits soins pour les trois Jésuites auxquels le défaut de logement seul ne lui permettait pas de donner une hospitalité plus complète. Comme la pluie menaçait, il fit couvrir nos barils de farine; il nous força à mettre du foin sous nos nattes déjà étendues sur de petites branches de sapin, et quoique nos peaux de buffalo pussent nous suffire, il nous donna encore d'excellentes couvertures.

Là sous une pluie battante, dont quelques légères vapeurs venaient tempérer l'atmosphère que nous respirions, au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs, nous nous couchâmes tous trois côte-à-côte, après avoir achevé nos exercices de piété; et bien que ce genre de cellule et de lit fût pour moi chose nouvelle, je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil. Comme je n'avais pas eu la peine de me déshabiller, habitude que je conserve toujours depuis, je fus tout prêt le lendemain matin pour aller me laver au rivage. Le ciel était pur, l'air exhalait une délicieuse fraîcheur. Du haut d'un rocher, je contemplais, resserré

dans

dans son vaste cadre de verdure, ce magnifique réservoir d'eau, qui porte à si juste titre le nom de Princess-Bay. Des forêts silencieuses, ces bords lointains et déserts, où je me voyais conduit par une main si providentielle, éveillaient dans mon âme un indicible sentiment de reconnaissance et d'amour.

Nous étions encore à cinq ou six lieues de Pigeon-River, centre de notre mission. Mais comme Princess-Bay en fera partie, le ciel voulut que ce jour là même, je prisse possession de cette terre au nom de la Vierge toujours Immaculée. Un métis nous apporta sa petite fille à baptiser, elle fut nommée Marie. Nous ne tardâmes pas à nous mettre en route pour *Onimissipi* (la rivière aux Courtes). M. Robertson devait nous prêter sa grande berge, mais il s'en servait ce jour là pour conduire jusqu'au fort William une dame de ce poste venue avec nous par le Propeller. Nous prîmes donc la berge du R. Chonè avec quelques provisions, et un métis au fait de tous ces parages vint nous conduire.

Vers midi nous entrons dans cet autre Jourdain qui arrose notre terre promise. Mais ici pas de Jébuséen à combattre, personne pour nous en disputer la paisible possession. En effet nous mettons pied-à-terre, et que voyons nous ? Çà et là quelques maisons inachevées, ailleurs les perches encore debout d'une loge devenue déserte; puis, sur un plateau central, au bord de la rivière, une église en bois à laquelle il ne manqua jadis que la couverture, mais qui maintenant tombe pièce-à-pièce; un peu plus loin une maison, ou, si vous aimez mieux une cabane qui se compose d'un seul appartement et qui laisse voir le ciel à travers les fentes de la toiture. C'est la maison qui nous est destinée. Un missionnaire, M. Pirse, la fit bâtir ainsi que l'Eglise, il y a cinq ans; puis effrayé des difficultés qu'offrait alors la mission, il l'abandonna pour aller au Sault Ste Marie: il est aujourd'hui à l'arbre-croche, mission d'Ottawas sur le lac Michigan. Dans cette maison nous trouvons deux chaises et une table: voyez quelle aimable Providence. Nous ne serons donc pas réduits à nous faire une loge d'Ispathwas, et s'il faut dresser notre tente, ce ne sera que pour couvrir nos effets, en attendant que nous ayons un plus ample logement.

Voilà ce que nous trouvons, mais de sauvages, point. Après un frugal repas, je vais avec notre métis à trois quarts d'heure d'ici, vis-à-vis d'une île où les sauvages devaient se trouver, s'ils n'étaient déjà au Grand-Portage; car c'est là qu'ils ont coutume de se réunir vers cette époque, pour aller au moment donné, recevoir à la Pointe le paiement de leurs terres vendues au gouvernement américain. — Nous ne trouverons pas les sauvages, me dit bientôt mon compagnon, on n'aperçoit pas de

traces

traces fraiches. — En effet, nous arrivons, le cri sauvage se fait entendre, mais l'écho seul y répond en le répétant. Le lendemain notre homme alla au Grand Portage, à deux lieues d'ici, et en ramena quatre jeunes gens, habiles et vigoureux rameurs, qui devaient aider à aller chercher le reste de notre bagage. Ils dînent et partent en effet pour Princess-Bay avec le P. Choné, le frère De Cooter et le métis.

Me voilà donc seul gardien du logis. Je me trompe, il y avait encore deux dogues, qui nous seront bien précieux en hiver: l'un a été donné au P. Choné par M. Proulx, l'ancien missionnaire de Manitouline; l'autre vient du Sault. Je crois que ce furent là les 24 premières heures de ma vie, passées sans voir ou entendre de créatures humaines. Jamais, même dans la grande retraite, je n'avais été tellement seul avec Dieu seul. Rien n'est troublé le silence de ma solitude, sans le gazouillement des nombreux oiseaux qui animent nos forêts, joint au bruit de la chûte que fait à un mille d'ici la rivière aux Courtes. La pointe du rocher, du haut duquel elle se précipite à une profondeur de plus de 60 pieds, brise violemment cette nappe d'eau, qui se rejoignant soudain, fait jaillir dans les airs des flots d'écume plus blanche que la neige, et mêle à cet imposant spectacle je ne sais quel charme qui fascine les regards et captive l'intérêt.

C'est ainsi, mon Rév. Père, que j'utilisais mon isolement, en visitant les curiosités de mes domaines. Mais le principal motif pour lequel ma solitude ne me laissait rien à désirer, c'est qu'elle ne me priva pas du bonheur d'offrir le saint sacrifice le lendemain matin: je fus moi même mon servant de messe. Le même jour un peu avant midi, voici venir cinq sauvages et deux sauvagesses: quelques uns se mettant à genoux pour recevoir ma bénédiction, les autres encore infidèles, se contentent de la poignée de main. Que faire avec mes lèvres muettes? On signe, pour leur montrer que tout le monde est à Princess-Bay, ce qu'ils savaient déjà. Puis on s'assied sans cérémonie et pendant qu'on fume le calumet, me voilà à feuilleter un *Ojibue spelling Book*, opuscule protestant qu'on m'avait donné au Sault; je tâche, mais en vain, d'y découvrir quelque mot propre à la circonstance; il faut faire de nécessité vertu, et me résigner à tout ce que mon mutisme a de fâcheux. Par hazard nos gens aperçoivent dans un coin une visse en bois, destinée à une presse future. Ils l'examinent et, tout en riant, semblent l'admirer. Je saisis l'occasion pour leur faire voir un villebrequin et divers autres instruments qui se trouvaient là dans un panier; puis, quand mon industrie est à bout, quand j'ai épuisé tous mes moyens de les intéresser de l'œil et de la main, je prends mon bréviaire et m'écarte pour le réciter.

Cependant

Cependant je sentais la faim, et comme nos voyageurs se faisaient trop attendre, je pris la chaudière où se trouvait encore une certaine quantité de riz, reste de la veille, et la suspendis à un piquet devant la maison. Je fus compris; à l'instant les femmes se mettent à l'œuvre: trois piquets sont plantés en terre et liés par le haut avec je ne sais quelle écorce flexible et coriace, qui sert en même temps à attacher un crochet de bois faisant fonction de crémaillère. Il y avait du lard dans le riz, j'y mêle encore quelques biscuits. Mais il fallait des plats et des cuillers, car pour les chaises et la table, la nature y avait pourvu; une belle pelouse allait en faire les frais. Je montre un plat et une cuiller déjà improvisés la veille. Aussitôt une femme va dépouiller un bouleau d'une partie de son écorce, lui fait sentir l'air du feu pour la rendre plus maniable, en coupe un carré long, replie artistement les bouts sur eux mêmes, et les arrête à l'aide des filaments de l'écorce intérieure du cèdre: ce qui, je vous assure, vaut toutes les ficelles du monde. Voilà comme les gamelles se fabriquent; les cuillers sont tout aussi simples. Un petit carré d'écorce arrondi par un bout, et dont l'autre s'engaîne en se repliant, dans un manche fendu au couteau, c'est là tout le secret; pour plus de solidité, on lie encore le manche à la cuiller, et avec cela vous pouvez attaquer hardiment les brouets les plus clairs, sans avoir jamais à redouter la mystification de la pauvre cigogne de La Fontaine.

Durant tous ces apprêts, qui pourtant sont vîte expédiés, la chaudière eut le temps de bouillir. On la dépose au milieu du terrain, on l'entoure, et chacun, armé de toute pièce, s'avance résolument à l'attaque, bien décidé à ne pas lâcher prise avant d'avoir mis la faim en fuite. Pour abreuver les convives, nous n'avons point de ces vins chantés par Horace ou prônés par les modernes épicuriens; mais l'eau du fleuve vient remplir à plein bords un de ces bassins d'écorce, improvisé comme je vous le disais il y a un instant, et un autre plus petit, qui flotte dans le premier, sert de coupe commune, à la manière antique. La table n'était pas encore levée, quand, à une exclamation partie de nos rangs, vous eussiez vu tous les yeux soudainement braqués sur la rivière. Vous l'avez devinée; ce sont nos voyageurs qui arrivent. Dès lors je retrouve ma langue; mais la scène est finie: je me tairai donc, adieu.

7 août: — Nous voici, mon R. P. à seize jours de distance de ce fameux repas sauvage dont je vous ai entretenu. — Que s'est-il passé depuis lors? me demanderez-vous. — Ah! si la question embrassait, je ne dirai pas l'Europe toute entière, ni même la France, mais une simple ville, il faudrait des volumes pour y répondre. Les

évènements se pressent si vîte dans ce siècle aux révolutions! Mais dans ce petit coin du monde, heureusement isolé du thiatre des affaires humaines, avec des hommes qui ne savent pas combien *d'hivers, de lunes et de nuits* (1) ils comptent d'existence; qui n'ont pas d'idées de ce que nous appelons semaines, heures et minutes; qui mangent quand ils ont et jeûnent quand ils n'ont pas, vivant ainsi à la lettre, au jour le jour, de ce que la Providence leur envoie, soit des poissons assez avides pour mordre à l'hameçon ou assez étourdis pour s'engager dans les rets, soit des lièvres qui, donnant tête baissée dans les lacets se font pendre aux branches des arbres, soit enfin des tourtres inoffensives qui peuplent en grand nombre les bords de la rivière et qui, par malheur, n'ont pu voler aussi vîte que le plomb du fusil. En vérité dans un tel pays, avec de tels gens, et encore en si petit nombre, faut il s'attendre à des évènements qui aient de l'intérêt, surtout pour des esprits habitués aux péripéties les plus étranges, à des bouleversements jusqu'alors inouis dans les annales de ce bas monde.

Dès les premiers jours deux ou trois familles vinrent se fixer à côté de nous; tous, hommes et femmes, s'empressèrent d'approcher des sacrements. Cependant deux sauvages se mirent à l'œuvre pour nous bâtir une maison, tout proche de l'ancienne, ce qui ne suffira pas encore. De mon côté, je me hâtai pendant cette semaine, de parcourir et d'analyser la grammaire de M. Belcourt, fameux missionnaire canadien, depuis plus de quinze ans chez les Sauteux de la rivière rouge. Je n'avais que ces huit jours pour la voir: le P. Choné allait la porter à la Pointe pour M. Baraga. J'eus, en outre, le temps de me bien faire expliquer le Pater, l'Ave, le Credo, le Confiteor, les commandements de Dieu et de l'Église, avec quatre ou cinq pages de catéchisme. Je ne puis rien dire encore de la langue, mais il semble qu'elle est plus régulière et plus facile en soi, que toutes celles que j'ai étudiées jusqu'à présent. Et ce qui m'étonne presque, c'est qu'avec ce peu de leçons prises pendant une semaine, je puisse chaque jour faire la doctrine chrétienne à quelques enfants, c'est-à-dire, leur lire deux ou trois pages de catéchisme et leur apprendre un peu les prières; c'est que, hier, j'ai pu lire à la messe l'Épitre et l'Évangile, et le soir à la place de la prière que je n'avais pas étudiée, réciter assez couramment le chapelet, en intercalant à chaque Ave Maria un des cinq mystères glorieux. Il est vrai que pour l'Épitre et l'Évangile je me les étais fait lire par un sauvage, et les avais lu plusieurs fois devant lui, afin de saisir la bonne prononciation; mais au moins en tout cela j'étais compris, et je me comprenais moi-même. Pour le catéchisme, il y a là une bonne

vieille

(1). C'est ainsi que les sauvages comptent les années, les mois et les jours.

vieille qui explique d'elle même aux enfants les réponses qu'ils n'entendent pas.

Mais que direz-vous, si j'ajoute que je fis hier deux sermons à nos sauvages, l'un à la messe, l'autre à la place des vêpres, que nous ne pouvions chanter, n'ayant qu'un chantre qui sut lire? — Belle affaire! me répondrez-vous, vous aviez un interprète. Vous avez deviné juste. Mais peut-être ne verrez-vous pas avec indifférence la sollicitude vraiment empressée de la Providence à me le fournir.

Nous avions en commun la Neuvaine préparatoire à la fête de N. S. Père, et si vous désirez savoir la grâce particulière que je demandai, je vous dirai que ce fut celle d'apprendre promptement la langue, afin de pouvoir être utile à ces pauvres âmes rachetées toutes du Sang de J.C., et pourtant victimes en si grand nombre de la tyrannie du démon. Nous fêtames la St Ignace fort modestement, je vous en assure; mais nos cœurs s'unissaient aux splendeurs de la Compagnie triomphante, et c'en était assez: car pour la Compagnie militante, en quel lieu du monde ce jour était-il, comme autrefois, un jour d'allégresse publique? ..... *O tempora! O mores!* Je me représentais avec tristesse le Gesu silencieux et sombre, pleurant ses Jésuites exilés, et les enfants de St Ignace repoussés loin de son autel. O mon glorieux Père, est-ce donc ainsi que Jésus vous est propice à Rome dans les malheureux temps où nous vivons? Mais qu'ai-je dit? Est-ce bien au vase d'argile à demander au potier: pourquoi m'as-tu fait ainsi? Et toi, ô homme qui es-tu pour demander à Dieu le *pourquoi* de sa conduite? *O homo tu quis es qui respondeas Deo?* — Pardon, mon Rév. Père, je m'égare, mais l'amour filial en est cause. Revenons cependant.

Le lendemain de la St Ignace, ou plutôt le surlendemain au matin (car le vent contraire le força à revenir sur ses pas), le R. Choné nous disait adieu, et voguait vers la Pointe, me laissant seul avec le F. De Booter, à me tirer d'affaire comme je pourrais en fait de sauvage. Et je vous assure que ce n'était pas une légère pénitence, que de rester ainsi l'espace de six semaines sans pouvoir s'expliquer en cas de besoin; mais au lieu de six semaines, l'épreuve ne devait durer que quelques heures. Vers midi, paraît sur la rivière un canot d'écorce. A cette vue, les deux sauvages qui travaillent à nous faire une maison, courent tout joyeux à sa rencontre; femmes et enfans, tous se portent à l'endroit du débarquement. J'y arrive bientôt moi même, et voilà qu'un bon vieillard s'avance, et: "Bonjour, Monsieur le Curé, me dit-il, en me tendant la main. — Oh! vous parlez donc français? soyez le bien venu, c'est vraiment là une heureuse rencon-

tre.

tre. — Heureuse, oui bienheureuse pour moi, reprend-il; il y a longtemps que nous n'avions pas vu de prêtres, que nous désirions en voir. Mais, grâce à Dieu, voilà nos vœux enfin exaucés, et je mourrai content. Dès que j'ai su qu'il y avait des prêtres ici, je me suis hâté d'y venir passer le reste de mes jours."

Ce brave homme est un métis qui a nom Auger. Privé de sa mère dès le berceau, il fut élevé à Montréal par un de ses oncles. A l'âge de treize ans, il vint trouver son père dans le Haut-Canada, et voilà quarante sept années qu'il use son temps et ses forces au service de la Compagnie anglaise des Pelleteries. Plus d'une fois au milieu des Nations, comme il dit, il a failli être victime d'une flèche ou d'une viande empoisonnée. Et pour prix de tant de fatigues, de sacrifices et de dangers, qu'a-t-il reçu? Quelque étoffe, quelqu'habit de mauvaise qualité; car ces messieurs ne paient jamais en monnaie de bon aloi, mais bien en marchandise de peu de valeur. Ce n'est pas tout: on fait accroire à ces pauvres gens qu'ils ne sont pas libres de se retirer, même après leur engagement expiré, ou bien on leur persuade qu'ailleurs on meurt de faim, en sorte qu'ils doivent encore s'estimer fort heureux du sort qu'ils ont en partage. De temps à autre quelques uns cessent d'être la dupe de ces indignes menées, mais on ne conçoit pas comment, après l'expérience d'autrui, un si grand nombre s'y laissent encore prendre. On n'en voit d'autre raison que l'ignorance simplicité de la plupart de ces braves gens. Ajoutez à cela, que le seul moyen, je ne dirai pas praticable, mais pratiqué, de faire la traite des pelleteries, c'est d'enivrer les sauvages pour les engager à vendre leurs peaux: et vous aurez quelque idée, peut-être, de ce que coûtent de crimes et d'outrages à l'humanité, ces riches fourrures dont le luxe, bien plus encore que la nécessité, a fait une branche de commerce si lucrative et si étendue. — Quoiqu'il en soit, notre bon Israélite en est dehors; il s'est approché des sacrements avec sa femme, et plus d'une fois déjà il a répété le Nunc dimittis.

Que vos prières fassent de moi un bon missionnaire et nous envoient du renfort; les miennes tâcheront de vous attirer vers nous.

Tout à vous en N.S.

N. Frémiot, S.J.

49e Lettre

Le P. Kanipaux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au Rév. P. Provincial, à Paris.

Ste Croix, île Manitouline, 29 juillet 1847.

Mon Révérend Père,

P. C.

Rappelé par l'obéissance à l'île Manitouline, je suis parti du Sault Ste Marie sur un bateau à vapeur avec le ministre épiscopalien de Manitouaning. Quoique de doctrine opposée, nous avons causé ensemble comme des amis. Le P. Choné était encore à Ste Croix lorsque j'y arrivai; il n'est parti pour sa nouvelle mission de Pigeon-River, qu'après m'avoir donné le temps de visiter les sauvages du lac Nipissing. Depuis l'année dernière ces bons néophytes, se sont assez bien soutenus du moins pour la plupart. Ceux à qui il était arrivé de succomber encore à la tentation si terrible de s'enivrer, tout en partageant la joie expansive des autres à mon retour, étaient cependant honteux et fort embarrassés de leur personne. A mes exhortations ils reprirent courage et confiance; ils promirent tous de ne plus s'enivrer, et pour preuve de leur sincérité, ils en prirent l'engagement en présence des autres sauvages, les conjurant de les retirer de l'occasion s'ils les voyaient si exposer de nouveau. L'un de ces bons néophytes eut la douce satisfaction de me dire que depuis l'année dernière qu'il avait communié, il n'avait pas avalé une seule goutte d'eau de feu. "Père, me disait-il, j'ai eu bien souvent l'occasion de boire, de danser et de me venger; mais je me suis toujours souvenu que tu m'avais fait communier, et j'ai constamment dit: non, je ne le ferai pas." Je n'ai passé que quinze jours à Nipissing, mais l'assiduité des sauvages à venir entendre les instructions leur a rendu ce peu de temps très profitable. Quelques uns ne se contentant pas des exercices publiques, venaient me demander de les instruire en particulier; et l'un de ceux que j'avais baptisés l'année dernière venait tous les matins réciter sa prière devant moi; il épiait pour cela le moment où j'ouvrais la porte de ma petite maison, et sans autre préambule il entrait, se mettait à genoux, commençait sa prière, me demandant de l'aider à la bien dire.

Je ne vous parle pas, mon Rév. Père, des difficultés inhérentes à ces sortes de voyages: vous savez à quels ennemis nous avons affaire; ils diffèrent avec les saisons. En été, ce sont les maringouins et les brulots qui se chargent d'exercer la patience du voyageur, et plus d'une fois ils m'ont mis à même de rendre

dre bon témoignage du dévouement avec lequel ils remplissent leur office. Nous en avons trouvé par milliers dans les bois et sur les rivières. Mais ce qui compense infiniment ces incidents dont nos excursions sont souvent marquées, c'est l'insigne faveur que nous permettent les beaux jours d'été, de pouvoir célébrer la Ste Messe au milieu même de nos campements; cette fois je l'ai dite sur les bords du lac. Les trois sauvages qui m'accompagnaient, s'en retournant chez eux, —— ont rapporté une croix qu'ils ont plantée à l'endroit même où fut dressé l'autel, et ont dit que ce lieu s'appellerait désormais l'Ile de la Messe.

A mon retour de Nipissing, j'allai visiter la peuplade de Wikouémikousing. Il y a là avec les catholiques, quatre ou cinq familles d'infidèles et une famille de la secte épiscopalienne. Depuis longtemps la grâce poursuivait ces derniers qui, enlacés dans les filets de l'erreur, ne demandaient qu'à être instruits pour en sortir. Déjà une fille de la maison ayant été malade et s'étant crue près de mourir s'était fait baptiser par le chef de la peuplade; et dès mon arrivée le père, la mère et les enfants déclarèrent tous vouloir être catholiques. Ils furent assidus à toutes les instructions publiques, et de plus j'allai tous les jours les instruire en particulier. Dans ces visites ils me racontaient les moyens dont Dieu s'était servi pour les disposer à entrer dans la voie de la vérité. D'abord la bonne vieille grand'mère me disait que la mère de sa bisaïeule avait été catholique; qu'elle même ne s'était faite protestante, que parcequ'elle avait cru que la religion des anglais était la Prière qui conduit au ciel. Le chef de la famille avait aussi ses histoires qu'il me racontait: "J'étais encore jeune, me disait-il, et déjà méchant, lorsque dans un songe je fus conduit en enfer par un français. Nous descendîmes énormément bas tous les deux par un chemin rapide et glissant et avec la vitesse du vent. Arrivé dans cet immense souterrain, je vis des espèces de maisons toutes remplies de feu. Celui qui me conduisait me fit voir des sauvages homicides et d'autres moins criminels; les premiers brulaient horriblement, les seconds n'étaient pas autant tourmentés. Enfin, quand j'eus bien tout considéré, je fus ramené au lieu d'où j'étais parti. Cette leçon qui me fut donnée, ne m'est jamais sorti de l'esprit. Mais ce n'est pas tout: bien longtemps après ce songe, je tombai grièvement malade, je me crus mort. Mon âme s'en allait en haut avec un désir extrême de voir Dieu qui me semblait être tout proche de moi. Pendant que je montais ainsi, je vis que mon corps était emporté bien loin, qu'il passait devant une Eglise, mais sans pouvoir y entrer,

ter, parceque deux hommes qui étaient de chaque côté du chemin, barraient le passage qui y conduit, en agitant une corde que chacun tenait par une extrémité. Cependant j'arrivais déjà au lieu qu'habite le Grand-Esprit, lorsque je fus tout à coup arrêté, sans pouvoir passer outre, quelqu'effort que je fisse. En même temps je vis suspendu devant moi par des chaînettes un objet superbe, d'un travail admirable, jaune comme de l'or et troué par le haut: c'était comme cette petite boîte dans laquelle vous faites de la fumée pendant vos offices à l'Eglise. Je regardai cela longtemps et puis je me réveillai. J'ai souvent cherché à savoir ce que signifiait cette vision, je l'ai même racontée au Capitaine des anglais à Manitouaning, mais il ne m'a rien répondu qui m'ait contenté: Toi, qu'est-ce que tu penses de cela?"— "Je lui dis, écoute: je ne sais pas précisément ce que Dieu a voulu te dire par là; mais voilà ce que ce songe pourrait signifier. Tu étais protestant au moment où tu croyais mourir, ton corps a été empêché d'entrer dans la belle Eglise de J.C; il n'en pouvait être autrement puisque tu ne lui avais pas été uni pendant la vie: ton âme ne pouvait non plus entrer dans le ciel. On t'a montré un encensoir: tu sais que les protestants ne s'en servent pas dans leurs prières: c'était donc pour te dire qu'il fallait entrer dans la religion catholique, dans l'Eglise où l'on se sert de l'encensoir." En entendant ces explications voilà toute la famille de s'écrier: ah! c'est cela! c'est cela! ils étaient ravis de mon interprétation. La femme me raconta aussi que, dans les premières années de son mariage, lorsqu'elle n'avait jamais encore entendu parler de la Prière, elle tomba dangereusement malade. Dans cet état elle eut un songe; il lui semblait qu'elle rendait le dernier soupir et que son âme dégagée du corps s'en allait en haut, contente d'aller vers le Grand-Esprit. Mais arrivée à un beau passage, elle fut arrêtée par deux hommes qui étaient habillés, non pas, dit elle, comme les ministres protestants, mais comme toi, ils avaient de longues robes-noires. Ils me dirent: tu ne peux pas entrer ici; regarde en bas, vois ton mari; il est bien dans la peine: retourne vers lui, car tu es guérie. Et au même instant elle se réveilla parfaitement guérie. Elle appelle de suite son mari, lui fait part de ce qu'elle a vue, et la conclusion de celui-ci est que probablement un jour elle prendra la Prière.— Trouvant donc ces braves gens si bien disposés et on ne peut plus désireux de recevoir le baptême, je le leur administrai sous condition, le 16 juillet, jour de N.D. du Carmel. Il y avait neuf adultes dans cette famille, et ils entrèrent tous en même temps dans le sein de l'Eglise.

De Nipissing je me rendis à la Grande-baie pour y voir les sauvages

vages catholiques et les canadiens qui s'y trouvent. Ils m'accueillirent tous avec de grandes démonstrations de joie et de contentement. Le Chef catholique vint me dire qu'un méthodiste, qui était malade, désirait me voir : j'y allai donc et je trouvai un jeune homme dont la maladie ne me parut pas dangereuse. Cependt le père en était grandement préoccupé ; il me dit même : je consentirais volontiers à ce que tu le baptises, si ton baptême pouvait le guérir. - Je lui répondis qu'une telle guérison était un miracle ; que cela arrivait souvent dans la religion catholique, mais que N.S.J.C. n'avait pas promis de faire toujours de pareilles grâces. Toute la famille et beaucoup d'autres méthodistes, qui étaient venus par curiosité, m'écoutaient avec grande attention. Je les engageai à venir entendre les instructions, et le père du malade me promit qu'il s'y rendrait. Cependant le lendemain après midi, tous les chefs de famille furent convoqués pour tenir conseil sur ce qu'il fallait faire. Quelques uns se plaignirent de ce que j'entrais dans les maisons des méthodistes, de ce que j'enseignais ma religion par les rues : pourquoi ne se contente-t-il pas, disaient-ils, de prêcher chez les catholiques ? Je n'appris la chose que le soir ; je les savais réunis sans connaître le sujet de leur conseil. Le jour suivant je sortis comme à l'ordinaire, et, ayant rencontré plusieurs méthodistes, je leur demandai en riant s'ils avaient encore peur. - "Si votre religion est solidement établie, leur dis-je, qu'avez-vous à craindre ? Est ce qu'elle ne pourra pas se soutenir en face de celle de Jésus-Christ ? Il s'est agi hier dans votre conseil de m'empêcher d'enseigne ma religion. Mais ne lisez-vous pas dans la bible, que J.C. a dit à ses Envoyés : *Allez, prêchez toutes les nations*. Est-ce que les Apôtres n'ont pas prêché aux païens, aussi bien qu'aux Juifs : vouloir nous empêcher de prêcher, nous autres prêtres catholiques, c'est impossible. Notre Seigneur nous ordonne de prêcher à tous les hommes, quels qu'ils soient, ainsi je prêcherai chez les catholiques, je prêcherai dans les maisons, sur les chemins, je prêcherai partout. On pourra m'arrêter, me mettre en prison : eh bien, je prêcherai en prison." Ils se mirent à rire en m'entendant parler de la sorte. Enfin je leur dis : "je vais partir, mais je reviendrai encore vous annoncer la parole de Dieu : puissiez-vous connaître la vraie religion ! car vous l'embrasseriez et vous seriez heureux en la pratiquant." Toutefois, ni le malade ni son père ne vinrent aux instructions comme ils me l'avaient promis ; ils avaient été effrayés par les clameurs du conseil. Des pauvres sauvages méthodistes sont tout-à-fait à plaindre : ils sont devenus les sujets torturés de Satan, comme l'histoire le dit des dévots du

diacre

diacre Paris. Dans leurs assemblées ce sont les mêmes contorsions, les mêmes convulsions; ils sont parfois effrayants.

Je suis avec une filiale affection, etc.

J. Lanipaux, S.J.

50e Lettre.

Le P. Cellier, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Bas-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Montréal, 7 août 1848.

Mon Révérend Père,

P.C.

Nos établissements dans la Mission du Canada-Est sont, comme par le passé, le Noviciat de Montréal et le presbytère de La Prairie. Le terrain que nous avons acheté au centre de la ville, pour y bâtir un collège, n'est encore qu'un emplacement stérile, couvert de matériaux, qui attendent depuis longtems la main de l'ouvrier. Malgré la monotonie qui s'attache à l'administration d'une paroisse et aux différentes œuvres qui y sont établies et se perpétuent dans l'ombre, La Prairie offre pourtant cette année quelques détails qui ne sont peut être pas dépourvus d'intérêt.

Le P. Sachè s'y occupe d'une manière très active de la bonne tenue des écoles, et ses efforts sont couronnés d'un plein succès. Au village les garçons ont une école française tenue par un jeune canadien marié, et une école anglaise tenue par un jeune irlandais également marié. Toutes les filles vont au couvent des Sœurs de la Congrégation, comme pensionnaires ou comme externes. Les huit écoles mixtes de la campagne, éparses dans les concessions, sont confiées les unes à des instituteurs vertueux, les autres à des institutrices pleines de piété et de zèle. Le P. Sachè visite régulièrement toutes ces institutions; il examine, il stimule, il récompense les maîtres, les maîtresses, les élèves; l'émulation s'établit, et tout prospère à la grande satisfaction des parents. Mais l'école anglaise du village surtout est très remarquable. Elevée au rang d'*école modèle*, et rétribuée à ce titre par le gouvernement, elle donne aux familles, aux collèges, aux métiers, au commerce, des élèves parfaits dans leur spécialité. Sa supériorité est tellement reconnue, que deux ministres protestants tentèrent en vain d'ouvrir eux mêmes des écoles; les enfants de leur communion n'ont point voulu quitter

ter les écoles catholiques. L'élan donné à cette œuvre est une source intarissable de bénédictions pour l'enfance et pour la jeunesse. La Prairie voit éclore des vocations pour l'état ecclésiastique et envoie des postulantes à toutes les communautés religieuses; la congrégation des filles s'alimente et se maintient dans la ferveur; les mœurs de la jeunesse sont plus chrétiennes, souvent même exemplaires; les sacrements sont en honneur; les lectures édifiantes se répandent dans les familles et la paroisse peut dire avec vérité de la bonne éducation qu'on donne à ses enfants: *venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius.*

Comme la régénération des enfants ne peut point s'effectuer d'une manière durable sans le concours des chefs de famille et surtout des mères, on pensa naturellement qu'il fallait travailler les parents eux mêmes. Ce fut sous l'inspiration de ce principe que le P. Sachè commença cet hiver à mettre à exécution ce projet formé depuis longtemps, celui d'aller évangéliser à domicile les habitants de la campagne. Au prône du Dimanche, on annonçait que tel jour, à telle heure, le Père irait à telle maison, dans tel hameau ou concession, et qu'il invitait et priait toutes les mères de famille de se trouver au rendez-vous. Au jour et à l'heure marquée, toutes ces bonnes mères de familles étaient réunies pour entendre le Père qui, dans une allocution familière et pratique, leur expliquait les devoirs de leur état, et les encourageoit dans l'exercice des vertus chrétiennes. Toutes écoutaient avec une avidité et une docilité au delà de tout éloge, et la parole du missionnaire portait partout des fruits abondants de bénédiction.

Il est à la Prairie une autre œuvre qui se consolide et s'agrandit par les soins du P. Maingnyz; je veux parler de l'établissement des sœurs de la charité dans une maison dite *La Providence*. Ces Sœurs et les Dames qui leur sont associées pour concourir avec elles aux œuvres publiques et secrètes de charité, ont rendu cette année d'immenses services à la paroisse; leur bienfaisance s'est élevée aux proportions de la misère qui fut très grande. Rien ne manqua aux pauvres, ni aux malades; tous furent visités et secourus. On compte soixante-onze familles à qui on a fourni le pain et le bois que réclamait leur indigence; dix-huit familles ont reçu le potage tous les jours pendant quatre mois; quarante repas ont été servis à des étrangers nécessiteux, ou à des personnes venues de loin pour parler aux missionnaires et mettre ordre aux affaires de leur conscience, et vingt quatre enfans ont reçu le dîner pendant tout le temps des catéchismes.

Permettez-moi,

Permettez-moi, mon Révérend Père, de vous citer un modèle de charité parmi plusieurs que nous avons sous les yeux. La Prairie admire et vénère depuis longtems une bonne vieille femme, aussi remarquable par ses hautes vertus que par son extrême pauvreté. La famille assez nombreuse que la Providence a donnée à cette mère vertueuse n'a été élevée qu'à force de fatigues, d'industries et d'économies, et avec l'aide de la charité publique. Seule pendant de longues années à la tête d'une maison nombreuse et sans ressources, cette femme forte supporta avec patience un mari infirme qui vit encore. Avec les vieux vêtements que lui donnait l'opulence elle habilla toujours proprement tous ses enfants: elle leur procura une éducation soignée qui les conduisit à des professions honorables, quelques uns même au sanctuaire et au cloître. La voix du peuple n'appelle point cette famille autrement que la famille de bénédiction. Or, cette femme vertueuse, aussi accoutumée à faire des aumônes qu'à en recevoir, s'enrôla, dès le principe, dans la société des dames de charité. Si je ne puis pas faire d'aumônes par moi-même, disait-elle, je pourrai au moins en demander et en distribuer; je connais les bons et les mauvais pauvres; je puis dire aux femmes de ménage imparfaites comment elles doivent agir avec leurs maris, comment il faut gouverner les enfants: j'aurai l'occasion de catéchiser, de visiter les malades, de prévenir et de faire cesser bien des désordres. De si nobles vues n'étaient point des idées vaines. J'ai vu moi même à l'œuvre pendant plusieurs années cette héroïne de la charité: elle fit tout ce qu'elle promettait, et plus encore. Dieu soit loué, me disait-elle vers la fin du carême dernier, c'est la Providence qui m'a donné ce manteau que vous voyez sur mes épaules; mais j'ai eu la consolation d'habiller de mes mains pendant cet hiver trente six orphelins, outre la petite Irlandaise que je garde à la maison, et j'ai encore de jolies petites provisions pour en habiller d'autres pendant l'été."

Vous me demanderez peut être, mon Rév. Père, quel est le trésor où va puiser la société de charité de la Prairie pour subvenir pendant des mois entiers, pendant des années, à tant de nécessiteux? Il n'y a pas d'autre trésor que celui de l'aimable et inépuisable Providence, que les Sœurs et les Dames savent exploiter avec un talent et une industrie qui les honorent. Outre les dons particuliers et les aumônes isolées qu'elles reçoivent, tantôt elles recourent aux fabriciens de la paroisse, ou aux agents du chemin de fer, pour avoir les parties brisées qui restent après les comptes ronds ou les dividendes; tantôt elles mettent en quête leurs conseillères, disséminées partout afin de recueillir des denrées, des habits, du linge,

de

de l'argent, cet. Mais leur industrie la plus fructueuse, ce sont les bazars et les loteries. Tous les jeudis les Dames de charité et les Demoiselles agrégées à l'œuvre se réunissent à la maison de Providence pour y faire des ouvrages de couture ou de broderies; puis elles achètent dans les magasins divers autres objets. L'exposition de ces différents articles dans une salle, et quelques tables avec des rafraichissements dans une autre contiguë, voilà ce qu'on appelle ici *bazar*. Au jour annoncé par la presse anglaise et française, le bazar s'ouvre, les Dames et les Demoiselles de la société se partagent les tables, elles y président et vendent les objets exposés. Les promeneurs de la ville se mêlent à la population de la Prairie, et, pendant que la mère achète - des friandises pour ses petits enfants, l'officier paie largement une fantaisie. La musique militaire donne de temps en temps et gratuitement, des concerts; et il n'est point d'amateur qui ne finisse par devenir chaland. La merveille et la richesse du bazar de cet hiver étaient deux jolis petits ouvrages un peu grotesques, que j'appellerais volontiers des *mécaniques suisses*. C'est un travail fait au couteau, et le fruit des soirées d'hiver de deux jeunes frères du village, qui ne sont pas moins distingués par leur piété exemplaire que par leur industrie. La première de ces mécaniques est une Eglise, dont les murs en verre laissent contempler à loisir la multitude du peuple et un assortiment liturgique au grand complet. La seconde est une noce, une noce honnête et frétillante, avec accompagnement de musique. De pareilles raretés sont un grand coup de fortune pour les Dames de charité, car ces chefs-d'œuvres rustiques sont exposés dans une pièce réservée, et, pour les voir, il faut payer 15 sous d'abord, puis dix, puis cinq, puis un sou au moins. Après les deux jours de bazar, tous les articles qui n'ont point été vendus sont mis à la loterie, et ainsi, pendant que le public fait l'aumône comme par forme d'amusement, la caisse des pauvres se remplit deux fois par an, et donne à la société de charité les moyens de soulager au moins les plus grandes infortunes.

Au mois d'octobre dernier je fus chargé avec le R. Pchianski et un prêtre Irlandais, du soin spirituel des Scheds, où était renfermé le reste des malades atteints du typhus. Je trouvai alors dans les scheds récemment construits environ quatorze cents personnes malades, et dans les anciens près de quatre cents enfants, orphelins et autres, dont une centaine environ étaient souffrants. On comptait à cette époque, quarante à cinquante décès par jour. Voici mon Rév. Père, en quoi consistait notre ministère dans les scheds. Nous visitions les malades le matin après déjeûner, jamais à jeûn, nous les visitions encore l'après midi, vers le soir, en sorte que

nous

nous étions rarement dérangés pendant la nuit. Après avoir passé deux ou trois heures dans les scheds, il fallait sortir, interrompre l'ouvrage, prendre un peu de nourriture et de repos: l'excès de la fatigue et l'air contagieux exigeaient cette interruption. Tous les jours nous disions la messe, à laquelle les malades pouvaient assister, les dimanches nous faisions une petite instruction après l'Evangile, et dans la soirée nous récitions le chapelet, ou nous faisions le chemin de la croix; quelquefois aussi nous donnions le salut avec le St Ciboire. Tous les convalescents, les infirmiers et les infirmières se confessaient et communiaient régulièrement. Une des Sœurs chargées du soin des malades faisait le catéchisme à la chapelle attenante aux salles. Nous admîmes successivement à la première communion tous les orphelins des deux sexes, sans parler de beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, et même de personnes mariées qui s'approchèrent ici pour la première fois de la Sainte Table. Jamais nous n'avons rencontré personne qui refusât les secours de la religion.

L'inondation périodique d'hiver, quand le fleuve est sur le point de prendre, fut, pour nos scheds, une époque de calamité et d'épouvante. L'enceinte où ils sont bâtis se trouva d'abord transformée en île, bientôt l'eau pénètre dans tous les alentours, elle monte, elle se précipite avec furie de toutes parts, elle envahit la cuisine, tous les offices, les scheds eux mêmes. Les hommes de service sont dans l'eau jusqu'aux genoux, ils faut transporter les malades, les moribonds, menacés d'être submergés. Le fracas épouvantable des glaces pendant les ténèbres de la nuit grandit le danger dans l'imagination d'un peuple qui n'était pas accoutumé à ce spectacle: les énormes glaçons qui s'élancent sur le rivage sapent une forge, couvrent un bâtiment à chaux, renversent une cuisine, ébranlent la maison des hommes de police et menacent de la renverser sur l'habitation des sœurs. Il est aisé de se figurer l'effroi des pauvres malades. Mais comment voler à leur secours? On ne peut aborder que d'un seul côté et à travers champs. Quelques uns se hasardent à passer à cheval, et les autres en canot, je fus du nombre de ces derniers. Impossible de dire avec quels témoignages d'affection, avec quel enthousiasme je fus accueilli! "Nous ne serons pas noyés, n'est-ce pas, mon Père, Mgr qui vient de nous voir, nous l'a dit." Fort heureusement la glace ne tarda pas à se consolider, et les communications furent établies.

Je ne vous dirai pas, mon Rév. Père, combien ces malheureux émigrants irlandais ont eu à souffrir de la part des agents et des employés du gouvernement, lesquels semblent prendre à tâche de tourmenter ces infortunés et de poursuivre sur

eux

eux jusqu'aux dernières limites leur œuvre de persécution religieuse, de pillage et d'inhumanité. Les faits nombreux que je pourrais citer et dont j'ai été le témoin oculaire m'entraîneraient trop loin. Je dirai seulement qu'au milieu de si longues et de si cruelles souffrances j'ai vu ce peuple de martyrs pleurer, prier, pousser de profonds soupirs, se résigner, appeler le prêtre et mourir en paix, souvent avec bonheur. Mais je n'ai pas vu sur sa figure la moindre expression de colère ou de vengeance; je n'ai pas entendu un seul accent de murmure ni contre Dieu, ni contre les hommes. C'est là un prodige d'abrutissement, peut-être, dans quelques individus, mais assurément d'héroïsme dans la très grande majorité.

Pendant son séjour à Montréal, le P. Tchianski fut assez heureux pour former le premier noyau d'une congrégation allemande, très remarquable par sa ferveur et par son zèle. Appelé un jour au Collège par le Professeur de rhétorique pour voir un jeune domestique allemand, il s'y rendit dans un moment où ce jeune homme était absent. Il traversait le parloir en s'en allant, lorsque le portier le montrant du doigt à une femme qui était là, lui dit: en voilà un, parlez-lui. — Que voulez-vous, dit le Père à cette femme, avez-vous quelque malade allemand? — Oh! non, Monsieur; mais nos cœurs sont bien malades, nous voudrions nous confesser. — Venez demain matin à la chapelle des Sœurs grises, vous m'y trouverez. — Le lendemain il trouve un allemand et le confesse. — Mon Père, lui dit-il après sa confession, je suis le mari de la femme qui vous a parlé hier au collège; elle n'est point catholique, mais elle désire ardemment le devenir. — Amenez-la, je l'instruirai. Après trois instructions le Père est attaqué de la fièvre typhoïde, et condamné à six ou sept semaines d'inaction complète. La bonne allemande alors fit vœu de faire brûler à l'Église une bougie en l'honneur de la très Ste Vierge, si Dieu daignait rendre la santé au Père, pour la réconcilier avec l'Église catholique. Le P. Tchianski guérit en effet; elle fut instruite, fit son abjuration, et depuis ce temps elle a tout le zèle d'un apôtre. Ces pieux époux, qui appartiennent à la dernière classe du peuple, se mirent en mouvement et amenèrent au Père tous les allemands catholiques qu'ils purent trouver. Bientôt le nombre de ces braves gens fut assez considérable pour former une petite congrégation. Avec la permission de l'autorité ecclésiastique ils se réunirent tous les dimanches, vers trois heures du soir, dans la chapelle des Sœurs grises. Là ils avaient leurs exercices de piété, une instruction, le chemin de la croix, le chapelet, les confessions. Dans l'espace de trois ou quatre mois il y eut cinq abjurations et le Père concevait les plus grandes espérances, lorsqu'il fut appelé à Fordham au mois de juillet, et obligé de quitter

cet

cet intéressant troupeau vraiment désolé de se trouver sans pasteur. Un jeune novice, le frère Schneider, va leur faire le catéchisme et présider à leurs exercices de piété, en attendant l'effet de leur vœu le plus ardent, le retour de leur apôtre et de leur père.

Je terminerai cette lettre, mon Révérend Père, en reportant vos pensées sur un trait de générosité qui, au milieu des grandes épreuves de la Compagnie, a dû vous consoler. A peine les journaux eurent-ils annoncé la dispersion de nos Pères en Europe, que Mgr. Bourget, Evêque de Montréal, s'empressa d'offrir à notre Supérieur le tribut de sa charité. Vous savez, lui dit-il, mon Père, que je n'ai pas de fonds ici, mais l'association de la propagation de la foi doit m'allouer 8,000 francs à Paris. Ecrivez au R. Père Provincial que je donne cette petite somme pour le passage en Amérique d'une douzaine de Pères. Mon diocèse leur est ouvert, à eux et à tous vos autres religieux qui voudraient venir. Nous sommes pauvres; nous vivrons tous pauvrement, mais en bons frères.

Agréez l'assurance du respectueux dévouement etc.

Rém. Jos. Cellier, S. J.

51e Lettre

Le P. Frémiot Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Nord au Rd. P. Provincial à Paris.

Mission de l'Imm. Conception, rivière aux Gourtes, Lac Supérieur, 11 Août 1848.

Mon Révérend Père,

P. C.

Si nous envisageons les choses comme S. Ignace, il me semble que nous avons tout sujet de nous féliciter sur l'avenir de notre mission. Car, à ce compte, ses gloires futures devront se mesurer aux épreuves de son berceau. Or ces épreuves, mon Révérend Père, Dieu s'est plu, il se plaît encore à nous les ménager. Qu'il en soit béni!

Votre Révérence en est instruite, le premier contre temps, qui ne pouvait manquer d'être la source de beaucoup d'autres, c'est un retard de deux mois. Le second, suite du premier est l'absence des sauvages pendant huit, et du P. Choné pendant six semaines après notre arrivée. Durant ce temps, l'Eglise ne se bâtit point, et c'est à peine si l'on peut agrandir notre cabane. Enfin, voici une troisième épreuve, pire peut être que les deux autres.

Avant-hier soir, le F. De Cooter, qui est bien ce *fortissimus belga* que demandait

dait St François Xavier, mais qui pour faire plus de besogne, oublie parfois les règles de la prudence, se vit étendu, comme pour les premières vêpres de la St Laurent, sinon sur un gril embrasé, du moins sur un lit de douleur. Il équarissait un arbre, à deux ou trois minutes de la maison, avec une de ces grandes haches, si dangereuses dans des mains peu exercées; et il n'avait pas eu la précaution de mettre le bois entre son corps et la hache. Déjà une première fois, un nœud avait fait rejaillir le redoutable instrument du côté de sa jambe; bientôt le même accident se réitère, mais cette fois le coup porte, et le fer pénètre dans le genou à peu près jusqu'à l'os. Le pauvre frère se traîne comme il peut jusqu'au logis, perdant son sang et faisant des efforts extraordinaires pour ne pas tomber en faiblesse. Heureusement j'étais à quelques pas de là, faisant le catéchisme devant l'Eglise, et je pus l'entendre m'appeler. J'accours: mon Père, me dit-il, je crois bien que je me suis donné le coup mortel. Je n'en crus rien; mais il fallait un prompt remède, et je ne le connaissais pas. Je fais signe aux femmes d'appeler un sauvage et un métis qui travaillaient à quatre ou cinq minutes de distance. Ces femmes, à la vue de la plaie, se mettent à pousser les cris les plus lamentables. Cependant je donne du linge au frère qui me demande de l'eau mêlée de sel et vinaigre. Mais déjà nos hommes arrivent tous deux à la fois. *Asvêma, asvêma* (du tabac, du tabac), s'écrie le sauvage, et aussitôt il en pile un rouleau et l'étend sur la plaie. Le remède est violent, mais il est efficace. Hier matin on y en substitua un autre non moins énergique, et ce ne fut que le soir qu'on le remplaça par un autre extrêmement doux. Jusque là ce n'étaient que comme des préludes pour étancher le sang et purifier la plaie. Ce matin seulement, on a appliqué le premier remède directement curatif, qui sera suivi d'une série d'autres semblables, et qui est, je crois, de l'épinette rouge.

Le frère ne dormit que hier, un peu le matin, et presque toute l'après-midi, après avoir souffert, environ deux heures, des douleurs très aigües, occasionnées par son nouveau remède. Maintenant, je crois qu'il n'a plus à redouter de grandes souffrances, mais il n'est pas guéri, et il ne le sera peut être pas avant deux mois; c'est justement l'époque où ses services nous seraient plus nécessaires.

Au commencement, le frère semblait découragé, il n'avait point de confiance en tous ces remèdes: je crois que la douleur entrait pour beaucoup dans cette défiance. Mais enfin, j'ai fini par lui persuader que, pour ces sortes de blessures extérieures, les sauvages sont tout aussi habiles que personne; qu'une expérience fréquente les a instruits, et qu'en particulier, ceux qui lui administrent ces remèdes ont déjà guéri des plaies semblables et même plus dangereuses. Seulement, il est une chose dont personne ne s'avisa sur le moment, ce qui paraît d'autant plus étrange que la plupart de ceux qui étaient présents l'avait

l'avait ou pratiquée ou du moins vu pratiquer: c'était de recoudre aussitôt la plaie. La guérison sera plus lente, mais elle n'en aura pas moins lieu: plusieurs ont l'expérience de cas pareils.

Ainsi, mon Révérend Père, cette petite cabane, qui tour à tour ou tout à la fois, nous servait de chapelle, de cellule, de parloir, de cuisine, de réfectoire et dortoir, elle est encore devenue une triste infirmerie; et voilà deux jours que notre malade me sert la messe de son lit. Moi même qui ne sais rien faire, me voilà mis à l'improviste dans la nécessité de tout faire. Jusqu'ici, n'ayant que moi à nourrir, ma cuisine a été facile, mais quand les deux sauvages qui travaillent à nous bâtir une maison, vont reprendre leurs travaux interrompus par notre accident, il faudra bien que je me fasse aider. Heureusement, il y a une sauvagesse, veuve d'un ancien commis, vieille, mais ingambe, qui s'entend un peu au ménage.

Au milieu de toutes ces vicissitudes de bonne et de mauvaise fortune, quand je vois, au moment où tout semblait désespéré, le remède venir comme de lui même, se placer à côté du mal, mon esprit se reporte involontairement vers les lieux témoins de mon enfance religieuse, et il me semble entendre d'ici quelqu'un que vous connaissez bien, mon Révérend Père, s'écrier, ou plutôt me dire le plus tranquillement du monde: Mon bon Père, il y a une Providence. Plus j'avance, plus je vois donc qu'il faut s'abandonner tout entier, corps et âme, avec une pleine confiance, entre les mains de ce Dieu qui nous châtie en père, et nous éprouve en bienfaiteur.

Je finis en suppliant Votre Révérence de m'obtenir [illegible] de Dieu par ses prières et saints sacrifices tout ce qui me manque pour devenir un bon missionnaire de la Compagnie de Jésus, et pour le présent, la grâce de faire des progrès rapides dans la langue Otchippwée.

M. Freniot, S. J.

52e Lettre

Le P. Choné, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à un Père de la même Compagnie.

La Pointe (lac Supérieur), le 14 7bre 1848.

Mon Révérend Père,

P. C.

Après avoir quitté mon séjour de Ste Croix, dans l'île Manitouline, et avoir conduit mes deux compagnons à notre nouvelle mission de *Pigeon-River*, je suis

venu poser mon camp sur les bords du lac Supérieur, en un lieu nommé *la Pointe*. C'est un petit village de métis, situé dans l'île Ste Magdeleine, la plus grande des douze Apôtres. C'est là que se réunissent les sauvages pour recevoir la contribution annuelle que leur paie le gouvernement. Combien de fois pendant cette réunion, mon cœur s'est-il déchiré à la vue non seulement de ceux qui réclament des secours que notre petit nombre nous empêche de donner; mais surtout en voyant cette multitude d'infidèles qui ne sent pas ses besoins, qui ne les connait même pas. C'est alors que je voudrais être multiple. Aussi bien on voudrait m'avoir partout, parce que je parle assez facilement la langue des Sauteux; mais, n'ayant pas la vertu de me reproduire, je ne puis satisfaire qu'un petit nombre d'exigences. Juger à ce court exposé de quelques unes de nos nécessités, comment j'ai accueilli les paroles de votre lettre du mois de mai. "Si nous quittons la France, me dites-vous, nous donnerez-vous asile dans vos vastes forêts?" — Non seulement un asile, mais de l'ouvrage. Oui, oui, mon Père, venez, nous ne soupirons qu'après des ouvriers qui nous aident à cueillir la moisson. J'ai conçu l'espoir que les troubles qui bouleversent votre Europe nous amèneraient des coopérateurs, que la tempête jetterait quelques naufragés sur nos côtes. Qu'ils ne craignent pas les neiges de nos forêts; elles ne sont pas si froides. Du reste, le feu de la charité que notre mère la Compagnie nous a mis au cœur, saura bien réchauffer ceux qui viendront prendre part à nos travaux. Oh! quand est-ce que nous les serrerons entre nos bras ces chers proscrits de tous les pays du monde? C'est alors que nous et nos sauvages nous nous écrierons, dans un commun concert, gloire, honneur, amour à Dieu, *et dicemus in confessione: opera Domini universa, bona valde.*

Votre venue dans ces parages serait d'autant plus opportune, que l'hérésie nous devance partout. Ses efforts sont absolument stériles, il est vrai, mais elle ne laisse pas que de pervertir les cœurs de nos sauvages. Malgré cette stérilité complète, il est curieux de voir les rapports faits par les ministres au gouvernement. Voici un article traduit littéralement, que je veux mettre en parallèle avec la réalité: *Lac des Sables* "Je visitai, écrit un ministre, je visitai cette station pour la première fois, il y a quelques semaines. Considérant la somme des travaux des missionnaires, je crois que la perspective de faire du bien est tout-à-fait encourageante. Les récoltes sont remarquables par leur beauté. L'école est tenue régulièrement: quoique le missionnaire trouve quelque difficulté à faire réaliser aux sauvages les avantages d'une bonne éducation dans les enfants, aussi bien qu'à les garder constamment à l'école. Je passai le sabbat avec eux, il y avait un nombre respectable de personnes qui écoutait la prédication de l'Evangile; et quelques individus, je crois, sont dévotement pieux. Il se rencontre quelquefois dans la vie du missionnaire des difficultés, des déboires, mais tout cédera nous le croyons

croyons, devant la patience chrétienne et une longue persévérance; et si nous devons juger de l'avenir par le passé, nous avons la confiance que les missionnaires de cette place, n'auront pas leurs pareils dans les efforts qu'ils font pour améliorer la condition de ce peuple sous le rapport physique, intellectuel et moral. – Signé *W. H. Brockway*, surintend.t des missions." Or, j'ai vu plusieurs sauvages du Lac des Sables, j'en ai questionné quelques uns sur la véracité de ce rapport, et leurs réponses négatives à tout ce qu'il contenait, me confirmèrent de plus en plus à sa fausseté. Un jeune homme entr'autres vint un jour chez moi, et après les questions préliminaires, il me dit: on m'a coupé les cheveux l'hiver dernier. – Pourquoi donc? – C'est que je prie maintenant. – Y a-t-il beaucoup de sauvages priants? – Des sauvages! pas un seul; moi et ma femme seulement. Il est vrai qu'un autre sauvage avait pris la prière, lui aussi, l'hiver dernier; mais il l'a tout-à-fait laissée ce printemps. Je suis seul maintenant, et les autres nous tourmentent beaucoup moi et ma femme, pour nous faire abandonner cette prière. – Vous instruit-on? – Non, ou très rarement. – Pourquoi les sauvages ne prennent-ils pas la prière? – Ils la haïssent; ils ont en horreur l'homme prêcheur. – Et pourquoi? Il les traite mal, il leur dit des injures. – Y a-t-il beaucoup de blancs qui prient? – Il n'y a que les commerçants. – Font-ils écouter? Non, point du tout. – J'interrogeai donc aussi les commerçants, et leurs réponses s'accordèrent sur tous les points à celles du sauvage. Un d'eux, à qui je parlai du rapport ci dessus mentionné, me dit qu'il avait fait ses observations au ministre sur la fausseté de son rapport, et que sa réponse fut: "Il faut bien que nous fassions quelque chose pour vivre." Ce que le missionnaire méthodiste dit des récoltes n'a pas plus de vérité: ses succès pour la culture des terres et pour la propagation de la religion sont également nuls. Les champs il est vrai, présentent un assez bel aspect, mais en résultat on n'y a semé que de la folle avoine, qui croit sans la moindre culture, et l'homme n'a que la peine de la recueillir. Au printemps le sauvage jette aussi çà et là quelques pommes de terre auxquelles il ne donne d'autre soin que celui de les ramasser dans la saison.

Il n'est sorte de pièges que l'ennemi du genre-humain ne tende à nos pauvres infidèles pour exercer sur eux son empire; au besoin même il se fera leur esclave pour mieux les tenir dans ses chaînes. Voici un trait qui m'a été raconté par un témoin oculaire, chrétien, et qui prouve combien les pactes diaboliques sont réels dans ces parages. Un chef de poste pour le commerce des pelleteries, avait envoyé de ses gens au loin. L'époque présumée de leur retour étant passée depuis longtemps, sans qu'il en eut reçu aucune nouvelle, il était fort inquiet sur le sort de ses envoyés. Ayant entendu parler d'un sauvage, fameux sorcier, il voulut le consulter. Le sorcier, après s'être fait payer d'avance par le chef

de

de poste, fit dresser sa loge par des canadiens, afin, dit-il, qu'on ne put soupçonner aucune supercherie. Quatre pieux de 14 pieds de longueur et gros à proportion, sont, au moyen d'une bêche, fixés en terre, à la profondeur de deux pieds, et unis fortement ensemble par des liens. L'opération faite, des bras vigoureux essaient de les ébranler; mais à peine remuent-ils sous des efforts réitérés. Des nattes jettées à l'entour forment la cabane qui est ouverte par le haut. Le jongleur se fait lier les pieds, puis les mains sous les genoux, bien serrées; il se fait envelopper d'un voile que l'on attache sur son corps par des ficelles; la tête seule reste découverte. Dans cet état on le porte dans la loge, on lui met le calumet à la bouche. Un canadien avait dit: si c'est une affaire diabolique, j'empêcherai bien le diable de venir. En conséquence, il se tapit dans des feuillages près de la loge, et se mit à réciter dévotement son chapelet; il portait aussi une croix à son cou. Cependant le sorcier, après avoir fumé le calumet, s'était mis à entonner le chant d'invocation; c'est une mélodie sans paroles, mais ces enchantements n'avaient aucun succès. Tout-à-coup il s'écrie: il y a quelqu'un ici tout près, qui a quelque chose, le manitou le craint et n'ose approcher. L'ennemi redoutable fut bientôt découvert, grondé et chassé par le chef du poste. Le chant recommença; bientôt on entendit un bruit comme le souffle d'un animal hors d'haleine. Les grelots suspendus au dessus de la cabane furent balancés et firent entendre leur son confus, puis, à quelque distance de la loge, un bruit assez semblable à celui d'une avalanche, excita un petit frémissement parmi les spectateurs. On alla voir, et on trouva la ligature toute entière, dans la forme qu'elle avait sur le corps du devin, sans qu'un seul nœud fut défait. Les chants continuèrent, puis on commença les interrogations sur le sort des voyageurs. Toutes les réponses furent données dans le plus grand détail et avec une précision parfaite. Durant ce temps, la cabane qui avait commencé à chanceler peu-à-peu, faisait des oscillations d'un demi angle droit. Quand toutes les questions furent terminées, les oscillations cessèrent, comme une pendule arrêtée par une force étrangère. On apprit par les réponses du jongleur que les voyageurs, en descendant un rapide, avaient crevé leur canot d'écorce, qu'ils avaient été obligés de marcher longtemps, et bien loin, avant de trouver de l'écorce pour le radouber. On voulut ensuite savoir, s'ils étaient encore loin, s'ils arriveraient bientôt. Le chant recommença, et avec le chant les oscillations de la cabane, puis les questions et les réponses. Le jour, l'heure de l'arrivée fut fixée, et l'événement a vérifié en tout point la prédiction.

Tel est, mon R. Père, le récit qui m'a été fait par un témoin digne de foi; je le livre à vos réflexions, et vous prie d'agréer l'assurance etc.

J. B. Chouë, S. J.

53e Lettre,

Le P. Kampaux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R. P. Provincial, à Paris.

Ste Croix, île Manitouline, 30 Septembre 1868.

Mon Révérend Père,

P. C.

Vers la fin du mois de juillet dernier, je me suis rendu à Manitouaning où les sauvages étaient réunis en grand nombre pour recevoir les présents d'usage. Cette époque est pour nous un temps de mission dont les effets se font ressentir sur une étendue de plus de 250 lieues; car alors nous voyons réunis dans un seul campement, tous les sauvages fidèles et infidèles, disséminés en d'autre temps sur toute cette grande surface de pays. Ils étaient cette fois près de trois mille. Seul missionnaire au milieu de cette multitude, j'ai pu à peine répondre aux besoins des catholiques qui réclamaient le secours de mon ministère. Pendant la quinzaine que dura la réunion, je fis tous les jours deux instructions; les fidèles y venaient en assez grand nombre, mais les jeux, les visites ou l'indifférence en empêchaient plusieurs d'être exacts à y assister. Quelques infidèles venaient aussi m'écouter en passant; nos exercices religieux étaient pour eux un spectacle qui reparaît tous les ans, et auquel ils ont déjà assisté une ou deux fois sans y prendre intérêt. Cependant j'ai eu la consolation d'en baptiser deux que j'ai trouvés assez instruits et bien préparés. Douze petits enfants ont aussi reçu la même grâce et avec eux un jeune homme et sa sœur, qui ont fait abjuration de l'anglicanisme et que j'ai baptisés sous condition. Les diverses apparitions que j'ai pu faire au milieu du camp, m'ont procuré deux découvertes qui peuvent devenir bien précieuses. Ce sont deux peuplades de sauvages que nous ne connaissions pas encore et qui sont dans le cercle de notre mission. L'une se trouve aux environs de Missi-sagi, et l'autre sur les bords du lac appelé Poisson-blanc. Ces sauvages m'ont paru assez disposés à recevoir la bonne nouvelle de l'Evangile; ils me parlaient tous, hommes, femmes et enfans, avec autant de simplicité et d'aisance que nos chrétiens les plus habitués à voir la robe du missionnaire. Je leur ai promis que, s'il ne survenait pas d'obstacles insurmontables, j'irais les visiter au printemps prochain.

Nous n'avons pas éprouvé de difficulté, cette année, de la part des protestants de Manitouaning; toutes leurs préoccupations étaient concentrées aux apprêts d'une visite que devait leur faire l'Evêque épiscopalien. Mais de crainte que l'enthousiasme des sauvages ne leur fit défaut dans une telle circonstance, ils crurent pouvoir se servir d'une petite supercherie qui, sans leur faire honneur, leur a réussi quelque peu. Ils firent

courir

courir le bruit que le Gouverneur Général ou l'un de ses Ministres devait venir haranguer la multitude. Quelques bons sauvages, peu habitués aux détours de ces Messieurs donnèrent dans le piège, et, dès qu'ils aperçurent le bateau à vapeur, ils coururent à leurs fusils et vinrent se ranger sur le rivage pour faire une réception honorable au noble visiteur. Après quelques instants d'attente apparaît sur le pont un personnage d'une corpulence assez remarquable. C'est sans doute lui, dit-on de toutes parts, et aussitôt l'air retentit d'une explosion de coups de fusils, laquelle est suivie d'une seconde, d'une troisième, et même d'une quatrième, mais moins bruyante. Quelques uns, reconnaissant le Bishop Anglican, avaient averti de la méprise leurs compagnons qui, honteux d'avoir été trompés, se retirèrent au plus vite, ménageant leur poudre pour une meilleure occasion. Deux jours après cette réception, le Bishop réunit son petit troupeau dans la nouvelle église dont la construction n'est pas encore entièrement achevée, et, après avoir donné la confirmation à quelques protestants et le baptême à un petit garçon de 8 à 9 ans, il se retira.

Le temps des présents étant passé, les sauvages reprirent le chemin de leurs forêts, et moi je continuai avec le P. Callaghan, le cours de mes visites dans les postes qui environnent l'île Manitouline. Ce bon frère était fort content d'être en course de missionnaire, il maniait fortement la rame et était tout surpris de se trouver déjà si bon pilote. Mais les épreuves ne tardèrent pas à survenir, un vent contraire nous retint pendant trois jours sur les rochers d'une petite île, et, au bout de ce temps, ce ne fut qu'en ramant tous les deux de toutes nos forces que nous pûmes continuer notre navigation. Cependant, le soir arrivé, la fatigue s'oubliait; le frère Callaghan saisissait sa hache, abattait des arbres et faisait un bon feu qui durait jusqu'au jour. Nous arrivâmes d'abord à un village situé à 10 lieues de Ste Croix et appelé Mitchikiouetinong. Bien que ce village n'ait que dix huit mois d'existence, il compte déjà 96 habitans. Il doit sa fondation à une famille de Ste Croix qui, après quelques disgraces, est venue se fixer là, la première. Toutefois, elle ne voulut prendre possession de cette terre qu'au nom de la religion; ce fut sous ses auspices qu'elle commença ses premiers essais. Ses soins les plus empressés furent d'élever à Dieu une chapelle en écorce. Elle n'est que provisoire, disent-ils; lorsque nos terres seront défrichées et nos champs ensemencés, nous bâtirons une Eglise d'abord, puis des maisons. Ils ont également eu l'attention de construire un presbytère qui sert d'école quand le missionnaire n'y est pas; un jeune sauvage, élève du P. Chonez, fait les fonctions de maître d'école et de catéchiste. Cette petite peuplade, qui est toute catholique, va très bien et donne de grandes espérances; elle a choisi une heureuse position, les terres sont excellentes et d'une grande étendue.

De là nous nous rendîmes à Chichigouaning situé à 20 lieues plus loin. Le nombre

nombre des catholiques est de 79, mais plusieurs d'entre eux ne sont [illegible] moins que fervens; ils sont sujets à l'ivrognerie et à la paresse et aiment beaucoup mieux aller chaque jour le long des rivières pêcher leur subsistance que de travailler dans une réserve fixe. Cependant depuis l'hiver dernier, que le R. Choné leur donna une semonce assez vive, ils se sont mis au travail; déjà les forêts d'alentour ont été défrichées; les rechûtes dans l'ivresse ont été moins fréquentes et suivies d'un repentir qui les a tenus humiliés jusqu'à mon arrivée. Je me suis appliqué à les prémunir contre les occasions dangereuses. Un de ceux qui étaient tombés, ma prié de mettre par écrit sa promesse de ne plus boire de liqueur enivrante.

De Chichigouaning nous revînmes directement à Ste Croix où le R. Nicolas Point attendait le F. Callaghan pour continuer avec lui l'agrandissement de la petite chapelle qui doit nous servir jusqu'à la construction d'une nouvelle Eglise. Je repartis quelques jours après, ayant pour compagnon un jeune métis de 14 ans qui parle le sauvage, l'anglais et le français. Un événement malheureux me fit hâter ce voyage. Nous étions à l'époque où les tempêtes sur le lac sont très fréquentes. Une lettre d'un protestant du fort de la Cloche m'apprenait qu'un canot chargé de vivres et monté par huit personnes venait de couler à fond. Les deux hommes qui conduisaient la barque avaient pu sauver une femme avec ses trois petits enfants, mais deux jeunes personnes étaient restées au fond de l'eau. On me priait donc d'aller voir la mère qui était malade et consoler cette famille affligée. Ayant su les noms des victimes j'eus une vraie peine de l'accident, mais en même temps je fus consolé du choix que Dieu avait fait. Plusieurs fois j'avais vu ces jeunes filles à Manitouaning; je les avais instruites et admises aux sacrements; il n'y avait que deux mois qu'elles étaient venues à Ste Croix pour se confesser et faire la Ste communion. Je pense qu'elles n'avaient jamais commis une faute grave dans toute leur vie; leur mère les avait élevées avec tous les soins d'une femme bien chrétienne. Quand j'arrivai au fort de la Cloche qui est situé à 12 lieues de Manitouline, tous les sauvages étaient absents; je n'y trouvai que cinq hommes et deux femmes catholiques qui s'approchèrent des sacrements. Le protestant qui m'avait appelé me reçut avec toute la délicatesse que l'on peut attendre d'un homme bien élevé; il m'indiqua les mois de mai et d'août comme l'époque où je trouverais tous les sauvages réunis. Il me fit aussi connaître deux autres peuplades qui sont sur le bord du lac, du côté anglais, vers le nord-ouest. J'allai dans la première qui est à 5 lieues plus loin que le fort de la Cloche: le village s'appelle Kichtimanitigong et est habité par 60 sauvages, presque tous infidèles; mais les hommes étant aussi absents à cette époque, je ne m'y arrêtai pas. Nous avons aujourd'hui, sur une ligne de 90 lieues en suivant les bords du lac, 21 postes connus dont l'île Manitouline est le centre. Nous venions de distribuer notre temps de manière à visiter chacune de ces peuplades une ou deux fois l'année; bientôt, mon R. Père, nous vous enver-

rons

rons la carte géographique de cette mission avec les époques de nos voyages. La pensée quelle vous suggèrera, sera sans doute, qu'un troisième missionnaire dans cette île nous serait bien nécessaire. Puisse N. S. vous donner les moyens de l'accomplir! Ce serait le salut de bien des ames.

Nous nous recommandons instamment à vos prières et saints sacrifices.

Joseph Hanipaux, P. J.

54e Lettre

Le F. Veroneau, Coadjuteur temporel de la Cie de Jésus, aux FF. Coadjuteurs de St Acheul.

Ste Croix, île Manitouline, 9 octobre 1848.

Mes bien chers frères en Jésus-Christ,

J'ai souvent pensé que je vous ferais grand plaisir, si de ce pays lointain je vous envoyais une lettre qui fit passer, jusqu'à vous, un peu de l'air que nous respirons ici. Cependant, comme vous voyez, ma pensée et le désir qui l'accompagnait ont été souvent, depuis plus de deux ans que je suis en Amérique, comme ces désirs en songe dont parle Rodriguez dans son traité de la Perfection Xne. Pourtant, me suis-je dit un jour, il faut en finir: voici une belle occasion, je vais en profiter. Mais, nouvel embarras; ma mère, elle aussi, a été mise au même régime que vous; j'ai donc deux lettres à écrire pour satisfaire à toutes mes obligations: par où commencer? et comment finir? Enfin, je me suis résolu à faire d'une pierre deux coups, et de vous envoyer tout simplement la lettre que j'écris à ma mère. La voici:

Jusqu'ici, ma bien chère mère, je n'ai pas lieu de me repentir du choix de ma sainte vocation. Je suis bien loin de vous, il est vrai, et je travaille beaucoup tous les jours; mais ce travail et cette absence, quoiqu'il en coûte à la nature, je les aime parcequ'ils glorifient Dieu. Voulez-vous savoir où je suis et ce que je fais? Je fais à peu près tous les métiers; je suis jardinier, forgeron, armurier, maréchal, menuisier, bucheron etc, et surtout cuisinier; mais un cuisinier, qui a besoin de savoir tout cela pour faire bouillir la marmite des pauvres Pères. Que je suis heureux, quand ils reviennent de leurs excursions lointaines d'avoir à leur offrir avec bon feu et bon visage, un bon plat de patates, de citrouille ou de navets; oh! alors, comme je suis content! A propos de citrouilles et de navets, j'ai pesé ces jours derniers, deux individus de cette espèce qui sont venus dans notre jardin: devinez combien ils pesaient chacun? La citrouille pesait cinquante livres, bon poids, le navet quatorze livres et demi; mais aussi je les avais semés dans une bonne terre vierge qui nous produit ces beaux fruits sans engrais. Avec de pareilles ressources, vous voyez que nous ne sommes pas si malheureux que vous pouviez le croire. Maintenant pour le lieu que j'habite, je dirais presque qu'il est situé aux antipodes de nos marais de la Vendée, c'est dans une île, la Reine du grand lac américain, dont les eaux ont été bien des fois sillonnés par les barques des premiers Apôtres de l'Amérique, et même rougis de leur sang. Tout près d'ici ont

été

été martyrisés le P. Lallemant et le P. de Brébeuf; nous avons à la maison un bâton qui a été coupé sur leur tombe par le P. Charelle. Hélas! ce bon Père, lui aussi, il est mort au milieu de ses courses apostoliques; il n'a pas enduré le martyre, si ce n'est celui du zèle qui le dévorait, mais Notre Seigneur qui permet toute chose a voulu que, jusqu'à son dernier soupir, de bonnes âmes aient été aux petits soins pour lui. Voici comment s'appelle notre île: c'est la grande Manitouline, et le nom de notre réduction est Ste Croix. Si vous voulez que je vous parle Chippewais, ou sauvage, je vous dirai qu'elle s'appelle Wikwemikong: vous comprenez, n'est-ce pas; cela signifie baie du Castor, parce que, avant l'arrivée des Européens, ces quadrupèdes y faisaient leur séjour; aujourd'hui pour les trouver, il faut aller les chercher hors de l'île. Vous savez que c'est la beauté de leur fourrure, qui donne aux commerçants le courage de s'enfoncer dans les forêts de l'Amérique du Nord, aux risques de mille dangers pour leur vie. Mon Dieu, me suis-je dit bien des fois quand je me sentais peu de cœur au travail: et toi religieux, pour aider ces bons missionnaires, qui tous les jours arrachent des âmes à l'enfer, tu ne ferais pas ce que font les marchands de ce bas monde pour quelques pièces de monnaie? Ces réflexions me donnaient du courage.

Voulez-vous maintenant savoir quelques nouvelles des sauvages? Le nom seul doit vous les faire connaître un peu. Ce sont des êtres qui n'ont que la figure humaine; pour la plupart, leurs mœurs et leurs habitudes les rapprochent de la condition brute. Toutefois, ils ne sont pas dénués d'intelligence, et pour peu qu'ils viennent à être instruits, ils ne tardent pas à montrer qu'ils sont hommes comme les autres. Les sauvages de Ste Croix en sont une preuve; ils vivent presque déjà comme des gens civilisés. A l'exception du métier de charron et de forgeron que je vais bientôt leur apprendre (car on vient de me délivrer le brevet qui me permet de le leur enseigner), ils savent faire tous les objets de première nécessité; ils se montrent même fort adroits. Cette année ils ont fait une cinquantaine de barques qui ne figureraient pas mal sur les chantiers de vos ports. Jusqu'à présent, en ma qualité de cuisinier, j'avais été obligé de leur faire tous les jours de la bouillie; mais comme nos sauvages chrétiens ne sont plus des enfants, ou du moins ne veulent plus l'être, ils se sont réunis ces jours derniers en conseil où j'avais ma place, afin d'aviser aux moyens de se procurer les choses nécessaires, et de se suffire à eux mêmes pour tous les besoins de la vie. Après avoir entendu le R. P. Supérieur, qui leur parla longuement des avantages spirituels et temporels que la religion leur procurerait, pourvu qu'ils s'aidassent des moyens qu'elle mettait à la disposition de chacun, ils se retirèrent fortement résolus de tout faire de leur côté pour s'avancer dans la civilisation. Vous voyez donc par là, ma chère mère, que les bons sentiments ne sont point tout-à-fait étrangers aux enfants du désert; il suffit de les

leur

leur inspirer pour qu'ils s'y conforment. Pour preuve que leurs dispositions étaient sincères, ces braves gens étant de retour chez eux, envoyèrent leurs femmes et leurs enfants faire une visite au Père qui les avait si bien prêchés, mais ils ne les envoyèrent pas les mains vides, plusieurs avaient une petite charge de blé d'inde, qu'ils offrirent à leur Père, comme prémices de leurs champs qu'il leur avait appris à cultiver. Toutefois leur intention ne se bornait pas là: c'était le jour de la fête du Rosaire, ils voulaient encore par cette pieuse générosité honorer la Ste Vierge, et faire une action qui lui fut agréable.

Je crois que c'est à N.D. des 7 douleurs qu'ils doivent l'amélioration qu'on remarque parmi eux depuis la fête de la Compassion de la très Ste Vierge. Ce jour là, le R.P. Supérieur leur avait dit à la messe: "Mes enfants, lorsque je suis parti « du vieux pays, un de mes frères me dit: mon Père, tu pars pour aller gagner des âmes au « bon Dieu, veux-tu que je te donne un bon moyen pour réussir? Aie toujours recours à « N.D. des douleurs et le jour de sa fête ne manque jamais de parler d'elle. Et bien, ce conseil « de mon frère, je l'ai suivi, depuis que je l'ai quitté, je n'ai passé aucune fête de Marie au « pied de la Croix, sans parler de la confiance que ses douleurs devaient donner à nos prières; « et je dois dire à la gloire de cette bonne Mère, qu'elle aussi, n'a laissé passer aucun de ces « jours, sans que je reçusse quelques grandes graces de sa générosité. Aujourd'hui, je lui de- « mande qu'elle attire tous vos cœurs dans le sien, qu'elle vous fasse bien comprendre les pa- « roles que je vous ai dites, qu'elle vous obtienne toutes celles qui vous sont nécessaires pour l'amen- « dement de votre conduite, mais surtout, qu'elle procure à vos frères égarés le bonheur de « recevoir, comme vous, la bonne nouvelle de l'Evangile."

La cruauté et l'esprit de vengeance sont des vices bien enracinés dans le cœur du sauvage qui n'est pas éclairé des lumières de la religion; mais aujourd'hui la grâce n'a laissé aucun vestige de cette ivraie dans les réductions que nos Pères ont evangélisées. Les sauvages y vivent entre eux comme de bons frères, et l'on pourrait leur appliquer ce que l'Ecriture dit des premiers chrétiens: "que tous ceux qui croyaient en J.C., n'avaient qu'un cœur et qu'une âme". On ne saurait dire avec quelle exactitude ils remplissent les devoirs de la religion; pour comprendre tout ce que cette ferveur a d'admirable, qu'on se rappelle ce qu'ils furent autrefois. Ces hommes qui n'avaient d'humain que la figure, sont maintenant des modèles de toutes les vertus chrétiennes; la pureté de leurs mœurs, leur dévotion retracent une parfaite image de la primitive Eglise.

Je finis cette lettre, ma chère mère, en vous embrassant de tout mon cœur; souvenez-vous toujours de moi dans vos prières, je ne cesserai non plus de me souvenir de vous devant le bon Dieu et la Ste Vierge. —

Votre respectueux et tout dévoué fils,

Jean Veroneau.

55e Lettre.

Le P. Frémiot, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le haut Canada, à un Père de la même Compagnie.

Rivière aux Courtres, 8 décembre 1848.

Mon Révérend et bien cher Père,

P.C.

Depuis avant-hier, me voici de retour de ma troisième visite aux braves mineurs canadiens de Prince's-Bay. La première visite que je leur fis eut lieu le 15 août, quelques jours après l'accident de notre Frère De Cooter. Je comptais y passer la fête de l'Assomption; mais, contrairement à l'usage du Canada et des Etats-Unis, les mineurs ne furent pas dispensés de travail, ce jour là. Le P. Chonè a écrit depuis à M. Robertson, surintendant de la Compagnie des Mines de l'Amérique du Nord, pour obtenir la cessation du travail aux jours de fêter d'obligation. M. Robertson répondit qu'il ne pouvait prendre cela sur lui, mais qu'il en référerait à Montréal, à la barre des Directeurs. La réponse définitive est donc encore à venir. Cependant, le jour de la Toussaint, il n'y eut pas de travail.

Cette première visite eut d'heureux résultats et en promit pour la suite de plus heureux, qui déjà se sont réalisés: 7 eus trois communions et un grand nombre de confessions. Et même ces généreux canadiens témoignèrent leur contentement par une aumône à laquelle j'étais loin de m'attendre et que la plupart ont renouvelée à chacune de mes autres visites. Ces deux dernières étaient impatiemment attendues; mais, tentées ou projetées deux fois, elles avaient toujours échoué: voici comment.

Il y a quatre semaines, le P. Chonè s'était mis en route avec deux sauvages. Pour réussir dans son voyage, il ne lui manquait qu'une chose; c'était sa bonne berge: un américain, qui avait séjourné ici quelque temps, venait de lui jouer un tour de sa façon. Sous prétexte que sa berge était trop petite, il avait obtenu de prendre celle du Père pour transporter à l'île Royale sa famille et ses provisions, avec promesse de la ramener dès le lendemain, si le temps était favorable. Mais nous sommes encore à l'attendre, et désormais il ne pourra revenir qu'au printemps. — Le P. Chonè prit donc la berge d'un métis: mais la pauvre voiture, pour emprunter le style canadien, était hélas! bien cassée de vieillesse! tant de fois elle avait gémi sous l'effort de la rame! tant de fois ses flancs

avaient

avaient menacé de s'entrouvrir, battus par les vagues en furie ou pressés par les pavés de glace que charrie le lac au déclin de l'automne ou au retour du printemps! N'importe, on s'achemine avec courage, et, d'un effort vigoureux, huit bras robustes font voler le frêle esquif sur la surface unie de Pigeon-Bay. C'était bien, jusque là, mais nos gens n'étaient pas au bout. On entre dans le lac, et voilà qu'au calme de la baie succèdent de grosses vagues, qui s'enflent, se heurtent et se brisent, poussées par un vent violent: on avance cependant. Bientôt une des quatre traverses qui relient les deux bords de la berge vient à se rompre. Puis une autre en fait autant, puis encore une troisième. Il n'en reste donc qu'une seule, et passablement débile, pour empêcher la pauvre embarcation de s'ouvrir. On n'était qu'au tiers du chemin: on crut prudent de virer de bord, et la visite des mineurs se trouva ainsi ajournée.

Quinze jours après j'étais désigné pour tenter le voyage, mais le vent devint si furieux qu'il n'y fallut pas me penser. Enfin, samedi dernier, malgré un temps peu favorable, nous nous aventurâmes, trois rameurs et moi, sur un canot d'écorce, et, Dieu aidant, nous arrivâmes à bon port. On ne m'attendait plus: car il était nuit; cependant on nous prépare à souper, après quoi nos bons canadiens se rassemblent, je dresse mon autel et leur fais une instruction, puis j'entends les confessions. Le lendemain je chante la messe, et il se trouve sept communions. Après les Vêpres et l'instruction qui les suit, je reçois onze personnes dans la Confrérie du Scapulaire, puis, sans perdre un instant, je m'achemine vers les habitations plus éloignées pour offrir mon ministère aux sauvages et aux métis dispersés dans ces solitudes. Je fus reçu partout avec cordialité, et ma visite fut utile à plusieurs. Ainsi, par exemple, le mercredi fête de St. Nicolas, j'eus la consolation de conférer le baptême à deux adultes et d'admettre à la communion quatre personnes agées, qui s'approchaient pour la première fois de la ste table. Après cette fête, il fallut songer à la séparation; mais j'avais fait des heureux, je partis content.

Cependant, un des sauvages qui m'avaient conduit, trouvant, sans doute, le temps un peu trop long, était reparti dès la veille à travers les forêts pour visiter ses attrapes, chemin faisant. C'est le genre de chasse usité avant l'époque des grandes neiges. Deux sauvages seulement me restaient donc pour toute escorte. Il faisait froid, et si, par malheur, les glaçons étaient nombreux et rudement agités sur le lac, qu'allions nous devenir avec notre faible canot d'écorce? — Attendez à demain, me disaient quelques uns, qui eussent désiré voir

le

le missionnaire prolonger son séjour parmi eux. Mais demain, par le temps qui court, il fera peut être plus froid encore... Et puis c'est après demain notre fête patronale: il faut que nous soyons de retour. Nous partîmes donc sous les auspices de St Nicolas, le grand patron des marins. Le lac était calme, heureusement, car il nous fallut franchir deux zônes de glaçons se serrant de si près, qu'on distinguait à peine quelques intervalles dans cette barricade d'un nouveau genre. Mon pilote, c'est-à-dire, celui des rameurs qui se trouvait à l'arrière du canot, avait seul de bons yeux: il dut donc virer de bord, et passer en avant, pour écarter, à l'aide de son aviron, nos redoutables ennemis. Tout neuf que j'étais dans la partie, la vue du danger me donna de l'industrie, je saisis une rame et l'aidai comme je pus dans cette manœuvre délicate, pendant que notre autre aveugle ramant doucement par derrière, faisait avancer peu à peu le canot. Bref, nous sortîmes sains et saufs de ce mauvais pas: toutefois nous n'étions pas au terme de nos épreuves.

Arrivés dans la baie où se décharge la rivière aux Courtes, nous la trouvâmes prise à une grande distance du rivage, sans que la glace soit assez forte pour qu'on puisse s'y aventurer. Que faire? aborder à l'endroit où nous sommes, puis tâcher de gagner la rivière à pied. On tire le canot hors de l'eau, on le renverse dans les broussailles, puis, mes deux compagnons, prenant sur leur dos, l'un ma chapelle et l'autre mon portemanteau, nous nous avançons tous trois de file à travers la forêt. Le seul clairvoyant des trois marche en tête, la hache à la main, et les deux autres, clopin clopant, le suivent comme ils peuvent, tête baissée au milieu des branches et plus d'une fois le nez par terre. Bientôt nous retournons au rivage, et nous pouvons marcher sur la glace qui le borde, avec précaution pourtant: notre guide, muni d'un gros pieux, frappe à petits coups ce sol factice et trop souvent perfide, nous le suivons à distance respectueuse. De temps en temps un fossé se présente, et qui pourrait en sonder la profondeur? Il faut le franchir cependant, sous peine de geler ou de fondre sur cette île de glace. A chaque coup de pieux on mesure de l'oreille l'épaisseur de cette croute solide qui nous sépare de l'abîme. — Là, c'est trop faible, ici, c'est assez fort: en avant, et le guide a fait bien doucement le saut périlleux. Je le fais après lui, mais, derrière moi se trouve un infortuné plus aveugle que moi encore, il faut pourtant qu'il avance, lui aussi. Armé d'une baguette, il trouve en tâtonnant la fente qui échappe à ses regards épuisés, il avance le pied:

encore

encore plus, lui crie-t-on, encore plus... Bien, c'est là. — Il passe, et le voilà sauvé. Vraiment quand je songe de sang-froid à ces situations critiques, peut être dix fois réitérées, et qui, fort heureusement, ne m'ont pas ému sur l'heure, je suis tenté de frissonner de tous mes membres.

Enfin la glace offre des crevasses plus larges, déjà elle est couverte d'eau: vîte il faut gagner le bord. Le premier parvient à passer en affaissant un peu la glace. Il coupe des branches et m'en fait un chemin, je passe sans accident, mais le poids de mon corps achève de submerger ce sol flottant. Il faut donc aviser ailleurs. à faire un pont pour celui qui reste encore sur la glace. Réduit à ses tâtonnements incertains et aux avis qu'on lui donne, l'infortuné chancelle, et un de ses pieds glisse dans l'eau pendant que ses bras vont embrasser la terre.

Nous voilà cependant hors de danger, mais il faut poursuivre notre route. Les rochers qui bordent la glace encore mal affermie, nous forcent à rentrer dans le bois. Il est nuit close. Ici, il faut se courber presque jusqu'à terre, là, s'accrocher aux branches de son mieux pour ne pas rouler dans l'eau. Et moi, chaque fois qu'un arbre tombé nous barre le chemin, de me retourner vers mon compagnon pour lui dire: *mittik, mittikok*, voilà un arbre, voilà des arbres. Enfin, nous nous retrouvons de nouveau sur le rivage, où nous foulons quelque temps les cailloux couverts de neige. Puis notre guide enfile un prétendu sentier qu'il est impossible de distinguer à cette heure. La lune était pourtant sur l'horizon, mais le ciel était couvert, et, en plein jour même il faudrait savoir ce sentier par cœur pour ne pas s'en écarter. Toutefois notre sauvage, sauf deux ou trois moments d'hésitation, ne perdit pas la carte, et, en moins de vingt minutes, nous foulâmes d'un pied joyeux la surface de la rivière aux Courtes.

Il était sept heures quand nous rentrâmes au logis, et il y en avait trois ou quatre que nous avions laissé notre canot à la distance d'une demi-lieue. C'était l'heure du souper: on se met à table, ensuite, on dort à merveille, et le matin en voyant la neige qui est tombée pendant la nuit et qui tombe encore, on s'applaudit de n'avoir pas couché à la belle étoile. Du reste, les fatigues sont passées, il n'en existe plus qu'un agréable souvenir: *juvabit meminisse juvabit!*

Celle est, mon Révérend Père, ma première expédition qui sente un peu le missionnaire, vous le voyez, il n'y a rien de bien merveilleux. Ce ne sont là que de faibles commencements: j'espère que Dieu y donnera l'accrois-

sement

sement pour sa plus grande gloire.

Que vous dirai-je encore, mon bien cher Père? Faut-il vous parler de cette petite fille de 4 à 5 ans qui s'appelle Thérèse, et à qui j'avais donné l'image de sa patronne? Elle était suspendue à un pieu de la loge paternelle. Or un jour la petite Thérèse, s'approche de l'image et fixant sur elle des regards de complaisance et d'amour: me connais-tu? lui dit elle avec une charmante naïveté, et elle attendait la réponse. — Faut-il vous parler de ce bon métis qui, en proie, durant deux ou trois jours, à une violente colique, me répondit lorsque je l'exhortais à la patience: "Ah! mon Père, c'est encore trop peu souffrir pour ce que je mérite!"

Vous dirai-je aussi que c'est un usage parmi les *Otchipouais*, lorsque quelqu'un vient à mourir, de l'enterrer avec tout ce qu'il a de plus beau, et d'abandonner au premier occupant le reste de ce qui a été à son usage? Pendant l'absence du P. Thonè, j'enterrai une femme et un petit enfant. Un sauvage avait donné une couverture pour mettre sur le cercueil de ce dernier. Après l'enterrement, un métis, qui venait de faire le métier de fossoyeur, voulut reporter à son maître cette couverture abandonnée. — "Oh! non, mon frère, je t'en prie, n'apporte pas cela chez moi." — Il la porte dans la loge où restait la mère de l'enfant: même refus. — Que voulez-vous donc que j'en fasse? s'écrie-t-il indigné, et il la jette par terre. Une petite fille d'une autre famille s'en empara.

Même scène après l'enterrement de la femme. Comme elle avait été longtemps malade, bien des choses avaient été à son usage. Son mari qui avait trois petites malles dans sa loge, renverse tout pêle-mêle, et va se retirer ailleurs sans songer à son avenir ni à celui de ses enfants. Sur ces entrefaites arrive le même métis dont j'ai parlé plus haut; il cherche à faire comprendre au sauvage qu'il ne doit pas ainsi abandonner les objets qui lui appartiennent. Celui-ci répond qu'il lui est impossible de garder chez lui ce qui a été à l'usage d'un mort, cependant pressé par les instances du métis, eh bien! dit-il, veux-tu, allons trouver notre Père, et je ferai ce qu'il me dira. Ils arrivent en effet, et le métis m'expose les craintes du sauvage. Je fais répondre à celui-ci, qu'il doit être sans appréhension aucune, qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux, s'il conserve ce qu'il possède, ce qui a été à l'usage de sa femme, qu'il n'est obligé de rien abandonner; au contraire, qu'il ferait mal, s'il perdait ainsi ce que le Grand-Esprit lui a donné pour l'aider à vivre lui et ses enfants. Que si les sauvages ont fait ainsi jusqu'alors, ils n'ont pas péché, c'était faute d'instruction, c'était un signe

de

de deuil poussé à l'excès; que telle n'est pas la volonté du Grand-Esprit par rapport aux Priants, eux à qui la mort ne ravit pas leurs proches pour toujours, mais ne fait que leur ouvrir l'entrée d'une vie meilleure où l'on se réunira pour ne plus se quitter jamais. Que les Priants des Vieux pays aiment à conserver quelque chose qui ait appartenu à leurs parents défunts; qu'on voit quelquefois, entre des frères, de ces combats excités par la tendresse, chacun voulant avoir tel petit objet qui lui rappellera le souvenir d'un père ou d'une mère chérie.

Puis, je pris de là occasion de lui parler de ses devoirs envers ses enfants. Car quelques jours auparavant, sa belle mère m'avait dit: "Mon Père, je te remercie grandement de tout ce que tu as fait pour ma fille, je ne crains plus de la voir mourir: elle est trop bien préparée. Mais je crains pour moi qui vais lui survivre, pour ses petits enfants dont je resterai chargée! car c'est la coutume parmi les sauvages que, quand la femme est morte, le mari ne regarde plus les enfants"— Sois sans inquiétude, lui dis-je, c'est la coutume parmi les infidèles, soit: mais parmi vous, qui êtes Priants, il n'en sera plus ainsi. Un père reste toujours père de ses enfants; et si la mère meurt, il le devient doublement. On les instruira bien là dessus, ne crains pas"— Voilà pourquoi je parlai un peu à ce veuf désolé de ses obligations de père, et, Dieu merci, il s'en acquitte à merveille. Je le consolai ensuite, en lui représentant combien il avait été favorisé du Grand-Esprit, puisque sa femme avait rendu le dernier soupir entre les mains d'une Robe-noire, et dans les meilleures dispositions qu'on put désirer.

Il s'en alla bien content, ramassa tous ses effets et les porta dans la nouvelle loge qu'on lui avait préparée. Nul doute que son exemple ne soit imité désormais: car ces restes de superstitions n'étaient qu'un pur effet de l'ignorance dans ces braves gens, doit-il faut le dire, de la meilleure volonté du monde.

Vous parlerai-je enfin, mon Révérend Père, d'une abjuration dont Dieu s'est plu à me faire l'indigne instrument? Un luthérien de Hanovre, habitant l'Amérique depuis dix années, vint il y a deux ans travailler aux mines de l'Ile Royale. Là, il s'unit à une sauvagesse, veuve d'un Francais. Cette femme était catholique. Sachant qu'il y avait des prêtres ici, elle voulut y venir pour se marier. Le mari pensait aussi y trouver peut être de l'ouvrage. Mais admirez les voies de la Providence. Le lendemain ou surlendemain de son arrivée, d'un coup de hache il se fend l'orteil de part en part. Le voilà étendu sur sa nat-

tez il s'ennuie; il me demande des livres. — "Dans ces pays-ci, lui dis-je, nous avons peu de chose qui puisse vous intéresser; cependant je chercherai ce qu'il y aura de mieux." — Je lui donne la Doctrine chrétienne de Thomond avec un Abrégé en anglais sur le même sujet, de M. Cuberville. Il les a bientôt lus. — "Eh bien, lui dis-je alors, avez-vous quelque difficulté? Si, par exemple, il vous prenait l'idée d'être catholique, qu'est-ce qui vous arrêterait? Pour les uns, ce serait la confession; pour d'autres, ce serait autre chose." — "Je n'ai point d'objection, telle fut sa réponse; je m'en tins là pour le moment.

Sur ces entrefaites, sa femme me parla de l'affaire de leur mariage. Ne la comprenant pas assez, je la renvoyai au P. Choné qu'on attendait de jour en jour. L'américain m'en parla à son tour. — "Cela est possible, lui dis-je, si toutes les conditions nécessaires se trouvent réunies. Il est inutile que je vous parle maintenant de ces conditions: mais voyez, en tout ceci il faut considérer la fin. Vous serez mariés, soit: tout l'avantage sera pour votre femme et vos enfants; ils iront au ciel. Et vous, qui connaissez la vérité, si vous lui fermez les yeux, où irez-vous? Si vous aimez votre femme et vos enfants, voudrez-vous vous séparer d'eux pour toujours?" — Bref, je lui parlai sérieusement des intérêts de son âme. — "Mon père et ma mère sont luthériens, dit-il, mes frères et mes sœurs le sont aussi; je veux rester comme eux. Et puis, s'ils le savaient..." — "Abandonnez, repris-je, abandonnez vos parents à la miséricorde de Dieu. Peut-être sont-ils encore dans la bonne foi; mais vous, vous ne pouvez plus y être désormais. Du reste, ils ne sauront pas que vous êtes catholique: si vous leur écrivez, il ne sera pas nécessaire de le leur dire; et au fond, quand vous le leur diriez, quel grand mal y aurait-il? Songez bien qu'en cette affaire chacun travaille pour soi: chacun compte, chacun répond pour soi." Il était ému: quelque chose de sérieux se remuait au fond de son âme, et ses traits, non moins que son silence, trahissaient les luttes de son cœur. "Allons, lui dis-je, en lui serrant la main, j'aime à croire que vous pèserez à loisir ces réflexions. Courage, je ne désespère de rien." — Prions pour lui, dis-je au F. de Pooter, quand je fus de retour au logis, et le lendemain je dis la ste Messe à cette intention.

Bientôt ils partirent pour aller passer une huitaine de jours à Prince's Bay. Quand je reviendrai, me dit l'américain, auriez-vous la bonté de m'instruire davantage dans la Religion catholique? — Ah! vous voilà donc décidé, repris-je, vous voilà vainqueur! Eh bien, Dieu soit béni, ajoutai-je, je

me

me ferai un bonheur de vous instruire, et je me flatte que la chose ne sera pas difficile! – Je lui remis le catéchisme anglais de Toronto. Il le lut, apprit les prières, et après les explications suffisantes, le jour de la Toussaint, immédiatement avant la Grand'Messe, je reçus son abjuration, je le baptisai, et après la Messe, je bénis son mariage.

Celle fut, mon Révérend Père, la consolation que m'apporta ce jour solennel. Ce fut là aussi un grand sujet d'édification pour les assistants. La fête en reçut un nouvel éclat. Tous nos sauvages étaient de retour, plusieurs étaient venus du Fort William, et ce fut alors pour la première fois, qu'une Messe chantée fut entendue sur les bords silencieux de l'Onimicipi (rivière aux Tourtres). L'honneur de célébrer me fut dévolu: le R. Choné était nécessaire à l'orchestre. Accompagné de quelques sauvages, il chanta en leur langue le *Gloria in excelcis* et le *Credo*, puis, en la langue de l'Eglise, le *Kyrie*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*. Notre petite cabane était toute remplie, et encore plusieurs furent-ils contraints de rester dehors. Le lendemain, après la Messe des morts, les hommes s'en retournèrent à la pêche, c'est le moment favorable dans ces parages: quinze jours plus tard le poisson a disparu. Quand ils furent de retour, ils se mirent tous ensemble à achever notre nouvelle maison commencée tout près de l'ancienne.

Le dimanche, 26 novembre, notre habitation nouvelle fut bénie, d'abord comme maison, ensuite comme chapelle. Au fond s'élève l'autel surmonté du tabernacle et de six chandeliers en bois élégamment tournés. Un rideau qui se tire au moment des offices, sépare le sanctuaire du reste de l'appartement. C'est là que tous les sauvages se réunissent deux fois le jour, au son d'une barre de fer repliée en triangle. C'est là aussi que votre serviteur fait le catéchisme et l'école. Oui, mon cher Père, me voilà devenu maître d'école, je répète à satiété l'a, b, c, et le **b a ba** à vingt deux enfants sauvages, dont 12 garçons et 10 petites filles. Et à ce propos, je vous dirai qu'il est bon de tout savoir, quand on est missionnaire. Je parie que vous ne devineriez pas de quoi il m'a fallu donner des leçons. La chose, je vous l'avoue, m'a bien quelque peu embarrassé: j'ignorais la théorie aussi bien que la pratique. Mais enfin, il m'a fallu faire comme si j'étais passé maître dans l'art. – Qu'est-ce donc, me dites-vous, et quelle si grande difficulté?... Eh bien, mon Père, le croirez-vous, il m'a fallu apprendre aux petites filles à faire la révérence. Mais passons là dessus: c'est une affaire faite et désormais, de génération en génération, la chose ira d'elle même sans que la Robe-noire ait à s'en occuper.

15 Décembre.

15 Décembre. — Croiriez-vous, mon Révérend Père, que je travaille depuis huit jours à cette longue lettre, et je ne suis pas encore au bout. — Oui, nous voilà à l'Octave de l'Immaculée Conception et je ne vous ai encore rien dit de la fête. Eh bien, vîte donc un mot pour finir. — Le jeudi, veille de la fête, nous passâmes la soirée à orner la statue de la Ste Vierge et le Tabernacle; le lendemain il y eut communion générale le matin, et le soir vêpres et salut. C'était, sans doute, la première bénédiction solennelle avec ostensoir, donnée sur cette plage lointaine naguère encore le théâtre de l'infidélité. Notre Seigneur lui même en personne, voilé, il est vrai, sous les espèces eucharistiques, bénissait donc ainsi, pour la première fois, nos chers néophytes abimés de respect et d'amour, et cela pour couronner leur tendresse filiale envers leur Patronne et leur Mère, au jour de son Immaculée Conception. — Ce salut nous valut encore, à nous, la présence de notre bon Maître durant un jour et une nuit. Nous espérons en jouir habituellement quand le tabernacle sera garni à l'intérieur et tout le reste achevé convenablement. Et alors, il ne nous manquera plus rien pour être véritablement Compagnons de Jésus, sinon une foi plus vive, un plus ardent amour. Alors, bien que séquestrés du reste du monde, nous ne serons plus dans la solitude, nous aurons commerce avec les habitants du ciel, et notre sauvage demeure sera devenue la Cour du Roi de gloire. *Melior est dies una in atriis tuis, super millia in tabernaculis peccatorum.*

Adieu, mon R. Père, adieu.

M. Frémiot, S.J.

56e Lettre.

Le P. Hanipaux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R. P. Provincial, à Paris.

Ste Croix, île Manitoulines, 25 février 1849.

Mon Révérend Père, P.C.

J'ai reçu ensemble vos deux lettres, bien qu'elles fussent à quatre mois de date l'une de l'autre, elle m'ont procuré un vif plaisir et un jouissant encouragement. Je vous en remercie, mon Révérend Père, votre parole est bénie pour inspirer le courage et augmenter la bonne volonté que Dieu nous donne de travailler à sa gloire. Ces lettres, cependant, ont été pour moi un juste sujet de confusion.

sion: vous nous supposez des peines, des labeurs, hélas! que nous n'avons pas. J'ai la honte de n'avoir jamais éprouvé une privation glorieuse. Ces sortes de croix matérielles, toutes si désirables, sont bien loin de nous. Nous n'avons encore, en fait de souffrances pour N.S.J.C., que des désirs et peu de réalité; notre vie est plus féconde en aventures qu'en peines véritables. Que Dieu cependant soit éternellement béni de tout!

Dans ma précédente lettre, mon R. Père, je vous disais brièvement quel avait été notre ministère dans l'île Manitouline depuis le commencement de l'hiver, et si mes souvenirs ne me trompent j'unissais mes prières à celles de mon Supérieur qui vous demandait des missionnaires. Le champ est si vaste qu'il nous est impossible de suffire à son étendue. Nous faisons du bien partout où nous passons; mais il manque de consistance et de fécondité parcequ'il n'est pas soutenu. Cependant, il y a partout grand espoir d'étendre le règne de Notre Seigneur; sept ou huit peuplades assez nombreuses qui se trouvent dans le cercle de notre mission ne demeurent dans l'infidélité et sous le joug de satan que, parceque nous ne pouvons porter vers elles que des regards impuissants de compassion. Si nous courons après ces pauvres brebis perdues, il nous faudra beaucoup de temps pour obtenir d'elles quelques fruits de la grace, et alors quels funestes effets ne produirait pas parmi nos peuplades catholiques cette longue absence de secours dont ils ont encore si grand besoin. De deux maux nous sommes obligés de choisir le moindre et de prendre patience en priant le Père de famille d'envoyer à sa vigne des ouvriers qui lui sont si nécessaires.

Je vous ai déjà parlé, mon R. Père, du bien que font auprès des sauvages catholiques les retraites que nous leur donnons; permettez-moi de vous entretenir encore des fruits de salut que Dieu continue d'opérer par ce moyen. D'abord elles sont pour nos indiens, comme pour tous ceux qui se livrent avec ferveur à l'action de ces saints exercices, un puissant motif de réforme, ou de persévérance dans le bien s'ils en suivent déjà la voie. Alors, la parole de Dieu leur est présentée avec plus de clarté, ils en goûtent mieux l'amabilité, son efficacité est plus sensible, le péché est abhorré, rejeté. L'ivrognerie surtout, fléau perpétuel des sauvages, ne peut résister à une bonne retraite, ce vice est alors attaqué dans sa base par des moyens qui doivent assurer sa ruine. C'est le moment où l'on établit l'ordre dans la peuplade, on fait reconnaître l'autorité, on la met en honneur, on rend son action pour le bien aussi efficace que possible. C'est encore le temps de fonder utilement et d'organiser les

écoles

écoles qui deviennent pour tous la source d'une solide régénération. Ces fruits ne s'obtiennent pas sans difficultés, le démon et l'hérésie en frémissent, ils nous suscitent mille embarras, mille entraves pour nous décourager; mais, grâce à la bonté de la cause que nous soutenons, ces ruses sataniques font peu de dupes; elles font mieux voir la protection que Dieu nous accorde et rendent souvent notre ministère plus fécond en conversions.

Je revenais de donner ma quatrième retraite aux sauvages pendant cet hiver, lorsque j'entrai, pour en commencer une autre, dans le village de Chichigouaning qui se compose de cent onze habitants. Nous étions alors au mois de janvier; la petite Eglise en écorce de cette peuplade etant trop froide, ce qui pouvait rendre les réunions moins nombreuses et moins assidues, je choisis pour la remplacer la maison du Chef, grande d'environ trente pieds carrés. Il y avait poële et foyer bien entretenu, nous n'eûmes pas froid, et comme le chef avait fait tuer un bœuf pour la circonstance, la faim ne se fit pas sentir davantage. J'avais donc bien raison, mon Révérend Père, de vous dire tout-à-l'heure que la croix n'était pas pour nous. Je trouvai là une pauvre femme infidèle, agée d'environ 60 ans, qui semblait m'attendre pour être baptisée et puis mourir. Aussitôt que je fus arrivé, elle me fit demander. "Père, me dit-elle, je veux la Prière." Elle souffrait beaucoup et paraissait n'avoir plus que quelques moments à vivre, en conséquence je m'empressai de lui exposer les premières vérités de la religion, je l'aidai aussi à détester ses péchés et à avoir confiance en N.S.J.C., puis je la baptisai. C'était le vendredi vers le soir; elle mourut le dimanche suivant. Comme elle ne perdit connaissance que la nuit qui précéda sa mort, j'eus le temps de lui parler plus au long des mystères de notre foi, et surtout de l'exciter à de vifs désirs de voir Dieu.

J'ai encore rencontré à Chichigouaning le fameux jongleur dont je vous ai parlé dans une autre circonstance. Jusqu'ici mes instances pour lui faire quitter son vil métier, ses habitudes d'ivrogneries, et au moins l'une de ses deux femmes, avaient été inutiles; je n'avais obtenu de lui que des réponses négatives et quelquefois repoussantes. Cette fois il s'est montré mieux disposé, dès le soir même de mon arrivée, il m'amena ses deux enfants pour le baptême. Je consentis bien volontiers à les admettre à ce sacrement, mais à la condition toutefois qu'il les laisserait venir aux instructions de la retraite. Il me le promit. — Et toi, lui dis-je, est-ce que tu ne penses pas encore à te convertir? Quand donc prendras-tu la Prière? —

Prière ?_Mais est-ce que tu voudrais de moi, me répondit-il ?_Oui, sans doute, je ne désire rien tant que de t'admettre à la Prière. Quitte une de tes femmes, abandonne la jonglerie et l'ivrognerie; alors il n'y aura plus de difficulté, je te recevrai. Il écoutait tout pensif et sans répondre un mot._Je sens que ces sacrifices sont au dessus de tes forces, mais, toi aussi, viens aux instructions et le ciel t'aidera. Eh bien! j'y viendrai, me dit-il. Effectivement, quoiqu'il eût besoin d'aller à la pêche, il aima mieux se passer de poisson pendant tout le temps de la retraite que de manquer à un seul exercice. Deux jours après cette entrevue, il renvoya une de ses deux femmes qu'il rendit à sa mère. Le bon Dieu bénit la bonne volonté de ces pauvres gens; les deux femmes, la répudiée comme l'autre, vinrent me demander le baptême, je les admis aux instructions. Leur assiduité à y assister avait quelque chose de touchant, elles ne perdirent pas un mot de celles qui s'adressaient à la peuplade entière, ni de celles qui étaient propres aux néophytes. Le nombre des catéchumènes était de quinze, dont huit adultes et sept enfants de deux à huit ans. J'eus le bonheur de les baptiser tous à la fin de la retraite. L'ex-jongleur, content de se voir chrétien, me pria de lui procurer des livres; je lui remis un catéchisme et un abrégé du nouveau testament, il est dans les meilleures dispositions, et j'espère beaucoup pour sa persévérance.

Mais ce ne fut pas le seul fruit que j'eus la consolation de recueillir au nom de la religion, parmi les sauvages de Chichigouaning. La grace attachée aux saints exercices de la retraite, travaillant de jour en jour les esprits, je jugeai le moment favorable pour dresser contre l'ivrognerie une batterie de destruction. Je proposai la société de Tempérance, jurée par tous, et l'érection du comité qui doit faire payer l'amende légale à quiconque viendra verser quelque boisson enivrante à un sauvage: la loi anglaise a imposé cette amende en leur faveur. Après deux instructions où je leur montrai les raisons qui exigeaient ces mesures, je leur dis: Maintenant je vais inscrire dans mon registre les noms de tous ceux qui veulent faire partie de la société. Pendant que je continuais à leur développer les grands motifs qui devaient les déterminer à embrasser ce parti, je voyais un vieux sauvage, bon buveur dans tous les temps, qui parlait à l'oreille du chef. Celui-ci se lève et me dit: Père, voici ce qu'observe Kitchinamegos (c'est le nom du vieux): la chose est grave, dit-il, ce que le Père nous propose est bon; mais pour que tout le monde s'y soumette de bon cœur et qu'on y adhère plus fortement, il faudrait tenir une assemblée de tous les sauvages et recueillir leur avis._Soit, mes amis;

mes amis; vous tiendrez aujourd'hui cette assemblée, vous examinerez ce que je vous ai dit, vous le pèserez?" – Ils se retirèrent tous dans une dans une des plus grandes maisons du village: la séance dura 5 heures. Je n'y assistai pas afin que la discussion fut plus libre; le Chef vint au soir m'en rendre compte. On fuma à loisir le calumet, chacun disait son avis en poussant de grosses bouffées de fumée. Enfin, un vieux s'étant levé, s'écria d'un ton plus haut que les autres: "Pour moi, mes amis, je craindrais de mourir après avoir bu de cette eau de feu; je ne voudrais pas périr gelé dans les bois, ou noyé dans l'eau des lacs; je crains qu'on donne mon cadavre aux bêtes après ma mort, qu'on ne me rejette de la terre sainte. Par conséquent, je vous déclare à tous que, jusqu'à ma mort, je ne ferai jamais entrer dans mon corps une goutte de cette eau de feu." – Ces paroles énergiques firent une vive impression sur toute l'assemblée et la décidèrent entièrement. Les anciens d'abord se lèvent et font la même protestation, puis tous les hommes et les jeunes gens, les infidèles comme les catholiques, lèvent le bras en criant: Et moi aussi, je le rejette pour toujours cet Ichkoté-on-abo. Après quoi on leva la séance, et tous en corps vinrent m'annoncer leur résolution. J'écrivis dans mes registres tous leurs noms, et dix jours après, la veille de mon départ, on désigna les Cinq qui, avec le Chef, doivent veiller sur les vendeurs de Wiski. Cet obstacle levé, leur bonne volonté ne rencontra plus de difficulté; ils étaient tous comme de nouveaux affranchis récemment délivrés du joug de l'esclavage. Tous les adultes en âge communièrent avec une sainte joie le dimanche suivant, ce qui mettra, je l'espère, à leur bonne dispositions le sceau de la persévérance.

Je suis en union de vos prières et SS. SS., etc.

J. Kanipaux, S.J.

57e Lettre.

Le F. Joseph Jennesseaux Coadjuteur temporel au Canada, au R.P. Pierre Jennesseaux, son frère.

Ile Walpole, 1er Avril 1849.

Mon Révérend Père et bien cher frère,

Vous savez par combien de tribulations il a plu à Dieu de faire passer la Mission de l'île Walpole depuis son établissement. Quelques pénibles qu'aient été nos épreuves, elles ne nous avaient point découragés; le cachet dont elles étaient empreintes nous les faisait supporter avec résignation.

nous

nous avions la confiance qu'elles se termineraient par l'entier assujétissement à la foi de ces pauvres sauvages que nos Pères s'efforçaient de rendre heureux en les évangélisant. Mais l'ennemi de tout bien, jaloux de la proie qui lui échappait, a tenté un dernier effort qui met le comble à sa malice contre nous, et à tous les maux qu'il nous a fait endurer: Le feu a été mis à notre Église et à la maison attenante qui nous servait d'habitation, tout est réduit en cendres! En voyant ce désastre et les circonstances qui l'ont amené, il n'est personne qui puisse se défendre de cette pensée: c'est l'ouvrage de l'enfer.

Voici comment les choses se sont passées: le P. du Ranquet étant allé à Sandwich le 20 mars, me laissa seul dans l'île Walpole et me donna rendez-vous du côté américain pour le 22. Ce jour venu, je quittai la maison à 9 heures du matin, laissant peu de feu dans le poële. Des sauvages qui vinrent voir dans la soirée si j'étais de retour, m'ont dit qu'ils n'avaient vu ni feu, ni fumée. Un Canadien, bon catholique, homme de 50 à 60 ans, vint aussi après le coucher du soleil pour me parler; il m'a assuré, de même que les Indiens, qu'ayant regardé par la fenêtre, il n'avait rien aperçu. Et cependant, entre minuit et deux heures, l'Église et notre maison étaient tout en feu. Un Canadien, notre ami, qui demeure en face de l'Église, fut réveillé par sa femme qui la première aperçut la flamme. Oh! mon Dieu, c'est l'Église qui brûle, s'écrie-t-il. Aussitôt il se lève, et traverse la rivière pour venir au secours. Me croyant couché dans la maison, il m'appelle de toutes ses forces; mais n'obtenant aucune réponse, il court inquiet chez les sauvages, voisins de l'Église, qui lui assurent que je ne suis pas dans la maison. Un vent impétueux mit tous ces braves gens dans l'impossibilité de rien faire pour comprimer l'incendie, ils durent être les spectateurs oisifs de ce triste événement.

Pour moi, après avoir attendu en vain le P. du Ranquet qui n'arriva pas au jour indiqué, je me mis en devoir de retourner à la maison, malgré l'observation qu'on me fit que je ne pourrais pas traverser la grande rivière et qu'il était imprudent d'en faire l'essai. Mais le Père m'avait recommandé de partir ce jour là même, et de bonne heure, afin de ne pas coucher dehors. En conséquence, je m'embarquai et je fis tous mes efforts pour faire voguer mon petit bateau; mais le vent contraire était si violent qu'il rendit impuissants tous les efforts de la rame, et après des fatigues inutiles, je fus contraint de m'arrêter dans une maison pour y passer la nuit. Le 23, de bon matin, j'essayai de nouveau de traverser

la

la rivière pour retourner à la mission; je n'y réussis qu'avec peine et à l'aide d'un jeune homme qui voulut bien me prêter le secours de son bras. Quand j'abordai au rivage je trouvai un sauvage qui venait me chercher et m'apprendre la triste nouvelle. J'en fus consterné. Arrivé sur les lieux, je ne puis vous dire ce que j'éprouvai à la vue du désastre. Tout était réduit en cendres; vases sacrés fondus, saintes espèces brulées, meubles et ornements consumés; pas une épingle n'avait été sauvée du feu. Le P. du Ranquet, parti seulement pour quelques jours, avait emporté très peu de choses avec lui, moi qui comptais n'être absent que pour quelques heures, j'avais encore moins. Il ne nous reste maintenant que ce que nous avons sur le corps.— Si j'avais été dans la maison au moment de l'incendie, serais-je brulé, ou aurais-je sauvé quelque chose? Hélas! Dieu le sait. Cependant, je vous l'avoue, je regrette d'avoir été absent, on espère toujours... Enfin, la Ste volonté de Dieu avant tout. Tous nos amis sont affligés de cette perte, mais très peu pourront nous aider à sortir de notre indigence. Recommandez nous donc aux bonnes âmes de France, mon cher frère, me voilà médecin sans livres et sans médecines; chirurgien, dentiste, sans instruments. Je n'ai pas seulement une petite médaille pour contribuer à la nourriture spirituelle de mon ame; inutile donc de vous donner d'autres détails sur mes besoins, vous les comprenez assez. Le dénûment dans lequel se trouve le P. du Ranquet doit également exciter votre compassion: quand tout est brulé, il ne reste plus rien. Il me semble que j'ai toujours aimé la pauvreté comme ma mère, mais ne l'ayant pas encore vue de si près, je n'en connaissais pas tous les charmes. C'est maintenant que je me trouve heureux d'être son enfant, et que je goûte les douceurs de lui appartenir. Dieu m'avait donné l'usage des choses les plus nécessaires, il me l'a ôté, que son saint nom soit béni! C'est un bon père, il sait ce dont j'ai besoin pour travailler et pour procurer sa gloire: me troubler de ce qu'il me manque serait l'offenser. Oui, je suis toujours content, et je l'espère avec la grâce du bon Dieu et le secours de vos prières, j'irai toujours en avant. Priez et faites prier, pour que la foi de nos pauvres enfants de la forêt ne soit point ébranlée par cet accident; demandons pardon pour l'auteur du crime que Dieu seul connaît, conjurons le de le convertir.

Je suis, etc.

Joseph Jennesseaux, S.J.

58e Lettre.

Le P. Frémiot, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à son Supérieur, à Montréal.

Omimi-ciping, 16 avril 1849.

Mon Révérend Père Supérieur,

P C.

Que l'hiver est long à la rivière aux Courtres! La neige avait commencé à fondre, mais voilà que, le lundi de Pâques, elle se remet à tomber de plus belle, et forme au dessous du sol une couche de plus d'un pied d'épaisseur. Depuis nous avons eu généralement 8 degrés Réaumur de froid, et hier 15 avril, jusqu'à 12. Il y a bien des hivers en France où le thermomètre ne descend pas si bas. Que l'hiver est long à la rivière aux Courtres, encore une fois, surtout lorsqu'on ne reçoit aucune nouvelle de France, ni même de Montréal!

Dernièrement le P. Choné a lu au Fort William, dans un journal du mois de décembre, que le choléra faisait alors de grands ravages à New-Yorck et à Montréal, et, de plus, que le Saint Père avait été forcé de quitter Rome. Voilà tout ce que nous savons de par delà nos lacs et nos forêts; et certes cela n'est rien moins que rassurant. Gardis qu'au fond de notre solitude nous sommes ici bien tranquilles à servir Dieu, et à le faire servir à quelques pauvres sauvages, que se passe-t-il aux deux rives de l'Atlantique, sur ces vastes théâtres où des milliers de mortels s'agitent et se consument pour des intérêts si divers? Que sont devenus les Pères et les Frères de notre Compagnie au milieu des misères de tout genre dont ils sont journellement les témoins? n'ont-ils pas été victimes des fléaux qui désolent la mère patrie? Dans l'incertitude où nous sommes sur le sort de nos frères, une seule chose nous soutient: C'est de penser que Celui qui nous a conduits, comme par la main, jusqu'à ces lointains rivages, pour y faire bénir son nom, son amour et ses bienfaits, est Celui là aussi qui veille avec des yeux de père sur chacun de ceux qu'un même drapeau rallie pour sa cause, en quelque lieu du monde qu'ils combattent.

Le cœur ainsi appuyé sur le bras de l'aimable Providence, j'attends patiemment de vos nouvelles, mon Révérend Père, et je vous envoie les miennes.

Au milieu de la première semaine de Carême, le P. Choné partit pour faire faire les Pâques au Fort William. Il y resta dix jours. Dès le lendemain de son retour, je devais aller à Prince's Bay pour le même objet. Une neige épais-

ses

se, fouettée par un vent nord-est très violent, me força de différer deux ou trois jours. Enfin la gelée durcit la neige, et je pus faire mon premier voyage en raquettes par un temps magnifique. Le lac Supérieur que j'avais vu en automne si agité, dormait alors dans un morne silence, et comme enseveli sous une immense voûte de glace, recouverte d'un linceul de neige parfaitement unie, dont la vue cherchait en vain le terme.

Pendant les dix jours que je fus à Prince's Bay, je prêchai quatre fois par jour, deux fois en sauvage pour les gens de la Baie, et deux fois en français pour les quatorze mineurs canadiens. Je donnai aux sauvages, le soir, tous les grands sujets de la retraite, et, le matin, des instructions sur la Pénitence et l'Eucharistie. Il y eut trente communions le dimanche de la Passion. Pas un mineur ne manqua à s'approcher des sacrements; et pourtant il s'en trouvait qui n'avaient pas fait leurs pâques depuis longtemps. Ils firent preuve d'une extrême bonne volonté, qui me rendit mes faibles travaux extraordinairement doux. Ils se montrèrent très zélés pour orner notre pauvre chapelle: de jeunes sapins, des draperies, de nombreux reverbères entouraient l'autel, il n'est pas jusqu'à une balustrade soutenant la nappe de communion à laquelle ils [illegible] pensé, elle était faite d'avance et à mon insu: car en tout ceci ils n'ont [illegible] que les inspirations de leur foi.

Après la communion générale, un d'entre eux me disait: "vraiment, mon Père, il y a bien des mines sur le Lac Supérieur, mais on dira ce qu'on voudra, je crois qu'il n'y en a pas une seule comme celle-ci, aussi avantagée sous le rapport de la Religion."

Parmi ces mineurs, il en est un principalement dont l'exemple et, au besoin, les paroles contribuent puissamment au bien. Ce fervent chrétien introduisit, au commencement du carême, la pieuse coutume des habitants du Canada, de réciter le chapelet en famille tous les soirs durant ce saint temps. Mais bientôt, indigné de quelques propos obscènes tenus avant ou après le chapelet, il déclara hautement que tous ceux qui ne voudraient pas cesser de tels discours, eussent à se retirer de la prière commune. Le lendemain il y eut peu de monde, mais peu à peu ils revinrent les uns après les autres.

A peine fus-je de retour à Omini-cipiing, que nos sauvages en partirent pour aller faire le sucre, la plupart à une demie-journée d'ici, les autres un peu plus loin. Je pus ainsi obtenir ce que je désirais vainement depuis

jouis

puis six mois, une semaine de tranquillité pour faire ma retraite. J'eus l'avantage de la faire pendant la semaine sainte. Le Jeudi-Saint nous fîmes la rénovation des vœux avec la communion paschale, en présence d'un sauvage et de deux enfants, qui regardèrent sans doute la formule de notre consécration religieuse comme une partie intégrante de l'Office du jour. Le samedi-saint, après la messe, le P. Chonè s'en alla avec un enfant de 12 à 13 ans, porter aux mineurs de Prince's Bay le bienfait de la messe le jour de Pâques. Il était à peine parti que quinze hommes et dix femmes revinrent de la sucrerie pour se confesser tous sans exception. Le jour de Pâques, une vingtaine de personnes s'approchèrent de la Ste Table. Nos sauvages se surpassèrent pour le chant, tant à la messe qu'à vêpres; ils répétèrent à deux chœurs avec enthousiasme l'hymne *O filii et filiæ*, qu'ils ont librement traduite dans leurs livres. Le lundi, avant le jour, tout le monde avait levé le camp.

Pendant que j'achève ces lignes, voici quelques sauvages qui reviennent. C'est vraiment pitié de les voir. "Remarquez-vous celui là, me dit notre frère, on dirait qu'il n'a pas mangé depuis huit jours. En effet, voilà huit jours que l'érable ne coule plus à cause du froid extraordinaire pour la saison. Et cependant point de poisson, c'est trop loin du Lac. D'un autre côté le gibier est extrêmement rare, restent donc quelques oiseaux, que les hommes avec le fusil, ou les enfants avec l'arc et les flèches, auront parfois la chance de faire tomber. Certes, c'est là bien peu de choses pour satisfaire un appétit d'un ou deux jours. Aussi quelques uns sont ils venus chercher le peu de pommes de terre qui avaient échappé à la gelée, et qu'ils réservaient pour planter. Samedi, vers dix heures, arrive un grand jeune homme qui vient aussi chercher des pommes de terre. Il demande à se confesser. Au milieu de sa confession, il tombe presque faible. Je lui demande après: "Quand est-ce que tu as mangé? – Hier matin, me répond-il." Je m'empressai de lui faire donner à dîner. – Aujourd'hui, il a fallu en faire autant pour un autre. Il a laissé sa femme et ses enfants sans une miette à manger, et il s'en va à la mine chercher un peu de blé d'Inde qui lui reste encore.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que la plupart de ces sauvages aimeraient mieux souffrir et jeûner que de demander, du moins directement. Il semble que le sauvage, au moins dans ses habitudes natives, ait honte d'avouer aucun besoin. Il aime à être secouru, mais fier de son indépendance personnelle, il

il veut être deviné ou compris à demi-mot. Si on lui donne rarement il dira merci, ou, s'il le dit, le mot dont il se sert, ne rabaisse en rien son indépendance: *migouetch*, "voilà qui est bien"; comme s'il vous disait: Tu n'as fait que ce qui était juste et raisonnable. — Vous fait-il une visite? Son premier soin est de regarder où s'asseoir. Et pour ceci, je l'avoue, il faut bien le lui passer: c'est une habitude qui résulte nécessairement de son genre d'habitation. Il n'est pas facile de se tenir debout dans les loges: tout naturellement donc, en entrant quelque part, la première chose à faire, même avant d'ouvrir la bouche, c'est de pourvoir à se caser. Quand il est assis, s'il vous voit occupé, il gardera le silence jusqu'à ce que vous l'interrogiez. Laissez le respirer un peu; ou, si vous lui parlez, que ce soit de choses indifférentes. Par dessus tout, prenez bien garde de vouloir connaître trop tôt le motif de sa visite, ou de lui formuler à ce sujet une question un peu précise. Vous pouvez compter d'avance que vous n'aurez point de réponse catégorique. De quel droit vouloir connaître ainsi sa pensée avant qu'il lui plaise de vous la découvrir? Est-il votre esclave, pour vous obéir ainsi à la minute? Vous auriez l'air de vouloir pénétrer de vive force dans le sanctuaire de son âme, et il veut que vous sachiez que c'est de son bon vouloir qu'il vous y donne accès. De plus, il aurait honte d'articuler directement une demande, il lui en coûterait trop de confesser ingénument un besoin; il faut que la suite de la conversation amène comme nécessairement la chose, qu'il trouve l'art de se faire deviner ou prévenir; en sorte qu'il n'ait plus qu'à dire oui ou non. Il faut attendre une nouvelle génération pour voir disparaître cette habitude. Pour les enfants, il est facile d'en tirer parti, et déjà quelques femmes ne font plus difficulté de demander ce qui leur est nécessaire.

J'ai remarqué dans les sauvagesses une particularité qui leur fait honneur: leur réserve, je dirai presque leur timidité en présence des hommes, d'empreint par la grâce du christianisme d'un caractère tout religieux par rapport à la personne du prêtre. Si une femme a besoin de venir trouver la Robe-noire dans sa maison, presque jamais elle n'entrera seule: elle a soin de se faire accompagner d'une autre femme, ou tout au moins d'un enfant. Et cela d'elle-même, sans qu'on ait besoin de lui rien dire à ce sujet. Je n'ai vu que quelques vieilles venir seules, et encore bien rarement. De même, si elle passe par un chemin où se trouve le prêtre, elle ne manquera pas de prendre le large à une distance fort respectueuse. Les filles poussent encore plus loin la réserve, et presque

que toujours je les ai vu ainsi faire des détours très considérables par respect pour la Robe noire.

Je termine, mon Révérend Père, par une petite anecdote qui vous donnera une idée de la délicatesse de conscience de nos sauvages. Le jour de Pâques après vêpres, je vois un jeune homme qui tourne autour de la maison avec un air indifférent, désœuvré, qui n'est pas du tout rare ici: aussi n'y fais-je pas grande attention. Bientôt il entre à la cuisine, où il reste assis assez longtemps. Enfin il passe dans l'autre appartement où je me promenais en récitant mon bréviaire. Il ne me laissa pas l'embarras de le questionner sur le motif de sa visite, car après quelques mots dits d'un air assez insouciant: Mon Père, ajouta-t-il tout-à-coup, j'ai fait un grand péché!.. Et sans me laisser le temps de parler: "J'ai dormi, continue-t-il d'un air tout contrit, j'ai dormi ici dans la maison de la Prière... Il est vrai que ce n'a pas été longtemps." Vous comprenez que je l'eus bientôt remis de ses frayeurs. Ce jeune homme n'est peut être pas des plus fervents, mais il s'était confessé la veille et je ne puis m'empêcher d'admirer les effets de la grace divine dans une âme de bonne volonté.

Il me reste à demander à Votre Révérence, avec sa bénédiction, une petite place dans ses *memento*. Puissiez-vous nous envoyer bientôt de nombreux compagnons! Il est vrai que nous sommes ici presque solitaires: mais tout autour de nous que d'affamés de la bonne nouvelle! et personne qui puisse la leur porter!

Agréez l'assurance, etc.

N. Frémiot, S.J.

59e Lettre

Le même, à un Père de la même Compagnie.

Omimi-ciping, Mission de l'Imm. Conception 28 juin 1849.

Mon Révérend Père,

P.C.

Avant de vous parler d'une petite course apostolique que je viens de faire pour visiter les mineurs de l'île Royale, je vous dirai un mot de la manière dont nous avons célébré la Fête-Dieu à Omimi-ciping. Je voulus faire un reposoir splendide. Les préparatifs pour la charpente commencèrent huit jours d'avance: car je savais qu'il y avait peu de bras et pas mal de paresse

resse chez nos bons sauvages. En face d'une ancienne construction qui tombe aujourd'hui en ruines, je fis élever une large estrade à laquelle on montait par un escalier de dix degrés. C'est là que fut dressé l'autel. Au sommet de la petite façade contre laquelle il était appuyé, dominait une grande croix métallique reposant sur un globe doré, et flanquée à droite et à gauche de quelques verts sapins, symétriquement disposés. Déjà deux haies de verdure traçaient la route elliptique que devait parcourir la future procession quand, tout à coup, la veille de la fête, une pluie battante vint interrompre les travaux et déconcerter toutes nos espérances. Cependant on redouble d'activité pour orner l'intérieur de notre pauvre chapelle: les poutres cachent leur nudité sous les replis tortueux du lierre, et de toutes parts, les guirlandes de mousse pendent en gracieux festons ou se déploient en majestueuses draperies. Une croix et deux bannières, improvisées pour la procession, servent d'ornement au sanctuaire. La pluie continue le lendemain et nous force à concentrer à l'intérieur toute la solennité de nos hommages au Dieu Sauveur caché dans le sacrement de son amour. Durant la messe et les vêpres il est exposé aux adorations de ses enfants fidèles. Le plancher est jonché de fleurs; et nos petits sauvages, ainsi que nos petites sauvagesses, en jettent encore, avec leurs vœux à ce Dieu qui se plaît à bénir l'enfance. Hélas! ce devait être là toute la pompe de ce jour de fête! et cette terre n'était pas digne d'être honorée, même une seule fois, du pacifique et bienfaisant passage de notre divin Maître! Le dimanche suivant le temps était magnifique, mais les hommes étaient allés au Fort William chercher des pommes de terre pour planter: impossible de faire la procession avec quelques femmes. Cette privation, je vous l'avoue, a été pour moi bien sensible.

Mais parlons de ma petite course à l'île Royale. Le jour de l'octave de la Fête-Dieu, 14 juin, le temps paraissant se mettre au beau, je consulte les trois sauvages qui avaient promis de me conduire, et le départ est résolu. A peine sommes nous en route pour nous rendre à notre canot, que le ciel se couvre et le vent du midi souffle avec violence. Le lac est passablement agité: cependant nous nous embarquons, sauf à nous arrêter à une lieue plus loin, à la Pointe aux Courtres, où nous passons la nuit. Le lendemain matin, dès la pointe du jour, avant de nous embarquer, nous avions fait la prière du matin et récité le *Memorare* pour obtenir une heureuse traversée. En commençant

mençant à voguer, nous récitons les Litanies de la Ste Vierge, ce que nous faisons durant tout le voyage à chaque nouvel embarquement. Avant midi nous touchons aux petits îlots semés par milliers autour de l'île Royale. Après avoir pris un frugal repas sur la grève, nous tournons la pointe Sud-Ouest de l'Île, et nous voguons à pleines voiles jusqu'aux derniers rayons du jour. Arrivés au lieu du campement, nos sauvages ne veulent pas prendre la peine de dresser la tente: "Nous partirons dès le point du jour, disent-ils." Je m'enveloppe donc de mon mieux dans mes couvertures et ma peau de buffle, et je dors ainsi à la belle étoile sur des branchages de sapin. Mes compagnons dédaignent cette précaution; ils s'étendent sur la terre nue et humide, enveloppés d'une simple couverture, et le lendemain ils se réveillent en toussant. Avec cette insouciance des précautions hygiéniques les plus simples, est-il étonnant que les sauvages soient si souvent en proie à quelque malaise et fassent souvent usage de purgatifs?

Nous arrivâmes à Bock-Harbor, avant 8 heures du matin; j'y fus reçu par les catholiques comme un envoyé du ciel. Un autel fut bientôt improvisé, et je célébrai la messe en l'honneur d'un saint doublement cher à un missionnaire de la Compagnie: c'était la fête de St François-Régis. Le reste de la journée fut employé en grande partie, à entendre les confessions, et le lendemain, dimanche, quatre Canadiens et neuf Irlandais s'approchèrent de la Ste Table. Je lus en Anglais dans le catéchisme de Toronto ce qui regarde la Pénitence et l'Eucharistie, et fis lire par un honnête *gentleman* quelques méditations de la retraite de Bourdaloue, et quelques chapitres de l'Youth's Director. Ces sermons portèrent leurs fruits. Après les vêpres, deux Irlandais, connus pour buveurs, vinrent d'eux mêmes me demander à faire promesse de tempérance pour un an, et à baiser le crucifix pour mettre ainsi le sceau à leur engagement. Je me rendis volontiers à leur pieux désir, et, sur leur demande, je leur donnai à chacun une image sur laquelle leur promesse fut écrite. La générosité de ces bons Irlandais et Canadiens répondit à la satisfaction qu'ils avaient de voir un prêtre; ils voulurent tous me faire leur aumône. Le seul mineur protestant qui se trouve là vint aussi m'apporter son offrande; il me remit deux piastres. "Ce sont de tels gens, disait-il, qui méritent qu'on leur donne."

Le lundi matin, 18, après la Ste Messe, nous tournâmes la pointe Nord-Est de l'Île, pour aller à Coutts Harbor où étaient les autres mineurs catholiques.

catholiques. Le trajet n'est que d'une petite journée quand le vent n'est pas contraire. Vers deux heures après midi, un brouillard épais couvrit le lac, et nous obligea de suivre les sinuosités du rivage. Mes guides qui ne savaient pas au juste l'emplacement de la mine sont bientôt ennuyés, et fatigués de cette manœuvre, ils veulent aborder pour chercher un campement. J'ai beau les raisonner pour leur inspirer un peu de patience et de courage, ils ne m'écoutent plus; ils sont décidés à ne pas avancer. — Mais pourquoi donc leur dis-je, abandonner ainsi la partie lorsque nous touchons au terme de notre course? faisons ensemble une petite prière à la Ste Vierge, et si bientôt nous ne découvrons rien, nous camperons. — Nous récitons le *Memorare*. A peine avions nous fini, qu'un coup de fusil se fait entendre. Voilà mes gens rendus à la vie: vîte, ils se mettent en devoir de répondre, et avant qu'ils aient pu le faire, un deuxième coup retentit à travers la brume. — Bon, se disent-ils, les *Grands couteaux* ne sont plus loin; c'est ainsi que les *Sauteux* appellent les Américains. Ils se mettent donc à la rame avec un nouveau courage, et nous arrivons au coucher du soleil.

Mais qu'on est ici logé à l'étroit, au milieu de ces vastes déserts! Le docteur Mac-Kulagh, presbytérien, intendant de la mine, n'a pour chambre à coucher, pour cabinet et pour salon, qu'un misérable coin de magasin, où il est comme perdu au milieu des tonneaux et des provisions. Un lit, une petite table et quelques livres, un seul banc en guise de chaise, c'est là tout son ameublement. Peut-on plaindre la pauvreté de ceux qui se dévouent à la conquête des âmes, tandis que les amateurs de l'or ne craignent pas, pour l'espoir incertain d'un vil métal, de s'astreindre à de si dures privations? *Etilli quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam!* Une baraque voisine sert à la fois de cuisine et de salle à manger; une autre sert de dortoir pour ceux qui ne couchent pas sous des tentes. A peine ai-je pu trouver un petit coin quelque peu décent pour dire la messe; c'était dans une toute petite cabane qui n'a qu'une seule petite fenêtre et où logent deux familles irlandaises, c'est-à-dire deux mineurs avec leurs femmes, et trois enfants. Là tous les catholiques firent encore leurs pâques, je reçus une abjuration, fis trois baptêmes et un mariage.

Le jour de la St Louis de Gonzague, après avoir dit la messe de grand matin, je partis, pensant pouvoir regagner le continent au bout de quelques heures. Mais un vent assez violent s'étant levé, il me fallut passer tristement

tement sur la grêve cette fête si douce et si brillante pour vous. Une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent semble se ralentir, et, dans l'espoir qu'il tombera avec le jour, comme il arrive d'ordinaire, nous quittons le rivage. Notre espoir est encore déçu, le vent règne toute la nuit, et quand nous sommes en plein lac, les vagues se dressent à faire peur devant notre frêle abri d'écorce. Il faut toujours avoir l'œil au guet pour ne pas les recevoir en flanc. Notez que sur mes trois hommes, l'un était presque convalescent, et un autre en proie ce jour là, à une indisposition fort peu compatible avec l'éloignement d'un pied à terre. Enfin, vers minuit, nous touchâmes à une petite île, où nous nous endormîmes après avoir mangé à la hâte quelques morceaux de galette, reste de notre dîner. Le soleil était déjà haut quand je me réveillai, et mes guides dormaient encore. — Allons, leur dis-je, achevons la traversée, de peur d'avoir un vent plus fort. — Il me tardait de revoir Omimi-ciping après 9 jours d'absence. Le samedi veille de St Jean Baptiste, je me retrouvai au milieu de mes sauvages. Ils s'empressèrent de venir à la messe qu'ils n'avaient pas entendue depuis 10 jours. C'était l'octave de St François Régis, et je ne pus lire sans émotion ces mots de l'Epître, en me revoyant ainsi entouré de mes enfants chéris: *Ita desiderantes vos, cupide volebamus tradere vobis non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras, quia charissimi nobis facti estis.* Le jour même de la fête, disant pour la première fois la messe à l'Ile Royale, en présence de ces quelques brebis jetées comme à l'abandon, dans le désert, j'avais été plus frappé de ces paroles de l'Evangile: *videns autem turbas, misertus est eis, quia erant vexati et jacentes, sicut oves non habentes pastorem.* Et chaque fois, me rappelant que Dieu attend la prière de ses Ministres pour hâter l'œuvre de la conversion des âmes, je redoublais mes soupirs auprès du Cœur sacré de Jésus, afin d'obtenir quelques zélés missionnaires pour tant d'âmes délaissées dans ces immenses forêts du Nord. Veuillez, mon Révérend Père, joindre vos prières aux miennes et conjurer le Maître de la moisson d'envoyer dans ces contrées de saints ouvriers qui feront une récolte abondante.

Tout à vous dans les SS. CC. de Jésus et de Marie.

N. Frémiot, S.J.

60e Lettre.

Le P. Havequez, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Bas-Canada, à un Père de la même Compagnie.

Montréal, 7 août 1849.

Mon Révérend Père,

P. C.

La mission du Bas Canada occupait, cette année, quatre établissements différents, savoir: la paroisse de la Prairie, le petit Noviciat de Montréal, le collège Ste Marie dans la même ville, et enfin une Résidence annexée au collège. De plus, deux de nos Pères avaient été accordés aux instances de Mgr pour diriger le collège de Ste Thérèse à 7 lieues de Montréal. Je vous dirai un mot sur chacun de ces établissements.

1° Collége Ste Marie. Vous savez que, depuis longtemps, nous attendions le moment de commencer un Collège dans la nouvelle capitale du Canada. L'acquisition d'un terrain et d'une grande quantité de matériaux, les fondations même, commencées il y a deux ans, n'avaient pas fait beaucoup avancer ce projet. Les maladies survenues et le déplorable état des affaires commerciales du pays nous mettaient dans l'impossibilité de trouver des ressources. Nous étions nous mêmes un peu gênés pour vivre, et surtout pour entretenir notre Noviciat, étant privés de tout secours de la propagation de la foi, et ne recevant ici que très peu d'aumônes, même à l'occasion de nos œuvres. Il fut cependant résolu de tenter un essai. La Résidence que les MM. de St Sulpice nous avaient accordée, offrait un logement pour les professeurs; il ne manquait plus qu'un local pour les classes. Comme le terrain acquis pour le collège n'était pas éloigné, on se décida à construire, à l'angle le plus rapproché de la Résidence, une maison en bois, capable de suffire aux premières exigences. Nous avions tous les matériaux nécessaires; en peu de temps la construction fut élevée. Elle a 64 pieds de long sur 24 de large, et renferme quatre chambres: c'était tout ce qu'il fallait pour les classes que nous nous proposions de faire cette année.

L'ouverture du nouveau Collège, auquel nous avions donné le nom de Ste Marie, avait été annoncée dans les journaux. Nous avions deux classes de latin, pour les anglais et les français, et un cours préparatoire, avec tous les accessoires ordinaires. Mais le Seigneur nous ménageait une épreuve; nous n'eûmes à l'ouverture que 13 élèves, et, pendant près de trois mois, ce nombre ne

s'accrut

s'accrut que de deux ou trois. C'était une affaire manquée, mais il paraît que notre collège n'était pas encore connu, malgré les annonces publiées dans tous les journaux, anglais et français; nos élèves et leurs familles nous firent beaucoup mieux connaître. Au mois de janvier 1849, nous comptions 36 élèves, et, à la fin de l'année, nous en avions 56, avec l'espoir fondé d'en avoir plus de 80 à la rentrée des classes. C'était un vrai succès qui surpassait même notre attente.

Nous n'avions que des externes payant une petite rétribution mensuelle. Ils pouvaient rester au Collège pour étudier et prendre leurs récréations à des heures fixées entre les classes. Plusieurs parents demandaient aussi un pensionnat pour leurs enfants. On s'y refusa d'abord; mais ce fut une nécessité d'y consentir ensuite pour répondre à la confiance publique. Nous louâmes à cet effet une maison assez étroite près de la Résidence, capable de loger une vingtaine d'enfants. Nous ne voulons pas en avoir davantage jusqu'à ce que le grand Collège soit bâti. Au mois de juin nous eûmes cinq pensionnaires, et les 15 autres places ne tardèrent pas à être retenues pour l'année prochaine.

Il nous manque encore une chose essentielle pour donner à nos enfants tout le soin désirable dans l'intérêt de leur âme, c'est une chapelle. Nos embarras financiers dans ces pénibles commencements ne nous ont pas permis de nous en occuper. Impossible par conséquent de réunir les élèves externes pour la messe, et quand il fallut en préparer plusieurs pour la première communion, la retraite leur fut prêchée, en anglais et en français dans une de nos classes. Ils assistaient à la messe dans l'Eglise de St. Patrice. C'est là aussi qu'ils s'approchèrent de la Ste Table, sans autre éclat que la présence de Mgr qui voulut bien les communier de sa main. Quelque temps après, Sa Grandeur voulut bien donner la confirmation, dans notre petite chapelle domestique, à une dizaine d'entre eux; les autres ne purent pas même y assister à cause de la petitesse du local.

2e *Résidence*. – Dès le commencement de l'année 1848, MM. les Sulpiciens avaient offert à nos Pères une Résidence, en faveur des Irlandais qui sont au nombre de 12,000 environ dans la ville de Montréal; ils demandaient quatre prêtres pour les aider à la desserte de St. Patrice. Leurs offres ne purent être acceptées qu'à la fin de l'année scolaire. A cette époque les PP. Cellier, Driscoll, Du Moulin et Mac Donnel s'adjoignirent à ces MM. qui leur fournissent un logement et une pension pour leur entretien. Ils partagent avec eux le ministère de la prédication, de la confession, des retraites et des missions, le soin des malades

etc).

etc. Les Pères du Collège et du Noviciat leur prêtent aussi assez souvent le secours de leur zèle.

Parmi les œuvres du saint ministère que le Seigneur a daigné bénir particulièrement cette année, je citerai la neuvaine de St. François Xavier qui a été prêchée à Varennes par le P. Martin et le P. O'Reilly. Varennes est une belle et grande paroisse sur la rive droite du St. Laurent, à 5 lieues de Montréal. Mgr. désirait surtout qu'on ranimât le zèle des habitants pour l'œuvre de la propagation de la foi, il y avait eu une diminution sensible depuis quelque temps à ce sujet. Les fidèles vinrent avec empressement aux exercices. Plusieurs retardataires qui résistaient depuis bien des années, se rendirent à la voix de la grâce. Le sermon du P. O'Reilly pour la propagation de la foi produisit l'effet désiré; bien des larmes coulèrent, et l'élan pour cette belle œuvre fut donné à toute la paroisse. Les hommes s'organisèrent d'eux mêmes et allèrent de maison en maison quêter des secours; de leur côté les femmes se réunirent pour former, au profit des missions, un dépôt d'objets de toute nature. Après la neuvaine la collecte fut remise à un missionnaire de l'un des Town-Ships; elle l'aida à remonter sa chapelle et à soulager les pauvres de sa mission. Une des femmes de cette paroisse nous donna aussi, peu après, un grand témoignage d'intérêt et de confiance. Elle avait un fils grièvement attaqué de la poitrine; la phtysie était déjà parvenue au second degré, il n'y avait plus d'espoir de guérison. Cette mère désolée, voyant que les remèdes humains étaient inutiles, résolut d'avoir recours aux moyens surnaturels: elle fit un vœu pour la guérison de son fils, c'était d'aller elle même quêter des œufs dans tout le village pour les offrir aux Jésuites de Montréal. Quelques jours avant Pâques, le Curé nous apporta environ 400 œufs que cette femme avait quêtés; il nous assura que le jeune homme se portait beaucoup mieux et qu'on avait grand espoir de le sauver.

Je ne dois pas taire non plus les fruits abondants de conversions nombreuses que le R. P. Boulanger a obtenus partout où il a prêché l'hiver dernier. MM. les Curés étaient émerveillés de l'heureux résultat de ses prédications; plusieurs le comparaient à Mgr. de Forbin-Janson qui avait autrefois parcouru ce pays en apôtre, et disaient que le salut venait de Nancy au Canada.

3e *Noviciat*. Le petit nombre de Novices, qui ne s'était jamais élevé au dessus de quatre, avait reçu un peu d'accroissement cette année, mais, au bout de quelques mois, il était redescendu au terme ordinaire. C'est au Novi-

ciat

ciat que l'on reçoit les étrangers qui veulent faire des retraites particulières. On en a donné une quarantaine cette année, et il y en aurait eu bien davantage si le local était assez grand pour loger tous ceux qui se présentent à certaines époques.

Je signalerai ici la retraite de Mgr l'Evêque de Sidyme, Coadjuteur de Québec. C'est après l'avoir terminée, sous la direction du P. Maître des Novices, que le Prélat résolut de réaliser un projet qu'il avait depuis longtemps, celui d'établir à Québec une résidence de nos Pères. Il proposa de nous confier le soin de la Congrégation des hommes, fondée autrefois par les Pères de l'ancienne Compagnie. Cette Congrégation possède une chapelle et une maison adjacente qui devaient être mises à notre disposition. Le P. Recteur accompagna Mgr à son retour, afin de visiter les lieux, et tout parut convenable. La demande faite au Conseil de la Propagation de la foi de payer les frais de voyage de trois Pères fut immédiatement accueillie, et au mois de juillet les PP. Saché et Falleur sont allés prendre possession de ce nouveau poste. Les PP. Luiset et Baudry les ont suivis de près. La circonstance était favorable: la ville de Québec était en proie au fléau du choléra, nos Pères ont dû se mettre à l'œuvre dès le lendemain de leur arrivée et poser ainsi les fondements de leur ministère dans cette ville sur le dévouement et la charité.

Les Novices continuent à faire tous les dimanches, avec grand fruit, le catéchisme dans une bourgade voisine de la ville. Avant l'établissement de ces catéchismes le peuple, privé d'exercices religieux dans le village, passait toute la soirée du dimanche dans les cabarets, ce qui était une source de désordres. Maintenant, grands et petits, tous assistent au catéchisme et au chant des cantiques. Ces exercices sont fort goutés de la population; ils ont entièrement changé le village, et la piété y a repris tout son lustre.

4° *La Prairie.* Deux Pères remplissent toujours dans cette paroisse la charge de Curé et celle de Vicaire; ils ont avec eux un Frère Coadjuteur pour le service de la maison. Depuis deux ou trois ans il s'était manifestée parmi quelques habitants de cette paroisse une certaine antipathie contre leurs pasteurs. Nos Pères avaient fait tomber de nombreux désordres et tenaient fortement la main au maintien des bonnes mœurs. Les amis des plaisirs murmuraient; quelques uns disaient hautement qu'il fallait demander des prêtres canadiens, qu'on n'avait pas besoin de ces étrangers. Ce mécontentement était loin d'être

général,

général, mais il troublait l'harmonie et occasionnait quelque scandale. Nos Pères néanmoins poursuivaient avec courage la réforme des abus qu'ils avaient entreprise. L'abolition du plus criant de tous, de l'ivrognerie, en rendant le peuple plus heureux, a réuni tous les esprits et fait tomber les plaintes injustes. Depuis longtems la Prairie était renommée pour ses ivrognes: c'était une plaie hideuse et presque générale pour la guérison de laquelle tous les efforts et toutes les industries du zèle avaient été jusque là sans succès. On ne comptait pas moins de 27 cabarets pour une population de 1000 à 1200 âmes. Par suite de ce fléau plusieurs familles aisées avaient été réduites à l'indigence; quelques morts subites, arrivées dans des circonstances déplorables, avaient répandu le deuil dans une grande partie de la paroisse. Néanmoins peu de personnes pensaient à se corriger d'un vice si funeste. Un second P. Matthew commençait alors dans le Canada un apostolat de tempérance qu'il remplit encore maintenant avec un succès prodigieux. Nos Pères voulurent tenter un dernier remède au mal qui désolait la paroisse, et ils prièrent M. Chiniqui de venir y prêcher la tempérance. Le succès de ses prédications fut complet. Il ne reste plus aujourd'hui qu'une vingtaine d'hommes, méprisés de tous, qui se livrent encore, mais en secret, à un usage désordonné de la boisson. Cette réforme s'est maintenue depuis un an, à la grande satisfaction des habitants. Beaucoup se sont rapprochés des sacrements dont ils avaient abandonné l'usage, ils vivent présentement dans une aisance sensible, fruit de leur tempérance. Tous bénissent l'engagement qu'ils ont eu le bonheur de prendre, et on les entend souvent protester qu'ils consentiraient plutôt à mourir que de sauver leur vie ne fut-ce que par un verre de liqueur forte.

5°. *Petit Séminaire de Ste Thérèse.* L'année dernière, Mgr. de Montréal, tout dévoué à notre Compagnie, voulait nous confier son petit séminaire de Ste Thérèse, il avait même demandé au Conseil de la Propagation de la foi une somme de 8000 £, sur les fonds qui lui sont ordinairement alloués, pour faire venir d'Europe dix à douze religieux des Provinces dispersées, qui auraient pris la direction de ce petit séminaire. Mais les fonds ayant manqué cette année, les vues du Prélat ne purent être remplies. Toutefois pour répondre, autant qu'il était possible, aux désirs de Sa Grandeur, le P. Supérieur de nos missions consentit à céder, pour un temps, au petit Séminaire, les PP. Sachè et Cicateri. Le premier fut nommé à la charge de Directeur et de Préfet des études; le second fut désigné pour enseigner la philosophie aux élèves, et la théologie aux

jeunes

aux jeunes Professeurs. A leur arrivée, les deux Pères rencontrèrent des préventions qui occasionnèrent de la part d'un certain nombre d'élèves quelques actes d'insubordination, et il fallut avoir recours à des mesures de sévérité. Bientôt cependant la confiance générale leur fut acquise, l'ordre fut rétabli et il régna constamment dans la maison une régularité que l'on n'avait pas vue depuis longtemps. Le Préfet des études se livrait tout entier à son œuvre, et tous savaient apprécier son dévouement. Le P. Cicateri, par ses leçons de philosophie et de théologie, émerveillait tous ses auditeurs. Il avait formé une petite congrégation parmi les élèves, et, malgré la difficulté qu'il éprouvait à s'exprimer en français, on écoutait ses instructions avec la plus grande attention; il gagna tellement le cœur des enfants que presque tous le choisirent pour le directeur de leur conscience.

La mission ne pouvant recevoir d'Europe les renforts qu'elle espérait, les Supérieurs furent obligés de retirer ces deux Pères à la fin de l'année scolaire. Ils emportèrent avec eux les regrets de tous. Ce qui marque la confiance qu'ils avaient su inspirer, c'est que tous, maîtres et élèves, voulurent, avant leur départ, faire sous leur direction une confession générale.

Voilà, mon Rév. Père, un petit aperçu de l'état de notre mission dans le Bas-Canada. A l'occasion des derniers troubles à Montréal, nous avons eu quelques instants d'alerte: on craignait l'incendie des Églises et des maisons religieuses. Une nuit, pendant une émeute, des amis vinrent nous avertir qu'on avait formulé quelques menaces contre nous en particulier; mais ces menaces n'eurent aucune suite. Les Irlandais qui veillaient assidûment autour de leur Église, promettaient de nous défendre énergiquement contre ceux qui auraient tenté de nous molester. Ce bon peuple, avec sa résolution bien hautement manifestée de défendre tout ce qui appartient à la religion, est sans doute la barrière que n'ose franchir la fureur révolutionnaire. C'est à lui que les Sœurs grises doivent la conservation de leur couvent: il allait devenir la proie des flammes, au moment de l'incendie du parlement qui lui est contigu, lorsque ces braves Irlandais sont accourus au secours et sont parvenus, après des efforts incroyables, à maîtriser le feu. Pendant plusieurs jours ils ont fait bonne garde autour de ces Religieuses qu'ils regardent avec raison comme leurs Mères, surtout depuis qu'ils ont été témoins du zèle et de la charité avec lesquels elles se

sont

sont dévouées à soigner les pauvres émigrants atteints du typhus.

Je me recommande à vos PP. PP. etc.

A. Havequez, P.J.

61e Lettre.

Le P. Durthaller, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Canada, au R.P. Provincial à Paris.

Sandwich, 14 septembre 1849.

Mon Révérend Père,

P.C.

A mon arrivée à Sandwich, j'appris du P. Point que je devais me rendre aussitôt à l'île Walpole pour y étudier, sous la direction du P. du Ranquet, l'anglais et le sauteux. Je partis donc immédiatement, et ce fut le jour du Sacré Cœur de Jésus que je débarquai en face de l'île. Je fis connaître mon arrivée au P. du Ranquet par un jeune canadien. Un quart d'heure après, le F. Jennesseaux vint me chercher; il était accompagné d'un petit sauvage qui ramait aussi bien qu'un vieux marin. Un triste spectacle s'offrit à mes regards en arrivant dans l'île. D'un côté, je vis quelques poutres fortement charbonnées, un poêle à moitié fondu, uniques restes de l'Église, de la maison du missionnaire, de la maison d'école, que le Père avait construites avec tant de peines; d'un autre côté j'aperçus une pauvre cabane que je n'aurais pas osé prendre pour la chapelle, si la croix qui la surmontait ne m'eut dit que c'était bien là que demeurait Notre Seigneur. A cette chapelle était adossée une seconde cabane plus petite que la première; elle avait servi autrefois d'habitation aux deux sauvagesses dont le P. Chazelle a fait l'histoire, et maintenant elle sert de logement au Père et au frère. Pendant que je considérais ce triste tableau, le Père du Ranquet vint au devant de moi. Si vous l'avez vu autrefois, il vous serait difficile de le reconnaître maintenant: quoiqu'il n'ait que six ou sept ans plus que moi, il a cependant l'air d'un vieillard entre 50 et 60 ans. Les peines, les fatigues, les privations ont blanchi ses cheveux et ridé son visage. Il a eu surtout beaucoup à souffrir depuis qu'il a tout perdu, et il aurait encore souffert davantage sans la charité inépuisable du P. Point. La cause de l'incendie n'est plus une énigme. Les infidèles eux mêmes avouent que ce sont les sauvages de l'île qui ont mis le feu à l'église. Un jour que j'étais assis avec le P. du Ranquet devant notre cabane, un chef Sauteux

infidèle

infidèle vint prendre place à côté de nous. La première chose qu'il dit au Père, ce fut de lui demander s'il était vrai qu'il voulait bâtir une Église en briques sur le bord anglais et une chapelle en bois dans l'île? Le Père lui répondit affirmativement, puis ajouta: crois-tu que je fais bien de bâtir une chapelle en bois dans l'île?—Non, reprit le sauvage, construis la en briques, sans quoi elle sera bientôt brûlée comme la première. Je t'avouerai franchement, et du reste tu ne peux pas l'ignorer, qu'il y a beaucoup de sauvages qui ne te veulent pas de bien." Ils avaient espéré qu'en privant le missionnaire de son Église, de sa maison, de son mobilier, celui-ci leverait sa tente et irait la planter ailleurs. Aussi furent-ils fort surpris lorsqu'ils virent que le Père reconstruisait une nouvelle chapelle et qu'il était décidé à rester au milieu d'eux, malgré le dénuement dans lequel il se trouvait. L'un d'eux, surtout, ne pouvait revenir de son étonnement, il était tout stupéfait de cette fermeté. Il se félicitait alors d'avoir refusé sa cabane au Père qui avait voulu la louer pour en faire une maison d'école. Voilà bientôt cinq ans, disait il, que tous les sauvages font l'impossible pour le chasser de l'île, bien plus, on vient de lui brûler tout, et ils ne parviennent pas à le faire partir, il reste inébranlable comme un rocher; or comment, moi pauvre sauvage, aurais-je pu le faire sortir de ma cabane, si j'avais voulu y rentrer.

J'espère que cette fermeté, ce dévouement du Père attireront de nombreuses graces qui amolliront la dureté des cœurs de ces pauvres sauvages, toujours, hélas! bien éloignés d'ouvrir les yeux à la vérité. Les obstacles au succès de cette mission, ce ne sont pas seulement les menées sourdes du ministre anglican qui fait croire à ces pauvres Indiens que s'ils embrassent le catholicisme, la Reine ne leur fera plus de présents; c'est bien plus encore la paresse et les autres vices auxquels ces insulaires sont sujets et surtout leur passion pour le wisky. Il ne se passe pas de semaine qu'il n'y ait des festins dans l'île, et c'est le wisky qui en fait presque tous les frais. Les cris sauvages qui s'élèvent de tous les points de l'île, ces jours là, vous apprennent qu'ils ont fait de nombreuses libations. Il m'est arrivé quelquefois d'avoir peur dans mon lit, quand la nuit je les entendais roder autour de notre cabane et pousser des cris affreux. Et ils ne souffrent pas que leurs chefs, ou tout autre personnage influent, leur fasse des remontrances sur l'abus qu'ils font de cette boisson. Parmi les Pottéwatomies, il en est un que ses confrères aiment beaucoup entendre parler; il paraît

qu'il

qu'il leur raconte avec intérêt les usages, les coutumes, l'histoire de leurs ancêtres. Un jour il s'oublia, et, au lieu de leur parler des anciens, il s'éleva avec force contre l'abus du wiski. Un de ses auditeurs se leva aussitôt tout en colère, et l'interrompant il lui dit: " cesse de nous parler de wiski. Est-il donc question de wiski dans l'histoire de nos ancêtres? et cependant ce n'est que pour nous raconter leur histoire que nous t'avons invité à parler.

Parmi les grands buveurs de wiski se trouve le vieux grand Chef Jijè Ogima. Je crois que s'il y avait concours, il obtiendrait facilement le premier prix. Je l'ai vu moi même quelquefois dans le plus triste état, cherchant le chemin de sa maison et ne le trouvant pas. Un jour le frère Jennesseaux lui demanda pourquoi il ne se faisait pas priant. Cette question embarrassa assez le pauvre vieux, cependant pour légitimer son infidélité, il se mit à lui raconter l'histoire suivante. — Dois-tu, dit-il, je conserve les usages de nos anciens, parceque je ne veux pas avoir le sort d'une pauvre sauvagesse qui a embrassé ta prière et qui, pendant de longues années, a prié comme toi. Après sa mort elle alla frapper à la porte du ciel des blancs, bien sûre qu'on l'y recevrait et qu'elle y serait heureuse pour toujours. Mais elle fut bien trompée. A peine celui qui garde le ciel se fut-il aperçu qu'elle était sauvagesse, qu'il referma la porte, en lui disant: le ciel des blancs n'est pas pour les hommes et femmes à couleur. La pauvrette ne savait que devenir. Enfin, la pensée lui vint d'aller frapper à la porte du ciel des sauvages; mais là encore elle fut repoussée, parcequ'elle avait été priante. Depuis ce temps elle erre d'une porte à l'autre, priant, suppliant qu'on veuille bien lui ouvrir; mais ses prières restent et resteront toujours sans succès. Et c'est là, ajouta le vieux Chef, le sort de tous ceux qui se font priants. Il dit cela en souriant, de manière à bien faire comprendre qu'il n'ajoutait pas grande foi à son conte. La véritable raison de sa persévérance dans l'infidélité, il la gardait au fond de son cœur. — Aussi sa passion pour le wiski le réduit-elle, ainsi que toute sa famille, à la dernière misère. A chaque instant il vient chez le Père, pour lui demander un objet, tantôt un autre. Un jour il vint demander de la farine. Comme le Père lui répondit qu'il ne pouvait pas lui en donner, puis qu'il était lui même dans la misère depuis qu'on lui avait tout brulé, il se mit à lui faire une demande assez plaisante. — Eh bien, dit-il, puisque tu n'as pas de farine, donne moi au moins ton chapeau français. J'ai été dernièrement malade et les

chefs

chefs de l'île m'ont assuré que je ne le serais plus jamais, si je portais chapeau français. Le Père ne put s'empêcher de rire, le vieux Chef s'en aperçut, et il se retira assez mécontent. Cette manie de demander, de mendier est presque commune à tous les sauvages infidèles, aux grands comme aux petits. La première chose qu'ils font quand ils entrent dans votre cabane, c'est d'examiner s'il n'y a pas quelque part du pain ou de la viande, et, s'ils en aperçoivent, ils ne manquent pas de vous en demander. Il ne faut pas s'en étonner; car leur extrême paresse les prive souvent des choses les plus nécessaires à la vie. Les quelques familles catholiques qui se trouvent dans l'île ne sont plus sujettes à cette honteuse habitude. Elles cultivent toutes leur champs, de sorte qu'elles récoltent assez de froment et de blé d'Inde pour vivre honnêtement pendant toute l'année, elles cherchent aussi à se rapprocher des blancs dans leur habillement. Les jeunes gens travaillent et ne s'épargnent aucune peine pour remplacer leur chemise et leurs indécentes mitasses par la redingotte et le pantalon. Il y en a déjà plusieurs que l'on distingue à peine, les Dimanches, des jeunes Canadiens et Irlandais. Il serait bien à désirer que le zèle et le dévouement du bon P. du Ranquet eussent plus de succès. Heureusement il espère contre tout espoir, et il ne doute pas que Dieu n'exauce enfin ses prières.

J'ai quitté l'île dans un état de santé assez triste. Par suite de quelques imprudences commises en visitant les cholériques, qui étaient assez nombreux sur la rive américaine, je fus attaqué violemment par la fièvre. Au plus fort du mal le frère Fütsch vint nous annoncer l'arrivée du R. P. Boulanger et nous prévint en même temps de ne pas tarder de nous rendre à Sandwich, car le R. Père ne devait s'y arrêter que quelques jours. Je fus donc obligé de quitter Walpole le lendemain, sans pouvoir faire mes adieux à nos bons catholiques que je ne reverrai probablement plus. Le R. P. Boulanger vient de m'assigner un poste qui est assez éloigné de cette île. Le gouvernement anglais veut transplanter une partie des Iroquois du Sault St Louis dans l'île Manitouline. Comme tous sont catholiques, il a demandé à Mgr. de Montréal un prêtre pour cette petite colonie qui doit émigrer le printemps prochain. Mgneur s'est empressé d'offrir cette nouvelle mission au R. P. Boulanger qui l'a acceptée bien volontiers. Or c'est moi qui ai eu le bonheur d'être choisi pour diriger cette petite mission. Dès que j'aurai recouvré quelques forces, je quitterai Sandwich pour me rendre au Sault St Louis. J'y passerai l'hiver avec

M. Marcoux

M. Marcoux qui veut bien se donner la peine de m'enseigner l'Iroquois, et, le printemps prochain, je me mettrai à la tête de l'émigration. Il y aura à souffrir au commencement; mais Walpole m'a familiarisé un peu avec les privations et les croix, et vos bonnes prières attireront, et sur les Iroquois et sur leur missionnaire, des graces nombreuses qui leur aideront à supporter toutes les souffrances.

Je me recommande instamment à vos SS. Sacrifices et vous prie d'agréer etc.

J. Durthaller, S.J.

62e Lettre

Le P. Frémiot, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à son Supérieur à New-York.

Mission de l'Imm. Conception, 18 8bre 1829.

Mon Révérend Père Supérieur,

P.C.

Je vais vous parler aujourd'hui d'un rayon d'espérance qui s'est levé naguères sur notre mission. Vous n'ignorez pas que depuis longtemps, nos sauvages espèrent le paiement de leurs terres. Au printemps dernier, une nouvelle députation des Sauteux se rendit à Montréal, pour réclamer près du Gouverneur lui même un acte de justice qu'on a jusqu'ici différé de leur rendre. La presse Canadienne a publié leur éloquente supplique. Grâce à l'obligeance de M. Mac Kensie, je l'ai lu en Anglais dans le *Montréal Gazette* du 9 juillet. Comme cette pièce remarquable ne vous sera peut être pas tombée sous la main, j'ai pensé que Votre Révérence ne serait pas fachée d'en voir ici la traduction:

« A Son Excellence le très Honorable Jacques, Comte d'Elgin et Kincardie, Chevalier du très Ancien et très Noble Ordre du Chardon, Gouverneur Général de l'Amérique Anglaise du Nord, etc, etc."

« Père,"

« Ecoute la voix d'un peuple qui n'est plus aujourd'hui que les débris d'une nation autrefois nombreuse et puissante, d'une nation qui déployait ses camps sur une vaste étendue de pays, tandis que les tiens étaient resserrés dans d'étroites limites; de cette nation, dont, par le passé, les *Souverains Anglais* recherchèrent l'alliance."

"Père,"

"Père,"- " Lorsque tes Enfants Blancs mirent le pied dans cette contrée, ils ne vinrent pas pousser le cri de guerre, ni chercher à nous ravir nos terres. Ils nous dirent qu'ils venaient à nous en amis pour fumer avec nous le calumet de paix, ils recherchèrent notre amitié, nous devînmes frères, et leurs ennemis furent les nôtres. A cette époque nous étions puissants et forts, tandis qu'ils étaient faibles et en petit nombre. Et cependant usâmes nous de notre supériorité pour les opprimer ou pour leur nuire? Non. Il est vrai qu'ils ne tentèrent point de faire ce qui c'est fait de nos jours; il est vrai qu'ils ne nous dirent point qu'un temps viendrait où tu en aurais l'envie."

"Père,"- " Les hivers ont succédé aux hivers, et tu es devenu un grand peuple, tandis que nous, nous avons fondu comme la neige sous un soleil d'Avril. Notre force est anéantie, la mort a moissonné nos innombrables guerriers, nos forêts gisent sans honneur: tu nous as dispersés sous les coups de ta verge, tu nous as traqués de toutes parts comme des bêtes fauves, tu as ravagé les plus belles de nos terres, et, tel qu'un gigantesque ennemi, tu viens nous dire: de gré ou de force, vous sortirez du milieu de ces rochers et de ces déserts: j'en ai maintenant besoin! J'en ai besoin pour enrichir mes Enfants Blancs, tandis que, vous autres, vous serez refoulés au fond des antres et des cavernes comme des chiens affamés, pour y attendre le trépas. Oui, Père, nos tombeaux mêmes, tes Enfants Blancs les ont ouverts pour dire aux morts: Désormais il n'y a plus de place pour vous!"

"Père,"- " Était-ce pour cela que nous te tendîmes tout d'abord une main amie? que nous t'ouvrîmes nos wigwams pour y étendre ta couverture? Était-ce pour cela que nous devînmes volontairement les enfants de notre commune Mère, la Reine? Était pour cela que nous servîmes si longtemps les *Souverains d'Angleterre*? Que le sang des Peaux Rouges ruisselât sur la poussière dans ces mêmes forêts qu'ils avaient arrosées du sang des animaux, et cela, non pour leurs propres querelles, mais pour les querelles de ces Princes?"

"Père,"- Trois ans se sont écoulés depuis que tes Enfants Blancs, les Mineurs, vinrent pour la première fois parmi nous, et s'emparèrent de nos terres. Ils nous dirent qu'ils en recevraient le paiement, mais qu'ils voulaient d'abord en connaître la valeur. Cette réponse nous satisfit pour le moment. Mais comme ils continuaient à prétendre des droits sur nos terres et à les

occuper,

occuper, nous conçumes de l'inquiétude, et nous envoyâmes quelques uns de nos chefs à Montréal pour te voir. Tu nous promis que justice nous serait faite! Un an se passe, et nulle apparence de traité. Nouvelle députation, même réponse. Enfin, l'automne dernier, nous envoyâmes de nouveaux députés, et maintenant, non plus que par le passé, rien n'indique qu'un traité se prépare.

"Père,"—"Nous commençons à craindre que tes belles paroles ne prennent pas naissance dans le cœur, et qu'elles n'aient de vie que sur les lèvres. Ce sont comme ces arbres de belle apparence, à l'ombre desquels il est doux de se reposer un instant et d'ouvrir son cœur à l'espérance, mais on ne peut s'abandonner pour jamais aux charmes de leur ombre, s'ils ne donnent point de fruit."

"Père,"—"Nous sommes hommes ainsi que toi; nous avons des membres humains, nous portons des cœurs d'hommes dans nos poitrines, et nous sentons, nous savons que ce pays est le nôtre. Il n'est pas jusqu'aux plus faibles, jusqu'aux plus timides animaux de la forêt, qui, poussés à bout par le chasseur, ne se retournent pour se défendre, bien qu'assurés d'une perte certaine."

"Père,"—"Ne nous précipite pas dans l'abîme du désespoir. On nous dit que tu as des lois pour garder et protéger la propriété de tes Enfants Blancs, mais tu n'en as fait aucune pour protéger les droits de tes Enfants Rouges. Tu as présumé peut être que la *Peau-Rouge* suffirait à se défendre elle même contre la rapacité de son mauvais frère à la pâle figure."

"Père,"—"L'été dernier tu fis convoquer un Conseil. Quand nous apprîmes que telle était ton intention, nos cœurs se réjouirent: car nous nous flattions que tu avais dessein de traiter avec nous pour l'achat de nos terres. Quand nous vîmes qu'il n'en était pas même fait mention, notre désappointement fut grand. Mais notre étonnement fut à son comble, quand tu nous demandas de quel droit nous réclamions ces terres. Quoi! nous demander de quel droit nous les réclamons!! Mais ces terres, où sont nos pères, où nos aïeux reposent ensevelis, tu dois le savoir comme toute Peau-Rouge le sait, longtemps, bien longtemps avant que tes Enfants Blancs eussent traversé les eaux du soleil levant pour nous visiter, le Grand Esprit les avait créées et nous y avait établis, les donnant à ses Enfants-Rouges comme leur héritage".

"Père,"—

"Père," – Peux-tu prétendre à cette terre? Si cela est, en vertu de quel droit? Nous l'as-tu ravi par la conquête? Non; car lorsqu'ils mirent le pied parmi nous, tes enfants étaient faibles et peu nombreux et le cri de guerre des Otchipoouais jeta l'épouvante dans le cœur de la *Pâle-Figure*. Mais tu ne vins pas à nous en ennemi; tu nous visitas sous le symbole de l'amitié, tu vécus comme notre hôte, et tes enfants furent traités comme nos frères. L'as-tu achetée de nous cette terre? ou te l'avons nous livrée? Si cela est, quand? comment? et où sont les traités?"

"Père," – "Ces Enfants Blancs nous disent que le *Grand Couteau* (*) abuse et trompe les Peaux Rouges, lorsqu'il achète leurs terres; ils nous disent que toi seul est bon et juste. Mais où est ta justice, si tu permets à tes Enfants de ravager nos terres, et de nous arracher de leur sein contre notre gré? Où est ta bonté ou ta justice, si tu t'empares de nos terres sans notre consentement? Cet injuste, ce perfide Grand-Couteau bien qu'il ait plus d'une fois gravement fait tort aux Peaux-Rouges, n'a cependant jamais fait ce que tu fais maintenant; jamais il n'a pris aux Peaux Rouges un morceau de terre sans qu'il y eût au moins quelque espèce de traité conclu et acquisition faite."

"Père," – "Chaque année nous voyons les Peaux Rouges de l'autre côté du Lac se rendre à la Pointe pour y recevoir le paiement que leur doit le Grand Couteau pour le bord Sud, et nos cœurs deviennent malades: car nous ne pouvons ne pas voir le contraste de cette conduite du Grand Couteau avec la tienne, *toi qui es notre père.*"

"Père," – "Quand le Grand-Esprit forma ces terres, il les peupla en même temps d'une grande quantité d'animaux, dont la chair et la peau suffirent abondamment aux besoins des Peaux-Rouges pour la nourriture et le vêtement. Alors ils parcouraient en maîtres les forêts, ignorant la fatigue et libres du besoin; alors ils étaient étrangers aux misères et à la dégradation que la Pâle Figure a depuis introduites parmi nous: car maintenant, de quelque côté que nous tournions les yeux, nous ne voyons que détresse, pauvreté et douleur."

"Père," – "Le Grand Esprit dans sa bonté, prévoyant qu'un temps viendrait où les forêts et les lacs cesseraient de fournir leurs produits accoutumés, plaça ces mines dans nos terres, afin que les générations futures de ses Enfants Rouges pussent trouver par là de nouveaux moyens de subsistance.

(*) L'américain. –

Aide-nous donc à remplir ce dessein du Grand-Esprit, et mets-nous en état de recueillir le fruit de ses largesses, dans une aussi ample mesure que les Peaux-Rouges de l'autre côté du Lac. Obtiens-nous cet avantage, et nos cœurs se dilateront; car nous sentirons que nous sommes encore une nation."

"Père;—" Tu ne peux nous dépouiller de ces terres: le guerrier au bras vigoureux et au cœur brave ne fera jamais tort à un loyal ami, à un frère."

"Père;—" Ces paroles que nous t'adressons, elles vivent dans les cœurs de tout notre peuple, et ils te conjurent instamment de convoquer, aussitôt que possible, un Conseil de notre nation, pour entrer en négociation avec nous au sujet de nos terres, afin qu'il n'existe aucune mésintelligence entre tes Enfans Rouges et tes Enfants Blancs."—

Suivent les signatures des principaux Chefs des Otchippouais au nom de la nation.

Voici la réponse du Gouverneur:

"Mes Enfants,

"Soyez assurés que je prends le plus vif intérêt à votre bonheur, et je ne puis réfléchir sans un profond sentiment d'estime et d'admiration aux fidèles services de mes Enfants Rouges, au puissant et généreux concours qu'ils prêtèrent à mes Enfants Blancs durant la guerre.

"Les terres qu'on vous a prises, et pour lesquelles vous portez plainte, furent vendues avant que je prisse en main le Gouvernement de cette Province. J'userai de tous les moyens en mon pouvoir, pour que nulle injustice ne vous soit faite. En même temps permettez-moi de vous donner un avis: retournez chez vous, et laissez M. Mac-Donell, votre ami, prendre soin ici de vos intérêts."—

J'ignore à quelle vente le Gouverneur fait allusion: aucune terre, que je sache, n'a été vendue, du moins sur le lac Supérieur. Ce qui vient d'arriver en est une nouvelle preuve, c'est sans doute aussi le résultat des éloquentes réclamations des Sauteux.

Le samedi, 22 septembre on vit débarquer, sur les rochers aride de Spar-Island, trois envoyés du Gouvernement, MM. Vidal, Anderson et Sommerville: ils avaient avec eux huit rameurs qui devaient les conduire au Fort-William, au Pic, à Michipikoton, et ensuite chez d'autres Sauteux à 200 milles au delà du Sault Ste Marie, du côté de Pénétanguishine. Ils se

reposèrent

reposèrent le Dimanche sur cette plage déserte, et le lundi après midi, ils passèrent à *l'Immaculée Conception*, se rendant au Fort. Dès que les sauvages reçurent avis que c'étaient les envoyés du Gouvernement, il aurait fallu les voir courir au Fort: une troupe d'élèves ne courent pas plus joyeux en récréation au sortir d'une longue étude, une brigade de pompiers ne court pas plus vîte, au bruit du tocsin, pour éteindre l'incendie. Ils n'ont plus ni ventre ni oreilles; il en est qui arrivent justement de voyage, ils ne prennent pas même le temps de manger. En vain leur dit-on que ces Messieurs ne manqueront pas de prendre un peu de repos. C'est inutile, tout part, il ne reste plus un seul homme ici. Je me décidai moi même à aller au Fort pour voir ce qui se passait, et faire connaissance avec ces Messieurs. Mais comme j'étais bien attendu, il ne fut question de rien ce jour là. Seulement M. Anderson demanda au chef le tracé de leurs terres, et indiqua la séance pour le lendemain à 10 heures. — "Mon Père, les jeunes gens ont faim," lui dit le chef, et on leur donna du lard avec une grande quantité de tabac. Ils en profitèrent aussitôt, car il y eut une fumerie au Conseil, qui se prolongea bien avant dans la nuit.

On tint séance deux jours de suite, depuis 10 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir, sauf le temps du dîner, environ une heure et demie. Une chose remarquable, c'est que ces Mrs, bien que mangeant à la table du bourgeois, M. Mac-Kenzie, n'ont cependant pas profité de sa maison pour dormir: ils passaient la nuit sous la tente, dans la cour du Fort. C'est toujours ainsi qu'en use le Capitaine Anderson, disent les sauvages, c'est, il faut l'avouer, une belle leçon aux Missionnaires de se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.

J'assistai aux séances comme simple spectateur, et j'acceptai l'offre de M. Mac-Kenzie de partager le dîner de ces Messieurs. Je puis donc, comme témoin oculaire, vous tracer fidèlement la physionomie de l'Assemblée. M. Pidal occupe le fauteuil du milieu, et écrit tout ce qui se dit de part et d'autre. Le Capitaine Anderson siège à sa droite. Il parle anglais, français et sauvage, tandis que ses deux collègues ne parlent qu'anglais. C'est lui qui propose aux sauvages les questions du Gouvernement, et interprète leurs réponses. Derrière lui se trouve un de ses rameurs, Piter Bell, jeune homme du Fault Ste Marie, qu'il interroge lorsqu'il est dans le doute. M. Sommerville assis à gauche de M. Pidal, a son bureau à part, et ne paraît guères s'occuper de la séance.

En

En face de ces Messieurs, sur des chaises ou fauteuils sont assis nos deux chefs. Joseph, *La peau de chat*, est à la première ligne. Il est habillé comme les blancs, ainsi que tous nos sauvages. C'est un homme d'environ 40 ans, grand et bien fait de sa personne, à la voix vibrante et sonore. Sa fougue éloquente, sa véhémente impétuosité l'ont fait choisir pour chef par les sauvages. Il ne lui manque qu'une âme plus fortement trempée dans la vie et les vertus chrétiennes. L'autre chef est un vieillard septuagénaire qu'on appelle *L'illinois*. C'est tout simplement un de ces Chefs de pelleteries, établis par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il en reçoit tous les ans deux habits, dont l'un est rouge, galonné, et garni de boutons en métal. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Miskouăkkŏnayè* (rouge habillé). Il y a un certain nombre d'années qu'un Ministre Baptiste du Pault le plongea dans la rivière avec quelques membres de sa famille. C'est là tout ce qu'on lui a appris de la religion, car il ne sait absolument rien. Ce vieillard que les sauvages veulent bien considérer comme Chef, mais qui n'a pas la principale autorité, porte aujourd'hui, comme bien vous le pensez, son habit d'ordonnance. M. Pommerville passe la première partie de la séance à le dessiner sous ce plaisant costume, rehaussé encore par son grand calumet qu'il repose sur la cuisse en le soutenant de la main. Pauvre calumet! que de mal n'eut-il pas à t'allumer! Pendant plus d'un grand quart d'heure, il fit jouer le briquet au muet sourire de l'assistance. — Derrière les Chefs, tout autour de la salle, les sauvages sont assis par terre, adossés contre le mur

On commence par faire l'appel nominal, d'après une liste composée la veille par M. Mac Kensie. On passe les métis sous silence: car ils n'ont pas la parole dans ces sortes d'assemblées. Est-ce politique? Et craindrait-on que, plus instruits que les sauvages, ils ne sussent mieux défendre leurs droits? Je laisse à Votre Révérence à se prononcer là dessus.

Ces préliminaires achevés, on commence la longue série de questions que ces Messieurs viennent adresser aux sauvages de la part du Gouvernement. — "Quelle est votre origine? votre nom? sont-ce là vos Chefs? « lequel occupe le premier rang? = Joseph, la peau de Chat," répondent les « sauvages. = "Quelle est la forme, l'étendue, la qualité de vos terres? Quels « sont les animaux qui les habitent? Voulez-vous vendre vos terres? Quelle

est

«Quelle est l'estimation que vous en faites ?" = "Outre une réserve sur les deux bords «de la rivière où nous habitons, nous demandons *trente piastres* par tête, y com- «pris les femmes et les enfants, chaque année jusqu'à la fin du monde, et cela en «argent, non en marchandises. De plus, nous demandons aux frais du Gouvernement, «un maître d'école, un médecin, un forgeron, un menuisier, un fermier et un surin- «tendant pour rendre la justice."

Avant de clore cette première journée, le Capitaine Anderson dit aux sauvages: "Il est deux choses qui ne nous font pas plaisir, et que ne verra pas «non plus de bon œil, à ce que nous pensons, notre Père qui est à Montréal. La «première, c'est qu'il ne connait point, c'est qu'il n'a pas approuvé celui des «deux chefs auxquels vous donnez la préférence. La seconde, c'est que vous de- «mandez un trop haut prix pour vos terres. Voyez de l'autre coté du Lac, ce «que fait le Grand-Couteau. Les sauvages ne sont payés que pendant vingt- «cinq ans, et encore beaucoup moins, chaque année que vous ne demandez «vous-mêmes. Et vous, ce serait jusqu'à la fin du monde! et trente piastres par «tête!... De plus, le Grand-Couteau, une fois le terme du paiement expiré, chas- «se les sauvages au delà du Mississipi, vous, au contraire, vous resterez ici «à jamais, paisibles possesseurs de vos terres.. Enfin, de l'argent vous serait «plus nuisible qu'utile: voyez ce qui se passe à la Pointe. Les sauvages donnent «une piastre, même jusqu'à une couverture, pour un verre d'eau mélangée d'un «peu de wiskii. la même chose arriverait ici. Il vous sera bien plus avantageux «d'avoir des vêtements pour vous couvrir. Réfléchissez donc cette nuit à ces deux «points, et si demain, vous persistez dans les mêmes sentiments, cela sera écrit. «Maintenant c'est un conseil d'ami que nous vous donnons: car nous ne pen- «sons pas que le Grand Chef qui est à Montréal vous accorde tout ce que vous «avez demandé."

Le lendemain, après la messe, Joseph, La peau de Chat, vient me dire que l'Anglais le craint et veut le destituer, mais qu'il va de ce pas, faire rayer lui même son nom. — "Mon enfant, lui dis-je, l'Anglais ne te craint pas, l'anglais ne craint aucun sauvage. L'anglais ne veut pas non plus, il ne peut pas te destituer. Ce sont les sauvages qui t'ont choisi pour chef, tu le seras tant qu'ils te maintiendront. S'ils répondent comme hier, ce sera une affaire finie, il n'en sera plus question. Seulement l'Anglais n'a pas ta prière, l'Ha- bit-Rouge, lui, à la prière de l'Anglais, voilà pourquoi l'Anglais serait bien

aise

aise de le voir le premier Chef. Ne crains donc rien, et garde toi de faire rayer ton nom, tu perdrais tout. Si tu ne veux plus être chef, tu le diras plus tard, et les sauvages en choisiront un autre. Mais ce n'est pas aujourd'hui le moment." – "C'est moi seul que je perds," répond-il, et il part pour le Fort.

Les sauvages témoins de cette entrevue avaient pris leurs mesures pour élire un autre chef en cas qu'il fit un coup de tête en pleine assemblée. Mais, apparemment, la réflexion le prit en chemin: car, sans parler de sa démission, il se contenta de dire fort sagement à ce sujet: "Moi le Grand-Chef qui est à Montréal, ni la Reine, ne prétendent rien changer aux élections des sauvages, ni influencer en rien leurs délibérations." Cette déclaration fut écrite. – Quant aux prix des terres, il n'en fut plus question ce jour là.

Dans l'après midi, de ridicules personnalités nous rendirent témoins d'une scène assez plaisante. La Peau de Chat dit au Capitaine Anderson qu'il a entendu sur son compte des bruits fort peu rassurants, mais auxquels néanmoins il n'ajoute pas foi: à savoir qu'il ne vient que pour contre-quarrer M. Mac-Donell (du Sault Ste Marie), lequel devait apporter l'argent cet été, etc. etc. Interrogé de qui il tient ces bruits, il montre et nomme deux jeunes gens du Sault qui accompagnent ces Messieurs en qualité de rameurs. Ceux-ci interpellés, déclarent qu'ils n'ont fait que répéter ce qu'ils avaient entendu. Le Capitaine Anderson répond qu'il n'est pas ennemi de M. Mac-Donell, qu'il lui a donné la main à telle et telle époque, et il montre à Joseph je ne sais quel papier, qu'il dit être signé de plusieurs Robes noires (il voulait sans doute parler de quelques ministres protestants). Le dîner qui survint alors fort à propos, mit heureusement fin à cette petite scène peu agréable pour le Capitaine.

Lorsqu'on fut réuni de nouveau, l'Habit-Rouge, ou le vieux chef prit pour la première fois la parole. Il débuta en ces termes: "Mon Père, je ne sais ce que je veux dire: je n'ai plus d'esprit, je te ressemble, je suis bien vieux." Après cet exorde insinuant, notre Nestor sauvage remonte, je crois, jusqu'au déluge, ou peut être au delà; puis, descendant de proche en proche, il en vient à l'apparition des blancs sur cette terre, et aux choses merveilleuses que le sauvage vit alors pour la première fois. – "Ce n'est pas toi, Anglais, qui vins le premier, on te connaît à peine: nous l'appelons *Ouémitikôji*, Français, celui qui nous visita d'abord." – Quant à la péroraison du discours, je vous avoue qu'elle s'est

enfuie

enfuie de ma mémoire: je n'en retrouve que quelques fragments incomplets. Il était tard et les sauvages, dont l'appétit commençait à se faire sentir, s'ennuyaient de ces longueurs homériques. Un des gendres de l'orateur alla même jusqu'à lui dire: "C'est assez, beau père." – "Patience, répliqua l'autre, je ne gâterai rien." – Enfin, un autre de ses gendres, assis à ses côtés, et qui parfois inspirait charitablement sa mémoire en défaut, lui coula doucement à l'oreille que c'était bien; et aussitôt le docile orateur, ayant prononcé la formule: "C'est là tout ce que j'avais à dire", s'assit et se tut.

Alors le Capitaine Anderson se lève à son tour pour faire le discours de clôture. Il loue la prudence et l'habileté que les sauvages ont fait paraître dans la présente délibération. – "Les sauvages de Nipigong, ajouta-t-il, ceux du Pic et de Michipitoton seront pareillement interrogés: le Gouverneur verra vos réponses et les leurs, et réglera tout dans sa sagesse. Vous recevrez probablement des nouvelles cet hiver, et, au printemps, de nouveaux députés vous apporteront le Traité bien en règle." – Puis, il les exhorta fortement à embrasser la civilisation des blancs, à s'adonner à l'agriculture, à l'instruction: – "sous peu vos forêts seront sans gibier; il n'y aura plus de ressource pour le sauvage que dans l'agriculture... Écoutez votre Robe noire, ne faites pas tort à votre Bourgeois, car le Grand Esprit voit tout; mais surtout méditez souvent la vie éternelle".

Après cette édifiante péroraison, l'on se donna la poignée de main d'adieu, et l'on se quitta bons amis.

Le lendemain matin avant le départ de ces Messieurs, nos sauvages allèrent de nouveau les saluer. Comme on leur répéta qu'ils n'obtiendraient pas tout ce qu'ils avaient demandé: "Eh bien, dirent-ils, rayez le médecin, le menuisier, le forgeron, le fermier et le surintendant: nous ne réservons que le maître d'école." – Je viens seulement d'apprendre cette concession, et j'en ai été aussi surpris que peu satisfait. Je crois qu'elle est à pure perte. Les sauvages pensaient, par là, obtenir leurs 30 piastres par tête, en bon argent. Mais M. Anderson m'avait déjà dit en particulier qu'ils n'auraient pas cette somme et surtout pas d'argent.

Je fis observer au Capitaine que, si l'on obligeait les sauvages d'aller chercher leur paiement loin d'ici, par exemple au Sault, c'était les mettre dans l'impossibilité de cultiver jamais beaucoup. "Ils seront payés ici

ici même, me répondit-il".

Tel est, mon Révérend Père, le récit de cet événement mémorable pour notre Mission. Voilà donc nos pauvres sauvages à la veille de recevoir, non une fortune toute faite qui les dispense de travailler ainsi que quelques uns se l'imaginaient bonnement, mais quelques faibles secours qui, du moins, les aideront à s'habiller. Car, ici, la difficulté n'est pas de vivre, mais de se vêtir. La culture et la pêche fourniront une nourriture suffisante, mais le vêtement il en coûte davantage de se le procurer, par la raison que la Compagnie de Baie-d'Hudson a jusqu'ici le monopole des fourrures, et par conséquent du commerce.

Je me recommande instamment à vos prières et à S.S., et suis avec respect, etc.

N. Frémiot, S.J.

63e Lettre.

Le R. Manipeaux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Bas Canada, au R.P. Provincial, à Paris.

Ste Croix, grande île Manitouline, 5 9bre 1849.

Mon Révérend Père,

P.C.

Nous continuons à jouir, au milieu de nos lacs et de nos forêts, d'un calme et d'une paix profonde, malgré les sourdes manœuvres que l'ennemi de tout bien continue à diriger contre nous. C'est dans cet état de paix que le R.P. Boulanger nous a trouvés lors de sa visite. Il a été reçu par nos indiens avec une joie véritable, ses paroles si conciliantes lui ont attaché tous les cœurs et les ont animés de la meilleure volonté. Aussitôt après son départ, nos bons néophytes ont jeté les fondements de notre Eglise qui aura 100 pieds de long sur 40 de large. Ils veulent la construire toute en pierre et sans le secours d'aucun blanc. Les fondations sont déjà montées à fleur de terre, mais on s'arrêtera là pour cette fois, tant à cause de l'hiver qui se fait déjà sentir, qu'à cause de certains travaux particuliers qu'il est urgent de faire avant la mauvaise saison.

Le Choléra qui a rôdé tout autour de nous cette année, n'a fait aucune victime parmi nos sauvages catholiques; leur confiance dans la prière et dans la vertu de la Croix les a préservés de ses atteintes. Dès qu'ils appri-

rent

rent les ravages qu'il faisait chez leurs voisins, tous lui opposèrent pour rempart le signe de notre rédemption en l'arborant à toutes les avenues du village et à la porte de chaque maison, en sorte que notre village ressemble maintenant à une forêt de croix.

J'ai visité plusieurs peuplades d'infidèles pendant l'épidémie, et je suis parvenu non sans peine, à disposer quelques malades au baptême. C'est dans une de ces excursions chez les infidèles que j'ai couru un danger assez sérieux. Je naviguais avec mon jeune compagnon sauvage, lorsqu'un vent violent s'étant levé, les vagues furieuses agitèrent en tout sens notre frêle esquif, et le poussèrent malgré nous sur les rochers qui bordent le rivage. Là, engagée entre ces roches aigues, notre embarcation fut bientôt remplie par l'eau, qui, repoussée sur elle même, bondissait en l'air et retombait sur nous avec violence. Pendant que notre canot coulait à fond, nous pûmes prendre pied sur de larges pierres. Nous vîmes de là, notre petit bagage ballotté par les flots et conduit par eux jusque sur le rivage, où ils le déposèrent. Nous ne savions comment faire pour retrouver notre berge ensevelie sous les eaux, mais les rochers en ayant ouvert le fond, il nous fut possible de la pousser sur la rive où nous arrivâmes nous mêmes sains et saufs. Au moyen d'une bonne provision de clous que j'avais apportés, nous radoubâmes notre esquif, et le lendemain nous continuâmes la navigation jusqu'au village que je devais visiter.

Le P. Chomé avait paru, il y a trois ans, dans ces parages, mais sans pouvoir rendre son ministère utile. Je ne fus pas plus heureux. Dix familles seulement forment cette peuplade. Le chef, dont le nom signifie: Qui arrive fort mal à propos, ne remplit que trop bien cette dénomination. Plusieurs fois déjà je l'avais rencontré dans mes voyages et excité à prendre la Prière, et toujours il m'avait opposé une invincible résistance. Cette fois après lui avoir longtemps parlé, j'en reçus cette réponse: "bien des Robes-noires avant toi, m'ont fait les mêmes sollicitations; je leur ai toujours répondu à tous, que je n'en ferais rien: eh bien, je t'en dis autant. Tu te rappelles, sans doute, ce que je t'ai dit pendant l'hiver; je te le dis encore." Je fus accueilli à peu près de la même manière dans toutes les loges. Une vieille femme que je prêchais, fatiguée de m'entendre, lança sur moi un coup d'œil de colère, me disant: "Pourquoi nous tourmentes-tu, puisque nous ne voulons point de ta Prière. Nous n'allons point te troubler, nous autres, laisse nous donc tranquilles." Enfin, je reconnus que le

mauvais

mauvais esprit du chef dominait tous ces pauvres gens; je dus donc me retirer en gémissant de leur opiniatreté, et en priant Dieu de leur faire miséricorde.

Au mois de juillet, j'ai visité Owen-Sound, gros village, composé d'Anglais, d'Irlandais, de Canadiens et de Sauvages, qui, pour la plupart sont méthodistes. Durant les six jours que j'y ai passés, outre les soins que j'ai donnés aux Catholiques qui s'y trouvent, j'ai engagé de longues conversations avec bon nombre de sauvages de la secte dans le but de leur montrer combien peu sont solides les fondements sur lesquels ils appuient leur croyance. J'ai même eu, en présence de tous, une conférence solennelle avec le Ministre méthodiste, le résultat s'est borné à couvrir de confusion le pauvre ministre sans convertir les auditeurs.

Dans le courant du mois de septembre, je me suis rendu, comme les années précédentes, à la grande réunion des sauvages, *dite des présents*. Le ministre anglican de Manitouaning est aussi fidèle à s'y trouver, et il met tout en œuvre pour étendre son prosélytisme ou pour combattre mes efforts auprès des sauvages. Cette fois, jaloux de mes succès auprès d'une peuplade, en qui, l'année dernière, j'avais reconnu de la tendance à embrasser le christianisme, il a appelé à son aide la calomnie. Pour la rendre plus accessible, c'est de loge en loge qu'il est allé la débiter. Le bien de mes néophytes ne me permettait pas de rester sous le poids de ses accusations mensongères; je le sommai donc d'apporter, devant tous les sauvages réunis dans le camp, les preuves de ce qu'il avançait contre moi. La haine pour la religion lui donna assez d'audace pour soutenir son imposture, il osa répéter publiquement que, dans mes instructions, j'avais parlé de la Reine d'Angleterre en termes injurieux. Comme tous mes auditeurs étaient présents, et que personne n'avait rien entendu de semblable à ce que le ministre m'imputait, tout l'odieux de l'accusation retomba sur l'accusateur lui même qui fut méprisé et abandonné de tous. J'ai eu la consolation de baptiser une vingtaine d'adultes qui sont venus d'eux mêmes réclamer cette faveur et j'ai affermi dans la foi les catholiques qui faisaient partie de la réunion. Tous ces bons sauvages étaient venus de 40 à 50 lieues chercher ces grâces que leur éloignement et notre petit nombre nous empêchent de leur porter. Quand est-ce donc que nous pourrons aller étancher la soif de la Vérité qui dévore ces pauvres âmes et l'allumer dans les cœurs de ceux qui n'en ressentent pas les ardeurs? Pour cela, mon Révérend Père, vous le savez, il nous faudrait un missionnaire de plus. Puisse-t-il nous arriver bientôt!

Je suis en union de vos SS. SS., etc.

Joseph Hanipaux, S.J.

Table.

Lettre.					Page.
1re	Le R. P. Félix Martin, à un Père de la Cie	Montréal	1er Juin	1843	1
2e	Le R. P. Vellier, à son Supérieur en France.	La Prairie	30 Janvier.	1844	41
3e	Le R. P. Point, au même.	Sandwich	10 Mai	»	68
4e	Le R. P. Charelle au même	Sandwich	15 Juillet	»	75
5e	Le R. P. Chonè au même	Ile Manitouline	16 Juillet	»	78
6e	Le F. Jennesseaux, à un frère Coadjuteur	Ile Walpole	9 Août	»	81
7e	Le R. P. Charelle, à son Supérieur en France.	Sandwich	10 Août	»	91
8e	Le R. P. Félix Martin, à un Père de la Compie	Montréal	12 Août	»	99
9e	Le R. P. Chonè à son Supérieur en France.	Ile Manitouline	3 Septembr.	»	110
10e	Le R. P. Charelle, à un Scholastique de Laval	Sandwich	8 Sept.	»	114
11e	Le même à un Père de la Compie.	Sandwich	11 Novemb.	»	124
12e	Le R. P. Chonè à un Père de la Compie	Ile Manitouline	22 Janvier	1845	132
13e	Le R. P. Charelle, à un Père de la Compie	Sandwich	24 Janvier	»	146
14e	Le R. P. Mainguy, au Supérieur de Laval	Montréal	24 Février	»	167
15e	Le R. P. Charelle, au R. P. Provincial.	Sandwich	13 Mars	»	170
16e	Le R. P. Jaffré. au même	Sandwich	16 Septemb.	»	172
	Les deux Sauvagesses du Canada.				175
18e	Le R. P. Félix Martin à un Père de la Cie	Montréal	1er Octobre	»	186
19e	Le R. P. Chonè au R. P. Provincial	Ile Manitouline	28 Mars	1846	197
20e	Le R. P. Kanipaux au même	Ile Manitouline	29 Avril	»	210
21e	Le F. Jennesseaux au même	Ile Walpole	25 Juin	»	212
22e	Le R. P. Kanipaux à un Père de la Compie	Ile Manitouline	26 Juin	»	215
23e	Le R. P. Chonè à un Père de la Compie	Ile Manitouline	22 Juillet	»	219
24e	Le R. P. Luiset à un Père de la Compie	Montréal	1 Octobre	»	223
25e	Le R. P. Félix Martin à un Père de la Cie	Montréal	12 Octobre	»	228
26e	Le R. P. Chonè à un Père de la Compie	Ile Manitouline	6 Février	1847	237
27e	Le R. P. Kanipaux, au R. P. Général	Ile Manitouline	9 Février	»	242
28e	Le R. P. Jaffré au R. P. Provincial	Sandwich	19 Mars	»	245
29e	Le R. P. Kanipaux, au même	Ile Manitouline	8 Juillet	»	250

Lettre					Page
30e	Le P. du Ranquet	à un Père de la Compagnie	Ile Walpole	26 Juill. 1847.	256
31e	Le P. Félix Martin	à un de ses frères	Montréal	27 Juillet „	263
32e	Le P. Choné, aux Élèves du Collège de Brugelette		Sault Ste Marie	7 août „	267
33e	Le P. Menet	à un Père de la Compagnie	Sault Ste Marie	27 août „	274
34e	Le P. Férard	à un Père de la Cie	St John's New-York	28 aout „	278
35e	Le P. Menet	à un Père de la Cie	Sault Ste Marie	10 Sept. „	285
36e	Le même	à un Père de la Cie	Sault Ste Marie	24 Sept. „	286
37e	Le P. Kohler	à un scholastique de Brugelette	Ile Manitouline	16 Octobre „	290
38e	Le P. Menet	à un Père de la Compagnie	Sault Ste Marie	10 Novemb. „	299
39e	Le P. Kohler	à un Père de la Compagnie	Wikwemikong	29 Novemb. „	30[illegible]
40e	Le P. du Ranquet	au R. P. Provincial	Sandwich	1 Décemb. „	309
41e	Le P. Frémiot	à un Père de la Compagnie	La Prairie	27 Déc. „	319
42e	Le P. Caveng	au R. P. Provincial	Wilmot	1 Février 1848	328
43e	Le P. Point	à un Père de la Cie	Sandwich	10 Février „	342
44e	Le P. Hanipaux	à son Supérieur	Sault Ste Marie	10 Février „	351
45e	Le P. Choné	à un scholastique de la Cie	Ile Manitouline	24 Février „	356
46e	Le P. Hanipaux	au R. P. Provincial	Sault Ste Marie	28 Avril „	364
47e	Le P. Frémiot	au même	Sault Ste Marie	24 Juin „	372
48e	Le même	à un Père de la Compagnie	Rivière aux Tourtres	24 Juillet „	379
49e	Le P. Hanipaux	au R. P. Provincial	Ile Manitouline	29 Juillet „	387
50e	Le P. Tellier	à un Père de la Compagnie	Montréal	7 août „	391
51e	Le P. Frémiot	au R. P. Provincial	Rivière aux Tourtres	11 août „	397
52e	Le P. Choné	à un Père de la Compagnie	La Pointe	14 Sept. „	399
53e	Le P. Hanipaux	au R. P. Provincial	Ile Manitouline	30 Sept. „	403
54e	Le F. Veroneau	aux FF. Coadjuteurs de St Acheul	Ile Manitouline	9 Octobr. „	406
55e	Le P. Frémiot	à un Père de la Cie	Rivière aux Tourtres	8 Déc. „	409
56e	Le P. Hanipaux	au R. P. Provincial	Ile Manitouline	25 Février 1849	417
57e	Le F. Jennesseaux, au P. P. Jennesseaux son frère		Ile Walpole	1 Avril „	421
58e	Le P. Frémiot	à son Supérieur à Montréal	Omimi-ciping	16 Avril „	424
59e	Le même	à un Père de la Cie	Omimi-ciping	28 Juin „	428
60e	Le P. Havequez	à un Père de la Cie	Montréal	7 Août „	4[illegible]
61e	Le P. Durthaller	au R. P. Provincial	Sandwich	14 Sept. „	439
62e	Le P. Frémiot	à son Supérieur à New-York	Miss. de l'Im. Concept.	18 Octobr. „	448
63e	Le P. Hanipaux	au R. P. Provincial	Ile Manitouline	5 Novemb. „	453